

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA
VALLÉE DU SPERCHEIOS
DES ORIGINES AU IV^e SIÈCLE

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ET DE TOPOGRAPHIE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

PAR

Yves BÉQUIGNON

Ancien Membre de l'Ecole Française d'Athènes

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR

1, Rue de Médicis, 1

PARIS (VI^e)

1937

LA VALLÉE DU SPERCHEIOS

DES ORIGINES AU IV^e SIÈCLE

ÉTUDES D'ARCHEOLOGIE ET DE TOPOGRAPHIE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA
VALLÉE DU SPERCHEIOS
DES ORIGINES AU IV^e SIÈCLE

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ET DE TOPOGRAPHIE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

PAR

Yves BÉQUIGNON

Ancien Membre de l'Ecole Française d'Athènes

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, Rue de Médicis, 1
PARIS (VI^e)

1937



A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE
ÉMILE THOMAS

A MONSIEUR CHARLES PICARD

« ἐὰν δὲ βούλῃ εἰς Θετταλίαν ἵεναι, εἰσιν
ἐμοὶ ἔκει ξένοι οἳ σε περὶ πολλοῦ ποιήσονται ».

PLATON, *Criton*, p. 45 c.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE :	v
ABRÉVIATIONS ET BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	ix
CARTES ET PLANS :	xv
 PREMIÈRE PARTIE. — <i>LA RÉGION DU SPERCHEIOS</i>	 1
I. <i>Aspect général</i>	2
II. <i>Les limites</i>	5
III. <i>Les montagnes</i>	10
IV. <i>Les passes</i>	21
La soi-disant barrière	21
La soi-disant passe de l'Ouest	24
La passe Sud-Ouest de Liascovo	26
Les passes du Nord :	29
Rovoliari	29
Giannitsou	30
Mochlouca	31
Kournovo	32
Phourka	33
Divri	35
La passe de l'Est	37
Les passes du Sud	38
L'Asopos	38
Les Thermopyles	43
V. <i>Le Spercheios</i>	49
Le fleuve	49
Les affluents	58
VI. <i>Le golfe de Lamia</i>	67
VII. <i>Le climat et les conditions d'habitat</i>	77
VIII. <i>Conclusion</i>	90
 <i>La vallée du Spercheios</i>	 1

DEUXIÈME PARTIE. — DES ORIGINES A L'ÉPOQUE HISTORIQUE	93
I. <i>Les données de l'archéologie préhistorique</i>	95
a) Epoque néolithique	96
b) Age du bronze	103
c) Age ancien du fer	107
d) Conclusion	122
II. <i>Le Catalogue des vaisseaux</i>	125
III. <i>Les migrations des peuples</i>	143
a) Généralités	148
b) Les Éniannes	148
c) Les Maliens et l'expulsion des Dryopes	158
d) Les habitants de l'Oeta	167
IV. <i>Les migrations divines</i>	172
a) Apollon	173
b) Déméter	181
c) Héraclès	204
Conclusion	230
TROISIÈME PARTIE. — L'ÉVOLUTION HISTORIQUE JUSQU'A LA FIN DU IV^e SIÈCLE	233
I. <i>La défense du Sud et le théâtre de la seconde guerre médique</i>	234
1. Les Thermopyles	235
a) Le recul des Grecs	236
b) L'emplacement du dernier combat	239
c) La mort de Léonidas	241
2. Trachis	243
a) Les fouilles	244
b) Héracléia	251
c) Trachis	254
3. Homilos-Homilai	260
L'importance stratégique de la passe	262
II. <i>La défense de la Malide</i>	263
1. Lamia	263
La fondation de Lamia	274
2. La protection de Lamia à l'Ouest	278
3. La protection de Lamia au Nord et à l'Est	282
4. Les cités du golfe Maliaque	292
a) Stylida	293
b) Echinós	299
5. Les cités du Sud du golfe Maliaque	30
	3

III. <i>La défense de la haute vallée du Spercheios</i>	307
1. Hypati	308
2. La défense de l'Ouest	312
3. La défense du Nord	322
4. La frontière de l'Est	337
Les deux systèmes de défense : Malide et pays des Énians	343
IV. <i>La vallée du Spercheios et les luttes d'influence</i>	344
1. Les débuts obscurs jusqu'à la fondation d'Héracléia	346
2. De la fondation à la destruction d'Héracléia	349
3. De l'hégémonie thébaine à la suprématie macé- donienne	356
4. La situation matérielle	361
CONCLUSION	365
APPENDICE I. <i>Note sur le site d'Alopé</i>	367
APPENDICE II. <i>La soi-disant ville de Latyia</i>	369
APPENDICE III. <i>Tableau des sites de la vallée du Spercheios</i> ..	371
TABLES DES ILLUSTRATIONS	373
<i>Planches hors texte</i>	373
<i>Figures dans le texte</i>	374
INDEX	375
I. <i>Textes cités</i>	375
II. <i>Inscriptions citées</i>	379
III. <i>Auteurs modernes</i>	380
IV. <i>Index alphabétique</i>	387

PRÉFACE

J'ai tenté, dans les pages qui suivent, de faire revivre, si possible, la vallée du Spercheios telle qu'elle fut aux temps antiques.

Je ne me dissimule pas les dangers de l'entreprise. Cette région de passage est dite n'avoir été habitée que par des peuples sans histoire et d'autres retiendront qu'avant le III^e siècle nous n'en savons pas grand chose. Pourtant Léon Heuzey n'écrivait-il pas du peuple des Perrhèbes que la « meilleure preuve de son ancienne importance ..., c'est qu'il était membre de l'Amphictionie de Delphes »¹. Les Maliens, les Énianes et les Oétéens faisaient partie, eux aussi, de la célèbre assemblée et ils ne méritaient pas moins d'attirer l'attention. Mais il fallait étudier le pays dans lequel ils ont vécu. Pausanias, il est vrai, l'a laissé de côté. De tous les ouvrages qui sans doute en parlaient, les Thetallika, les Oïtiaka, les Lamiaka, les Politeiai d'Aristote, il ne nous reste que quelques bribes trop rares. En attendant qu'une découverte heureuse nous les rendît, la seule méthode permise était de réunir, lorsqu'il en est encore temps, tous les documents archéologiques encore visibles.

Il m'est apparu, au cours de l'enquête menée sur place, que, contrairement à une opinion trop répandue, la vallée du Spercheios avait son originalité. Elle était accessible de toutes parts et non pas seulement par les voies de communication qui lui sont ordinairement reconnues. En un mot c'est, comme il est dit ci-dessous, une vallée de passage, mais où la circulation des hommes s'est faite de préférence dans un sens perpendiculaire à la direc-

1. *Le Mont Olympe*, p. 65.

tion du fleuve. Sa situation intermédiaire entre la Grèce du nord et la Grèce centrale la rendait accueillante à des influences et à des dominations qu'il était curieux de distinguer.

Le plan suivi accorde donc une place importante à la topographie ancienne. Par où pénétrèrent les envahisseurs, comment leur apparut la vallée du Spercheios, quelles traces laissa leur passage, quel rôle enfin joua cette vallée en ces temps reculés, telles sont les questions que je me suis successivement posées. On n'attendra pas que j'y apporte toujours des réponses définitives ou tranchantes. J'ai dû souvent, moins par goût¹ que par prudence et par nécessité, atténuer les affirmations, semer des points d'interrogation et risquer des hypothèses que l'on jugera aventurées. Le travail que j'apporte ne saurait donc prétendre à quelque caractère définitif. Puissent les résultats montrer seulement que l'exploration archéologique, à peine ébauchée, serait fructueuse ! Seule elle nous rendrait, bien que dans une faible proportion, la connaissance du passé des trois peuples qui habitaient la vallée.

Je n'étais pas le premier à parcourir cette vallée. En y revenant, après bien d'autres, j'ai cru demeurer fidèle à une tradition de l'École française d'Athènes, dont l'une des principales préoccupations a toujours été l'exploration de la Grèce antique. En 1858, Léon Heuzey passait par Lamia². En 1882, Bilco est mort à Lamia, tandis que M. P. Monceaux explorait le versant occidental de l'Othrys³. En 1888, Gaston Deschamps et M. P. Jamot revinrent dans la vallée du Spercheios. Puis les recherches françaises marquèrent un temps d'arrêt tandis que le géographe allemand Philippson passait d'Épire en Thessalie. Après lui l'archéologue Fr. Stählin entreprenait des recherches qui

1. « J'aime ces mots qui adoucissent la témérité de nos propositions : il me semble..., par aventure..., il pourrait être... ». D'ALEMBERT, *Lettre à Voltaire*, LIV, éd. 1824, p. 215.

2. *Excursion dans la Thessalie turque*, Paris, 1927 (ouvrage posthume), p. 10 et suiv.

3. G. RADET, *L'Histoire et l'Œuvre de l'Ecole française d'Athènes*, Paris, 1901, p. 318.

devaient aboutir à une étude d'ensemble sur toute la Thessalie, tandis que les Anglais Wace, Thompson et Woodward poursuivaient leurs enquêtes préhistoriques et épigraphiques. C'est en pleine guerre, en 1917, que M. Ch. Picard trouvait le moyen, en profitant d'un hasard militaire qui l'avait mené dans un poste de surveillance à Lamia, de consacrer quelques trop rares loisirs à toute la région environnante. Devenu directeur de l'École française, M. Picard faisait reprendre les travaux par M. G. Daux et par M. P. de la Coste, en octobre 1921 et en juillet 1922¹. Et l'intérêt de cette initiative était encore accru par les découvertes de MM. Pappadakis et Orlandos au mont Oeta. Les recherches dont j'expose les résultats ont commencé sur le terrain en 1927, et jusque dans l'été de 1935, j'ai tâché de visiter tous les sites antiques, en exécutant des sondages lorsque c'était possible.

C'est donc à l'École française que je dois presque tout ce travail, et je serais tenté de dire à mon tour que je lui rends ce qu'elle m'a prêté. Aussi ai-je inscrit en tête de cet ouvrage, à côté d'un nom qui m'est cher, celui de M. Ch. Picard qui, si j'ose dire, m'a montré le chemin de la Thessalie. Ce n'est pas que je croie, par cet hommage, m'acquitter d'une dette de reconnaissance. Mais il était juste de donner la place d'honneur au maître qui m'a toujours soutenu et encouragé, allant jusqu'à me confier les notes d'un dossier demeuré inédit et me permettant, grâce à deux missions, d'exécuter aux Thermopyles les sondages indispensables. Il serait ingrat de ne pas associer au nom de M. Picard, celui de son successeur, M. P. Roussel, qui m'a permis de poursuivre ce travail soit en prolongeant mon séjour à Athènes soit en m'y accueillant lorsque j'y suis revenu. Le directeur actuel de l'École française, M. R. Demangel, sait ce que j'ai appris de lui pendant nos séjours d'Asie Mineure et son affectueuse amitié a beaucoup aidé à l'exécution de ce volume.

Je tiens à citer aussi mes amis de Delphes, M. G. Daux et

1. B.C.H., XLV, 1921, *Chronique des fouilles*, p. 524 ; *ibid.*, XLVI, 1922, p. 523.

M. P. de la Coste, qui m'avaient précédé et m'ont fait profiter de leur expérience, et M. R. Flacelière qui connaît si bien l'épigraphie delphique. M. H. Ducoux, architecte de l'École française, n'a jamais refusé de venir m'aider dans le levé des plans, en des voyages parfois pénibles, et il les a gracieusement dessinés.

Pour terminer, j'exprime aussi mes remerciements aux archéologues étrangers qui se sont intéressé à cette étude et m'ont aimablement envoyé les renseignements que je pouvais souhaiter, M. Pappadakis, professeur à l'Université de Salonique et Fr. Stählin, Hochschulrat à Nuremberg († 1936).

Des autorités helléniques, et des habitants d'un peu partout, tant à Lamia que dans des villages perdus, j'ai toujours reçu un accueil aimable ; mais je veux exprimer ma vive reconnaissance à M. N. Giannopoulos, l'archéologue de Thessalie qui depuis si longtemps offre à l'École d'Athènes sa collaboration dévouée et désintéressée ; il sait combien précieuse m'est demeurée sa sympathie. A ces noms je joindrai celui de mon collègue et ami M. R. Musset, professeur à l'Université de Caen, qui m'a obligeamment fait bénéficier de sa science géographique bien connue.

Mai 1936.

ABRÉVIATIONS ET BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

La liste suivante renferme les abréviations des ouvrages les plus souvent employés :

I. OUVRAGES GÉNÉRAUX

BABELON = BABELON (E.), *Traité des monnaies grecques et romaines*, Paris, 1901 et suiv.

BELOCH = BELOCH (K.J.), *Griechische Geschichte*, zweite neugestaltete Ausgabe, Strasbourg, 1912 et suiv.

Dict. Ant. = *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, publié sous la direction de Ch. Daremberg, Ed. Saglio et Ed. Pottier, Paris, 1877 et suiv.

C.A.H. = *The Cambridge Ancient History*, Cambridge, 1923 et suiv.

F.H.G. = MÜLLER (C. et Th.), *Fragmenta historicorum graecorum*, 5 tomes, Paris, 1841 et suiv.

GLOTZ (H.G.) = GLOTZ (G.), *Histoire grecque*, Paris, 1925 et suiv. (coll. de l'*Histoire générale, Histoire ancienne*, 2^e partie, en collaboration avec R. Cohen).

GRUPPE = GRUPPE (O.), *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, 2 vol., Munich, 1906 et suiv.

HEAD = HEAD (Barclay V.), *Historia Nummorum. A Manuel of Greek Numismatic*, 2^e éd., Oxford, 1911.

I.G. = *Inscriptiones Graecae*, consilio et auctoritate Acad. reg. borussicae editae, Berlin, 1873 et suiv. ; le volume IX, 2, a été publié par O. Kern en 1908 (*Inscriptiones Thessaliae*).

MEYER, *Gesch.* = MEYER (Ed.), *Geschichte des Altertums*, 4^e éd., Stuttgart, 1921 et suiv.

MICHEL = MICHEL (Ch.), *Recueil d'inscriptions grecques*, Bruxelles, 1900-1927.

NIESE = NIESE (B.), *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten*, Gotha, I, 1893.

- P.W. = *Paulys Real Encyclopaedie der class. Altertumswissenschaft*, édition revue par Wissowa-Kroll (en cours de publication).
- ROSCHER = ROSCHER (W.H.), *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig, 1884 et suiv.
- Syll³. = W. DITTENBERGER, *Sylloge Inscriptionum graecarum*, 3^e éd., Leipzig, 1915 et suiv.

II. ÉTUDES PARTICULIÈRES

1^o VOYAGEURS :

- BEAUJOUR = BEAUJOUR (F. de), *Voyage militaire dans l'Empire ottoman*, Paris, 1829.
- BUCHON = BUCHON (A.), *La Grèce continentale et la Morée*, Paris, 1843.
- CLARKE = CLARKE (E.D.), *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa*, VII, Londres, 1818 (4^e éd.).
- DODWELL = DODWELL (Ed.) *A classical and topographical tour through Greece during the years 1801, 1805, and 1806*, vol. II, Londres, 1819.
- FIEDLER = FIEDLER (K.G.), *Reise durch alle Theile des Königreiches Griechenland*, I, Leipzig, 1840.
- HEUZEY = HEUZEY (L.), *Excursion dans la Thessalie turque, en 1858* (ouvrage posthume), Paris, 1927.
- HOLLAND = HOLLAND (H.), *Travels in the Ionian Isles, Albania, Thessaly, Macedonia, etc... during the years 1812 and 1813*, Londres, 1815.
- LEAKE = LEAKE (W.M.), *Travels in Northern Greece*, 4 vol., Londres, 1835.
- LUCAS = LUCAS (P.), *Voyage du sieur Paul Lucas fait par ordre du Roy dans la Grece, l'Asie Mineure, la Macedoine et l'Afrique*, Paris, 1712.
- POCOCKE = POCOCKE (Richard), *Voyages*, t. VI, Paris, 1772.
- POUQUEVILLE = POUQUEVILLE (F.). — *Voyage dans la Grèce*, Paris, 1820, 5 vol.
- ROSS = ROSS (L.), *Wanderungen in Griechenland*, im Gefolge des Königs Otto und der Königin Amalie, Halle, 1851; *Archäologische Aufsätze*, II, Leipzig, 1861.
- STEPHANI = STEPHANI (L.), *Reise durch einige Gegenden des nördlichen Griechenland*, Leipzig, 1843.

USSING = USSING (F.L.), *Griechische Reisen u. Studien*, Kopenhagen, 1857.

2° OUVRAGES MODERNES.

ALLEN, *Catalogue* = ALLEN (Th. W.), *The Homeric Catalogue of Ships*, Oxford, 1921 ; ALLEN, *Homer* = ALLEN, *Homer, Origins and Transmission*, Oxford, 1924.

Ann. Stat. Gr. = *Annuaire statistique de la Grèce*, Athènes (Ministère de l'Economie nationale), Imprimerie Nationale, 1929.

BAYET, *Orig. Herc. rom.* = BAYET (J.) *Les origines de l'Hercule romain*, thèse, Paris, 1926.

BÉRARD, *Ithaque...* = BÉRARD (V.), *Ithaque et la Grèce des Achéens, (Les navigations d'Ulysse, I)*, Paris, 1927.

BLEGEN, *Classification* = BLEGEN (Carl), *The Premycenaean pottery of the southern Greek mainland* (Union Académique internationale, Classification des céramiques antiques, n° 10, 1925).

BLEGEN, *Korakou* = BLEGEN (Carl), *Korakou. A Prehistoric Settlement near Corinth*, Boston-New York, 1921.

BOURGUET, *Adm. fin.* = BOURGUET (Ém.), *L'administration financière du sanctuaire pythique*, thèse, Paris, 1905.

BOURGUET, *Ruines Delphes* = BOURGUET (Ém.), *Les Ruines de Delphes*, Paris, 1914.

BÜRCEL = BÜRCEL (H.), *Die pylaëisch-delphische Amphiktyonie*, Munich, 1877.

BURSIA = BURSIA (C.), *Geographie von Griechenland*, I, Leipzig, 1862.

CASSON = CASSON (St.), *Macedonia, Thrace and Illyria*, Oxford, 1926.

CHILDE, *Dawn* = CHILDE (V. Gordon), *The Dawn of european civilization*, New York, 1925.

CLOCHÉ = CLOCHÉ (P.), *La politique étrangère d'Athènes de 404 à 338 avant Jésus-Christ*, thèse, Paris, 1934.

CLOCHÉ, *Chronol.* = CLOCHÉ (P.), *Étude chronologique sur la troisième guerre sacrée*, thèse, Paris, 1915.

COSTANZI = COSTANZI (V.), *Saggio di Storia tessalica*, Pise, 1906.

COURBY-PICARD, *Stratos* = COURBY (F.) et PICARD (Ch.), *Recherches archéologiques à Stratos d'Acarnanie*, Paris, 1925.

FARNELL, *Cults* = FARNELL (L.), *The cults of the Greek states*, 5 vol., Oxford, 1896 et suiv.

FARNELL, *Greek hero cults* = FARNELL, *Greek hero cults and ideas of immortality*, Oxford, 1921.

- FIMMEN = FIMMEN (Dietrich), *Die kretisch-mykenische Kultur*, 2^e éd., Leipzig, 1924.
- FORBIGER = FORBIGER (A.), *Handbuch der alten Geographie*, 2^e éd., 1877.
- FORSDYKE, *P. Ae. P.* = FORSDYKE (H.), *Catalogue of the Greek and Etruscan Vases in the British Museum*, vol. I, Part. I, *Prehistoric Aegean Pottery*, Londres, 1925.
- FOUGÈRES, *Mantinée* = FOUGÈRES (G.), *Mantinée et l'Arcadie orientale*, thèse, Paris, 1898.
- FRANKFORT = FRANKFORT (H.), *Studies in Early Pottery of the Near East*, Londres, 1924-27.
- GEORGIADIS = GEORGIADIS (N.), *Θεσσαλία*, Athènes, 1880.
- GLOTZ, *Civ. ég.* = GLOTZ (G.), *La civilisation égéenne*, Paris, 1923 (avec additions en 1924).
- HALLIDAY = HALLIDAY (W.R), *The Greek questions of Plutarch*, Oxford, 1928.
- HANELL = HANELL (K.), *Megarische Studien*, diss. Lund, 1934.
- HANSEN = HANSEN (Miss Hazel), *Early civilization in Thessaly*, Baltimore, 1933.
- HEUZEY, *Mont Olympe* = HEUZEY (L.), *Le Mont Olympe et l'Acar-nanie*, Paris, 1860.
- JARDÉ = JARDÉ (A.), *La formation du peuple grec*, Paris, 1923.
- KAHRSTEDT, *Gr. Staatsr.* = KAHRSTEDT (U.), *Griechisches Staatsrecht*, Göttingen, I, 1922.
- KENT = KENT (R.), *A history of Thessaly*, thèse, Univ. de Pennsylvania, 1904.
- KERN, *Relig.* = KERN (O.), *Die Religion der Griechen*, Berlin, I, 1926 ; II, 1935.
- KIP = KIP (G.), *Thessalische Studien*, diss. Halle, 1910.
- KRIEGK = KRIEGK (G.), *De Maliensibus*, diss. Francfort, 1823.
- LEAF = LEAF (W.), *Homer and History*, Londres, 1915.
- MEYER, *Theopomp* = MEYER (Ed.), *Theopomps Hellenika*, Halle, 1909.
- NEUMANN-PARTSCH = NEUMANN (C.) et PARTSCH (J.), *Physikalische Geographie von Griechenland*, Breslau, 1885.
- NILSSON, *Mycenaean origin* = NILSSON (M.P.), *The Mycenaean origin of Greek Mythology*, Cambridge, 1932.
- NILSSON, *Homer*, = ID., *Homer and Mycenae*, Londres, s.d. [1933].

- NILSSON, *Gr. Feste* = ID., *Griechische Feste von religiöser Bedeutung*, Leipzig, 1906.
- NILSSON, *Min. Myc. Rel.* = ID., *The Minoan-Mycenaean Religion and its survival in Greek religion*, Lund, 1927.
- PHILIPPSON = PHILIPPSON (A.), *Thessalien und Epirus*, Berlin, 1897.
- PICARD, *Éphèse* = PICARD (Ch.), *Ephèse et Claros*, thèse, Paris, 1922.
- PICARD, *Sculpture grecque* = PICARD (Ch.), *Manuel d'Archéologie grecque ; La sculpture*, I, Paris, 1935.
- PICARD, *Orig. polyth. hell.* = PICARD (Ch.), *Les origines du polythéisme hellénique*, I : *L'Art créto-mycénien*, Paris, 1930 ; II : *L'ère homérique*, Paris, 1932.
- PICARD (et COURBY), *Stratos* = voir COURBY.
- ROBERT, *Griech. Heldensage* = ROBERT (C.), *Die griechische Heldensage*, 3 vol., (II^e vol. de la *Griechische Mythologie* de Preller), Berlin, 1921 et suiv.
- ROCHAS D'AIGLUN = ROCHAS D'AIGLUN (A. de), *Principes de la fortification antique* (Extrait de la *Revue générale de l'Architecture et des travaux publics*), XXXVIII, 1880, Paris.
- ROGERS = ROGERS (Edg.), *The Copper coinage of Thessaly*, Londres, 1932.
- SCHOBER = SCHOBER (Fr.), *Phokis*, diss. Iena, 1924.
- SEVERYNS = SEVERYNS (A.), *Le cycle épique dans l'Ecole d'Aristarque*, Liège-Paris, 1928.
- SION = SION (J.), *La Grèce*, dans la *Géographie universelle*, de P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS, t. VII, 2^e partie, Paris, 1934.
- SKEAT = SKEAT (Th. C.), *The Dorians in Archaeology*, Londres, s.d., [1934].
- SOLARI = SOLARI (A.), *La lega tessalica*, Pise, 1912.
- STÄHLIN H. Th. I = STÄHLIN (Fr.), *Das hellenische Thessalien*, Stuttgart, 1924.
- STÄHLIN, *Festchr. Hampe* = STÄHLIN (Fr.), *Thessalien als Brücke zwischen der nordeuropäischen und der ägäischen Kultur in der Stein und Bronzezeit*, Festschrift Theodor Hampe, Nuremberg, 1926, p. 96-103.
- STÄHLIN, *Pagasai* = STÄHLIN (Fr.), MEYER (Ernst) et HEIDNER (Alfred), *Pagasai und Demetrias*, Berlin-Leipzig, 1934.
- STEPHANOS = STEPHANOS (Klon), *Grèce*, article du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* de A. DECHAMBRE, X, Paris, 1884, p. 363-581.

TSOUNTAS = TSOUNTAS (Chr.) Αἱ προϊστορικαὶ ἀκροπόλεις Διμηνίου καὶ Σέσκλου, Athènes, 1908.

VORTSELA, Βορτσελάς (I.), Φθιώτις, Athènes, 1907.

WACE-THOMPSON = WACE (A.J.B.) et THOMPSON (M.S.), *Prehistoric Thessaly*, Cambridge, 1912.

WESTLAKE = WESTLAKE (H.D.), *Thessaly in the Fourth century B.C.*, Londres, s.d. [1935].

WOODHOUSE = WOODHOUSE (W.J.), *Aetolia; its geography, topography and antiquities*, Oxford, 1897.

III. REVUES

Elles ont été citées d'après les abréviations en usage dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (Voir XLVI, 1920, 1-4).

CARTES ET PLANS

J'ai dessiné les cartes d'après les cartes de l'État-major de l'armée hellénique, au 1/100.000^e (Feuilles : *Lamia-Amphissa* ; *Carpénision* ; *Pharsale-Domoko* : ces deux dernières n'étant pas encore dans le commerce en 1935, un « bleu » m'en été obligeamment communiqué par le Service géographique de l'armée).

Les plans ont été levés par M. H. Ducoux, architecte de l'Ecole française d'Athènes et par moi-même. M. H. Ducoux a bien voulu les dessiner.

La carte d'Anthéla a été dessinée par moi d'après une carte d'aviation, en projection verticale au 1/10.000^e.

La toponymie adoptée est conforme à celle du recensement officiel de 1928 (publié en 1930). De là des divergences avec mes transcriptions antérieures. Toutes les fois que la transcription française m'a paru trop approximative, j'ai indiqué le nom grec entre parenthèses.

ILLUSTRATIONS

Les illustrations des planches phototypiques ont été exécutées d'après les clichés de l'auteur par MM. Fauchaux, imprimeurs à Chelles (S. et M.) ; les figures dans le texte sont l'œuvre de la Société Photo-éclair de Paris ; M. E. de Boccard s'est montré, une fois de plus, l'éditeur avisé et dévoué de l'Ecole d'Athènes et j'ai trouvé en M. Goult un collaborateur plein de dévouement pour l'exécution du volume.

PREMIÈRE PARTIE

La région du Spercheios

« On ne saurait faire revivre l'antiquité que dans le cadre où elle a vécu ».

A. JARDÉ, *Revue de synthèse historique*, 44, 1927, p. 90.

I. ASPECT GÉNÉRAL. — II. LES LIMITES. — III. LES « BARRIÈRES » MONTAGNEUSES. — IV. LES PASSES. — V. LE SPERCHEIOS ET SES AFFLUENTS. — VI. LE GOLFE DE LAMIA. — VII. LE CLIMAT ET LES RESSOURCES. — VIII. CONCLUSION.

La région dont je me propose de retracer l'histoire jusqu'à la fin du iv^e siècle est située entre la Thessalie proprement dite, à laquelle elle fut souvent rattachée, et la Grèce centrale ¹.

On sait ² que le noyau de la péninsule des Balkans est constitué par un grand massif de roches anciennes (terrains cristallins et métamorphiques), le *Massif de la Macédoine et du Rhodope*. A l'Ouest s'est déployé, en se moulant sur son bord occidental, un vaste ensemble de chaînons plissés au Tertiaire et de pla-

1. Historiens et géographes ont souvent différé d'opinion. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 191, estime que la vallée du Spercheios occupe une position bâtarde, « eine Zwitterstellung » entre la Thessalie et la Grèce du Nord ; GEORGIADIS, p. 1, la sépare de la Thessalie ; BURSIA, p. 86 et suiv., étudie cette région dans un chapitre intitulé « Landschaften welche noch zu Thessalien im weiteren Sinne gerechnet werden » ; Pouqueville, III, p. 254-255, pensait autrement : « La vallée du Sperchios... forme de nos jours le canton de Patradjik. Son étendue, divisée en quatre *sempis*, embrasse la partie de la Thessalie comprise entre le Mont Oela et l'Othrys, depuis le territoire de Zeitoun jusqu'au canton d'Agrapha ». Par là, il se rattache à l'opinion des géographes anciens. STRABON, V, p. 221, place la Thessalie d'Homère entre l'embouchure du Pénée et les Thermopyles : Πελασγικὸν Ἄργος ἢ Θεσσαλία λέγεται. τὸ μεταξύ τῶν ἐκβολῶν τοῦ Πηνειοῦ καὶ τῶν Θερμοπυλῶν ἕως τῆς ὄρεινῆς τῆς κατὰ Πίνδον. En revanche, l. VIII, p. 333, il considère que la Thessalie s'arrête au pays des Maliens : Θετταλοὶ μέχρι Μαλιέων ; mêmes opinions, l. IX, p. 429. Pourtant Ps. SCYLAX, *Périple*, 64, comprend la vallée du Spercheios en Thessalie : Ἡ δὲ Θεσσαλία παρήκει ἐν μεσογείᾳ ὑπὲρ Αἰνιᾶνων καὶ Δολόπων καὶ Μαλιέων καὶ Ἀχαιῶν καὶ Μαγνήτων μέχρι Τεμπῶν. G. SCHLUMBERGER écrit qu'au x^e siècle « la Thessalie comprenait ... les bassins du Sperchios et du Pénée » (*L'épopée byzantine à la fin du X^e siècle*, Paris, 1896, p. 612). Le plus récent des géographes de la Grèce, J. ΣΙΩΝ, étudie la vallée dans son chapitre sur « La Grèce centrale », p. 538. Enfin, pour le dialecte, elle se relie plutôt au groupe central qu'au groupe thessalien proprement dit ; cependant THUMB-KIECKERS, *Handbuch der griechischen Dialekte*, 2^e éd., Heidelberg, 1932, rattachent les parlers de cette région au groupe éolien (carte de la page 68), en quoi ils sont d'accord avec la théorie de A. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, 2^e éd., 1920, p. 74 et suiv. Parmi ces théories, aucune n'est absolument exacte ou fausse. Si la vallée du Spercheios a pu être rattachée tantôt au Nord et tantôt au Sud, c'est, comme j'espère le montrer, qu'elle a été prise entre des influences opposées.

2. A. PHILIPPSON, *La tectonique de l'Égée*, *Annales de Géographie*, VII, 1898, p. 112-141, 1 pl. carte ; Ed. SUSS, *La face de la Terre*, trad. fr., notamment t. III, 1^{re} partie, chap. VIII, Paris, 1902 ; Louis de LAUNAY, *L'orogénie de la péninsule des Balkans*, *Revue générale des sciences*, XXIII, 1912, p. 817-826 (1 fig. : esquisse orogénique).

teaux constitués par des terrains secondaires, surtout calcaires, prolongation évidente des Alpes dinariques de la bordure Est de l'Adriatique ; c'est la zone des *plis dinariques*.

Le massif ancien de la Macédoine et du Rhodope se prolonge au Sud de l'Olympe par un massif cristallin, presque entièrement disparu par effondrement sous les eaux de la mer Égée, représenté seulement par quelques fragments accrochés le long de la côte (Ossa, Pélion, extrême Nord et extrême Sud de l'Eubée, extrémité orientale de l'Attique), ou dans les îles. Il est divisé en deux parties par un golfe qui l'entaille entre le Nord et le Sud de l'Eubée, ce qui a permis aux plis dinariques de s'avancer vers l'Est jusque dans l'Eubée centrale et les Sporades septentrionales (sauf Skiathos qui est cristalline ; Skopelos est moitié cristalline, moitié sédimentaire). On a ainsi au Nord le massif cristallin de l'Égéide septentrionale (de Philippon), au Sud le massif cristallin des Cyclades.

Entre le massif ancien de la Macédoine et du Rhodope et la mer, les plis dinariques ne disposent que d'une zone relativement étroite et courant parallèlement au bord du massif ancien en plis Nord-Nord-Ouest/Sud-Sud-Est ; cette direction est marquée ici par la chaîne calcaire du Pinde, « le plus important des arcs dinariques » (SUESS, *l.l.*, III, 1, p. 435), et se continue jusqu'au golfe de Corinthe et au delà. Mais au Sud des bassins de Thessalie, la zone des plis dinariques disposant d'un plus large espace — par suite de la présence du golfe qui entaille les massifs anciens —, des plis se détachent vers l'Ouest : le plus septentrional, orienté Est-Ouest, est l'Othrys. « Grâce à l'écartement de la zone méridienne (= Nord-Sud) du Pinde par rapport à la direction Est-Ouest de l'Othrys, il se forme, au sein des arcs dinariques, un vaste domaine intermédiaire. L'on voit s'y introduire des tronçons arqués de chaînes calcaires s'orientant Sud-Est ou Sud-Sud-Est, comme l'Oeta et le Parnasse » (SUESS., *l.l.*, III, 1, p. 436).

Au premier coup d'œil jeté sur la carte, le caractère de la

vallée du Spercheios apparaît. Elle correspond à une zone tectoniquement basse entre deux plis presque parallèles Est-Ouest et Nord-Nord-Est/Sud-Sud-Ouest, qui forment l'Othrys au Nord, l'Oeta au Sud. Comme elle prolonge le golfe maliaque, qui est dû à un effondrement qui sépare l'Eubée du continent, il est vraisemblable qu'elle est aussi un fossé d'effondrement. La zone effondrée s'arrête à l'Ouest du Pinde, grand plissement orienté Nord-Sud. G. Glotz a écrit, d'une manière pittoresque, que « la vallée du Spercheios s'étrangle entre l'Othrys et l'Oeta »¹.

Elle offre en effet l'aspect d'un couloir fermé de trois côtés, ouvert sur un quatrième et sillonné par le Spercheios, le fleuve qui l'anime. La distance n'est pas grande entre Carpénision, à l'Ouest, un peu en dehors de la vallée, et Lamia : 80 km. ; du Nord au Sud, entre Derven-Phourka et Kouvelos, on compte à peine 26 km. à vol d'oiseau. Du sommet de l'Oeta, on découvre un panorama qui s'étend vers le Nord jusqu'à la plaine de Domoko. C'est dire que le regard embrasse facilement cet ensemble dont le spectacle ne manque pas de variété ni même de grandeur. Ici, des montagnes assez élevées pour rester blanches de neige non seulement pendant l'hiver, mais pendant les mois de printemps ; là, une plaine basse et marécageuse, avec un climat plus doux, tempéré par la mer. A côté des pâtres rudes et sauvages qui vivent pendant l'été sur les flancs du Vélouchi, de l'Oeta et de l'Othrys, et qui se retirent pour la saison froide dans les villages voisins², des paysans

1. *H. g.*, I, p. 8 ; PHILIPPSON, p. 88-89, explique son origine par l'érosion : « Für die Spercheios-Thalebene... ist die Möglichkeit zuzugeben, dass sie nicht ein Einbruch, sondern ein gesunkenes und aufgefülltes Erosion-Querthal sei, da hier begrenzende Verwerfungen nicht nachzuweisen sind ». Selon Kl. STEPHANOS, la plaine date du tertiaire récent (p. 365-366) ; CARY y voit un creux, « a trough » (*C.A. H.*, III, p. 611) et J. SION écrit avec plus de précision qu'elle « correspond à un fossé tectonique », p. 538.

2. Tout comme faisaient les bergers antiques : ANTONINUS LIBERALIS raconte (22) comment le berger Τέραμβος, fils de Poséidon et d'Eidothéa, nymphe de l'Othrys, fut métamorphosé par les nymphes en ὄλοφάγος κεράμβυξ, pour n'avoir pas suivi le conseil de Pan qui présageait un grand froid : Πᾶνα δὲ τοῦτο κατ' εὐμένειαν αὐτῷ παραγγεῖλαι (sc. λέγουσιν) καταλιπόντι τὴν Ὀθρυν ἐν τῷ πεδίῳ τὰ πρόβατα ποιμαίνειν. Ἐξαίσιον γάρ τι καὶ ἄπιστον χρῆμα χειμῶνος ἐπεῖναι μέλλειν.

cultivent la vigne sur les versants bien exposés qui bordent le fleuve, ou les céréales et le tabac près de l'embouchure du Spercheios. Cependant Lamia, centre d'échanges par terre et par mer avec les autres régions de la Grèce, est habitée par des commerçants, des hommes d'affaires et des artisans ¹.

II

Mais, en dépit de l'apparence, il n'est point facile de fixer les limites de cet ensemble. Les anciens habitants n'ont jamais eu le souci de limiter la vallée du Spercheios et les géographes leurs contemporains n'y ont pas songé davantage ². Il existe pourtant des bornages dont les inscriptions nous ont conservé le souvenir ³, mais, outre qu'ils sont récents, ils se rapportent à des territoires peu étendus, tels qu'un sanctuaire, ou à des propriétés contestées : en pareille circonstance, les cités déterminaient avec soin les biens qui leur appartenaient ; ailleurs, dans le domaine sacré des Thermopyles, des bornes marquaient d'une manière évidente la limite de la propriété. Mais lorsqu'il s'agit de terrains plus vastes, on prenait comme point de repère les accidents naturels, tels que les cours d'eau, les crêtes des montagnes, les sentiers, les fossés ou le rivage de la mer ⁴. Sauf dans les cas particuliers où la précision devenait nécessaire, le domaine de la cité était identifié par les terrains cultivés et habités. Il avait donc un caractère concret d'où était absente cette notion plus abstraite de limites, ainsi que

1. Ce paysage avait été célébré, on s'en souvient, par HEREDIA (*Les Trophées* : « Sur l'Othrys ») ; mais le poète avait été inspiré par un article de Gaston Deschamps. Cf. Miodrag IBROVAC, *José Maria de Heredia*, Paris, 1923, p. 320 ; ID., *Les sources des Trophées*, Paris, 1923, p. 56-57 ; F. DESONAY, *Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens*, Louvain, 1928, p. 410-411 et n. 2 de la p. 410.

2. C'est avec Strabon, donc à l'époque romaine, que cette préoccupation apparaît.

3. Cf. *infra*, p. 338.

4. GUIRAUD, *La propriété foncière en Grèce*, Paris, 1893, p. 181 et suiv. ; JARDÉ, p. 21 et 22 ; voir aussi G. DAUX et P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 361 et suiv., p. 522-523 : délimitation entre Xyniae et Melitaea ; Fr. STÄHLIN, *Ath. Mitt.*, 1914, p. 83 et suiv., délimitation entre Melitaea et Pereia.

Jardé l'a fort bien expliqué¹. Pour le reste, situé en dehors de cet espace, qu'importait ? C'était le « bout du monde », les ἐσχατιαί et, en principe, pouvait y demeurer qui voulait². C'est à peu près dans ce sens du terme ἐσχατιαί que nous emploierons le mot limites. Il désignera des zones sur lesquelles les cités ne font valoir aucun droit, ou, comme les définit A. Grenier, « tous les terrains qui repoussent naturellement l'homme ; les solitudes sont les seules et vraies frontières »³. Cette interprétation sera, je le pense, plus exacte que toute autre, et en particulier que l'ancienne théorie des frontières naturelles⁴.

Le relief et la végétation agissaient sur le peuplement antique. Je tracerai donc la ligne de démarcation de la vallée d'après le relief et les zones inhabitées, en allant, comme le disait L. Heuzey, ζυγὸ ζυγὸ, « en suivant la crête et toujours la crête »⁵. Ainsi seront précisés « les contours par des lignes purement conventionnelles »⁶, peut-être, mais qui marqueront le cadre historique de nos recherches.

A l'Ouest et au Sud, jusqu'à l'Asopos, la vallée est limitrophe de l'Étolie dont elle est séparée par le massif du Tymphrestos (2.315 m.)⁷, qui veille sur l'Étolie du Nord⁸, et dont on aperçoit depuis Lamia la pointe, neigeuse de novembre à juin et bleuâtre en été⁹. Au Nord, les monts

1. *L.I.*, p. 23.

2. *Etym. Magnum*, s.v. ἐσχατιαί · τὰ πρὸς τοῖς τέρμασι τῶν χωρίων οἷς γειτονιᾷ εἴτε ὄρος εἴτε θάλασσα.

3. A. GRENIER, *Manuel d'archéologie préhistorique* de Déchelette, t. V, *Archéologie gallo-romaine*, Paris, 1931, p. 179-180 ; cf. encore JARDÉ, *L.I.*, p. 22.

4. « Nous ne trouvons dans les faits de la géographie physique que les démarcations naturelles que nous y cherchons », J. BRUNHES, *La Géographie*, XXIII, 1911, p. 363 ; cf. aussi C. VALLAUX, *Géographie sociale*, p. 384 ; J. BRUNHES, *La géographie humaine*, Paris, 4^e éd., 1934, p. 885-888.

5. *Mont Olympe*, p. 230.

6. JARDÉ, *L.I.*, p. 22.

7. Miss SEMPLE, *The geography of the Mediterranean region, its relations to Ancient history*, Londres, 1932, p. 277, donne le chiffre de 2319 m.

8. WOODHOUSE, p. 4 : le Tymphrestos « towering at the head of the Spercheios valley, stands sentinel on the threshold of Nord Ætolia » ; WOODHOUSE donne au Vélouchi une altitude de 2318 m.

9. Le sommet ne se voit pas depuis Carpénision ; WOODHOUSE, l'a noté, p. 29.

Tsouka (1.343 m.), Tamaïourgia (1.149 m.), Lykomnimata (1.521 m. 60) prolongent le massif jusqu'au mont Lipouchi (1.420 m.), au pied duquel sourd le Spercheios¹. Au Sud du Tymphrestos, même ligne montagneuse faisant démarcation nette : le Koumani (1.683 m.) et le Picrovouni (1.502 m. 52) ne sont guère habités. Puis l'altitude s'abaisse jusqu'à la crête qui sépare le village de Laspi (Λάσπη) du hameau Rachi Tymphristou (Ράχη Τυμφρήστου), station estivale de date récente, établie à une hauteur de 1.232 m. 18², marquant la séparation entre la vallée de l'Aspropotamos et celle du Spercheios³. Plus au Sud, les hauteurs de Rachi (1.432 m. 15), de Kokália (1.729 m.)⁴ de l'Alogóvrysi (1.730 m.) et enfin de l'Oxya (1.975 m.) permettent également d'établir une ligne nette. On contourne ensuite, au Sud encore, les vallées de la Vistritza et du Roustianitis (ou Xérias), entre lesquels se dresse le massif de la Goulina (1.466 m.). Ici encore la frontière politique n'était point dictée par le relief. Les Étoliens ont essayé, à l'époque historique, d'occuper les hautes vallées de la Vistritza et du Roustianitis. Au ^{ve} siècle, en effet, Thucydide nous parle de ceux des Ophiones qui demeuraient dans le voisinage du golfe maliaque⁵, mais il ne faut pas prendre cette phrase trop à la lettre, ni surtout en forcer le sens : il n'est guère vraisemblable — on le saurait d'ailleurs — qu'au moment où l'historien écrivait, ces peuples aient eu un débouché sur le golfe même. Qu'ils y aient aspiré, peut-être, mais ils demeuraient cantonnés dans leurs montagnes, et leurs territoires s'étendaient jusqu'au pays occupés par les Maliens, les

1. Cf. *infra*, p. 51-52.

2. D'après le chiffre de la carte de l'État-major hellénique : PHILIPPSON, *Zeitschrift der Gesellschaft f. Erdkunde*, XXV, 1890, p. 383, donne 1213 m. et *Thessalien u. Epirus*, p. 359, note 1 : 1240 m.

3. Le nom même de Ράχη, porté par la crête, puis par le village, est significatif.

4. Selon PHILIPPSON, p. 360, altitude de 1400 m. à 'ς τὰ κόκκαλα ; WOODHOUSE situe *Kokália (sic)* à 1 h. 1/2 de Laspi (p. 308). Je reviendrai *infra*, p. 26, sur l'origine du nom.

5. III, 96 : Οἱ ἔσχατοι Ὀφιονέων οἱ πρὸς τὸν Μηλιακὸν κόλπον καθήκοντες, Βοιωτῆς καὶ Καλλιῆς.

Énians et les Oétéens¹. Donc la frontière devait passer par les lignes des faîtes séparant le « bassin » du Spercheios de ceux du Mornos (Daphnos), du Phidaris (Euenos) et de l'Aspropotamos (Acheloos), occupé par les Βωμειῖς². Au vrai, il existait là une zone de contact, passant par le massif du Milia, pour rejoindre le village d'Anatoli (aujourd'hui Χωμείριανη), entre la Malide et l'Étolie.

Au Nord-Nord-Ouest, la région comprise entre le lac Xynias et le mont Lipouchi présente un relief tourmenté, creusé de petites vallées presque toutes orientées du Nord au Sud, et elle se rattache à l'Othrys. L'ancienne frontière gréco-turque d'avant 1881, fixée par le protocole de la Convention de Londres (30 août 1832), avait été établie avec peine³ sur une ligne idéale jalonnée par quelques points culminants, l'Haghios Ilias (1.280 m.), à l'Ouest de Rovoliari, le « signal » de Giannitsou (1.028 m.). Mais c'était surtout l'alternance des casernes turques opposées aux casernes grecques, et dont les ruines se voient encore⁴, qui marquait la séparation entre les deux États, faute d'accidents naturels plus sensibles. Déjà dans l'antiquité — on le verra dans la troisième partie — il avait fallu construire une ligne de défense artificielle. D'après ce système de fortifications, qui avait fini par donner l'impression d'un plan d'ensemble, bien qu'établi peut-être d'après les nécessités qui s'étaient révélées, nous pouvons faire passer les limites à l'Ouest du village de Pitsiota (Πιτσιωτά), auprès

1. Sur ce texte, cf. WOODHOUSE, p. 62 : ces peuples « cannot have come quite down to the Maliac gulf » et SOTIRIADIS, *B.C.H.*, XXXI, 1907, p. 280. Ce sont des tribus étoliennes : BAUER, *Untersuchungen zur Geographie und Geschichte der nordwestlichen Landschaften Griechenlands nach der delphischen Inschriften*, diss. Halle, 1907, p. 13 ; W. HOHMANN, *Aitolien und die Aitolier bis zum lamischen Kriege*, diss. Halle, 1908, p. 16. STÄHLIN enfin, *H. Th.*, p. 225-226, considère la vallée de la Vistritza comme éniane.

2. SOTIRIADIS, *l.l.*, p. 306 ; STRABON, I, p. 61, dit nettement que les Énians sont limitrophes de l'Étolie : Αἰτωῖνες οἱ νῦν Αἰτωλοῖς ὄμοροι, cf. encore X, p. 450 ; SCYLAX, 35 ; KIRK ne s'explique point là-dessus, mais, à en juger d'après sa carte, pl. I, il est de l'avis auquel se rattachera STÄHLIN.

3. Cf. la carte du Service géographique français, rédigée et gravée au Dépôt de la guerre, Paris, 1852.

4. De là, la mention ἐρείπια στρατώνων sur la carte d'État-major de cette région.

du massif du Lycomnimata (1.521 m.), à l'Ouest de Rentina (Ῥεντίνη), par le Lipouchi (1.420 m.) et l'Oxiata, puis par les hauteurs de Thrapsimi (748 m.) et par la masse dénudée de serpentine que constitue le mont Katachloros (984 m.)¹. Tels seraient, au Nord, les points extrêmes.

Par le Kranorema (576 m.) et les hauteurs voisines d'Agoriani (Ἀγοριανή), on rejoint le lac Xynias et, au Sud, de là, l'Othrys près de Kournovo (Κοῦρνοβον). On retrouve l'ancienne frontière gréco-turque qui suivait la ligne des crêtes. Elle passe par Derven-Karya (Δερβέν-Καρυά), Derven-Phourka (Δερβέν-Φοῦρκα), le sommet du mont Antinitza (1.144 m.), par Haghios Ilias (1.694 m. suivant la carte française); au Nord-Est du village de Longitsi (Λογγίτσιον), elle atteint le mont Haghios Ilias (1.694 m. suivant Philippson) et le Gérakovouni, point culminant de l'Othrys (1.726 m. suivant Philippson). Il faut alors abandonner la ligne fixée par la convention de 1832. Dans l'antiquité, la ville-frontière fut Echinós², cité d'Achaïe jusqu'en 342 et ensuite ville de Malide. Le Vélas (Βελᾶς, *Tripotamos* de Philippson), qui se jette à la mer un peu à l'Est d'Echinós, après s'être creusé une vallée encaissée entre des hauteurs qui atteignent jusqu'à 537 m., trace une ligne de démarcation suffisante.

Au Sud de l'Othrys, à l'Est et au Sud-Est de Lamia, le golfe Maliaque forme une limite naturelle qui s'est légèrement déplacée vers l'Est depuis l'antiquité³.

A quel point s'arrêter au Sud du golfe ? Les Thermopyles constituent la limite extrême. Encore faut-il préciser que la frontière — dans la mesure où il y a frontière — devait partir du passage Est, indiqué sur le terrain par les restes d'un mur byzantin⁴. Ce mur suit à peu près une direction Nord-Sud et il vient buter contre les dernières pentes du mont Saromata.

1. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 146.

2. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 186, et *infra*, p. 299 et suiv.

3. Cf. *infra*, p. 74 et suiv.

4. Cf. *infra*, p. 48.

Il faut donc exclure la cité d'Alpenoi qu'aussi bien les anciens rattachaient à la Locride¹. Le massif du Saromata, au Sud, forme une limite très nette : on suit facilement sur la carte les hauteurs de l'Élaphovouni (1.162 m.), puis le plateau dit Nevropolis et les hauteurs de l'Agorasia (968 m.), puis celles de Portès. Ce rameau de l'Oeta, nous le verrons plus loin², n'est séparé de sa chaîne principale que par la gorge de l'Asopos. Celle-ci franchie, par le Kastro-Oraias, on accède au massif de l'Oeta proprement dit. En remontant la vallée de l'Asopos jusqu'au delà de Pavliani, on rejoint la ligne de crêtes au massif de Tsicléri (1.590 m.), puis, par le Xérovouni (1.791 m.), les Matakia (1.734 m.), on atteint le groupe principal de l'Oeta.

Ainsi, sauf en quelques points, pas de frontières rigoureusement établies. En gros, nous pouvons dire que la vallée du Spercheios est limitée à l'Ouest par l'Étolie, au Nord par la Thessalie proprement dite, à l'Est par l'Achaïe-Phthiotide et au Sud par la Locride et la Phocide. Mais ce n'est là qu'une vue superficielle. Dans la réalité, les espaces vagues et incertains, ces *ἐσχατιαί* dont nous avons parlé³, ont toujours entouré les territoires des cités ; celles-ci, situées dans des régions montagneuses, formaient, comme l'a justement observé M. Sion⁴, des oasis perdues dans des solitudes pierreuses ou boisées. Leur « pays » ne s'ajustait pas au cadre géographique et les limites que nous traçons sur la carte avec nos exigences modernes peuvent donner une idée fausse de l'état ancien.

III

Au point de vue géologique, on peut définir la vallée du Spercheios une vallée alluviale dominée au Nord et au Sud par deux alignements de hauteurs de calcaire nummulitique

1. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 202, et la bibliographie de la note 2.

2. *Infra*, p. 18.

3. *Supra*, p. 6.

4. P. 536.

à l'Ouest, auxquels succèdent à l'Est des massifs de roches cristallines formées de schistes cristallins contenant des calcaires avec de la serpentine et des calcaires purs (*Kreideschiefer*, *Kreidekalk* et *Serpentin* de Philippson). Les cartes de Philippson¹ le font voir clairement; à l'Ouest de la vallée, des couches de flysch paléogène de direction presque Nord-Sud s'incurvent au Sud du Spercheios et prennent une direction Ouest-Est. La région Nord (sous-zone de l'Othrys de Philippson) est formée de terrains sédimentaires avec un soubassement de schistes cristallins et de marbre, de direction Ouest-Est; au Nord de Lamia les plis ont une direction Nord-Ouest/Sud-Est. Au Sud du fleuve, on rencontre, tout comme au Nord, des terrains sédimentaires avec des schistes cristallins relevés par des anticlinaux Ouest-Nord-Ouest/Est-Sud-Est, à Hypati par exemple². Ainsi le calcaire l'emporte dans les montagnes et il leur donne sa couleur blanc sale si caractéristique. Dans la plaine, au contraire, ce sont les terrains alluviaux qui font la richesse des paysans. Le voyageur le moins averti ne s'y peut tromper.

Pour qui vient de Carpénision et se dirige vers Lamia (*planche XXIII*), il est aisé de reconnaître que la crête de Rachi est constituée par du flysch gréseux (*Flyschsandstein*) dont les plissements oscillent entre les directions Nord-Sud et Est-Ouest. Le Vélouchi au Nord est formé par un plissement anticlinal, qui, avec la montagne de Mavrillon comme rameau Est, surgit de l'immense région couverte de flysch à l'Ouest³ (*planche I*).

1. *Zeitschrift der Gesellschaft f. Erdkunde zu Berlin*, XXV, 1890, plan 6; *Thessalien und Epirus*, carte n° 2 et surtout *Annales de Géographie*, VII, 25 mars 1898, p. 122-123.

2. Des réapparitions par place de terrains cristallins sont signalées aussi dans l'Eubée centrale calcaire.

3. Carl RENZ, *Geologische Untersuchungen in aetolischen Pindos*, Πρακτικά τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, 1928, p. 665. - Pour le Tymphrestos, cf. STRABON, IX, p. 433 : Τυμφρηστός (ὁ); STÄHLIN, *H. Th.*, p. 191, n. 4, propose de restituer le mot dans le papyrus Amherst 20 (scolies de Callimaque, Hymne III, 107-108) : Τυμφρηστόν ὄρος; les mots οἱ δὲ Δρύοπ[ες] rendent cette restitution vraisemblable. PFEIFFER, *Callimachi fragmenta*, Bonn, coll. Lietzmann, n° 145, 1921, p. 91, renvoie à scol. Ap. Rhodes, I, 1212 et 1218; STÄHLIN renvoie aussi à

Toute cette région est couverte de pins, au moins auprès du col, aujourd'hui comme à l'époque où Philippson fit son voyage (1890). Les villages de Kapsi (Μεγάλη Κάψη et Μεσαία Κάψη) au pied du Vélouchi, s'élèvent au milieu des châtaigniers. Au Sud de la route, des chênes, qui jadis étaient bien plus touffus¹, subsistent encore. La route a utilisé un sillon naturel, par où s'écoule le Portikon Remma, entre des hauteurs de grès mêlé à des schistes argileux (*Tonschiefer*). Un peu avant d'arriver à Haghios Georgios (Ἅγιος Γεώργιος), on rejoint le bras principal du Spercheios qui passe au milieu du flysch, où les chênes abondent². Entre Haghios Georgios et Vitoli (Βίτωλι), la vallée qui s'élargit est surmontée au Nord par des masses argileuses atteignant jusqu'à 960 m. 60 de hauteur au Paliocastro, tandis qu'au Sud, on aperçoit dans le lointain le mont Oxya couvert de hêtres³, qui dresse à 1.915 m. 75⁴ sa cime souvent blanchie par la neige. Mais c'est à partir de Vitoli que commence vraiment la vallée du Spercheios. Aux hêtres succèdent maintenant les chênes coccifères et il n'y a plus, au Sud, que le massif de la Goulina, qui semble bien peu élevé (1446 m. 60) et qui est formé surtout par du flysch couronné de calcaire (*Plattenkalk* de Philippson).

Le village de Castri (Καστρί) et celui de Varybopi (Βαρυμπόπη) ont une importance géologique reconnue par Philippson le premier⁵ : dans ces parages, la nature du terrain change. Au flysch succède un calcaire micacé (*Tonglimmerschief*) à demi cristallin. Ce serait donc là, et non pas à l'Ouest de Rentina près de l'endroit dit Ζαχαράκη βρύσις, comme le veut à

PARTHENIUS, fragm. 35 Mart. = EUPHORION, fragm. 133 Scheidweiler : βουκολέων Τρηγινίδα Τυμφορηστοῖο αἰπῆς ; une scolie de Lycophon, 420, dit Τυμφορηστός καὶ πόλις καὶ ὄρος · λέγεται δὲ τὸ ὄρος ἀρσενικῶς, ἥ δὲ πόλις θηλυκῶς, ὡς Εὐφορίων...

1. D'après des témoignages oraux recueillis sur place.

2. Ils ont fourni les traverses de la voie ferrée Lamia-Larissa : PHILIPPSON, *Zeitschrift der Gesellschaft f. Erdkunde*, XXV, 1890, p. 283.

3. PHILIPPSON, p. 387.

4. 1.927 m. selon PHILIPPSON, p. 361.

5. *Zeitschrift der Gesellschaft f. Erdkunde*, l.l., p. 384.

tort Vortsela¹, qu'il faudrait placer la limite entre l'argile schisteuse à l'Est et le schiste gréseux de l'Ouest². La même modification dans la nature du terrain s'observe au Nord-Est de Varybopi, auprès de la passe Mochlouka, et, plus exactement encore, au Nord-Nord-Ouest d'Asvestis et à l'Ouest de Kaïtsa, près du Pentamylos³. Dans toute la région qui s'étend de Rentina jusqu'à Dranitsa, la puissante couverture crétacée qui surmonte la serpentine, et qui caractérise l'Othrys, disparaît ; la zone éocène du flysch, dont la direction était Nord-Nord-Ouest, n'existe plus. De là un aspect confus du relief. Quatre vallées encaissées entre des hauteurs dont les flancs sont couverts de bois épais quand le bûcheron ou l'incendie, auxiliaire du berger, ne les ont pas saccagés (comme c'est le cas au Sud de Rentina) ; des sommets pointus, dénudés comme celui de Smokovo, au nom expressif de Xerouvouni — que nous rencontrerons ailleurs encore — ou allongés comme ceux de Papa (Πάπα) ou de Dranitsa (Δρανίτσα) et désignés sous le nom de *dos* (δόσ). Si d'un point élevé on contemple ce paysage, on ne distingue aucun ordre dans la disposition des plissements, mais on éprouve l'impression d'un chaos. Ainsi, entre Smokovo et Rentina, le bois frais où l'on cheminait avec plaisir laisse tout à coup place à une série de vallonnements pierreux et dénudés, puis les arbres reparaissent pour disparaître de nouveau. Le voyageur comprend mal cet enchevêtrement qui fait succéder sans raison apparente les montées et les descentes dans un chemin malaisé. A cette région conviendrait le mot de Pouqueville sur le « mont Smocovo ou Tymphrestos » : c'est « une suite d'escarpements entassés »⁴ (*planche XXII*).

1. P. 11.

2. PHILIPPSON, *Zeitschrift*, p. 384 : « Wir können hier also die Grenze zwischen Kreideschiefern im Osten und Flyschsandstein im Westen, diawa hrscheinlich durch eine N-S streichende Verwerfung gebildet wird, etwas westlich von dem Dörfchen Kastri (gegenüber [ceci est légèrement inexact] der Mündung der Vestritza in den Spercheios) ansetzen ».

3. PHILIPPSON, *Zeitschrift*, etc... l.l., XXX, 1895, p. 207 et *Thessalien u. Epirus*, p. 74.

4. III, 219.

Le paysage, aux environs du lac Xynias, change d'aspect : on aborde l'Othrys¹. Ce massif, qui mesure dans sa plus grande longueur 75 km. et 45 km. dans son endroit le plus large², n'a pourtant pas une apparence uniforme. Philippson, qui l'avait parcouru en 1890, le définissait comme « une montagne moyenne qui offre seulement des difficultés dans sa partie Est tandis qu'à l'Ouest c'est un gonflement de terrains avec de hauts plateaux »³, et il y distinguait deux régions. Ces observations ont été confirmées par les géologues et les géographes qui ont étudié à leur tour cette chaîne montagneuse⁴. Les rameaux ondulés qui se détachent vers l'Ouest, le Katakloros (982 m.) et le Xérovouni (montagne sèche, cf. *supra*, p. 13) de Dranitsa, entre lesquels le Pentamylos s'est frayé un passage dédaigné par la voie ferrée, sont vallonnés, creusés de ravins avec des clairières couvertes d'herbes, et leur altitude est encore médiocre. Il s'y rattache le massif de Domoko, au Nord-Ouest du lac Xynias, qui s'abaisse sur la plaine de Thessalie à la manière d'une falaise calcaire presque à pic. Au Sud, en se rapprochant de la route qui relie Derven-Phourka à Lamia, on rencontre une masse calcaro-schisteuse où le schiste domine

1. Sur l'Othrys, cf. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 150 et suiv. ; BURSIAI, I, p. 42, n. 2, rappelle que Ross, *Wanderungen...*, II, p. 173, rem., y voyait une forme éolienne à rapprocher de ὄφρος, tandis que LEGERLOTZ, *Zeitschr. f. vergleichende Sprachforschung*, VIII, 451, l'expliquait comme dérivant de ὄρθος ; HESYCHIUS y voit un mot signifiant montagne, s.v. ὄθρον · Κρητες τὸ ὄρος (cf. A. FICK, *Vorgriechische Ortsnamen als Quelle für die Vorgeschichte... Griechenlands*, Göteborg, 1905, p. 77). C'est par une confusion que CLARKE, VII, 324, écrit que l'Othrys est encore nommé *Kata V'Othry* ! Les descriptions sont peu nombreuses : cf. Ross, *Wanderungen*, I, 86-87.

2. Chiffres de PHILIPPSON, p. 80 ; THEOB. FISCHER, *Griechenland*, dans *Unser Wissen von der Erde*, de A. KIRCHHOFF, III, 1893, Vienne-Prague-Leipzig, p. 223, donne le chiffre de 85 km.

3. P. 80 : « Orographisch wie geologisch sondert sich das Gebirge in zwei wesentlich verschiedene Teile. Der östliche Teil, bis zur Linie Lamia-Antinitsa-Enipeus-Fluss reichend, ist eine breite, geschlossene, einheitliche Masse, während der westliche, weit niedrigere Teil durch zwei eingesenkte Hochbecken in eine südliche und eine nördliche Gruppe zerlegt wird ».

4. Carl RENZ, *Stratigraphische Untersuchungen im griechischen Mesozoikum und Palaeozoikum*, *Jahrb. des oesterr. geolog.- Reichsanstalt*, LX, 1910, p. 537-543 ; NÉGRIS, *Roches cristallophyliennes et tectonique de la Grèce*, Athènes, 1915-1919 ; K. KTÉNAS, *Geologische Untersuchungen im Othrysgebirge*, *Πρακτικά τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, II, 1927, p. 500-509.

et qui est creusée de vallées transversales, couvertes de maquis et de petits chênes verts. Les villages, tel Phourka, s'élèvent sur une crête facile à franchir en plusieurs points. Dès que, ayant quitté le versant septentrional, on atteint le versant méridional, on parcourt « des mamelons où la lande couvre une argile rougeâtre, puis des schistes noirâtres et peu consistants, injectés de serpentines, laides pierres et laides collines où quelques menues tables calcaires n'arrivent pas à mettre un accent de vigueur »¹ (*planches* II, 2 et XXI).

A l'Est, au contraire, la masse montagneuse, qui est limitée au Nord par le bassin alluvionnaire d'Halmyros et au Sud par le golfe Maliaque, dessine un arc large avec une ligne de crêtes allant de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est, et dont les sommets sont arrondis : ainsi l'Haghios Ilias (1.694 m.), près de Divri, le Mavrika (1.578 m.) et le Gérakovouni (1.726 m.)², coiffés d'arbres et de taillis. C'est une masse schisteuse fort enchevêtrée, où l'orientation des plissements change continuellement ; en revanche les masses calcaires qui lui sont superposées ont une direction de plissements uniforme. Cette masse se dresse à pic au-dessus de la plaine d'Alifaka : on s'en rend compte quand on la contemple d'un point élevé, de Divri par exemple ; mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur du massif, les couches s'abaissent et elles forment des plateaux, comme celui qui s'étend entre Divri et Limogardi ; ils sont couverts de forêts et coupés de petites vallées transversales, à l'aspect sauvage. Au Sud, le bassin calcaire creusé par l'érosion, laisse apparaître, à Stylis par exemple, la formation primitive de serpentine et de schistes ; enfin, en bordure du rivage, la plaine alluviale est fertile et riche (Echinos).

1. J. SION, *La Géographie*, LXI, 1934, p. 2. Cf. aussi HOLLAND, p. 357 : « The country is open, black, and uncultivated ; the rocks still entirely calcareous » ; STEPHANI, p. 51-52 : « Das Othrysgebirge erstreckt sich von Lamia, ohne alle Vorgebirge in kühnsten Formen steil zum Himmel aufstrebend, zerrissen von tiefen Schluchten, aus denen kleine Gebirgsbäche hervorbrechen, fast aller Vegetation entbehrend, gerade gegen Westen ».

2. Th. FISCHER, *l.l.*, p. 225, donne 1.728 m.

Les anciens réservaient plutôt le terme d'Othrys à cette région orientale, de Lamia jusqu'à Echinus et Ptéléon. Ce ne fut que par extension que le même nom s'appliqua à la montagne située à l'Ouest de Lamia. La terminologie est par conséquent flottante chez des géographes comme Strabon. Il désigne sous le terme Othrys la région du Sud de Pharsale, en parlant de l'Enipeus qui vient de l'Othrys¹. A côté de ce sens restreint, il emploie le mot dans un sens large et comparable au nôtre : l'Othrys est limitrophe du Tymphrestos². Ce n'est point là une contradiction, comme le veut Stählin³, mais une façon de s'exprimer dont Ross, par exemple, nous a donné l'explication. Pour les montagnes de l'ancienne Grèce, souvent, mais non toujours, le sommet le plus important de la chaîne sert à désigner la chaîne tout entière. La règle est si peu absolue que les hauteurs voisines de Narthakion, en plein Othrys, sont nommées par Xénophon (*Helléniques*, IV, 3,9) τὰ Ἀχαϊκὰ τῆς Φθίας ὄρη⁴.

Ainsi l'Othrys présente un système de plis affectant des terrains calcaires d'âge crétacé supérieur, dont la direction oscille du Sud-Sud-Est au Sud-Est et qui recouvrent une masse complexe formée de schistes cristallins et de serpentine. Il bute à l'Ouest contre l'Agrapha (flysch) et le calcaire disparaît. Il appartient à la zone montagneuse hellénique qui, dans ses prolongements vers l'Albanie, correspond à la région orientale des zones dinariques, de serpentine et de calcaire.

Au Sud du Spercheios, l'Oeta⁵ suit une direction presque

1. VIII, p. 356 : ὅς ἀπὸ τῆς Ὀθρυος ῥέων δέχεται τὸν Ἀπιδανὸν κατενεχθέντα ἐκ Φαρσάλου (et IX, p. 432).

2. IX, p. 433... : τῆς Ὀθρυος ὄρους πρὸς ἄρκτον κειμένου τῇ Φθιώτιδι, ὁμόρου δὲ τῷ Τυμφρηστῷ καὶ τοῖς Δόλοψιν.

3. P. 152, note 1. La preuve qu'il allègue est contestable. Il renvoie au texte de STRABON, IX, p. 430. La phrase incriminée veut dire que la Phthiotide comprend la région méridionale qui s'étend au delà de l'Oeta depuis le golfe maliaque et pylaïque jusqu'à la Dolopie et au Pinde : ἔχει δ' ἡ μὲν Φθιώτις τὰ νότια τὰ παρὰ τὴν Οἴτην ἀπὸ τοῦ Μαλιακοῦ κόλπου καὶ Πυλαϊκοῦ μέχρι τῆς Δολοπίας καὶ τῆς Πίνδου διατείνοντα... De ce que Strabon n'a pas nommé ici l'Othrys, il ne suit pas qu'il ait étendu le Pinde jusqu'au Nord de Lamia.

4. *Infra*, p. 291.

5. Ἡ Οἴτη; POUQUEVILLE le nomme « Aninos », III, p. 211.

parallèle à celle de l'Othrys, mais son aspect est dès l'abord différent, car il apparaît comme « une gigantesque muraille calcaire »¹ de direction Sud-Est, qui aboutit au canal d'Atalanti et à Chalcis (*planches I, 2, II, 1 et XXI*).

Il se rattache à l'Ouest au Vélouchi par le mont Oxia (1927 m. suivant Philippson, p. 359) et les anciens croyaient qu'il le continuait ; ainsi Tite-Live le comparait aux Apennins qui divisent l'Italie et il écrivait que l'Oeta coupe la Grèce par le milieu² (*planche XXIII*).

Les géologues modernes ont montré qu'il ne s'agissait pas d'une chaîne continue, car au Sud du Spercheios les terrains n'appartiennent pas aux mêmes types de formation qu'au Nord : les hauteurs douces de la Goulina sont constituées par une masse de flysch noyée dans un calcaire nummulitique³. De plus, la modification géologique est marquée, ici encore, par un passage, celui de Liascovo qu'emprunte la Vistritza à l'Ouest d'Hypati et qui coïncide avec la disparition du flysch et avec l'apparition du calcaire crétacé⁴. Le massif calcaire de l'Oeta ne commence donc qu'après Liascovo. Il n'est que l'élément oriental, long d'environ 35 km., de toute cette chaîne montagneuse. Comme nous venons de le dire, il se dresse au Sud du Spercheios, d'Hypati à Lamia, à la manière d'une muraille à peine entamée par l'érosion, avec des pics gigantesques au-dessus des villages de Costalexi (Κωσταλέξι), de Combottadès (Κομποτάδες), et de Mexatès (Μεξιάταις). Mais cette façade qui regarde le fleuve dissimule un ensemble aussi compli-

1. J. SION, *La Géographie*, I.I.

2. TITE-LIVE, XXXVI, 15, 6 : « Id jugum, sicut Apennini dorso Italia dividitur, ita mediam Graeciam dirimit » ; STRABON, IX, p. 428 : Τὸ δ' ὄρος (sc. ἡ Οἶτη) διατείνει ἀπὸ Θερμοπυλῶν καὶ τῆς ἀνατολῆς μέχρι πρὸς τὸν κόλπον τὸν Ἀμβρακικὸν καὶ τὴν ἐσπέραν ; STRABON ajoute que l'Oeta coupe ainsi en quelque manière la chaîne qui s'étend du Pinde au Parnasse : τρόπον δέ τινα καὶ πρὸς ὀρθὰς τέμνει τὴν ἀπὸ τοῦ Παρνασσοῦ μέχρι Πίνδου καὶ τῶν ὑπερκειμένων βαρβάρων ὄρεινῃν τὸ ὄρος τοῦτο ; il distingue cependant l'Oeta proprement dit, cf. *infra*, p. 18.

3. Cf. p. 10, bas.

4. Cette ligne de séparation verticale est encore très nette au Sud, où elle passe entre le Vardoussia à l'Ouest et le Ghiona à l'Est.

qué que l'Othrys et où l'on peut distinguer plusieurs groupes ¹.

Le massif le plus élevé, d'où émergent les deux sommets, celui de l'Oeta proprement dit ², haut de 2.116 m., et celui de Pyrgos (2.153 m.), a la forme d'un T dont la haste verticale serait orientée suivant une direction presque Nord-Sud et dont la barre horizontale serait parallèle au Spercheios. Il est constitué par du calcaire. A l'Est se détache un rameau entre le Gorgopotamos et l'Asopos, avec du schiste près de Dyovouna [(Δύο Βουνά) selon Philippson ³, de direction Sud-Sud-Ouest, tandis que le calcaire reparaît à l'Est et forme les hauteurs de Delphino (Δέλφινον). Plus à l'Est encore, un autre prolongement calcaire atteint 1.372 m. au Kallidromos que Strabon désignait sous le nom d'Οἶτη ⁴ et pour lequel on rencontre souvent le nom de Saromata ⁵.

1. Ce qui explique le pluriel employé par STRABON, IX, p. 417, et p. 418 : Οἰταῖα ὄρη, et bien auparavant par HÉRODOTE, VII, 217 : ὄρεα τὰ Οἰταίων. En revanche, parmi les modernes, NEUMANN-PARTSCH, p. 164, ont le tort de nommer seulement un sommet principal, Pyra (aujourd'hui Katavothra, 2.152 m. auquel MISS SEMPLE, *l.l.*, p. 279, attribue 2.158 m.) ce qui est une désignation imprécise.

2. L'expression est de STRABON, IX, p. 428, mais il la réserve à la région montagneuse adjacente aux Thermopyles : τοῦτου δὲ (sc. τοῦ ὄρους) τὸ μὲν πρὸς Θερμοπύλας νενευκὸς μέρος Οἶτη καλεῖται.

3. P. 24.

4. Cf. le texte cité précédemment, note 2. Les indications de STRABON manquent de précision, nous l'avons déjà remarqué à propos de l'Othrys, cf. p. 16. Pour l'Oeta, même flottement. Au livre IX, p. 428, STRABON désigne sous le nom d'Oeta la partie orientale de la chaîne montagneuse qui s'étend depuis le golfe maliaque et qui correspond en partie à notre désignation actuelle, car elle est séparée du golfe maliaque par la Trachinie. Plus loin, à la page 428 encore, il limite le nom d'Οἶτη à la montagne qui surplombe les Thermopyles (voir le texte cité à la note 2), évaluant sa longueur à 200 stades et n'attribuant qu'à elle seule le caractère escarpé que nous avons reconnu ailleurs : ... σταδίων διακοσίῳ τὸ μῆκος, τραχὺ καὶ ὑψηλόν, ὑψηλότατον δὲ κατὰ τὰς Θερμοπύλας κορυφοῦται γὰρ ἐνταῦθα... L'erreur est donc double : restriction excessive de l'étendue de l'Oeta, fausse appréciation des altitudes, puisque le point culminant est dans la réalité situé ailleurs. HÉRODOTE jugeait mieux (VII, 176 et 217). En revanche, la doctrine de STRABON s'est imposée : elle reparaît chez TITE-LIVE, XXXVI, 15 : « Hoc jugum, ab Leucate et mari ad occidentem verso per Aetoliam ad alterum mare orienti objectum tendensea, aspreta rupesque interjectas habet... Extremos ad orientem montes Oetam vocant, quorum quod altissimum est, Callidromon appellatur ». PAUSANIAS, qui aura compilé STRABON et TITE-LIVE, semble adopter pour l'Oeta la même désignation étroite : dans les différents textes du livre X où l'Οἶτη est mentionné, il est toujours réservé à l'espace situé à l'Est de l'Asopos. PLINIE l'ANCIEN est peu clair (*Nat. Hist.*, IV, 28) : « mons ibi Callidromus... » Voir aussi VORTSELA, p. 16, qui a aperçu quelques difficultés.

5. Par exemple, sur la carte française de 1852 ou encore dans l'étude de Th. FISCHER, *l.l.*, p. 227, qui évalue la largeur du Saromata à 8 km. 5 ; cf. encore NEUMANN-PARTSCH, p. 164.

Ce massif déploie vers le Nord les rameaux du Kokkinovrachos, du Zastani, du Yeropapa, de l'Élaphovouni, dont l'altitude ne dépasse nulle part 1.162 m. Mais les cimes pointues et déboisées, les flancs de la montagne, ici couverts de sapins ou de chênes verts, ailleurs déchirés par d'immenses crevasses où dévalent en hiver les torrents impétueux, pouvaient donner aux anciens qui passaient par les Thermopyles l'illusion de la haute montagne.

Si, en bordure de la plaine, l'Oeta se présente sous un aspect infranchissable, il peut être escaladé par des chemins détournés¹. Au sortir d'Hypati, l'ascension du sommet principal, consacré à Zeus², ne présente aucune difficulté, sauf pendant la dernière demi-heure (il faut marcher pendant 6 heures au départ d'Hypati). La plus grande partie du trajet se fait commodément à l'ombre de beaux arbres³; j'ai rencontré des sources fraîches et abondantes même au fort de l'été⁴ et les amas de pierrailles, trop communs dans les montagnes grecques, n'y sont que fort rares. Mais le sommet ne présente d'intérêt que pour le touriste ou l'archéologue, et les paysans n'y prêtent pas d'attention. Ils parcourent les environs pour ramasser du bois et ils se dirigent entre les deux masses les plus importantes, pour atteindre le plateau de Brailès, d'où ils descendent sur Phrantzi (Φραντζή), ou bifurquent au Sud vers Mavroli-

1. C'est ce que STRABON a fort bien dit IX, p. 418 : "Ὀρη γάρ ἐστιν Οἰταία πρῶτον, ἔπειτα τὰ τῶν Λοκρῶν καὶ τῶν Φωκέων, οὐ πανταχοῦ στρατοπέδοις βάσιμα τοῖς ἐκ Θετταλίας ἐμβάλλουσιν, ἀλλ' ἔχει παρόδους στενὰς μὲν ἀφωρισμένους δέ, ἅς αἱ παρακειμέναι πόλεις φρουροῦσιν· ἀλουσῶν δ' ἐκείνων κρατεῖσθαι συμβαίνει καὶ τὰς παρόδους.

2. SOPHOCLE, *Trachin.*, 200 : ὦ Ζεῦ, τὸν Οἴτης ἄτομον ὅς λειμῶν' ἔχεις, *infra*, p. 179; MASQUERAY (éd., Paris, 1924, p. 23, note 2) explique le mot ἄτομον « parce qu'on n'avait pas le droit d'y faucher l'herbe » et il renvoie à EURIPIDE, *Hippol.*, 76; je ne suis pas sûr que le rapprochement soit fondé : le sommet de l'Oeta est un rocher escarpé et aride et le vers 1191 des *Trachin.* le dépeint exactement : οἷσθ' οὖν τὸν Οἴτης Ζηνὸς ὕψιστον πάγον; cf. *infra*, p. 207, sur l'emplacement du bûcher.

3. SOPHOCLE, *Trachin.*, 436 : κατ' ἄκρον Οἰταῖον νάπος; cf. le récit de l'ascension du roi Othon de Grèce, le 7 juin 1845 : Ross, *Wanderungen*, II, p. 184-188; voir ici planche II, 1.

4. En août 1933. Ross, *Arch. Aufsätze*, II, 457 : « Das Oetagebirge ist sehr reich an Quellen, die besonders an seinem Fusse mit grösser Wasserfülle empor-sprudeln ».

thari (Μαυρολιθάριον). Ils passent alors non loin du bûcher d'Héraclès¹ et tel est sans doute le chemin que suivit en 191 le consul M'. Acilius Glabrio. D'après Tite-Live (XXXVI, 30) en effet, après s'être emparé d'Héracléia, M'. Acilius s'avança à l'intérieur de l'Oeta et il fit un sacrifice au bûcher d'Héraclès².

Il avait par conséquent divisé son armée en deux corps : l'avant-garde, commandée par App. Claudius, forte de 4.000 hommes, a pour mission d'occuper les passes : elle est partie sans doute par Hypati et elle rejoignit le gros de l'armée dans les parages du bûcher. De là, les forces se dirigent, après avoir fait leur jonction, sur Mavrolithari, mais elles font le détour par le Corax, pour tromper les Étoliens³. Elles descendirent sur Naupacte. Cette manœuvre ne se sera certes pas effectuée sans difficultés ni pertes. Mais il est excessif de la comparer, comme le fait M. Sotiriadis⁴, avec la marche d'Hannibal à travers les Alpes. Si elle suppose, de la part du consul, une audace et une décision peu surprenantes, elle fait trop bien voir aussi à quel point l'Oeta était praticable, caractère dont n'aurait pas le moindre soupçon un voyageur qui le contemplerait depuis Lamia⁵ (planche I, 2).

1. *Infra*, p. 207.

2. « M'. Acilius..., praemisso App. Claudio cum quattuor millibus militum ad occupanda juga, qua difficiles transitus montium erant, ipse Oetam descendit, Herculi que sacrificium fecit in eo loco, quem Pyram, quod ibi mortale corpus ejus dei sit crematum, appellant ».

3. TITE-LIVE avait mal indiqué la position du Corax : « Corax mons est altissimus inter Callipolin et Naupactum » (XXXVI, 30). Callipolis = Callium. Cf. Sotiriadis, *l.l.*, p. 311-315. Strabon dit seulement : « Ἐχει δὲ καὶ ἡ Αἰτωλία ὄρος μέγιστον μὲν τὸν Κόρακα, συνάπτοντα τῇ Οἴτῃ. (X, p. 450). WOODHOUSE, p. 373, plaçait le Corax dans le voisinage de Kastriotissa ; FRAZER, dans son commentaire de PAUSANIAS, V, p. 343, semble admettre que Callium = Carpénisa (*sic* : Carpénision), hypothèse inadmissible, malgré l'autorité du général IOCHMUS, *Journal of the Royal Geographical Society*, 1857, p. 13. En réalité, le Corax est la montagne qui culmine à 2.350 m. à l'Est d'Artotina, comme l'a montré SOTIRIADIS, p. 311 et suiv., d'après le texte d'APPIEN, *Syr.*, 21 : « Ἐπὶ Καλλιπόλεως διώδευε τὸ ὄρος, ὃ καλοῦσι Κόρακα, ὑψηλότατον τε ὄρων καὶ δυσόδευτον καὶ ἀπόκρημνον ». Pour Callium, *infra*, p. 27.

4. *L.l.*, p. 312.

5. TITE-LIVE, *l.l.* : « ibi et jumenta multa ex agmine praecipitata cum ipsis oneribus sunt et homines vexati... ; vexato exercitu... » Mais le contexte montre que ces incidents se produisirent davantage dans la région du Corax. Sur cette marche, voir aussi NEUMANN-PARTSCH, p. 164.

IV

Pas plus qu'aucune montagne de nos climats, les massifs de l'Othrys ou de l'Oeta n'ont jamais empêché la circulation des hommes. Quelques exemples viennent de l'indiquer. Lorsqu'on parcourt ces régions, il est rare qu'on chemine plusieurs heures sans rencontrer soit un paysan qui conduit un âne ou un mulet chargé de bois ou de marchandises colportées, soit un berger qui garde son troupeau. La circulation n'est pas intense. Elle est même assez restreinte pour n'exercer pas une influence sensible sur la vie des habitants¹. Pourtant les villages ne s'ignorent pas. J'ai connu² un habitant de Papa faisant régulièrement le trajet entre cette bourgade et Kaitsa, deux localités qui passent pour n'avoir pas de relations.

Or, à lire les ouvrages qui traitent de la géographie de la Thessalie et des régions avoisinantes, on ne se douterait guère de la réalité. Il est entendu, et c'est une opinion soutenue avec la même conviction indiscutée qu'on ferait d'un dogme, que la Thessalie est enfermée dans une muraille de Chine construite par la nature. Depuis Leake³, tous le répètent à l'envi et je pourrais citer Kl. Stephanos⁴, K. D. Kapralos⁵, et les études les plus récentes qui n'échappent pas ce piège ! Pour Miss Hansen les montagnes forment de « formidables barrières autour de la plaine thessalienne »⁶. Le même mot avait été repris à Leake par M. Cary⁷ et il reparait encore dans l'ouvrage

1. La vie des habitants de l'Othrys, encore primitive, a pourtant fait des progrès depuis PHILIPPSON, et les coutumes matrimoniales de Limogardi, décrites par Έ. Δ., 'Περὶ τοῦ γάμου τῶν ποιμένων τῆς Ὀθρυος, Ἀθηναίων, IV, 1875, p. 89-101, sont, comme le village lui-même, en voie de disparition (voir *infra*, p. 287).

2. J'ai eu l'occasion de l'indiquer B.C.H., LIII, 1928, p. 465, et il me sera permis de le rappeler, d'autant plus que je pourrais citer d'autres exemples.

3. II, 9 : « The Oetaean barrier ».

4. P. 365 : Le « rempart élevé de l'Othrys ».

5. Πάρνασσος, XV, 1892, p. 827-829.

6. P. 10 : « Mountains making formidable barriere surround the plain », *ibid.* encore aux pages 15 et 18 et p. 177.

7. C.A.H., III, ch. XXIV, p. 598-599 : « The mountains which frame it inform an almost continuous barrier to foreign intercourse ».

de M. Westlake¹. Seul entre tous, M. Ch. Picard s'était élevé contre la théorie de « l'infranchissable Othrys »².

Je ne conteste pas que le Spercheios ait pu marquer la limite entre « la Grèce propre » et les régions du Nord, qu'il ait protégé, même, la Phocide et la Béotie contre « les moins civilisés ». Pour les bandes, organisées ou non, qui se dirigent vers le Sud, il est la frontière que l'on franchit avec des sentiments d'orgueil et des instincts de rapine. Ainsi les Perses, puis les Macédoniens, puis les Gaulois et enfin les « barbares ». C'est avec lui que les difficultés, je ne dis pas commencent, mais se multiplient pour l'envahisseur ; les hauteurs de l'Othrys, le fleuve à traverser, les pentes de l'Oeta à escalader, ce sont des obstacles qui contrarient la pénétration en Phocide et qui sont en contraste avec le chemin librement ouvert dans la plaine de Thessalie.

Je l'accorde sans peine, mais, si séduisants que soient ces arguments, ils ne me paraissent pas irréfutables. Je crois au contraire que, loin d'avoir formé barrière, l'Oeta et l'Othrys n'ont jamais entravé la marche des envahisseurs ou le trafic des marchands, car ils pouvaient être franchis en un grand nombre de passages. L'opinion traditionnelle, dont l'auteur est peut-être bien antérieur à Leake³, ne saurait abuser quiconque n'a pas fait du cabinet « le centre de son existence »⁴.

Qui se rend sur les lieux, s'aperçoit en effet que les barrières tant vantées sont franchies en quelques heures et sans fatigue. Sans doute, la marche est malaisée, car les chemins sont inégaux ; sans doute encore l'établissement d'une route moderne puis celui de la voie ferrée ont été difficiles ; mais les envahis-

1. P. 18 : « Communication by land involved the crossing of mountains barriers in every direction ».

2. *R.E.A.*, XXIX, 1927, p. 225.

3. Elle repose, — qui sait ? — sur un texte d'HÉRODOTE interprété à tort, VII, 198, περί δὲ τὸν χώρον ὄρεα ὑψηλὰ καὶ ἄβατα περικληῖται πᾶσαν τὴν Μηλίδα γῆν. Mais il ne s'agit que de la Malide, et ces montagnes ne sont que les roches Trachiniennes, sur lesquelles le jugement d'Hérodote est exact. Cf. *infra*, p. 255.

4. BUFFON, *Cerf*.

seurs de l'antiquité avaient moins d'exigences et plus d'endurance. Ils cheminaient à pied ou avec des convois de bêtes de somme. Miss Hansen elle-même accorde qu'il existe des passages entre Lamia et Varybopi — ce sont les seuls qu'elle connaisse et dont elle étaye sa théorie — mais elle pense qu'ils n'étaient pas fréquentés, car celui de Derven-Phourka primait tous les autres. Cet argument spécieux ne saurait convaincre. Le passage de Phourka n'a pas la même utilité que celui de Varybopi. Si un seul passage avait été franchissable, les habitants n'auraient point par ailleurs construit tant de forteresses. Objectera-t-on enfin la nécessité des guides pour les armées ? Elle ne prouve pas la difficulté des passes. Ces guides ont enseigné à l'ennemi des chemins détournés ; ils ont, à des envahisseurs mal informés et dépourvus de cartes, permis des attaques brusquées. Ils jouaient enfin le rôle d'otages ou d'interprètes autant que d'indicateurs¹. En ces régions, le seul obstacle à la marche des hommes sera la neige qui obstrue les passes². Mais c'est un accident momentané de voyage, il se peut vaincre avec la patience et le temps.

Le relief permet au contraire des relations entre la Thessalie et la vallée du Spercheios. A regarder la carte on constate que les voies de passage ont suivi la direction des plissements du terrain³, et les communications s'établissent donc dans les sens Nord-Sud et Sud-Nord, et non pas dans les directions Ouest-Est ou Est-Ouest.

1. On ne comprendrait guère, autrement, comment Brasidas les employait en un passage aussi connu que celui des Thermopyles ; NEUMANN-PARTSCH, p. 60-61, signalaient une difficulté analogue pour l'Hymette et le Parnès ; ils renvoient à Ross, *Erinnerung u. Mittheilungen aus Griechenland*, Berlin, 1863, p. 195, à ARISTOPHANE, *Acharn.*, 1975, et à XÉNOPHON, *Hell.*, II, 4, 2.

2. Ainsi l'Olympe arrêtera une armée (TITE-LIVE, XLIII, 18, 21) ; le Pinde ne sera franchi aisément qu'au *Zygos*. Sans atteindre à de si hautes altitudes, il n'est pas rare, à notre époque, que la chute des neiges interrompe les communications : en mars 1925, il y a un mètre de neige à Lamia et les trains ne circulent pas d'une semaine. PHILIPPSON fut arrêté dans l'Othrys par la neige, p. 51.

3. Cf. le mot de JULLIAN, *Revue de France*, 1928, 2, 533-550 : « Regardez le sol ». Il est cité par A. GRENIER, *Manuel d'Archéologie gallo-romaine*, VI, 2, 1^{re} partie, p. 1.

Cependant la carte (*planches XXI-II-III*) ne devra pas tromper. Elle porte des sentiers qui existent actuellement, mais qui n'ont parfois été frayés qu'à l'époque moderne, sans qu'on puisse préciser à quelle date. Pour l'antiquité, il faut les négliger et tenir compte seulement des chemins que nous font connaître les textes ou les documents archéologiques. Nous remarquerons alors que ces passages sont plus nombreux au Nord qu'au Sud du fleuve. Enfin, nous ne serons pas la dupe des mots. Quand nous parlons de chemins, il s'agira le plus souvent de pistes muletières ou parfois même de sentiers praticables pour des piétons (*μονοπάτι*), encore usités aujourd'hui, et qui assurent des communications entre des villages qu'à première vue on croirait isolés¹.

C'est vers l'Ouest, avec l'Étolie, que les relations étaient le plus difficiles. Le fait surprend si l'on songe au rôle joué par ce peuple en Grèce centrale à partir du III^e siècle, mais la topographie explique cette anomalie. Les communications sont aujourd'hui assurées par un seul passage, celui du col de Rachi²; il est utilisé par la route de Carpénision à Lamia, qui suit la haute vallée du Carpénisiotiko (rivière de Carpénision), puis celle du Spercheios, et qui est la seule à relier le chef-lieu de l'éparchie d'Eurytanie à la mer Égée³. Les auteurs anciens ne nous ont laissé aucun renseignement sur ce col et ils ne semblent connaître, comme voie de communication avec l'Ouest, à travers le Pinde, que la passe de Portès, dans le voisinage de Gomphoi. Aucune inscription n'a été découverte dans le voisinage de Rachi, et la contrée qui s'étend du lac de Vrachori au Vélouchi serait l'une « des plus sauvages de l'Étolie, la plus sauvage peut-être ». Du temps de Bazin, à qui j'emprunte ces

1. Cf. G. PERROT, *Revue des Deux Mondes*, 1892, I, p. 544 : « La Grèce, tant qu'elle a été libre, n'a point eu de routes qui méritassent ce nom. Les premières voies charretières qui aient traversé ses défilés, ceux par exemple de l'isthme au delà de Mégare, elle les a dus à ses maîtres latins, qui en avaient trop pris l'habitude pour admettre qu'un peuple civilisé pût s'en passer ».

2. *Supra*, p. 7.

3. WOODHOUSE, p. 51.

renseignements¹, Carpénision passait pour isolé dans un pays sauvage où les communications, difficiles en été, sont impossibles dans la saison des pluies et en hiver. Les voyageurs qui ont précédé Bazin sont d'accord sur l'aspect peu civilisé, bien que très pittoresque de la région. Il est donc vraisemblable de penser que dans l'antiquité il ne se faisait aucun trafic régulier par le col de Rachi. Les hauteurs, couvertes de forêts épaisses², contrariaient toute relation et elles étaient surtout hantées par des pillards ou par des habitants demeurant, comme les Étoliens dont parle Thucydide (III,94), en des hameaux non fortifiés, κατὰ κώμας ἀτειχίστους. Aucun habitat antique n'a jamais été découvert³, je suppose que c'était là une de ces « marches » dont j'ai déjà parlé⁴. Les villes fortifiées ne se sont élevées qu'à 14 km. vers l'Est, à Kastrorachi.

Cependant le nom de Kokália, indiqué plus haut⁵, pose un problème. Les habitants actuels des environs n'ont pas eu à chercher longtemps l'origine du nom, car le sol est parsemé d'ossements humains, dit-on⁶. Il se serait donc livré là une grande bataille. Selon M. Sotiriadis⁷, les Galates, après Callium⁸, cherchèrent à échapper aux Étoliens qui voulaient venger le désastre. Les Galates, ne pouvant se replier sur les Thermopyles, reprirent leur route d'aller et se dirigèrent d'abord vers

1. *Mémoire sur l'Étolie*, Archives des missions scientifiques et littéraires, II^e série, t. I, p. 276 et 279.

2. SOTIRIADIS, *B.C.H.*, XXXI, 1907, p. 319, suppose l'existence de forêts touffues, διὰ τῶν πυκνῶν δασῶν. La forêt « a toujours été une barrière pour les individus, à plus forte raison pour les groupes d'individus ». TOUTAIN, *Les cités romaines de la Tunisie*, Paris, 1896, p. 37, cite un obstacle pareil entre la plaine de la Medjerda et la côte septentrionale, et il renvoie à RATZEL, *Anthropo-geographie*, I, p. 336 ; II, p. 125.

3. WOODHOUSE, p. 306 : « Karpenisi itself has no claim to be considered an ancient site, although in the scramble for the name of classical Greece it has won that of Oichalia » ; SOTIRIADIS, *B.C.H.*, XXXI, 1907, p. 305 : Δείπει καὶ πᾶν ἶχνος ὑπάρξεως ἐνταῦθα πόλεως ἀρχαίας ἔστω καὶ μικρᾶς σημασίας.

4. P. 6.

5. P. 7.

6. Je n'ai pas pu me rendre sur place et je me fie au témoignage de PHILIPPSON (p. 360).

7. *B.C.H.*, XXXI, 1907, p. 317.

8. *Infra*, p. 27-28.

Artotina (Ἀρτοτίνα), à 9 heures de Callium selon M. Sotiriadis ¹, mais, n'osant marcher sur Aga (Ἀγᾶ, aujourd'hui Σπερχειάς), ils poursuivirent leur route dans la direction de Rachi, à 11 heures d'Artotina ². Rejoints et attaqués par les Étoliens, ils auraient perdu la moitié de leur effectif ³. Les ossements de Kokália seraient les dernières traces du massacre. L'hypothèse est singulière, elle explique la présence de ces débris, si vraiment ils sont en grande abondance et s'ils sont humains. Mais Philippon, que M. Sotiriadis n'a point cité, avait élevé une autre objection dont M. Sotiriadis ne s'est pas avisé. Si les morts n'ont pas été ensevelis, chose possible après un tel combat, qui pensera que leur trace ait subsisté jusqu'à notre époque ⁴ ! La question n'est donc pas résolue.

Un texte de Ps. Scylax laisse penser que le passage en Étolie se faisait par le Sud-Est de Carpénision ⁵. Il faut chercher jusqu'aux gorges de la Vistritza. En effet, le Roustiniotis (Ῥουστινιώτης ou Ξηριᾶς) n'est qu'un torrent issu du mont Kokália et du mont Alogovouni, qui ne sont coupés par aucun col, et toute cette région passe pour être privée de vestiges antiques ⁶.

En remontant le cours de la Vistritza, on aboutit à la passe de Liascovo (aujourd'hui Μεσοχώρι), à 2 heures d'Hypati ⁷,

1. *L.I.*, p. 316.

2. Selon SOTIRIADIS, *l.l.*, p. 317.

3. PAUSANIAS, X, 22 ; SOTIRIADIS, *l.l.*, p. 319.

4. PHILIPPSON, p. 360 : « Nach einer Schlacht lässt man die Leichen entweder liegen — und dann erhalten sie sich nicht lange — oder man begräbt sie alle zusammen in einem oder in wenigen Massengräbern ».

5. *G. G. M.*, I, 38 : « ἡ δὲ Αἰτωλία παρήκει τὴν Λοκρίδα πᾶσαν ἀπὸ μεσογείας μέχρι Αἰλιανῶν ».

6. WOODHOUSE, p. 307 : « The country to the south-east of Karpenisi is all but destitute of remains of antiquity ». SOTIRIADIS, qui a étudié le chemin menant du pays des Énianes en Étolie (*B. C. H.*, XXXI, 1907, p. 303-320) signale qu'un chemin mène de Aga à Arguria (Ἀργύρια) en traversant la vallée (?) pour franchir un col entre le Corax et l'Oxya. Je ne sais si l'auteur a vu la région qu'il décrit. S'il l'a seulement étudiée sur la carte française de 1852, la seule dont il ait disposé, elle l'a induit en erreur. De Aga à Arguria, le chemin suit la Vistritza. Sinon, il faut escalader la Goulina (1.466 m.). Donc pas de vrai passage. Je note un autre chemin passant par Haghiōs Markos ; de là, entre le Gadovouni (1.854 m.) et le Molo (1.809 m.), on atteint l'Alogovryssi, on rejoint la vallée du Karyotikos, celle du Kalogeriko et l'on arrive enfin à Artotina. SOTIRIADIS a reconnu que le trajet qu'il proposait était sinon impossible, du moins dangereux pour une armée. Je me contente de le mentionner.

7. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 194 ; VORTSELA, p. 475.

par Rigoziano (Ῥηγόζιονον, aujourd'hui Καπνοχώρι), Kastania (Καστανιά), Neochori (Νεοχώριον). Cette passe de Liascovo, que, je ne sais pourquoi, Stählin croit difficile ¹, permet de faire en 6 heures ² le trajet d'Hypati à Katriotissa, ou, en un temps presque égal ³, celui d'Hypati à Moussonitsa, deux villages qui appartenaient aux Βωμιεῖς ⁴.

Par là, entre le Corax ⁵ et le Ghiona, on atteint Lidhoriki (Λιδωρίκιον), la vallée de l'ancien Daphnos et la côte de Naupacte au Nord-Ouest de la Locride ozolienne. C'est encore ⁶ l'artère naturelle des communications entre le Sud de l'Oeta et la région de Naupacte. On peut suivre ou bien le fond de la vallée ou bien un chemin, non carrossable malgré son épithète de δεμοσία (*sic* = δημοσία ὁδός), à mi-côte. La passe était défendue, du côté des Étoliens, par le « castro » de Veloukhovo (Βελούχοβον) où fut découverte une inscription en l'honneur de Pyrrhus ⁷ et où l'on place aujourd'hui, après M. Sotiriadis, la ville de Callium (Κάλλιον) ⁸. Cette passe a été utilisée par les Galates, comme l'a supposé avec la plus grande vraisemblance M. Sotiriadis ⁹.

Pourtant, Pausanias ne l'avait pas indiqué expressément, dans le récit qu'il fait de cette invasion (X, 21). Il se borne à noter que Brennus, après avoir vainement cherché à forcer le passage d'Héracléia, envoya, après l'échec de cette tentative, un corps de 40.000 fantassins et d'environ 800 chevaux sous

1. STÄHLIN, p. 194 : « Schwierig war der Passweg ... über Ljaskovo ».

2. Chiffre de SOTIRIADIS, *l.l.*, p. 306 et 309.

3. SOTIRIADIS, *ibid.*

4. WOODHOUSE, p. 372-373.

5. Cf. p. 20.

6. SOTIRIADIS, le note justement, *l.l.*, p. 306-307 ; cf. aussi BEAUJOUR, p. 156 : « Il y a un chemin qui va du bourg de Lidoriki à travers le Mont Oeta dans la vallée du Spercheios vers la ville de Patradjik (sc. : *Hypati*, cf. p. 309) : c'est le chemin le plus court pour aller du littoral locrien sur le littoral égéen ; mais ce chemin est dangereux en hiver à cause des avalanches qui se détachent du Mont Parnasse et du Mont Oeta ». SOTIRIADIS n'a pas cité ce texte.

7. *I. G.*, IX, 1², 154 = *Syll*³, 369.

8. SOTIRIADIS, *l.l.*, p. 316 : KLAFFENBACH, *I. G.*, IX, 1², remarque sur l'inscription 154 ; WOODHOUSE situait la ville à Kastriotissa, p. 373.

9. *L.l.*, p. 303 etc..., et *Congrès international d'archéologie*, Athènes, 1905, p. 302.

les ordres de Combutis et d'Orestorius. Ces troupes repassèrent le Spercheios et, revenant sur leurs pas, elles traversèrent la Thessalie, puis entrèrent en Étolie¹.

Ce texte appelle diverses remarques. Le mot Θεσσαλία, attesté par tous les manuscrits, est pris dans son sens large². Pausanias désigne ainsi la région située au Nord du Spercheios, sans quoi on ne s'expliquerait pas, en particulier, la marche rapide des Galates, ni non plus le silence du Periégète sur les autres sites parcourus. En effet, cette troupe atteint en un jour la cité de Callium³, qu'elle dévaste et où elle commet mille atrocités, triste exploit dont elle devait subir peu après le juste châtement.

Pour passer de Thessalie en Étolie, il n'est que le passage de Liascovo. Utilisé, comme nous l'avons vu, par l'un des corps de M'. Acilius Glabrio en 191⁴, il le fut encore par les troupes de Brennus et sans doute très souvent lors de la suprématie des Étoliens, sans que nous disposions d'un témoignage très précis. Nous verrons plus loin que le passage d'Elefthérochôri était aussi employé⁵. Mais ce sont les seuls qui permettent dans l'Oeta un trafic régulier. J'insiste sur ce mot : on peut aujourd'hui, par la belle saison, se rendre d'Hypati à Pavliani (Παύλιανη) en franchissant l'Oeta ; mais ce trajet demande une forte journée de marche⁶ et il n'est guère possible qu'à des bêtes de somme médiocrement chargées. En résumé, comme l'a exactement dit Strabon⁷, une armée venant de Thessalie peut fran-

1. X, 22, 2 : Οἱ ὀπίσω κατὰ τοῦ Σπερχείου τὰς γεφύρας, καὶ αὖθις διὰ Θεσσαλίας ὁδεύσαντες ἐμβάλλουσιν εἰς τὴν Αἰτωλίαν.

2. *Supra*, p. 2, note 1.

3. Sur son emplacement, cf. *supra*, p. 2.

4. *Supra*, p. 20, corps d'Appius Claudius : TITE-LIVE, XXXVI, 30, 2 ; POL., XX, 13 ; APPIEN, *Syr.*, 21.

5. Cf. p. 40.

6. SOTIRIADIS, *Congrès international*, I, I., p. 302, compte 20 heures des Thermopyles à Kallion ; 8 heures de Kallion à Artotina par la vallée du Kokkinos ; 10 heures, de là à la région voisine de l'Oxia (Kokália).

7. IX, p. 418 : "Ὀρη γὰρ ἐστὶν Οἰταῖα πρῶτον, ἔπειτα τὰ τῶν Λοκρῶν καὶ τῶν Φωκῶν, οὐ πανταχοῦ στρατοπέδοις βάσιμα τοῖς ἐκ Θετταλίας ἐμβάλλουσιν, ἀλλ' ἔχει παρόδους στενὰς μὲν ἀφωρισμένας δέ, ἅς αἱ παρακείμεναι πόλεις φρουροῦσιν· ἀλουσῶν δ' ἐκείνων κρατεῖσθαι συμβαίνει καὶ τὰς παρόδους.

chir l'Oeta en certains points déterminés. Elle ne trouve dans les monts de Locride et de Phocide que quelques défilés praticables et fort bien défendus par des villes dont elle doit s'emparer.

Vers le Nord, les communications étaient plus nombreuses ¹. Si l'on remonte la haute vallée du Spercheios, on aboutit, en laissant à l'Ouest le mont Kalokairou (652 m.) et à l'Est le mont Livadia (638 m.), à Palaiokastro (Παλαιόκαστρον), mais on se heurte au mont Lipouchi, que son altitude rend infranchissable (1.420 m.) ². Ce n'est donc qu'une impasse, quoi qu'en ait dit Beaujour ³ qui a dû confondre plusieurs passages.

En revanche, de Vitoli, on communique avec la Thessalie par la passe de Rovoliari (Ροβολιάριον), qui met en relations non seulement le Nord et le Sud, la place de Rentina et le Spercheios, mais l'Ouest et l'Est, les villages de Pitsiota (Πιτσιωτά) et de Giannitsou (Γιαννιτσού). Elle forme comme un véritable carrefour — caractère qui échappa à Philippson — et elle est de grande importance stratégique. Philippson l'avait parcourue et décrite ⁴. Parti de Varybopi le 5 avril 1893, il avait suivi d'abord la « grand » route, en prenant la direction de Carpénision, puis il avait quitté la route à Vitoli pour s'engager dans une vallée latérale ⁵. Les hauteurs sont couvertes de chênes et de platanes, et les couches de grès ont une direction Nord-Nord-Ouest. Le chemin entre Skorlia (Σκόρλια), et Tsouka (Τσούκα), mène à Litosylo ⁶. De là, Philippson atteint

1. Malgré WESTLAKE, p. 20, qui ne reconnaît, nous l'avons vu (*supra*, p. 22), qu'une route pour aller de Thessalie dans la vallée du Spercheios : « Southwards there was only one recognized route to the Sperchius valley ».

2. *Supra*, p. 7.

3. P. 167 : « Il y a un chemin qui remonte de Patradgik le Sperchios jusqu'à ses sources vers le village de Rentina, et qui traversant un des cols du Mont Tymphreste, descend par le village de Fanari dans la vallée du Pénée vers la ville de Tricala ».

4. *Th. u. Ep.*, 95 = *Zeitschr. der Gesellsch. f. Erdk.*, XXXV, 1895, p. 419-420.

5. Il ne cite pas le nom de Vitoli (p. 94), mais le contexte ne laisse aucun doute : « Die Fahrstrasse nach Karpenisi, die wir zunächst verfolgten... Wir steigen nun auf schlechtem Pfad in einem Nebenthal nach Nordwest hinauf... ».

6. Telle est bien l'orthographe (Λιτόσυλον). PHILIPPSON a interverti sur sa carte, pl. 17 de la *Zeitschrift* et pl. 4 de *Th. u. Ep.*, les villages de Skorlia et de Litosylo, en plaçant le premier au Nord et le second au Sud alors que l'inverse est le vrai. Même erreur sur la carte française de 1852.

Skorlia (lire : Litosylo) en 4 heures $1/4$ depuis la grand route (lire : Vitoli) et il monte ensuite $3/4$ d'heure pour arriver à Rovoliari (altitude : 830 m.). Mais il existe un autre chemin plus direct¹ : il passe par Giannitsou et il se détache du chemin Giannitsou-Palaiogiannitsou pour monter vers Rovoliari². La passe proprement dite est située à 1 heure du village (altitude : 1.020 m.) au milieu d'une forêt de chênes : là était l'ancienne frontière gréco-turque. A quelques kilomètres s'élève le monastère de Rentina que l'on atteint après une montée de 2 heures et demie.

La passe met en relations la haute vallée du Spercheios et la région du Nord. Les villes fortifiées de Rentina³ et de Kastrorachi⁴ protégeaient une voie de trafic régulier. Mais nous ne saurions dire si une armée s'y aventura jamais. Tite-Live nous apprend bien qu'en 198 les Étolien passèrent de Macra-Comè à Cyménè et à Angeia⁵, mais sans donner de détails plus précis sur la route suivie⁶. Les conjectures des historiens modernes tentent de suppléer à cette imprécision. J'ai essayé de montrer que le chemin parcouru par les Étolien ne passait pas par Rovoliari⁷ et cette hypothèse me paraît encore permise. Avouons donc que nous ne connaissons aucune opération militaire dans cette région. Il n'y en eut peut-être jamais : ces sentiers malaisés auraient rendu difficile une manœuvre. Ce silence des textes n'ôte rien à Rentina ni à Kastrorachi, utiles points de défense, comme nous le verrons⁸, et de sur-

1. Et c'est, je pense, celui que PHILIPPSON indique, en notant que Rovoliari est à 4 heures $1/4$ de Varybopi (*Zeitschr.*, p. 420 = *Th.u.Ep.*, p. 95). Sinon le calcul des distances serait faux : 4 h. $1/2$ + $3/4$ d'heure = 5 h. $1/4$ de Vitoli à Rovoliari, à quoi s'ajoute la durée du trajet Varybopi-Vitoli ; VORTSELA, p. 479, compte 5 h. de Varybopi à Rovoliari.

2. *B.C.H.*, LII, 1928, p. 453.

3. *Infra*, p. 324.

4. *Infra*, p. 313.

5. Je reviendrai *infra*, p. 333, sur ces identifications de ces sites. Quelle que soit la ville ancienne, voisine du village de Rentina, il n'est pas prouvé que les Étolien aient dû s'en emparer.

6. TITE-LIVE, XXXII, 13, 10.

7. *B.C.H.*, LII, 1928, p. 452-453.

8. *Infra*, p. 313 et 324.

veillance d'une région où les forêts auraient favorisé le brigandage.

C'est par Giannitsou que, selon toute vraisemblance, passèrent les Étolien en 198¹. Il existe en effet un chemin reliant la vallée du Spercheios à Giannitsou. Il quitte Varybopi, range au Sud la ville ancienne et il suit le ravin large où jaillissent les sources chaudes de Platystomo (Πλατύστομον)², pour s'élever peu à peu jusqu'à la crête qui sépare Giannitsou de Palaigiannitsou³. On découvre de là, au milieu des sapins et des chênes verts, toute la vallée du Spercheios au Sud, tandis qu'au Nord trois lignes de hauteurs séparent du lac Xynias qui miroite dans le lointain. Bien que dur dans la dernière partie du trajet, le chemin est très direct et, pour cette raison, très fréquenté par les muletiers⁴. Il n'offre aucune difficulté réelle à la marche d'une armée.

La passe de Mochlouca permet de se rendre de la vallée du Spercheios dans la cuvette du lac Xynias. Le chemin quitte la vallée un peu à l'Est de Macri (Μάκρι) et il remonte le ravin de l'Archanoremma⁵. Il s'engage ensuite entre les hauteurs de Rouzi (422 m.) et de Moustapha Vryssi (402 m.) et, laissant à l'Ouest le chemin qui mène à Asvesti (Ἀσβέστης), il conduit par une montée rapide au col de Mochlouca (environ 800 m. ou 892 m.⁶), qui marquait avant 1881 la frontière entre la Grèce et la Turquie : les ruines des postes sont encore visibles.

1. PHILIPPSON, *Th. u. Ep.*, p. 85 cite, sans la porter sur sa planche 4, la passe de Drambala (650 m.), qu'il situe à l'Ouest de la passe de Mochlouca. C'est une erreur d'orthographe et d'orientation. Je ne connais que le hameau de Δράμαλα (398 hab.) (auj. Μακρολίβαντον) au Nord de Lamia (à 2 h. 1/2 : VORTSELA, p. 458), sur le chemin de Lamia à Antinitza ; cf. *infra*, p. 282.

2. Elles ne sont pas citées dans l'antiquité. PHILIPPSON, qui les nomme, p. 74, n. 1, ne les avait pas vues et il tenait le renseignement du *démarche* de Varybopi. STÄHLIN n'en dit à peu près rien, p. 224 et n. 3. VORTSELA donne plus de renseignements, p. 43-46.

3. J'ai noté en 1928 l'horaire suivant : de Varybopi au sommet de la ville ancienne, 45 minutes ; de là à Platystomo, 20 minutes ; de Platystomo à Giannitsou, 45 minutes ; de Giannitsou à la crête, 1 h. 45 ; de la crête à Palaigiannitsou, 10 minutes.

4. Je l'ai remarqué de nouveau en 1933.

5. Il existe aujourd'hui un chemin de Macris à Archani, mais il est moderne.

6. 640 m. selon PHILIPPSON, p. 85.

Du col, on descend par une pente douce jusqu'au lac Xynias, en suivant la vallée de Kourtia. Philippson, qui fit le trajet en 1895¹, estime que le col est situé à 2 heures de la vallée du Spercheios ; de la bordure septentrionale de la plaine à Varybopi, il compte seulement 1 heure 1/2.

Enfin, de Déréli, il est possible d'arriver assez rapidement à Domoko par l'Ouest et de tourner Lamia. Par conséquent, la passe de Mochlouca est importante dans l'antiquité. Aujourd'hui, elle a perdu beaucoup de son importance, depuis l'établissement de la voie ferrée Lamia-Déréli et depuis la création de la route Lamia-Domoko par Derven-Phourka.

J'en viens maintenant aux deux passages les plus connus et les plus fréquentés.

La voie ferrée, créée peu avant la guerre de 1912, tourne par l'Ouest le défilé de la *Koîlè*, et elle évite aussi la passe de Mochlouca. Elle franchit l'Othrys au col de Kournovo. Au départ de la station de Lianocladi² (222 km. 541 du Pirée, tête de ligne), à une altitude de 24 m. 44, elle range à l'Est la colline du Profitis Ilias, le ravin de Daitsa-Tsopanlatès et elle passe auprès du village de Styrphaka (Στύρφακα) (15 km. 559 de Lianocladi ; altitude : 223 m.). Durant cette courte distance, elle s'est élevée de près de 200 m. et son tracé a nécessité la construction de huit ponts métalliques longs de 5 m. à 30 m. Par des lacets, elle atteint le point le plus élevé au km. 255, avant la station de Kournovo (257 km. 370 du Pirée ; 24 km. 829 de Lianocladi ; altitude : 548 m. 51³). La voie débouche alors

1. *Zeitschr.*, p. 206-207 = *Th. u. Ep.*, p. 74.

2. Située par une étrange anomalie au Sud de Béki (halte) et plus près de Béki que de Lianocladi. Le nom actuel de la station, Thermopylai-Hypati, n'a qu'une valeur de réclame touristique.

3. Le village de Kournovo (Κούρνοβον) est situé à une altitude de 650 m. selon PHILIPPSON, p. 85. — On aura une idée plus précise du tracé de la voie si l'on songe que de Kournovo à Styrphaka, la distance à vol d'oiseau atteint à peine 7 km., alors que la voie mesure 21 km. 270, qu'elle a nécessité la construction de 27 tunnels longs de 16 m. 50 à 510 m. et de 5 viaducs, ponts métalliques et ponceaux, dont l'un possède quatre travées de 20 m. Le pont sur le Heramidorema, au sortir de la station de Styrphaka, dans la direction de Domoko, est

sur le versant Nord de l'Othrys et elle atteint la station de Kaïtsa-Déréli (altitude : 468 m. 90) au km. 265,340 dans la direction du lac Xynias. Pour arriver à Domoko, elle emprunte d'abord la vallée du Pentamylos et, contournant le Rachi-Agoriani, elle arrive à Vélésiotès (Βελεσιώτες) et à Skarmitsa-Domoko (Σκάρμιτσα-Δομοκός), au pied de Thaumakoi, où l'altitude n'est plus que de 139 m.

On objectera que le tracé décrit est tout moderne, et que seuls des travaux d'art nombreux et difficiles l'ont rendu possible. Je n'en disconviens pas. Mais la présence du site antique de Tsopanlatès¹ montre qu'il existait là une passe à garder. Le trafic du temps de paix évitait ce parcours que l'altitude croissante rend pénible. Mais en temps de guerre, une surprise était redoutable en une région où l'Othrys n'atteint qu'une faible hauteur et où de deux points aux noms significatifs, Derven-Karya² et Derven-Phourka, un envahisseur peut se jeter sur la vallée et tourner Lamia par l'Ouest.

La passe la plus importante au Nord du Spercheios est celle qui permet les communications de Lamia en Thessalie par Domoko et qui emprunte le col de Derven-Phourka³. Elle est utilisée par la route moderne qui, au sortir de Lamia, range à l'Est l'acropole antique, puis elle laisse à Taratsa — fenêtre ouverte à l'Ouest sur la vallée du Spercheios — les hauteurs du Makrolivadi (877 m.), enfin, par de multiples lacets, elle gravit les pentes dénudées de l'Othrys jusqu'à Derven-

établi à une altitude de 250 m. 94 ; à 7 km. de là, le pont sur le Voïdorrema est déjà à 343 m. 91. Ces renseignements m'ont été aimablement fournis par la Direction des Chemins de fer de l'État hellénique, à Athènes.

1. Cf. *infra*, p. 278 et suiv.

2. Je ne dirai rien de cette passe, presque abandonnée aujourd'hui et peu importante dans l'antiquité : elle s'ouvre un peu à l'Est de la passe de Kournovo, PHILIPPSON estime son altitude à 700 m., p. 85. Elle est citée par LEAKE, I, p. 460-461 : « ... Karya which leads from Taukli directly to Neopatra » ; cette indication est peu exacte : LEAKE n'avait point fait ce parcours ; il ne connaît, outre Derven-Karya, que Derven-Phourka ; il situe Derven-Karya en face de Lianocladi : « opposite to the village of Ghenokládha », II, p. 16.

3. La seule passe convenable, selon CARY, C.A.H., III, ch. XXIV, p. 599 : « ... the only convenient passages for trafic ».

Phourka (Δερβέν-Φούρκα)¹. Elle atteint là, entre le mont Phourka à l'Ouest (850 m.) et le mont Antinitza à l'Est (1.146 m.), le point le plus élevé (800 m. ; un point topographique voisin, à l'Ouest, est situé à 849 m.), la ligne de faite de l'Othrys et de l'ancienne frontière gréco-turque². Ce col franchi, la route commence à descendre, en laissant à l'Ouest la route de Daoukli (Δαουκλή) et à l'Est le sentier qui, par Palamas (Παλαμῆς) et Drachani (Δραχνί), conduit vers Avaritsa³.

Telle est la voie célèbre qu'empruntèrent les invasions dès la plus haute antiquité et que suivirent tous les marchands et les voyageurs. La route moderne ne se sépare guère de l'ancienne, puisqu'on y voyait, non loin du *khani* de Phourka, à 2 km. en deçà du col, les restes d'un poste antique⁴. Il est facile, sans l'expliquer longuement, de comprendre son importance, mais il ne faut pas aller jusqu'à la considérer comme le seul passage conduisant de Thessalie au golfe Maliaque. Elle convient à une armée d'envahisseurs ; aussi fut-elle⁵ utilisée à l'époque historique : le consul M'. Acilius y débouchait de Domoko en 191⁶ ; l'année suivante, c'est par là que le consul

1. VORTSELA, p. 458, situe le village à 3 h. 15 de Lamia ; la route passe exactement à 1.500 m. à l'Est du village. LEAKE, I, 461, compte 1 h. de Lamia à Phourka, ce qui est insuffisant.

2. La vue magnifique sur toute la vallée est justement vantée par CLARKE, VII, 324 : le passage fut occupé en 1897 par l'armée turque.

3. TITE-LIVE la décrivait ainsi : « confragosa loca implicatasque flexibus vallium vias » (XXXII, 4, 4).

4. L'ancien nom du *khani* était Khani Abdorach Mánaga, alt. 630 m. selon PHILIPPSON, *Zeitschr.*, p. 192 = *Th. u. Ep.*, p. 59. Les restes antiques ont disparu.

5. La bibliographie est fort longue, et celle que donne STÄHLIN, p. 215, n. 2, reste insuffisante. Parmi les auteurs modernes, je citerai J. SION, *La Géographie*, LXI, 1934, p. 2 ; STÄHLIN, *H. Th.*, p. 151, 161 et 215 ; G. DAUX-P. DE LA COSTE *B.C.H.*, 1924, p. 344, 347 et carte p. 344-345 ; PHILIPPSON, p. 59 et 91 ; VORTSELA, p. 11-12 ; NEUMANN-PARTSCH, p. 191 ; BURSIA, I, 84-85 ; ROSS, I, 83 ; VISCHER, *Erinnerungen u. Eindrücke aus Griechenland*, Bâle, 1857, p. 647 et suiv. ; POCCOCKE, III, p. 219 ; GELL, p. 286-289 ; BARTHOLDY, *Bruchstücke zur näheren Kenntniss des heut. Griechenland*, Berlin, 1805, I, 77-92 ; DODWELL, II, p. 119-125 ; LEAKE, I, p. 461 ; Paul LUCAS, I, 218 ; CLARKE, VII, p. 293 ; HOLLAND, p. 358 ; BEAUJOUR, p. 166-187 ; L. HEUZEY, p. 10-11 ; encore cette liste ne prétend-elle pas être exhaustive. Parmi les auteurs anciens, il faut noter que HÉRODOTE n'en dit rien.

6. Le texte de TITE-LIVE ne le dit pas expressément (XXXVI, 13-16) ; mais il ne laisse aucun doute : « ab Thaumacis altero die, consul ad Spercheum annum pervenit » (14, fin).

Ti. Sempronius Gracchus, venu d'Amphissa, franchit l'Othrys pour gagner la Thessalie. Citons encore la marche de Persée¹. Mais il n'est pas sûr² que Xerxès y ait fait passer son armée.

Au lieu de se diriger par la route de Phourka, dont le débouché dans la plaine thessalienne est bien gardé par Domoko et Melitaea³, on peut quitter Lamia en suivant une direction Nord-Est et l'on a le choix entre trois passages :

1) *Par Antinita*. C'est le chemin le plus défavorable. En remontant les gorges sauvages du ravin du Xérias, on aboutit au Nord-Est d'Antinita, d'où, par des pentes rapides, on rejoindrait la route de Derven-Phourka, mais MM. Daux et de la Coste⁴ estiment que « le monastère n'a de vraies communications possibles qu'avec Lamia seule ». Cependant il n'est pas impossible d'aller d'Antinita à Avaritsa (Melitaea) : je dois observer que ce n'est pas un chemin suivi régulièrement à l'époque actuelle ; Melitaea est plutôt en relations avec Domoko et Antinita avec Lamia. La passe est donc de très faible importance.

2) *Par Divri*. Après avoir remonté le Xérias, on contourne par l'Ouest les roches du Tragolakka⁵ ou bien on les escalade par un sentier muletier aux nombreux lacets⁶, et, après avoir monté à travers des coteaux couverts de vignes, on arrive au village de Divri (Διβρί), situé sur le versant Ouest du Mavromandili, d'où, en suivant toujours les crêtes, on arrive en deux heures à la forteresse antique⁷. Ce chemin n'est praticable qu'à des fantassins, accompagnés par des bêtes de somme ; il est actuellement parcouru par les marchands de bois qui dévastent les hauteurs voisines de Divri et viennent vendre leur bois de

1. TITE-LIVE, XLII, 40, 6.

2. Cf. *infra*, p. 275 et suiv.

3. DAUX-DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 344, 348 et 354.

4. *L.l.*, p. 348.

5. PHILIPPSON, p. 35.

6. Malgré sa difficulté, c'est le chemin le plus fréquenté.

7. *Infra*, p. 284 et suiv. Du village de Divri à Lamia, je compte 3 h., comme VORTSELA, p. 458.

chauffage à Lamia ; mais des chars ne sauraient s'y aventurer. De Divri, on atteindra Melitaea et la plaine thessalienne¹.

3) *Par Limogardi*. Un troisième chemin, plus important, mène au hameau de Limogardi (Λιμογάρδι ; 283 hab.). Il quitte Lamia par l'Est ; puis le trajet le moins pénible passe par Kanalos, ancienne ferme ruinée, d'où l'on gravit une falaise au sommet de laquelle s'élève la petite chapelle (Panaghia) de Limogardi, visible des Thermopyles².

A ces itinéraires, il faudrait ajouter la soi-disant route qui part d'Avlaki (Αύλακι)³ et le sentier qui mène d'Avlaki à Longitsi (Λογγίστιον).

Ces chemins de montagne ne diffèrent qu'au départ de Lamia. Ils conduisent tous à la région de Limogardi et de Divri. C'est là que s'ouvre la passe d'où l'on atteint à l'Ouest Melitaea et à l'Est Goura (Γκούρα), par Néochorion. De Néochorion, en descendant la vallée du Gouriotikos (Kerkineus ? suivant Stählin)⁴ et celle du Bouleus, on rejoint la région du Haut-Énipeus et ensuite la plaine de Tsangli et de Pharsale.

Ce passage aurait été utilisé par Agésilas en 394 lorsque, Sparte l'ayant rappelé d'Asie Mineure, il se hâta de marcher sur la Béotie par les Thermopyles⁵.

D'après Xénophon⁶ (*Hell.*, IV, 3, 3-9) Agésilas, venant de Macédoine, est entré en Thessalie où Larissa, Crannon, Scotoussa et Pharsale sont des cités alliées des Béotiens et ennemies de Sparte⁷. Or le roi de Sparte ne veut pas conquérir la Thessalie, mais son intention est d'arriver au plus vite en

1. Sur la marche possible d'Agésilas, cf. p. 37.

2. De Lamia à Limogardi, je compte 3 h. 1/2 ; le chiffre de VORTSELA, p. 458 : 3 h., est insuffisant.

3. Elle n'est carrossable que sur les cartes qui s'en transmettent le souvenir avec fidélité, même sur les tirages « revus ».

4. *A. Mitt.*, XXXIX, 1914, p. 83 et suiv. : *id.*, *H. Th.*, p. 164.

5. DIODORE, XIV, 83, 4.

6. Je reviens sur la bataille à la p. 291 et suiv. ; DIODORE, XIV, 83, se borne à indiquer qu'Agésilas a passé par le même pays que Xerxès lors de son expédition.

7. XÉNOPHON, *l.l.*, § 3 : Λαρισαῖοι μὲν οὖν καὶ Κραννώνιοι καὶ Σκοτουσσαῖοι καὶ Φαρσάλιοι, σύμμαχοι ὄντες Βοιωτοῖς...

Béotie¹. On souhaiterait savoir exactement par où il a pénétré en Thessalie et par où il en est sorti. La route habituelle passe par Elassona, mais Agésilas a pu aussi arriver par Tempé. En tout cas, il évite Larissa où il se contente d'envoyer les ambassadeurs Xenoclès et Skythès, et il se garde de mettre le siège devant la ville, malgré l'indignation des Spartiates². Il est certainement passé par l'Est de Larissa, pour éviter aussi Crannon. Mais comme il ne souhaite pas davantage se heurter à Scotoussa et à Pharsale, son itinéraire l'a conduit par Phères et Érétie à la vallée du Haut-Énipeus. Mais enfin il ne peut échapper à la cavalerie thessalienne et il doit livrer combat aux environs de Pras³. Cette marche d'Agésilas, si elle est conforme à la réalité, explique la valeur des passes que nous venons de décrire : elles ne sont pas, sauf pour le trafic local entre les cités, d'un usage fréquent. Elles pouvaient cependant, par leur complication même, permettre une surprise ou protéger une retraite.

Je porterai le même jugement sur deux autres chemins. L'un remonte la vallée du Vélas (Βελᾶς), à l'Est d'Echinos et conduit, par Tchernoviti (Τσερνοβίτι) et Spartia (Σπαρτιά) à Haghia Varvara (Ἀγία Βαρβάρα) : il a été parcouru par Neumayr en 1876. L'autre, de Rachès conduit à Myli (Μύλοι)⁴ puis à Vrynéna (Βρύνενα)⁵. Philippson s'y était engagé à la fin de mars 1893⁶ en venant d'Halmyros. Mais il ne cache pas toute la difficulté de cet itinéraire, où il fut surpris par une tempête de neige et ne dut qu'à sa boussole de gagner Myli, non sans peine⁷.

1. PLUTARQUE, *Agésilas*, XVI : ὁ δὲ φήσας οὐκ ἂν ἐθελῆσαι Θεσσαλίαν ὄλην λαβεῖν.

2. PLUTARQUE, *Agésilas*, XVI : οἱ μὲν ἄλλοι (sc. Σπαρτιᾶται) βαρέως φέροντες.

3. Cf. *infra*, p. 291.

4. Myloi-Rachès, 2 h. 30.

5. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 185, signale la citadelle, ruinée, qui défendait le passage entre Vrynéna et Kokoti : *Ath. Mitt.*, XXXI, 1906, 33.

6. 27-28 mars : *Zeitschr.*, p. 185 = *Th. u. Ep.*, p. 47.

7. Cf. l'aventure, rappelée plus haut, p. 4, de Τέραμβος surpris par la neige pour avoir négligé les avertissements de Pan : ... ἐξαίφνης ἐγένετο κρυμὸς καὶ ἐπάγησαν αἱ χαράδραι καὶ πολλὴ κατέπεσε χιὼν, etc. (ANT. LIBERALIS, 22).

Il existe à l'Est, un chemin plus facile, bien que plus long, qui permet de franchir commodément l'Othrys. Il suit la côte pendant une grande partie de son trajet et il passe par Gardiki (Γαρδικιον). De là, par Machalas, il permet d'atteindre en 7 heures Kalyvia (Καλύβια), à l'extrémité de la plaine krokienne, puis Halmyros en 3 heures¹. Je me borne à le mentionner, parce qu'il constitue une voie de communication qui expliquera la présence de villes fortes, mais la passe qu'il utilise dépasse le cadre de notre étude.

Deux chemins, au Sud, menaient de la vallée du Spercheios à celle du Céphise en Béotie ou en Locride. Encore qu'ils soient bien connus², ils posent quelques problèmes et ils méritent d'être étudiés de près.

Il était difficile de pénétrer dans la vallée du Spercheios par les montagnes de l'Oeta, nous l'avons vu précédemment³. Mais par où se faisait le trafic entre elle et la Boétie et l'Attique ? Selon Philippson la plus grande partie s'effectuait par mer⁴, mais Philippson reconnaît qu'il existait aussi des relations terrestres, sans leur accorder l'attention qu'elles méritent.

Dans l'antiquité, comme à l'époque moderne, la vallée du Spercheios ne communique avec les pays plus méridionaux que par deux passages : l'Asopos et les Thermopyles.

1^o *La passe de l'Asopos* a constitué pour les anciens une voie de communication à laquelle Amphicleia, au croisement des routes de Delphes et de Lamia, devait toute son importance⁵. La vallée du Haut-Asopos suit une direction Sud-Ouest/Nord-Est et elle n'est séparée de celle du Céphise (Leivadorrachi) que

1. Je l'ai suivi en 1927. Je ne sais pourquoi NEUMANN-PARTSCH, p. 191, l'ignorent : « Die nächstfolgende Vertheidigungslinie bietet der Othrys dar, der sich mit dem Vorgebirge Poseidion in die See erstreckt und auch mit seinen südlichen Ausläufern mehrmals bis an die Küste vordringt, sodass ein Fahrweg an ihr entlang nicht existiert ».

2. Une bibliographie abondante leur a été consacrée, comme on le verra ci-après.

3. *Supra*, p. 19 et suiv., p. 29.

4. *Th. u. Ep.*, p. 18.

5. SCHÖBER, p. 23, n'en a rien dit.

par les hauteurs de l'Aetos, éperon de 863 m. au pied duquel est bâti le village de Gardikaki (Γαρδικιάκι). A vol d'oiseau, 5 km. à peine la séparent du débouché de l'Asopos dans la plaine de Moustapha-bey. Mais dans la réalité, le trajet demande plusieurs heures tant le relief est accidenté. Au Nord de Bralo, la plaine se rétrécit, et pour atteindre la vallée de l'Asopos, il faut franchir une crête de Néogène qui se prolonge par une série de collines au Sud du Saromata. L'Asopos s'écoule au fond de gorges calcaires très profondes, aux parois escarpées, hautes d'environ 200 m., qui ont fait nommer ce défilé « Portes de fer » (Σιδερόπορτα)¹. Le lit du torrent peut, en été, quand les eaux sont basses et le temps sûr², être utilisé par des piétons et des bêtes de somme³. Encore, si, près de la station Asopos, le lit est large de 25 m. à 30 m., il se resserre jusqu'à n'avoir que de 5 à 6 m. L'élévation des parois et leur rapprochement l'obscurcissent ; les grosses pierres qui l'encombrent ne facilitent point la marche. La rive gauche du « fleuve » était impraticable dans l'antiquité. Elle a été aménagée lors de l'établissement de la voie ferrée Amphicleia-Lianocladi pour laquelle furent exécutés des ouvrages d'art parfois fantastiques⁴. Il avait été tracé un chemin qui longeait cette rive gauche et qui surplombait la voie de plusieurs mètres. Bien qu'il ne soit plus entretenu⁵, et que quelques passages en soient rendus dangereux par les éboulis, je l'ai suivi en août 1932 avec M. Ducoux. Il part de la station Asopos et il aboutit près du

1. Cf. la description courte, mais précise d'HÉRODOTE, VII, 199 : διὰ δὲ τῆς διασφάγος Ἀσωπὸς ποταμὸς ῥέει παρὰ τὴν ὑπώρεαν τοῦ ὄρεος ; PHILIPPSON, p. 26 ; sur l'Asopos, cf. *infra*, p. 64.

2. Un orage qui provoquerait une crue subite est à redouter.

3. J'en ai fait l'expérience, et les muletiers n'en ont pas été surpris.

4. Du pont sur l'Asopos (km. 202, 375) au pont sur le Gorgopotamos (km. 214, 720), il a été bâti 12 ponts et viaducs et creusé 14 tunnels, mesurant de 18 m. 25 à 485 m. 60. La voie domine nettement la plaine où elle descend ensuite : le pont sur l'Asopos, en amont de la station du même nom, est à 325 m. 56 d'altitude, un deuxième pont sur le Xérias, auprès de Vardatès, est à 168 m. 68 ; un troisième, sur le Gorgopotamos, est à 103 m. 15 ; enfin, le pont sur le Spercheios n'est plus qu'à 21 m. 19. Ces renseignements m'ont été fournis par la direction des Chemins de fer de l'État hellénique.

5. Pour empêcher le trafic par bêtes de somme qui causerait du préjudice aux transports ferroviaires.

site où il faut placer Trachis¹. Je n'y ai rien trouvé d'antique, mais j'y ai pu mieux étudier la passe.

La rive droite de l'Asopos est plus impraticable encore que la rive gauche, et il n'y a jamais été établi aucun chemin.

Il ne demeure donc, outre le lit du torrent dont j'ai parlé plus haut, que deux possibilités : 1) contourner la rive gauche en passant par Delphino (Δέλφινον) — la montée de la plaine à Delphino demande une bonne heure —, et par les environs de Dyo-Vouna (Δύο Βουνά) et de Kouvelo (Κουβέλο) (3 heures en tout) ; 2) contourner la rive droite de l'Asopos par l'Est : c'est le tracé suivi par la route nationale de Bralo à Lamia par Moustapha-bey. Elle sort du bassin du Céphise en franchissant le col de Prokovniko ou Pournaraki (Προκοβενίκος, officiellement Σκαμνός) à 590 m. d'altitude². Elle s'engage entre les Kalyvai d'Elefthérochôri et Elefthérochôri (Ἐλευθεροχώριον) et, après un nouveau col³ à 660 m., elle descend dans la plaine par de longs lacets. Il sera permis d'ajouter qu'avant la descente, le voyageur jouit d'un magnifique panorama vers le Nord : il contemple la vallée du Spercheios, le fleuve, le golfe Maliaque, les monts d'Eubée et le cap Lichadès avec, au fond, l'Othrys⁴. Les muletiers et les paysans qui circulent à pied, — il s'en rencontre — préfèrent abrégier le parcours en suivant un chemin qui monte plus rapidement, mais qui coupe les spires de la route⁵. Il en était de même dans l'antiquité, à preuve une guette dont les restes se voient au Nord, près de la route. Sur une butte avancée d'où l'on découvre le passage de l'Asopos, les Thermopyles, la mer et même le rivage moderne, était bâti un petit édifice rectangulaire de 7 m. 90

1. Cf. *infra*, p. 254 et suiv.

2. Ce col était jadis couvert d'une forêt de chênes qui descendait jusque dans la plaine, mais il est maintenant dénudé. La forêt a été dévastée par les travaux de la voie ferrée à laquelle elle a fourni les traverses des rails. Cf. PHILIPPSON, *Zeitschrift*, XXX, 1895, p. 159 = *Th. u. Ep.*, p. 26.

3. PHILIPPSON, *Zeitschrift*, XXX, 1895, p. 160 = *Th. u. Ep.*, p. 27.

4. PHILIPPSON, p. 28, a mis 5 h. à cheval de Pournaraki à Lamia ; en automobile il faut compter un peu plus d'une heure (moins de 30 km).

5. Ainsi fait la ligne télégraphique.

sur 7 m. 70, et dont deux assises sont encore en place. Les blocs, en calcaire gris (0 m. 80 × 0 m. 48 × 0 m. 65 de haut), avaient été placés de manière à entourer un rocher grossièrement aplani; bien taillés, ils étaient assemblés à joints vifs sans crampons, et l'ensemble formait une tour de guet ou un fortin qui gardait le passage¹.

Les observations qui précèdent limitent les hypothèses auxquelles a donné lieu le fameux sentier de l'Asopos par lequel le traître Éphialte permit aux Perses de surprendre Léonidas et les défenseurs des Thermopyles. D'après Hérodote, le sentier commence à l'Asopos qui coule à travers la gorge : *ἔχει δὲ ὧδε ἡ ἀτραπὸς αὕτη · ἄρχεται μὲν ἀπὸ τοῦ Ἀσωποῦ ποταμοῦ τοῦ διὰ τῆς διασφάγος ῥέοντος ...* (VII, 216)².

Or Hérodote a écrit précédemment que Xerxès et les Perses avaient établi leur camp dans la région de la Trachinie³ et, pour s'engager dans le sentier, les Perses qui suivent Éphialte ont dû traverser l'Asopos⁴. Par conséquent, le sentier qui monterait à l'Ouest de la rive gauche est exclu. Il ne peut être question que d'un chemin montant à l'Est de la rive droite — et non pas *sur* la rive droite, — qui correspondrait au sentier muletier encore visible⁵. De là, Éphialte se serait dirigé jusqu'aux environs du village moderne d'Elefthérochôri, car les mots *διαβάντες*, etc., interdisent de supposer que les Perses ont remonté l'Asopos. La chose était possible en juin, date de la bataille, et s'ils ne l'ont pas fait, ce peut être par crainte de rencontrer des sentinelles qui les auraient écrasés sous les quartiers de roc. Il est inutile de supposer que Trachis

1. Son rôle peut être précisé davantage, comme on le verra *infra*, p. 42. Ce peut être la « tour » signalée par le *B.C.H.*, XXI, 1897, p. 151.

2. Cf. Fr. STÄHLIN, *P. W.*, s.v. *Thermopylai*, col. 2415, l. 53 suiv., qui a bien entendu ce texte, dont HARMENING force le sens.

3. Βασιλεὺς μὲν δὴ Ξέρξης ἐστρατοπεδεύετο τῆς Μηλίδος ἐν τῇ Τρηχινίῃ (VII, 201).

4. Οἱ Πέρσαι τὸν Ἀσωπὸν διαβάντες. (HÉRODOTE, VII, 217).

5. L'indication de NEUMANN-PARTSCH, p. 193, manque de précision : « Er (= der Gebirgspfad) führte von Trachis in die Schlucht des Asopos, am rechten Ufer stellt auf den Rücken des Gebirges, dann nach Alpenoi abwärts in die Küste ».

a été prise. Les Perses ont tourné la ville qui ne contrariait pas leur mouvement¹.

Ces données ne sont pas inconciliables avec le texte de Pausanias que l'on objecte. Pausanias dit en effet qu'il existe deux sentiers par l'Oeta : l'un, au-dessus de Trachis, est pour la plupart du temps abrupt et terriblement raide ; l'autre, à travers le pays des Énianes, est plus facile pour une armée : c'est celui par lequel le Mède Hydarne attaqua les Grecs de Léonidas en les prenant à revers². Le premier de ces sentiers est celui qui monte sur la rive gauche et non pas, comme le croit Munro, l'ancêtre de la route moderne³. Le second est celui qui permet d'aller à travers l'Oeta, au pays des Énianes, c'est-à-dire à Hypati. J'en ai déjà parlé⁴. Il passe par la vallée du Haut-Asopos, d'où l'on gagne, comme le fit M'. Acilius Glabrio, la région méridionale du sommet de l'Oeta. Il ne faut donc pas faire dire par Pausanias qu'Hydarne avait de pareils desseins. Pausanias se borne à indiquer que ce sentier par lequel on peut, ensuite, se diriger sur l'Oeta, commence sur l'autre rive de l'Asopos. Hydarne ne l'aura emprunté que dans la région d'Elefthérochôri⁵, et il aura, de cette manière, tourné les Thermopyles en dissimulant sa manœuvre aux gens de Léonidas. Il a donc escaladé les pentes du Γριένδρι et surpris les Phocidiens qui devaient être postés⁶ au petit fort voisin de la route nationale⁷. Cette position permettait aux Phocidiens de prévenir les Grecs d'une surprise possible : un coureur dépêché par Damasta assurait la liaison, et avisait les Athéniens de s'embarquer (Hérodote, VII, 217 ; Pausanias,

1. HOW-WELLS, *A commentary on Herodotus*, II, p. 225 (rééd. de 1928).

2. PAUSANIAS, X, 22, 5 : ἀτραπός ἐστι διὰ τοῦ ὄρους τῆς Οἰτῆς, μία μὲν ὑπὲρ Τραχίνος ἀπότομός τε τὰ πλείω καὶ ὀρθίος δεινῶς, ἑτέρα δὲ ἡ διὰ τῆς Αἰνιάνων ὑδεύσαι στρατῶ ῥάων, δι' ἧς καὶ Ἰδάρνης ποτὲ Μῆδος κατὰ νότου τοῖς περὶ Λεωνίδην ἐπέθετο Ἕλλησι.

3. MUNRO, *J.H.S.*, XXII, 1902, 313 : « The original of the modern high road ».

4. Cf. *supra*, p. 20.

5. Cf. HÉRODOTE, VII, 217 « ἐν δεξιῇ μὲν ἔχοντες ὄρεα τὰ Οἰταίων, ἐν ἀριστερῇ δὲ τὰ Τρηχινίων » ; sur cette orientation, cf. *infra*, p. 256.

6. HÉRODOTE, VII, 217 : « ἐφύλασσον... Φωκέων χίλιοι ὀπλῖται ».

7. Cf. *supra*, p. 41.

X, 22, fin). Si l'on assigne aux Phocidiens un autre emplacement, ils ne peuvent plus opérer cette dernière marche. Enfin, Hérodote, fidèlement suivi par Pausanias, indique que la surprise se produisit peu après que les Perses eurent commencé leur mouvement ¹.

2° *La passe des Thermopyles*, tout comme celle de l'Asopos, est encore fréquentée aujourd'hui, car elle est parcourue par la route nationale de Molo à Lamia par Atalanti ².

Jadis, elle possédait deux avantages, aujourd'hui moins sensibles. Elle longeait le rivage de la mer, et elle permettait l'appui d'une flotte, comme l'avait compris Xerxès. Elle était aussi d'un parcours plus facile que la passe de Pournaraki, car elle n'obligeait pas à franchir des ravins ou des gorges, ni à escalader des pentes abruptes. Ces qualités la firent toujours préférer par les armées, par les invasions et par les marchands, et elle conserve sa primauté jusqu'à l'époque romaine puisqu'elle est parcourue par une *via* mentionnée dans les textes ³.

Depuis l'antiquité, son aspect a été presque entièrement transformé par les alluvions du Spercheios et le voyageur qui la visiterait aujourd'hui sans avoir rien lu que le texte d'Hérodote serait singulièrement déçu. Au lieu d'un défilé, il trouvera une plaine basse et marécageuse au pied de la montagne et la valeur de la passe risquera de lui échapper ⁴ (*planche III*).

Parmi les études innombrables qui lui ont été consacrées ⁵,

1. Une manœuvre semblable fut exécutée et avec le même succès par les Slaves, en 539 ou en 540 : PROCOPE, *Guerres des Perses*, II, 4, t. I, p. 167.

2. De Lamia à Atalanti : 25 km.

3. TITE-LIVE est catégorique : « Haec una militaris via est, qua traduci exercitus, si non prohibeantur, possint » (XXXVI, 15, 11).

4. DODWELL, II, 77 « The road (d'Alamanna à Lamia) is paved, which is a necessary precaution, as great part of the plain is a complete marsh ».

5. L'abondance de la bibliographie s'explique par deux raisons : le site où périt Léonidas a attiré beaucoup de pèlerins. En outre les voyageurs qui empruntaient l'itinéraire voisin des sources chaudes n'ont pas manqué de noter le nom sur leur carnet de route. Le cas d'Apollonius de Tyane est typique. PHILOSTRATE nous raconte comment Apollonius, étant passé par là, monta sur la colline où, dit-on, tombèrent les Lacédémoniens (il ne précise pas davantage) et prononça un discours. « Voilà pour moi, dit-il, la plus haute des montagnes, car, en mourant ici pour la liberté, ils (sc. les Spartiates) ont élevé cette colline à la hauteur de l'Oeta » (IV, 23). La géographie de PHILOSTRATE n'est pas moins médiocre

le travail de Grundy¹, est le seul qui ait vraiment posé le problème, car l'auteur y a restitué le rivage tel qu'il existait au v^e siècle avant notre ère².

Je n'ai pas à entrer dans tous les détails de la méthode suivie par Grundy. En voici le principe. Hérodote nous apprend qu'en trois endroits, auprès de l'embouchure du Phoenix, auprès des sources chaudes et non loin d'Alpenous, la route était si resserrée que seule une voiture y pouvait passer³ et c'étaient de véritables *portes* : πύλαι⁴, mais de larges dimensions. En effet, la largeur de la route, en ces passages qui passent pour resserrés, nous est donnée par Hérodote : ἡμίπλεθρον (VII, 176), soit 14 m. 85⁵.

A nous modernes, cette dimension ne semblera guère étroite, puisque pour une route actuelle, la largeur de 14 m. est d'une bonne moyenne, si l'on comprend dans ce chiffre la chaussée et ses accotements. Pour les anciens, le chiffre paraît au contraire élevé. L'ouverture des portes de Mantinée et de Messène, qui comptent parmi les plus larges, est de 4 m. 60 à 5 m. entre les montants⁶. A Milet, la rue principale est large de 7 m. 70 ; une autre de 4 m. 50 ; la rue de la porte (*Torgasse*) atteint la largeur de 5 m. 05⁷. A Délos, dans le quartier du

(A. CHASSANG, *Apollonius de Tyane*, Paris, 1862, p. 440-442). Ainsi les mentions du site et les déclamations qu'il fait naître sont nombreuses, mais les études sérieuses demeurent rares.

1. *The Great Persian war and its preliminary*, Londres, 1901.

2. Sur les résultats obtenus par Grundy, voir Fr. STÄHLIN, *P.W. s.v. Thermopylai*, col. 2 405, l. 12 et suiv. ; Cf. *Revue Archéologique*, 1934, II, p. 14-33 ; Fr. STÄHLIN, *Forschungen und Fortschritte*, XI, 1935, p. 112-113.

3. VII, 176 : ... ἐστὶ τὸ στενότατον... ἔμπροσθε τε Θερμοπυλίων καὶ ὀπίσθε, κατὰ τε Ἀλφειοῦς, ὀπίσθε ἐόντας, ἐοῦσα ἀμαξιτὸς μούνη, καὶ ἔμπροσθε κατὰ Φοίνικα ποταμὸν ἀγχοῦ Ἀνθήλης πόλιος, ἄλλη ἀμαξιτὸς μούνη. VII, 200 : κατὰ δὲ τὸν Φοίνικα ποταμὸν στενότατόν ἐστι· ἀμαξιτὸς γὰρ μούνη [μία] (*secl. Hude*) δέδμηται.

4. On sait que chez les Grecs, la πύλη est disposée en forme de couloir.

5. En calculant le plèthre d'après le stade attico-romain de 600 pieds, on obtient 178 m. 20, d'où pour le plèthre ou 100 pieds, 29 m. 70. Cf. WESBERG, *Klio*, XIV, 1915, p. 338-344 ; O. VIEDEBANDT, *Klio*, XVI, 1920, p. 100-108 ; C. SOURDILLE, *La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Egypte*, Paris, 1910, p. 107, propose 177 m. 60.

6. *Dict. des Ant.*, s.v. *Porta*, p. 583 ; FOUGÈRES, *Mantinée*, p. 154.

7. MILET, *Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899*, I, Heft 8, *Kalabaktepe*... (Arnim von Gerkan), Berlin, 1925, p. 106-107, p. 108 ; *ibid.*, II, Heft 3 (Arnim von Gerkan), Berlin, 1935, p. 23.

théâtre, la largeur extrême est de 7 m. 20 ; on objectera peut-être que « l'étroitesse des rues ... paraît avoir été la règle à Délos »¹, mais la large voie dallée non entièrement exhumée qui mène au gymnase², celle qui conduit au stade n'atteignent pas aux dimensions indiquées par Hérodote. Cependant Judeich cite au Pirée une rue large de 14 à 15 m.³ ; cependant, encore, le *decumanus maximus* doit avoir 13 m. selon la loi d'Auguste⁴. Il n'existe en fait aucune règle. Néanmoins, comme 14 m. 85 est un gros chiffre, la leçon des manuscrits étant sûre, on pourrait invoquer l'observation que « lorsqu'Hérodote se mêle d'énoncer des mesures, elles sont le plus souvent inexactes »⁵. Je croirais plutôt que la dimension donnée s'applique à la totalité du passage sur lequel était tracée la route.

Ce qui est certain, et exact, c'est que le passage était situé entre la mer qu'il surplombait de quelques mètres, et la montagne dont la pente était escarpée : il y avait donc *défilé* au sens propre du mot.

Grundy⁶ mesure la hauteur, au-dessus du niveau actuel de la mer, de la passe la plus longue. Il obtient ainsi un chiffre de base de 5 yards (soit $0 \text{ m. } 914 \times 5 = 4 \text{ m. } 570$). Puis, en suivant le pied de la montagne, il opéra un nivellement qui lui permit de rétablir le rivage approximatif de 480 av. J.-C. En trois points qui correspondaient exactement à ceux d'Hérodote, le passage se resserrait entre la mer et la montagne, ce qui vérifiait la méthode du savant anglais.

La situation du passage, protégé d'un côté par la mer, de l'autre par la montagne, empêchait qu'il pût être pris par une attaque de front. La défense de Léonidas contre l'attaque des

1. J. CHAMONARD, *Délos*, VIII, p. 76-87 (et surtout p. 80, 84).

2. Cf. en dernier lieu J. AUDIAT, *B.C.H.*, LIV, 1930, p. 107.

3. *Topographie von Athen*, p. 431 (Handbuch Müller-Otto, III, II, 2, Berlin, 1931).

4. A. GRENIER, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, II, 1, p. 10. A l'intérieur de la ville d'Autun, par exemple, la *via Agrippina* mesure 16 m. ; mais « la largeur d'environ 6 m.... semble bien être la normale », *ibid.*, p. 365-367.

5. Ph. É. LEGRAND, *Introduction à l'édition d'Hérodote*, Paris, 1932, p. 72.

6. *L.I.*, p. 287.

Perses, celle des Grecs coalisés contre Brennus, ou celle d'Antiochus contre les Romains le firent bien voir ¹.

Pourtant les Thermopyles avaient deux points faibles. Elles pouvaient être tournées par le chemin de l'Anopaia, indiqué plus haut ². De plus la passe de l'Est était ouverte sur la mer ³. S'il est vrai que les bas-fonds rendaient difficile un débarquement sur la passe même ⁴, l'opération était possible à l'Est, aux environs d'Alpénous ou mieux encore à Thronion ou à Molo. Même, une flotte, se bornant à croiser sur les côtes, pouvait gêner les opérations terrestres et faire plus qu'effrayer la défense ⁵.

Enfin l'ensablement progressif diminua la protection qu'assurait la mer.

Mais bien auparavant les Phocidiens avaient élevé un mur de rempart dont les restes se voient sur la colline qui surplombe le moulin de Tsani ⁶. Selon Hérodote, ce mur avait été bâti pour permettre une résistance plus efficace aux incursions des Thessaliens ⁷. En 1933, j'ai suivi ce mur au sommet de la colline, par quelques sondages, et, en l'un d'eux, il mesurait 3 m. 10 de large sur 1 m. 40 de haut ⁸. Son tracé, en « dents de scie », n'a pas été entièrement reconnu. Avant d'atteindre le

1. BELOCH, II, 2², p. 100.

2. Ci-dessus, p. 41. Cf. J. SION, *l.l.*, p. 538 : « Par les gorges de la montagne, maintes invasions ont pu tourner cette porte de la Grèce ».

3. La remarque a été faite par NEUMANN-PARTSCH, p. 193 : « ... Wenn bei Thronion eine überlegene feindliche Macht landete, mussten die Vertheidiger der Thermopylen capitulieren oder sterben ».

4. Ces bas-fonds commencent à exister vers le IV^e siècle au plus tard. Les textes delphiques nous parlent de terres basses gagnées sur les marais et sur la mer (É. BOURGUET, *F.D.*, *Épigraphie*, fascicule III, *Comptes*, n° 74, ligne 42, et *ibid.*, p. 103-104 ; É. BOURGUET, *Adm. fin.*, p. 132 ; et *infra*, p. 57) et où se tenait un marché, une ἀγορά ἢ ἐν τῷ εἰλει.

5. Cette dernière supposition est de NEUMANN-PARTSCH, p. 193.

6. *Revue Archéologique*, 1934, II, p. 26. Ici, planche VII, 1.

7. VII, 176 : Ἐδέδμητο δὲ τεῖχος κατὰ ταύτας τὰς ἐσβολάς, καὶ τό γε παλαιὸν πύλαι ἐπῆσαν. Ἐδειμαν δὲ Φωκέες τὸ τεῖχος δέισαντες, ἐπεὶ Θεσσαλοὶ ἦλθον ἐκ Θεσπρωτῶν οἰκήσοντες γῆν τὴν Αἰολίδα, τὴν περ νῦν ἐκτέαται... Τὸ μὲν νῦν τεῖχος τὸ ἀρχαῖον ἐκ παλαιοῦ τε ἐδέδμητο καὶ τὸ πλεον αὐτοῦ ἤδη ὑπὸ χρόνου ἔκειτο ; cf. Scol. Venet. Hom. II., XIII, v. 301 : πάλαι δὲ διεφέροντο Φωκεῖς πρὸς Θεσσαλοὺς · διὸ καὶ τὰς Θερμοπύλας ὥκισαν Φωκεῖς · εἰσοδὸν γὰρ ἔχουσιν ἀπὸ Θεσσαλίας (*F.H.G.*, II, p. 86 : Démophilos).

8. Il avait été vu par GRUNDY, p. 288-289, et avant lui par FAUVEL : « Le chemin passe sur les restes de la muraille des Phociens (*sic*) ». Cf. *Hesperia*, V, 1936, p. 222.

sommet de la colline il semble avoir une direction Est-Sud-Est, puis suivre le versant Nord de la colline avec une direction Ouest-Est¹. Il n'est pas sûr que l'inscription *I. G.*, IX, 1, 316 (= *Syll*³, 220) concerne un travail de réfection exécuté en 346 : Φιλίππου τετραρχίας ἔργον². En effet, à la fin de la guerre, le régiment qui avait rétabli un ouvrage d'art, un pont par exemple, le rappelait aux « usagers » par une inscription brève. Or il faudrait connaître la provenance exacte de cette pierre. Dittenberger se demandait³ si elle n'aurait pas appartenu à un retranchement nouveau élevé par les soldats de Philippe. Il nous est donc difficile de rien affirmer. En revanche, les textes delphiques nous apprennent⁴ que sous Damocharès en 338, cent stèles furent mises en place « le long des défilés »⁵. Au cours du III^e siècle, après l'invasion des Gaulois, des travaux de restauration furent exécutés. En fut-il de même lors de la guerre contre Antiochus, je ne l'affirmerai pas. Le décret amphictionique cité par Stählin⁶ dit seulement καὶ τῆς συνόδου τῶν Ἀμφικτυόνων ἐν | Θερμοπύλαις διὰ τὸν πόλε[μον διακωλυθείσης ἐπὶ χρό] | νον πολύν, ce qui n'implique pas du tout une construction défensive⁷. On ne peut pas davantage tirer du texte de Polybe la conclusion que ces travaux remonteraient à la moitié du III^e siècle⁸. Il est plus certain qu'ils concernent seulement la guerre de 207 et ils ont pu être exécutés rapidement à cette occasion. Leur construction hâtive ou l'infériorité tactique des

1. NEUMANN-PARTSCH, p. 192, supposent que le mur était bâti à l'Ouest de la colline, car les Spartiates passèrent devant le mur lors de leur retraite : « Die phokische Mauer muss noch westlich von diesem Hügel gestanden haben, denn die Spartiaten gingen an ihr vorbei, als sie sich auf den Hügel zurückzogen ».

2. L'hypothèse est de Fr. STÄHLIN, *P. W.*, s.v. *Thermopylai*, col. 2 405, l. 57.

3. *Ad. Syll*³, l.l. ; *I. G.*, l.l.

4. *F. D. Épigraphie*, fascicule 5, 48, dont on préférera le texte à celui de la *Syll*³, 250 D.

5. É. BOURGUET, *Adm. fin.*, p. 131 ; *F. D.* III, 1, p. 200, note.

6. *P. W.*, s.v. *Thermopylen*, col. 2 421, l. 19 ; *S. E. G.*, II, 1925, p. 261, l. 13-15.

7. Cf. l'interprétation de P. ROUSSEL, *B. C. H.*, XLVII, 1923, p. 35.

8. POLYBE, X, 41, 5 : « προκατελάβανον δὲ καὶ τὰ περὶ Θερμοπύλας στενὰ τάρφοις καὶ χάρακι καὶ φυλακαῖς βαρείαις Αἰτωλοί », texte traduit par TITE-LIVE (XXVIII, 5, 8) : « Boeoti quidem et interiores Graeciae populi Thermopylarum saltum, ubi angustae fauces coartant iter, fossa valloque intercludi ab Aetolis nuntiabant ».

Étoliens les rendit-elle inefficaces ? Philippe réussit à jeter les Étoliens dans Héracléia¹.

Nous sommes mieux informés pour l'année 191 où M'. Acilius Glabrio installa son camp à l'intérieur même du défilé et dans le voisinage des sources chaudes², non loin de celui du roi Antiochus³. La place des retranchements même nous est mal connue. J'ai proposé de la reconnaître dans le mur, long de 1.800 m. environ, qui, auprès du passage Est, surplombe la route⁴, pour ensuite se diriger au pied de la montagne vers Platanikos. Cette hypothèse n'est pas sans faiblesse : le mur en question est un peu éloigné des sources chaudes et il répond mal, pour cette raison, à l'indication de Tite-Live : *prope*. Cependant, nous savons par plusieurs textes de Procope que Justinien répara un ouvrage romain et qu'il fit barrer complètement les gorges. Mais il existe, au Sud des sources chaudes, et beaucoup plus près, un autre mur byzantin qui pourrait n'être qu'un ancien mur romain restauré, et qui répondrait alors au mur de M'. Acilius Glabrio⁵.

Malgré les inconvénients dont j'ai parlé plus haut⁶, le passage des Thermopyles était demeuré le chemin préféré des invasions. Il fut pour toute l'antiquité, celui qui reliait directement la Grèce centrale à la Béotie.

1. POL., X, 41, ne dit rien de précis, mais TITE-LIVE écrit (XXVIII, 7, 3) : « ... Dejecto praesidio fuscisque Aetolis, qui saltum Thermopylarum insidebant, cum trepidos hostes Heracleam compulisset ».

2. TITE-LIVE, XXXVI, 16, 5 : « Consul... in ipsis faucibus prope fontes calidarum aquarum adversus regem posuit castra ».

3. TITE-LIVE, *ibid.*, 1 : « Antiochus, intra portas loci ejus castris positus ».

4. *Revue Archéologique*, l.l., p. 18-20.

5. Je cite intégralement les textes de PROCOPE (éd. du Corpus de Bonn, 1833) : *De Bello Persico* (II, 4 = p. 96) : (les Huns) *τειχομαχεῖν μὲν ἐνεχείρησαν ἐν Θερμοπύλαις, τῶν δὲ ἐν τοῖς τείχεσι φρουρῶν καρτερώτατα ἀμυνομένων διερευνώμενοι τὰς περιόδους παρὰ δόξαν τὴν ἀτραπὸν εὖρον ἢ φέροι εἰς τὸ ὄρος ὃ ταύτῃ ἀνέχει. De bello Gothico* (IV = p. 640) : Βασιλεὺς δὲ... ἐκέλευσε τοὺς ἐν Θερμοπύλαις φρουροὺς ἐς τε τὴν Ἰταλίαν πλεῖν. *Histoire secrète*, 26 : sous Justinien, τοῦ ἐκ Θερμοπύλαις φυλακτῆριου οἱ τὰ ἐκείνη γεωργοῦντες χωρία ἐκ παλαιοῦ ἐπεμελοῦντο, ἐκ περιτροπῆς τε τὸ ἐνταῦθα τεῖχος ἐφύλασσαν. Sur le texte du *de Aedificiis*, cf. *infra*, p. 248, n. 6, et Ch. DIEHL, G. MARÇAIS, *Histoire du Moyen Age* (coll. Glotz, t. III, Paris, 1936, p. 78).

6. *Supra*, p. 6.

L'exposé qui précède aura laissé voir, je l'espère, combien, au rebours de l'opinion traditionnelle, la vallée du Spercheios est accessible, surtout par le Nord. Là, nous comptons quatre centres de routes, d'où se détachent plusieurs chemins, aboutissant à diverses passes. Cette facilité des communications eut plusieurs conséquences. Elle explique pourquoi, les relations étant plus fréquentes avec la Thessalie, la vallée du Spercheios subit aisément son influence et lui fut souvent rattachée¹. En outre elle permet de comprendre pourquoi, lorsque les peuples qui habitaient le versant Sud de l'Othrys voulurent assurer leur indépendance, ils furent amenés à compenser cette commodité qui devenait un danger et à établir tout un système de défense dirigé contre le Nord². Enfin, et pour des raisons du même genre, bien qu'opposées, la possession de la Malide, donc des Thermopyles et de l'Asopos, était d'un grand prix pour les peuples du Sud, qui pouvaient de là s'opposer à la Thessalie ou même la dominer : ce fut, nous le verrons³, l'un des buts politiques de Sparte à la fin du *v^e* siècle.

V

Le cours d'eau qui arrose la région comprise entre l'Othrys et l'Oeta, le Spercheios, mériterait le nom de fleuve. Dans la Grèce antique⁴ il est le seul, avec l'Achéloos, le Pénée et l'Eni-

1. Cf. *supra*, p. 2. Cf. BEAUJOUR, p. 166 : « En laissant au pied des montagnes les ruines de la forteresse de Trachis, on débouche à travers un terrain nu et marécageux dans une grande plaine, qui s'étend depuis le pied du Mont Oeta jusqu'à celui du mont Othrys, et qui est arrosé par le Sperchius : c'est le commencement de la Thessalie ».

2. Je ne partage pas l'opinion de NEUMANN-PARTSCH : ils reconnaissent que l'Othrys pouvait être utilement employé à la défense, mais, ajoutent-ils, on n'y fit pas attention dans l'antiquité, parce que quelques milles au Sud, il y avait une troisième ligne de défense, celle de l'Oeta et des Thermopyles ».

3. *Infra*, p. 262-263.

4. Je laisse de côté les fleuves de Macédoine, pays que l'on considère au *v^e* siècle comme peuplé de Barbares et que l'on va coloniser. Cf. A. JARDÉ, p. 101.

peus, à ne jamais tarir même au fort de l'été¹. Mais il n'est pas navigable et je ne sais comment Buchon peut affirmer le contraire ; les bachots de quelques pêcheurs amarrés dans le voisinage de l'embouchure n'ont rien qui puisse laisser croire à un trafic de batellerie² ! Le pseudo-Plutarque a-t-il jugé le Spercheios indigne de figurer dans son traité *de fluminibus* ? Il ne le cite même pas³. Ptolémée en ignore le tracé réel, puisqu'il place l'embouchure dans le golfe Pagasétique⁴. Le Spercheios est pourtant bien connu des auteurs grecs qui le mentionnent à plusieurs reprises, mais pour s'intéresser davantage aux aventures amoureuses du fleuve qu'à son aspect géographique. Seuls Hérodote, Pausanias et Strabon font exception⁵. Mais, par la suite, à la fin de l'antiquité, il fut plus méconnu encore, ayant perdu jusqu'à son nom qu'il a repris seulement à notre époque⁶.

Le cours du Spercheios mesure à vol d'oiseau 70 km. de long, une faible distance, entre la source et l'embouchure. En réalité,

1. Ross, *Wanderungen*, I, p. 82 : le lit est très sec, mais il renferme encore un filet d'eau en septembre 1834 ; *ib.*, en juin 1845 : *ibid.*, II, p. 183.

2. BUCHON, p. 366 : « Presque dans tout son cours, ce beau fleuve est navigable, et il serait très facile d'en tirer parti pour l'avantage de cette riche plaine » ; cette légende remonte à LUCAS, I, p. 280 : « Cette Rivière qui est le *Sperchius* des anciens, est assez grosse pour porter des bateaux (*sic*) ».

3. G.G.M., II, p. 637 et suiv.

4. PTOLÉMÉE, éd. Didot, III, 12, 14 : Φθιώτιδος ἐν τῷ Πελασγικῷ κόλπῳ... Σπερχεῖου ποταμοῦ ἐκβολαί. POMPONIUS MELA (*de Chorogr.*, II, 3, 44) accepte cette erreur : « ille (sc. Pagaseus sinus) urbem Pagasan amplexus amnem Sperchion accipit » ; TROPEA, *Riv. Stor. ant.*, III, 1898, p. 10-11, n. 4, attribue l'erreur à la ressemblance des deux golfes voisins ! « Errore che sarà nato, forse, dalla somiglianza nella conformazione dei due golfi profondamente internantisi dentro terre l'una all' altra vicine ». Enfin, pour OVIDE, *Métam.*, I, 579, le Spercheios se jette dans le Pénée : le poète le met sur le même plan géographique que l'Enipeus et l'Apidanus, « conveniunt illuc popularia flumina primum » (*ibid.*, v. 577).

5. Cf. l'appréciation d'A. HAUVETTE : « Telle autre donnée d'HÉRODOTE sur le cours des fleuves qui disparaissent sous la terre (VII, 30 et VI, 76) ou sur les transformations physiques d'une contrée, montre bien qu'il observe les faits sans préjugés d'aucune sorte, dans un esprit qu'il semble impossible de ne pas appeler scientifique » (*Rev. de Philol.*, 1883, p. 23).

6. Il n'est pas utile de retracer ici ces vicissitudes onomastiques. Je rappelle qu'au Moyen Âge il est fréquemment nommé Hellada, et c'est le nom habituel jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Le nom ancien de Spercheios prévaut maintenant, sous l'influence des érudits. Pour d'autres détails, cf. Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 197, n. 8 ; J.B. BURY, *J.H.S.*, XV, 1895, p. 228 ; T. W. ALLEN, *Class. Rev.*, XX, 1906, p. 199, dont les références ne sont pas toujours exactes.

si l'on tient compte des sinuosités qu'il décrit avant d'atteindre la mer, il doit avoir une longueur d'environ 90 km.¹, ce qui est encore infime — en France, l'Aa qui atteint 80 km., passe pour un petit cours d'eau — même pour la Grèce où l'Haliacmon mesure 323 km., le Pénée 224 km., et l'on comprend pourquoi les textes latins ne qualifient le Spercheios que d'*amnis* et non de *flumen*.

Dans le cours du fleuve, je distinguerai deux sections. La première peut être nommée la « région de formation du fleuve »². Elle comprend toute la région montagneuse située entre le col de Rachi et le village de Vitoli et elle s'étend au Nord, sur les pentes de l'Othrys occidental, jusqu'au Lipouchi, entre Phourna et Rentina, et au Sud sur les contreforts de l'Oeta, jusqu'aux hauteurs dites Démata. Il est difficile de dire où le Spercheios prend sa source. Pouqueville la place au mont Klytzos, « contrefort sourcilleux » du Smokovo ou Tymphrestos³. Des deux textes anciens qui pourraient nous renseigner, l'un, de Ptolémée, est trop vague, car il nomme seulement le Pinde : Σπερχειὸς ποταμὸς ὁμοίως κατὰ θέσιν, où il faut entendre ὁμοίως par ἀπὸ τοῦ Πίνδου ὄρους d'après la phrase précédente qui se rapporte au Pénée (éd. Didot, III, 15). L'autre, de Strabon, est malheureusement incomplet. Il se borne à noter qu'Homère mentionne à plusieurs reprises le Spercheios comme un fleuve national dont les sources sont situées dans le Tymphrestos⁴. Du moins indique-t-il clairement qu'il existe non pas une source, mais *des sources* du Spercheios, ce qui est

1. Les renseignements précis font défaut : STÄHLIN, P. W., s.v. Σπερχειός col. 1627, l'estime à 75 km., ce qui me paraît insuffisant.

2. Le mot est de RAYET-THOMAS, *Milet et le golfe Latmique*, Paris, 1878, p. 2, qui l'appliquent au Méandre.

3. III, 219, 220, 222.

4. IX, p. 433 : Τοῦ δὲ Σπερχεῖοις μεμνημένος πολλάκις (sc. ὁ ποιητὴς = Homère) ὡς ἐπιχωρίου ποταμοῦ, τὰς πηγὰς ἔχοντος ἐκ Τυφρηστοῦ Δρυοπικοῦ ὄρους, τοῦ καλουμένου... ὀτερον. BURSIAI, I, p. 87, n. 5, propose de lire : Δολοπικοῦ au lieu de Δρυοπικοῦ, le mot Δρυοπικοῦ n'est pas dans tous les manuscrits ; la correction ne paraît cependant, pas devoir s'imposer malgré STÄHLIN, p. 193, n. 1, qui accepte la correction, ainsi que VORTSELA, p. 15, *infra*, p. 164, n. 4.

conforme à la réalité¹. La plus importante, citée par Vortsela, jaillit au Nord-Est du village de Mavrilon². Les eaux qui arrosent les rues du village sont très abondantes et, en suivant la pente, elles parcourent le ravin au Nord-Est de la hauteur Strongyli, pour y former un torrent nommé Mavrilliotis (Μαυριλιώτης), qui, un peu à l'Est du lieu dit Slanan Mylos³ s'unit à un autre ruisseau venu du Nord, le Πιτσιώτικος. Ce ruisseau de Pitsiota (Πιτσιωτά) se forme au pied des monts Voulgara, à la source Ζαχαράχη, entre Phourna (Φουρνά) et Rentina (Ρεντίνα)⁴. Enfin, en amont du village Haghios Georgios (Ἅγιος Γεώργιος)⁵, ce cours d'eau déjà abondant s'unit au Kapsiotikos, ruisseau de Kapsi (Κάψη), qui rassemble les eaux des environs de Rachi. Le plus septentrional de tous ces ruisseaux, le Petsiotikos, peut être considéré comme « la tête du fleuve »⁶ que l'on désignera désormais sous le nom de Spercheios.

Après Haghios Georgios, le Spercheios prend une direction Ouest-Est ; il infléchit légèrement son cours afin de ranger les hauteurs de Kamaria, et, s'écoulant entre des rives encaissées, il est grossi, un peu avant Vitoli, d'un autre torrent de montagne, le Roustianikos⁷ (*planche IV, 2*).

Ainsi le Spercheios est le cours d'eau issu de l'union de plusieurs torrents qui convergent vers la vallée⁸.

1. Cette abondance est caractéristique des pays calcaires : je note que ces sources sont abondantes dès leur sortie de terre (Cf. les sources qui jaillissent au pied de l'Oeta, p. 58) ; elles appartiennent au type des « sources vauclusiennes ».

2. L'indication topographique de VORTSELA, p. 20, acceptée par STÄHLIN, *P.W.*, s.v. Σπερχειός, col. 1626, est inexacte, et en désaccord avec sa carte. VORTSELA, p. 481, rapporte une tradition selon laquelle seraient situés auprès de cette source l'autel et le téménos du dieu-fleuve ; cf. *infra*, p. 139.

3. Le premier mot, qui est sûr, me reste incompréhensible. Je ne puis l'expliquer ni par le slave, ni par l'albanais. Le grec moderne ἀσλάβι « lion », ne donne pas grand chose. Le turc ne fournit pas davantage un mot convenable.

4. PHILIPPSON, p. 103 ; STÄHLIN, p. 195 ; VORTSELA indique la source sur sa carte, mais il n'en dit rien.

5. Au Dipotamos, dit STÄHLIN, *P.W.*, s.v. Σπερχειός, col. 1626 ; mais ce nom est trop commun en Grèce pour fournir aucune précision ici.

6. RAYET-THOMAS, *l.l.*, p. 2.

7. Ou Roustiani, Ρουστιανίτης (VORTSELA, p. 21) ou encore Ξερίας, nom populaire que justifie assez son aspect pendant l'été, car c'est alors un ravin desséché.

8. De là, peut-être, l'origine de son nom, σπέρχεσθαι = se précipiter : cf. σπερχόμενος, rapide, impétueux ; BOISACQ, *Dictionnaire étymologique de la langue*

En aval de Varybopi, le Spercheios reçoit la Vitritza, autre torrent dont l'embouchure, à l'Ouest d'Hypati, prend des dimensions démesurément étalées. Jusqu'au pont de Kombotadès (Κομποτάδες), il garde le caractère torrentiel qu'il doit à son origine ¹. La largeur du lit, bordé de platanes et parfois de peupliers ², mais aussi encombré de galets et de gros blocs de pierre, atteint un kilomètre, et la pente est encore de 1 m. à 2 m. par kilomètre. En été, le fleuve se réduit à un mince filet d'eau et en août 1932, j'ai remarqué que le filet était complètement asséché. Il se produisait, auprès de Kastorachi, une perte du fleuve qui reparaisait plus bas, en aval de Varybopi.

Par la suite, le caractère du fleuve se modifie. L'eau, blanche auparavant, prend une teinte limoneuse ³ et le chenal devient plus étroit, tandis que la vallée s'élargit. En été, le Spercheios se traîne avec un faible débit, et il devient aisément franchissable, non pas seulement à pied, mais en automobile, pour peu qu'on ait tracé une piste au milieu des galets. En hiver, au contraire, il ne peut plus être passé qu'au pont d'Alamanna dans la basse vallée ⁴, et dans la partie Nord à cheval et en quelques gués qu'il ne faut pas manquer, tant est grande la vitesse du courant qui les rend même parfois impraticables. C'est là que commence la vallée du Spercheios ⁵ où la vue

grecque, 1^{re} éd., Heidelberg-Paris, 1916, p. 895. HOMÈRE qualifie le fleuve d'ἄκμας (*Iliade*, XVI, 176 et aussi 174 avec scolies), « infatigable », en revanche l'épithète δῦπετῆς, ... appliquée aux fleuves, signifie tout au plus qu'ils ont un débit accru par les pluies (*Odyssée*, scol. IV, 477).

1. Il doit aussi ce caractère au sol calcaire qui permet l'infiltration et la circulation souterraine très rapide, à un relief aux pentes fortes, et bien plus encore aux variations de la pluviosité au cours de l'année (cf. *infra*, p. 79), et de la température (*infra*, p. 78-79) qui favorisent plus ou moins les pertes par évaporation (Cf. les remarques de M. PARDÉ, *L'abondance des cours d'eau, Mélanges Blanchard*, Grenoble, 1932, p. 435).

2. *Populifer Sperchios*, OVIDE, *Métam.*, I, 579; POUQUEVILLE, III, p. 222.

3. POUQUEVILLE, III, p. 3, parle de « la vallée d'Hypate, qu'arrose le Sperchios aux ondes limpides ». Je crains que, même aux plus beaux jours, il n'en soit pas ainsi.

4. Le pont voisin d'Hypati, qui avait cinq arches de pierre au temps de POUQUEVILLE, III, p. 256, n'existe plus, cf. *infra*, p. 54. Les automobiles sont dérivées par Mexatès.

5. ALLEN, croit (*Class. Rev.*, XX, 1906, p. 197) que c'était en cette région que les Anciens situaient les sources du fleuve, « that is to say the spot where the river began to be of some size ».

s'étend jusqu'à la mer sans que rien vienne la masquer. Longue aujourd'hui de 25 km. et large de 16 km., cette cuvette a une superficie d'environ 391 km. carrés¹.

Au ve siècle, comme on le verra², toute la partie orientale de la plaine de Phrantzi à Moustapha-bey était encore submergée par la mer. Actuellement, la région de l'embouchure s'est accrue largement à l'Est d'une masse alluviale de formation récente et elle continue à gagner sur la mer³. La distance, du pont de Kombotadès au pont d'Alamanna est de 20 km. ; la pente est seulement de 0 m. 70 par kilomètre, soit de sept dixièmes de millimètres par mètre ; le Spercheios tente, par tous les moyens, si l'on peut dire, de multiplier ses méandres et de réduire sa pente. La pente limite semble alors atteinte. Le lit n'a plus que 50 m. à 60 m. de large. A partir du pont d'Alamanna, cet équilibre semble atteint, car, sur une longueur de 10 km., la pente se réduit à 0 m. 45 ou 0 m. 42 par km. Ainsi s'expliquent les différences notées dans la vitesse et dans le débit du fleuve en 1919. Les mesures faites en trois points, à des intervalles rapprochés, ont donné les résultats que je résume dans le tableau suivant :

Date	Lieu de l'observation	Altitude	Vitesse			Débit
			au centre (moyenne)	sur les rives (moyenne)	moyenne	
25 sept.	Pont voisin des Loutra d'Hypati ¹	42 m. 55	1 m. 34 par sec.	0 m. 81 par sec.	0 m. 94	4 m ² . 25 par seconde
13 sept.	Pont voie ferrée de Kanalia	12 m. 20	1 m. 22 par sec.	0 m. 86 par sec.	0 m. 85	5 m ² . par seconde
16 sept.	Pont de Komma	9 m. 55	0 m. 67 par sec.	0 m. 47 par sec.	0 m. 47	6 m ² . 39

1. Détruit depuis lors et non rétabli en 1934.

1. La plaine de Larissa mesure 1.156 km². ; celle de Triccala 1.718 km². ; la plaine d'Attique 126 km². seulement (la Mésogée).

2. *Infra*, p. 66 et 75.

3. J'ai pu consulter au Ministère de l'Agriculture à Athènes, grâce à l'obligeance

Déjà en amont de Komma les méandres ont commencé, à partir de Kombotadès. Il n'est point besoin d'être géographe ni géologue pour déterminer les raisons qui ont transformé la basse vallée du Spercheios¹. Le fleuve torrentiel chargé de matériaux, les dépose et doit se frayer un chemin au milieu d'eux. Son action dévastatrice a été favorisée par le déboisement. Jadis la végétation sur les montagnes était plus dense et elle empêchait la formation des ravins et des cônes de déjection². Enfin le cours du Spercheios s'est modifié depuis l'antiquité. Tandis que son embouchure se plaçait, au ^{ve} siècle, au Sud de Lamia, elle s'est déplacée vers l'Est et le lit du fleuve a été détourné vers le Sud. Le Spercheios est ainsi devenu le collecteur de tous les torrents qui dévalent de l'Othrys ou qui naissent des sources de l'Oeta. Autrefois indépendants, ils ne sont aujourd'hui que des affluents du fleuve et si ceux de la rive gauche ont un débit très irrégulier, ceux de la rive droite au contraire ne tarissent jamais, tel le Gorgopotamos qui alimente Lamia en eau potable, et qui, depuis quelques années, assure aussi l'éclairage électrique de la ville.

L'état actuel de cette cuvette et l'abondance du débit, en temps de crue, de tous ces affluents méridionaux, très rapprochés les uns des autres, expose cette plaine aux inondations et la rend marécageuse.

S'il survient, et l'événement n'est pas rare, des pluies continues et violentes, les eaux des affluents montent très vite. Elles se déversent dans le Spercheios en un espace de temps très court, si court que l'écoulement est presque instantané. En quelques heures, un orage au mois d'août, les pluies de novembre et de décembre, la fonte des neiges au mois de mars

de MM. Angelos Oiconomos, Arliotti et Kasinski, l'étude, rédigée en 1910 et demeurée inédite, de l'ingénieur Parisis Bélénis sur la régularisation du régime du fleuve et le dessèchement des marais. Le projet industriel avait été établi par l'ingénieur Boucher de Prilly (Vaud, Suisse).

1. Cf. EM. DE MARTONNE, *Traité de géographie physique*, 5^e éd., Paris, 1935, II, p. 568 et suiv.

2. Cf. *infra*, p. 245, à Héracléia.

accroissent le débit du fleuve¹ et provoquent l'inondation. A notre époque les inondations les plus sérieuses furent celles d'octobre 1919. Le 20 octobre, le sol était détrempé par les pluies tombées d'une manière ininterrompue pendant plusieurs jours. Le 20 et le 21 survinrent d'autres pluies plus violentes encore qui amenèrent l'élévation des eaux. Le village de Komma se trouva submergé, ainsi que la route de Lamia à Amphissa sur une longueur d'un kilomètre. La région au Nord de Moschochôri fut transformée en un vaste étang et Imir-bey émergeait sur un véritable cap. Dans l'antiquité, des débordements analogues sont attestés. Cédrenus nous rapporte que Nicéphore Uranus ayant quitté la Thessalie arriva dans la vallée du Spercheios, mais qu'il ne put livrer bataille à Samuel, comme il le cherchait, car pendant la nuit les pluies provoquèrent une crue du fleuve².

Les dommages ne sont pas toujours très graves, heureusement. Mais les ravins qui bordent la cuvette fluviale sont atteints par les eaux envahissantes. Ils ne peuvent se créer un débouché stable, suffisant et régulier, et ils sont vite obstrués par les alluvions. La vallée prend donc un aspect marécageux³ et c'est l'origine du fléau qui dévaste la plaine, le paludisme, qui sévit à l'état endémique de Lamia aux Thermopyles.

Les marécages n'occupent pas une surface continue⁴. Nous y pouvons distinguer plusieurs groupes, dont l'apparence se modifie suivant la saison. En été, après plusieurs mois de sécheresse, ils ne se révèlent que par les joncs qui les recou-

1. Il atteint 200 m³. au pont d'Alamanna, alors qu'en basses eaux il y tombe à 5 m³.

2. II, p. 449-450 (éd. du *Corpus de Bonn*) : « Ὁμβρων γὰρ ἀπλέτων ὑσθέντων ἐξ οὐρανοῦ καὶ τοῦ ποταμοῦ πλημμυροῦντος καὶ πελαγίζοντος, ἀπέγνωστο τὸ νῦν ἔχον ἢ συμπλοκή ».

3. Cf. ce qui se produit dans la plaine du Caystre, transformée en marais à la saison des pluies. Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, p. 2.

4. J. KARDAMATIS, *Στατιστικοὶ πίνακες τῶν ἐλῶν καὶ τῆς συχνότητος τῆς ἐλονοσίας ἐν Ἑλλάδι*, Athènes, Ministère des Communications, Section d'hygiène, 1924. Il n'a pas été fait de travaux d'assèchement depuis qu'a paru cette étude, dont les indications demeurent exactes.

vrent, tandis que l'humidité en est fort atténuée. Mais à peine les pluies ont-elles commencé que le sol détrempé rend la marche impraticable et que les moustiques pullulent. L'existence des marais est connue dans l'antiquité, car les textes delphiques du IV^e siècle les mentionnent à plusieurs reprises¹. Depuis lors ils ont été notés souvent par les voyageurs et ils n'ont fait que s'accroître avec les alluvions, d'autant plus facilement qu'aucun travail sérieux de dessèchement, comme je l'ai dit², n'a jamais été entrepris.

Au Nord, le marais de Mégali Vryssi (Μεγάλη Βρύση) est entretenu par la source d'où le hameau (228 habitants) tire son nom. Sa superficie³ atteint 17 km² 8 et il s'étend jusqu'à Mavromandila (Μαυρομανδήλα) et à la mer. En bordure du littoral, il a même fallu élever un barrage, que je n'ai pu porter sur la carte (*planche XXI*), pour protéger un petit golfe dont le niveau est inférieur de 0 m. 20 à 0 m. 40 au niveau de la mer⁴.

Au Sud, en venant de Lamia, on rencontre d'abord les marais de Moschochôri, formés par les eaux de la source Mavronéri et par les torrents de Vardatès, puis les marais d'Imir-bey. Dans cette région de 168 km², il a bien été creusé des tranchées de drainage, mais leur pente mal calculée et leur mauvais entretien les rendent tout à fait inutiles. Le village de Moustapha-bey est bâti sur un sol à demi marécageux. Plus au Sud encore, les Thermopyles⁵ ne sont plus qu'un immense marécage limité au Nord par le Spercheios, à l'Est par le rivage mouvant de la mer, et au Sud par la route de Lamia à Atalanti. Il est créé par les sources chaudes et par les eaux qui ont creusé en profonds ravins les flancs de la montagne. Toutes ces eaux de

1. J'ai rappelé *supra*, p. 46, n. 4, l'existence d'une ἀγορά ἢ ἐν τῷ ἔλει.

2. P. 56, note 4.

3. 21 km² 260 selon KARDAMATIS, *l.l.*, p. 14, et 40 % des habitants paludéens.

4. KARDAMATIS, *l.l.*, p. 127, signale les marais de Μαυρομανδήλα et d'Αὐλάκι et de Βουβαλόγουρνα, enfin, près de Phalara, ceux d'Αὐλάκι et d'Αχινός. Le marais de Mégali Vryssi a diminué, car des essais de dessèchement viennent d'être entrepris tout dernièrement.

5. Marais dits d'Héracléia (KARDAMATIS, *l.l.*, p. 127) : Βάλτος, Ῥομελιό et des Thermopyles proprement dites, de Καψάλα, de Πούντα.

ruissellement atteignent tant bien que mal les rives du Spercheios, mais elles s'y arrêtent, car le niveau en est plus élevé; elles ne s'évaporent qu'imparfaitement en temps de sécheresse. Près de Phrantzi, toute la zone de schistes et d'argile comprise entre le Spercheios au Nord, la route d'Amphissa et le ravin de l'Asopos, est détremmée par les eaux du Mavronéri et par celles du Vardatès qui ne trouvent pas un déversoir suffisant¹. Enfin, près de Méxatès, les sources, nombreuses et abondantes², donnent naissance à des ruisseaux qui s'écoulent mal et qui se perdent en grandes nappes stagnantes³.

L'antiquité ne nous a laissé, sur le cours supérieur du Spercheios, nous l'avons vu⁴, que de maigres informations. Les anciens ne se sont intéressés qu'au cours inférieur. Encore leurs indications ne peuvent-elles être accueillies sans réserve ni discussion.

La difficulté la plus sérieuse est provoquée par la Vistritza. On s'est plu à reconnaître en ce torrent un ancien *Ἰναχος* et cette identification dont la responsabilité remonte peut-être à Leake⁵ est acceptée par Forbiger⁶, par Bursian⁷, et par Vortsela, qui se range à l'avis de ces géographes d'après les anciens⁸. Plus récemment, Besnier ne la cite pas dans son

1. La source du Mavronéri a un débit moyen de 591 litres par seconde en août 1920.

2. On y compte au moins sept sources, l'une d'elles atteint un débit de 173 litres par seconde, et j'y reconnaîtrais la *Fons Dercynna*. Cf. *infra*, p. 340 : pour une deuxième, le débit n'est plus que de 65 litres ; la troisième, qui jaillit près d'un petit bois de platanes, entre le village de Mexatès et celui de Kombotadès, a un débit de 12 litres par seconde ; les deux sources voisines de Haghia Paras kévi ont un débit de 40 litres et de 19 litres par seconde. Je ne fais pas état d'autres sources moins importantes et intermittentes. En 1928, j'ai entendu dire à Mexatès qu'il y avait eu jadis au Nord du village des sources thermales qui tarirent par la suite.

3. Si l'on voulait faire un dénombrement complet, il faudrait mentionner les marais de Parachéloïtis (Βαρχά), de Aga (Ἀετόλογος, Ἀνάβρες, Σαίτες), d'Hypati (Κεραμαργία, Βαρχά, Μαλνά) : cf. KARDAMATIS, *l.l.*, p. 127.

4. P. 73-74.

5. *Travels...*, II, p. 22 : « There is some reason to believe, from a story related by Plutarch, that the great branch of the Elládha, called Vistritza, was anciently named Inachus ».

6. III, p. 590, n° 12.

7. I, p. 90, note 1.

8. *Sic*, *l.l.*, p. 21 : [l'affluent] ὅστις ὑπὸ τῶν ἀρχαίων μὲν ἐκαλεῖτο Ἰναχος, τὴν σήμερον δὲ φέρει τὸ σλαβικὸν ὄνομα Βίστριτσα ; à la p. 83, VORTSELA ne cite que PLUTARQUE.

Lexique et Kip l'indique sur sa carte (planches I et II) sans justifier son opinion; Stählin y fait allusion en plusieurs passages; il ne se prononce pas toujours¹; pourtant il écrit que « l'on tient avec quelque vraisemblance ce cours d'eau pour l'Inachos »². Même opinion encore dans le commentaire de W. R. Halliday, des *Questions grecques* de Plutarque, p. 74³.

Oserai-je dire cependant que cette unanimité ne m'a pas convaincu? J'écarterai d'abord, parmi les textes invoqués, celui de Vibius Sequester qui cite, dans son catalogue des *Flumina*: « Inachus Thessaliae », sans plus. Cet auteur n'offre aucune garantie sérieuse. Outre qu'il s'est borné à compiler les noms propres qu'il rencontrait chez les poètes, Virgile, Silius Italicus, Ovide et Lucain ou Stace enfin⁴, il a commis, sur la vallée du Spercheios, des erreurs graves et nombreuses: l'Acheloos se jette dans le golfe Maliaque: *Achelous Aetoliae ... ex Pindo monte Perrhebiolorum in Maliacum mare decurrit*⁵. L'Apidanos reçoit le Melas et le Phoinix: *Apidanos Thessaliae in quo ... Melas et Phoenix miscentur*⁶ et l'Asopos se jette dans l'Apidanos: *Asopos Thessaliae in Epidanum fluit; Phoenix Thessaliae in Epidanum fluit*. Ovide ne l'a point écrit (*Métam.*, I, 580); même le vers de Lucain (VI, 374), malgré son obscurité⁷, n'implique rien de pareil: *Accipit Asopos cursus Phoenixque*

1. *H. Th.*, p. 153 et 220.

2. *H. Th.*, p. 196: « Man hält den Fluss mit einiger Wahrscheinlichkeit für den Inachos »; la note de la p. 153 n'est qu'un renvoi aux p. 196 et 220: *id.*, *P. W.*, s.v. *Σπερχειός*, col. 1627; Vistrizta = Inachos; Stählin renvoie à l'article insuffisant *Inachos*, n° 3, de FIMMEN, dans la *P. W.*, s.v. Le « man » désigne les géographes que j'ai cités.

3. « The Inachos, which Plutarch mentions, has been identified with the modern Vidritza (*sic*), a considerable southern tributary which flows into the Spercheios about two hour's journey west of Hypata » et HALLIDAY se réfère à BURSIAAN, *l.l.*, I, p. 90.

4. Albert PUESCHEL, *De Vibii Sequestris libelli Geographici fontibus et compositione*, diss. Halle, 1907, p. 8-9.

5. Et il ne songe pas à l'Acheloos voisin de Lamia: *Aetoliae* ne laisse aucun doute. VIRGILE, *Géorg.*, I, 9, auquel PUESCHEL renvoie, *l.l.*, p. 9, n'avait rien dit de tel: la correction de BURSIAAN-RIESE, rejetée par PUESCHEL, *l.l.*, p. 10, note 1, est inutile.

6. Erreur signalée par FORBIGER, III, p. 590, n. 12.

7. BOURGERY, *Rev. de philol.*, LIV, 1928, p. 37.

*Melasque*¹. Bref, Vibius Sequester a bouleversé la géographie thessalienne — pour nous borner à celle-ci — et son information est trop incertaine pour faire autorité².

Je n'ai pas vu alléguer le vers d'Ovide, *Métam.*, I, 583 : « *Inachus unus abest* ». Le contexte montre que le poète a songé au fleuve de l'Argolide³. Mais le nom d'Inachus est évoqué par le groupe des fleuves thessaliens, Pénée, Enipeus, Spercheios, et par l'effet d'une association d'idées, Ovide se sera souvenu d'abord de l'Inachus « thessalien » ; puis l'Inachus de l'Argolide, moins obscur, se sera imposé à lui, d'autant mieux que ce nom éveille de nombreux souvenirs mythologiques. Quoi qu'il en soit de cette interprétation, le vers d'Ovide, qu'il fallait rappeler, ne nous apporte pas d'argument décisif.

Plus important est le passage où Plutarque nomme un Ἰναχος (*Quaest. graecae*, 13) ; aussi est-il invoqué par tous les érudits qui acceptent l'identification de la Vistritza avec l'Inachos⁴. D'après Plutarque, les Éniennes, au cours de leurs pérégrinations, vont dans les parages de l'Inachos habités par les Inachiens et les Achéens. Ils chassent les habitants et ils occupent leur pays⁵. Un second texte de Plutarque, dans le même recueil (*Quaest. graecae*, 26), fait allusion aux mêmes migrations, mais il ne mentionne plus ni l'Inachos ni les Inachiens⁶.

Il est tentant de conclure, puisque les Éniennes, à l'époque historique (vñv), demeurent dans la haute vallée du Spercheios, que c'était auparavant la région de l'Inachos. En outre, si l'on

1. BOURGERY, *l.l.*, p. 31, à propos du vers VI, 363, écrit : « Lucain mentionne l'Inachus, fleuve d'Argolide ». Je n'en suis pas sûr, et malgré la valeur parfois médiocre des informations géographiques de LUCAIN (qui paraît faire de l'Asopos, du Phoenix, et du Mélas des affluents de l'Apidanos, BOURGERY, *l.l.*, p. 37), je crois qu'il s'agit de l'Inachos de Thessalie ou d'Épire. Nous n'avons pas à exiger d'un poète une parfaite exactitude.

2. PUESCHEL reconnaît les faiblesses de l'auteur qui n'a pas toujours compris les textes qu'il étudiait : *Ut erat compilator imbecillus*, *l.l.*, p. 31.

3. Cf. J. CHAMONARD, éd. des *Métamorphoses* d'OVIDE, Paris, s.d. [1936], I, n. 58 de la p. 381.

4. Je reviens sur ce texte, *infra*, p. 151 et surtout p. 157.

5. Εἰς τὴν περὶ τὸν Ἰναχον χώραν κατέβησαν οἰκουμένην ὅπ' Ἰναχίων καὶ Ἀχαιῶν.

6. Sur ce texte, *infra*, p. 151.

cherche un chemin qui mène de Kirrha, au Sud de Delphes, dans la vallée du Spercheios, on suppose qu'il faut, de Kirrha, passer à Amphissa et de là gagner la région de Lidhoriki d'où, en remontant la vallée du Mornos, on atteint, par Mavrolithari, la Vistritza ¹. Et l'on conclut que la Vistritza répond à l'ancien Inachos.

Pareil itinéraire est possible. Mais nous n'avons aucune preuve que les Éniânes l'aient suivi : ils ont pu tout aussi bien en emprunter un autre ². D'autres objections viennent encore à l'esprit. Il faut remarquer, et aucun des défenseurs de l'opinion que je discute ne l'a fait, que le Pseudo-Plutarque a consacré tout un chapitre à l'Inachos (Περὶ ποταμῶν, 18) ³ sans mentionner les Éniânes ; il n'a pas rappelé non plus qu'il existait plusieurs fleuves de ce nom et il n'a songé qu'à l'Argolide. Dans le même recueil des *Quaestiones graecae*, Plutarque cite encore (41) un fleuve Σκάμανδρος nommé jadis Ἰναχός, qui passe auprès d'Ἐλέων dans le voisinage de la source Ἀκίδουσα. Ce texte a échappé à Forbiger et à Bursian entre autres.

L'on n'a pas pris garde non plus que Plutarque s'est intéressé aux migrations des Éniânes ⁴ moins en géographe qu'en historien des religions, si je puis dire. De là son silence sur les Inachiens dans le deuxième texte. En outre, le terme dont il se sert περὶ τὸν Ἰναχόν est-il si précis ? la préposition περὶ suivie de l'accusatif indique les environs, la région, mais non pas nécessairement la juxtaposition ou l'entourage immédiat. Les commentateurs qui situaient avec raison les Éniânes

1. De Vitrimitsa à Lidhoriki, on compte une heure en automobile ; de Lidhoriki à Ano-Moussonitsa (Ἄνω-Μουσσονίτσα) : 6 heures 5, à pied, par les étapes suivantes : Lidhoriki à Vryssi Ilias (Βρύση Ἰλίας) : 1 h. ; de Vryssi Ilias à Trani Vryssi (Τρανὴ Βρύση) : 1 h. 15 ; de Trani Vryssi à Lefkaditi (Λευκαδίτι) : 1 h. 10 ; de Lefkaditi à Kouniaki (Κουνιάκοι) : 1 h. 30 ; de Kouniaki à Profitis Ilias : 1 h. 45 ; de Profitis Ilias au Mornos : 1 h. 20 ; du Mornos à Moussonitsa : 15 minutes. Ce trajet horaire a été vérifié par M. Chedal-Anglay à qui je dois ces chiffres précis. De Moussonitsa à Hypati, cf. ci-dessus, p. 27.

2. *Infra*, p. 154 et suiv.

3. Cf. F. DE MÉLY, *R.E.G.*, V., 1892, p. 327 et suiv.

4. Sur lesquelles je reviens p. 154 et suiv.

dans le territoire d'Hypati ont forcé le sens, demeuré vague chez Plutarque. Il connaissait, dans ces parages, un Inachos qui a justement été victime de confusions dans les textes géographiques anciens. L'Inachos qui passe au Sud de l'Épire et de l'Étolie, sur les confins de la Dolopie et de l'Acarnanie, était mal connu ; les géographes ont désigné de ce nom le cours supérieur de l'Achéloos (Aspropotamos) jusqu'à la Megdova. L'Inachos d'Amphilochie a été confondu aussi avec l'Inachos d'Argolide. Strabon prend bien soin de nous mettre en garde contre cette erreur commise par Sophocle tandis qu'Hécatee avait vu juste ¹. Je n'ai pas à rechercher l'origine de cette erreur, qu'elle soit due à la similitude des noms de l'Argos de l'Argolide ou de l'Argos d'Amphilochie ou encore, selon Neumann-Partsch, à une hypothèse géologique ².

L'Inachos d'Amphilochie a été reconnu par L. Heuzey ³, dont l'ouvrage fait toujours autorité. Heuzey indique le texte de Strabon (VI, p. 271) et il précise que ce fleuve prend « sa source dans la région du Pinde près du mont Lacmos et dans la partie de ces montagnes habitée par une colonie de Perrhèbes ; il coulait ensuite vers le Sud, traversait l'Amphilochie et se jetait dans l'Achéloos ».

C'est donc à ce fleuve que Plutarque a fait allusion, très vaguement. Les Éniannes ont éveillé dans son esprit le souvenir des Perrhèbes ; il avait aussi sans doute une notion assez peu précise de la géographie de ces régions, dont, j'y insiste, il ne

1. STRABON, VI, p. 271 ; *F.H.G.*, I, p. 5, fr. 72 (Hécatee) : 'Εκατοῖός φησι τὸν ἐν τοῖς Ἀμφιλόχοις Ἰναχόν, ἐκ τοῦ Λάκμου ῥέοντα, ἐξ οὗ καὶ ὁ Αἰῶς ῥεῖ, ἕτερον εἶναι τοῦ Ἀργολικοῦ, ὠνομάσθαι δ' ἀπὸ Ἀμφιλόχου τοῦ καὶ τὴν πόλιν Ἀργὸς Ἀμφιλοχικὸν καλέσαντος. Τοῦτον μὲν οὕτω φησὶν εἰς τὸν Ἀχελῶν ἐκβάλλειν, τὸν δὲ Αἶαντα εἰς Ἀπολλωνίαν πρὸς τὴν δούσιν ῥεῖν.

2. NEUMANN-PARTSCH, p. 258 : « Den Inachos in Argos, dessen Quelle mit auffallender Stärke aus dem Gebirge hervorbrechen und wahrscheinlich Abflüsse einiger Bäche der Hochebene von Mantinea sind, identificierte man mit dem Inachos in Akarnanien » ; ils renvoient à STRABON (texte cité ci-dessus) : les Grecs auraient, ajoutent-ils, observé la circulation souterraine des eaux dans un terrain karstique et supposé des communications entre des régions aussi éloignées que l'Alphée et la Sicile.

3. *Mont Olympe*, p. 307-308. HEUZEY néglige le passage où STRABON prétend que l'Inachos d'Amphilochie se jetait dans le golfe Ambracique.

se souciait pas en racontant une légende. Je pense donc que l'opinion reçue fait dire trop à son récit. En identifiant la Vistritza à l'Inachos, elle suppose un *apax* ; si chancelante soit notre information, cette innovation devait faire hésiter. Enfin, en situant l'Inachos dans le voisinage immédiat d'Hypati, on impose aux Énianes un itinéraire possible, soit, mais peu satisfaisant et encore moins vraisemblable, comme nous le verrons plus loin ¹. Pour ces raisons, je pense qu'il faut priver la Vistritza du nom illustre dont on l'avait parée et rendre à l'Inachos de Plutarque sa véritable place, à l'Ouest de Carpénision.

Sur le cours inférieur du Spercheios, nous sommes mieux informés. Les identifications proposées pour les affluents de la basse vallée peuvent être considérées comme certaines, surtout depuis les recherches de Grundy, dont j'ai déjà parlé ².

Hérodote énumère (VII, 198-200) les cours d'eau que traverse successivement un envahisseur venu du Nord, comme le faisait Xerxès, et se dirigeant vers le Sud ³. Après avoir franchi le Spercheios, non loin de son embouchure, il passe à 20 stades de là un autre fleuve nommé Δύρας ; après le Dyras, à 20 stades plus loin encore, un second fleuve nommé Μέλας. Puis, dans une brèche (διασφάξ) de la roche trachinienne, l'Ἀσωπός s'est frayé un passage ; il reçoit un autre fleuve qui n'est pas grand (οὐ μέγας) et qui descend aussi des montagnes, le Φοῖνιξ ⁴.

1. *Infra*, p. 157.

2. *Supra*, p. 44.

3. Il ne nomme pas l'Acheloos, à l'Est de Lamia (Acheloos ou Stira), cf. STÄHLIN *P.W.*, s.v. *Σπερχειός*, p. 1627, et *P.W.*, s.v. *Achelos*, p. 213, l. 2. Ce silence pose un problème, *infra*, p. 274, sur le chemin parcouru par Xerxès avant son arrivée en Malide.

4. Il me sera permis de citer ce texte important d'HÉRODOTE : VII, 198 : Ἀπὸ δὲ τούτου (sc. τοῦ Σπερχειοῦ) διὰ εἴκοσιν καὶ σταδίων ἄλλος ποταμὸς τῷ οὔνομα κεῖται Δύρας, ... ἀπὸ δὲ τούτου δι' ἄλλων εἴκοσι σταδίων ἄλλος ποταμὸς ἐστὶ ὃς καλεῖται Μέλας. 199 : διὰ δὲ τῆς διασφάγος Ἀσωπὸς ποταμὸς ῥέει παρὰ τὴν ὑπώρεαν τοῦ ὕρεος. 200 : Ἔστι δὲ ἄλλος Φοῖνιξ ποταμὸς οὐ μέγας παρὰ μεσαμβρίην τοῦ Ἀσωποῦ, ὃς ἐκ τῶν ὀρέων τούτων ῥέων ἐς τὸν Ἀσωπὸν ἐκιδίδοι.

Ce texte si clair a permis des identifications qu'il est inutile de justifier longuement. Je me bornerai donc à rappeler que les « fleuves », indépendants à l'époque d'Hérodote, sont devenus des affluents du Spercheios. Aussi leur cours a-t-il pu se modifier. Pour le retracer dans son aspect antique, il nous manque un point de départ : si nous savions exactement où était située Anticyre, ville ¹ nommée par Hérodote (VII, 198), il serait aisé, en partant de cette base fixe, de déterminer à coup sûr l'emplacement des cours d'eau, puisque les distances sont indiquées avec précision, mais la position exacte d'Anticyre nous faisant défaut, il se pose quelques problèmes de détail.

Pour le premier de ces cours d'eau, que reçoit le Spercheios actuel sur sa rive droite, il est désigné aujourd'hui sous le nom de Γοργόποταμος et il répond à l'ancien Dyras². Mais le Dyras a pu se déplacer suivant une direction Sud-Est/Nord-Ouest, et son embouchure se plaçait peut-être jadis au Sud de Komma ; le confluent actuel est à 3 km. 564 (soit 20 stades $\times$ 178 m. 20) de l'église de Komma. Le cours d'eau que l'on rencontre à 3 km. 564 au Sud de ce point évoque par son nom moderne la désignation antique du Mélas : Μαυρονέρις³. Il ne tarit pas pendant l'été et il reçoit au Nord un petit torrent, à sec pendant la saison chaude, le Xérias ; il dessine aujourd'hui un grand coude après Moschochôri, pour se jeter dans le Spercheios en amont du pont d'Alamanna. Enfin, au cours d'eau qui débouche du défilé situé au Sud de Moustapha-bey et près de la route menant à Bralo, on a justement rendu son nom ancien d'Asopos⁴. Près de la station *Asopos*, il reçoit à sa

1. Ou bourg ? *infra*, p. 305.

2. La désignation savante ne s'est pas encore imposée.

3. Ou Μαυρονέρις ; BURSIAI écrit : Μαύρο Νερό, I, p. 91.

4. Le nom de Καρβουνάρια est encore populaire. FAUVEL, par une étrange méprise, situait l'Asopos dans la plaine de Pharsale : « Nous passâmes l'Asope sur un pont de plusieurs arches au milieu de la plaine de Pharsale ». Cf. C. G. LOWE, *Fauvel's first trip through Greece, Hesperia*, V, 1936, p. 222. Le pont est « le pont du Pacha » sur l'Enipeus.

gauche un torrent, le Skatios, et à sa droite le Leftokarya, et il se jette dans le Spercheios en aval du pont d'Alamanna. Mais son cours, à lui aussi, a pu se déplacer. Peut-être, au lieu de se diriger vers le pont actuel, rangeait-il jadis le pied des montagnes au Nord de la route antique. Ainsi s'expliquerait l'indication d'Hérodote (VII, 199) : *παρὰ τὴν ὑπώρεαν τοῦ ὄρεος*. Il se jetait ensuite dans le golfe près du moulin actuel de Zestano et il était grossi, presque à son embouchure, du Phoinix, « le fleuve rouge »¹. On s'expliquerait aussi le voisinage d'Anthéla² qu'Hérodote situe³ entre le Phoinix et les Thermopyles, tout en disant que l'Asopos se jette dans la mer près d'Anthéla. Il est probable que le Phoinix avait été détourné légèrement pour alimenter le moulin de Zestano, mais, l'aqueduc n'ayant pas été entretenu, une partie du cours d'eau se déverse maintenant à l'Ouest aux environs de Koutséki et elle se nomme *Ψωρονέριον*; se perdant dans la mer, ce bras n'atteint plus l'Asopos⁴ (fig. 19).

Il n'est pas impossible, je crois, de se représenter l'aspect de l'embouchure du Spercheios au ^v^e siècle. Elle est située à 6 km. au Nord-Ouest du pont actuel d'Alamanna⁵. Le Dyrras,

1. Sur le lit de l'Asopos, cf. p. 246 note 5. Cf. STÄHLIN, *P.W.*, s.v. *Thermopylai*, col. 2 404, qui a repris l'identification proposée par LOLLING, *Ath. Mitt.*, IV, 1879, p. 207, lequel renvoyait à LEAKE; le Phoinix, malgré son nom, n'a pas été cité par Eva WUNDERLICH, *Die Bedeutung der roten Farbe im Kultus der Griechen und Römer*, diss. Giessen, 1925, p. 104, 2; cf. FICK, *Bezz. Beitr.*, XXII, p. 49 et suiv.; OLDFATHER, *Lokris*, dans *A.J.A.*, 1916, p. 171; NEUMANN-PARTSCH, p. 192 : « Wo der Asopos den kleinen Bach Phoinix aufnahm, befand sich die erste Enge; die Gebirgsmasse trat so nahe an's Meer heran, dass zwischen ihr und dem Sumpf nach Herodot nur ein Raum von der Breite eines Wagengeleises übrig blieb ».

2. *Infra*, p. 181 et suiv.

3. VII, 200, cf. STRABON, IX, p. 434.

4. Nous savons que des ponts avaient été construits dès le ^{iv}^e siècle sur le Spercheios : en 367, cf. POLYAENUS, II, 3, 13 (Épaminondas passe le fleuve), *infra*, p. 356), en 323, *id.*, IV, 4, 2 (Antipater franchit par ruse le fleuve et prend Lamia); au ⁱⁱⁱ^e siècle, lors de l'invasion des Gaulois, les Grecs les rompirent (PAUSANIAS, X, 20, 6-8; 22, 3), mais PAUSANIAS ne nous donne aucune indication précise sur leur emplacement.

5. STRABON nous dit (IX, p. 433) que Lamia est éloignée de 30 stades du Spercheios, chiffre qui correspond à peu près exactement avec celui de 6 km. que je propose et qui donne un point situé à l'Est de Komma et plus près de ce village que d'Imir-bey. Mais il ne faut pas oublier que Strabon : 1° donne des distances valables pour son temps, et non pour le ^v^e siècle; 2° que pour lui le stade n'est peut-être pas égal à 178 m. 20. Je reviens sur la question, *infra*, p. 295. STÄHLIN

entre Phrantzi et Alpospita, prenait une direction Ouest-Est, et se jetait dans le golfe à l'emplacement actuel de Moschochôri; le bras du fleuve qui se détache à l'Est de Phrantzi serait issu d'un phénomène de « capture » récent et le Dyras se serait dirigé d'abord vers le plein Est. Le Mélas, au Sud, se jetait dans le golfe dans la région de Moustapha-bey et l'Asopos à l'Ouest de Koutséki.

Aujourd'hui, après avoir reçu tous ces affluents, le Spercheios finit par atteindre la mer, non sans hésitation¹. En aval du pont d'Alamanna, son lit se divise en deux branches²; celle du Nord est actuellement la seule qui soit toujours alimentée; sa formation, récente, ne remonte guère au delà d'une quarantaine d'années³. Celle du Sud, au contraire, est à sec pendant la période d'été. Le chenal du fleuve est taillé comme au couteau dans les alluvions⁴ et il n'est pas prudent de risquer le passage à gué, même avec une monture. Le delta du fleuve avec ses atterrissements s'avance dans la mer sur une longueur de 3 km. et, par les jours clairs d'été, on voit qu'il se prolonge sous les flots bleus par une langue de sables mouvants sur plusieurs centaines de mètres. L'embouchure actuelle est éloignée de 15 km. vers l'Est de l'embouchure antique à l'époque des guerres médiques⁵.

cite le texte de STRABON, IX, p. 435 indiquant que l'embouchure est située à 10 stades des Thermopyles et il écrit (P. W., s.v. Σπερχειός, col. 1627): « Von Hafen am Westtor der Thermopylen bis zur Spercheios's Mündung (nach einer nicht ganz sicheren Lesung) 10 stades = 1,77 km. das wäre unterhalb der Brücke Alamanna; 7,5 km. von der für 480 ermittelten Mündungstelle entfernt ».

1. Cf. LUCAS, p. 28 : « Cette Rivière... revient toujours sur ses pas, et semble ne quitter cette belle plaine qu'avec chagrin ».

2. La cause de cette instabilité est que le Spercheios, riche en sédiments, cherche à pousser dans la mer ses alluvions sous forme de cône: puis le fleuve se sépare, de nouveaux cônes se placent à côté des premiers et il se produit des deltas. PHILIPPSON, *Das Mittelmeergebiet*, éd. de 1904, p. 73.

3. STÄHLIN, P. W., s.v. Σπερχειός, col. 1627, dit qu'en 1889 le Spercheios coulait parallèlement aux Thermopyles.

4. Cf. l'aspect du Méandre dans son cours inférieur : « Son lit ... est un fossé profond, creusé entre des berges à pic de 3 à 4 mètres de hauteur ». RAYET-THOMAS, l.l., p. 21.

5. Selon le calcul de NEUMANN-PARTSCH, p. 192. STRABON précise que l'embouchure est située à 30 stades de Lamia (IX, p. 433 : ἐκδιδόντος δὲ (— τοῦ Σπερχειοῦ) πλησίον Θερμοπυλῶν μεταξὺ αὐτῶν καὶ Λαμίας... ἀπέχει δὲ Λαμίας ὁ Σπερχειός περὶ τριάκοντα σταδίου).

VI

Le golfe Maliaque¹, où se jette le Spercheios, est situé à « 6 milles à l'Ouest de l'extrémité de l'Eubée »² et, comme l'a justement remarqué Beaujour³, « au fond de l'angle que fait le canal d'Eubée, en s'ouvrant sur la mer Égée ». C'est l'un des golfes profonds de la Grèce orientale. Continuant la vallée du Spercheios, il commande un couloir en forme de coude qui, au Nord, mène au golfe Pagasétique, tandis qu'au Sud, il conduit à l'Euripe. Limité à l'Ouest par l'embouchure du Spercheios et au Sud par les marais des Thermopyles, il est creusé par toute une série de petites baies irrégulières, tandis qu'à l'Est, les pointes d'Echinos⁴ et de Chiliomeli (un peu à l'Est d'Haghia Triada) en marquent assez exactement l'entrée. D'Est en Ouest il mesure actuellement 7 milles d'après les *Instructions nautiques*, 14 km. d'après Vortsela⁵. Un seul port, Stylida, qui sert d'échelle à Lamia, est fréquenté par les caboteurs qui assurent, une ou deux fois par semaine⁶, les communications avec Volo et Chalcis. Mais il n'est pas accessible aux bâtiments dont le tirant d'eau dépasse 5 m. Le village d'Haghia Marina, situé un peu à l'Ouest de Stylida, possède un wharf métallique long de 140 m. qui fut utilisé pendant la guerre, mais on n'oserait conseiller maintenant aux vapeurs calant 7 m. d'y accoster⁷ et le plus sage serait de mouiller un peu au large d'Haghia Marina, près de la côte Nord⁸. Il existe certes un autre mouil-

1. Pour la bibliographie, j'ai utilisé J. SION, p. 538 et 559; Fr. STÄHLIN, *P.W., s.v. Malischer Busen*, col. 905-907 : la carte est inexacte : *id.*, *H. Th.*, p. 197 : VORTSELA, p. 9 et suiv.

2. *Instructions nautiques sur le bassin oriental de la Méditerranée*, Paris, 1896, n° 778, p. 410.

3. P. 168.

4. Cf. ARISTOPHANE, *Lysistrata*, 1168-70 παράδοθ' ἡμῖν τουτονὶ | πρώτιστα τὸν Ἐχινούντα καὶ τὸν Μηλιά | κόλπον τὸν ὕπισθεν...; SCYMNOS, 603; SCYLAX, 63; POLYBE, IX, 41, 11.

5. P. 9.

6. Et non plus « tous les jours », *Instructions nautiques*, Annexe, 1905, n° 778, p. 64.

7. *Instructions nautiques*, l.l., p. 411.

8. PHILIPPSON, p. 65.

lage non loin des Thermopyles, devant Haghia-Triada ; bien qu'il possède un fond « de vase molle, mais de très bonne tenue », sa profondeur est insuffisante et il a l'inconvénient d'être trop rapproché d'une région malsaine, et qui peut devenir dangereuse par un vent d'Est qui fraîchirait.

Ainsi, au contraire du golfe de Volo, le golfe Maliaque est aujourd'hui peu hospitalier et il ne favorise guère la navigation. Comme la région des Thermopyles, il a subi de grands changements depuis l'époque de l'antiquité. Cette évolution pose donc plusieurs problèmes et seuls les textes et les données archéologiques peuvent permettre d'en reconstituer la physionomie antique.

Son nom s'est transformé, tout comme celui du Spercheios. L'indication « golfe Maliaque » des cartes modernes est un véritable archaïsme. Les *Instructions nautiques* donnent au golfe le nom de « golfe de Zeitouni ou de Stylida », qui date d'une époque plus récente. Depuis l'antiquité, il fut successivement désigné sous quatre noms : celui de Μηλιεύς κόλπος est le plus ancien ; il s'y substitue celui de Μαλιακός κόλπος, le plus commun dans la κοινή ; enfin on rencontre aussi Λαμιακός κόλπος et, plus rarement, Αθιναιανικός κόλπος¹.

Le golfe Maliaque, nous l'avons vu, remplit la zone effondrée qui sépare l'Othrys de l'Oeta et c'est sans doute par l'effet des fractures qui ont séparé l'Eubée du continent. Mais, comme il se comble d'une manière lente et continue, par les alluvions du Spercheios, son caractère primitif serait presque oublié si les tremblements de terre ne l'évoquaient d'une manière tout extérieure.

Les anciens ne s'y étaient pas trompés et ils avaient reconnu qu'entre l'Eubée et la Grèce centrale, il n'y avait pas, à l'origine,

1. Je signale la forme unique et contestée de Οἰταῖον κόλπον dans ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, III, 14, 8, où MÜLLER propose de lire Ὀπουντίον, p. 537, note. Pas plus pour ce nom que pour celui du Spercheios, je n'ai cru utile de reprendre ici tous les textes par le menu. L'essentiel a été indiqué par DITTENBERGER, *Hermes*, XLII, 1907, p. 167 et suiv. Cf. aussi FR. STÄHLIN, *P.W., s.v. Malischer Busen*, col. 906.

solution de continuité¹. D'après la carte de Philippson² il y aurait, au Nord de l'Eubée, une formation calcaire comparable à celle de la région du Spercheios avec, à l'extrême-Nord, des schistes cristallins paléozoïques (?) et de la serpentine³. Il serait banal d'insister sur ces constatations peu nouvelles. Il existe aussi toute une série de sources chaudes, à Platystomo⁴, à Hypati⁵, aux Thermopyles⁶, à Kamména-Vourla (Καμμένα Βούρλα) et à Aedipso⁷, situées sur une ligne de fracture du sol⁸. Les anciens ne les connaissaient pas toutes. Il n'est point question dans les textes de celles de Platystomo⁹ ni de celles de Kamména-Vourla, et ce silence peut s'expliquer par une apparition récente des sources à la suite de phénomènes sismiques¹⁰. Enfin la région a été le théâtre de secousses sismiques dont l'histoire nous a conservé le souvenir. La plus célèbre est celle qu'avait mentionnée Démétrios de Callatis dans un passage cité par Strabon¹¹.

1. Cf. par ex. STRABON, I, p. 60, sur lequel je reviens *infra*, et p. 70 ; PLINE, *Nat. Hist.*, II, 204 et IV, 63, rattache l'Eubée à la Béotie ; PROCOPE, *De aedif.*, IV, 3, p. 275, éd. du *Corpus* de Bonn. Pour les études modernes, cf. PHILIPPSON, *P.W.*, s.v. *Euboia* ; GEYER, *Topogr. z. alten Gesch. der Insel Eubois*, dans les *Quelle u. Forschungen z. alten Gesch. u. Geogr.* de Sieglin, VI, Berlin, 1903, p. 1 ; M. DEPRAT, *Étude géologique et pétrographique de l'île d'Eubée*, thèse sciences, Paris, 1905, p. 16-17.

2. *Th. u., Ep.*, pl. 2, et surtout *Annales de Géographie*, VII, 1898, p. 122-123.

3. Les deux continents sont séparés par les fosses d'Atalanti et de Trikkéri.

4. *Supra*, p. 31.

5. *Infra*, p. 337.

6. *Infra*, p. 189 note 14.

7. Sur celles-ci cf. OLDFATHER, *P.W.*, s.v. *Lokris*, col. 1150.

8. Le fait est bien connu : je me borne à rappeler la remarque de EM. DE MARTONNE, *Traité de géographie physique*, I (5^e éd.), p. 452 : [les sources thermales] « sont presque toujours en rapport avec une dislocation tectonique ». C'est par erreur qu'il a été parlé du caractère volcanique de la région, *R. Arch.*, 1934, II, p. 29.

9. Cf. *supra*, p. 31.

10. Le rapport des sources thermales et des séismes est connu d'Aristote : *Météor.*, II, 8 : Ἐτι δὲ περὶ τόπους τοιούτους οἱ ἰσχυρότατοι γίνονται τῶν σεισμῶν, ὅπου ἡ θάλασσα ροώδης ἢ ἡ χώρα σομφή καὶ ὕπαντρος... Διὸ καὶ τὰ θερμὰ τὰ περὶ Αἰδεψον ἀπὸ τοιαύτης αἰτίας γέγονεν.

11. La bibliographie citée par M. DEPRAT, *l.l.*, p. 23, n. 1 et p. 24-26, sera complétée par les études suivantes qui se rapportent à notre sujet : F. JACOBV, *die Fragmente...* II, 1926, A, 85, F, n° 6, p. 204 : le commentaire, II, C, F, p. 150, n'apporte presque rien ; outre NEUMANN-PARTSCH, p. 319-333, cf. CAPELLE, *Erdbeben im Altertum, Neue Jahrbücher f.d. class. Altertum*, XXI, 1908, p. 603-603, et, du même, *P.W.*, s.v. *Erdbebenforschung*, col. 344-374, dans le *Suppl.* Bd. IV, 1924 ; enfin, K. REINHARDT, *Poseidonios*, Munich, 1921, p. 88, cite le texte de Démétrios.

Démétrios avait dressé la liste (perdue) des tremblements de terre de l'antiquité ; le seul texte de lui parvenu jusqu'à nous relate un séisme au cours duquel une grande partie des îles Lichades et du Koineon furent engloutis ; les sources chaudes d'Aedipso et des Thermopyles tarirent pendant trois jours ; à Echinos, à Phalara, à Héracléia, beaucoup de maisons furent renversées, au point que Phalara fut presque entièrement rasée ; des désastres analogues survinrent à Lamia et à Larissa ; Scarphée fut arrachée de ses fondations et n'eut pas moins de dix-sept cents habitants noyés ; Thronioi en eut plus de la moitié ; il se forma des raz de marée en trois endroits : l'un se porta sur Scarphée et sur Thronion, l'autre sur les Thermopyles, un troisième vers la plaine jusqu'à Daphnous de Phocide. Les sources des fleuves tarirent pendant trois jours et le Spercheios modifia son cours et changea les routes en voies navigables.

Cette catastrophe dont j'ai emprunté tous les détails effrayants au texte de Démétrios pose un problème. Selon Capelle¹ elle serait survenue en 427 ou en 426² pendant l'été, et elle serait la même que celle dont Thucydide a dit quelques mots (III, 89)³. Beloch a contesté cette chronologie⁴ et il distingue deux tremblements de terre, dont l'un aurait eu lieu en 426, l'autre à une date postérieure. Il néglige tous les arguments pour ne s'attacher qu'à la seule mention faite par Démétrios de *Φωκικὸς Ἀχρονόος*, qui suppose donc un fait contemporain du III^e siècle⁵. Cette opinion a été contestée par Oldfather⁶, qui riposte par tout un faisceau d'objections : 1^o nous ne savons pas exactement l'ordre dans

1. *Neue Jahrb.*, l.l., p. 606.

2. CAPELLE, *P.W.*, l.l., col. 348, l. 25.

3. Même date de 426 été dans NEUMANN-PARTSCH ; MISS SEMPLÉ, l.l., p. 46 do me comme dates 427 et 426 ; même opinion de STÄHLIN, *H. Th.*, p. 198, n. 1.

4. En dernier lieu, *Griech. Gesch.*, I, 1 (2^e éd.), p. 55 et n. 2, où il renvoie à *Klio*, XI, 1911, p. 441.

5. SCHÖBER, p. 27 et n. 127-128, date la catastrophe d'après 233/2.

6. *P.W.*, s.v. *Alope*, *Suppl. Bd.*, III (1918), col. 84.

lequel se sont succédé le séisme, la dévastation de la cité sous Nicias, et la fondation d'Héracléia. Il est vraisemblable que Nicias a été envoyé avant le séisme ; après le désastre il était inhumain et inutile de ravager une seconde fois un pays dévasté par les éléments ; 2^o les secousses sismiques ont dû se répéter pendant plusieurs mois, de l'hiver 427-426 jusqu'à l'été 426, et Héracléia a pu être endommagée par le même séisme qui dévasta Atalante ; 3^o même si alors Héracléia n'avait pas encore été fondée, Démétrios a bien pu commettre un anachronisme, parce que la ville de Trachis que remplace Héracléia n'est éloignée que de 6 stades et qu'elle existait déjà.

Pour mieux juger de la valeur de ces deux opinions si opposées il est utile de reprendre les textes.

Thucydide (III, 89) nous donne les détails que voici : « L'été suivant, les Péloponnésiens et leurs alliés s'avancèrent jusqu'à l'isthme avec l'intention d'envahir l'Attique sous la conduite d'Agis, fils d'Archidamos, roi des Lacédémoniens. Mais comme il survint de nombreux séismes, ils rebroussèrent chemin et l'invasion n'eut pas lieu. Et vers ces temps-là, pendant qu'avaient lieu les séismes à Orobiai en Eubée, la mer s'éloigna de ce qui était alors la terre ferme, puis, revenue sous la forme d'une énorme lame, elle se précipita sur une partie de la ville, la submergea, puis se retira, et c'est maintenant la mer là où jadis était la terre. Parmi les hommes, elle fit périr tous ceux qui n'avaient pu gagner à temps les hauteurs par la fuite »¹. Thucydide cite ensuite l'inondation de l'île d'Atalante, près de Locres opontienne, le raz de marée de Péparéthos.

1. Τοῦ δ' ἐπιγιγνομένου θέρους Πελοποννήσιοι καὶ οἱ ξύμμαχοι μέχρι μὲν τοῦ ἰσθμοῦ ἦλθον ὡς εἰς τὴν Ἀττικὴν ἐσβαλοῦντες Ἀγιδος τοῦ Ἀρχιδάμου ἡγομένου. Λακεδαιμονίων βασιλέως, σεισμῶν δὲ γενομένων πολλῶν ἀπετράποντο πάλιν καὶ οὐκ ἐγένετο ἐσβολή. Καὶ περὶ τούτους τοὺς χρόνους, τῶν σεισμῶν κατεχόντων, τῆς Εὐβοίας ἐν Ὀροβίαις ἡ θάλασσα ἐπανελθοῦσα ἀπὸ τῆς τότε οὐσῆς γῆς καὶ κυματωθεῖσα ἐπῆλθε τῆς πόλεως μέρος τι. καὶ τὸ μὲν κατέκλυσε, τὸ δ' ὑπενόστησε, καὶ θάλασσα νῦν ἐστὶ πρότερον οὐσα γῆ· καὶ ἀνθρώπους διέφθειρεν ὅσοι μὴ ἐδύναντο φθῆναι πρὸς τὰ μετέωρα ἀναδραμόντες.

Diodore (XII, 59) a repris les mêmes faits et il paraphrase le texte de Thucydide, mais loin d'y ajouter des précisions, il supprime certains détails concrets. Il se borne à signaler la retraite que firent les Péloponnésiens à la nouvelle des tremblements de terre ; il parle de nombreux et importants séismes (σεισμῶν..... μεγάλων γινομένων) qui survinrent en beaucoup de régions de la Grèce (πολλὰ μέρη τῆς Ἑλλάδος), parmi lesquelles il ne nomme que la Locride et l'île d'Atalante, mais pas une seule cité (πόλεις τινὰς ἐπιθαλαττίους ἐπικλύσασαν τὴν θάλατταν). Après cette transition vague, ἀμα δὲ τούτοις πραττομένοις, il passe au récit de la fondation d'Héracléia. Par conséquent il est impossible, si l'on confronte ces deux textes avec celui de Démétrios, de dater le séisme de 427. Seule, la date de 426 serait tolérable, et encore fait-elle difficulté.

Il est en effet peu probable, si le séisme relaté par Démétrios est de 426, que Thucydide n'ait pas nommé une seule des cités du golfe Maliaque, alors qu'il mentionne celles de Locride. Ce silence est d'autant plus étonnant que le chapitre 92 du livre III relate la fondation d'Héracléia. Il est encore surprenant, si le séisme date de 426 et s'il a affecté la région du golfe Maliaque et des Thermopyles, comme le soutient Oldfather en particulier, qu'Héracléia n'ait rien éprouvé. Or Thucydide nous l'aurait certainement fait connaître.

L'interprétation de Beloch est donc la plus acceptable. Il s'est produit en 426 — avant la fondation d'Héracléia — un grand séisme qui a secoué la côte de Locride. Il a certainement été ressenti sur le golfe Maliaque, mais les dégâts, s'il y en eut, furent insignifiants et dépassés en horreur par ceux d'Orobiai et de Locres.

Plus tard, à une date incertaine, peut-être au milieu du III^e siècle, une nouvelle secousse sismique, accompagnée, elle aussi, d'un raz de marée, ravage la région déjà dévastée deux siècles auparavant — tout le golfe Maliaque — et elle se fait sentir jusqu'à Larissa. Il faut donc distinguer dans nos textes

deux groupes : celui de Thucydide, paraphrasé et résumé par Diodore, qui se rapporte au ^v^e siècle, et celui de Démétrios de Callatis, cité par Strabon, qui concerne le ⁱⁱⁱ^e siècle ¹.

Il n'est pas hasardé de supposer qu'il y eut encore avant notre ère d'autres catastrophes de ce genre. Elles furent moins importantes ou n'eurent pas d'historiens, car il nous faut en venir au ^{vi}^e siècle après J.-C. pour rencontrer des faits comparables dans leur horreur. Procope fait le récit (*Histoire des guerres, Bell. Goth.*, IV, 25, p. 595, *Corpus* de Bonn) des tremblements de terre qui dévastent la Grèce centrale en 551, de Chéronée à Patras et à Naupacte. Dans le golfe Maliaque, il signale un raz de marée à Echinós et un autre à Scárophée de Béotie. Si l'on compare le récit de Procope à celui de Démétrios, on sera frappé de certaines ressemblances. Je ne crois pas qu'elles soient uniquement inspirées par des soucis littéraires ². Les phénomènes se manifestent de façon peu variée ; ils offrent des analogies après de longs intervalles de temps et les descriptions ne se ressemblent que parce que les catastrophes reparaissent identiques ³.

1. OROSE, II, 18, 7, parle de la catastrophe d'Atalante et de la Locride immédiatement après avoir mentionné l'éruption de l'Etna que connaît DIODORE (XIV, 59) et que l'on date de 396. Ce texte se rapporte à des événements du ^{iv}^e siècle, comme le montre le rapport avec Diodore, et non pas au ^v^e ni à l'éruption de l'Etna citée par THUCYDIDE (III, 116). L'Etna eut plusieurs éruptions, on ose à peine le faire observer.

2. L'objection peut être faite. Procope a imité Thucydide : H. BRAUN, *Procopius Caesariensis quatenus imitatus sit Thucydidem*, diss. Erlangen, 1885 ; il s'est inspiré d'HÉRODOTE : H. BRAUN, *Nachahmung Herodots durch Prokop*, Nuremberg, 1894.

3. Pour celle de 1894, qui rappelle celles de l'antiquité, cf. MITSOPOULOS, *die Erdbeben von Theben u. Lokris in den Jahren 1893 u. 1894*, *Petermann's Mitt.*, XL, 1894, p. 217-227. PHILIPPSON, *Der Peloponnes*, Berlin, 1892, p. 439, a mentionné cette zone de tremblements de terre, l'une des quatre zones très instables de la Grèce, avec le golfe de Corinthe, le golfe d'Égine, la côte des Iles Ioniennes et celle de la Messénie. Voir F. DE MONTESSUS DE BALLORE, *Les tremblements de terre, géographie séismologique*, Paris, 1906, p. 266-269, qui note la coïncidence avec une zone de fracture, la fréquence des secousses dans toute l'Eubée, même dans la partie cristalline du Nord et dans les Sporades septentrionales, cristallines. Il y a lieu d'expliquer la sismicité selon la règle générale, par la présence de fractures qui jouent. Voir *id.*, *Bibliografía general de Tremblores y Terremotos*, Santiago de Chile, 1915 suiv.

Des observations récentes, faites avec plus de souci scientifique, montrent que le golfe Maliaque, dû à un effondrement, est très instable, et elles donnent à notre hypothèse une plus grande vraisemblance¹.

A voir aujourd'hui ce golfe, avec ses eaux le plus souvent tranquilles, rarement troublées, non par la tempête, mais par un coup de vent subit et passager, on n'imaginerait guère qu'il ait pu être le théâtre de pareils bouleversements. Hérodote déjà observait, dans l'antiquité, chaque jour le flux et le reflux². Ces mouvements de la mer sont ici plus sensibles qu'ailleurs ; le caractère plat du rivage à l'embouchure du fleuve met mieux en évidence la marée locale exceptionnelle qui est causée par la présence de deux canaux se rejoignant à angle droit ; cette rencontre entraîne des phénomènes complexes de résonance des ondes-marées provenant, par les deux canaux, de directions opposées. Ainsi, une différence de niveau de 1/3 de mètre ou de 1/2 mètre, qui serait ailleurs inaperçue, découvre ou submerge ici une étendue plus grande³. La côte était donc déjà basse du temps d'Hérodote.

On souhaiterait pouvoir retracer avec quelque précision le dessin du golfe dans l'antiquité, au moins à partir de l'époque des guerres médiques, et suivre ses modifications. Nous avons dit comment Grundy avait pu déterminer la ligne du rivage

1. De 1927 à 1930, on a enregistré à Lamia 6 tremblements de terre sensibles à l'homme, et 3 à Hypati. En 1931, 3 à Lamia, 3 à Styliada et 1 à Hypati sont sensibles à l'homme (*Ann. Stat. Gr.*, publié par le Ministère de l'Economie Nationale, fasc. daté de 1933, p. 35 et 36). Cf. aussi la carte de F. DE MONTESSUS DE BALLORE, *l.l.*, fig. 40, Grèce, p. 267.

2. VII, 198 : [Xerxès se rend] ἐς τὴν Μηλίδα παρὰ κόλπον θαλάσσης, ἐν τῷ ἄμπατις τε καὶ ῥηχὶ ἀνὰ πᾶσαν ἡμέραν γίνεται. Sur ce texte, cf. G. PASQUALI 'Αντιδώρον, *Festschrift Wackernagel*, Göttingen, 1923, p. 326-332 : 'Αμπατις und die ältesten Beobachtungen der Gezeiten im Mittelmeer, qui attribue l'origine de ces observations aux Corinthiens. Cf. aussi D. ΕΓΓΙΝΙΤΗΣ, *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, 1932, p. 194-203 : *Les marées dans la science ancienne* (cf. en particulier p. 196-197 et p. 199). Le reflux se produirait quand, le vent ayant cessé, l'équilibre se rétablit (ARISTOTE, *Προβλήματα*, 26, 4) ; les oscillations de la mer semblent croître lorsqu'elles s'engagent dans un espace étroit et peu profond (ARISTOTE l'a fort bien vu : *Μετεωρολ.*, II, 1, 11) et c'est le cas du golfe Maliaque.

3. NEUMANN-PARTSCH, p. 149-150 ; les géographes modernes l'ont noté : *Ein.* de MARTONNE, *l.l.*, p. 409-410 et 402.

auprès des Thermopyles¹, mais aucune étude comparable n'a été tentée pour l'ensemble du golfe et nous ne disposons que de renseignements épars.

On a vu qu'il s'étend aujourd'hui, à l'Est de la route de Lamia aux Thermopyles, une zone marécageuse², que l'embouchure primitive des cours d'eau a pu se laisser déterminer approximativement³ et l'on admettra que l'ancienne ligne du rivage passait au Sud de Lamia, quelques kilomètres à l'Est de Komma et qu'elle aboutissait au pont d'Alamanna. Cette hypothèse s'accorde avec le texte d'Hérodote disant que le long du golfe il existe une plaine tantôt assez large, tantôt très resserrée, au delà de laquelle s'élèvent les roches trachiniennes⁴.

Quelques faits précis nous renseignent sur l'envasement progressif du golfe. En 480, l'armée de terre chargée de défendre les Thermopyles peut aider la flotte grecque stationnée au large de l'Artémision⁵. Les communications entre les forces navales et terrestres sont facilitées par la proximité des deux positions, mais plus encore parce qu'un navire à trente rameurs⁶ peut assurer la liaison entre les Grecs des Thermopyles et l'escadre. Or en 279, lors de l'invasion des Galates, les Athéniens venus au secours des Grecs eurent beaucoup de peine à manœuvrer leurs bâtiments, car le golfe était bourbeux du côté des Thermopyles⁷. En 426, Héracléia est éloignée de 20 stades de la mer (Thuc., III, 92, 6)⁸. Tite-Live décrit le voisinage des Thermopyles comme des lieux impraticables

1. *Supra*, p. 44.

2. *Supra*, p. 43.

3. *Supra*, p. 65.

4. VII, 198 : Περὶ δὲ τὸν κόλπον τοῦτόν ἐστι χῶρος πεδινός, τῇ μὲν εὐρύς, τῇ δὲ κάρτα στενός · περὶ δὲ τὸν χῶρον τοῦτον ὄρεα ὑψηλά... Τρηχίνοι πέτραι καλεόμεναι.

5. HÉRODOTE, VII, 175.

6. HÉRODOTE, VIII, 21.

7. PAUSANIAS, I, 4, 3 : Οἱ δὲ (sc. οἱ Ἀθηναῖοι) σφίσιν ἐπὶ τῶν νεῶν μάλιστα ἐταλαιπώρουν, ἅτε τοῦ κόλπου τοῦ Λαμιακοῦ τελευτωδὲος πρὸς ταῖς Θερμοπύλαις ὄντος · αἴτιον δὲ, ἔμοι δοκεῖν, τὸ ὕδωρ ταύτῃ τὸ θερμὸν ἐκρέον ἐς τὴν θάλασσαν... ἐβιάζοντο κατὰ τοῦ πηλοῦ πλεῖν. Cf. aussi, *Id.*, X, 20, 6-8, sur les marais.

8. STÄHLIN, *P.W.*, s.v. Σπερχιός, col. 1627, cf. *infra*, p. 251.

à cause de la boue des marécages et des fondrières¹. Lors de la campagne de Metellus, Critolaos en fuite disparut dans les marais². Enfin il existait sur la côte des ports dont la trace même a disparu³. Lorsque Xerxès est entré dans la plaine, il est arrivé à Anticyre, cité près de laquelle passait le Spercheios avant de se jeter à la mer⁴; il y avait aussi, encore au temps de Strabon, un grand port auprès du sanctuaire d'Anthéla⁵.

En résumé, le golfe limité au Nord par Echinós, à l'Ouest par Phalara, au Sud par Anthéla, mesurait environ 20 km. de longueur Ouest-Est sur 15 km. de largeur Nord-Sud (Stylida-Alpenoi) et il couvrait une superficie de 30.000 hectares. Depuis les guerres médiques, il se serait déplacé vers l'Est de 6 km. au moins, d'après Vortsela, et la masse d'alluvions déversée serait égale à 5 km. de longueur sur 8 km. de largeur; elle aurait 3 m. d'épaisseur, ce qui donnerait 120 millions de mètres cubes ou 60.000 mètres cubes par an⁶.

De cette modification qui se poursuit insensiblement sous nos yeux, l'agent principal est le Spercheios. Nous ne pouvions négliger le rôle qu'à sa manière il a joué dans l'histoire de la vallée.

1. XXXVI, 18 : « loca..., in via palustri limo et voraginibus ». Cf. APPIEN, *Syr.*, 17 : Τῇ μὲν θάλασσα τραχεῖα καὶ ἀλίμενος, τῇ δὲ ἔλος ἀβατόν τε καὶ βαραθρῶδες.

2. PAUSANIAS, VII, 15, 3 : Κριτόλαος δὲ οὔτε ὥφθη ζῶν μετὰ τὴν μάχην, οὔτε ἐν τοῖς νεκροῖς εὐρέθη· εἰ δὲ ἐτόλμησε τῆς πρὸς τῇ Οὔτῃ θάλασσης ἐς ταύτης καταδύναι τὸ τέλμα, παντάπασιν ἔμελλεν ἀγνωστός τε καὶ ἄπυστος οἰχέσσεσθαι κατὰ τοῦ βυθοῦ.... KROLL, *P. W.*, s.v. *Kritolaos*, col. 1930, date cette mort de 147, et il suppose que Critolaos était le successeur de Diaios : *contra*, AYMARD, *Rev. Et. Anc.*, XXX, 1928, p. 45 et 47 (non cité par KROLL).

3. Cf. *infra*, p. 303-307.

4. Cf. p. 64 et p. 305-306.

5. Cf. *infra*, p. 191.

6. VORTSELA, p. 28, se fonde sur des calculs faits en 1901 par le Πολυτεχνεῖον de Metsovo (Ecole Polytechnique d'Athènes). NEUMANN-PARTSCH, p. 350, que VORTSELA ne cite pas, estiment que l'envasement a reculé le rivage vers l'Est de 8 à 12 km. STÄHLIN, *P. W.*, s.v. *Σπερχειός*, col. 1627, évalue le recul à 14 km. Enfin J. SION, *l.l.*, p. 538, d'après la *Notice sur la Grèce centrale*, publiée par le Ministère de la Guerre, p. 107, pense que « les boues du delta auraient gagné 136 km. * depuis notre ère ». On pourrait songer à l'envasement du golfe Latmique, (RAYET-THOMAS, *l.l.*, p. 31-32) et rappeler que la progression des terres y aurait été d'abord de 1.200 m. par siècle, puis de 600 m., mais je n'en ferai pas état. La situation des deux golfes est très différente, puisque le golfe Maliaque est au fond de deux couloirs, comme je l'ai déjà indiqué, p. 74.

VII

Les anciens ont été fort avares d'indications sur le climat et les conditions de vie dans la vallée du Spercheios. Il nous faut donc recourir à des informations modernes ¹ qui sont souvent trop discrètes à notre goût. Fr. Stählin se borne à dire que le climat dans la région du bas Spercheios se caractérise par de fortes chaleurs et par d'abondantes précipitations ; il ajoute qu'en mai 1912, il y souffrit du *livas* et il donne les chiffres moyens de la température annuelle et des chutes de pluies ².

Il m'a semblé qu'il n'était pas sans intérêt d'apporter, dans la mesure du possible, des précisions plus grandes, mais la tâche n'est point facile, je le répète. Neumann-Partsch écrivaient que les informations météorologiques faisaient complètement défaut pour la Grèce centrale ³ et si nous sommes aujourd'hui moins mal partagés, nous sommes encore réduits aux moyennes de Lamia ⁴, la seule ville ayant eu, à un moment donné, une station météorologique. Les indications que je donne ici seront nécessairement bornées. Elles valent mieux qu'une ignorance totale. Il eût cependant été intéressant de posséder quelques notions sur les variations de température ou sur le régime hygrométrique de l'Oeta, de l'Othrys et de la haute vallée ⁵.

1. La théorie de la stabilité du climat de la Grèce, défendue par D. ÉGINITIS, est toujours considérée comme exacte. Cf. E. G. MARIOPOULOS, *Etude sur le climat de la Grèce*, Paris, 1925, p. 53 : « Depuis Homère jusqu'à nos jours la nature du pays... ne présente aucune altération appréciable » (*ibid.*, p. 57-59).

2. P. W., s.v. *Malis*, col. 804.

3. P. 57 : « Während für... Mittelgriechenland meteorologische Beobachtungen völlig fehlen ».

4. Lamia a cessé d'avoir un centre d'observations et elle ne figure plus sur l'*Ann. Stat. Gr.*

5. Il serait facile d'en acquérir si les instituteurs des villages prenaient la peine ou avaient la patience de faire des observations journalières. Mais cette curiosité semble peu répandue, et le volume *La Grèce actuelle*, publié par le Ministère des Affaires Etrangères helléniques en 1933, se borne à constater, p. 7 : « Le climat en Grèce, est sujet d'une année à l'autre, à une extrême variabilité ». Il existe, heureusement, quelques données du service de statistique et je les ai utilisées de mon mieux ; mais je n'ai pu consulter l'*Atlas climatologique de la Grèce* publié (en français) par l'Observatoire d'Athènes (1936).

1^o *Température*. La ville de Lamia (altitude 69 m. selon E. Alt)¹ se rapproche beaucoup, par la température, de la ville de Volo. Le tableau suivant, établi sur une période de 5 ans, à partir de 1898, le montrera² : pour Lamia la moyenne annuelle de 17,4 est supérieure à celle de Volo, 17,1 (en 1932, la

Moyennes	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Lamia (69 m.)	7, 8	10, 5	11, 3	16, 5	20, 4	24, 2	27, 2	26, 9	23, 3	19, 3	12, 0	9, 6
Volo (10 m.)	7, 9	10, 7	12, 0	15, 0	19, 8	23, 3	26, 0	25, 9	22, 6	19, 2	13, 0	10, 2
Volo (1932)	6, 7	5, 3	8, 9	16, 2	21, 6	26, 1	28, 9	27, 9	25, 2	22, 7	13, 9	10, 2

température moyenne de Volo fut de 17,7)³. La comparaison avec les villes de la Thessalie continentale a été faite par Alt, pour une période qui s'étend de 1898 à 1915, et que donne le tableau suivant :

Moyennes	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Lamia (69 m.)	7, 2	8, 9	10, 7	15, 7	20, 8	25, 4	28, 1	27, 7	23, 8	19, 1	13, 1	9, 6
Triccala (113 m.)	4, 9	7, 3	11, 0	15, 2	20, 6	24, 6	28, 1	27, 8	23, 0	17, 4	11, 0	7, 5
Larissa (74 m.)	5, 1	7, 4	10, 7	14, 8	20, 2	24, 8	27, 7	27, 4	22, 7	17, 4	11, 1	7, 7

ce qui donne une moyenne annuelle de 17,9 à Lamia, de 16,5 à Triccala et de 16,4 à Larissa.

Il ne faut cependant pas que ces tableaux abusent. La moyenne de janvier est plus froide à Lamia qu'à Athènes⁴ (8,6) et si la moyenne annuelle est plus élevée à Lamia qu'à Volo, la différence tient au fait que les mois d'été y sont plus

1. *Handbuch der Klimatologie*, III, Teil M, Berlin 1932, p. 178.

2. Je l'ai dressé d'après SCHELLENBERG, *Studien zur Klimatologie Griechenlands*, diss. Leipzig, 1908, p. 37-38, dont j'ai complété les renseignements, pour Volo, par les données de l'*Ann. Stat. Gr.*, 1932, p. 16.

3. Pour la même période, SCHELLENBERG note les moyennes annuelles : à Triccala : 16,1 ; à Larissa : 16,2 ; à Athènes : 17,6 (*l.l.*, p. 21 et 24).

4. Selon SCHELLENBERG, p. 21.

chauds. En revanche les mois d'hiver y sont plus froids. Pour la même période 1898-1903, Schellenberg note que le maximum absolu est d'environ 40°, avec trois fois une température supérieure à 40°, tandis que le minimum est chaque année inférieur à zéro, et la plupart du temps d'une manière appréciable. Les écarts de température sont fréquents. Le 20 juillet 1894, le thermomètre est monté à 44,3, tandis que le 1^{er} janvier 1894, il était tombé à —6,4. Pendant la même période, on relève à Lamia une moyenne de 6 jours de gelée, avec un maximum de 10 jours (en 1902 et en 1903); les jours de neige varient, encore pendant la même période, de 4 en moyenne à 6 au maximum.

Il est superflu de rappeler que ces indications ne valent que pour Lamia et ses environs immédiats. Pour l'Oeta, l'Othrys ou Carpénision, les données seraient différentes¹.

2° *Pluies*. Pour les précipitations pluviales, je puis établir le tableau suivant, qui juxtapose, pour Lamia, les chiffres de Schellenberg (1898-1903) et ceux de Alt (1898-1915)² et, pour Volo, les chiffres de Schellenberg et la moyenne de 1932, d'après l'*Annuaire de statistique*³.

Moyennes	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Lamia (69 m.) (SCHELL.)	58, 8	40, 5	46, 0	42, 2	31, 0	51, 5	22, 6	43, 4	31, 3	58, 3	125, 7	76, 2
Lamia (ALT) ⁴	59	59	41	36	47	35	21	25	28	62	85	84
Volo (10 m.) (SCHELL.)	31, 3	27, 2	34, 3	25, 7	29, 1	27, 8	13, 3	20, 3	24, 3	42, 0	86, 9	50, 6
Volo (Ann. st.)	14, 1	25, 3	76, 5	10, 3	10, 6	1, 5	1, 0	3, 5	12, 3	6, 2	64, 3	18, 1

1. Je n'ai pas pu consulter R. KUX, *Kritische Studien zu den Temperaturverhältnissen Griechenlands*, Leipzig, 1921.

2. SCHELLENBERG, *l.l.*, p. 81; ALT, *l.l.*, p. 178-179.

3. *l.l.*, p. 21. Les chiffres donnés par A. KÉPHALA, *Πρακτικά τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, 1927, 179-183 : *Περὶ τῆς διανομῆς τῆς βροχῆς ἀνὰ τὴν Θεσσαλίαν* sont un peu différents pour Volo, mais cette étude n'apporte rien pour Lamia.

4. ALT a ramené tous les chiffres de pluie à ce qu'ils seraient si les mois étaient de 30 jours.

La moyenne de Lamia oscille entre 627 mm. 3 (Schellenberg) et 595 mm. (Alt). Comparée aux autres villes de Thessalie, Lamia vient après Triccala (Schellenberg, p. 81 : 784 mm. 8 ; Alt : 735 mm. ; Philippson : 753 mm.), mais elle demeure l'un des centres de Grèce où la pluie est le plus abondante, surtout si l'on se rappelle qu'à Athènes la moyenne est de 341 mm. (Schellenberg, p. 80) et qu'à Larissa il n'y a que 508 mm. (Schellenberg, p. 80 ; Alt : 502 mm.). Dans toute cette région du Spercheios, que Schellenberg compare à celle de Tripolis en Arcadie, il reste que la moyenne est supérieure à celle de la Grèce d'avant 1913¹ ; mais dans l'ensemble, nous retrouvons ici les mêmes caractères que dans l'ensemble de la Grèce, où l'été est presque sans pluie, tandis que l'hiver est la saison pluvieuse². Cette remarque est vraie d'une façon générale : en août 1903 il n'est pas tombé d'eau à Lamia ; en 1934, il n'était pas tombé une goutte de pluie depuis quatre mois ; en revanche, la fin du mois d'août 1933 fut marquée par trois jours de pluie ininterrompue, c'était une pluie d'orage violente, qui fit baisser la température d'une manière sensible³. Rares cependant sont les journées sans aucune éclaircie, sauf au mois de novembre ; la saison pluvieuse commence en octobre, avec des orages parfois violents, elle atteint son maximum en novembre. La courbe pluviale le montre bien, puisque le maximum principal s'y place en novembre et le maximum secondaire en décembre⁴.

1. Car depuis l'occupation de la Macédoine, où les hivers sont froids, la moyenne a baissé.

2. SCHELLENBERG, p. 70 et bibliographie.

3. SCHELLENBERG donne les chiffres suivants pour des périodes qui semblent exceptionnelles :

Lamia : juillet 1899 77 mm. 1 ; août 1900 70 mm. 9 ; août 1901 86 mm. 3.

Volo : — — 28 mm. 7 ; — — 54 mm. 1 ; — — 45 mm. 0.

4. SCHELLENBERG, *l.l.*, p. 87. Ce ne sont que des remarques générales. Le mois de décembre 1935 et le début de janvier 1936 sont au contraire marqués par des pluies torrentielles. Pour la nébulosité, SCHELLENBERG, qui considère nos données comme peu précises (p. 91-94), a cependant essayé de donner un tableau comparatif pour Lamia, Larissa et Volo (p. 98). Selon lui, le minimum de nébulosité prend place au mois d'août : à Lamia, 17 % ; à Larissa, 16 % ; à Volo, 21 % ; le maximum de novembre est à Lamia de 65 %, à Larissa de 62 %, à Volo de 61 %. Pour l'année,

Les chutes de neige sont fréquentes en janvier et en février ¹; elles se produisent brusquement et je rappellerai encore une fois l'anecdote de Térambos : ἐξαίφνης ἐγένετο κυμῶς ... καὶ πολλὰ κατέπεσε χιόν; cette chute inopinée n'est pas l'effet du miracle ou de l'imagination, mais elle a été observée. La moyenne annuelle est de 4, 9 jours de neige et Lamia se classe au 4^e rang parmi les stations grecques ², avant même Larissa (moyenne 3,7).

Si l'on possédait des informations pour la région montagneuse environnante, les moyennes seraient tout autres. Les anciens avaient reconnu (ARISTOTE, Προβλ., 26,7; THEOPHR., *de ventis*, 5 et 46) qu'il pleut davantage en montagne, et souvent j'ai vu le soleil briller à Lamia alors que des nuages amoncelés sur l'Oeta et l'Othrys faisaient supposer à coup sûr qu'il y pleuvait. Le vent du Nord-Ouest apportait la pluie dans la région de Rachi, alors que, le même jour, pas une goutte d'eau n'était tombée à Lamia. De même encore, il me souvient d'avoir reçu une forte ondée sur les contreforts du Kallidromos, aux environs des Thermopyles, et d'apprendre à mon retour à Lamia, dans la soirée, que tout était demeuré sec. Pareils exemples seraient facilement multipliés. Les montagnes voisines, en raison de leur altitude, blanchissent bien plus tôt que la vallée et elles gardent leur neige plus longtemps ³.

Enfin, la moyenne annuelle de la grêle est à Lamia peu élevée:

la moyenne à Lamia atteint 46 %, à Larissa, 41 %, à Volo 43 %, tandis qu'en Allemagne la moyenne est de 60 à 70 %. Mais outre que ces indications ne mentionnent pas le moment de la journée (matin ou soir), détail important, elles semblent se rapporter plutôt au brouillard. Et des brouillards, à la surface des fleuves, dans des vallées humides, sont fréquents partout. On se rappellera qu'Épaminondas met à profit le brouillard pour franchir le Spercheios, *supra*, p. 65, note 4.

1. D'après ALT, p. 233.

2. Ces chiffres ne valent que pour la période antérieure à 1913, comme je l'ai fait observer à la p. 80, n. 1; depuis lors Lamia aura perdu des rangs devant les villes de Macédoine. PHILIPPSON, *Zeitschrift*, XXX, 1895, p. 168 = *Th. u. Ep.*, p. 35, a vu de la neige le 25 mars 1895 au départ de Lamia : « Es war eben ein überaus ungünstiges Frühjahr ! ».

3. OTTO MAULL, *Ueber Schneebedeckung in den griech. Gebirge*, *Meteorol. Zeitschrift*, XXXII, 1915, p. 35, a noté de la neige sur le Vardoussi le 31 mai 1914.

elle atteint 0,5 ¹ et la grêle n'y est guère observée qu'en janvier, en février, en mai et surtout en juin. Elle est beaucoup plus faible qu'à Athènes, et l'écart entre les deux villes est dans la proportion de 1 à 4.

3^o *Vents*. A. Stange, qui a fait une étude anémographique ², obtient les résultats que résume le tableau suivant :

	vent d'Est	vent Sud-Est	vent Nord-Ouest
printemps	21,9 %	11,7 %	25,6 %
été	27 %	13,2 %	20,6 %
automne	22,2 %	10,2 %	17,5 %
hiver	13,8 %	4,8 %	38,3 %

Les vents d'Est, qui ont en partie un caractère de vents étiésiens pendant l'été, et les vents du Sud-Est, qui ont des caractères de vents de mer, atteignent leur maximum en été et ils sont insignifiants en hiver, où dominent les vents du Nord-Ouest (38,3 % selon Stange, p. 53), moins intenses qu'à Volo (57,4 % selon Stange, p. 53), et qui sont pluvieux ³. Stange explique cette particularité par le fait que Lamia est en rapports étroits avec le continent thessalien. Celui-ci, fermé presque de tous côtés, est en hiver un centre de basses températures et de hautes pressions. Le golfe et la mer à l'Est, sont plus chauds et il y règne des pressions plus basses. Il se produit alors un courant d'air de direction Nord-Ouest/Sud-Est, alors qu'à Larissa, il n'y a, en hiver, presque pas de vent ⁴. En été, ces vents du Nord-Ouest sont encore sensibles. Mais il faut aussi mentionner des vents du Nord et des vents du Nord-Est (5,9 % et

1. ALT, p. 236-237.

2. *Versuch einer Darstellung der griechischen Windverhältnisse u. ihrer Wirkungsweise*, Leipzig, 1910, p. 60.

3. PHILIPPSON, *Zeitschrift*, XXX, 1895, p. 191.

4. Les anciens avaient remarqué ce caractère du vent de Nord-Ouest qui se faisait sentir jusqu'en Eubée et y causait de grands dommages à la forêt. STANGE renvoie, p. 78, à THÉOPHRASTE, *Hist. plant.*, 4, 14, 11 ; *de causis plant.*, 5, 12, 2 ; à ARISTOTE, *De vent. situ*, 4, 45, et à PLIN, *Nat. Hist.*, XVII, 2, 32 (référence rectifiée).

2,7%)¹. Lamia, bâtie à l'issue méridionale du passage qui mène de la Thessalie² dans la vallée du Spercheios est soumise à l'action de vents d'Est qui peuvent être des *meltems* de l'Égée détournés suivant une direction Nord-Est ou des vents marins locaux de direction Est : c'est souvent le cas des vents Sud-Est. La brise de mer ou *embatès* se fait peu sentir à Lamia, en comparaison de Volo, où elle est régulière, mais elle est sensible à Echinós, et elle contribue à accentuer la différence de température observée entre Lamia et Volo.

Les périodes de calme oscillent entre 10 et 20 %³ ; en revanche les coups de vents ne sont pas rares entre l'Eubée et le continent et ils rendent dangereuse la navigation dans le canal d'Atalanti⁴. Il en souffle aussi à l'intérieur de la vallée. J'ai constaté⁵ que la ville d'Hypati était parfois balayée par des vents du Sud venant de l'Oeta, pendant l'été⁶. Stange (p. 103) pense que ce vent se faisait sentir aussi dans le golfe Maliaque ; d'après lui, Théophraste y faisait allusion quand il écrivait que les blés et les arbres fruitiers sont souvent brûlés par un vent venu de l'Oeta et du Tymphrestos⁷. Il y faut reconnaître le vent chaud désigné, comme en Thessalie, sous le nom de

1. Dans la partie Nord-Est de la Grèce, ce sont les vents du Nord-Est qui amènent la pluie.

2. *Supra*, p. 33 et *infra*, 263.

3. STANGE, p. 62.

4. ROSS, *Reisen...*, I, p. 20 et 128 : *id.*, *Reisen des Königs Otto...*, II, p. 31 ; FISCHER, *Mittelmeerbilder, N.F.*, Leipzig, 1908, p. 204 ; et surtout *Instructions nautiques, I.L.*, p. 407 : « Les violentes rafales qui tombent [des montagnes de l'Eubée] par les vents de Nord-Est et de Nord, ainsi que les forts grains de vent qui peuvent tomber de la haute terre du côté opposé du canal doivent être veillés avec soin sur les navires à voiles ».

5. Après STEPHANI, p. 52.

6. Je n'ai jamais séjourné à Hypati en une autre saison. Cf. *infra*, p. 308.

7. *De ventis*, 44-45 : 'Ετέρα δέ τις ἀπόλλυται πρὸς ἡν ἐκ τῆς γῆς καὶ ὁρῶν τινῶν προσπίπτει. Φθείρει δὲ καὶ τὰ ἐν τῷ μαλιακῷ (le texte de Wimmer, Didot, 1866, porte *μαλακῷ*, erreur typographique, comme l'indique la traduction latine *maliaco*) κόλπῳ πάντα καὶ τὰ ἐπέτεια καὶ τὰ τῶν δένδρων καὶ τῆς Θεσσαλίας περὶ τὸν Πιέριον ἄμφοτέρων δὲ τῶν τόπων ἡ αὐτὴ φύσις καὶ τὰ περιέχονθ' ὅμοια· κεῖνται μὲν γὰρ ἄμφω πρὸς ἀνατόλην, περιέχονται δ' ὕρεσιν ὑψηλοῖς, ὁ μὲν τῇ Οἴτῃ καὶ τοῖς συνεχέσιν (ὁ δὲ τῷ Πιέρῳ). Ὁ δὲ πνέων ζέφυρος ἀπὸ δυσμῆς ἰσημερινῆς τὴν ὑπὸ τοῦ ἡλίου θερμότητα προσπίπτουσιν τοῖς ὕρεσιν ἀνακλωμένην ἐξέτραπεν εὐθὺς εἰς πεδίον καὶ ἀπέκαυσεν. (L'éd. Didot transcrit l'éd. Teubner, III, 1862).

livas (λίβας)¹ et en Béotie sous le nom de *mégas* (μέγας), une espèce de *foehn* soufflant soit du Sud-Est, soit du Nord-Ouest et qui, en quelques heures, fait monter la température de plusieurs degrés², rendant le séjour insupportable³. Ainsi l'influence des vents agit dans cette vallée sur le climat et, comme nous l'allons voir⁴, sur la végétation, mais je n'irai pas jusqu'à écrire, avec Perrot, que les vents ont fait, « avec la mer, l'unité morale de la Grèce »⁵ !

4^o *La malaria*. Encore qu'elle ne passe pas pour un élément constitutif du climat et qu'elle dépende des conditions hydrographiques, la malaria joue un rôle important dans la vie des habitants, et c'est pourquoi j'ai cru bon d'en parler ici. Après les remarques déjà faites⁶, il est inutile d'y insister longuement, et l'on comprendra sans peine que la fièvre paludéenne soit à l'état endémique dans cette région⁷. En était-il de même autrefois ? J'incline à le penser, et ce que nous savons des visites d'Hippocrate en est une preuve assurée⁸.

Ainsi le climat de la vallée du Spercheios offre des contrastes nets et un manque absolu d'unité. C'est un climat méditer-

1. NEUMANN-PARSTCH, p. 119 et 120.

2. Dans une chambre où volets et fenêtres étaient soigneusement fermés, j'ai noté à Lamia 38° au mois d'août 1933.

3. Cf. POLITIS, *Παράδοσεις*, Athènes, 1905 ; CHALIKIOPOULOS, *Geographische Zeitung*, XI, 1905, p. 448 ; PLUTARQUE, *De curiositate*, 515, C : ὁ δὲ φυσικὸς Ἐμπεδοκλῆς ὄρους τινὰ διασφάγα βαρὺν καὶ νοσώδη κατὰ τῶν πεδίων τὸν νότον ἐμπνέουσιν ἐμφράξας, λοιμὸν ἔδοξεν ἐκκλεῖσαι τῆς χώρας. *Quaest. conviv.*, III, p. 655 : οὗτος γὰρ (ὁ ζέφυρος) μάλιστα τῶν ἀνέμων ἐξίστησι καὶ κινεῖ τὸν οἶνον.

4. *Infra*, p. 85.

5. *Revue des Deux Mondes*, 1892, I, p. 543.

6. *Supra*, p. 56 et suiv.

7. La *Notice sur la Grèce centrale* publiée par le Ministère de la Guerre a cité, p. 22, parmi les « centres de prédilection » de la *malaria* « les marais du Sperchios ».

8. L'article de KIND, P.W., s.v. *Malaria*, renferme peu de chose : je n'ai pu consulter W.H.S. JONES et R. ROSS et G.G. ELLET, *Malaria, A neglected factor in the history of Greece and Rome*, Cambridge, 1907 ; ni non plus P. FRACCARO, *La malaria e la storia degli antichi popoli classici, Atene e Roma*, 1919, 57-88 : j'ai déjà cité l'étude de KARDAMATIS (*supra*, p. 56) qui avait été précédée d'une recherche historique dans l'*Archiv f. Schiffs-u. Tropenhygiene*, 1915, p. 273-280 et 301-312. Les résultats du travail précédent peuvent encore être acceptés provisoirement. Le pourcentage des « impaludés » était estimé à 60 % à Mégali Vryssi (p. 14), 75 % à Parachéloitis (p. 16), 55 % à Phalara (p. 17), 30 % près d'Hypati (p. 20), 35 % près de Sperchias (p. 35), 40 % près d'Héracléia Trachinia (p. 14).

ranéen, du type méditerranéen oriental, aux environs d'Echinos ; il est déjà sous l'influence de la montagne à Lamia et il tend à devenir un climat de montagne très atténué quand on gravit les hauteurs — qui ne sont pas considérables — ; enfin il subit déjà une petite influence continentale quand on s'avance vers l'Ouest. Les écarts de température sont sensibles entre le soleil et l'ombre et les variations grandes sous l'effet des vents et des pluies qui surviennent presque à l'improviste. A défaut d'observations météorologiques précises, nous pourrions noter ¹ des contrastes entre adret (versant au soleil) et ubac (versant à l'ombre), et ils se traduisent par des faits de végétation.

Ce climat présente donc quelque inconvénient ² pour l'étranger, tandis que l'habitant s'y endurecit. Plus encore que sur la végétation, il aura sur le peuplement une influence qui en rendait l'esquisse nécessaire, si insuffisante qu'aient été nos informations.

Le golfe de Lamia nous a rappelé parfois le golfe de Volo ³. Il est bien protégé à l'Est par l'Eubée ; aussi les essences méditerranéennes se développent-elles sur la côte d'Echinos. Au contraire, lorsqu'on se dirige vers l'Ouest, la vallée forme un couloir où les courants d'air froids venus du Pinde contrarient l'action bienfaisante de la mer, et l'on distinguera deux régions différentes par leur végétation : la plaine et la montagne ⁴.

La plaine ⁵ depuis Lamia jusque dans les environs d'Hypati est fertile. Elle est formée de terrains alluvionnaires et bien arrosée. On y cultive le blé, le maïs, le coton, et, depuis l'instal-

1. *Infra*, p. 85 et 86.

2. SCHELLENBERG, p. 95, dit « quelque danger », ce qui est excessif.

3. *Supra*, p. 68.

4. L'ouvrage d'ensemble de GOT, *L'Agriculture en Thessalie*, Paris, 1886, date, et ne nous apporte rien. Ceux de ZOROTOS, *Γῆ καὶ γεωργοὶ τῆς Θεσσαλίας*, Volo, 1912, et de TRIANDAPHYLIDIS, *Οἱ κάλλιοι τῆς Θεσσαλίας*, Volo, 1906, sont consacrés à la question des *tchifliks*.

5. Sur les cultures de la plaine grecque, cf. H. L. ZOGRAPHS, *Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γεωργίας*, 1922-24.

lation des réfugiés, le tabac ; en revanche, le riz en est à peu près disparu. Au milieu de ces cultures qui trahissent un pays ensoleillé et humide, de beaux peupliers¹, plantés en bordure de la route de Lamia à Koutséki ou le long des cours d'eau, auprès de Moschochôri, donnent un peu d'ombre au voyageur et lui rappellent des cieux plus embrumés. Au Nord du golfe, la côte, entre Echinós et Stylida, est couverte d'olivaies, auxquelles le sol calcaire, dans le voisinage de la mer, convient à merveille². Enfin, les côtes méridionales de l'Othrys sont couvertes de vigne sur les pentes jusqu'à une altitude de 1.200 mètres³. Au Sud du golfe, à partir de Koutséki, les terrains cultivés disparaissent et l'on ne rencontre plus, dans le voisinage des Thermopyles, que d'immenses étendues de tamaris⁴, au bord de la mer et des marais, puis à une faible altitude, apparaît le maquis, λόγγος, couvert de *phrygana*⁵, ou d'une espèce de petit chêne vert⁶. C'est sous cet aspect que paraît aujourd'hui le site jadis fameux d'Anthéla⁷.

Dans la montagne, la toponymie seule suffirait à nous renseigner sur la végétation, et partant sur les ressources.

1. Le *populus tremula* L. dit ἀγριόλευκα. Cf. *supra*, p. 53, n. 2.

2. THÉOPHRASTE insiste, *Hist. plant.*, VI, 2, 4, sur l'importance de la mer : οὐδὲ γὰρ οὐδ' ἐκεῖνη (= ἐλλάς) δοκεῖ τριακοσίων σταδίων ἀπὸ θαλάττης ἐπάνω φέεσθαι. Il ne faut pas exagérer cette influence de la mer — les olivaies d'Amphissa le montrent — comme l'a observé Th. FISCHER, *Der Oelbaum, Petermann's Mitteil., Ergänzungsheft* 147, 1904, p. 20. L'olivier veut des régions où les étés soient sinon très secs, au moins peu pluvieux ; pour la nature du sol, *ibid.*, p. 19 « ... am günstigen gilt der warme, trockene, poröse Kalkboden, der ja gerade in den Küstenlandschaften des Mittelmeergebiet so verbreitet ist... » : renvoi à COLUMELLE, *R.R.*, V, ch. 9 et 17, auquel il pouvait être ajouté THÉOPHRASTE. Sur les conditions économiques de la culture de l'olivier, supposant d'abord des propriétaires qui peuvent attendre vingt ans avant d'avoir une récolte annuelle, puis une vie pacifique, cf. les remarques de TOUTAIN, *Les cités romaines de la Tunisie*, Paris, 1896, p. 41-42 et celles de J. SION, *Scientia*, 1934, p. 224.

3. La *Statistique agricole* du Ministère de l'Economie Nationale, à Athènes, indique, pour 1933, 402 ha. 5 de vignes pour le département d'Achaïe-Phthiotide, qui déborde le cadre de la vallée du Spercheios.

4. Selon CHLOROS, *Waldverhältnisse Griechenlands*, Munich, diss. 1884, p. 37, ce serait le *tamarix Hampeana* Boiss. et Hldr., nommé par THÉOPHRASTE Μυρτιά (et dans le langage courant : ἀλμυρίκη ou ἀρμυρίκη).

5. Le σισύμβριον φρυγανῶδες de THÉOPHRASTE, sorte de menthe sauvage.

6. CLARKE, VII, p. 304, n. 1, a donné la liste de toutes les plantes qu'il avait trouvées dans le défilé des Thermopyles.

7. Cf. *infra*, p. 183 et suiv.

Le mont Oxya doit son nom à l'arbre du même nom¹ et l'on rencontre souvent des noms comme Καρύα (noyer)², Φρύγανη, Μυλόραχη (par fausse étymologie, car il s'agit évidemment de μίλος : if), Πουρνάρι³ ou Καστανιά (châtaignier), Ρούς⁴ (le sumac des tanneurs). Dans l'antiquité, ces forêts sont connues. On se rappelle qu'Éphialte a fait passer les Perses par un sentier au milieu des chênes et où l'on n'entendait que le craquement des feuilles⁵. Théophraste cite (*Hist. plant.*, V, 2, 1 et 2) le bois de charpente fourni par les Énianes⁶.

Aujourd'hui⁷ on souhaiterait pouvoir établir des zones de végétation assez précises, mais nos renseignements sont fragmentaires et parfois contradictoires et mieux vaudra rappeler les essences qui caractérisent les différentes montagnes ; elles

1. THÉOPHRASTE, *Hist. plant.*, III, 10 : 'Οξύη δ' οὐκ ἔχει διαφορὰς ἀλλ' ἐστὶ μονογενὲς. Cf. en Magnésie, les 'Οξωνιαῖοι mentionnés dans un compte delphique de 363 (É. BOURGUET, *F. D.*, III, 5, *Les comptes*, n° 4, col. II, ligne 42). FR. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 46, n. 3, rapproche leur nom de ὀξύα et suppose qu'ils habitent une région boisée.

2. *Supra*, p. 33.

3. *Supra*, p. 40.

4. *Supra*, p. 52, n. 7.

5. HÉRODOTE, VII, 218 : ἀναβαίνοντες γὰρ ἐλάνθανον οἱ Πέρσαι τὸ ὄρος πᾶν ἐὼν δρυῶν ἐπίπλεον. Ἦν μὲν δὴ νημελίη, ψόφου δὲ γινομένου πολλοῦ, ὥς οἰκὸς ἦν φύλλων ὑποκεχυμένων ὑπὸ τοῖσι ποσὶ.

6. VORTSELA, p. 505, en a fait un Αἰνιανικὸν δάσος et il renvoie à THÉOPHRASTE, *Hist. Pl.*, V, 2, 1 (référence rectifiée) ; cf. GUIRAUD, *Propriété foncière*, p. 505. Un texte delphique (mal publié dans *Syll**, 546 A et dans *I. G.*, IX, 1*, 177, et édité par P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLIX, 1925, p. 100-103) parle d'un νέμος τὸ Αἰναιῶν situé au Nord de l'Othrys. Ces forêts expliquent que le brigandage n'ait jamais complètement disparu, GLOTZ, *H.G.*, I, p. 144. Une épitaphe de l'*Anthologie* (*Anth. Didot*, VII, n° 544) nous dit comment un certain Δέρξιος avait été attaqué et tué par des voleurs ; elle nomme aussi le δρυμὸς Μαλαῖος que VORTSELA explique comme le Μαλιακὸν δάσος, *l.l.*, p. 47. Le texte paraît corrompu si vraiment Μαλαῖος = Μαλιακός, car il ne se scande pas et l'adjectif est curieusement formé : j'y reconnaîtrais donc l'adjectif formé d'après Μαλέα, où l'α initial est bref ; la mention de Sparte au dernier vers incline à faire accepter cette hypothèse. Il faut donc renoncer à invoquer ce texte, et surtout ne pas situer cette forêt avec la précision de VORTSELA, sur les pentes de l'Othrys, et dans les parages de Derven-Phourka. Lorsque LUCAIN (VI, 338) et VALERIUS FLACCUS (VI, 393) dépeignent l'Othrys comme une montagne boisée, ce n'est pas l'effet de leur imagination poétique.

7. Sur l'état actuel, cf. H. P. KONTOS, Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, 1929, p. 375-381 (et en particulier, p. 376-377) : *Beiträge zur Kenntnis der Waldverbreitung in Thessalien und Epirus* : *id.*, *ibid.*, 1930, p. 6-12 : *Beiträge zur Kenntnis der Waldverteilung in Mittellgriechenland*. Le tableau des p. 8-9 indique les répartitions actuelles des essences en Phthiotide : Kontos estime que les forêts couvrent 40.000 ha en Achaïe-Phthiotide.

varient d'après l'altitude, comme partout, et d'après l'exposition. Dans le Pinde oriental, on rencontre des chênes (*Quercus robur* de Linnée), mais seulement jusqu'à une altitude de 970 m.; l'arbre le plus commun est le *Quercus Aegilops* de Linnée, qui recherche le flysch; pas de *Pinus silvestris*, mais le *Pinus Halepensis* Mill (Pin d'Alep) et le Pin Laricio, essences caractéristiques du climat méditerranéen. Pas de hêtres, sauf dans l'Oxya¹, mais des châtaigniers. L'Othrys tient le milieu entre la plaine de Thessalie et les rivages grecs orientaux, plus chauds. Sur sa pente méridionale² le maquis méditerranéen paraît jusqu'à la hauteur de 450 m.; il s'étend dans le voisinage des passes de Phourka et de Mochlouka. A partir de 450 m., à côté du *Quercus coccifera* L. (Πρῖνος ἀγρία de Théophraste, *Hist. plant.*, 1, 9, 3; 3, 3, 3; dit vulgairement πουρνάρι) qui monte jusqu'à 975 m.³, on trouve encore du pin Laricio et le pin d'Alep. Sur l'Oeta, le pin Laricio monte encore jusqu'à des altitudes de 1140-1160 m.; le pin d'Alep s'arrête à 1000 m.; à un niveau inférieur, des érables, des tilleuls (φυλουριά). Théophraste cite, parmi les plantes propres aux régions du Nord, l'hellébore de l'Oeta⁴, mais je n'ai jamais vu les figuiers qui poussaient jadis près d'Héracléia Trachinia⁵.

¹ La physionomie de ces montagnes s'est éclaircie depuis l'antiquité, à cause du déboisement. La présence du maquis le prouverait puisqu'il est le sous-bois d'une forêt disparue. Si l'Oeta, l'Othrys et le Pinde sont encore parmi les régions les plus boisées de la Grèce centrale, ils ont certainement souf-

1. *Supra*, p. 12; PHILIPPSON, *Zeitschr. d. Gess. f. Erdkunde*, Berlin, XXV, 1890, p. 401 et *Th. u. Ep.*, p. 387.

2. La pente septentrionale, qui ne nous intéresse pas directement, n'a pas de maquis, mais elle est couverte de chênes et de genévriers.

3. CHLOROS, p. 90.

4. *Hist. plant.*, IV, 5 : "Ετι δὲ τὰ φαρμακώδη ταῖς ῥίζαις καὶ τοῖς ὀποῖς, οἷον ἐλλέβορος, ἐλατήριον σκαμμωνία, σχεδὸν πάντα τὰ ῥιζοτομούμενα. Τὰ μὲν γὰρ ἐν τῷ Πόντῳ καὶ τῇ Θράκῃ γίνονται, τὰ δὲ περὶ τὴν Οἶτην...

5. THÉOPHRASTE, *ibid.*, IV, 15 : Καὶ ἤδη φασὶ πού ἀναφῦναι, καθάπερ καὶ ἐν Ἡρακλείᾳ τῇ Τραχινίᾳ, τὰς συκᾶς.

fert de la main des hommes, et depuis une date très ancienne. Selon Chloros¹, ce serait seulement avec l'apparition du christianisme, et sous l'influence d'un fanatisme qui détruisit mainte œuvre d'art, que les forêts grecques reçurent les premières atteintes. Comme si l'on avait voulu faire disparaître jusqu'aux divinités qui les protégeaient ! Rien n'est plus inexact que ce jugement. Les pentes de l'Oeta, dans les alentours immédiats du bûcher d'Héraclès², sont entièrement dénudées, alors qu'à une faible distance elles demeurent boisées. Le bois qui les vêtait jadis a été brûlé sur le bûcher et les objets découverts dans les cendres³ permettent d'affirmer que le déboisement a commencé au plus tard à la fin du ^{VII}^e siècle avant notre ère. Les vers homériques de l'*Hymne à Aphrodite* (264-266) ἐλάται ἡ δὲ δρύες... ἐν οὖρεσιν ὑψηλοῖσιν ne nous apprennent rien de précis. La dévastation n'a pas diminué avec les temps qui passent pour plus civilisés. Hans von Trotta-Treyden⁴ en attribue les causes aux hommes qui cherchent d'abord du bois à brûler, des matériaux de construction, et qui, ainsi, se ménagent des lieux d'établissement. Il est possible. Mais les deux premières raisons ne cessent pas d'exister lorsque la dernière n'agit plus. Si l'on parcourt le chemin de Lamia à Divri, les jours de marché à Lamia, on rencontrera tout un défilé de marchands de bois qui mettent en coupe réglée les pentes de l'Othrys et qui vont écouler à Lamia le produit de ces dévastations⁵. Ajoutons une autre cause, générale dans tout l'Orient méditerranéen, et dont Trotta-Treyden n'a rien dit⁶. Les bergers mettent le feu, non seulement aux roseaux des marécages, mais aux forêts, afin

1. *L.l.*, p. 38-39.

2. *Infra*, p. 207.

3. *Infra*, p. 211 et suiv.

4. *Die Entwaldung in den Mittelmeerländern*, *Petermann's Mitteilungen*, LXII, 1916, p. 248.

5. *Supra*, p. 35-36.

6. En revanche, sur le débroussaillage par le feu en Palestine, en Egypte et en Babylonie, cf. les remarques de G. Dossin, *Rev. Hist. Relig.*, CIX, 1934, p. 53-54 : le dieu *Gibil* et les incendies.

d'y trouver, à la saison nouvelle, des pousses pour leur bétail. Un dernier motif, voisin du précédent, serait la présence des troupeaux de chèvres, qui détruisent tous les jeunes bois¹.

L'imprévoyance des hommes n'est pas seule responsable de ces dégâts. Il n'est pas jusqu'au Spercheios qui, pendant les époques de crue, n'arrache quelques-uns des beaux platanes dont ses rives sont bordées, à partir de Vitoli, dans la vallée de Mavrillon et bien au delà d'Hypati jusqu'à Mexiatès.

Il ne sera pas téméraire d'imaginer qu'avant notre ère la vallée du Spercheios avait l'aspect d'une plaine cultivée aux environs de Lamia; elle était entourée de forêts qui couvraient les montagnes et l'on y pouvait distinguer, selon le mot de Xénophon, une γῆ σπόριμος et une γῆ πεφυτευμένη².

*
* *

Ce tableau d'ensemble³ aura montré, je l'espère, le caractère essentiel de la vallée du Spercheios. Une opinion bien enracinée voudrait qu'elle ait formé un tout géographique aux limites précises, entre deux barrières de montagne. L'examen attentif des lieux fait voir au contraire qu'il n'en est rien. Et comment le Spercheios qui l'a créée en lui assurant un sol

1. Nous connaissons mal les conditions de l'élevage en cette région. Les écrivains anciens ont surtout parlé de la Thessalie et de l'Épire, mais ils n'ont rien précisé pour le Spercheios. Cf. pour le mouton, quelques indications dans O. BRENDÉL, *Die Schafzucht im alten Griechenland*, diss. Würzburg, 1934, p. 46-47; pour les bovidés, K. ZEISSIG, *die Rinderzucht im alten Griechenland*, diss. Giessen, 1934, p. 29, cite les Éniannes comme adonnés à l'élevage, et sans doute était-ce un souvenir de leur séjour auprès des plaines de Thessalie. Les forêts étaient sans doute fréquentées par des sangliers sauvages qui y trouvaient des glands pour leur nourriture, et l'on sacrifiait des porcs à Aphrodite de Métropolis, Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, 129, note 3; K. WINKELSTERN, *die Schweinezucht im klassischen Altertum*, diss. Giessen, 1933, cite le fait, p. 41, sans aucune référence. Il n'existe plus guère, aujourd'hui, de transhumance dans ces régions, où l'on ne compte pour ainsi dire pas de Vlaques, à l'inverse de ce qui existe en Thessalie, mais dans l'antiquité, diverses légendes font allusion à des troupeaux et les populations étaient pastorales.

2. *Hell.*, III, 2, 10.

3. La *Notice sur la Grèce centrale*, éditée pendant la guerre par le Service géographique de l'armée, Paris, s.d., fournit des indications générales, nécessairement très brèves (p. 105-109).

fertile lui donnerait-il une cohésion ? Il nous est apparu comme un fleuve méditerranéen dont les caprices imprévus chasseront les cités loin de ses rives. Au lieu de l'unité, nous rencontrons partout la variété : la nature géologique du sol, sa végétation, rien ne prédispose la vallée — si j'ose employer ce terme d'un déterminisme abstrait et éloigné de la vie — à demeurer repliée sur elle-même. Elle est, au vrai, une vallée de passage, le couloir qui met en relations la Thessalie avec la Béotie, et le seul couloir. Il s'y établira donc une circulation régulière dès la plus haute antiquité. En face des mouvements humains dont elle sera le théâtre, quelle fut l'attitude des habitants, il nous le faut maintenant examiner.

DEUXIÈME PARTIE

Des origines à la période historique

I. LES RÉSULTATS ARCHÉOLOGIQUES. — II. LE CATALOGUE DES VAISSEaux. — III. MIGRATIONS DES PEUPLES. — IV. MIGRATIONS DIVINES.

La vallée du Spercheios offrait de nombreux avantages naturels à l'habitat humain. Abritée par l'Othrys et l'Oeta, qui la protègent contre les vents du Nord en hiver et contre ceux du Sud en été, elle convenait à des populations pastorales qui y trouveraient les conditions les meilleures pour leur établissement. Et en effet, les recherches poursuivies durant ces dernières années tant en Macédoine qu'en Thessalie ont montré que ces plaines fluviales, formant, en quelque sorte des provinces indépendantes¹, attiraient particulièrement les habitants de l'époque néolithique, qui y choisissaient des sites non fortifiés et voisins des fleuves ou des sources saines, tandis que les Mycéniens et les envahisseurs du Sud préférèrent les collines pour y camper leurs citadelles².

Nous allons donc examiner les résultats auxquels ont abouti les fouilles préhistoriques dans la vallée du Spercheios. Nous chercherons ensuite dans quelle mesure ils s'accordent avec les textes les plus anciens et nous permettent de retracer l'histoire du peuplement; enfin les cultes et les légendes nous apparaîtront peut-être sous un aspect, je ne dis pas nouveau, mais qui s'écartera de l'explication traditionnelle.

1. Cf. en Macédoine, le bassin de Serrès : L. REY, *B.C.H.*, XLI-XLIII, 1917-1919, p. 5.

2. H. LEHMANN, *die geographische Grundlagen der kretisch-mykenischen Kultur*, *Geograph. Zeitschrift*, XXXVIII, 1932, p. 338.

Nous connaissons actuellement, dans la vallée du Spercheios, trois habitats préhistoriques. Ils ont été reconnus par MM. A.-J.-B. Wace et M. S. Thompson, qui les ont étudiés il y a maintenant un quart de siècle¹. L'un d'eux (n° 106 de Wace-Thompson) est situé en dehors et à l'Est du village d'Amouri (Ἀμοῦρι). L'autre est un peu à l'Est du précédent. Le troisième enfin, de beaucoup le plus important, se trouve auprès de Lianocladi (n° 108 de Wace-Thompson). Comme on le voit (*planche XXI*), ces centres sont situés à une faible distance de l'embouchure du Spercheios et dans la partie orientale de la vallée.

En existait-il d'autres dans la partie occidentale ? Pour l'instant nous l'ignorons². Wace a reconnu que des recherches ultérieures s'imposaient à Lianocladi même, et, ajouterai-je, dans toute la vallée³. Jusqu'à preuve du contraire, l'hypothèse de Wace-Thompson⁴ que cette région de l'Ouest était couverte par une épaisse forêt, empêchant la formation de toute agglomération et s'opposant aux communications⁵, me semble la plus vraisemblable. Les invasions ont pénétré par le Nord, mais elles ne sont pas venues par le Pinde à l'Ouest⁶. A notre

1. *Prehistoric Thessaly*, Cambridge, 1912. Les résultats de ces recherches ont d'abord été publiés dans les *Annals of Liverpool*, II, 1909, p. 149-158, puis ils furent groupés et parfois modifiés dans l'ouvrage d'ensemble sur la Thessalie, p. 171-192.

2. Il peut s'en trouver un à l'Est du village moderne d'Hypati. C'est par suite d'une confusion ou d'un lapsus que Clarke Hopkins situe dans la vallée Haghia Marina où fouilla jadis SOTIRIADIS : « When Sotiriades excavated the great mount of Hagia Marina in the Spercheios valley ... » (*The Early history of Greece* dans les *Yale class. Studies*, II, 1931, p. 140).

3. *J.H.S.*, LIII, 1933, p. 121 : c.r. de l'ouvrage de Miss HANSEN.

4. *L.I.*, p. 3 et p. 240, acceptée par FORSDYKE, *P. Ae. P.*, p. XVI.

5. Cf. *supra*, p. 25.

6. Cf. O. KERN, *Nord-griechische Skizzen*, Berlin, 1912, p. 38 ; sur une théorie plus récente et opposée, cf. *infra*, p. 115.

époque encore, les villages y sont médiocrement peuplés¹.

Des trois sites archéologiques signalés par Wace et Thompson, le dernier est le mieux connu ; il mérite d'être étudié de près et cette tâche sera singulièrement facilitée par les publications des archéologues anglais².

Le site fouillé se trouve au lieu dit Παλαιόμυλος, à une heure à l'Ouest de Lianocladi, village voisin de la rive gauche du Spercheios, presque en face d'Hypati. Là apparaît une élévation de terrain, longue de 200 m. et qui atteint 140 m. dans sa plus grande largeur. Elle a été fouillée en juin 1909 au moyen de sondages par puits³. Les fouilleurs ont pu déterminer trois couches nettement séparées et dont la hauteur totale atteint 5 m. 50 ; la première couche appartient à la première époque néolithique ; la deuxième à l'époque du bronze et la troisième à l'ancien âge du fer⁴.

Première époque néolithique. — La couche inférieure, et partant la plus ancienne, appartient à la première époque néolithique⁵. Son épaisseur est de 0 m. 94⁶. Elle renferme une céramique fine⁷, polie, peinte, avec des dessins de couleur rouge sur fond blanc. Très abondante dans la partie inférieure du *stratum*, elle devient plus rare dans la partie supé-

1. Le plus important de tous, Péra Kapsi (Πέρα Κάψη), ne comptait que 743 habitants au recensement du 15-16 mai 1928 (*Ann. St. Gr.*)

2. Miss HANSEN, p. 124, a placé Lianocladi en dehors de la Thessalie et elle ne l'étudie que par comparaison avec les sites thessaliens : ses indications sont donc réduites au minimum.

3. Certains détails techniques, sur les voies d'accès, sur la pente, comme ceux que L. REY s'est efforcé de donner, *B.C.H.*, *l.l.*, *passim*, ou encore HEURTLEY, *B.S.A.*, XXVII, 1925-26 p. 5-6, par exemple, n'ont pas été indiqués par WACE-THOMPSON, et je n'ai pas pu les établir. La coupe du gisement, à la p. 189 (fig. 137), ne satisfait pas à toutes les curiosités.

4. Là-dessus l'accord est unanime : je me borne à citer Fr. STÄHLIN, *Festschrift Hampe*, p. 97 et 98 ; Miss HANSEN, p. 125-127, p. 151, p. 178.

5. Miss HANSEN, p. 127, est catégorique : « The first stratum at Lianokladi is wholly neolithic and synchronous with the neolithic period in Thessaly ».

6. L'indication de WACE-THOMPSON est équivoque : « 94 m. to 3. 55 mm. Elle ne peut signifier : « 0 m. 94 à 0 m. 00355 », ni « 3 mm. 53 ». D'après les *Annals of Liverpool*, II, 1909, p. 150, il faut se décider pour 3 m. 55, encore que ce chiffre ne concorde pas avec celui du tableau de la p. 189, fig. 137.

7. Elle est conservée au Musée National d'Athènes (WACE-THOMPSON, p. 284). Je l'y ai vue à plusieurs reprises et en dernier lieu au cours de l'été 1935. Elle est dépourvue de numéro de classement : cf. G. GLOTZ, *Civ. ég.*, p. 409.

rieure, où elle cède la place à une céramique plus commune, et Wace-Thompson interprètent ce changement progressif comme une dégénérescence¹. Ils distinguaient 4 catégories de tessons² :

1) une céramique monochrome polie (A₁) faite à la main, la plus répandue. Elle est rouge, mais plus pâle et plus grossière que la céramique ordinaire de cette catégorie en Thessalie. Les vases qui la composent semblent ressortir à deux types :

- a) bols à large panse et à embouchure étroite ;
- b) bols évasés³.

Il faut mentionner des anses tubulaires, d'un type commun à toute la Thessalie, surtout du centre, du Sud-Est et du Sud⁴. Enfin on ajoutera quelques fragments de grands vases, d'un rouge terne, gris et même gris foncé ;

2) tessons à décoration blanche sur fond rouge (A_{3α}) de dessins géométriques simples, considérés comme rares par Fimmen⁵ ;

3) une céramique de terre brune, à décoration rouge sur fond blanc (A_{3β})⁶. Une douzaine de tessons se rapprochent du « style de Zérélia ». Ils proviennent :

1. « Degeneration », *Liverpool Ann.*, II, 1909, p. 150 = *Pr. Th.*, p. 172 haut ; ils ont noté un phénomène analogue à Zérélia : *Liverpool Ann.*, I, 1908, p. 12 et p. 119, entre les couches 3 et 4.

2. Je conserve le mode de classement qu'ils ont adopté, p. 13, n.° 1, d'après TSOUNTAS, et que FORSDYKE à son tour a maintenu. Miss HANSEN n'a pas fait autrement, mais elle a mieux marqué la chronologie de ces groupes chiffrés, p. 125-126.

3. Je ne sais pourquoi FORSDYKE, *P.Ae.P.*, p. XVI, d'après des concordances, dont je ne suis pas sûr, avec des vases de Yortan ou d'Étrurie, les croit inspirés de modèles métalliques.

4. WACE-THOMPSON, p. 13. L'anse représentée sur la figure 121 (musée d'Athènes, vitrine 107) a une forme semi-circulaire (diamètre intérieur : 0 m. 13 ; section 0 m. 01). Sa couleur est d'un brun jaunâtre et la surface est polie. Miss HANSEN range cette anse (p. 84-85) parmi les trouvailles du Thessalien III : à vrai dire le type s'y rencontre encore, cf. *infra*, p. 104, mais l'anse en question provient sûrement du *stratum* I. On trouve aussi d'autres anses de même teinte, quoique de forme différente. J'en ai noté une qui était pleine et qui avait la forme d'une oreille. La section (épaisseur : 0 m. 014) faisait voir une terre imparfaitement purifiée, d'un brun clair avec des taches grises, non homogène, mais percée de trous ici et là : la surface était lisse, mais non polie.

5. P. 70-71.

6. FIMMEN, p. 69 bas.

- a) de bols munis d'ouvertures étroites et à bords minces ;
- b) de vases en cloche à anses plates ;
- c) de quelques bols évasés ;
- d) de plats à pieds élevés ;
- e) de bols à large panse et à bords minces, plus grossiers que ceux de la catégorie *a*.

Leur décoration est essentiellement composée de motifs simples, tels que semis de points¹, ou lignes soit parallèles, soit onduyantes². Mais elle comporte aussi des carreaux remplis de lignes parallèles³, des zigzags tracés avec une bande rayée⁴ et des damiers ou des quadrillés⁵. Ces divers éléments sont fréquemment combinés les uns avec les autres ;

4) une céramique à décoration rouge sur fond blanc (A_{3δ}). Elle est caractéristique du *stratum I* et propre à la vallée du Spercheios. Elle rappelle la précédente par son aspect, mais il devient difficile de la confondre avec elle, dès qu'on a remarqué sa technique particulière⁶. Le vase était d'abord couvert d'un engobe blanchâtre ou crème, sur lequel on appliquait une épaisse couche de rouge. Avant qu'elle n'ait séché, le potier la grattait légèrement avec un instrument de bois et il n'en laissait subsister que certaines parties⁷. Quelquefois le potier faisait disparaître presque entièrement la couche rouge ; quelquefois il se bornait à la diminuer assez pour que la couche blanchâtre eût une légère teinte rosée. Ce travail est aisé à reconnaître, car la décoration rouge est en relief sur le blanc — l'impression est très nette au toucher —, tandis que A_{3β}

1. WACE-THOMPSON, p. 173, fig. 117 *g, h*.

2. *Ibid.*, *h, j*.

3. *Ibid.*, p. 173, fig. 117 *k*.

4. *Ibid.*, p. 173, fig. 117 *l* ; p. 174, fig. 118 = FORSDYKE, *P.Ae. P.*, p. 29, fig. 37, n° 1442.

5. *Ibid.*, p. 174, fig. 118.

6. WACE-THOMPSON, p. 14-15 ; BLEGEN, *Classification*, p. 2-3 ; MISS HANSEN, p. 35 (et 28), et p. 126. Ajouter GRUNDMANN, *A.M.*, LVII, 1932, p. 103 et 112 ; CL. HOPKINS, *The early history of Greece, Yale Class. Studies*, II, 1931, p. 133, n. 73.

7. D'où l'observation de MONTELIUS, *La Grèce préclassique*, p. 122 : « Cette technique rappelle [je dirais : annonce] la technique des vases attiques à figures rouges, lesquels datent d'une époque beaucoup plus moderne ».

est lustré et doux au toucher. Les vases de cette catégorie sont minces (épaisseur : 0 m. 005), bien polis et ils appartiennent à quatre types :

a) bols à anses minces ;

b) vases en forme de cloche, avec anse verticale placée très haut ¹ ;

c) vases à forme indéterminée ;

d) vases à bec.

Ces divers tessons rappellent, par leur décoration, ceux de la catégorie précédente ². Ils semblent donc bien avoir été contemporains ³.

Si l'on compare cette céramique avec celle des régions voisines, septentrionales et méridionales, on aperçoit sans peine les concordances.

La céramique monochrome rouge et bien polie, largement représentée par des bols comparables à ceux de Rachmani ou de Tsangli, se rencontre encore à Tsani, à Sesclo, à Zérélia, dont les fouilles ont fourni de beaux types ⁴. Mais on ne peut décider si les échantillons trouvés à Lianocladi proviennent de fabriques locales ou s'ils sont importés. Les tessons à décor géométrique, blanc sur rouge (A_{3a}), sont fréquents dans toute la Thessalie et en particulier au Nord de l'Enipeus, à Mezil-Magoula ⁵, dans la région de Sesclo ⁶, à Tsangli et à Tsani. Ici, comme à Zérélia, nous pouvons supposer aussi bien une importation ou une fabrique locale. Même hypothèse permise pour les vases à dessin rouge sur fond blanc (A_{3β}) qui se sont

1. WACE-THOMPSON, p. 175, fig. 119 c.

2. WACE-THOMPSON, p. 173, fig. 117 a, b, c, d, e, f ; cf. FORSDYKE, *P. Ae. P.*, p. 29, fig. 37, n° A 141₁ ; 142₁.

3. Les séries A5γ (céramique noire vernissée) et Γ1β (gris sur gris) ne sont pas représentées à Lianocladi (WACE-THOMPSON, p. 15 et 17) ; il y a également peu d'exemples de B (monochrome, incisé, etc...) ; cf. HANSEN, p. 18, 181 ; WACE-THOMPSON, p. 177), céramique par ailleurs pauvrement représentée en Thessalie, tandis qu'elle l'est abondamment à Haghia Marina (V. GORDON CHILDE, *J.H.S.*, XXXV, 1915, p. 200).

4. *Annals Liverpool*, I, 1908, p. 123 ; WACE-THOMPSON, p. 152-153 ; *A.B.S.A.*, XIV, 1907-08, p. 203.

5. TSOUNTAS, p. 9, n° 45 et p. 174.

6. FIMMEN, p. 69 bas.

répandus en très grande quantité à Zérélia, où leur aspect est si particulier ¹ qu'ils ont pu être surnommés vases du « style du Sud-Ouest », intermédiaire entre le style de l'Ouest et celui de la troisième catégorie ². Ils se rencontrent aussi à Chéronée, comme ceux de Tsangli ³ et de Tsani ⁴.

Aussi bien, le nom de Chéronée vient-il spontanément à l'esprit, car la poterie blanche à décoration rouge est répandue dans toute la Grèce centrale et jusques en Péloponèse à la première époque néolithique ⁵. Les dessins varient suivant les sites ; ce sont donc les divergences du dessin, seules, qui pourraient faire supposer des fabriques locales ou des importations et par conséquent elles permettraient de conclure à des échanges commerciaux. Pareille hypothèse ne me paraît pas encore, maintenant, bien assurée. Je serais moins hésitant pour la céramique si répandue à Lianocladi (A₃δ) : elle a pu être exportée à Tsangli ⁶ et elle laisse croire à des relations avec Dimini ⁷. Mais le vase en forme de cloche ⁸ muni d'une anse verticale aplatie et placée très bas, ne permet aucune conclusion, puisqu'il est commun à toute la Thessalie ⁹. Et pourtant, malgré ces ressemblances, si l'on compare la céramique thessalienne avec celle de Lianocladi, on constatera des divergences ¹⁰, car les échantillons recueillis par Tsountas ¹¹ présentent bien un fond blanc recouvert de rouge, mais la surface blanche est autre, l'engobe semble avoir été appliqué autrement et révéler une technique différente.

1. WACE-THOMPSON, p. 172.

2. WACE-THOMPSON, p. 155, fig. 98, *m*, *n*, et p. 173, fig. 117 *j* ; ou encore fig. 98 *a* et 117 *h*.

3. WACE-THOMPSON, p. 95, fig. 47 *b* ; cf. avec ceux de Lianocladi, *ibid.*, p. 176, fig. 120 : même décoration de quadrillé.

4. Même vase à base haute, WACE-THOMPSON, p. 141, haut. et p. 138, fig. 84 *e*.

5. Près de Corinthe et à Tirynthe : cf. FORSDYKE, *J.H.S.*, XXXIV, 1914, p. 147 bas et p. 148 haut ; FRANKFORT, II, p. 11 ; STÄHLIN, *Festchr. Hampe*, p. 97.

6. WACE-THOMPSON, p. 99.

7. WACE-THOMPSON, p. 177.

8. WACE-THOMPSON, p. 175, fig. 119 *c*.

9. Il se rencontre à Dimini par exemple : cf. TSOUNTAS, p. 164.

10. WACE-THOMPSON, *Annals Liverpool*, II, 1906, p. 150.

11. *L.I.*, pl. 15, A. β.

Ces réserves faites, nous pouvons établir des rapprochements entre les types des deux catégories $A_{3\beta}$ et $A_{3\delta}$ si nombreux à Lianocladi d'une part et les tessons découverts en Macédoine d'autre part, où nos informations se sont singulièrement enrichies depuis 1917¹. Le site d'Aïvatli² est l'un de ceux dont, à mon avis, la céramique présente les plus grandes ressemblances avec celle de Thessalie³. Si nous comparons avec Forsdyke les fragments d'Aïvatli, publiés par Casson⁴ avec ceux de Lianocladi⁵, nous constatons que les uns et les autres présentent le même motif d'ornement, soit un trait ondulé continu. Pareilles analogies existeraient encore à Sédès, dans la vallée de la Vassilika⁶. Plus au Nord, des tessons comparables avaient été trouvés en Bulgarie⁷ : dans la vallée de la Toundja (affluent de la Maritsa), au tell Ratcheff près de Yamboli, connu depuis les fouilles du Père Jérôme, qui remontent à 1901⁸ et dont les résultats ont été confirmés par ceux des fouilles de G. Seure et de Degrand⁹. On y pourrait ajouter d'autres noms ; il me suffira, j'espère, de renvoyer aux indications générales données par Miss Hansen¹⁰. Il existe entre les pays du Nord et la vallée du Spercheios des traits de ressem-

1. Jusqu'alors elles se fondaient essentiellement sur l'étude de SCHMIDT, *Zeitschrift für Ethnologie*, 1901, 1902 et 1905.

2. L. REY, *B.C.H.*, XLI-XLIII, 1917-1919, p. 266 ; cf. aussi *ibid.*, où L. REY renvoie à CASSON, *A.B.S.A.*, XXIII, 1918-1919, p. 13 et suiv., p. 30 et pl. IV, fig. 1 à 5.

3. CASSON, p. 135 ; FORSDYKE, *P. Ae. P.*, p. XX et encore p. 18, 19, n° 87 et 88, parle même d'une influence thessalienne ; il ne donne pas les raisons qui le font pencher vers cette opinion, qu'il ne m'est pas possible de partager.

4. *A.B.S.A.*, l.l., pl. IV, n° 2, 3 et 4.

5. WACE-THOMPSON, p. 173, fig. 117, a, d, f.

6. REY, l.l., p. 201-266, malgré les doutes de CASSON, p. 174 ; *contra*, REY, l.l., p. 154 et suiv. Le rapprochement avec les sites macédoniens est fait par Miss HANSEN, p. 142 et suiv.

7. L. REY, l.l., p. 202 et p. 266. Cf. aussi Miss HANSEN, p. 153 et suiv. C'est L. REY qui, le premier, a indiqué ces traits de ressemblance.

8. *Revue Archéologique*, 1901, p. 338, fig. 5 et 6, p. 342-343, fig. 11 et 13 surtout.

9. *B.C.H.*, XXX, 1906, p. 359-432.

10. l.l., p. 136, qui renvoie elle-même à l'ouvrage important et détaillé de GORDON CHILDE, *The Danube in Prehistory*, Oxford, 1929, et à l'article de CHILDE, *J.H.S.*, L, 1930, p. 255-262 : *News Views on the Relations of the Aegean and the North Balkans*.

blance généralement reconnus aujourd'hui et qu'il suffisait de rappeler ¹.

Au Sud, les fouilles de Sotiriadis ont exhumé des tessons d'un type comparable ²; ils appartiennent à une céramique noire monochrome, polie ³, ou à des vases dont la décoration est rouge sur un fond blanchâtre A₃β ⁴, exactement analogue à celle de Lianocladi, par leur décor en damier ⁵, par leurs lignes ondoyantes ⁶ ou leurs chevrons ⁷. Je pourrais encore citer des tessons à décor rouge lustré sur fond blanc à Chéronée ⁸ ou à Haghia-Marina (Béotie) près de Drachmani ⁹. Je me bornerai à rappeler les quelques trouvailles faites à Orchomène ¹⁰, à Pyrgos de Béotie ¹¹, en Attique peut-être et en Péloponnèse ¹². Ils ont été signalés avec tous les détails suffisants par Miss Hansen ¹³.

1. Le rapprochement avait échappé à STÄHLIN, *Festschr. Hampe*, p. 97; il écrivait que, à la première époque néolithique : « ... Thessalien kulturell mit Mittel-u. Südgriechenland eng verbunden war, *wogegen ein Zusammenhang mit dem Norden fehlt* » (c'est moi qui mets en italique).

2. Miss HANSEN ne manque pas de les nommer, p. 127, mais je donnerai des rapprochements plus précis; sa bibliographie est loin d'être exhaustive : SOTIRIADIS, *A.M.*, 1905, p. 120 et suiv., p. 134 et suiv.; 1906, p. 396 et suiv.; *'A.'E.*, 1908, p. 64 et suiv.; ΠΡΟΧΥΤΙΔΑ, 1904, p. 35 et suiv.; 1906, p. 140 et suiv.; 1907 p. 108 et suiv.; 1909, p. 123 et suiv.; *R.E.G.*, XXV, 1912, p. 253 et suiv.

3. Je dois pourtant observer que ce sont plutôt des tessons de la catégorie A₅γ de WACE-THOMPSON, p. 199, dont j'ai signalé l'absence à Lianocladi, cf. *supra*, p. 99, note 3. Pour les types, cf. SOTIRIADIS, *'A.'E.*, 1908, p. 70 et p. 82, fig. 10 et FORSDYKE, *J.H.S.*, XXXIV, 1914, p. 153, qui résume BULLE, *Orcho-menos*, I, Munich, 1907 (alors seul volume paru).

4. Cf. *supra*, p. 97; WACE-THOMPSON, p. 199 bas; SOTIRIADIS, *'A.'E.*, 1908, p. 89.

5. On se reportera par exemple à WACE-THOMPSON, fig. 140 *b* = *'A.'E.*, 1908, p. 72, fig. 5, meilleure; WACE-THOMPSON, p. 174, fig. 118, 2^e rangée de gauche = *'A.'E.*, p. 80, fig. 9 ou encore TSOUNTAS, p. 188, fig. 99.

6. WACE-THOMPSON, p. 198, fig. 140 *d* et p. 174, fig. 118.

7. WACE-THOMPSON, p. 198, fig. 140 *e*, et p. 174, fig. 118.

8. *R.E.G.*, *l.l.*, p. 255, fig. 2 et p. 256, fig. 3.

9. *R.E.G.*, *l.l.*, p. 277 et 279. Cf. aussi *'A.'E.*, 1908, p. 66, fig. 1; p. 71-72, fig. 4-5; p. 77, fig. 8; p. 88, pl. I, fig. 1; FIMMEN, p. 70, fig. 58.

10. Miss HANSEN, p. 131; WACE-THOMPSON, p. 194.

11. WACE-THOMPSON, p. 197; Miss HANSEN, p. 131.

12. Miss HANSEN, p. 132.

13. Il s'en trouverait encore à Delphes, selon WACE-THOMPSON, p. 202. Des recherches récentes et encore inédites au sanctuaire apollinien ont fait connaître des vases des époques « helladique ancienne et moyenne, à l'E.t de la source Cassotis » (L. LERAT, *B.C.H.*, LIX, 1935, p. 522 (*addenda* à la *Chronique*); des sondages à l'Acropole de Crissa apportent des résultats analogues (Ch. PICARD, *C.R.Ac. Inscr.*, 1936, p. 123).

Ainsi, pendant la première époque néolithique, la céramique de Lianocladi ne constitue pas une série isolée ¹. Au moment où elle apparaît, elle est aussi répandue dans toute la région immense qui s'étend de la Thrace à l'Argolide. Est-ce à dire que la vallée du Spercheios ait été submergée par un flot d'invasisseurs et qu'elle ait docilement subi leurs influences ? Je ne le crois pas. Nous avons vu que, dans le détail, sa céramique possède des traits qui lui sont propres ; ils permettent d'indiquer des ressemblances, mais aussi de croire, sans risquer une hypothèse téméraire, à l'existence de fabriques locales. Il s'y manifeste même un certain raffinement, lorsque nous la comparons à celle de Drachmani par exemple ². Mais elle paraît avoir perdu de bonne heure cette qualité et, dans les séries, nous notons une lacune ³. Faut-il conclure que cette première civilisation s'éteignit lentement ? Fut-elle ruinée par une agression soudaine qui ravagea tout ? Je ne le saurais dire. Je note seulement une disparition et un vide, tandis que dans les contrées voisines de la Thessalie, l'évolution se poursuit sans solution de continuité.

Deuxième époque : du bronze. — La deuxième couche, qui se sépare très nettement de la première ⁴, n'appartient plus à la deuxième époque néolithique. Il est établi, en effet, que Lianocladi « ignore » le style de Dimini propre au néolithique II ⁵ et dont l'origine est reconnue comme nordique ⁶, car on

1. M. J. GARSTANG annonce même que le néolithique de Jéricho ressemblerait à celui de Thessalie (*C.R.Ac. Inscr.*, 1935, p. 313).

2. WACE-THOMPSON, p. 203, fig. 142 e. La remarque a été faite par BLEGEN *Classification...*, p. 2 ; cf. HANSEN, p. 126 : « The bulk of the painted ware is red on white, both the familiar Thessalian type and a variation known of the Lianokladi style » (c'est moi qui mets en italique).

3. WACE-THOMPSON, p. 172 *haut* ; FORSDYKE, *P. Ae. P.*, p. XIX et XXIV.

4. Pour cette raison, GORDON CHILDE qui supposait une lacune, *J.H.S.*, XXXV, 1915, p. 200, pouvait l'affirmer ; FRANKFORT, II, p. 312, a parfaitement raison de dire que le site fut inhabité et déserté jusqu'à l'apparition de la couche II (*ibid.*, p. 113).

5. Thessalien II de Miss HANSEN, p. 50.

6. FORSDYKE, *J.H.S.*, XXXIV, 1914, p. 148 ; Miss HANSEN, p. 73 ; ces opinions sont acceptées par Th. LENSCHAU, *Bursians Jahresbericht*, 253 (1936), p. 106.

ne peut vraiment faire grand cas des *deux* tessons de Dimini qui auraient été trouvés à Lianocladi¹ et la civilisation du « thessalien II » n'a donc pas dépassé l'Othrys.

A cette époque de l'âge du bronze, il se rencontre à Lianocladi une céramique dépourvue de décor, et qui n'est pas belle. Par sa couleur noirâtre et l'aspect de son vernis, elle rappelle exactement celle de la deuxième couche d'Orchomène² à laquelle Furtwaengler a donné le nom bien connu d'*Urfirnis*. Les vases, faits à la main, sont recouverts d'un enduit légèrement lustré, dont la teinte passe du brun au noir. Ils présentent une grande variété de types :

- a) des bols à bords recourbés vers l'extérieur ;
- b) des bols à panse arrondie, au bec mince et aux bords très incurvés, recouverts d'une peinture noire ;
- c) des *askoi* de forme incertaine, mais dont les modèles de la figure 124 de Wace-Thompson permettent de proposer une reconstitution³ ;
- d) quelques fragments qui rappellent le néolithique I⁴.

Ce *stratum* pose un double problème de chronologie et d'influence. En comparant, avec des réserves⁵, les découvertes faites dans les différentes régions d'Orchomène, de Lianocladi et de Tirynthe, Wace et Thompson sont amenés à conclure que l'*Urfirnis* a fait son apparition plus tard à Lianocladi

1. WACE-THOMPSON, p. 177 ; HANSEN, p. 127, n. 9 et p. 151 ; FORSDYKE signale *P. Ae. P.*, p. XVII, n. 5, que c'est par erreur qu'on a parlé des tessons de Dimini découverts à Korakou (*Korakou*, p. 123) : s'il ne s'est pas produit la même erreur à Lianocladi, la présence de ces documents indiquerait, tout au plus, que la première couche s'est prolongée à Lianocladi un peu plus que dans la Thessalie du Nord.

2. WACE-THOMPSON, p. 194.

3. WACE-THOMPSON, p. 180 et p. 179, fig. 123 d = Miss HANSEN, p. 95, fig. 42, n° 3.

4. C'est pourquoi, sans doute, Miss HANSEN a fait figurer dans le thessalien III une anse que WACE-THOMPSON rangent, comme je l'ai fait (cf. *supra*, p. 96), dans le thessalien I, où elle fut en effet trouvée. Les modèles de ce néolithique I n'avaient donc pas entièrement disparu ; la raison de cette survivance me paraît simple : c'étaient des vases d'un type courant, qui se rencontrent à toutes les époques, avec plus ou moins de transformations.

5. WACE-THOMPSON, p. 236 : « these provisional synchronisms ».

qu'à Orchomène et qu'il s'y est prolongé davantage¹, et ils le datent d'une période qui correspondrait au Minoen Moyen².

Sur la provenance de cette céramique, leur opinion est moins nette. Ils citent³ la théorie de Kurt Müller qui attribuait aux tessons de Tirynthe une origine cycladique. Ils affirment ensuite que la céramique de Tirynthe diffère de celle d'Orchomène et plus encore de celle de Lianocladi. Et pourtant l'importance de l'*Urfirnis* en Argolide les incite à admettre une influence méridionale sur Lianocladi.

Blegen propose un classement tout autre⁴. Il reconnaît dans cette céramique les éléments propres à l'Helladique ancien, avec tous les caractères de cette catégorie. Cette poterie, faite à l'aide du tour⁵, dont l'argile est souvent mal agglomérée (*levigated*) et la pâte imparfaitement cuite, se distingue par l'engobe noir plus ou moins brillant qui recouvre les vases. Les modèles publiés par Wace et Thompson⁶ sont rapprochés par Blegen⁷ d'un vase de Leucade⁸, d'une puisette⁹ et ils permettent de concevoir des rapports avec le Péloponnèse¹⁰ et avec la Crète¹¹.

Pour intéressants que soient ces rapprochements, leur importance ne doit pas être exagérée. Il faut d'abord séparer nettement, comme l'ont fait Wace et Thompson (p. 21), les céramiques en deux catégories, et distinguer celle du Nord (Lianocladi et Orchomène) et celle du Sud (Tirynthe). Je ne puis pas davan-

1. P. 236 et 237.

2. Helladique Moyen, Miss HANSEN, p. 116 et 185.

3. P. 235.

4. *Classification*, p. 6.

5. Tandis que WACE et THOMPSON, comme je l'ai rapporté *supra*, p. 104, considèrent qu'elle est faite à la main.

6. P. 179, fig. 123.

7. *L.I.*, p. 6.

8. BOSSERT, *Altkreta*, Berlin, 1923², pl. I, p. 1.

9. Sur ce terme que je substitue à celui de saucière, cf. Ch. DUGAS, *La céramique des Cyclades*, Paris, 1925, p. 28.

10. Cf. BLEGEN, *Korakou*, p. 3 et p. 8, fig. 8, où l'anse paraît identique à celui de Lianocladi ; voir aussi p. 113.

11. FIMMEN, p. 136. Cette opinion n'est pas admise par Miss HANSEN, p. 176 : « ... there is no Early Helladic Period in the true sense of the word ».

tage accepter l'idée d'une influence cycladique. A première vue l'hypothèse d'une importation d'origine insulaire est séduisante. La situation de Lianocladi, à une faible distance de la mer ¹, inciterait à l'accepter. En fait, l'hypothèse ne peut résister à l'examen de la technique. Dans les îles, la peinture est nettement lustrée ² tandis que, comme je l'ai rappelé ³, la céramique de Lianocladi est à peine lustrée. Donc, à supposer que ces deux céramiques aient eu un développement parallèle, elles sont demeurées indépendantes.

La ressemblance que présentent, à cette même époque, les anses de l'*Urjirnis* avec les anses trouvées en Macédoine ⁴, les types d'*askoi* découverts en Macédoine par Heurtley permettent-ils de supposer une importation du Nord par la Chalcidique ? Miss Hansen serait portée à le croire ⁵. Lenschau l'affirme ⁶. Cependant, l'auteur de la découverte, Heurtley, se bornait, prudemment, à indiquer le parallélisme thessalien avec ses découvertes de Macédoine ⁷, mais il n'établit pas nettement le rapport de dépendance que d'autres veulent reconnaître alors qu'il manque entre ces séries des étapes intermédiaires.

Une dernière opinion, pour terminer. Forsdyke rejette ⁸ l'explication de Blegen ⁹. Pareils rapprochements sont le plus souvent indus, entre la Thessalie et la Crète, par exemple. De simples ressemblances n'autorisent pas à conclure qu'il ait existé des relations certaines. Forsdyke, plus affirmatif sur

1. Aujourd'hui 19 km. 5, mais dans l'antiquité ce chiffre serait réduit, cf. *supra*, p. 76.

2. Cf. Ch. DUGAS, *La céramique des Cyclades*, l.l., p. 33-34 : « Dans la poterie géométrique de l'âge du bronze, c'est généralement la peinture mate qui est en usage ».

3. *Supra*, p. 104.

4. WACE-THOMPSON, p. 119, fig. 123 g, et L. REY, l.l., p. 185 et pl. I, 4, 5.

5. P. 177 : « There is a strong possibility ».

6. *Bursians Jahresbericht*, l.l., p. 106.

7. *B.S.A.*, XXVII, 1925-26, p. 52 ; il renvoie à WACE-THOMPSON, p. 145 et p. 178, fig. 122, 123, et ajoute : « The *askoi* from Tsani and Lianokladi are all paralleled in Period A in Macedonia ».

8. *P. Ae. P.*, p. XIX.

9. *Supra*, p. 105.

ce point que Wace et Thompson, se sépare davantage de leurs idées pour la chronologie. Fidèle à la chronologie d'Evans, à laquelle il ne veut voir porter aucune atteinte (p. XXIII, n° 3), il date l'apparition de l'*Urfirnis* en Thessalie de l'Helladique ancien ¹.

Si j'ai indiqué ces hypothèses — et ce ne sont que les plus importantes — c'est pour montrer combien nos incertitudes demeurent grandes. Un fait domine toutes ces discussions. La région du Sud exerce une influence très marquée sur toute la vallée du Spercheios, comme en témoigne la prodigieuse fortune de l'*Urfirnis* ². Et la vallée du Spercheios marque la limite septentrionale de son extension ³. Entre le mobilier d'Orchomène et celui de Lianocladi je ne découvre pas de différence notable : là comme ici, l'*Urfirnis* apparaît dans le *stratum* II ⁴ et il est donc vraisemblable de croire que cette céramique aura été importée du Sud vers Lianocladi.

Il y aurait donc eu, si cette hypothèse est exacte, une domination ou au moins une influence d'Orchomène sur la vallée du Spercheios qui, depuis la fin de l'époque néolithique I, avait rompu les relations avec la plaine de Thessalie.

Troisième époque : l'âge ancien du fer. — La troisième couche qui, à son tour, se distingue de la précédente, correspond à l'âge ancien du fer. Elle est caractérisée par un changement dans la céramique, dont presque tous les fragments proviennent de la « maison » de Lianocladi. D'après Wace et Thompson, ils se répartissent en trois catégories ⁵ :

1. *P. Ae. P.*, p. XXIII.

2. WACE-THOMPSON, p. 11, n° 107.

3. Actuellement, car cette constatation peut être modifiée par des découvertes ultérieures en Thessalie, FORSDYKE, *J.H.S.*, XXXIV, 1924, p. 149. On a bien trouvé à Tsani des anses tubulaires de type semblable à celles de Lianocladi (WACE-THOMPSON, p. 144), mais elles datent d'une époque postérieure, Γ δ.

4. WACE-THOMPSON, p. 194.

5. Miss HANSEN, p. 120-121, fig. 55, ne fait pas la distinction de WACE-THOMPSON. Son exposé des relations, à cette époque, entre Lianocladi et la plaine du Nord est, à mon avis, trop bref pour l'importance du gisement, cf. la remarque faite *supra*, p. 96, note 2.

1) une céramique protogéométrique ($\Delta_1\beta$) faite à la main, d'une argile rouge sur laquelle la décoration est directement appliquée. Les types de vases sont les suivants :

a) des *pitthoi* courts, à bec effilé et à panse ronde, portant des anses aplatis et se terminant par un fond plat ;

b) des *skyphoi*¹ ;

c) des vases peu profonds et évasés ;

d) des *askoi* ;

e) des jarres sans anse, à panse arrondie, avec un goulot haut et étroit.

La décoration, de couleur noire sur rouge, est placée le plus souvent à la partie supérieure du vase, et même près des bords, sans doute parce que le vase était à demi enterré dans le sol en argile battue des maisons², mais la règle n'est pas absolue, car la partie inférieure du vase est parfois aussi décorée. La décoration consiste en des motifs rectilignes : lignes parallèles³, zigzags tracés avec une bande rouge⁴, bandes rayées qui se coupent⁵, losanges quadrillés et contigus⁶, ou disposés en forme de damier⁷, chevrons⁸, où la spirale fait son apparition⁹.

2) Une céramique ($\Delta_1\gamma$ et $\Gamma_3\beta$) qui n'est qu'une variété, non peinte, de la précédente. La pâte en est rouge brique et elle est polie. On y reconnaît deux types de vases :

a) des vases peu profonds à base aplatie et à anse creuse¹⁰ dont on connaît de nombreux spécimens ;

b) des jarres à anses¹¹.

1. WACE-THOMPSON, p. 182, fig. 126, c, d, g, h.

2. Selon l'ingénieuse explication de VOLLGRAFF, *B.C.H.*, XXX, 1906, p. 20.

3. WACE-THOMPSON, p. 181, fig. 125 ; p. 182, fig. 126 et p. 184, fig. 131 a.

4. WACE-THOMPSON, p. 184, fig. 131 b.

5. WACE-THOMPSON, p. 181, fig. 125 ; p. 182, fig. 126 e ; p. 184, fig. 131 a.

6. WACE-THOMPSON, p. 183, fig. 128.

7. WACE-THOMPSON, p. 182, fig. 126 b.

8. WACE-THOMPSON, p. 182, fig. 126 g.

9. WACE-THOMPSON, p. 182, fig. 126 g ; p. 184, fig. 131 a ; p. 185, fig. 132 ; voir aussi la planche qui récapitule ces motifs de décoration, dans *B.S.A.*, XXVIII, 1926-27, p. 189, fig. 33 (HEURTLEY).

10. WACE-THOMPSON, p. 183, fig. 127 b ; p. 186, fig. 134 a, e ; FIMMEN, p. 79.

11. WACE-THOMPSON, p. 183, fig. 127 a.

3) Une céramique « minyenne », faite au tour, et représentée par :

a) de larges gobelets montés sur un haut pied, dont la forme caractéristique est bien connue¹;

b) des bols à bords évasés et à pied large et court² ou sans pied et à bords aplatis;

c) enfin des fragments. Les plus remarquables sont : une anse d'amphore³, l'anse d'un bol⁴, et la base d'une jarre⁵, portant des stries⁶.

L'époque du fer coïncide avec une reprise de l'activité de Lianocladi et les relations se rétablissent avec le Nord, tout en demeurant actives avec le Sud. Aussi ce *stratum* pose-t-il toute une série de questions.

Voyons d'abord ses rapports avec les régions voisines.

Pour la région du Nord, c'est M. Rey qui, le premier, a montré les ressemblances des vases de la catégorie $\Delta_1\beta$ avec les séries macédoniennes⁷. Les analogies portent à la fois sur les motifs de décoration et sur la technique des vases. On comparerait ainsi :

1) les quadrillages : ils se rencontrent sur les tessons de la *toumba* de Dourmouchlou et sur celle de Lembet, dans la région de Salonique⁸;

1. WACE-THOMPSON, p. 187, fig. 135.

2. WACE-THOMPSON, p. 183, fig. 130 a, c.

3. WACE-THOMPSON, p. 183, fig. 129 b.

4. WACE-THOMPSON, p. 184, fig. 131 b.

5. WACE-THOMPSON, p. 188, fig. 136.

6. Sur cette décoration, que porte parfois l'argile, cf. Ch. DUGAS, *La céramique des Cyclades*, I.I., p. 23 et bibliographie : elle n'a rien d'insolite et elle est même « d'usage courant dans les céramiques peintes géométriques ». Cf. aussi L. REY, *B.C.H.*, XLI-XLIII, 1917-1919, p. 227.

7. *B.C.H.*, I.I., p. 232-233, contre l'avis de WACE, *B.S.A.*, XX, 1913-1914, p. 130. FORSDYKE, *P. Ae. P.*, p. XXI, p. 20 et p. 46, a fait ensuite le rapprochement de la poterie thessalienne ($\Delta_1\beta$ et $\Delta_1\gamma$) avec la poterie macédonienne : nos A 99, 1-5, fragments de Kalamaria et de Langavuk, mais avec la réserve qu'il ne s'agit pas de la même céramique ; les analogies de la décoration indiquent quelques rapports ; FORSDYKE note aussi que la céramique géométrique de Lianocladi $\Delta_1\beta$ a été trouvée avec de la céramique minyenne de l'Helladique Moyen II-III.

8. REY, I.I., p. XXIII (p. 205 et suiv.), n° 2 et 3 = WACE-THOMPSON, p. 183, fig. 127 b et 128.

2) les triangles inscrits : tessons de la *toumba* de Kalamaria, dans la région de Salonique¹;

3) les croisillons sur la surface extérieure du fond : Gona, dans la région de Salonique²;

4) les lignes ondoyantes appliquées contre une bande : Gona³; sur des tessons de même provenance (Gona), se rencontre aussi l'élément de remplissage entre deux bandes⁴;

5) bandes appliquées sur les anses en travers⁵, ou dans le sens de la longueur⁶, ou soulignant la naissance du col⁷;

6) spirales, composées de plusieurs spires⁸.

La technique des vases présente des analogies curieuses. Ainsi, si l'on considère les écuelles à poignées, on constate qu'elles apparaissent sous deux types. Le premier est formé par une saillie du bord percée d'un trou. Les deux poignées sont fixées vis-à-vis l'une de l'autre sur le bord du vase dont elles constituent le prolongement et sur lequel elles se tiennent droites⁹. Le second type¹⁰ a la forme d'un trapèze isocèle. C'est celui que Wace nomme « raking » ou « wish-bones-handles » (anse en forme de rateau ou de bréchet) et que M. Rey propose de désigner sous le nom de « poignées fourchues ou

1. L. REY, *l.l.*, pl. XXIII, 4 (p. 100-105) = WACE-THOMPSON, p. 182, fig. 126 h.

2. L. REY, *l.l.*, pl. XXIV, 5 (pl. 141 et suiv.) = WACE-THOMPSON, p. 182, fig. 126 h.

3. L. REY, *l.l.*, pl. XXVII, 1 = WACE-THOMPSON, p. 184, fig. 131 a.

4. L. REY, *l.l.*, pl. XXV, 2, 6 = WACE-THOMPSON, p. 184, fig. 131 a; ou encore L. REY, *ibid.*, pl. XXVIII, ou en particulier: L. REY, *ibid.*, pl. XXVIII, 3 = WACE-THOMPSON, p. 184, fig. 131 b.

5. L. REY, *l.l.*, pl. XXIX, 1, 2 (tessons de Gona) = WACE-THOMPSON, p. 181, fig. 125; p. 182, fig. 126 c.

6. L. REY, *l.l.*, pl. XXV, 4 (tessons de Gona) = WACE-THOMPSON, p. 183, fig. 127 a.

7. L. REY, *l.l.*, pl. XXIV, 4 et 6 (tessons de Gona) = WACE-THOMPSON, p. 182, fig. 126 a, b, c, e.

8. L. REY, *l.l.*, pl. XXVI, 5 (tessons de Gona) = WACE-THOMPSON, p. 182, fig. 126 h, et p. 184, fig. 131 a; p. 185, fig. 132.

9. L. REY, *l.l.*, p. 192, fig. 7 ou p. 195, fig. 12 b = WACE-THOMPSON, p. 183, fig. 129 a.

10. Signalé par L. REY, *l.l.*, p. 193 et suiv.

trapézoïdales »¹. Le type de Lianocladi² correspond exactement à ceux qui ont été reconnus en Macédoine non seulement par Rey, mais après lui par Gardner et Casson³ et par F.-B. Walch⁴ à Dikili-Tasch⁵, près de Castoria par Heurtley⁶.

Ces rapports s'accroissent chaque jour davantage avec les découvertes et Heurtley se montre catégorique. La présence de ces « poignées fourchues » à Boubousta en Macédoine (près de l'Haliacmon) l'amène à la conclusion que les Macédoniens, qui se sont installés en Thessalie vers 1050 avant notre ère, ont poussé leur migration jusqu'au Sud, dans la région du Spercheios⁷ et que toute la céramique de Lianocladi a une origine macédonienne⁸.

Peut-être pouvons-nous pousser plus loin la comparaison. Les archéologues roumains à Gumelnita et à Căscioarele ont exhumé des vases qui rappellent ceux de Lianocladi⁹. Quelques fragments portent une décoration peinte : bandes rayées en brun mat¹⁰ ou ornements géométriques en blanc sur noir¹¹, des raies horizontales, obliques et verticales¹², blanches sur fond noir et enfin des lignes horizontales de couleur appliquée sur fond noir¹³. Childe va plus loin encore et il rapproche la

1. *L.I.*, p. 193.

2. WACE-THOMPSON, p. 186, fig. 134 ; p. 183, fig. 127 b.

3. *B.S.A.*, XIII, 1918-1919, p. 30 et pl. III.

4. *B.S.A.*, *ibid.*, p. 50, n. 4.

5. Cf. en dernier lieu, CASSON, p. 115, et FORSDYKE, *P. Ae. P.*, p. 21, fig. 28.

6. *B.S.A.*, XXVIII, 1926-27 ; HEURTLEY les croit d'origine macédonienne, parce qu'il les rencontre encore dans le stratum le plus ancien de Vardaróftsa et jusqu'en Chalcidique (fouilles de Molyvópyrgo et de Haghiós Mamas, en avril 1928 : *B.S.A.*, XXVI, 1924-25, p. 32).

7. *B.S.A.*, XXVIII, 1926-27, p. 181-182.

8. *B.S.A.*, XXVII, 1925-26, p. 57 et *The Antiquaries' Journal*, VII, p. 44-59. Il s'agit, naturellement, de la céramique de cette catégorie et non pas de la céramique dite « minyenne », sur laquelle cf. *infra*, p. 112.

9. V. DIMITRESCU, *Dacia*, II, 1925, p. 53, fig. 22, n° 6 et 8 ; Gh. STEFAN, *ibid.*, p. 157, fig. 15, n. 1, à comparer avec WACE-THOMPSON, p. 183, fig. 129 a. Cf. aussi V. DIMITRESCU et V. DUMITRESCU, « Notes sur Cucuteni et sur la stratigraphie des stations appartenant à la civilisation énéolithique balkano-danubienne », *Istros*, I, 1934, 19-36 et 37-44.

10. *Dacia*, *l.l.*, p. 73, fig. 47.

11. *Dacia*, *l.l.*, *ibid.*, p. 177, fig. 38, n° 1, 5, 9.

12. *Dacia*, *l.l.*, *ibid.*, p. 177, fig. 38, n° 5, 9, 19 et 11.

13. *Dacia*, *l.l.*, *ibid.*, p. 176.

technique de ces vases des tessons du Danubien II, à Vinča, à Lengyel et en Moravie¹.

J'ai insisté à dessein sur ces rapprochements, dont il fallait bien indiquer les détails, mais nous n'aurons garde d'omettre qu'entre la Macédoine et le Spercheios il n'y a pas de solution de continuité et que la Thessalie présente des étapes intermédiaires : à Sesclo, Tsangli, Tsani Magoula et Zérélia, par exemple².

Pour les rapports avec la région méridionale, je serai plus bref. Il me suffira, j'espère, de rappeler qu'un *skyphos* de la catégorie $\Delta 1\beta$ comparable à celui que publient Wace-Thompson pour Lianocladi³, a été trouvé à Haghia-Marina par Sotiriadis, et que Gordon Childe y reconnaît une importation directe de Lianocladi. Nous voilà loin de la simple ressemblance⁴ ! Je pourrais citer d'autres vases, des jarres, qui proviennent de Phocide⁵, avec la même décoration géométrique : hachures, triangles, bandeaux rayés et rares cercles concentriques. Plus au Sud encore, il s'en rencontre à Égine⁶, et à Argos⁷.

En résumé la céramique 1) et 2)⁸ si abondante à Lianocladi, n'est pas propre à ce site, mais elle est commune à toute une immense étendue de provinces, de la Moravie à l'Argolide. C'est une importante constatation sur laquelle nous ne pouvons trop insister.

J'en viens à la céramique 3)⁹, la céramique « minyenne », qui pose un problème complexe.

1. *Dawn*, p. 72.

2. Cf. en dernier lieu Miss HANSEN, p. 118 et suiv.

3. P. 182, fig. 126, *e* et *d*.

4. GORDON CHILDE, *J.H.S.*, XXXV, 1915, p. 199 : « Undoubtely an importation from the Spercheios valley ».

5. Publiées par SOTIRIADIS, *R.E.G.*, XXV, 1911, p. 259, fig. 5, ou 'A.'E, 1908, pl. V, 1.

6. FIMMEN, p. 142, fig. 142, p. 143, fig. 143.

7. VOLLGRAFF, *B.C.H.*, XXX, 1906, p. 20 et suiv., fig. 23-25 ; *ibid.*, p. 22, fig. 27 : jarres, dont l'une possède une anse percée d'un trou vertical, façonnée à la main et ornée d'une bande composée de lignes verticales, obliques, entrecroisées, et de lignes horizontales.

8. *Supra*, p. 108.

9. *Supra*, p. 109.

Elle n'est pas davantage particulière à Lianocladi. En effet elle se rencontre en d'autres sites de la Thessalie, dans la *magoula* de Surpi¹, dans des tombes à Sesclo², à Dimini³, à Pirgos de Thessalie⁴, à Rini⁵, à Tsangli⁶, à Tsani⁷, à Zérélia⁸, à Thèbes-de-Phthiotide⁹, à Aïdin, près d'Halmyros¹⁰ et quelques-uns dans le Nord, à Rachmani. Mais d'une façon générale, ces sites en sont moins riches que celui de Lianocladi. Nous sommes donc portés à penser que la céramique minyenne a pénétré par le Sud¹¹. Reste à savoir d'où elle venait. Le problème n'est pas encore résolu, et il a suscité de nombreuses hypothèses qui parfois diffèrent totalement.

Frankfort¹² a supposé que c'était en quelque sorte une céramique ... néolithique, qui reparaisait en Béotie, en Phocide et à Lianocladi. Cette explication tient compte de l'aspect extérieur des tessons. Elle a pour elle aussi un argument géographique, puisque la poterie minyenne jalonne la route de l'Égée par Argos et Corinthe et la route de l'Asie Mineure par Chalcis. Mais à l'époque néolithique, nous ne lui connaissons pas d'équivalent véritable.

Plus séduisante serait l'opinion de Forsdyke¹³. Forsdyke se fonde sur les analogies de la céramique minyenne découverte

1. WACE-THOMPSON, p. 10, n° 70.

2. WACE-THOMPSON, p. 62 : on comparera le gobelet publié par TSOUNTAS, p. 139, fig. 30 et celui de Lianocladi, WACE-THOMPSON, p. 187, fig. 135.

3. WACE-THOMPSON, p. 78, ne citent qu'un *seul* tesson, tandis que FORSDYKE, *P. Ae. P.*, p. 128, dit qu'il y en a beaucoup.

4. WACE-THOMPSON, p. 85 : l'exemple est douteux.

5. WACE-THOMPSON, p. 132 et p. 131, fig. 79 k : deux fragments de gobelets.

6. WACE-THOMPSON, p. 113 : un seul exemple.

7. WACE-THOMPSON, p. 145 : des fragments qui pourraient être des imitations locales ; même opinion dans FORSDYKE, *J.H.S.*, XXXIV, 1914, p. 136, pour les vases de Sesclo (WACE-THOMPSON, fig. 32 b) et de Tsangli (WACE-THOMPSON, fig. 58 c).

8. En grande quantité, WACE-THOMPSON, p. 159.

9. WACE-THOMPSON, p. 167.

10. WACE-THOMPSON, p. 169.

11. Même opinion de FORSDYKE, *J.H.S.*, XXXIV, 1914, p. 128.

12. *L.I.*, II, p. 145.

13. *J.H.S.*, XXXIV, 1914 p. 126-156, et notamment p. 137 : « it can... be demonstrated without difficulty that « Minyan » ware is the native pottery of Troy ».

en Béotie surtout, à Orchomène, et de celle qui a été exhumée à Troie ; il pense qu'elle ne provient pas d'Orchomène, comme les premières trouvailles le firent croire d'abord, mais qu'elle a son origine en Asie Mineure. La deuxième cité d'Orchomène, qui correspond à la deuxième cité de Lianocladi, aurait été anéantie vers le deuxième millénaire¹ par une invasion venant de Troie dont le succès, complet, se manifesterait par cette céramique minyenne. La théorie de Forsdyke a été discutée et écartée aussitôt après son énoncé, par Gordon Childe². Les ressemblances³ ne paraissent pas à Childe aussi évidentes que le prétendait Forsdyke. A Lianocladi il existe un type de vase particulier à l'*Urfirnis* de la Grèce. Enfin, et c'est l'argument sur lequel insiste Childe, la chronologie ne permet pas d'admettre l'hypothèse de Forsdyke, qui suppose que la cité Troie VI aurait une durée fort longue, correspondant à la fin du Minoen Moyen (= Helladique moyen) et s'étendant jusqu'à l'Helladique récent. Ceci, Childe se refuse à l'admettre. Il ne croit pas davantage que des relations aient été possibles entre Troie et le continent par l'intermédiaire des Sporades du Nord. Plus récemment, il a exprimé l'avis que la céramique minyenne fut importée à Lianocladi — il ne dit point d'où — et qu'elle y eut un développement particulier⁴.

Sur ce développement original, nous sommes d'accord. Pour le reste, les découvertes récentes ne permettent plus d'accepter l'opinion de Childe.

En effet les recherches exécutées au cours de ces dernières années à Troie, où les fouilles de Doerpfeld n'avaient pas été exhaustives, tendent à donner raison à Forsdyke contre Childe⁵. Dans la dernière couche de Troie V sont apparus des

1. *J.H.S.*, *l.l.*, p. 155.

2. *J.H.S.*, XXXV, 1915, p. 196-207.

3. P. 202, forme des vases et des anses.

4. *Dawn*, p. 80.

5. *A.J.A.*, XXXVIII, 1934, surtout p. 11-17 (C. BLEGEN); *ibid.*, XXXIX, 1935, p. 27-29 (C. BLEGEN) : cf. aussi *B.C.H.*, LVIII, 1934, *Chronique*, p. 274 (rédigée d'après l'article de BLEGEN cité en premier lieu).

tessons de céramique minyenne, qui deviennent très nombreux dans Troie VI. L'histoire de cette cité, Troie VI est beaucoup plus longue qu'il n'avait d'abord semblé ¹. Elle commence à la première moitié du II^e millénaire et elle correspond à la fois à la céramique de la Grèce continentale de l'Helladique moyen et à celle de l'Helladique récent III ².

Voilà donc une concordance établie entre l'Asie Mineure et la Grèce centrale.

Sur l'importation de la céramique minyenne dans la vallée du Spercheios, l'accord n'est pas fait. Il semble, d'après les dates du *stratum* de Troie VI que la céramique minyenne y soit plus anciennement apparue (Helladique moyen) que dans le Spercheios ³. Blegen n'accepte pas l'idée d'une importation directe de Troie dans la Grèce centrale ⁴. Il croit que peut-être (*probably*) ces deux céramiques ont une commune origine d'où elles auraient été exportées, l'une vers l'Asie Mineure (Troie), l'autre vers la Grèce centrale, à des époques qui ne concordent pas nécessairement dans le temps (*more or less synchronously*). Tout récemment, Th. Lenschau, passant en revue les divers résultats obtenus de 1932 à 1934 ⁵, a pensé que la céramique minyenne importée du Nord est arrivée dans la Grèce centrale par l'Épire ; mais la Thessalie fait difficulté, puisque dans le Nord, comme nous l'avons noté ⁶, il n'a pas été trouvé de tessons minyens. De là, la « théorie du Tymphrestos » : la céramique minyenne aurait été transportée par des envahisseurs qui auraient passé par l'Épire et qui auraient débouché dans la vallée du Spercheios par le passage du Tym-

1. Il faut noter que R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, Paris, 1914, 2^e éd., p. 120 et p. 136, avait daté le début de Troie VI de 1500 environ, et modifié la chronologie de Doerpfeld.

2. Les rapports entre Troie VI et Troie VII sont donc à reviser.

3. HEURTLEY propose une date allant de 2000 à 1600 avant notre ère (*B.S.A.*, XXVIII, 1926-27, p. 181).

4. A. J. A., 1934, p. 17, note 1 : « But I do not think it necessarily follows (du fait que l'hypothèse de FORSDYKE sur la chronologie est vraisemblable) that the first Minyan ware was imported from Troy to the mainland of Greece ».

5. *Bursians Jahresbericht*, l.l., p. 106-107 et surtout 108.

6. *Supra*, p. 113.

phrestos et se seraient ensuite répandus dans la Grèce centrale ¹.

Cette explication ingénieuse, et sur laquelle je reviendrai ², n'a contre elle que deux objections : nous ne connaissons actuellement aucun document archéologique permettant de supposer un passage d'une invasion par l'Ouest de la vallée du Spercheios. D'autre part, l'état de cette région nous incite à penser qu'elle ne fut pas utilisée par les invasions ³.

Provisoirement donc l'explication de Lenschau doit être abandonnée, et il faut chercher ailleurs.

Or, on ne semble pas avoir pris garde, en étudiant les relations de la Grèce centrale avec les régions voisines, aux établissements de la côte thessalienne, ou bien, si l'on y a songé, l'on n'a pas tiré de cette constatation toutes les conclusions qu'elle autorisait.

En indiquant les centres thessaliens où avait été exhumée la céramique minyenne, nous avons remarqué ⁴ qu'elle avait été recueillie seulement dans la région méridionale de la Thessalie, et en particulier à Zérélia, dans le voisinage du golfe d'Halmyros. Il existe un autre centre, mal connu encore, où, si j'ose dire, on l'« attendrait » : c'est la région de Iolcos ⁵. Et je serais tenté de supposer que cette importation de la céramique minyenne, de Chalcidique en Orchomène, se serait faite non pas par une route terrestre dont les jalons nous font totalement défaut — et pour cause ! — mais par la voie de mer, dont Iolcos aurait été l'escale importante. Le regretté Victor Bérard, dont je n'accepte pas toutes les théories, avait eu le mérite d'opposer à l'opinion moderne sur la Béotie, « la plus terrienne et la moins maritime des provinces helléniques » ⁶, l'opinion

1. BURY, *C.A.H.*, II, p. 530, n. 1, l'accepte : « The Lianokladi IV people come from Pindus ».

2. *Infra*, p. 145.

3. Cf. *supra*, p. 24-25.

4. *Supra*, p. 113.

5. Fr. STÄHLIN, *Pagasai*, p. 162-163.

6. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris, 1927, t. II, *Mer Rouge et Méditerranée*, p. 370. — L'opinion moderne combattue par BÉRARD ne se rencontre plus dans l'ouvrage récent de J. SION.

des anciens qui vantaient l'heureuse situation de la Béotie entre trois mers¹. A l'époque très ancienne, même préhistorique, Iolcos sera l'un des ports en relations avec la Béotie. L'archéologie n'interdit pas cette manière de voir. Bien plus, elle la favorise.

Certes, le site d'Iolcos ne nous est pas encore bien connu². Iolcos était située sur la colline de débris, à l'Ouest de la Volo moderne, auprès du marché aux bestiaux — et pas plus à Ano-Volo qu'à Épiscopi ! — au « kastro » de Volo, comme disent les paysans. Elle était placée sur la mer à sept stades : ceci ressort nettement du texte de Strabon : τῆς δὲ Δημητριάδος ἑπτὰ σταδίους ὑπέρκειται τῆς θαλάττης Ἰωλκός (IX, p. 436), dont Stählin a donné le véritable sens³ ; au-dessus de Démétrias, sur la mer, se trouve Iolcos ; car, comme Stählin l'a montré, τῆς θαλάττης a la valeur d'un adverbe. La distance indiquée par Strabon se peut vérifier sur la carte et elle est exacte. Aujourd'hui, Iolcos n'est plus immédiatement sur la mer parce que le fond du golfe a été ensablé par les alluvions du torrent Krausindon, mais elle n'est éloignée que d'un kilomètre à peine⁴. L'intérêt du site était connu

1. V. BÉRARD, *l.l.*, renvoie à STRABON, IX, p. 400, qui cite le jugement d'ÉPHORE : Ἐφορος δὲ καὶ ταύτῃ κρείττω τὴν Βοιωτίαν ἀποφαίνει τῶν ὁμόρων ἔθνων καὶ ὅτι μόνῃ τριθάλαττός ἐστι καὶ λιμένων εὐπορεῖ πλειόνων... ἐπὶ δὲ τῶν πρὸς Εὐβοίαν μερῶν ἐφ' ἑκάτερα τοῦ Εὐρίπου σχιζομένης τῆς παραλίας τῇ μὲν ἐπὶ τὴν Αὐλίδαν καὶ τὴν Ταναχρικὴν... τῇ δὲ κατὰ Μακεδόνας καὶ τὴν Προποντίδα καὶ τὸν Ἑλλήσποντον...

2. Il l'est en tout cas beaucoup mieux que ne le laisserait croire le dernier exégète des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, É. DELAGE, *La géographie dans les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes*, Paris, 1930, p. 74 et 75 : « D'après ce récit, le poète distingue Iolcos et Pagasai. En effet, la première ville n'est pas située sur la côte et la seconde lui sert de port. Le point de départ de l'expédition est donc Pagasai et non Iolcos ». Plus bas, Iolcos serait « éloignée de plusieurs kilomètres du rivage ... La distinction établie par le poète est confirmée par l'archéologie. La moderne Episcopi, au Sud-Est de Volo, correspond à Iolcos, tandis que Pagasai se trouvait en Pélasgiotie, au Sud-Ouest de la moderne Volo, à Angistri ». Enfin, Démétrias serait bâtie « immédiatement au Sud de Iolcos, près de la moderne Goritsa ». Il n'est pas une de ces indications qui ne soit entachée d'erreur, et l'on ne se douterait guère, à lire ces lignes, que l'ouvrage de Fr. STÄHLIN sur la Thessalie avait paru quelque six ans plus tôt.

3. *Pagasai*, p. 80, note 6 de la page 79 : « 7 Stadien über Demetrias hinaus auf dem Seeweg liegt Iolkos » ; en revanche l'explication de V. BÉRARD, *Ithaque*, I, 139, « dominait » est fautive.

4. Cf. la planche II (carte des environs de Volo), STÄHLIN, *Pagasai*.

depuis longtemps, depuis l'époque où G. Fougères découvrit et publia une inscription¹. Les environs étaient déjà connus par un tombeau à coupole². A Iolcos même, ou plus exactement sur son site présumé, Arvanitopoulos a découvert en 1920, sous un palais mycénien (?), les traces d'un établissement néolithique, mais ses informations demeuraient imprécises³. L'archéologue anglais Davies eut l'heureuse idée de creuser une tranchée stratigraphique au même endroit, et il a pu distinguer sept couches superposées⁴.

La couche primitive — au niveau le plus bas, VII — renfermait des tessons néolithiques, du style B de Wace et Thompson ; les couches VI et V, des tessons apparentés à l'Helladique ancien ; la couche IV nous intéresse davantage, car il s'y trouvait des tessons de céramique minyenne⁵. L'âge du bronze paraît avec la couche III ; à la couche II, l'âge du fer, et la couche supérieure, I, a fourni des restes mêlés, d'époque grecque et romaine. Certes, ces indications n'ont pas encore toute la rigueur souhaitable. Mais elles constituent un grand progrès sur celles dont nous disposions⁶. Ce que maintenant nous pouvons affirmer, c'est l'existence du minyen à Iolcos — je n'ai pas dit : des Minyens — et le rôle que cette cité a pu jouer comme lieu de transit, entre la plaine thessalienne et

1. *B.C.H.*, IX, 1889, p. 279 = *I.G.*, IX, 2, 1103 = musée de Volo, n° 713.

2. Celui de Kapakli, STÄHLIN, *Pagasaï*, pl. II et *H. Th.*, p. 64, 5 donne la bibliographie relative à cette découverte de Kourouniotis en 1904 ; HANSEN, p. 2, 108. M. NILSSON en signale tout l'intérêt (*Festschrift Wackernagel*, p. 140) : « Der nördlichste Vorposten der mykenische Kultur war Iolkos in Thessalien am Pagasäischen Golf. Mykenische Vasen sind auf der Akropolis und an einem Platze weiter südwärts gefunden worden ; das Bedeutendste ist aber das in der Nähe entdeckte Kuppelgrab, das zwar nicht wohlgebaut ist, aber reiche Funde besonders von Goldschmuck ergeben hat. Von Iolkos segelte Argo hinaus auf die weite, gefährliche Fahrt nach Kolchis, Argo, dessen Ruhm in aller Munde ist, wie schon Homer bezeugt ».

3. Elles n'ont été connues aussitôt que par la *Chronique* du *B.C.H.*, XLV, 1921, p. 530.

4. *J.H.S.*, XLIX, 1929, p. 89-99.

5. Style Γ, « a coarse grey sherd with a small rim grooved underneath, closely resembling a Minyan rim from Chaia, and two indeterminate black sherds, one of which was certainly hand-made », DAVIES, *l.l.*, p. 97.

6. Il faut souhaiter que les recherches soient reprises et que la fouille soit exhaustive.

l'Égée, et aussi comme escale entre les cités du Nord et celles du Sud de l'Égée.

L'importation de la céramique minyenne dans la vallée du Spercheios a donc pu se faire dans le sens Nord-Sud — ou plus exactement Est-Ouest — si l'on admet que les importateurs débarquaient à Iolcos ou qu'ils suivaient la côte, ou dans le sens Sud-Nord si l'on croit que cette céramique passée d'Iolcos en Béotie revenait de Béotie à Lianocladi. Nous ne pouvons décider actuellement en quel sens se fit le premier trajet, mais le choix est limité entre deux itinéraires peu éloignés l'un de l'autre.



L'architecture — si le mot n'est pas ici trop ambitieux — complète les indications fournies par la céramique. Alors que dans les deux premières couches, il n'était apparu que de la pierraille, insuffisante pour qu'on pût supposer autre chose que des débris de murs¹, dans la troisième couche au contraire, les vestiges de l'habitat se dessinent mieux. On distingue nettement les fondations d'un édifice rectangulaire, où Wace et Thompson reconnaissent deux maisons ou plutôt une seule à laquelle on aurait ajouté une pièce². Le plan, encore qu'il ne soit pas absolument sûr³, montre d'abord, à l'Est, une grande salle, s'ouvrant au Sud-Est, ce qui permet d'éviter les vents d'Ouest, fréquents en hiver⁴. Cette salle renfermait un foyer et elle communiquait par une porte intérieure avec une autre chambre tenant peut-être lieu de magasin, à en

1. Le mode d'exploration auquel avaient été contraints les fouilleurs, le sondage par puits, n'était guère propre à apporter de meilleurs résultats ; il n'y a donc pas lieu d'en faire état pour écrire que toute la région au Sud de l'Othrys jusqu'au Péloponnèse a un aspect uniforme dont témoigne la construction circulaire : LENSCHAU, *Bursians Jahresber.*, 244, 1934, p. 4.

2. La comparaison avec la maison d'Eutrésis, *infra*, p. 121, m'incite à penser qu'il s'agit d'une seule maison.

3. Voir les réserves de WACE-THOMPSON, p. 188 (plan p. 189, fig. 137 et p. 219).

4. *Supra*, p. 82 ; WACE-THOMPSON, p. 40.

juger d'après les *pithoi* qui y ont été trouvés. Au Sud-Ouest s'accotait une autre construction que Wace et Thompson regardent comme étant d'une époque différente, sans donner d'autre précision.

Cette disposition de la « maison » de Lianocladi a été rapprochée par Wace et Thompson des édifices qu'ils avaient rencontrés par ailleurs en Thessalie. En effet, il se trouve des types analogues à Rachmani¹, à Tsangli², et surtout à Dimini³. Ces comparaisons justifieraient l'opinion de G. Leroux⁴, qui voyait dans la « maison » de Lianocladi « le plus récent peut-être des mégarons thessaliens » et reconnaissait en lui l'influence d'une « architecture nettement septentrionale ». En réalité, je crois qu'il n'en est rien⁵. Pour être comparables, ces édifices ne présentent pas moins entre eux des différences de forme même et de date, qui rendent difficile l'idée d'une pareille influence.

A Rachmani, par exemple, il ne peut être vraiment question d'un édifice rectangulaire : la maison possède quatre côtés, mais non pas quatre angles droits, puisque l'un des côtés s'incurve et que, les angles étant remplacés par des courbes, il a la forme d'une abside, dont le sommet serait aplati. Donc, en négligeant la date, nous ne pouvons chercher des rapports directs entre Lianocladi et Rachmani. J'en dirai autant de la maison F de Korakou, rapprochée par Blegen de celle de Lianocladi⁶. Certes, ce sont des édifices presque contemporains : ils offrent, l'un comme l'autre, deux grandes pièces rectangulaires en forme de *mégaron*, mais la maison F possède une

1. WACE-THOMPSON, p. 38, fig. 17, maison 9 ; HANSEN, p. 90, fig. 41 ; MONTELIUS, *La Grèce préclassique*, Stockholm, 1924, p. 114.

2. WACE-THOMPSON, p. 115, fig. 39 ; HANSEN, p. 42, fig. 20.

3. WACE-THOMPSON, p. 81, fig. 39 ; TSOUNTAS, p. 60, fig. 11 ; HANSEN, p. 65, fig. 32.

4. *Les origines de l'édifice hypostyle*, Paris, 1913, p. 45 et fig. 16, p. 103. Elle est partagée par G. GLOTZ, *Civ. ég.*, p. 157.

5. Ch. PICARD, avait déjà observé que la question traitée par G. LEROUX devait être reprise, *Journ. Sav.*, avril 1927, p. 156 (C.r. de E. NORMAN GARDINER, *Olympia*).

6. Korakou, p. 77, fig. 110.

abside, et elle a rappelé à M. Blegen la maison de Rini¹. Si donc la maison de Lianocladi possède un prototype, il ne se trouve en Thessalie qu'à Tsangli ou qu'à Dimini. Mais ces deux constructions sont bien antérieures à celle de Lianocladi : nous avons même rappelé² que Lianocladi n'avait eu aucun rapport avec la région de Dimini. Il serait vraiment étrange que des affinités architecturales eussent existé entre deux sites que la chronologie et la céramique semblent séparer.

Ce n'est ni vers la Thessalie ni vers la Corinthie qu'il faut regarder pour trouver l'équivalent de la maison de Lianocladi, mais vers la Béotie, au sens moderne. Les fouilles américaines de Miss Goldman ont mis à jour à Eutrésis (Sud-Ouest de Thèbes) la maison H, qui appartient à l'Helladique ancien III³. Le plan en est presque rectangulaire : l'un des angles est obtus, parce que l'un des longs côtés est d'une dimension supérieure au côté parallèle symétrique. Cette maison se divise en deux pièces, qui communiquent entre elles par une porte intérieure⁴. Dans la plus grande, il y a, comme à Lianocladi, un foyer, et en plus une base de colonne. On objectera la différence de date, puisque cette construction est antérieure à celle de Lianocladi, mais les rapports qui lient, à l'époque de l'Helladique moyen, la céramique de la vallée du Spercheios et celle de la Béotie⁵, ne sont pas ici moins étroits et Miss Goldman a pu comparer la poterie minyenne d'Eutrésis avec celle de notre *stratum* III. Par conséquent, sans vouloir reprendre ici la question complexe et souvent débattue de l'origine du type de l'habitation, je suppose que les habitants de la dernière époque de Lianocladi ont emprunté à la Béotie

1. WACE-THOMPSON, p. 132, fig. 80 et p. 133, fig. 81. On y pourrait ajouter le rapprochement avec la maison P de Rachmani, cf. ci-dessus, p. 120.

2. *Supra*, p. 103.

3. Miss H. GOLDMAN, *Excavations at Eutresis*, Preliminary Report, septembre 1927, Harvard University, p. 28, 32, 39.

4. L'une des deux pièces, la plus petite, très endommagée, est partiellement reconstituée, avec vraisemblance, sur le plan.

5. *Supra*, p. 113-114.

non seulement leur céramique minyenne, mais le plan de leur maison ¹.

Ainsi, d'après l'état actuel de nos connaissances archéologiques, nous pourrions nous représenter l'histoire primitive de la vallée de la manière suivante.

La vallée du Spercheios a été envahie vers la fin du IV^e millénaire par une population qui occupe, de 3.000 à 2.500 environ, l'Asie Mineure et le littoral égéen, et qui vient du Nord ². Ces nouveaux venus ont-ils chassé ou exterminé une population aborigène ? Nous l'ignorons. J'ai peine à croire que des habitants aient pu disparaître sans laisser aucune trace, à moins qu'ils n'aient mené une vie si humble et si rudimentaire que les outils les plus simples et les vases les plus grossiers leur aient fait défaut ³. Les relations sont alors étroites avec les pays du Nord et ceux de la Grèce méridionale. Puis elles s'interrompent brusquement, à la fin du thessalien I (néolithique I), soit vers 2500 ⁴.

Le site n'est plus occupé ensuite qu'à l'époque du bronze (thessalien IV de Miss Hansen), qui peut être datée des alentours du II^e millénaire. Elle correspond à une période comprise entre l'Helladique moyen et l'Helladique récent II. Alors, Lianocladi subit l'influence d'Orchomène, tandis qu'avec la Thessalie les relations semblent interrompues.

1. Sur ces questions d'origine, je me borne à renvoyer à C. A. BOËTIUS, *B.S.A.*, XXIV, 1919-21, *Primitives Houses Types*, notamment, p. 161-2, 181-4, et à OELMANN, *Bonner Jahrbücher*, 129, 1924, p. 92-108 : *Grundzüge der Entwicklung des Wohnbaus im Altertum*.

2. C'est l'opinion — qui me paraît la plus vraisemblable — de MYLONAS, *The neolithic settlement at Olynthus*, 1929, p. 94-95 (*Excavations at Olynthus*, Part I, Baltimore 1929, The John Hopkins University).

3. C'est un paradoxe auquel SOTIRIADIS ne se résignait pas, pour la Phocide, *R.E.G.*, XXV, 1912, p. 295. WACE-THOMPSON ne se sont pas posé la question et ils n'imaginent pas que les populations du thessalien I ou II aient pu être étrangères au pays, p. 240-242. FORSDYKE estime que la première civilisation néolithique est aborigène : « aboriginal, for its art is unlike that of any contemporary culture », *J.H.S.*, XXXIV, 1914, p. 147 et 154. Je crois donc qu'aujourd'hui nous pouvons être affirmatifs, sans toutefois nous prononcer sur les points de départ de ces peuples. CHILDE, *Dawn*, p. 68 : « The origin of the first civilisation is a mystery. »

4. Selon SCHWEITZER, qui abaisserait ces dates, ce serait seulement 2300 (*Gnomon*, IV, 1924, p. 611).

Puis nouvelle solution de continuité : aucune trace d'occupation mycénienne. C'est seulement à l'âge ancien du fer que se place le troisième *stratum* (thessalien V), après 1050, selon Miss Hansen. On note alors des rapports avec la Thessalie méridionale, et jusqu'au golfe Pagasétique. Mais, chose plus curieuse, ce style de Lianocradi comporte une céramique à décoration géométrique, dont nous avons rappelé les principales caractéristiques, et en même temps une céramique « minyenne ». Celle-ci ne laisse pas de poser un problème embarrassant par sa réapparition tardive. On sait que la tradition fait d'Orchomène et de Iolcos des centres de l'« empire des Minyens »¹. Point n'est besoin de recourir à la scolie d'Apollonius de Rhodes² ni à la conjecture, d'ailleurs exacte, de Ph. Buttmann³. Dans le *Catalogue des Vaisseaux (Iliade, II, 511)*, Homère, cite les habitants d'Orchomène :

Οἱ δ' Ἀσπληδὸνα ναῖον ἰδ' Ὀρχομενὸν Μινύειον,

et il est glosé, si je puis dire, par Strabon d'une manière explicite : « Ensuite le poète (Homère) mentionne la liste de ceux d'Orchomène, les séparant du peuple béotien, et il nomme minyenne Orchomène à cause du peuple des Minyens ; c'est de là que des Minyens allèrent fonder une colonie à Iolcos, dit-on, d'où le nom de Minyens donné aux Argonautes. Dans l'antiquité elle semble avoir été une cité riche et puissante à la fois ; or de sa richesse Homère aussi nous est témoin »⁴. Je ne veux pas affirmer que ce sont les Minyens qui occupèrent Lianocradi à la troisième période. Mais le fait sur lequel j'attire

1. NILSSON, *Mycenaean origin*, p. 139.

2. *Argonautiques*, I, 230 : Ὀρχομενοῦ δὲ καὶ Ἑρμύπτης τῆς Βοιωτοῦ γίνεται Μινύας ἐπὶ κλησιν, φύσει δὲ Ποσειδῶνος, ὅς οἱ κεῖ ἐν Ὀρχομενῷ ἄφ' οὗ ὁ λαὸς Μινύαι ἐκλήθησαν... Ὁ δὲ Σκῆψιος Δημήτριος φησὶ τοὺς περὶ τὴν Ἰωλκὸν οἰκοντάς Μινύας προσαγορεύεσθαι (Ed. A. Wellauer, t. II, Leipzig, 1828, p. 14).

3. *Mythologus*, II, 1829, p. 203, citée par NILSSON, *l.l.*, qui en montre le bien fondé.

4. Ἐξῆς δ' ὁ ποιητὴς μέμνηται τοῦ τῶν Ὀρχομενίων καταλόγου, χωρίζων αὐτοὺς ἀπὸ τοῦ Βοιωτιακοῦ ἔθνους. Καλεῖ δὲ Μινύειον τὸν Ὀρχομενὸν ἀπὸ ἔθνους τοῦ Μινυῶν ἔντεϋθεν δὲ ἀποικῆσαι τινας τῶν Μινυῶν εἰς Ἰωλκὸν φασιν, ὅθεν τοὺς Ἀργοναύτας Μινύας λεχθῆναι. Φαίνεται δὲ τὸ παλαιὸν καὶ πλουσία τις γεγονυῖα πόλις καὶ δυναμένη μέγα τοῦ μὲν οὖν πλούτου μάρτυς καὶ Ὅμηρος. (IX, p. 414).

l'attention, c'est qu'après la période mycénienne, l'archéologie nous révèle sur les deux rives de la vallée du Spercheios, une occupation par un seul peuple peut-être. Elle s'étend le long du golfe Maliaque jusqu'au golfe Pagasétique, et elle paraît subir fortement l'influence de la Béotie septentrionale. Son souvenir s'est perpétué dans les textes. La légende y a ajouté. Mais cette civilisation commune, ou, si le mot paraît excessif, ces relations pourront expliquer, comme on le verra ci-après ¹, d'autres caractères de la région du Spercheios.

A la fin de l'âge ancien du fer, Lianocлади disparut brusquement, et pour des raisons qui nous échappent ². La destruction paraît postérieure à l'invasion dorieenne. Cette période est encore si obscure qu'il est dangereux de rien affirmer. Je n'ose pas croire que la fin de Lianocлади coïncide avec l'arrivée des Thessaliens. Fut-elle détruite par l'une des bandes attardées de l'invasion dorieenne ? Il est possible.

Si vague soit-il, le caractère de cette vallée se dessine à nos yeux. De ses premiers habitants, rien ne nous est parvenu que des fragments de vases, des armes ou des outils rudimentaires. Leurs maisons ne nous sont connues que par des fondations plus ou moins ruinées. Installés dans la plaine fluviale, peu éloignés du littoral, ils ne nous ont laissé que « les traces d'un pauvre état de l'industrie humaine » ³. Et cependant leur pays nous apparaît déjà, en dépit des soi-disant barrières qui le protégeraient — lorsqu'elles ne se sont pas abaissées (!) — comme ouvert aux invasions. Il a assuré — sauf en un temps — une continuité, je dirais même la liaison, entre la Thessalie du Nord et les régions méridionales de la Grèce.

1. *Infra*, p. 201.

2. HEURTLEY, qui a signalé le fait, *B.S.A.*, XXVIII, 1926-1927, p. 188, n'en donne pas d'explication. Cf. SKEAT, p. 19.

3. Ch. PICARD, *Orig. polyth. hell.*, I, p. 20.

II

Si l'on se bornait à Lianocladi, on affirmerait trop vite que les Mycéniens n'ont pas mis le pied dans la vallée du Spercheios. Or les poèmes homériques — le plus ancien texte dont nous disposions — nous apprennent tout le contraire.

D'après le *Catalogue des Vaisseaux*¹, Achille a sous ses ordres les navires armés par les villes de Ἄλος (*Iliade*, II, 682), Ἀλόπη (*ibid.*, 682), Τρήχης (*ibid.*, 682), Φθιή (*ibid.*, 683) et de Ἐλλάς (*ibid.*, 683). Toutes, sauf Halos, elles appartiennent au golfe Maliaque. Les troupes qu'il commande portent le nom de Μυρμιδόνες, Ἕλληνες, Ἀχαιοί (*ibid.*, 684)². Achille est le fils de l'ἄναξ Πélée, roi de la contrée, qui, trop vieux pour partir en campagne, a désigné son fils pour le remplacer. (*Odyssée*, IX, 494; *Iliade*, IX, 252-253, 439, 480). Aux côtés d'Achille, plusieurs autres princes, Protésilas (*Iliade*, II, 695-699), Eumélos (*ibid.*, 710-715), Philoctète (*ibid.*, 718), Eurypylos (*ibid.*, 734-737), les fils d'Asklépios (*ibid.*, 729-733) et les chefs des Perrhèbes, des Énianes et des Magnètes se partagent le territoire qui se nommera plus tard la Thessalie, Πελασγικὸν Ἄργος pour Homère³.

A première vue, cette juxtaposition de seigneuries ne paraît

1. Sur les réserves que doit inspirer ce texte, que je ne considère pas comme homogène, cf. *infra*, p. 133.

2. Sur ces trois noms différents, cf. la scolie d'Eustathe, *ad Il.*, II, 684 : Σημείωσαι δὲ τριωνυμίαν ταύτην ποιητικὴν ἐν τῷ Μυρμιδόνες δὲ καλεῦντο καὶ Ἕλληνες καὶ Ἀχαιοί· τρισὶ γὰρ τούτοις ὀνόμασιν ἐκαλοῦντο οἱ τῷ Ἀχιλλεῖ ὑποτεταγμένοι. D'après l'usage, les Myrmidons ont pour capitale Phthia dans Homère, et les Hellènes sont les sujets d'Achille (SEVERYNS, p. 117, p. 381, p. 116). Les Achéens désignent au contraire les Grecs. Il se peut que le vers étant tardif, cf. *infra*, p. 136, le rédacteur ait fait allusion aux Achéens de Phthie, connus à l'époque historique, sans se douter de son anachronisme.

3. SEVERYNS, p. 116. — VELLEIUS PATERCULUS avait remarqué, I, 3, 1, que la Thessalie n'était pas nommée par les textes homériques et NIESE, *Der homerische Schiffskatalog als historische Quelle*, Kiel, 1873, p. 44, s'est demandé pour quelle raison. C'est que les Thessaliens n'étaient pas encore entrés, à l'époque dont le *Catalogue* et les textes homériques nous retracent le tableau, dans le pays qu'ils ont ensuite occupé. L'anachronisme est donc évité.

pas invraisemblable. Pourtant elle appelle plusieurs remarques. Les villes qui y figurent ne reparaissent plus dans le reste du poème. Pour nous borner au royaume de Pélée, les cités d'Halos, d'Alopè et de Trachis ne sont pas mentionnées ailleurs dans les textes homériques. Seules sont nommées, outre l'Argos Pélasgique, qui, nous venons de le voir, est une contrée, Phthie et Hellas, qui parfois sont synonymes, ou désignent une cité ou une région¹. Certains héros, tel Philoctète, ne sont nommés qu'ici².

Mais il y a plus grave. Si l'on cherche sur la carte ces différentes principautés, on s'aperçoit qu'elles chevauchent les unes sur les autres. Halos est enclavé dans le domaine de Protésilas, Antron et Ptéléon dans celui d'Achille³.

Le choix des chefs n'est pas moins arbitraire que les frontières de leurs domaines. Les Éniens sont commandés par Gouneus (*Iliade*, II, 748 et suiv.) et ils prennent place entre les Gyrtoniens et les Magnètes⁴. Au contraire, dans le texte d'Apollodore (*Epit.*, III, 14) ils viennent après les Olizoniens et ils sont rangés sous les ordres de Philoctète⁵. Pourquoi Protésilas, la première victime de la guerre de Troie⁶, et Philoctète sont-ils cités (*Iliade*, II, 698 et 718) alors que

1. BURY, C.A.H., II, p. 481 : « Phthia was probably a wider geographical term, comprising not only the Sperchean valley, but south-eastern Thessaly. » SEVERYNS, p. 116, établit plus nettement l'usage homérique.

2. Pour Philoctète, *Iliade*, II, 718 et 724-725. A. SEVERYNS, p. 316, ne croit pas que ces deux derniers vers soient homériques. « Ils remontent à un rhapsode qui s'est peut-être souvenu d'une épopée cyclique, *Chants cypriens* ou *Petite Iliade*. » *ibid.*, p. 332.

3. Cf. NIESE, *l.l.*, p. 10 : « Sollte sich dessen der Verfasser wohl bewusst gewesen sein, als er dem Achill diese Städte zutheilte ? oder ist damals schon das Enclavenwesen aufgekommen ? » ; LEAF, *Homer*, p. 122-123. En revanche, V. BÉRARD n'y voyait rien de choquant : « Il ne semble pas que jamais, dans l'histoire, pays féodal ait connu la division régulière et logique des gouvernements centralisés ». Suivent des exemples empruntés à la *Chronique de Morée*, V. BÉRARD, *Ithaque*, p. 131.

4. BURY, C.A.H., II, p. 481, croit que l'emplacement des Éniens est inconnu : « ... the Enienes whose home at this time cannot be located ». Pourtant STÄHLIN a proposé une identification plausible de la ville de Gyrton, *H. Th.*, p. 91-92 ; cf. *infra*, p. 148.

5. Cf. W. SCHMID, *Der homer. Schiffskatalog...*, *Philologus*, LXXX, 1925, p. 75, n. 29.

6. Le mot est de SEVERYNS, p. 302.

Podarkès et Médon reçoivent des commandements inattendus ? On ne peut alléguer que l'auteur a choisi les personnages les plus importants. Parmi les Thessaliens, l'Éniane Gouneus est ignoré par le reste du poème¹. Eurypylos n'est pas davantage un chef de premier plan. Philoctète, qui ne reparait plus dans l'*Iliade* et dont le rôle dans la légende d'Héraclès est connu², demeure habituellement auprès de l'Oeta³. Dans le *Catalogue* au contraire, il règne sur les villes de Méthonè, Thaumakié — qu'il ne faut pas confondre avec Thaumakoi⁴ — : bref il est le roi de Magnésie⁵. Niese a proposé une explication ingénieuse⁶ : Philoctète est mentionné dans le *Catalogue* et Achille aussi. Or Achille, l'un des principaux acteurs de l'épopée troyenne, et dont la patrie est bien connue, ne pouvait être le maître que d'un grand royaume. Le rédacteur a donc agrandi le territoire d'Achille au détriment de celui de Philoctète, qui, en compensation, alla s'établir dans le Nord. En d'autres termes, le rhapsode aurait contaminé deux légendes qui, à l'origine, étaient distinctes : celle de Philoctète, liée à celle d'Héraclès, et celle d'Achille. Il est tout aussi plausible de penser que l'organisation décrite par le *Catalogue* est censée antérieure à la guerre de Troie, et que l'installation de Philoctète auprès de l'Oeta — Achille étant mort — correspond à un état d'après-guerre. A tous ces arrangements, qui rappellent trop certains découpages des diplomates, je préférerais une explication inspirée par la remarque de M. Severyns : Homère connaissait le rappel de Philoctète, puisque le vers 219 de l'*Odyssée* VIII est authentique ; en revanche les

1. La remarque en a été faite à la fois par SCHMID, *l.l.*, p. 72, et par LEAF, p. 137 ; ROBERT, *Die g. Heldensage*, III, p. 1453, n. 3, cite un cénotaphe de Gouneus d'après Ps. ARIST., *Pepl.*, 32 et *ibid.*, n. 4, l'arrivée de Gouneus en Libye d'après Apollod., *Epit.* 6, 15 et la scolie ad *Lycophron*, 902.

2. Il est nommé dans l'*Odyssée*, VIII, 219, ce qui laisse croire qu'Homère connaissait sa légende, SEVERYNS, p. 300.

3. SOPHOCLE, *Philoctète*, v. 724.

4. Comme le fait LEAF, pl. II, en face de la p. 128. Mieux vaut avouer avec STÄHLIN, *H. Th.*, p. 52-53, que la ville nous est inconnue.

5. SEVERYNS, p. 298 et suiv.

6. *l.l.*, p. 34.

vers du *Catalogue* ne le sont pas¹. Cette remarque philologique et solide dispense de toute autre explication.

Ces anomalies ou ces contradictions² du texte homérique ont été, pour la plupart, acceptées par Strabon avec docilité. Dans sa description de la Thessalie, il semble avoir oublié les réserves qu'il faisait sur l'exactitude géographique d'Homère³. Sous le prétexte qu'Homère a énuméré les chefs et les villes de Thessalie, il croit bien faire en prenant pour guide⁴ celui qu'il considérait formellement « comme le fondateur de la géographie, ἀρχηγέτης τῆς γεωγραφικῆς ἐμπειρίας »⁵. Aussi commence-t-il par indiquer les peuples soumis à Achille⁶. Il cite donc les vers correspondants de l'*Iliade*, non sans observer pourtant que les sujets d'Achille se confondent avec ceux de Phoinix⁷. Mais lorsqu'il confronte l'état ancien du pays, τὰ ἀρχαῖα, tel que le décrit Homère, avec l'état actuel, τὰ νῦν (VIII, p. 332), ses discussions demeurent superficielles. Sans doute, il remarque que l'on ne sait si les noms de Hellas et de Phthiā désignent des « pays » ou des villes⁸. Sans doute encore, il déclare que la question de Halos l'embarrasse : la ville nommée par le *Catalogue* est-elle la même que celle qui figure du temps de Strabon dans le district de Phthiotide ?

1. *Supra*, p. 125, n. 2.

2. NIESE, *l.l.*, p. 19, est plus sévère : c'est pour la Thessalie, dit-il, que se manifeste le mieux l'ignorance du rédacteur.

3. VIII, p. 332 : Τὰ δ' Ὀμήρου σκέψεως δεῖται κριτικῆς, ποιητικῶς τε λέγοντος καὶ οὐ τὰ νῦν ἀλλὰ τὰ ἀρχαῖα, ὧν ὁ χρόνος ἡμαῦρως τὰ πολλά. Ὡς δ' οὖν δυνατὸν ἐγχειρητέον ἀρξαμένοις ἀφ' ὧν περ ἀπελίπομεν.

4. IX, p. 435 : Ἐπεὶ δ' ὁ ποιητὴς εἰς πολλὰ καὶ γνώριμα μέρη διελὼν διὰ τὸ ὀνομάζειν τοὺς τε ἡγεμόνας καὶ τὰς ὑπ' αὐτοῖς [πόλεις] τὸν σύμπαντα τῆς Θετταλίας κύκλον διέταξεν, [ἡμεῖς ἀκολο]υθοῦντες τούτῳ πάλιν ὥσπερ ἐν τοῖς ἐπάνω [προ]σεκ-πληρώσωμεν τὴν λοιπὴν περιοδείαν τῆς χώ[ρα]ς.

5. I, p. 2 ; cf. Marcel DUBOIS, *Examen de la géographie de Strabon*, Paris, 1892, p. 170.

6. IX, p. 430 : Ὁ δὲ ποιητὴς εἰς δέκα μέρη καὶ δυναστείας διελὼν τὴν σύμπασαν γῆν ἣν νῦν Θετταλίαν προσαγορεύομεν, προσλαμβάνων τινα καὶ τῆς Οἰταίας καὶ τῆς Λοκρικῆς, ὥς δ' αὐτως καὶ τῆς ὑπὸ Μακεδόσιν τῶν τεταγμένης, ὑπογράφει τι κοινὸν καὶ πάσῃ χώρᾳ συμβαῖνον, τὸ μεταβάλλεσθαι καὶ τὰ ὅλα καὶ τὰ καθ' ἕκαστα παρὰ τὰς τῶν ἐπικρατούντων δυνάμεις.

7. IX, p. 431 : Συζεύγνυσι δὲ τούτοις καὶ τοὺς ὑπὸ τῷ Φοίνικι καὶ κοινὸν ἀμφοῖν ποιεῖ τὸν στόλον.

8. IX, p. 431 : Ὁ μὲν οὖν ποιητὴς δύο ποιεῖ, πότερον δὲ πόλεις ἢ χώρας οὐ δηλοῖ.

Mais son embarras n'a point les mêmes raisons que le nôtre¹. Le royaume d'Achille, dit-il², était borné au Nord par la région de Trachis et par celle de l'Oeta. Vers le Sud, il s'étendait jusqu'en Locride. Or Halos de Phthiotide lui paraît trop éloignée de cette région. Il la situe en effet à la place qu'on lui reconnaît aujourd'hui près de Pyrasos³. Il a suggéré ainsi l'idée, acceptée par Oldfather⁴, par Allen, mais rejetée par Leaf⁵, que Halos est l'homonyme d'une autre cité en Locride. Celle de Phthiotide au contraire lui paraît appartenir à Protésilas⁶, dont il situe les possessions en dehors du golfe Maliaque, ἡ ὑπὸ τῷ Πρωτεσιλάῳ, ἔξω μὲν οὖσα τοῦ [Μαλιακ]οῦ κόλπου; ἔτι δ' ἐν τῇ Φθιώτιδος, οὐ μὴν τῇς [ὑπὸ τῷ Ἀχιλλεῖ] (IX, p. 435). Le problème ne se pose pas pour Strabon comme pour nous. Il ne se préoccupe pas de savoir si attribuer Halos de Phthiotide à Achille, c'est créer à celui-ci une enclave dans le domaine de Protésilas. Dans l'ensemble, son exposé géographique, par ailleurs précieux et auquel nous devons plus d'un renseignement, est parfois mal assuré pour la géographie homérique. Il attribue une grande place à Achille, sans rapport avec celle qu'il accorde aux autres princes. Nulle part il n'indique avec netteté les limites du royaume de Pélée, qui comprenait une région maritime et une région continentale. En effet, d'après les propres indications, dispersées, de Strabon, ce royaume était bordé au Sud, par la chaîne de l'Oeta et

1. IX, p. 432-433 : Περὶ Ἀλου δὲ καὶ Ἀλόπτης διαποροῦσι μὴ οὐ τούτους λέγει τοὺς τόπους οἱ νῦν ἐν τῷ Φθιωτικῷ τέλει φέρονται, ἀλλὰ τοὺς ἐν Λοκροῖς, μέχρι δεῦρο ἐπικρατοῦντος τοῦ Ἀχιλλέως, ὥσπερ καὶ μέχρι Τραχίνος καὶ τῆς Οἰταίας, etc.

2. Texte cité ci-dessus.

3. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 177 : « Ob sie schon im Schiffskatalog genannt ist, ist unstritten » ; STÄHLIN renvoie à STRABON, IX, p. 432 et à ALLEN, *Class. Rev.*, XX, 1906, p. 196 ; STRABON, IX, p. 435 : εἴτα Πτελεὼν καὶ ὁ Ἄλος. Mais surtout *ibid.*, IX, p. 433 : Ὁ δὲ Φθιωτικὸς Ἄλος ὑπὸ τῷ Πέρατι κεῖται τῆς Ὀθρυος ὄρους πρὸς ἄρκτον κειμένου τῇ Φθιώτιδι, etc. ; *Ibid.*, p. 433 mil. : Ἀρτεμίδωρος δὲ τὴν Ἄλον ἐν τῇ παραλίᾳ τίθησι... Sur les rapports de STRABON et d'ARTÉMIDOROS, cf. B. NIESE, *Apollodoros Commentar zum Schiffskataloge als Quelle Strabo's*, *Rhein. Mus.*, XXXII, 1877, p. 267 et suiv.

4. P. W., s.v. Halus, *Suppl. Bd. II* (1918).

5. ALLEN, *Class. Rev.*, 1906, XX, p. 196. LEAF, p. 344, n. 1.

6. STRABON, IX, p. 435 : Ἡ μὲν οὖν Φυλάκη ἐγγὺς Θηβῶν ἐστὶ τῶν Φθιωτίδων, ἀπερ εἰσὶ καὶ αὐταὶ ὑπὸ τῷ Πρωτεσιλάῳ· καὶ Ἄλος δὲ καὶ Λάρισα ἡ Κρεμαστή...

par la frontière épiconnémidienn¹; au Nord, les hauteurs de l'Othrys², à l'Ouest la région du Pinde³, à l'Est, la ville d'Antron marquent les frontières extrêmes⁴.

Ainsi cet exposé de Strabon qui s'efforce d'être critique, donne cependant l'impression de demeurer fidèle coûte que coûte à Homère⁵. Strabon se préoccupe avant toute chose de défendre la doctrine du poète auquel il emprunte la plupart de ses matériaux⁶. Il a été l'élève d'Aristodème, fils d'un Phénécrate qui fut lui-même disciple d'Aristarque⁷, et il a eu le tort de ne pas choisir entre une description géographique contemporaine et une explication de la géographie homérique⁸. Aussi ses explications demeurent-elles embarrassées et des interprétations incompatibles ont-elles été proposées.

Les deux plus récentes, que je rappellerai brièvement, et dans la mesure où elles nous intéressent, sont celles de Allen et de Leaf. Pour Allen⁹ le *Catalogue* est un document historique dont l'exactitude et la véracité ne sauraient être mises en doute¹⁰. Le caractère d'authenticité que les anciens attribuaient à ce texte serait confirmé par les recherches archéolo-

1. STRABON, IX, p. 430, § 5 : ... καταλέγει (sc. Homère) τοὺς ὑπ' Ἀχιλλεῖ τοὺς τὸ νότιον πλευρὸν κατέχοντας καὶ παρακειμένους τῇ τε Οἴτῃ καὶ τοῖς Ἐπικνημιδίοις Λοκροῖς...

2. STRABON, IX, p. 433-434 : Διαριθμοῦνται δὲ τὰς ὑπὸ τῷ Φθιωτικῷ τέλει τῷ ὑπ' Ἀχιλλεῖ κατοικίας..., soit une partie de la Phthiotide, *ibid.*, p. 435.

3. *Ibid.*, p. 434, § 11-12.

4. *Ibid.*, p. 435, § 14.

5. M. DUBOIS, *l.l.*, p. 156.

6. M. DUBOIS, *l.l.*, p. 178.

7. SEVERYNS, p. 12 etc., qui renvoie à STRABON, XIV, p. 650.

8. L'attitude de STRABON devant HOMÈRE rappelle celle de THUCYDIDE en face du même poète. Th. REINACH la caractérisait dans les termes suivants : « Son attitude vis-à-vis des poèmes homériques est exactement celle d'un catholique croyant ou d'un rabbin orthodoxe en face des données de la Bible », *R.E.G.*, X, 1897, p. 460.

9. Th. W. ALLEN, *J.H.S.*, XXX, 1910, p. 292-322 : les idées de cet article ont été reprises et développées dans *The Homeric Catalogue of Ships*, Oxford, 1921, puis maintenues dans *Homer, Origins and Transmission*, Oxford, 1924. V. BÉRARD, *Ithaque*, p. 130-131, se rallie aux théories de Allen.

10. ALLEN, *Homer*, p. 110 : « Homer indeed gives a picture of the political, ethnographical and geographical circumstances of the Heroic age, which I have tried to show in my book on the *Catalogue* agrees in all respect with the historical fact ».

giques¹, qui auraient révélé en plusieurs endroits, cités par le poète, des traces de la civilisation mycénienne². Si parfois ces restes font défaut là où ils seraient attendus, cette absence s'expliquerait par la courte durée de l'occupation mycénienne. Homère fait donc connaître une liste de centres mycéniens³. Même, la place que tient la Thessalie, au dernier rang de l'énumération, prouve que le poète respecte la chronologie, car la Thessalie est la dernière province où pénétra la civilisation mycénienne⁴, qui n'y dura pas longtemps. Allen revient au jugement des anciens, il le renforce même, et il s'efforce de justifier l'exactitude des renseignements fournis par Homère.

Bien différent est l'esprit dans lequel Leaf aborde la question⁵. Leaf juge, lui, que le *Catalogue*, dont le rédacteur serait un Béotien — ce qui expliquerait l'importance donnée à cette province — a été composé à une époque tardive. Il faisait partie d'un autre poème et il a été inséré dans l'*Iliade*. S'inspirant du désir des petites cités d'avoir joué un rôle dans la guerre de Troie⁶, le rédacteur a voulu faire figurer dans le conflit toutes les villes de la Grèce alors que les documents dont il disposait ne le lui permettaient pas. De là sa géographie fantaisiste. Pour le royaume de Pélée, en particulier⁷, Leaf n'a pas de peine à montrer que les neuf royaumes chevauchent les uns sur les autres et que, parmi eux, aucun ne forme une unité territoriale, même si l'on réussit — et l'on y échoue souvent — à établir des identifications certaines. En

1. ALLEN, *Class. Rev.*, XX, 1906, p. 201 : « The coincidence of the Mycenaean monuments with epic tradition is a chain not to be broken ».

2. M.S. THOMPSON, *Liverpool Annals*, IV, 1912, p. 134-135.

3. ALLEN, *Catalogue*, p. 38.

4. *Catalogue*, p. 39.

5. *Homer*. Cet ouvrage, qui avait précédé celui de ALLEN, n'a pas été renié par son auteur, qui n'a pas été convaincu par ALLEN, ainsi qu'il en témoigne par un compte-rendu, sur un ton assez vif, du dernier ouvrage de ALLEN, *Class. Rev.*, XXXVI, 1922, p. 52-57.

6. Cette hypothèse repose sur une interprétation de l'*Iliade*, II, 362-368, que D. MÜLLER juge « unsinnig » (*Bericht ü. die Literatur zu Homer, Bursians Jahresber.*, Bd. 217, 1926, p. 207), où il voit encore (*ibid.*) une « falsche Annahme » ; au contraire Ed. MEYER, *Gesch.*, II, 188, l'accepte.

7. *L.I.*, p. 110-138.

résumé, le document est dépourvu de toute valeur historique. Il renferme une foule de contradictions, et, qui pis est, des erreurs matérielles grossières.

Ces deux thèses, en apparence irréductibles, procèdent cependant d'un même principe. Le même postulat les anime et inspire leur conclusion : Homère aurait fait œuvre de science¹. L'idée préconçue de Allen et de Leaf, qui a faussé bien des discussions, n'est pas encore abandonnée : la nouvelle « querelle de Troie » l'a montré récemment. Pour me borner au *Catalogue*, je rappellerai que l'historien Bury y voit encore un tableau de la géographie politique au XII^e siècle² !

Depuis quelques années les historiens ont réagi, non sans raison, contre la tendance qui poussait les érudits à chercher dans l'œuvre d'Homère une information précise qui satisfît à nos goûts actuels d'investigation, quitte à critiquer ensuite le poète de n'avoir pas fait œuvre de géographe ou d'historien avec la rigueur que nous souhaitons³. Je crois donc vain de

1. W. SCHMID, *Philologus*, LXXX, N.F., XXXIV, 1926, p. 86 et p. 51, en a fait l'objection à ALLEN : « Allen scheint mir den Homer methodisch misszuverstehen, wenn er aus dem Gedicht unmittelbar Geschichte ablesen will, womit weder der Poesie noch der Historie gedient ist ». Il lui reproche aussi d'ignorer le travail de ROHDE, *Kleine Schriften*, I, 107 et suiv., et de traiter avec ironie celui de NIESE.

2. BURY, *C.A.H.*, II, 1931, p. 479 : « For this time (sc. le XII^e siècle) we have in Homer's Catalogue the following picture of the political geography of Greece and it is entirely different from anything we find at any later epoch » ; G. GLOTZ qui, sur la foi de ALLEN, considérait le *Catalogue* comme « un tableau rétrospectif de géographie politique » (*H.G.*, I, p. 86) tempérait cet avis à la p. 117, disant d'HOMÈRE : « Point archéologue, naturellement, ni historien, ni géographe, il n'est que poète ».

3. R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques*, 2^e éd., 1914, p. 460 : « La valeur documentaire de l'épopée, aussi bien pour l'époque d'Homère que pour l'époque mycénienne, est fatalement assez faible. Mais si l'*Illiade* ne fournit qu'un appui médiocre au commentaire archéologique, elle retrace avec un singulier relief la ruine de la civilisation du bronze... Le travail littéraire du poète ne saurait se plier aux minuties archéologiques ». Ch. PICARD, *R.E.A.*, XXXVI, 1933, p. 243 : « Il sera toujours bien dangereux de vouloir faire de l'histoire avec les documents d'Homère, car ils sont poétiques », *ibid.*, *Orig. polyth. hell.*, II, p. 59, n. 1 : « De même, il serait excessif, à mon gré, de vouloir convertir l'*Odyssée* en « Instructions nautiques » du temps d'Homère ou d'avant. Le poème de la navigation d'Ulysse reste un poème avant tout, gonflé par l'imagination savoureuse et fantaisiste de son créateur ; bon témoin d'un éternel folklore de marins méditerranéens, astucieux et crédules » ; sur l'état d'esprit opposé, qui n'a pas disparu, cf. le jugement de G. RADET, *R.E.A.*, XXXV, 1933, p. 257-274, et le *post-scriptum*, *ibid.*, p. 275-277.

demander à ces textes ce qu'ils ne prétendent pas nous offrir et je me bornerai à chercher ce qu'ils nous apportent.

Il est à peu près certain que le *Catalogue* est une « pièce rapportée »¹ et qu'il a été composé à une date récente, vers l'année 600 peut-être², mais il a subi des remaniements³. Il renferme « des éléments anciens et qui nous apprennent beaucoup sur l'histoire et la géographie de la Grèce »⁴.

Pour la vallée du Spercheios, on va le voir, il ne nous donne qu'une idée imparfaite de son occupation à l'époque mycénienne. Sans doute il mentionne les cités de Trachis et d'Alopé, que l'on identifie aujourd'hui⁵, mais il n'est pas exhaustif, si je puis dire, car il est muet sur d'autres sites que nous connaissons maintenant⁶.

Nous avons constaté⁷ que Lianocladî n'avait pas fourni de tessons mycéniens, mais si c'est l'habitat que nous connaissons le mieux, il ne doit pas nous faire oublier que des traces mycéniennes se sont fortuitement rencontrées ailleurs, et je ne sais pourquoi Miss Hansen écrit que cette influence mycénienne est peu importante en Thessalie⁸. Je ne prétends pas

1. Cf. la discussion de V. BÉRARD, sur le vers 681 de l'*Iliade* II, dans *Ithaque*, I, p. 102.

2. SCHMID-STÄHLIN, *Gesch. der Griech. Literatur*, I, 1, Munich, 1929, p. 126 et p. 151 ; V. BÉRARD, *Ithaque*, p. 126 : « ... Les données du *Catalogue* sont postérieures à la descente des Béotiens ; mais elles peuvent être antérieures ou, du moins, le *Catalogue* peut dépeindre une Grèce antérieure à la descente des Doriens et à l'émigration ionienne ; ne lui demandons pas davantage. Nous savons du reste que les auteurs de l'épos homérique n'ont pas été les contemporains des événements qu'ils chantaient ; nous croyons qu'ils vivaient plusieurs générations après leurs héros et qu'ils travaillaient sur une tradition lointaine dans le temps et transplante dans l'espace... ».

3. ALB. HERRMANN, *Die Bedeutung Homers für die griechische Geographie*, *Zeitschr. der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1926, p. 177, dont toutes les idées ne sont pas également acceptables.

4. P. CHANTRAINE, *Rev. de Philologie*, 1933, p. 420, c.r. de F. JACOBY, *Die Einschaltung des Schiffskatalogs in die Ilias*, *Sitzgb. Berlin*, XXIV, 1932, p. 572-617.

5. Cf. *infra*, p. 254 et 367.

6. Sous la réserve que toutes les villes du *Catalogue* n'ont pas été identifiées : par exemple Thaumakiè, cf. *supra*, p. 127.

7. *Supra*, p. 123.

8. HANSEN, p. 117 : « The Mycenaean culture was only thinly planted in Thessaly and radiated chiefly from the region of the Pagasean Gulf. It did not take a strong hold upon this area, nor did it leave a lasting impression... The material remains from Thessaly for this period are very meagre and no intensive study can be made of them... » Cf. encore, *ibid.*, p. 176.

l'exagérer par esprit futile de contradiction, mais si elle passe actuellement pour insignifiante, c'est qu'elle est encore mal connue¹. Les fouilles récentes inspirent au contraire des doutes sur l'opinion traditionnelle. Elles sont à peine commencées et, s'il est imprudent de tirer trop vite des conclusions, il me sera permis de rappeler que, non loin du Spercheios, à l'Est et un peu au Nord de Pharsale, des établissements submycéniens ont été découverts en deux endroits². Au Nord de la vallée même du Spercheios, les sondages de M. Arvanitopoulos nous ont fait connaître à Dranitsa³ un tombeau à coupole auquel conduisait un *dromos* dallé, long de 8 m. 10, et dont la largeur, de 1 m. 20 pendant les trois premiers mètres, se réduit ensuite à 0 m. 62. Sa hauteur conservée était de 1 m. 40 à 1 m. 60. La coupole, bâtie en petites pierres plates, s'était effondrée et elle n'était conservée que sur une hauteur de 3 m. 50. Le diamètre à la base est de 4 m. 70. A l'intérieur, M. Arvanitopoulos a découvert les restes de 31 morts qui furent brûlés sur place avant la construction du tombeau, et, sous les dalles, des ossements.⁴ Le tombeau renfermait encore deux *bothroi* remplis d'ossements humains et animaux. Enfin de nombreuses intailles furent recueillies⁵. L'édifice et les documents qu'il contenait dateraient du ... VIII^e siècle avant notre ère. M. Arvanitopoulos annonçait qu'il en dirait un jour davantage, mais il n'a rien publié de plus⁵. Quoi qu'il en soit

1. Et c'est pourquoi je ne saurais me ranger à l'avis de BURY, *C.A.H.*, II, p. 475 : « Exploration of the lands north of Mount Oeta and the Malian Gulf has revealed no sign that there was there any city or palace which could even distantly be compared to Mycenae or Tiryns or Orchomenus. We can easily understand that adventurers from this region, in search of kingdom or a fortune, should have been ubiquitous ». Je rappelle qu'il n'a jamais été exécuté de fouilles à Trachis.

2. *B.C.H.*, LVI, 1932, p. 89-191. Tout récemment, à Delphes, non loin du monument *thessalien* de Daochos, un établissement mycénien a été découvert en juillet 1934 : *B.C.H.*, LIX, 1935, *Chronique*, p. 275 (P. LEMERLE) ; L. LERAT, *B.C.H.*, LIX, 1935, p. 329-375, *Trouvailles mycéniennes à Delphes*.

3. *Supra*, p. 13 ; *infra*, p. 332.

4. Leur sort actuel m'est inconnu : je n'ai pas pu savoir ce qu'elles étaient devenues et je le regrette d'autant plus qu'elles sont demeurées inédites.

5. *Πρακτικά*, 1911, p. 351-353 : Ἐπειδὴ προτιθέμεθα νὰ διαλάβωμεν περὶ τοῦ

des insuffisances de la fouille, le choix du site n'est pas sans intérêt, puisque Dranitsa, à l'Est et en face de Smokovo, commande le chemin qui permet de passer de la vallée du Spercheios en Thessaliotis, par Giannitsou¹.

A Goura (Γούρα), au Nord-Est de Divri² sur la bordure septentrionale de la vallée, un tombeau à coupole fut jadis découvert et pillé par des paysans³. Or Goura est en relations avec Divri, et cette place commande la route de montagne par laquelle on rejoint la haute vallée de l'Enipeus et Pharsale⁴. Plus près de Lamia enfin, à Avaritsa (Melitaea)⁵, aurait été découvert un vase de mycénien tardif et Stählin l'acheta à Lamia d'un marchand qui lui-même le tenait de paysans⁶ : le vase, haut de 0 m. 061, avec un diamètre de 0 m. 075, est en terre brune, couverte d'un engobe jaunâtre, et orné à la base de cinq cercles concentriques ; il porte trois anses inclinées à 45°. Ces quelques faits établissent une pénétration des Mycéniens suivant une direction Sud-Nord. Il nous manque je le reconnais, une station intermédiaire, au Sud du Spercheios, qui relierait la vallée à la Béotie. Mais je ne crois pas

τάφου τούτου ἀλλάχου διὰ μακρῶν, ἀρκοῦμεθα ἐν τῷ παρόντι τοῖς προειρημέξοις. Cf. FR. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 148 et n. 5 : STÄHLIN date cet établissement du mycénien tardif, mais il en a remarqué les rapports avec Iolkos. « Es bezeugt eine Ansiedelung im Uebergang von der spätmykenischen zur geometrischen Zeit und kulturellen Zusammenhang mit den Küstenorten bei Iolkos » ; *MD., Festschr. Hampe*, p. 100 ; Th. C. SKEAT, p. 19 et n. 3 ; FIMMEN ignorait cette découverte et Miss HANSEN ne la cite pas davantage.

1. *Supra*, p. 31.

2. *Supra*, p. 35, *infra*, p. 284.

3. Ils le transformèrent en four à chaux, STÄHLIN, *H. Th.*, p. 169. Seule une lamelle de bronze qui en provient fut sauvée et elle est conservée au Musée d'Halmyros. M. GIANOPOULOS veut bien me faire savoir qu'il s'y trouve aussi des pendeloques en terre cuite (n° d'inventaire 640), une autre en pierre (n° 641), des couvercles en terre cuite dont l'aspect est celui d'un « chapeau chinois » ; trois petits boutons en or. Cf. encore WACE-THOMPSON, n° 208 ; STÄHLIN, *Festschr. Hampe*, p. 101 ; HANSEN, p. 109 et p. 111.

4. Plus au Nord rappelons la double hache votive, « géométrique », vue par G. DAUX et P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 360 et fig. 12. A Tchatma encore, STÄHLIN a trouvé une anse de vase en bronze qu'il date du v^e siècle, *Festschr. Hampe*, p. 101 et fig. 42, tandis que G. DAUX et P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE avaient vu un doigt de bronze, *B.C.H.*, l.l., p. 360. Tchatma est sur la route qui mène à Pharsale.

5. *Supra*, p. 34.

6. STÄHLIN, *Festschr. Hampe*, p. 101 et fig. 43.

téméraire de la supposer à Trachis, ville connue d'Homère¹.

Si maintenant nous confrontons ces résultats avec les données du *Catalogue*, nous arrivons à cette curieuse constatation que les sites indiqués par l'archéologie ne sont pas mentionnés par Homère, et que, en revanche, ceux qu'il mentionne ne nous ont pas fourni de documents mycéniens². Le silence du poète ne nous surprend pas ; les petites agglomérations plus ou moins perdues dans la montagne n'importaient pas aux auditeurs, tandis que Trachis, par exemple, était une cité connue des voyageurs qui avaient été dans le Nord : sa haute roche, qui surplombe fièrement la basse vallée du Spercheios, est de celles que l'on n'oublie pas.

Pélée, son seigneur, occupe une place de choix³ : il est le « maître des passes » ; il possède toute la vallée du Spercheios d'autant mieux qu'il tient au Sud Trachis et les Thermopyles⁴, au Nord les défilés qui mènent au champ de Pharsale. A l'Ouest, il est protégé par ses amitiés avec les Dolopes (*Iliade*, IX, 484)⁵. Pélée est un envahisseur qui s'est emparé de vive force du pays où vivaient jadis les Minyens : telle est l'opinion de Nilsson⁶. D'où venait Pélée ? Homère ne nous le dit pas, et il faut, pour nous renseigner, nous tourner vers des récits postérieurs à Homère⁷. D'après Apollodore (III, 13, 1), Pélée

1. Comme je l'ai dit, *supra*, p. 134, n. 1, il n'y a encore jamais été fait de fouilles systématiques, mais je crois avoir identifié le site, *infra*, p. 254. SKEAT commet la même erreur que j'ai reprochée à BURY (*supra*, p. 134) lorsqu'il écrit (p. 19) : « Further South, between Oita and Parnassos, the country is equally unproductive » ; plus bas, en note 5, il ajoute que pour résoudre le problème de l'invasion doriennne, il faudra fouiller en Doride même ; d'accord, mais aussi en quelques sites de l'Oeta, la recherche pourrait apporter d'intéressants résultats.

2. Toujours avec les réserves faites déjà à plusieurs reprises.

3. V. BÉRARD l'a fort bien observé, *Ithaque*, p. 130.

4. Le texte ne le dit pas expressément, mais l'un ne va guère sans l'autre.

5. En revanche je ne partage pas l'opinion de V. BÉRARD sur les « cols du Tymphreste », qui mènent du haut Spercheios au haut Achéloos, de la mer d'Eubée à la mer d'Ithaque. Les Dolopes auront défendu Pélée contre les pillards ; le Tymphreste se chargeait de ses ennemis.

6. NILSSON, *Homer*, p. 255 : « The district was, however, once inhabited by the Minyans according to the myths, but Achilles is no Minyan. The conclusion is that one people ousted the other, and I have tried to show that the Minyans were the earlier inhabitants who were ousted by the Aeolians to whom Achilles belonged ». Même opinion dans *Mycenaean origin*, p. 156, à laquelle il renvoie.

7. Une « Alcéméonide », SEVERYNS, p. 236.

ayant tué Pholcos, son frère, dut, avec son autre frère Télamon, quitter la maison paternelle et il chercha un refuge auprès de Eurytion l'Actoride, qui régnait à Phthie ¹. Il épousa la fille d'Eurytion auquel il succéda. Comme si ce premier exil dont les conséquences furent heureuses n'avait pas suffi à Pélée, une autre tradition, inspirée encore d'Apollodore, racontait que Pélée avait tué accidentellement son beau-frère et qu'il avait dû fuir à Iolcos ; selon Phérécyde (fr. 18) il s'était emparé de Iolcos avec l'aide de Jason et des Tyndarides (Scolie de Pindare, *Ném.*, III, 55) ². Mais ces récits ont été imaginés après coup pour expliquer la domination de Pélée sur la côte de Iolcos. Homère n'en connaît rien ³. Son fils Achille demeure à Trachis. Il doit sa renommée à la guerre de Troie et dès lors commencera un mythe qui s'est continuellement enrichi ⁴.

Pélée et son fils reparaissent souvent dans les poèmes homériques, mais le poète ne nous dit rien de très précis sur leur rôle dans la vallée du Spercheios. Nous savons seulement qu'ils sont étroitement associés au fleuve divinisé ⁵. Le fleuve apparaît vraiment comme le cours d'eau national ⁶ et il est uni à Pélée par des liens de parenté. En effet, l'un des fils du Spercheios, Menesthios, était l'un des généraux d'Achille :

Μενέσθιος αἰολοθώρηξ
υἱὸς Σπερχειοῖο, διipeτέος ποταμοῖο.

(*Iliade*, XVI, 174)

Ce « Menesthios à la cuirasse étincelante, fils du Spercheios issu de Zeus », a pour mère Polydora, fille de Pélée ; il est donc

1. Nous avons vu, *supra*, p. 126, n. 1, qu'il fallait entendre par là la vallée du Spercheios.

2. *F.H.G.*, I, p. 73. *Contra*, A. SHEVAN, *The Dominion of Peleus*, *Class. Rev.*, 1916, p. 184-186.

3. Sur ces additions posthomériques, je renvoie à SEVERYNS, pp. 236, 251, qui a admirablement débrouillé cet écheveau compliqué.

4. Nous n'avons pas à en suivre ici le développement. Cf. NILSSON, *Homer*, p. 255.

5. Je me borne à mentionner un récit fantaisiste, de Istros, rapporté par PLUTARQUE, *Thésée*, ch. 34 = *F.H.G.*, I, p. 419, qui faisait des rives du Spercheios le théâtre du combat entre Pâris d'une part, Achille et Patrocle de l'autre.

6. Le mot est de ALLEN, *Class. Rev.*, 1906, p. 197 : « The national river ».

parent, à la mode de Bretagne, de son chef Achille. Mais de ce premier mariage de Pélée, Homère ne nous a point parlé¹. La première épouse de Pélée était peut-être la fille, ou la petite-fille — les scolies ne sont pas d'accord — de cet Eurytion dont nous avons dit l'accueil fait à Pélée².

Rien d'étonnant si le Spercheios était, comme d'autres fleuves par la suite, l'objet d'un culte. L'apostrophe d'Achille lors des funérailles de Patrocle, nous apprend à cet égard beaucoup. Le vieux roi Pélée avait consacré au dieu Spercheios la blonde chevelure de son fils, si Achille revenait vivant dans sa patrie. Il avait fait vœu aussi de lui offrir une hécatombe et enfin d'immoler 50 bœufs, auprès des sources (?) où sont le sanctuaire et l'autel fumant d'encens (*Iliade*, XXIII, 137-151)³.

Ce texte fait d'abord allusion à un rite « très ancien de la Grèce »⁴ et bien connu : la consécration de la chevelure. Le geste d'Achille, si fréquemment cité, en est devenu banal et je ne m'y attarderai guère⁵. Eustathe a cru, à tort, qu'il s'agissait de l'offrande habituelle faite par les jeunes gens. Il a pu être induit en erreur par Pausanias, comme le propose L. Sommer⁶, qui rapproche de l'offrande promise par Pélée celle que fait en l'honneur du Céphise le fils de Mnésimachè (PAUSANIAS, I, 37, 3). Il existe cependant entre ces deux offrandes une différence que Pausanias avait marquée, mais dont il n'a pas tiré toutes les conséquences. L'offrande de Pélée était l'accomplis-

1. SEVERYNS, p. 249-250.

2. Les vers d'Homère avaient été rappelés par STRABON, IX, p. 433, qui, sans doute d'après PHÉRÉCYDE (SEVERYNS, p. 250), précise que sa mère était la sœur d'Achille : τὸν Μενέσθιον, ἕνα τῶν λοχαγῶν αὐτοῦ, Σπερχεῖου λέγεσθαι παῖδα καὶ τῆς ἀδελφῆς τῆς Ἀχιλλέως. Le texte de STRABON ne nous est pas parvenu intact : cf. MADVIG, *Adversaria Critica*, 1871, I, p. 555.

3. Le texte est cité par STRABON, IX, p. 433.

4. PAUSANIAS, I, 37, 3 : ἐκ παλαιοῦ καὶ τοῖς Ἑλλήσι ; KERN, *Relig.*, I, p. 91 : « Weltberühmt ».

5. Je rappelle qu'il avait été contesté par PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, IV, ch. 16 ; mais « ce n'est pas le seul exemple », remarque CHASSANG, traduction de PHILOSTRATE, Paris, 1862, p. 153, n. 1, « où Philostrate contredit la tradition homérique ».

6. *Das Haar in Religion und Aberglauben*, diss. Münster, 1912, p. 27 et p. 80.

sement d'un vœu (Pausanias : ἐϋξασθαι)¹. Mais le geste d'Achille est tout autre. Il sait qu'il ne reverra pas sa patrie. La promesse de Pélée est donc inutile, et c'est pourquoi Achille n'hésite pas à consacrer sa chevelure au héros Patrocle², suivant un usage funèbre qui tend à disparaître vers le ^{ve} siècle³.

Pélée avait promis le sacrifice d'ἐνορχα μῆλα. Homère désigne par le mot μῆλα les moutons et les chèvres⁴. L'adjectif ἐνορχα précise seulement qu'il s'agit d'animaux mâles⁵. Ce seront donc des béliers qui seront sacrifiés au Spercheios par Pélée, et cette offrande est bien connue dans les cérémonies de purification⁶.

Enfin, ces cérémonies se dérouleront dans un *téménos* et devant l'autel du fleuve. Ont-ils jamais existé ? Vortsela, d'après le mot πηγαί, les cherche auprès de Mavrillon⁷. Il n'aurait pas tort⁸ s'il était assuré que l'on découvrit autrefois au Sud-Ouest du village, vers ... 1760, des ruines et une statuette ailée en marbre blanc⁹. Mais, outre que l'auteur nous fournit des indications trop vagues pour que nous y puissions ajouter foi, il a peut-être mal interprété le mot πηγαί qui ne signifie pas nécessairement « sources »¹⁰. Le sens premier,

1. Contrairement à ce que dit L. SOMMER, *l.l.*, p. 27. FRAZER l'avait bien entendu : « Achille ne coupait pas ses blonds cheveux parce que son père avait fait vœu de les offrir au fleuve Spercheios s'il revenait de l'expédition », *Le rameau d'or*, trad. fr., I, 1908, p. 298.

2. G. MÉAUTIS, *La tristesse d'Achille*, *R.E.G.*, XLIII, 1930, p. 19.

3. Voir les exemples réunis par L. SOMMER, *l.l.*, p. 66-70, et la discussion qui suit, *l.l.*, p. 71-79.

4. A. SEVERYNS, p. 111. La discussion de ce passage par ROEMER, *Philologus*, LXX, 1911, p. 336, devient inutile depuis que SEVERYNS a fait remarquer que c'est après Homère seulement que le mot μῆλα prend le sens de « quadrupèdes » (Hésiode, Simonide), p. 111 et p. 40, note 5, n° 6 et n° 4.

5. Le texte est entendu à contre-sens par O. BRENDDEL, *Die Schafzucht im Allertum*, diss. Giessen, 1934, p. 104.

6. Cf. STENGEL, *Griech. Kultusaltertümer*, Munich, 1920, p. 153, n. 22 ; KERN, *Relig.*, I, p. 114 ; plus récemment, H. SEYRIG, *B.C.H.*, LI, 1927, p. 214 et suiv.

7. VORTSELA, p. 20 ; cf. *supra*, p. 52.

8. Cf. le sanctuaire (temple dorique et autel) découvert auprès des sources du Pamisos en Messénie : *B.C.H.*, LVIII, 1934, *Chronique*, p. 246 ; *B.C.H.*, LIX, 1935, *Chronique* (P. LEMERLE), p. 264.

9. VORTSELA, p. 481 : les données plus que sommaires ont été fournies à VORTSELA lors d'une conversation, pendant une nuit d'été : ἀνάμνησις μᾶς θερυνῆς νυκτός ὑπὸ Δ. Αἰνιάνος.

10. C'était le sens dans le passage de STRABON cité plus haut, p. 31, n. 4.

comme l'a récemment rappelé M. P. Chantraine¹, est « cours d'un fleuve ». Vortsela a donc pu être induit en erreur par le grec moderne, qui emploie couramment *πηγαί* dans le sens de « sources », deuxième sens du mot en grec ancien. M. Zielinski² ne croyait guère qu'il y eût eu un *téménos* dans le Tymphrestos, dans les crevasses calcaires. Il le situait plutôt auprès de l'embouchure, là où Achille venait puiser de l'eau³. Les raisons alléguées sont peu probantes en elles-mêmes : il existait bien un autel d'Héraclès en plein Oeta⁴ ! Allen, qui ignore ces deux hypothèses, et qui rappelle les doutes formulés par Wilamowitz⁵ sur le sens de *πηγαί* propose, malgré le vers de l'*Iliade* II, 523⁶, une solution intermédiaire : le sanctuaire et l'autel du fleuve devraient être cherchés, non pas aux sources réelles, mais à l'endroit où le cours d'eau prend quelque importance, et peut-être auprès de Spercheias⁷.

J'avoue n'avoir rien découvert qui me permît de me prononcer en faveur de l'une de ces trois hypothèses. Oserai-je l'ajouter ? Je me demande s'il n'est pas vain de tirer de ces vers d'Homère une indication archéologique ?

Pour terminer, il est intéressant de chercher quel fut, auprès de la mémoire des habitants, le sort de ces deux rois qui avaient rempli la région d'une si grande renommée.

La vallée du Spercheios n'offre pas la moindre trace d'un culte d'Achille. En Thessalie même, pas une seule inscription n'a été jusqu'à présent découverte avec son nom⁸. Les monnaies les plus anciennes sur lesquelles paraisse Achille, à Larissa Cremastè, datent de la fin du IV^e siècle, exactement

1. *Bull. Soc. Linguistique*, Paris, XXXVI, fasc. 3, n° 108, 1935, p. 38.

2. Et non Tümpel, comme l'indique à tort Stählin, *H. Th.*, p. 195, n. 8 et *P.W.*, s.v. *Σπερχειός*, col. 1626, l. 33.

3. *Philologus*, LV, 1896, p. 583, n. 1.

4. Cf. *infra*, p. 206 et suiv.

5. *Homerische Forschungen*, p. 390.

6. Οἷ τε Αἰλίου ἐχον πηγῆς ἐπὶ Κηφισοῖο.

7. Soit dans la région de Vitoli, *supra*, p. 52.

8. La remarque de Farnell demeure exacte, *Greek hero cults*, p. 287 : « Here (sc. : en Thessalie) in the very home country of the hero not a single inscription attests it ».

de 302-286¹, et c'est à l'époque impériale que le *κοινόν* thessalien reproduit son visage avec la mention *ΑΧΙΛΛΕΥΣ*². Le « roi » de Trachis n'a donc laissé aucun souvenir dans sa patrie.

C'est en Troade, auprès de son tombeau³, que lui sont rendus les honneurs dont Philostrate de Lemnos nous a décrit les détails. M. G. Radet, à qui nous devons un commentaire exhaustif de ce texte⁴, rappelle que les cérémonies, annuelles, comportaient, entre autres, le sacrifice d'un taureau noir, puis celui d'un taureau blanc, en deux endroits différents. Pour la libation on apportait de l'eau du Spercheios et les fêtes étaient dirigées par deux fois sept députés venus de Thessalie. Ce culte remonte à une date très ancienne et il est attesté à l'époque romaine, mais son histoire connut les plus extrêmes vicissitudes, auxquelles la politique ne fut pas étrangère.

Pourquoi cet oubli d'Achille ? On ne peut l'expliquer que par une hypothèse. M. Nilsson, tout en reconnaissant que le mythe d'Achille est ancien, ne croit pas qu'il puisse être antérieur au Mycénien tardif⁵. Dans cette région, si elle fut occupée par les Minyens⁶, Achille fait quelque peu figure d'intrus. Les peuples qui viendront ensuite s'installer sur les rives du Spercheios n'ont aucune raison de l'invoquer.

Pélée n'est point perdu dans le même silence. Il est pourtant, lui aussi, un étranger, et nous avons rappelé comment il serait arrivé, en fugitif, auprès du roi dont il épousa la fille. Son nom

1. HEAD, p. 300 ; cf. Th. REINACH, *Achilles on Thessalian coins*, *Corolla Numismatica. Numismatics Essays in honour of B. V. Head*, Oxford, 1906, p. 269.

2. HEAD, p. 312 ; Th. REINACH, *l.l.*, p. 266.

3. Pour d'autres mentions du culte d'Achille, à Platanistas, à Brasiai, à Eliai, cf. NILSSON, *Gr. Feste*, p. 406 et 457.

4. *R.E.A.*, XXVII, 1925, p. 81 à 93.

5. M. NILSSON, *Homer*, p. 254-255 : « His myth is evidently old ... The Achilles myth belongs consequently to a comparatively late period of the Mycenaean Age ». Cf. aussi A. SEVERYNS, *L'Antiquité classique*, 1932, p. 331 : « Il est difficile de dire si cette légende se rencontre à l'époque mycénienne ». NILSSON, *Mycenaean origin*, p. 157 : « There is no direct proof showing that the myth of Achilles goes back into the Mycenaean age, in fact he has no cycle » ; *ibid.*, p. 232 : « That the chief hero of the Iliad, Achilles, is localized at Spercheus or in Phthia, in no way proves that Greek epic poetry, generally speaking, originated in these districts ».

6. *Supra*, p. 123.

paraît dans l'arbitrage du proconsul Sentius Augurinus, à l'époque d'Hadrien (*C.I.L.*, III, 586, 12306 ; *I.G.*, IX, 2, p. 19). Elle mentionne, à la ligne 12, un *tumulum Pelion*. Faut-il y reconnaître une simple levée de boue, comme le prétend Stählin¹ ? Le latin se serait borné à transcrire, sans même le traduire, le mot grec *πήλιον*. Cette explication peut d'abord séduire². Quoi de plus naturel, dans la vallée limoneuse du Spercheios, qu'un tertre de boue ? N'avons-nous pas rencontré déjà³ un village dit Laspi, qui évoque une idée analogue ? Pourtant, la fréquence de pareils monticules nous mettra en défiance. Un bornage, comme celui du proconsul, doit prévenir toute contestation future et, pour ce, être précis. Or, dans l'hypothèse de Stählin, le nom commun ne le serait guère, puisqu'il existe d'autres levées de terre, celle de Lianocladi, par exemple⁴. Stählin suppose un rapprochement étymologique — suspect — entre *Πηλεύς* et *πηλός*⁵. Plus encore, la mention du *monumentum Euryti*, qui vient ensuite, indique sans le moindre doute qu'il s'agit d'un tumulus comme pour Pélée.

L'Eurytus en question, nous l'avons déjà rencontré⁶. Il est le roi d'Oechalie, qui se trouvait en Thessalie⁷. Le même passage de l'Odyssée nous rapporte qu'habile archer, il eut l'imprudence de provoquer Apollon et le dieu l'abattit ; son arc, recueilli par son fils Iphitos, fut donné en cadeau à Achille (*Odyssée*, XXI, 13-33). Selon une autre tradition, qui voulait

1. *H. Th.*, p. 42, note 4.

2. KERN, *Relig.*, I, p. 62, note 2, renvoie à STÄHLIN et ajoute « der das Pelion mit Thomas richtig als Lehmberg deutet ».

3. *Supra*, p. 7.

4. *Supra*, p. 96.

5. Il traduit *H. Th.*, p. 42, note 4 : *πήλιον*, Tegelberg ; NILSSON, *Homer*, p. 254 : « Peleus is connected by name with Mount Pelion im south-Eastern Thessaly ». Cf. P. WOLTERS, *Peleus, Pelion*, *Arch. Bemerk., Sitzgb. München*, 6 mars 1915 ; mais C. ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 65 et note 1, rejette cette analogie : « Peleus hängt zwar etymologisch mit dem Pelion nicht zusammen ».

6. *Supra*, p. 137 ; en admettant que Eurytus et Eurytion désignent le même personnage, STÄHLIN, *H. Th.*, p. 213, n. 2, et p. 219, n. 6 ; Eurytion Eurytor, SCHWEITZER, *Herakles*, Tübingen, 1922, p. 106.

7. *Odyssée*, VII, 224 ; SEVERYNS, p. 117 et 189, et p. 191.

en même temps expliquer la prise d'Iolcos ¹, Eurytos aurait été tué par Pélée accidentellement ². Mais nous n'avons à tenir compte ici que de la première. Elle est posthomérique, mais bien connue au ^v^e siècle ³. Elle expliquerait les deux tombeaux, peu éloignés l'un de l'autre, des deux princes qui se seraient succédé.

L'inscription peut-elle donner à penser que la tradition a été remise en honneur à l'époque de l'empereur érudit qu'était Hadrien ? Je ne le crois pas. La découverte fortuite de divers objets funéraires en un endroit qui s'accorde bien avec les indications topographiques du texte et sur lesquelles je reviendrai ⁴, me laisse supposer qu'il fut rendu un culte à Pélée tandis que son fils était négligé ⁵.

Ainsi il serait vain de demander aux poèmes homériques des précisions dont leur auteur ne se souciait pas. Mais les négliger systématiquement serait tout aussi fâcheux, car ils nous permettent d'apprécier mieux l'occupation de la vallée à l'époque mycénienne ; les mythes qu'ils ont célébrés n'ont pas disparu aux temps historiques ; c'est grâce à Homère et à ses continuateurs qu'ils nous sont intelligibles.

III

Les pages précédentes ont rappelé comment la vallée du Spercheios avait subi le contre-coup de grandes invasions à l'époque préhistorique. Notre documentation souffre ensuite d'une grande lacune. Il s'est produit, du ^{xii}^e au ^x^e siècle ⁶,

1. *Supra*, p. 137.

2. *F.H.G.*, I, p. 72, fragment 16.

3. SEVERYNS, p. 235.

4. *Infra*, p. 341.

5. Il y a une raison dans ce respect à l'égard de Pélée, nous la verrons bientôt, *infra*, p. 156.

6. G. GLOTZ, *H.G.*, I, p. 101, suppose que l'invasion doriennne commence au début du ^{xii}^e siècle ; elle s'étendrait jusqu'à la seconde moitié du ^{xi}^e siècle. F. MILTNER, *Klio*, XXVII, 1934, *Die dorische Wanderung*, p. 55, date l'invasion du ^{xii}^e siècle.

un événement important, l'invasion « dorieenne ». Sans adopter l'attitude hypercritique et ... ironique de Beloch (I, 1², p. 83), il faut reconnaître que nous sommes bien mal renseignés sur cette invasion. Nous n'avons pourtant aucun raison de la nier et d'y voir un ensemble de récits inventés de toutes pièces par les Grecs dont l'imagination n'était jamais courte¹. Car, aussi bien, les faits ont leur écho dans un texte très connu de Thucydide². Au temps des guerres médiques, trois peuples occupent la vallée, les Éniens, les Maliens et les Oétéens, et leur présence est attestée par les textes d'Hérodote³ et de Thucydide, notant qu'au v^e siècle, les Héracléotes sont voisins des Éniens et des Maliens⁴. Ces deux peuples, ainsi que les Oétéens, sont des envahisseurs dont l'installation, qui paraît être de date récente, a pour effet d'asservir ou d'expulser les anciens habitants. Elle doit être consécutive à l'arrivée des Thessaliens⁵ qui chassèrent certains groupes d'habitants, tandis qu'ils réduisirent les autres à un demi servage⁶. Mais la question se pose de savoir par où ont

1. Cf. la remarque de G. GLOTZ, *H. G.*, I, p. 63, n. 2 et p. 99.

2. I, 2, § 1-3 : Φαίνεται γὰρ ἡ νῦν Ἑλλάς καλουμένη οὐ πάλοι βεβαίως οἰκουμένη, ἀλλὰ μεταναστάσεις τε οὔσαι τὰ πρότερα καὶ ῥαδίως ἕκαστοι τὴν ἑαυτῶν, ἀπολείποντες, βιαζόμενοι ὑπὸ τινων αἰεὶ πλειόνων... Μάλιστα δὲ τῆς γῆς ἡ ἀρίστη αἰεὶ τὰς μεταβολὰς τῶν οἰκητόρων εἶχεν, ἥ τε νῦν Θεσσαλία καλουμένη...

3. VII, 198 : παρ' ἣν (sc. Ἀντικύρην) Σπερχεῖδος ποταμὸς ῥέων ἐξ' Ἐνιήνων ἐς Θάλασσαν ἐκδιδοῖ ; 217 : ἐν δεξιῇ μὲν ἔχοντες ὄρεα τὰ Οἰτῶνα.

4. V, 51. Le texte mentionne aussi les Dolopes et certains Thessaliens, Θεσσαλῶν τινας, ce qui empêche de prendre trop à la lettre les mots προσοικοῦντα... τὰ ἔθνη. Sur le texte de THUCYDIDE, cf. *infra*, p. 277.

5. CARY pense que l'arrivée des Thessaliens est quelque peu postérieure à l'invasion dorieenne : *C.A.H.*, III, 599 ; II, 519 ; cf. p. 603. Le souvenir des conquêtes thessaliennes a été presque effacé : « But by 600 B.C. they had subdued the Dolopes on the south-eastern edge of Mt Pindus, had overrun the land of the Malians and Aenianes in the Spercheus valley, and has carried the pass of Thermopylae. It is not known whether they proved to invade Phocis, Locris and Boeotia, but their participation in the Lelantine war suggests that they had free access to the farther end of Boeotia. The ascendancy gained by the Thessalian in central Greece is also proved by the predominant position which they assumed in the Amphictyonic League during the sixth century ».

6. HÉRODOTE, I, 57 ; cf. le fragment de DÉMON, *F.H.G.*, I, 378, et le commentaire de Didyme : P. FOUCART, *Etude sur Didymos*, p. 145-147 (dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXVIII, première partie, 1909) ; HALIDAY, p. 74, renvoie à *C.A.H.*, III, p. 603, 604 et 612 où l'invasion thessalienne est datée de 600 av. J.-C. — STRABON, IX, p. 442, parle de la difficulté pour le géographe de son temps de se retrouver au milieu des peuples de la Thessalie : la confusion est due aux migrations ; elle existe aussi bien dans le Nord de

passé les Éniens, les Maliens et les Oétéens, en d'autres termes, de préciser l'origine du peuplement de la vallée du Spercheios.

Une solution a été proposée récemment par M. Hammond, dans un article auquel j'ai déjà fait allusion ¹. M. Hammond s'y est fait le champion de ce que je nommerais la « théorie du Nord-Ouest ». Il a observé, au cours de plusieurs voyages dans le Pinde, les Vlaques ou les Koutsovalaques, qui mènent encore une existence nomade : en hiver ces tribus s'installent dans des régions comme la Macédoine de l'Ouest et du centre, en Thessalie ², dans le Nord de l'Étolie et dans le Nord de l'Épire ; en été, ces populations montent dans le Pinde, au Nord de Metzovo ³. Et il a pensé qu'il existait à l'âge du bronze un mode de vie tout semblable, qui expliquerait la marche suivie par les invasions ultérieures ⁴.

Faut-il en conclure que les centres de dispersion supposent une ancienne concentration en Épire ? Je n'en suis pas certain ⁵. Ce qui nous importe seulement, c'est que, d'après

la Thessalie : *ἐοίκασιν οὖν διὰ τὰς συνεχεῖς μεταστάσεις καὶ ἐξαλλάξεις τῶν πολιτειῶν καὶ ἐπιμίξεις συγγεῖν καὶ τὰ ὀνόματα καὶ τὰ ἔθνη, ὥστε τοῖς νῦν ἔσθ' ὅτε ἀπορίαν παρέχουν.*

1. *Supra*, p. 115-116. B.S.A., XXXII, 1931-32, p. 131-179, *Epirus and the Dorian invasion*.

2. Mais dans la vallée du Spercheios, contrairement à l'auteur, leur nombre est infime et il ne peut être pris en considération ; il est beaucoup plus important en Béotie.

3. *L.I.*, p. 140. HAMMOND s'est inspiré de l'ouvrage de WACE et THOMPSON, *The Nomads of the Balkans*, qu'il cite, mais il n'a rien dit de C. HOEG, *Les Saracatsans*, Paris-Copenhague, 1925, p. 84 et suiv., notamment. Il n'a pas non plus songé que la même remarque avait déjà été faite par HASLUCK, B.S.A., 1899, p. 223 ; enfin, V. BÉRARD, *Ithaque*, p. 81-88, ajoute, pour ces transhumances, des détails empruntés à POUQUEVILLE, II, p. 384.

4. *L.I.*, p. 140 : « ... We shall not be surprised to find that a similar mode of life was in vogue in the Bronze Age ; the small shepherd camps at Páteli, Bouboústi, Koutsoúlio and Xerakia are strikingly similar to Vlach settlements ».

5. Je n'ai pas à discuter ici dans le détail la théorie de HAMMOND. Cf. LENSCHAU, *Jahresber. t. CCLIII*, 1936, p. 113-115. Des doutes ont été exprimés par F. MILTNER, *Die dorische Wanderung, Klio*, XXVII, 1934, p. 60. Il considère comme sûre une concentration dans le Pinde, mais nous ignorons, ajoute-t-il, si de là les Doriens se sont dirigés vers l'Épire ou les plaines thessaliennes. « Dass wir ihren letzten Sitz vor ihrer Wanderung nach dem Peloponnes im Pindusgebiet anzunehmen haben ist sicher ; nur wissen wir nicht, ob Siedlungsgebiet mehr nach der thessalischen Ebene oder nach Epirus hin sich ausgedehnt hatte ».

M. Hammond, les Énienes, les Dryopes et les Dolopes sont venus de l'Ouest de la Grèce ¹.

En dépit de cette assurance, l'opinion de M. Hammond est comme on va le voir inacceptable. La linguistique indique certains rapports de famille ... dialectale entre ces noms terminés en - ἄνες, - ῆνες ; Oberhummer, non cité par Hammond, l'avait déjà noté ². Mais il ne faut pas exagérer ces observations. Il existe un Acheloos d'Amphilochie et d'Étolie, le plus connu, et un torrent du même nom dans le voisinage de Lamia ; pour l'Inachos, le doublet n'est pas établi ³. Je ne suis pas sûr non plus qu'il y ait un doublet pour la Dryopis. Et l'on sait que Wilamowitz n'a pas rassemblé beaucoup de pareils rapprochements dans son ouvrage, *Der Glaube der Hellenen* (p. 54) malgré son désir d'en trouver. Ces similitudes n'indiquent pas, en tout cas, le sens d'une migration.

Les observations faites sur les nomades contemporains ne sont pas plus décisives. Elles peuvent, tout au plus, nous renseigner sur des passes actuellement utilisées. Mais comment prouver que leur chemin parcouru, chaque année dans l'un et l'autre sens, est celui des envahisseurs ? En outre, ces tribus nomades n'ont rien de commun avec des bandes qui s'avancent souvent sans but déterminé. MM. Wace et Thompson, cités ci-dessus, montrent que ces Vlaques demeurent fidèles à des traditions rigoureuses ; leur transhumance annuelle est presque routinière ; elle ne saurait être comparée à la course de tribus

1. *L.I.*, p. 162 : « We are thus in a position to assert that the Aenianes, Dolopes and Dryopes must at some period in history have come from the nord-west through the Tymphrestos region ».

2. E. OBERHUMMER, *Akarnanien*, Munich, 1887, p. 42 : « Ein Moment der Rechtfertigung für die Zusammenfassung der Epiroten, Akarnanen, Aetoler und Südthessalier in eine Gruppe scheint auch in dem eigentümlicher Suffix - αν zu liegen, das sich innerhalb jener Grenzen besonders häufig findet. So entsprechen den Ἀκαρνᾶνες in Epirus die Ἀθαμᾶνες, Ἀτινᾶνες, Ἀρκιτᾶνες, Ταλιᾶνες, ferner die Αλνιᾶνες und die aetolischen Εὐρυτᾶνες : vereinzelt sind daneben die arkadischen Ἀζᾶνες und die dorische Phyle der Δουμᾶνες ». En note, OBERHUMMER cite les Κυλικρᾶνες. Cf. aussi W. SCHULZE, *Sitzgb. Berlin*, 1910, p. 806 : « Namen wie Ἀκαρνᾶνες, Ἀθαμᾶνες, Αλνιᾶνες sind vor allem in Nord- u. Mittelgriechenland beliebt gewesen » et *infra*, p. 152.

3. Cf. *supra*, p. 58 et suiv.

primitives. Le mot « nomade » ne fera pas illusion, car les Vlaques ont deux habitations stables : l'une d'hiver, dans un village¹, l'autre d'été, dans une région montagneuse déterminée. Ils n'offrent aucune ressemblance avec les « romanichels » qui se déplaçaient, surtout jadis, de village en village et de pays en pays, sans but fixe. Cette analogie n'est donc pas fondée.

Faut-il tirer argument de l'absence ou de la faible quantité des tessons mycéniens recueillis² ? Je concède qu'il n'a pas été trouvé jusqu'à maintenant sur les bords du Spercheios de tessons mycéniens. Qui oserait prétendre qu'il ne s'en rencontrera point ? l'argument *ex silentio* dont se sert M. Hammond est des plus spécieux : j'ai déjà rappelé qu'à Delphes, on avait découvert une abondante quantité de cette céramique en un site que l'on croyait connu³. Il s'en rencontre dans la Syrie du Nord et en grande quantité⁴. J'oserai même dire qu'il s'en trouve partout.

Certes, l'hypothèse des invasions s'avancant par l'Épire est séduisante ... à première vue. Une route — un chemin non carrossable ! — par Grévéna et Metzovo mène presque en droite ligne de Macédoine à Janina. Elle est rejointe à Metzovo par la route de Thessalie, qui passe par Triccala et Kalabaka. Il y a enfin un passage direct de Thessalie en Épire par Portès et Liaskovo⁵. Et M. Hammond parle à plusieurs reprises de l'émigration venue d'Acarnanie, d'Amphilochos, dans la vallée du Spercheios, par le Tymphrestos⁶, en quoi il ne fait que reprendre l'hypothèse de Wace et Thompson⁷. Mais je crois avoir montré⁸ les difficultés que présente cette région et

1. Je puis l'affirmer pour en avoir connu, par exemple à Vélestino.

2. HAMMOND, *l.l.*, p. 157, invoque, pour Dodone, « the absence of Mycenaean pottery at Dodone ». Mais les fouilles de Dodone ne sont pas achevées.

3. *Supra*, p. 134, n. 2.

4. *C. R. Ac. Inscr.*, 1935, p. 437.

5. Ne pas confondre avec Liaskovo, au Sud-Ouest d'Hypati, cf. *supra*, p. 28.

6. *L.l.*, p. 143, 149, 155.

7. *Supra*, p. 115.

8. *Supra*, p. 24 et suiv. Le regretté ORSI l'avait indiqué incidemment, *Monu-*

M. Hammond ne paraît pas les avoir soupçonnées. En outre, si son itinéraire suppose le col de Rachi, il s'arrête toujours à Carpénision, qu'il ne dépasse jamais¹. L'auteur écrit bien « upper Sperchios »², mais il ne précise pas comment, dans l'antiquité, étaient parcourues ces forêts denses dont il ne dit mot ; il ne dit pas non plus quelle preuve archéologique, quel document enfin, était sa hypothèse.

Pour les Énianes, surtout, je crois que les textes contredisent l'opinion de M. Hammond³.

1. *Les Énianes*. — Le *Catalogue des Vaisseaux*, nous l'avons vu⁴, nomme les Énianes et les situe dans le voisinage des Perrhèbes :

Gouneus descendu de Kyphos menait vingt-deux vaisseaux

Il était suivi des Énianes et des Perrhèbes belliqueux ...⁵

Cette tradition, suivie par Euripide⁶, par Lycophron⁷, avait son écho dans l'*Hymne homérique à Apollon*⁸, que l'on peut dater du vi^e siècle⁹. Pour Scymnos, il place les Énianes

menti antichi, XXVII, 1921, p. 135 : « Ed io propendo a Creta, focolare ben altrimenti potente di antichissima civiltà ed industrie, che non sia stato la Tessaglia, separata dall'Epiro da un sistema di alte ed aspre montagne, culminanti nel Pindo, le quali opponevano in quei remoti tempi un ostacolo alle comunicazioni, forse più formidabile e terribile che non fosse quello dell'aperta mare »...

1. Cf. la carte 7 de la p. 142.

2. *L.I.*, p. 143.

3. *L.I.*, p. 155 : « We find ourselves led to the conclusion that, if the most reliable literary evidence is of any worth, the immediate centres of dispersion presuppose an earlier concentration in Epirus ».

4. *Supra*, p. 125.

5. *Iliade*, II, 748-749 : Γουνεύς δ' ἔκ Κύφου ἦγε δύω καὶ εἴκοσι νῆας .

Τῷ δ' Ἐνιῆνες ἔποντο μενεπτόλεμοί τε Περραιβοί.

Le vers 750 nomme Dodone : sur les difficultés que suscite le site de Dodone en Perrhèbie, cf. NIESE, *der hom. Schiffs-katalog.*, *l.I.*, p. 43 et la bibliographie donnée par STÄHLIN, *H. Th.*, p. 22, n. 9 et p. 23, n. 1 ; HEUZÉY, *Mont Olympe*, p. 62-63.

6. *Iphigénie à Aulis*, v. 278.

7. Vers 888.

8. Vers 217.

9. F. JACOBY, *Die homerische Apollonhymnus*, p. 53 ; DORNSEIFF, *Die archaische Mythenerzählung*, diss. Berlin, 1933, p. 14. Cf. éd. J. HUMBERT, Paris, 1936, p. 76-77.

à côté des Lapithes¹ et leur territoire se nomme la plaine Dotion (Δώτιον πεδίον)².

Comment, de la plaine Dotion, les Énianes passèrent-ils dans la vallée du Spercheios ? Le récit de leur voyage nous a été conservé par deux séries de textes, les uns de Strabon, les autres de Plutarque³. Je ne crois pas que ces textes aient été appréciés à leur juste valeur et ce sera mon excuse de les examiner avec quelque détail.

D'après Strabon, « les Énianes qui maintenant sont limitrophes des Étoliens, demeuraient dans les parages de la plaine Dotion et de l'Ossa avec les Perrhèbes »⁴. Leur séjour s'y serait prolongé, puis, tandis que les Perrhèbes furent chassés du côté du Pinde par les Lapithes et les Larisséens, les Énianes à leur tour durent fuir devant les Lapithes et furent refoulés vers l'Oeta. Ils auraient occupé presque toute la vallée du Spercheios, d'Héracléia à Échinos, et se seraient emparés de territoires maliens. Mais tous ne seraient point partis et il en subsistait un petit groupe auprès de la montagne nommée Kyphos⁵. Les Énianes installés près de l'Oeta se trouvent placés juste au Nord des Étoliens et ils touchent aux Locriens épicienémidiens⁶. Strabon a même écrit (à la page 427 fin), que les Énianes furent détruits par les Étoliens et les Athamanes⁷. Mais il n'y a point de contradiction entre ces indications,

1. G. G. M., I, p. 220, vers 615 et suiv. : Δολόπων τε Περραιβῶν τε συτορίζαντ' ἔθνη | τὰ τ' Αἰνιάνων, οἵτινες τῆς Αἰμόνων | δοκοῦσι Λαπιθῶν Μυρμιδόνων τε γεγενῆσθαι.

2. Cf. ALLEN, *Class. Rev.*, 1906, p. 198, qui renvoie à Et. DE BYZ., s.v. Δώτιον.

3. KIP n'en dit à peu près rien.

4. I, p. 61 : καὶ Αἰνιᾶνες οἱ νῦν Αἰτωλοῖς ὁμοιοὶ περὶ τὸ Δώτιον ἔκουν καὶ τὴν Ὀσσαν μετὰ Περραιβῶν.

5. IX, p. 442 : Οἱ μὲν οὖν Αἰνιᾶνες οἱ πλείους εἰς τὴν Οἴτην ἐξηλάθησαν ὑπὸ τῶν Λαπιθῶν, ἀνὰ ταῦτα δὲ ἐδυνάστευσαν ἀφελόμενοι τῶν τε Δωριέων τινὰ μέρη καὶ τῶν Μαλιέων μέχρι Ἡρακλείας καὶ Ἐχίνου, τινὲς δ' αὐτῶν ἔμειναν περὶ Κύφον, Περραιβικὸν ὄρος ὁμώνυμον κατοικίαν ἔχον.

6. STRABON, X, p. 450 : ... Ὑπέρκεινται... τῶν... Αἰτωλῶν... Αἰνιάνων τι μέρος τῶν τὴν Οἴτην ἔχόντων; IX, p. 427 : τοῖς δ' Ἐπικνημιδίοις Αἰνιᾶνες συνέχεις οἱ τὴν Οἴτην ἔχοντες.

7. Τὰ δ' αὐτὰ πεπónθασι καὶ Αἰνιᾶνες · καὶ γὰρ τοῦτους ἐξέφθειραν Αἰτωλοὶ τε καὶ Ἀθαμᾶνες, Αἰτωλοὶ μὲν μετὰ Ἀκαρνάνων πολεμοῦντες καὶ μέγα δυνάμενοι, Ἀθαμᾶνες δ' ὕστατοι, etc....

comme le croyait Hirschfeld¹; Kip a bien vu que la disparition des Énienes était seulement ... administrative, car leur pays fut rattaché à la Thessalie². Enfin, un troisième groupe aurait émigré jusqu'en Arménie, et il se serait établi dans l'Ouitie, et même au delà de l'Abus et du Nibarus, dans le Taurus³. Sur cette colonisation, nous ne saurions rien affirmer. Elle n'est que légendaire si l'on en croit Baumgart⁴ qui rejette formellement cette tradition⁵. La ressemblance entre Αινιάνα et Αινιᾶνες, entre Οὐιτία⁶ et Οἰταῖα, voilà peut-être à quoi se réduit toute cette aventure. Il reste que l'on ait pu la prêter aux Énienes : leur réputation d'Hellènes errants, πολυπλάνητοι, justifiait cette divagation.

En résumé, Strabon se contente, comme à son ordinaire, de commenter les données du *Catalogue*. Il complète le texte homérique par quelques indications sur l'emplacement actuel des Énienes. Ses renseignements sont acceptables. Mais sur l'itinéraire même qui conduisit les Énienes à leur nouvelle résidence, il ne sait rien. Réduits à ce seul texte, nous pourrions imaginer qu'ils suivirent le chemin le plus court et qu'ils

1. P.W., s.v. *Aenianen*, col. 7027; POMTOW s'est rangé à tort à son avis, *Jahrb. f. Phil.*, CLV, 1897, p. 791.

2. Les textes épigraphiques montrent qu'ils existent toujours à l'époque romaine, KIP, p. 31.

3. STRABON, XI, p. 508 : Φασὶ δὲ Παρρασίων τινὰς σπνοικῆσαι τοῖς Ἀναριάκαις, οὓς καλεῖσθαι νῦν Παρσίους · Αινιᾶνας δ' ἐν τῇ Οὐιτίᾳ τευχίσαι πόλιν ἣν + Αινιάνα καλεῖσθαι, καὶ δεικνύσθαι ὅπλα τε Ἑλληνικὰ ἐνταῦθα καὶ σκευὴ χαλκᾶ καὶ ταφάς. STRABON, XI, p. 531 : Λέγονται δὲ καὶ τῶν Αινιάνων τινὲς οἱ μὲν τὴν Οὐιτίαν οἰκῆσαι οἱ δ' ὑπερθε τῶν Ἀρμενίων ὑπὲρ τὸν Ἄβον καὶ τὸν Νίβαρον (μέρη δ' ἐστὶ τοῦ Ταύρου ταῦτα).

4. P.W., s.v. *Armenia*, p. 530.

5. ANDREAS, P.W., s.v. *Ainiana*, col. 1025-1027, discute longuement ce passage et conclut que STRABON a emprunté ces indications à THÉOPHANE DE MITYLÈNE. En revanche JACOBY, *Fragm. Hist. Gr.*, 129 F 1, l'attribue à MEDEIOS DE LARISSA, auquel il faut ajouter KYRSILOS DE PHARSALE (STRABON, XI, p. 530, § 12). Enfin, KIESSLING, P.W., s.v. *Hyrkania*, col. 525, estime que dans la p. 508, STRABON n'a en aucune façon utilisé THÉOPHANE, mais qu'il a fait des emprunts à Q. DELLIIUS, qui avait accompagné Antoine dans la guerre contre les Parthes.

6. Sur Outi, cf. J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam...*, Paris, 1919, p. 306; je n'ai pu consulter C.F. LEHMANN-HARTLEBEN, *Armenien einst u. jetzt*, Berlin-Leipzig, 1931; J. DE MORGAN, *Histoire du peuple arménien*, Nancy-Paris, 1919, ne mentionne ni le texte de Plutarque, ni le nom des Énienes. Pour lui, « les Grecs... nommaient Otène » l'Outi (p. 30).

firent leur apparition dans la vallée par l'une des passes de l'Othrys, par celle de Derven-Phourka.

Mais, en deux récits des *Questions grecques*, Plutarque parle longuement des Énienes et surtout de leurs déplacements. Le premier¹ (*Questions*, 13) doit expliquer une sorte de proverbe : « Qu'est-ce que la viande du mendiant chez les Énienes ? » Plutarque poursuit en ces termes : « Les Énienes ont plusieurs fois changé. D'abord ils demeuraient dans la plaine Dotion ; ils furent chassés par les Lapithes et allèrent chez les Aithikes. De là, passés en Molosside, ils habitèrent le pays voisin de l'Araoua, d'où leur nom de Paraouai. Puis ils occupèrent Cirrha »². Alors intervient l'oracle de Delphes. Après avoir lapidé leur roi, les Énienes passent dans le pays où demeuraient les Inachiens et les Achéens. Plutarque raconte ensuite la ruse de l'Énienne Témon, le combat singulier entre Phémios, roi des Énienes, et Hyperochos³, roi des Inachiens. Celui-ci est défait et les Énienes chassent les habitants, Inachiens et Achéens, pour s'installer ensuite à leur place⁴.

Le second texte du même recueil (26) est plus court. « Les Énienes, chassés par les Lapithes, s'installèrent d'abord dans la région de l'Aithakia, puis dans la Molosside et dans la Cassiopée. N'ayant rien de bon dans ce pays, mais ne rencontrant que des voisins difficiles, ils viennent dans la plaine de Cirrha ». Une grande sécheresse les en chasse et ils arrivent dans le pays

1. J'ai utilisé l'édition de W. R. HALLIDAY.

2. Τί τὸ πτωχικὸν κρέας παρ' Αἰνιάσι ; Πλείονες γεγόνασιν Αἰνιάνων μεταναστᾶσεις. Πρώτον μὲν γὰρ οἰκοῦντες περὶ τὸ Δώτιον πεδίον, ἐξέπεσον ὑπὸ Λαπιθῶν εἰς Αἰθικας. Ἐκεῖθεν τῆς Μολοσσίας τὴν περὶ τὸν Ἀραοῦαν χώραν κατέσχον ὅθεν ὠνομάσθησαν Παραοῦαι. Μετὰ ταῦτα Κίρραν κατέσχον.

3. Ce nom évoque, d'une manière singulière, celui d'une des vierges hyperboréennes, Hyperoché (HÉRODOTE, IV, 34-35), dont on a retrouvé le σῆμα à Délos (Ch. PICARD et J. REPLAT, *B.C.H.*, XLVIII, 1923, p. 247 et suiv.).

4. Je laisse de côté les allusions religieuses, sur lesquelles je reviendrai plus loin, *infra*, p. 173. Ἐν δὲ Κίρρῃ καταλεύσαντες Οἰνοχλον τὸν βασιλέα τοῦ θεοῦ προστάξαντος, εἰς τὴν περὶ τὸν Ἰναχον χώραν κατέβησαν οἰκουμένην ὑπ' Ἰναχίων καὶ Ἀχαιῶν... Κτησάμενοι δὲ τὴν χώραν, τοὺς Ἰναχίεις μετὰ τῶν Ἀχαιῶν ἐμβαλόντες...

« où ils sont encore aujourd'hui, et où ils ne demandent qu'à rester »¹.

Ces deux récits présentent de grandes ressemblances, mais ils ne sont pas tout à fait identiques. Le premier seul mentionne la résidence dans la plaine Dotion. Dans le premier figure le nom de Araoua ; dans le second il est remplacé par Cassopée. Le premier seul indique le pays des Inachiens et des Achéens ; l'autre, plus vague, ne précise pas.

L'habitation dans la plaine Dotion est conforme à la tradition homérique acceptée par Strabon². De même encore, l'intervention des Lapithes.

En revanche le voyage à Aithikai ou Aithakia est une innovation de Plutarque, mais elle est inspirée d'Homère. En effet nous lisons dans l'*Iliade* (II, 744) :

τούς (sc. Φήρας = les Centaures) δ' ἐκ Πηλίου ὤσε καὶ Αἰθίκεσσι πέλασεν³.

Les trois vers 742-744, qui expliquent l'origine de Polypoitès, peuvent être une glose. Mais ils rappellent que Pirithous chassa les Centaures du Pélion et qu'il les expulsa chez les Aithikes, à l'Ouest de la Thessalie. Or Pirithous est un Lapithe⁴. Ainsi Plutarque fait subir aux Éniannes le même sort que firent jadis les Lapithes aux Centaures⁵. De là, les Éniannes passent chez les Molosses. Pourquoi ce choix ? Revenons à Strabon. Nous y lisons :

1. ... Αἰνῖνες ὑπὸ Λαπιθῶν ἐξαναστάντες τὸ πρῶτον ὥκησαν περὶ τὴν Αἰθακίαν, εἴτα περὶ τὴν Μολοσσίδα καὶ Κασσιοπαίαν· οὐδὲν δὲ χρηστὸν ἀπὸ τῆς χώρας ἔχοντες, ἀλλὰ καὶ χαλεποῖς χρώμενοι προσόικους εἰς τὸ Κιρραῖον πεδῖον ἦγον... καὶ πάλιν πλανηθέντες εἰς ταύτην ἀφίκοντο τὴν χώραν, ἣν νῦν ἔχουσιν....

2. *Supra*, p. 149.

3. Ce qui inciterait à corriger, dans le texte 26, le mot Αἰθακία en Αἰθία.

4. Cf. STRABON, IX, p. 434 : ἐπ' αὐτῇ δὲ τῇ Πίνδῳ ὥκουν Τάλαρες... καὶ Αἰθίκες, [εἰς] οὓς ἐξελαθῆναι φησὶν ὑπὸ Πειρίθου τοὺς Κενταύρους ὁ ποιητής. On notera que le verbe ἐξελαθῆναι est employé aussi par PLUTARQUE. Sur les Αἰθίκες, outre Et. DE BYZ., s.v., cf. W. SCHULZE, *Sitzungb. Berlin*, 1910, p. 806 : « Namen wie 'Ακαρνᾶνες, Αἰνῖνες... etc. » (cf. *supra*, p. 146) ; HIRSCHFELD, *P. W.*, s.v. *Aithikes* ; Ed. MEYER, *Gesch.* II, 1^a, p. 264, n. 1 ; WILAMOWITZ, *der Glaube der Hellenen*, I, p. 55, n. 1, dit qu'ils demeurent « ethnisch unbestimmt. Es ist müssig, über sie etwas zu vermuten ».

5. Le rapprochement est fait par HALLIDAY, qui renvoie à CARL ROBERT, *Griech. Heldensage*, I, p. 6, n. 1.

1) VII, p. 326 : Ἡπειρώται δ' εἰσὶ καὶ Ἀμφίλοχοι.... Μολοττοὶ τε καὶ Ἀθαμᾶνες καὶ Αἰθίκες καὶ Τυμφαῖοι...

2) IX, p. 429 : Λοιπὸν δ' ἐστὶ τὸ ἐσπέριον, ὃ περικλείουσιν Αἰτωλοὶ καὶ Ἀκαρναῖνες καὶ... τῶν Ἡπειρωτῶν Ἀθαμᾶνες καὶ Μολοττοὶ καὶ ἡ τῶν Αἰθίκων ποτὲ λεγομένη γῆ.

Je saute quelques pages et je lis :

3) IX, p. 434 : Ἐπ' αὐτῇ δὲ τῇ Πίνδῳ ὤκουν Τάλαρες Μολοττικὸν φύλον... καὶ Αἰθίκες, c'est le passage que j'ai cité *supra*, p. 152, note 4.

Ces comparaisons montrent que les Μολοττοὶ et les Αἰθίκες sont inséparables. Les Ἐνιάνες peuvent passer facilement d'un pays à l'autre. Ils demeurent toujours chez une tribu épirote. De plus, le séjour en Molosside, que Strabon a pu inspirer à Plutarque, est encore mieux expliqué par une raison que nous indiquerons plus loin.

Poursuivons. Ici, divergence entre les deux récits de Plutarque, 13 et 26.

Le premier conduit les Ἐνιάνες dans le pays voisin de l'Araoua ¹. Il s'agit de l'Ἄωος, Aous, bien connu par Polybe et par Tite-Live, car il joue un rôle important lors de la campagne de Philippe V. Les Ἐνιάνες ont pris le nom de Παραοῦαι, formé sur le type de Παρασώπιοι, Παραχελωῖται, etc. ². Ce sont des tribus épirotes ³.

D'après le récit 26, nous voyons apparaître les habitants de Cassopée, autre tribu d'Épire que nous connaissons bien par ses monnaies, dont les plus anciennes datent du IV^e siècle ⁴, par Strabon VII ⁵, par Pline ⁶. Nous pouvons donc consi-

1. Tandis que HALLIDAY écrit τὴν χώραν τὴν περὶ τὸν Ἀραοῦαν, BERNARDAKIS signale à l'apparat critique : Ἀραοῦαν Ἀῶν X. L'éd. Teubner, 1935, renvoie à THUC., II, 80, 6.

2. THUCYDIDE, II, 80 parle des Παραναί, qui sous un certain Ὀροῖδος sont les alliés des Molosses et des Lacédémoniens.

3. Cf. BELOCH, I, 2^a, p. 40 ; Et. DE BYZ., s.v. Παραναῖοι ἔθνος Θεσπρωτικόν (CARL ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 589, n. 5 et p. 590).

4. HEAD, p. 320.

5. P. 321, § 1, qui nomme parmi les Ἡπειρωτικὰ ἔθνη les Κασσωπαῖοι. Ét. Byz., Κασσώπη, πόλις ἐν Μολοσσοῖς. Τὸ ἔθνηκὸν Κασσωπαῖος καὶ Κασσώπιος (Cf. F.H. G., II, p. 36, fr. 30).

6. IV, 2, cf. aussi BELOCH, I, 2^a, p. 40.

dérer les Araouai et les Cassopéens comme des variantes.

Soudain les Énians occupent Cirrha¹. Les deux récits sont d'accord sur ce point et aussi muets l'un que l'autre sur le chemin parcouru.

Lorsqu'on veut retracer sur la carte le trajet des Énians, la tâche n'est pas facile. Certes, le départ est aisé. On *supposera* que les Énians ont remonté la vallée du Pénée, par Triccala. A Aeginion, ils auront utilisé le passage connu, franchi par Flamininus en 298 dans sa campagne contre Philippe V (Tite-Live, XXXII, 12) ou par César lors de la guerre civile (B.C., III, 79)². Ensuite, on supposera, encore, qu'ils se sont dirigés vers le Nord du lac Pambotis, etc. Cette suite d'hypothèses est vraisemblable. En revanche le voyage à Cirrha cause plus d'embarras. De nouvelles hypothèses peuvent être formées, mais sans qu'il y ait aucune raison de préférer l'une à l'autre. Je ne puis partager l'opinion de Halliday qui juge possible ces déplacements et qui se demande même si les émigrants ne se seraient point partagés en deux bandes³.

Les choses me paraissent s'expliquer tout autrement. Déjà le nom de Τέμων (*Quest.* 13) est créé pour les besoins de la cause⁴. Je crois que Plutarque, en faisant voyager les Énians en Molosside, puis à Cirrha, a voulu expliquer leur culte et pour Néoptolème⁵ et pour une pierre fétiche, hypostase d'Apollon. Or, Plutarque est un érudit qui connaît bien les légendes delphiques. On racontait à Delphes que Néoptolème avait

1. On notera que PLUTARQUE n'écrit pas Crissa, tandis que STRABON confond les deux villes Cirrha et Crissa. Des fouilles récentes ont montré que l'acropole de Crissa n'a pas survécu à l'époque mycénienne : B.C.H., LIX, 1935, p. 278, *Chronique*, (P. LEMERLE) et LERAT-JANNORAY, *Rev. Arch.*, 1936, II.

2. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 122.

3. HALLIDAY, p. 75 : « It will be noticed that the lines of the migration suggested from the Ambrakian gulf down to Kirrha and thence up to the Spercheios are geographically intelligible, and there is nothing impossible in the two branches of the Aenians thus eventually reuniting in their historical home ».

4. SCHWAHN l'a rapproché de τεμ-. C'est le découpeur de viande, qui, dans les sacrifices, fait la part des pauvres (P.W., s.v. *Temon*). L'explication de O. WASER, dans le *Lex.* de ROSCHER, s.v. *Temon*, est apparente: Temon est un notable éniane ! (« ein namhafter Ainiane »).

5. FARNELL, *Greek hero cults*, p. 315.

été tué par un prêtre ou par un habitant¹. Néoptolème avait donc un téménos à Delphes, au Nord-Est du temple d'Apollon, et les Énians y envoyaient une théorie tous les quatre ans à l'occasion des jeux pythiques². Le téménos, écrasé par des rochers en 373, fut restauré au cours du IV^e siècle³; il est situé entre l'offrande de Daochos à l'Ouest et le portique d'Attale à l'Est, et il possède une base et un autel⁴. Le culte de Néoptolème a son écho tardif dans le roman d'Héliodore auquel j'ai renvoyé⁵.

Il existe une plus ancienne légende sur le retour de Néoptolème. J'en emprunterai les éléments à M. Severyns, qui les a distingués très clairement (pages 381-385). D'après l'*Odyssée* (III, 188-190), les Myrmidons revinrent en Grèce sous la conduite de Néoptolème et leur voyage fut heureux. Pas d'autre détail. On retrouve au livre IV (5-9), le fils d'Achille en Thessalie où il régnait sur les Myrmidons comme successeur de son père : « Ménélas envoyait sa fille au fils d'Achille, le broyeur des guerriers..., au roi des Myrmidons en sa fameuse ville » (trad. Bérard).

vers 5 : Τὴν μὲν Ἀχιλλῆος ῥηξήνορος υἱεὶ πέμπεν,

vers 9 : Μυρμιδόνων προτὶ ἄστὶ περικλυτόν, οἷσι ἄνασσεν,

Il y a dans le texte d'Homère un vide, comme l'a noté

1. HÉLIODORE, *Ethiopiennes*, II, ch. 34, § 3, nomme Oreste, fils d'Agamemnon, comme coupable de l'assassinat. Cf. ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 1459 et 1460, n. 2, qui renvoie aux textes de PAUSANIAS et de STRABON, dont la tradition diffère sur la personne du coupable.

2. HÉLIODORE, *l.l.*, II, ch. 34, §§ 2-3; P. FOUCART, *Arch. Missions*, 2^e série, II, 1884, p. 186; F. COURBY, *F.D.*, II, *La terrasse du Temple*, p. 248 et 256.

3. É. BOURGUET, *Ruines Delphes*, p. 187, 188 et 194-195; F. COURBY, *F.D. l.l.*, p. 222, 231 et 256.

4. Cf. P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Au Musée de Delphes*, Paris, 1936, plan L, et p. 63, n. 4, p. 82, n. 3. Récemment M. LERAT a étudié un monument voisin de l'offrande des Thessaliens et « la disposition intérieure de l'édifice, retrouvant le socle des statues qui y étaient érigées et qui, au nombre de 14, représentaient sans doute des personnages d'un génos de la Grèce du Nord, appartenant à une famille où l'on honorait la famille d'Achille et de Néoptolème » (Ch. DIEHL, *C.R. Ac. Inscr.*, 1935, p. 183). Cette interprétation reste en partie hypothétique.

5. L'un des derniers éditeurs, J. MAILLON, pense qu'HÉLIODORE « n'est pas postérieur au III^e siècle », mais nous ne sommes pas obligés « à le placer dans la première moitié de ce siècle » (éd. d'HÉLIODORE, Paris, les Belles Lettres, 1935, p. XV).

M. Severyns (p. 382), que les poètes cycliques ont comblé. Selon la plus ancienne légende, à laquelle Pausanias¹ fait allusion, Néoptolème après la prise de Troie revient directement de Maronée (en Thrace) jusqu'en Épire et sans passer par la Thessalie². Il obéissait ainsi à l'oracle d'Hélénos, « qu'il devait s'arrêter là où il verrait une maison dont les fondations seraient de fer, les murailles de bois et le toit de laine. Or Néoptolème, arrivé au lac Pambéotis en Épire, ... comprit que c'était là ce que disait l'oracle ». Et il s'empara de la Molosside³. Maître de la Molosside, Néoptolème se présente en roi à Phthie et le vieux Pélée le reconnaît pour le fils de son fils⁴. Selon un autre texte d'Apollodore⁵, Néoptolème était encore à Troie quand Pélée fut chassé de Phthie par le fils d'Acaste et mourut. Néoptolème succède néanmoins à son père⁶, ce qui suppose qu'il vainquit les fils d'Acaste.

Dès lors, je pense que tout s'éclaire dans les récits des *Questions grecques*. Plutarque a fait suivre aux Éniannes le parcours de Néoptolème. Ils sont passés de la plaine Dotion — et non plus de Thrace — en Molosside, sans que la Thessalie soit mentionnée. Au lieu de venir directement de Molosside dans la vallée du Spercheios, comme le fils d'Achille⁷, ils ont accompli le pèlerinage de Cirrha où Néoptolème ira se faire tuer, et c'est de là seulement qu'ils arrivent dans la vallée où ils demeurent au temps de Plutarque. De même, Néoptolème y régnait sur les sujets de Pélée et d'Achille, ses prédécesseurs.

Plutarque a donc contaminé plusieurs légendes, qui toutes se rapportent à Néoptolème : la légende posthomérique des

1. I, 11, 1 ; SEVERYNS, p. 384.

2. APOLLODORÉ, *Ep.*, VI, 12 ; PROCLUS, cité par CARL ROBERT, *Griech. Helldensage*, p. 1454, n. 1.

3. J'ai cité en l'abrégeant la traduction donnée par A. SEVERYNS de la scolie empruntée à Eratosthène : SEVERYNS, p. 383.

4. SEVERYNS, p. 383, haut, d'après PROCLUS et APOLLODORÉ.

5. *Ep.*, VI, 12-13.

6. C'est la tradition dont s'inspire EURIPIDE dans les *Troyennes*, v. 1123-1128, cité par CARL ROBERT, *l.l.*, p. 1456 n. 1 et . 10 ; cf. la note de l'édition L. PARMENTIER, Paris, Belles Lettres, 1925, *Euripide*, t. IV, p. 73, n. 3.

7. Dont l'itinéraire nous est inconnu.

Nostoi, la légende posthomérique de la mort de Néoptolème. Il ne les a pas suivies docilement dans le détail, car il y a mêlé d'autres traits de folk-lore, comme l'histoire de la pierre sacrée. Il y a apporté d'autres modifications : à l'oracle d'Hélénos qui n'avait plus de sens pour les Éniens, il a substitué, en le situant plus tard dans le récit, l'oracle de Delphes.

Enfin il a ajouté la mention des Achéens et des Inachiens (*Quest.* 13), qui se peut expliquer elle aussi. Les Ἀχαιοί, qui seuls ont un roi, sont à l'époque historique les habitants de la Thessalie méridionale, au pied de l'Othrys oriental. Ils descendent des Ἑλλήνες et le mot Ἀχαιοί aurait un double sens : il répond à une réalité, mais il est en même temps légendaire et conforme à la tradition : de même que Néoptolème avait dû reprendre son trône à des usurpateurs, de même les Éniens ont dû conquérir leur pays. La mention des Inachiens, qui, eux, n'ont pas de roi, rappelle à son tour un nom légendaire — voilà qui condamne encore l'identification Inachos = Vistritza, dont j'ai dit l'invraisemblance¹; que l'on songe à l'Inachos d'Argolide ! Et ce nom s'accordait à merveille avec le caractère du récit. Si Plutarque a songé à un cours d'eau véritable, ce ne peut être qu'à l'Inachos d'Amphilochie, sur lequel les anciens avaient des idées vagues².

Dans quelle mesure ce tissu d'allusions légendaires recouvre-t-il une réalité historique ? Deux faits paraissent hors de doute. Les Éniens sont des envahisseurs, venus probablement du Nord, mais ils sont en rapport avec le Sud, avec Delphes. A l'époque romaine, leur *koinon* est dans une situation florissante et jouit même d'un certain renom. Mais il manquait aux Éniens les titres pour authentifier la noble origine à laquelle ils prétendaient. L'érudit Plutarque les leur fabrique.

1. *Supra*, p. 58 et suiv.

2. Cf. la remarque d'HEUZÉY, citée *supra*, p. 62, note et le texte de STRABON, inspiré par HÉCATÉE, cité *supra*, p. 62 note 1 ; STRABON parle de ce cours d'eau presque dans les mêmes termes, VII, p. 316.

Par des récits où il mêle habilement les fictions fabuleuses, il a fait accroire à beaucoup d'exégètes qu'il retraçait des faits anciens. Pour ma part, je ne saurais admettre que la topographie ou l'histoire se fondent sur de pareils textes.

2. *Les Maliens*. — Les Maliens expliquaient leur arrivée dans la basse vallée du Spercheios par une intervention d'Héraclès. Ce patronage héroïque suffisait à établir leur possession d'état. A les croire, ils auraient conquis de haute lutte, avec l'aide d'Héraclès et contre les Dryopes, le territoire où ils demeurent au v^e siècle. Il nous faut donc chercher où habitaient ces Dryopes et comment ils cédèrent la place aux nouveaux occupants.

Hérodote nous apprend (VII, 198) qu'après avoir quitté l'Achaïe, Xerxès s'avança vers la Μηλὶς γῆ, le territoire de la Malide, en suivant le rivage. Près du golfe il y a une plaine tantôt large, tantôt étroite. La Malide est encerclée par des montagnes élevées et infranchissables, nommées roches Trachiniennes. Hérodote ajoute que, pour qui pénètre dans le golfe en venant de l'Achaïe, la première des cités est Anticyre, dans le voisinage de l'embouchure du Spercheios¹. Mais il ne parle pas de Lamia. Par conséquent, au début du v^e siècle, le territoire des Maliens est compris entre le Spercheios au Nord et les Thermopyles au Sud.

Plus loin (VIII, 43), Hérodote ajoute que les Hermioneis, peuples du Péloponnèse qui habitaient la région d'Asiné²,

1. ... ἀπὸ δὲ τούτων τῶν χώρων ἦε ἐς τὴν Μηλίδαν (Ξέρξης) παρὰ κόλπον θαλάσσης... Περὶ δὲ τὸν κόλπον τοῦτόν ἐστι χώρος πεδεινός, τῇ μὲν εὐρύς, τῇ δὲ καὶ κάρτα στενός· περὶ δὲ τὸν χώρον ὄρεα ὑψηλὰ καὶ ἄβατα περικληλεῖ πάσαν τὴν Μηλίδαν γῆν, Τρηχίνας πέτραι καλεόμεναι. Πρώτη μὲν νυν πόλις ἐστὶ ἐν τῷ κόλπῳ Ἰόντι ἀπὸ Ἀχαιῆς Ἀντικύρη, παρ' ἣν Σπερχεῖος ποταμὸς ῥέων ἐξ Ἐνιήνων ἐς θάλασσαν ἐκδιδοί.

2. Il existe en Péloponnèse deux villes antiques de ce nom, l'une en Argolide, l'autre en Messénie (PAUSANIAS, IV, 34). La première de ces cités a été reconnue par l'Ecole française en 1920 (L. RENAUDIN, *B.C.H.*, XLV, 1921, 295-308 : *Note sur le site d'Asiné en Argolide*) et des fouilles y ont été exécutées par une mission suédoise de 1922 à 1925.

étaient des Dryopes chassés par Héraclès et par les Maliens du pays nommé « maintenant » la Doride. Il avait déjà écrit (VIII, 31) que la Doride était l'ancienne Dryopide et qu'elle forme une langue de terre étroite qui s'étend entre la Malide et la Phocide¹.

Cependant, rappelons qu'au livre I^{er}, ch. 56, Hérodote nous a parlé d'un peuple très errant, πολυπλάνητος κάρτα, qui se transporte du *Pinde* en Dryopide et de là en Péloponnèse.

Mais il existe une autre tradition que Strabon nous rapporte en même temps que celle-ci, et sans se prononcer. Les Dryopes qui habitent l'Argolide sont ou bien ceux qui occupaient les pays voisins du Spercheios, comme l'admet Aristote, ou bien ceux qui furent chassés par Héraclès de la Doride auprès du Parnasse².

Ainsi les deux textes géographiques les plus importants présentent des divergences, et, si les récits des mythographes offrent à leur tour des rapports de conformité, ils sont en désaccord sur plusieurs points³.

Le problème est double : il faut chercher 1) en quelles circonstances les Dryopes furent expulsés, 2) de quel pays ils furent expulsés.

Sur le premier point il existe une concordance absolue : les Dryopes n'ont pas quitté volontairement leur pays. Le fait est même considéré comme historique par Ed. Meyer⁴, et nous n'avons aucune raison de le mettre en doute⁵. C'est Héraclès qui procède à cette expulsion. Mais pourquoi ? Ici les avis diffèrent. Hérodote, nous l'avons vu, se borne à constater le fait, mais de l'exil il ne fournit aucune raison. Les autres

1. Τῆς γὰρ Δωρίδος χώρας ποδεὼν στεινὸς ταύτη κατατείνει... κείμενος μεταξύ τῆς τε Μηλίδος καὶ Φωκίδος χώρας, ἥ περ ἦν τὸ παλαιὸν Δρυοπίς.

2. STRABON, VIII, p. 373 : Δρυόπων δ' οἰκητήριόν φασι + καὶ τὴν Ἀσίην, εἴτ' ἐκ τῶν περὶ Σπερχειὸν τόπων ὄντας αὐτοὺς Δρύοπος τοῦ Ἀρκάδος κατοικίσαντος ἐνταῦθα, ὡς Ἀριστοτέλης φησίν, εἶθ' Ἡρακλέους ἐκ τῆς περὶ τὸν Παρνασσὸν Δωρίδος ἐξελάσαντος αὐτούς. Cf. F.H.G., II, p. 137, fr. 98.

3. CARL ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 531.

4. *Gesch.*, II^a, 1, p. 270.

5. « The expulsion of the Dryopes is a historical event », SKEAT, p. 47.

témoignages sont moins réservés et trois opinions règnent : Héraclès fut poussé par des motifs personnels, ou par Apollon, ou enfin il intervint à la demande du roi Aigimios. Dans les deux premiers cas, la lutte a lieu dans l'Oeta. Dans le dernier, le théâtre de la bataille oscille entre l'Oeta et l'Hestiaiotis, suivant la place assignée à la Doride.

En effet, une vieille tradition, sur laquelle ne s'est pas prononcé Philippson ¹, situe la Doris dans la Thessalie du Nord. Strabon, à plusieurs reprises, parle du pays de Doros, la Doris, situé dans le Nord de la Thessalie, sur les confins de la Macédoine ² et c'est l'ancien nom de la Thessaliotis ³. En quoi Strabon est parfaitement d'accord avec Hérodote qui a rapporté la migration de ce peuple très errant, qui demeura successivement en Phthiotide, puis, sous Doros, au pied de l'Ossa et de l'Olympe, et de là en Doride et en Péloponnèse ⁴.

Mais, tandis qu'Hérodote n'avait nommé que le roi Doros, et en lui attribuant la seule fonction d'éponyme de la tribu, Strabon, qui suit Éphore ⁵, Diodore et Apollodore connaissent un roi d'Aigimios qui régnait sur les Doriens ⁶. Attaqué

1. La Doris du Nord n'est pas citée dans les articles de la *P.W.*, *s.v.* *Doris* (PHILIPPSON, BÜRCHNER, ESCHER, WILLRICH). PHILIPPSON se borne à dire, col. 1565 : « Die ersten Bewohner des Ländchens, Dryoper, wurden durch die Dorer verdrängt, die auf ihrer Wanderung einen Teil ihres Stammes hier zurückliessen ». En revanche, cf. *P.W.*, *s.v.* *Thessalia*, col. 113.

2. Il faudrait ajouter du Pinde.

3. Cf. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 113 ; STRABON : IX, p. 437 : οἱ δ' εἶχον Τρίκλην καὶ Ἰθώμην κλωμακέσσαν, ταῦτα τὰ χωρία ἔστι μὲν τῆς Ἰστιαϊώτιδος, ἐκαλεῖτο δ', ὡς φασι, πρότερον Δωρίς ; X, p. 446 : Εἰρηται δ' ὅτι καὶ ἐν Θερταλίᾳ Ἰστιαϊώτις ἀπὸ τῶν ἀναπασθέντων ἐνθένδε ὑπὸ Περραιβῶν ὠνόμασται ; X, p. 475 (fin) : τοὺς δὲ λοιποὺς ἐπήλυδας, οὓς ἐκ Θερταλίας φησὶν ἔλθεῖν Ἄνδρων τῆς Δωρίδος μὲν πρότερον νῦν δὲ Ἑστιαϊώτιδος λεγομένης. De là viennent, ajoute-t-il, les Doriens qui maintenant habitent les environs du Parnasse.

4. I, ch. 56 : ... τὸ δὲ πολυπλάνητον κάρτα. Ἐπὶ μὲν γὰρ Δευκαλίωνος βασιλέος οἴκεε γῆν τὴν Φθιώτιν, ἐπὶ δὲ Δώρου τοῦ Ἑλλήνος τὴν ὑπὸ τὴν Ὀσσαν τε καὶ τὸν Ὀλυμπον χώραν, καλεομένην δὲ Ἰστιαϊώτιν· ἐκ δὲ τῆς Ἰστιαϊώτιδος ὡς ἐξάνεστη ὑπὸ Καρμείων, οἴκεε ἐν Πίνδῳ... Ἐνθεῦτεν δὲ αὐτὶς ἐς τὴν Δρυοπίδα μετέβη, καὶ ἐκ τῆς Δρυοπίδος οὕτως ἐς Πελοπόννησον ἐλθὼν Δωρικὸν ἐκλήθη. Même indication reprise par CHARAX DE PERGAME, *ap. Et. de Byz.*, *F.H.G.*, III, p. 638, fr. 8.

5. *Fr. 10, ap. Et. de Byz.*, *F.H.G.*, I, p. 235 = STRABON, IX, p. 427 : il situe le royaume d'Aigimios dans l'Oeta.

6. Cf. BETHE, *P.W.*, *s.v.* *Aigimios*, col. 963, considère cette légende comme la plus ancienne : « Zweifellos lief auch diese Sageform auf die Entstehungsgeschichte der drei dorischen Phylen hinaus, so dass sie bis auf die Ortsangabe mit dem Berichte des Ephoros übereinstimmt ». ROSCHER, *s.v.*, I. p. 148, situe à tort Aigimios dans la vallée du Pénée.

par les Lapithes qui demeurent aux environs de l'Olympe, Aigimios implore le secours d'Héraclès qui, aidé des Arcadiens¹, défait les Lapithes et rétablit Aigimios sur son trône. Cette version explique bien la campagne d'Héraclès contre les Lapithes, puisqu'elle suppose une rivalité de frontières entre deux peuples voisins, incident possible et vraisemblable. L'intervention d'Héraclès en faveur du roi menacé se comprendra mieux si l'on songe qu'il se fait là le champion des envahisseurs contre les populations primitives².

Sur cet Aigimios, nous sommes par ailleurs mal informés. Il avait été célébré dans un poème « qui devait au moins contenir la partie de la légende héracléenne qui justifiait son titre, l'alliance d'Héraclès avec Aigimios contre les Lapithes »³; mais ce poème est perdu et les huit fragments misérables qui sont parvenus jusqu'à nous ne nous permettent que des hypothèses⁴.

Cette guerre est suivie, selon Apollodore (*Bibl.*, II, VII, 7) de l'attaque contre les Dryopes, dont le roi Laogoras était coupable d'avoir profané le sanctuaire delphique et aussi d'être l'allié des Lapithes, ὑβριστὴν ὄντα καὶ Λαπιθῶν σύμμαχον⁵. Par la mention de cette alliance, Apollodore avait donné à son histoire un aspect plus cohérent. Au contraire, nous avons vu⁶ que Strabon a situé Aigimios dans l'Oeta : il ne s'est pas expliqué la campagne d'Héraclès d'accord avec un roi éloigné, et il a rendu inintelligible la lutte contre les Lapithes ; enfin, il a ainsi ramené le roi dans la Doride classique, et ce transfert l'amène à créer un doublet à la légende thessalienne.

Si donc l'alliance avec Aigimios justifiait la guerre contre

1. DIODORE, IV, ch. 37.

2. Il y a en effet de quoi s'étonner de voir l'adversaire des Centaures s'attaquer à ses alliés de la veille.

3. SEVERYNS, p. 179 ; Carl ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 531.

4. PINDARE, *Pyth.*, I, 63 et suiv., cite Aigimios comme le roi des Doriens : il est le fils de Doros, cf. la scolie du vers *Pyth.*, I, 121 ; cf. aussi *ibid.*, *Isthm.*, fr. 1 = fr. *Ol.* 1, 4 (éd. Puech).

5. APOLLODORE, *l.l.* ; Carl ROBERT, *l.l.*, p. 531-532.

6. *Supra*, p. 60, note 5.

les Lapithes, le prétexte de l'alliance entre les Lapithes et les Dryopes excusait mal — Apollodore l'a si bien senti qu'il a ajouté une autre raison — la guerre contre les Dryopes. Le motif le plus ancien fut fourni par Phérécyde¹ qui attribue la guerre à une querelle entre Héraclès et Théiodamas. Héraclès traversait le pays des Dryopes. N'ayant rien à se mettre sous la dent, il rencontre Théiodamas qui conduisait une charrue tirée par deux bœufs². Il dételle un des bœufs et le mange. Puis il va à Trachis, chez le roi Kéyx, d'où il attaque les Dryopes et les défait. Ce récit, dépouillé de tout détail, fut embelli. Le scoliaste d'Apollonius de Rhodes raconte qu'Héraclès avait d'abord demandé à Théiodamas du ravitaillement. Ce n'est que sur le refus de Théiodamas qu'il se servit lui-même. Après ce vol, Théiodamas était bien fondé à amener le peuple des Dryopes, et la bataille fut dure, puisque Déjanire y prit part et fut blessée³.

La guerre contre les Dryopes serait donc due à la gloutonnerie d'Héraclès ; il n'y faut pas voir seulement une caricature, dont nous connaissons d'autres variantes, ainsi l'Héraclès *mingens*⁴ ou ivre, mais l'exaltation des pouvoirs naturels d'un génie de la fructification et de la végétation (*infra*, p. 225). Le sens de cette légende paraît donc affaibli chez les mythographes qui cherchent à la guerre des motifs moins « réalistes »⁵.

1. Qui vivait après l'expédition de Darius contre les Scythes (521) : SCHMID-STÄHLIN, *Gesch. d. Griech. Lit.*, I, 1, p. 711, n. 1, et non au milieu du v^e siècle, SKEAT, p. 59.

2. Je ne comprends pas la remarque de F. JACOBY, *die Fragm. der gr. Hist., Kommentar*, p. 398 : « Die Voraussetzung dass Theiodamas schon bei Ph[er]ecydes einfacher Bauer war und dass er die Ochsgeschichte mit dem αἵτιον des Βουθόλου gab, ist natürlich unberechtigt ».

3. L'aventure, bien connue, fut reprise par CALLIMAQUE dans l'hymne III à Artémis, v. 160 et surtout dans les *Aitia* (Pap. Amherst, 20, PFEIFFER, *Callimachi fragmenta nuper reperta*, ed. major, 1923, p. 91). Cf. É. CAHEN, *Callimaque et son œuvre poétique*, Paris, 1929, p. 126-134 ; É. CAHEN croit, contrairement à WILAMOWITZ et à PFEIFFER, que CALLIMAQUE avait traité l'aventure dryopienne, dont il y avait une variante à Lindos. Cf. encore É. CAHEN, *R.E.G.*, XLVIII, 1935, p. 287.

4. ROSCHER, *s.v. Herakles*, col. 2181.

5. NONNUS, éd. Westermann, *Mythographi*, Brunswick, 1843, XXIX, 6, p. 371, racontait que non seulement Théiodamas avait refusé à Héraclès le pain (ἄρτον) qu'il demandait, mais qu'il avait injurié le héros.

Diodore attribue la guerre à des raisons religieuses (IV, 37). Phylas, roi des Dryopes, avait profané le sanctuaire d'Apollon à Delphes, et Héraclès, aidé des Maliens, chassa la population des sacrilèges et donna son pays aux Maliens.

Enfin Apollodore, dont j'ai déjà cité la version, raconte qu'il y eut deux guerres contre les Dryopes. La première a son origine dans la discussion avec Théiodamas, la deuxième dans la profanation du sanctuaire delphique. Entre les deux s'intercale l'expédition contre les Lapithes, faite à la demande d'Aigimios, roi des Doriens. Apollodore compile donc les légendes et il n'en veut abandonner aucune. Il s'efforce d'attribuer une place à chacune d'elles, mais l'une des deux guerres n'est qu'un doublet de l'autre et elle est imaginée pour introduire la raison religieuse ou la raison matérielle et pour ne faire grâce au lecteur d'aucune des explications.

Cette lutte d'Héraclès contre les Dryopes n'apparaît que comme l'un des exploits du héros dans le pays oèteen et l'on comprend pourquoi Hérodote, dont on a reconnu l'esprit rationaliste¹, s'est borné à rappeler le fait historique sans mentionner aucun de ces récits qu'il jugeait fantaisistes : l'indication du nom d'Héraclès suffisait à évoquer le rôle que l'on attribuait au héros.

Aussi Hérodote répondra-t-il très simplement à la question posée par le site des Dryopes. Pour lui, la Dryopide est voisine de l'Oeta (I, 56² et VIII, 43³). Il suffit que cette explication s'accorde avec l'importance du culte d'Héraclès, mais elle esquive aussi, il faut le dire, quelques difficultés.

En revanche, les mythographes postérieurs ne leur ont pas échappé, parce qu'ils ont voulu concilier les légendes et la géographie. Ils se sont ralliés à l'opinion d'Hérodote et ils n'ont pas accepté celle de Phérécyde, pour qui les Dryopes

1. Ph. É. LEGRAND, *Introduction à l'édition d'Hérodote*, Paris, 1932, p. 86 et p. 113.

2. Cf. *supra*, p. 160.

3. *Supra*, p. 158.

demeuraient auprès du Spercheios, d'où ils avaient été chassés par Héraclès, car ils étaient des brigands¹. Ce voisinage s'expliquait par une parenté entre le fleuve et les Dryopes : leur ancêtre Dryopos² était le fils de Polydora et du Spercheios³. Le pays des Dryopes occupait toute la vallée du Spercheios et il pouvait s'étendre jusqu'au Pinde⁴.

Ces mêmes mythographes ont été embarrassés aussi par l'existence historique de la Dryopis⁵ qui fit partie du κοινόν des Oetéens, et dont les citoyens sont mentionnés par plusieurs textes épigraphiques⁶. Doit-elle son origine à un groupe de Dryopes qui auraient échappé à l'hostilité d'Héraclès ? on ne le saurait dire. Elle peut aussi s'être désignée d'après un nom ancien, et nous connaissons pareillement un Lapitheion⁷.

A l'époque romaine le nom de Dryope a perdu son ancienne précision, puisque nous voyons Pline en faire un des plus anciens noms de la Thessalie⁸.

1. *F.H.G.*, I, p. 74, fr. 23 (= scolie d'Apoll. de Rhodes, I, 1213 : Οἰκοῦσι δὲ (= les Dryopes) ἐπὶ τῷ Σπερχεῖῳ ποταμῷ ; *ibid.*, p. 82, fr. 38 (= scolie d'Apollonius de Rhodes, I, 1213) : ... καὶ ἐλθὼν (ὁ Ἡρακλῆς) εἰς τὴν Δρυοπίαν... ληστρικὸν δὲ τὸ ἔθνος, ὁμοροῦν τοῖς Μηλιεῦσιν, ὡς Φερεκύδης ἐν τῇ τρίτῃ φησίν. É. DELAGE, *La géographie dans les Argonautiques...*, Paris, 1930, p. 26, n'a vu que cet emplacement pour les Dryopes : « Dans une digression sur l'Argonaute Hylas, le poète rappelle que ce jeune héros était fils du Dryope Théiodamas et il fait allusion à la barbarie des Dryopes vaincus par Héraclès. C'est au Sud du Sperchios et à l'Est de l'Oeta qu'il faut chercher la résidence de ce peuple pillard, cité par HÉRODOTE ».

2. Qui n'a rien de commun avec le Dryops tué par Achille, *Iliade*, XX, 455, cité par APOLLODORÉ, *Bibl.*, III, xii, 5.

3. *F.H.G.*, I, p. 74, fr. 23 : Φερεκύδης ἐν τῷ δευτέρῳ φησίν ὅτι Πολυδώρῳ τῇ Δαναοῦ μίσγεται Πηνειὸς ὁ ποταμός. Τῶν δὲ γίνεται Δρύοψ, ἀφ' οὗ Δρύοπες καλοῦνται. Le mot Πηνειὸς est corrigé en Σπερχεῖος, d'après ANTONIUS LIBERALIS, XXXII, qui, d'après NICANDROS (éd. Westermann, *Mythographi*, p. 229) écrit : Δρύοψ ἐγένετο Σπερχεῖοῦ παῖς τοῦ ποταμοῦ καὶ Πολυδώρης μιᾶς τῶν Δαναοῦ θυγατέρων. ANTONINUS LIBERALIS situe aussi, *ibid.*, dans l'Oeta le royaume de Dryops et, encore d'après NICANDROS et d'après ATHANADAS, *F.H.G.*, IV, p. 343, il étend le royaume de Kragaleus jusqu'auprès des λούτρα Ἡρακλέους, dans le voisinage des Thermopyles.

4. STRABON a accepté cette manière de voir. De là le texte que j'ai rappelé, *supra*, p. 51, et que l'on a voulu suspecter à tort. SKEAT a raison de rejeter la correction, *l.l.*, p. 68, qu'il juge « merely arbitrary ». L. WEBER, *Rh. Mus.*, LXXXII, 1933, 221, est d'un avis analogue : « Pelasgischer Abkunft sassen die Dryoper ursprünglich zu beiden Seiten des malischen Golfes. »

5. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 211 et n. 1 à 4.

6. S.G.D.I., 2027, 3 ; 1863, 2 ; *I.G.*, IX, 1, 230 ; *I.G.*, IX, 1^a, 25, l. 14.

7. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 225 et n. 1.

8. *Nat. Hist.*, IV, 28. En revanche, pour le vers de LUCAIN, III, 179 : « Thes-

En voulant conserver les diverses traditions et les adapter à la réalité de leur temps, les mythographes ont rendu inexplicables les légendes dont la forme primitive disparaissait sous les enrichissements successifs. Ils ont ainsi contribué à créer la confusion sur le site possible occupé par les Dryopes : rejeter ces peuples dans la vallée du Spercheios ou les cantonner dans les alentours de l'Oeta, ce sont des solutions absolues, tout aussi difficiles à accepter l'une que l'autre. Aussi l'hypothèse de Skeat (p. 60) qui place les Dryopes dans la vallée du Spercheios me paraît-elle excessive. Elle repose, en outre, sur plusieurs postulats : 1^o elle suppose, sans preuves décisives, que Diodore et Apollodore s'inspirent de l'*Aigimios*. Or Skeat doit reconnaître qu'Hérodote, Diodore et Apollodore s'accordent à placer dans la Doride classique, l'ancienne Dryopide, le berceau des habitants d'Asiné ; là dessus, le poème invoqué est actuellement muet ; 2^o elle suppose encore que l'invasion est venue de l'Épire par le Tymphrestos et c'est une des raisons pour lesquelles Skeat préfère assigner aux Dryopes cet emplacement, d'où l'arrivée des Doriens les aurait délogés. Hérodote au contraire se serait prononcé pour le voisinage de l'Oeta en raison des Doriens de la vallée du Céphise. Les Doriens se vantent d'avoir chassé les Dryopes, or ils habitent leur territoire, dont la Doride est l'ancienne Dryopide. L'objection faite par Beloch¹ et que Skeat n'a pas eu garde d'oublier, est très forte, mais non irréductible. Il est sûr que les Doriens du Péloponnèse ne peuvent être tous issus d'un aussi petit territoire que la Dryopide classique. Mais cette province est la seule à avoir sauvé le nom de la race et c'est pourquoi les populations qui se réclament du héros Doros la considèrent comme leur patrie d'origine. Et rien ne s'oppose après tout à

proti Dryopesque », je ne crois pas que la meilleure des scolies soit celle que cite SKEAT, *l.l.*, p. 59 — sans indication de provenance — : « Dryopes, gens Epiri », car les scolies WG', des deux premiers groupes, donnent « Hi (= Dryopes) accolae sunt montis Parnasi » (J. ENDT, *Adnotationes super Lucanum*, Leipzig, 1909).

1. *Rh. Mus.*, XLV, 1890, p. 568.

ce qu'elle ait été peuplée par des Doriens véritables. Les « silences » d'Homère qui incitent Skeat à placer les Héraclides dans l'ἄγρᾱ ne peuvent suppléer à un argument; 3^o elle suppose aussi l'idée qu'Héraclès est un héros dorien, ce qui n'est pas du tout démontré¹.

Enfin Skeat a le tort de ne pas considérer l'emplacement des Maliens au v^e siècle et ce fait historique nous ramène sur un terrain plus solide. Les Maliens n'ont pas encore occupé Lamia et leur pays est borné au Nord par la rive droite du Spercheios. Les textes d'Hérodote et de Thucydide² nous incitent à penser que les Maliens se sont avancés du Sud vers le Nord.

Les Maliens se vantent d'avoir chassé les Dryopes et ce nom désigne les populations indigènes qu'ils ont supplantées. Nous sommes ainsi amené à penser que les Dryopes occupaient la vallée du Spercheios au sens large, et jusqu'aux Thermopyles. Ils ont été refoulés par les Éniens ou par les Achéens d'Ouest en Est et du Sud au Nord par les Maliens. Il ne leur restait plus d'issue que du côté de la mer, et l'on sait que l'Eubée fut une de leurs terres d'exil.

Héraclès est le héros national des Maliens³ qui, non contents de lui attribuer un rôle important dans la conquête de leur pays, ont étendu ses exploits et en quelque sorte capté les légendes qu'ils avaient entendues. Plus tard, maîtres de Lamia, ils établiront une parenté entre Héraclès et la nymphe Malis, devenue la patronne de la cité. L'histoire d'Aigimios, inexplicable sous sa forme malienne, ne reprend son sens que sous sa forme primitive. Nous connaissons d'autres exemples de ces

1. Rappelons que WILAMOWITZ a abandonné cette interprétation qu'il avait autrefois défendue, *der Glaube der Hellenen*, I, p. 91 : « Früher habe ich in Herakles einen Heros der Dorer gesehen, aber damals fasste ich diesen Volksnamen zu weit, verkannte auch, dass, die tiefe Dichtung, welche in dem Dodekathlos den Menschen nach einem Leben voll Kampf und Mühe in den Göttersaal führt, in die Religion der Urzeit nicht passt... ».

2. Cf. *infra*, p. 275 et suiv.

3. Cf. *infra*, p. 227.

contaminations de deux légendes sous le nom d'un héros qui crée l'unité au détriment de la clarté¹.

Dans tout cet exposé, il ne faut pas se dissimuler qu'il entre une grande part d'hypothèse. Sont-ce vraiment les Dryopes que les Maliens ont chassés ? L'historien le plus véridique à mes yeux, Hérodote, qui avait lu des textes presque inconnus de nous, l'affirme. Mais resterait à savoir si le nom des Dryopes ne s'était pas déjà altéré : il se rencontre un peu partout en Grèce et il peut désigner une population indigène chassée par une autre et devenir en somme un nom commun. Un fait du moins me paraît sûr : les Maliens n'ont pas occupé la vallée dès le début et ils sont arrivés par le Sud. D'où venaient-ils ? de l'Oeta, puisqu'ils possèdent Trachis. Sur leur passé, nous n'en saurions dire davantage, et notre ignorance est grande.

3. *Les habitants de l'Oeta*. — Ils ne semblent avoir été désignés sous le nom d'Oétéens qu'à partir de la fin du ^v^e siècle. Les premières monnaies à leur nom, ΟΙΤΑΩΝ, sont datées par Head (p. 302) de 400 av. J.-C. et les Oétéens avaient, bien avant Jason en 371, une certaine indépendance², puisque, lors des événements de 395, Xénophon les distingue des Maliens³ : cependant, et sans doute par respect pour l'usage, ces deux peuples restent unis sur les listes amphictioniques⁴. Au ⁱⁱⁱ^e siècle, il existe un κοινόν | des Oétéens attesté par les inscriptions. Mais jusqu'au ^v^e siècle, il règne au contraire une grande incertitude dont les traces n'ont pas disparu, même à l'époque moderne⁵. Cette incertitude est due à une confusion géogra-

1. Cf. A. SEVERYNS, *L'Éthiopide d'Arctinos et le cycle épique*, *Rev. de Philol.*, XLIX, 1925, p. 159-160. Arctinos a pu utiliser deux légendes indépendantes à l'origine et il les a réunies dans une épopée où Achille devient le personnage central.

2. *Infra*, p. 345.

3. *Hell.*, III, 5, 8.

4. Mais ce n'est qu'une question de forme ; en réalité, l'un des deux hiéronéméons est toujours Malien et l'autre Héracléote, or la ville d'Héracléia possède son indépendance et elle est oétéenne. Cf. *infra*, p. 350.

5. KIP, p. 15 et suiv., a judicieusement signalé les confusions contre lesquelles avant lui NIEBUHR, LOLLING et BUSOLT ont essayé de réagir, tandis que d'autres historiens, tels BELOCH ou GLOTZ, n'ont pas même abordé le problème. Aux remarques de KIP, ajouter celles de A. SOLARI, *La lega tessalica*, Pise, 1912, p. 46 et suiv.

pique. Comme nous l'avons vu¹, chez les anciens, l'Oeta ne désigne pas une région précise comme à notre époque. Aussi plusieurs peuples peuvent-ils habiter cette chaîne montagneuse à laquelle le même nom est appliqué : les Énianes auprès d'Hypati, et, dans la région méridionale d'Héracléia, les Oetéens sont des habitants de l'Oeta. Pour nous, nous désignons plutôt ainsi les seuls Oetéens. Tandis que les Énianes descendent dans la plaine, eux restent, au moins jusqu'au III^e siècle, confinés dans leurs montagnes, même après que l'appui des Spartiates leur ait fait obtenir la ville neuve d'Héracléia.

A l'époque homérique, il n'y a pas de nom Οἰταῖος qui se rapporte à un groupe d'habitants de ces montagnes. Achille tient sous sa domination la Trachinie et la région de l'Oeta², mais il n'est question qu'une fois dans le texte homérique des « gens de Trachis », οἳ τε Τρηχῖν' ἐνέμοντο (*Iliade*, II, 682). Hérodote ne mentionne pas davantage de peuple oetéen ; il parle seulement en un passage des ὄρεα τὰ Οἰταίων (VII, ch. 217) et il faut en venir à Thucydide pour trouver des précisions à leur sujet³. Plus tard, Pausanias ne nous apprend rien sur les habitants même et les indications de Strabon, contradictoires⁴, ne nous renseignent pas comme nous le souhaiterions. Sans doute Strabon écrit que le pays de l'Oeta était divisé en quatorze dèmes, mais il croit que cette répartition est ancienne⁵. Dans l'Oeta il situe tour à tour les Énianes et les Maliens. Après avoir dit que les Locriens de l'Est ont pour voisins les Oetéens et les Maliens⁶, il oublie la distinc-

1. *Supra*, p. 18.

2. STRABON, IX, p. 432 : ... μέχρι δεῦρο ἐπικρατοῦντος τοῦ Ἀχιλλεύως, ὥσπερ καὶ μέχρι Τραχῖνος καὶ τῆς Οἰταίας.

3. *Infra*, p. 251.

4. *Supra*, p. 18.

5. IX, p. 434 : ... τῇ Οἰταίᾳ εἰς τετταρεσκαίδεκα δήμους διηρημένη... Λέγω δὲ τὰς διατάξεις ταύτας οὐκ αἰεὶ μεμενηκυίας τὰς αὐτάς, ἀλλὰ ποικίλως μεταβεβληγμένας.

6. IX, p. 416 : οἱ δ' Ἐπικνημίδιοι ἀπὸ ὄρους Κνημῖδος, προσεχεῖς Οἰταίοις τε καὶ Μαλιεῦσιν.

tion faite entre Énienes et Oetéens et il ne songe plus qu'aux premiers¹. Par ailleurs, il pense que les Énienes ont été chassés de l'Oeta par les... Lapithes jusqu'à Héracléia² et il cite encore un groupe d'Énienes détachés des Énienes de l'Oeta³. Ces exemples suffisent à montrer l'imprécision des anciens.

Faut-il imputer uniquement aux historiens ou aux géographes de l'antiquité nos médiocres informations sur les Oetéens avant le ^{ve} siècle ? Non certes. Le silence qui entoure ce peuple lors de la guerre contre les Perses n'est pas fortuit⁴. Le développement politique des Oetéens a été contrarié par leur petit nombre d'habitants et c'est pourquoi ils semblent demeurés longtemps sous la domination des Maliens, avant d'être « protégés » par les Lacédémoniens. Leur genre de vie ne les préparait guère à jouer un grand rôle : ils étaient avant tout des montagnards, des bergers qui paissaient leurs troupeaux aux alentours de Trachis, et je rappelle que l'Oeta, alors très boisé⁵, se prêtait mal aux communications⁶. Il contribuait à maintenir les Oetéens à l'écart des événements de la vallée du Spercheios et leur essor, si pareil mot n'est pas excessif, ne date que de la fondation d'Héracléia qui leur ouvrit un regard sur la plaine. C'est plutôt ainsi qu'il faudrait expliquer leur rôle effacé d'abord, et non pas, comme le fait Stählin⁷, par le fait qu'ils se composaient des restes des Énienes, des Maliens et des Dryopes⁸. Qu'il se soit trouvé parmi eux des réfugiés, que des brigands même aient cherché asile dans leurs montagnes, — ainsi Strabon raconte qu'Héraclès aurait installé les Dryopes

1. IX, p. 427 : ... τοῖς δ' Ἐπικνημιδίοις Αἰνιᾶνες συνεχεῖς οἱ τὴν Οἴτην ἔχοντες.

2. IX, p. 442 : Οἱ μὲν οὖν Αἰνιᾶνες οἱ πλείους εἰς τὴν Οἴτην ἐξηλάθησαν ὑπὸ τῶν Λαπιθῶν.

3. X, p. 450 : ... καὶ Αἰνιάνων τι μέρος τῶν τὴν Οἴτην ἔχόντων.

4. A. SOLARI, p. 46.

5. BELOCH, I^{er}, p. 62, d'après HÉRODOTE, VII, ch. 218.

6. *Supra*, p. 19 et 38.

7. H. Th., p. 205-206.

8. STÄHLIN, H. Th., *ibid.*, « ... sie bestanden vermutlich aus Resten einer früheren zurückgedrängten Bevölkerung mit zugewanderten Ainianen, Maliern, Dryopern, die sich wegen der Gemeinsamkeit der Heimat und der Interessen zusammenschlossen ».

dans le Parnasse ou dans l'Oeta pour les empêcher de se livrer au brigandage (VIII, p. 373) — le fait n'a rien d'in vraisemblable, mais aucun document ne nous permet de supposer que cet assemblage ait été, à lui seul, l'origine du peuple oetéen.

Au contraire, ce peuple apparaît, lui aussi, comme un envahisseur, mais le souvenir de son « arrivée » est, plus que pour ses voisins, effacé par la légende. Athénée¹ nous apprend en effet l'existence, chez les habitants de l'Oeta, d'une population privée de droits politiques, οἷς οὐδὲ τῆς πολιτείας μετέδοσαν οἱ Ἡρακλεῶται², et nommée Κυλικράνες.³ Ils devaient ce nom à la marque en forme de coupe (κύλιξ), imprimée sur leur front⁴. Athénée, qui est le seul à citer ce peuple curieux⁵, n'a pas inventé le fait. Il indique ses références : Pratinas, Hermippos, Scythinos de Téos, Nicandros et Polémon. Trois de ces sources sont anciennes : Pratinas, Hermippos et Scythinos, car elles remontent au vi^e et la plus récente n'est que du iv^e siècle. Ce peuple des Kylicranes était à demi légendaire. Nicandros et Polémon rattachaient sa venue à Héraclès qui l'aurait ramené de Lydie. Mais Scythinos se borne à dire qu'ils se livraient au brigandage et ce serait la raison pour laquelle ils furent détruits par Héraclès qui fonda Trachis sur leur territoire⁶.

Laissons de côté l'affaire d'Oichalie, sur laquelle nous reviendrons⁷. La disparition des Kylicranes, pour « cause de brigandage », rappelle exactement la campagne et la fin des Dryopes : le même motif a été invoqué par Phérécyde⁸. Je

1. XI, p. 461-462. Cf. aussi HESYCHIUS, s.v. Κυλικράνων.

2. ATHÉNÉE, l.l., p. 462, a = F.H.G., III, p. 133, fr. 56.

3. Cf. STÄHLIN, P.W., s.v. Κυλικράνες, et H. Th., p. 210, n. 2.

4. D'après κρανίον = crâne, et pourtant ATHÉNÉE et HESYCHIUS écrivent : « τοὺς ὤμους κεχαραγμένοι ».

5. L'indication d'HESYCHIUS est un décalque de celle d'ATHÉNÉE.

6. ATHÉNÉE, XI, p. 461 f = F.H.G., IV, p. 491 = JACOBY, *die Fragm. d. gr. Histor.*, 13 F 1 : Ἡρακλῆς, λαβὼν Εὐρυτον καὶ τὸν υἱὸν ἔκτεινε φόρους πρήσσοντας παρ' Εὐβοέων. Κυλικρῆνας ἐξεπόρθησε ληζομένους, καὶ αὐτόθι πόλιν ἐδείματο Ἡράκλειαν τὴν Τρηγινίαν καλεομένην.

7. *Infra*, p. 228. Je ne crois pas que STÄHLIN ait raison de rapporter à cet Eurytos le *monumentum* cité par l'inscription contemporaine d'Hadrien, cf. *supra*, p. 142.

8. *Supra*, p. 164, n. 1.

croirais donc volontiers que la légende s'est constituée de la manière suivante : Trachis, ou plutôt son emplacement, fut très anciennement habitée¹; la population était-elle grecque ou non, résignons-nous à l'ignorer actuellement². La ville fut donc prise et, suivant les coutumes de l'antiquité, ses habitants réduits en esclavage. De là vient la marque : elle est encore appliquée aux esclaves, prisonniers de guerre, en plein ^{ve} siècle. Plutarque nous dit que les Athéniens marquèrent ainsi leurs prisonniers samiens³; plus tard, les Syracusains marquèrent au front les prisonniers athéniens d'une tête de cheval⁴. Mais le mot *στιζειν*, que Plutarque emploie ici dans le sens de « marquer », indique aussi le tatouage. Or cette coutume est étrangère aux Grecs; elle a un caractère tout oriental et barbare et elle est pratiquée par les Thraces, les Illyriens, les Sarmates, les Syriens, les Assyriens, etc.⁵ Par la suite, les habitants de Trachis, qui se vantaient d'avoir Héraclès pour fondateur de leur cité, firent oublier le signe infamant auquel devaient leur nom de Kylicranes. Ils ne voulurent voir dans ce *σημεῖον* que le tatouage des « barbares » et ils l'expliquèrent en accréditant l'origine orientale de la population. Comme Héraclès passait pour avoir fait un séjour en Lydie, la légende fit un pas de plus en attribuant au héros

1. La place de Trachis, nous le verrons *infra*, p. 254, explique que de très bonne heure elle ait été un lieu de peuplement.

2. WILAMOWITZ, *der Glaube der Hellenen*, I.I., t. I, p. 55 : « An der Oeta haben sich ungrische Kylikranen als Hörige lange enthalten, die für Lyder gelten, was schwerlich einen Unterschied gegen die Leleger des benachbarten Lokris bedeutet ». STÄHLIN reconnaît cette antiquité et voit dans les Kylicranes « eine Urbevölkerung », *H.Th.*, p. 210 haut. Le suffixe *-ανες* rappelle celui des Dymanes, Athamanes, et même des Énianes. Cf. *supra*, p. 146 et 152, n. 4.

3. PLUTARQUE, *Périclès*, ch. 26 : Οἱ δὲ Σάμιοι τοὺς αἰχμαλώτους τῶν Ἀθηναίων ἀνθυβρίζοντες στιζον εἰς τὸ μέτωπον γλαῦκας· καὶ γὰρ ἐκείνους οἱ Ἀθηναῖοι σάμειαν. (Cf. ARISTOPHANE, fr. 43, Dindorf).

4. PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, ch. 29 : Καὶ τοὺτους ὡς οἰκέτας ἐπώλουν στιζοντες ἵππον εἰς τὸ μέτωπον. Ed. POTTIER, *Dict. Ant.*, s.v. *nota*, cite ces textes, p. 105, n. 9; l'art. *στιγματίας*, *P.W.*, col. 2521-22 (Hugh), n'apporte pas grand chose.

5. Voir la liste copieuse d'exemples recueillis par A.B. COOK, *Zeus*, II, 1, Cambridge, 1925, p. 123, note 6 de la p. 122; l'auteur a cité le cas des Kylicranes, mais l'article de WOLTERS, *Hermes*, XXXVIII, 1903, p. 269, Ἐλαφρόστικτος, et celui de P. PERDRIZET, *Archiv. Relig.*, XIV, 1911, p. 76-77, *La miraculeuse histoire de Pandare*, semblent lui avoir échappé. Cf. aussi Ed. POTTIER, I.I., p. 104-105.

l'idée d'avoir ramené ces esclaves. Ainsi se justifiaient la « coupe » des Kylicranes et la condition servile dans laquelle ils ont peut-être vécu¹.

L'exposé qui précède n'a point caché combien sur les origines de ces peuples nous sommes médiocrement informés. Pourtant à travers les récits fantaisistes dont les anciens ont embelli la vérité, nous distinguons quelques faits historiques. Il paraît certain que cette région fut le théâtre où se mêlèrent, parfois violemment, des peuples venus et du Nord et du Sud ; ceux qui l'habitent à l'époque des guerres médiques, pour laquelle nous sommes mieux renseignés, sont tous des envahisseurs qui semblent tous arrivés par le Sud.

IV

Par la vallée du Spercheios passait, si nous en croyons Hérodote (IV, ch. 32-35), l'itinéraire que suivirent les présents hyperboréens². Rien d'étonnant si elle est peuplée de divinités dont les mythographes ont enrichi le nombre et les légendes. « Ce sera, certes, toujours un délicat travail, a-t-on dit³, que de retrouver la trame, partout usée et si souvent lacunaire, du travail qui se fit... dans l'Égée, autour des dieux ». Pourtant, des découvertes récentes, en nous révélant deux des principaux sanctuaires, aident à notre enquête et nous montrent que la tradition n'était pas faite de pures fictions ; elles permettent enfin de tenter une explication sur le caractère et l'origine des cultes de la région.

Nous distinguerons trois centres religieux : celui d'Hypati,

1. GUIRAUD, *La propriété foncière*, p. 408. CARL ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 590, n. 4, voit dans les Kylicranes des Athamanes réduits au servage ; cf., DÖLGER, *Antike und Christentum*, III, Münster, 1932, p. 204 et suiv. : si la marque a une signification religieuse à l'époque chrétienne, elle en est dénuée plus anciennement (Les Kylicranes ne sont pas cités).

2. Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, p. 473, n. 9 de la p. 472 ; id., *La Crète et les légendes hyperboréennes*, *Rev. Arch.*, 1927, p. 349 et suiv..

3. Ch. PICARD, *Orig. polyth. hell.*, II, p. 20-21.

celui des Thermopyles et celui de l'Oeta. Pour être géographique, cette répartition, imposée par les faits, n'offre qu'une originalité de plus.



Le centre religieux d'Hypati est celui que nous connaissons le moins bien. Parmi les ruines à demi-disparues¹, on n'a pas su jusqu'à maintenant découvrir de sanctuaire apollinien à Hypati. Cependant le culte y paraît bien établi. Le texte de Plutarque² a montré que les Éniânes, au terme de leurs prétendues pérégrinations, s'étaient installés dans la vallée du Spercheios sur les conseils d'un oracle rendu à Crissa, et qui n'est autre que l'oracle d'Apollon. Ainsi ce serait un Apollon Ἀρχηγέτης qui aurait dirigé la migration des Éniânes, tout de même qu'il a guidé jusqu'en Argolide les Dryopes chassés par Héraclès et par les Maliens³. Il aurait donc présidé à une nouvelle distribution des peuples tels que nous les connaissons à l'époque historique.

Les deux récits 13 et 26 des *Questions grecques* s'accordent à rappeler que l'émigration dans la vallée du Spercheios fut précédée de la lapidation du roi Oinoclos⁴. Le premier, plus détaillé, rapporte en outre que, lors du combat singulier entre le roi des Éniânes et le roi des Inachiens, Hyperochos, roi des Inachiens, fut, par ruse, tué d'une pierre, par Phémios, roi des Éniânes. Depuis lors, continue Plutarque, les Éniânes vénèrent cette pierre comme sacrée; ils lui font des sacrifices et ils la recouvrent de la graisse de la victime et ils font une

1. *Infra*, p. 308.

2. *Supra*, p. 151 et suiv.

3. Les Dryopes racontaient qu'ils avaient consacré à Apollon des sanctuaires dans le Parnasse, selon PAUSANIAS, IV, 34, 6-11, cité par FARNELL, IV, p. 202, 393, ou dans l'Oeta, selon NICANDRE DE COLOPHON, *ap.* ANTONINUS LIBERALIS, 32; KERN, *Relig.*, II, 211-212; APOLLON porte le titre d'Ἀρχηγέτης à Mégare, K. HANELL, p. 88 et suiv.; PAUSANIAS, I, 42,2.

4. *Quaest.*, 13 : ἐν δὲ Κίρρη καταλεύσαντες Οἶνοκλον τὸν βασιλέα τοῦ θεοῦ προστάξαντος; 26 : κατὰ χρησμόν ὡς λέγεται τὸν Οἶνοκλον καταλεύσαντες.

hécatombe à Apollon, etc...¹. Trois indications doivent être retenues : la lapidation du roi, le culte rendu à la pierre et la mention de l'hécatombe.

La lapidation du roi est expliquée par Farnell² comme une offrande expiatoire à cause de la sécheresse³. Nous connaissons une prescription analogue faite par la Pythie aux habitants d'Haliarte qui souhaitaient de l'eau⁴. L'idée de la sécheresse, indiquée par l'un des deux textes, ne suffit pas à expliquer le geste des Éniens⁵. En réalité ce meurtre rituel est comparable à ceux que, dans les sociétés primitives, le prêtre ou le peuple entier accomplissent sur la personne du roi ou d'un autre personnage dans l'intérêt du bien public⁶. Ainsi Ménoikeus, fils de Créon, se tue à Thèbes pour obéir à l'oracle lorsque Polynice arrive d'Argos avec son armée pour attaquer la ville⁷. Mais un autre texte de Plutarque nous apprend qu'à Chéronée, encore en Béotie, il était d'usage de fouetter un esclave, puis de le chasser en disant : « Dehors la boulimie, et dedans la richesse et la santé ». Cette cérémonie était accomplie par chacun des citoyens chez soi et par l'archonte sur un autel public⁸. L'esclave jouait, à Orchomène, le rôle du « bouc émissaire » dont Frazer a donné maint exemple⁹. A Abdère, si nous en croyons Ovide, un usage plus comparable

1. *Quaest.* 13 : τὸν μὲν λίθον ἐκεῖνον ὡς ἱερὸν σέβονται καὶ θύουσιν αὐτῷ καὶ τοῦ ἱερείου τῷ δημῷ περικαλύπτουσιν. Ὅταν δὲ τῷ Ἀπόλλωνι τὴν ἐκατόμβην ἀποδιδῶσι, τῷ Διὶ βοῦν καθιερεύσαντες.

2. IV, p. 195

3. « A piacular offering in time of drought ». Cf. NEUMANN-PARTSCH, p. 88 : « Die Aenianen [sollen] das Thal des « Trockenflusses » Pleistos rein der Hitze und der Trockenheit wegen geräumt haben ». Ils ont rappelé l'histoire des Thraces abandonnant Naxos pour la même raison, DIODORE, V, 51.

4. PAUSANIAS, IX, 33, 4, cité par FARNELL, IV, p. 390.

5. Elle n'autorise pas davantage la conclusion tirée par HALLIDAY, p. 76 : à l'époque posthomérique, les sacrifices humains auraient existé à Delphes en cas de sécheresse ou d'épidémie, avec renvoi à la C.A.H., II, p. 620.

6. FARNELL, IV, p. 194-195.

7. PAUSANIAS, IX, 25, 1. Cf. la mort du roi dans la légende d'Athamas, les exigences du culte de Zeus Laphystios à Halos de Thessalie et à Orchomène de Béotie. FRAZER, *Rameau d'or*, tr. fr., Paris, 1908, t. II, p. 46-47.

8. PLUTARQUE, *Quaest. conviv.*, VI, 8.

9. *Rameau d'or*, II, p. 380-384.

encore au geste des Éniânes survivait à l'époque romaine¹. Une victime y était donc mise à mort par lapidation. Glotz, qui cite ces vers², y voit une interprétation symbolique, « ce n'était qu'un simulacre ». Cette explication est rassurante pour Abdère. A Cirrha, en revanche, Oinoclos était frappé à mort. Le jet de pierres dont il fut la victime avait-il pour but de châtier un acte « dont la répression n'est pas encore consacrée en droit formel »³ ? Était-ce même la punition d'une mesure impopulaire assimilée à une trahison ? La réserve avec laquelle cette hypothèse est présentée⁴ ne la rend pas plus acceptable. Les Éniânes ont souffert à Cirrha et ils vont quitter le pays sur l'injonction d'Apollon. La lapidation d'Oinoclos a lieu avant le départ. Elle ne veut pas *punir* Oinoclos de la nouvelle migration à laquelle son peuple est contraint. Mais les Éniânes qui espèrent tout de leur futur séjour exterminent leurs malheurs qu'ils ont transférés sur la personne du roi. Oinoclos mort les emportera avec lui et le peuple deviendra heureux. Le texte 13 des *Questions* ne donne aucun motif au départ des Éniânes et il n'en insinue pas pour la lapidation. Il n'y en a pas d'autre. C'est le texte 26 qui a fourni une interprétation — plutôt qu'une raison — matérielle du départ des Éniânes et par suite de la mort du roi. Point n'en était besoin. Le geste est magique. De même qu'alors, pour faire disparaître la fatigue⁵, on se masse les jambes avec des herbes qu'on prend bien soin de cacher ensuite sous un caillou, de même on abandonne à Cirrha le roi Oinoclos enfoui sous un monceau de pierres avec les souffrances passées que l'on espère avoir ainsi conjurées à jamais.

Le culte de la pierre montre bien qu'il s'agit d'une pierre

1. OVIDE, *Ibis*, 467-468 : « Victima vel Phoebæ sacras mactæris ad aras, Quam tulit a sacro Theodotus hoste necem Aut te devoteat certis Abdera diebus Saxaque devotum in grandine plura petant ». Cf. FARNELL, IV, p. 275 et 431, qui ne fait pas le rapprochement avec les Éniânes ; FRAZER, *l.l.*, II, p. 382, ne fait pas davantage le rapprochement.

2. *Dict. Ant.*, s.v. *Lapidatio*, p. 939.

3. GLOTZ, *l.l.*, p. 927.

4. « Peut-être », écrit GLOTZ, *l.l.*, p. 927.

5. FRAZER, *l.l.*, II, p. 233.

fétiche. On en connaît maint exemple dans la religion grecque¹ et à Delphes notamment : l'omphalos, la pierre de Létô, la colonne qui représente Apollon et enfin la pierre de Cronos². On en pourrait ajouter d'autres rien que pour la Mégaride par exemple³.

La pierre des Énienes peut donc avoir été adorée d'abord pour elle-même et être devenue ensuite l'hypostase d'un dieu. Mais lequel ? A l'époque où Plutarque mentionne ce culte, ce n'est plus qu'une survivance et l'explication donnée est purement étiologique⁴. Mais il faut se rappeler que d'après Pausanias la pierre de Cronos est placée auprès de l'héroôn de Néoptolème⁵. On y verse tous les jours de l'huile et on y met les jours de fête de la laine non lavée⁶. Or les Énienes rendent à leur pierre les mêmes soins que les Delphiens à celle de Cronos. Faut-il en conclure que la pierre des Énienes n'est qu'une réplique de celle de Delphes, et en particulier de la pierre de Cronos ou de celle qui a tué Jasion⁷, Je ne saurais l'affirmer. Comme je l'ai indiqué plus haut, elle paraît d'abord consacrée à Apollon. Mais elle pourrait aussi rappeler à la fois et Apollon et, indirectement, Zeus, qui, nous le verrons⁸, n'est

1. La bibliographie est considérable. Cf. les ex. réunis par M. W. de WISSER, de *Graecorum diis non referentibus speciem humanam*, diss. Leyde, 1900, p. 46-51, § 22-29 (représentation d'Apollon) et p. 71, § 49 : « *Aeni*, in urbe Thessaliae (sic !); *Dict. Ant.*, s.v. *Argoi lithoi*, p. 413-414 (E. SAGLIO), où le passage de PLUTARQUE n'est pas cité; *ibid.*, *Baetylia*, p. 642 et suiv. (F. LENORMANT), article repris et augmenté dans *Rev. Hist. Rel.*, III, 1881, p. 31-53, *Les bétyles*. Peu de chose dans *P.W.*, s.v. *Ἀργεὶ λίθοι* (REISCH); *Dict. Ant.*, s.v. *Statua* (Ch. PICARD), p. 1470, n. 17, légendes expliquant le culte d'un fétiche; Ch. PICARD, *Sculpture grecque*, I, p. 47-48; O. KERN, *Relig.*, I, p. 3-11; E. MAAS, *Rhein. Mus.*, LXXVIII, 1929, p. 1-25, *Heilige Steine*; Severin SOLDERS, *Arch. Relig.*, XXXII, 1935, p. 142-155 : *der ursprüngliche Apollon*. Rappelons à Eleusis un prêtre *lithophoros* (λιθοφόρος) dont le « rôle précis demeure ignoré », P. ROUSSEL, *Mélanges Bidez* (Annuaire de l'Inst. de philol. et d'hist. or^{ies}, II), Bruxelles, 1934, p. 824-287, d'après *Ἐλευσινιακά*, I, Athènes, 1932, p. 223.

2. WISSER, *l.l.*, p. 63, § 43; p. 78, § 66; p. 51, § 29 et p. 58-59, § 40.

3. L'Apollon Καρινός : PAUSANIAS, I, 44, 2; K. HANELL, p. 168-169.

4. Ch. MICHEL, *Rev. Hist. Relig.*, LX, 1909, p. 148; LATTE, *P.W.*, s.v. *Steinkulte*, col. 2300.

5. X, 24, 5 : Ἐπαναβάντι δὲ ἀπὸ τοῦ μνήματος (sc. de Néoptolème), λίθος ἐστὶν οὐ μέγας· τούτου καὶ ἔλαιον ὁσημέραι καταχέουσι, καὶ κατὰ ἑορτὴν ἑκάστην ἴρα ἐπιτιθέασιν τὰ ἀργά.

6. S. SOLDERS, *l.l.*, p. 149, n. 7; NILSSON, qui a cité le texte dans ses *Griechische Feste*, p. 167, n'a pas fait le rapprochement avec le tombeau de Néoptolème.

7. *Infra*, p. 225.

8. *Infra*, p. 179.

pas oublié dans le sacrifice. Enfin, elle n'est pas sans rapport avec Néoptolème, auquel les Énians rendent un culte tous les trois ans à Delphes ¹. Il reste du moins un résultat certain : ce culte de la pierre se rattache au culte de Déméter et à la Crète.

Enfin l'hécatombe montre bien comment a évolué le culte. A Apollon est offert le grand sacrifice, tandis que la portion congrue, une onction à la graisse des victimes, est réservée à la pierre. Ce sacrifice évoque l'idée du dieu protecteur qu'il faut apaiser, sous peine de se l'aliéner. On se rappelle que Pélée avait promis de sacrifier cinquante bœufs au dieu Spercheios (*Iliade*, XXIII, 146). Par ailleurs nous ne savons rien de plus. Il n'y a pas trace de mois Ἑκατομβαῖος dans le calendrier d'Hypati ².

Plutarque est le seul à évoquer la forme ancienne du culte d'Apollon. Nous voulons bien croire qu'il ne l'a pas imaginée. Il fait allusion à un fait trop précis, le sacrifice et l'onction de la pierre, pour avoir forgé un récit de toutes pièces. Cependant, outre la fantaisie voulue de l'itinéraire suivi par les Énians ³, d'autres traits trahissent une imagination érudite : les noms des personnages mis en scène, tels Phémios, Hyperochos, Témon, et peut-être celui d'Oinoclos, sont connus par d'autres légendes et semblent conventionnels. En admettant, ce qui n'est pas prouvé, que Plutarque ait, ici encore, « romancé », il n'en resterait pas moins que les Énians prétendent se rattacher à la religion delphique, et que leur culte d'Apollon est attesté par ailleurs.

En effet, une inscription d'Épidaure, sur un autel ⁴, mentionne un Apollon [Ἵ]παταῖος. Une autre, à Paros ⁵, nomme un

1. HÉLIODORE, *Éthiopiennes*, II, 34 ; III, 1 ; *supra*, p. 155. Je ne vois pas pourquoi K. ZIEGLER, *P.W.*, s.v. *Neoptolemos*, col. 2 459, l. 42, veut en douter : « höchst zweifelhaft ».

2. Il est en revanche connu à Halos. Cf. NILSSON, *Gr. Feste*, p. 174 : « Die Hekatomben haben aber in dem Festkalender wenig Spuren hinter lassen ... ».

3. *Supra*, p. 156 et suiv.

4. *I.G.*, IV, 1170 = *I.G.*, IV, 1^a, 451, *S.G.D.I.*, 3338 ; FARNELL, IV, p. 440 ; *P.W.*, s.v. Ἵπατα (F. STÄHLIN).

5. *I.G.*, XII, 5, 162 ; cf. aussi, *ibid.*, 156.

Asklépios Ὑπάτεος. Le rapport de cette *épiclésis* avec le culte d'Hypati a été discuté. Tandis que Jessen¹ croit que l'épithète Ὑπαταῖος dérive de ὕπατος, comme Ἀρισταῖος de ἄριστος, Sam Wide² et Rubensohn³ ont soutenu qu'il s'agissait bien de l'Apollon d'Hypati. Cette opinion me paraît la plus légitime. A Épidaure l'alliance d'Apollon et d'Asklépios⁴ et le texte hypatéen en l'honneur de Glaukos, qui est probablement un médecin⁵, laissent supposer, à défaut d'une autre mention des sources thermales, qu'il y eut, à Hypati, un centre médical placé sous le patronage d'Apollon, lequel est un dieu Ἀλεξίκακος, Ἐπικούριος⁶.

Nous savons par ailleurs que la nature d'Apollon est guérisseuse et depuis une date très ancienne⁷.

Il semble donc que nous puissions considérer Apollon comme l'une des divinités importantes des Énienes. Si même le culte de la pierre sacrée n'est pas aussi ancien que le fait croire Plutarque⁸, il faut se rappeler que la procession qui se rendait de Delphes à Tempè passait par le pays des Énienes⁹ et les habitants étaient donc enclins à semer son chemin de souvenirs apolliniens¹⁰.

1. P.W., s.v. *Hypataios*, col. 240.

2. *De sacris Troezeniorum...*, diss. Upsal, 1888, p. 24.

3. A.M., XXVII, p. 199.

4. Cf. en dernier lieu, Fernand ROBERT, *Épidaure*, Paris, 1935, p. 14; FARNELL, IV, p. 238 : « The Apolline cult in these regions was no doubt pre-dorian, possibly Minyan ».

5. I.G., IX, 2, 11, cf. les remarques de A. WILHELM, *infra*, p. 338.

6. NILSSON, *Griechische Feste*, p. 100-101; KERN, *Rel. Gr.*, I, p. 89 : « Es wird keinen Asklepioskult und überhaupt keinen Kult einer Heilgottheit ohne eine Quelle gegeben haben »; renvoi à PLINE, *N.H.*, XXXI, 2, 4 : « augent numerum deorum nominibus variis ». FARNELL, IV, p. 237 et p. 409, avait songé, d'après la glose d'ÉT. DE BYZ., s.v. Μαλιεύς : « ... λέγεται καὶ Μαλεάτης » à rapprocher le nom d'APOLLON Μαλεάτας de l'ethnique du golfe Maliaque. Mais le vers d'ISYLOS, l. 26, présente un premier α bref alors que dans Μαλιεύς, l'α est long et il s'est avisé qu'il fallait plutôt rapporter Μαλεάτας à Μαλέα.

7. KERN, *Relig.*, I, p. 111; II, p. 302-303; NILSSON, *Gr. Feste*, p. 101.

8. KERN, *Relig.*, I, p. 6 : « Bis in die späteste Zeit hinein hat sich dieser Kult von Steinen und Säulen erhalten ».

9. ELIEN, *Var. Hist.*, 3, 1 : καὶ τὴν ὁδὸν ἐκεῖνην ἔρχονται, ἥ καλεῖται μὲν Πυθιάς, φέρεται δὲ διὰ Θετταλίας... καὶ τῆς Οἰτης καὶ Αἰνιάνων χώρας.

10. FARNELL, IV, p. 308, suppose que la route entre la Thessalie et Delphes était jalonnée de pierres consacrées, comparables à nos reposoirs et qui en marquaient les stations : c'étaient alors des Apollons *Aggyeis*.

Le texte de Plutarque (*Questions*, 13) fait allusion à un sacrifice à Zeus : il lui est offert un bœuf¹. Par ailleurs le culte de Zeus est attesté par les monnaies d'Hypati qui portent au droit une tête de Zeus, dès 400². Un vers de Sophocle nous apprend que l'Oeta est consacré à Zeus³. Mais on pourrait voir là l'écho d'une tradition générale puisque Zeus est la divinité des lieux élevés : en Thessalie il règne sur le Pélion, en Béotie sur le mont Laphystios et sur le mont Hypatos, en Arcadie sur le mont Lycée⁴.

Enfin, sur une inscription du III^e siècle av. J.-C., découverte en Chypre, à Amathus, dédicace faite par la fille d'un Πολύξενος, Éniane, est nommé un Éniane qui est prêtre de Zeus 'Ορομπάτας⁵. L'éditeur, Sittig, a identifié ce Zeus à un Zeus 'Ορειβάτης. L'hypothèse est séduisante et si elle était fondée, on se demanderait si cet Éniane n'avait pas été inspiré par le souvenir du culte de Zeus Hypatéen. Mais Cook a fait observer⁶ que la graphie $\mu\pi = \beta$ ne pouvait remonter au III^e siècle. L'épithète se rapporterait mieux à Pan. Enfin Cook a cité un texte de Plutarque⁷ où un mot analogue, ὀρεμπότας, littéralement « assécheur de fleuves », est l'épithète des fleuves. Ainsi, d'après Sittig, l'épithète de ce Zeus serait née de l'Oeta, tandis que d'après Cook, elle donnerait à Zeus un caractère fluvial, que le voisinage du Spercheios rend d'abord vraisemblable⁸. Je ne crois pas

1. Cf. *supra*, p. 174, n. 1.

2. HEAD, p. 296. Elle paraît aussi sur les monnaies de bronze, ROGERS p. 58 et p. 92 ; elle est conservée sur les monnaies du κοινόν des Éniannes (168-146) : HEAD, *l.l.*, p. 292 ; ROGERS, p. 60.

3. *Supra*, p. 19, n. 2.

4. PAUSANIAS, IX, 19, 3. FARNELL, I, p. 50-51, ne nomme pas l'Oeta. Cf. COOK, *Zeus*, I, p. 63 et II, p. 868-987, *The mountain cults of Zeus* ; PLASSART, *Délos, XI, les Sanctuaires et les cultes du Mont Cynthe*, cite la bibliographie, p. 66, note 9. Ajouter l'opinion de KERN, *Relig.*, I, p. 43 : « Er (= Zeus) ist ursprünglich nur der Gott von oder auf der Höhe », d'où son nom de Zeus Hypatos (PAUSANIAS, IX, 19, 3) avec lequel je suis tenté de rapprocher celui d'Hypati : l'homonymie a pu favoriser le culte de Zeus.

5. E. SITTIG, *Hermes*, L, 1915, p. 158-159 ; TOD, *J.H.S.*, XXXV, 1915, p. 269 ; P. KRETSCHMER, *Glotta*, IX, 1918, p. 227 ; COOK, *Zeus*, II, 2, p. 869, n. 8 de la p. 868.

6. *l.l.*, p. 869.

7. *Pyth. orac.*, 24.

8. KERN, *Relig.*, I, p. 90 et, *Iliade*, XVI, 233, Scol. : ὁ δὲ Δωδωναῖος καὶ ναῖος ὁδρηλὰ γὰρ τὰ ἐκεῖ χωρία.

cependant que ces explications soient satisfaisantes. Certes, le $\mu\pi$ ne peut représenter le son unique β . Mais il a pu se produire une confusion entre π et β , placés derrière μ et l'on en connaît des exemples anciens¹. De plus, le mot $\delta\rho\epsilon\mu\acute{\rho}\tau\alpha\varsigma$ invoqué par Cook n'est pas comparable; la modification du second $\omicron$ de $\delta\rho\omicron\mu\acute{\rho}\tau\alpha\varsigma$ est due à ρ et à μ qui entourent la voyelle et le rapprochement avec $\delta\rho\epsilon\mu\acute{\rho}\tau\alpha\varsigma$ n'est donc fondé que pour les deux premières syllabes, tandis que l'on ne peut expliquer $-\acute{\rho}\tau\alpha\varsigma$, $-\acute{\rho}\tau\alpha\varsigma$ ². Il me paraît plus vraisemblable de songer à $\epsilon\mu\beta\alpha\tau\epsilon\upsilon\epsilon\iota\nu$, qui donne une étymologie plus satisfaisante pour la phonétique : $\delta\rho\omicron-\epsilon\mu\beta\acute{\alpha}\tau\eta\varsigma$ et pour le sens, $\epsilon\mu\beta\alpha\tau\epsilon\upsilon\epsilon\iota\nu$ est le mot propre lorsqu'il s'agit de désigner la protection accordée par une divinité³. Mais il ne s'applique pas uniquement à Pan, comme semble le croire Cook; le vers d'Euripide, *Électre*, 595⁴, le fait bien voir⁵. Il s'agit donc de Zeus protecteur de la montagne, et la tradition du culte de Zeus est ancienne dans la vallée du Spercheios, puisque Achille l'invoque⁶ comme le dieu de la Phthie, qui correspond, nous l'avons vu⁷, à la vallée du Spercheios.

À côté de ces deux mythes, les plus anciennement attestés, nous ne connaissons, pour l'époque classique, qu'Athèna, par les monnaies d'Hypati du III^e siècle⁸, et Hermès, par deux inscriptions, l'une non datée, l'autre de restitution hypothétique⁹.

1. Cf. Ἀμπραχία et Ἀμβραχία .

2. Aussi bien, le *Dictionnaire* de LIDDELL-SCOTT-JONES, qui cite les deux mots à leur place alphabétique se garde-t-il de les rapprocher.

3. Cf. les exemples cités par LIDDELL-SCOTT-JONES, *s.v.*

4. Cité par LIDDELL-SCOTT-JONES, *s.v.*

5. Cf. aussi l'emploi dans les mystères hellénistiques : Ch. PICARD, *Rev. Hist.*, CLXVI, 1931, p. 32 et n. 5 ; p. 65, n. 5, et *Éphèse et Claros*, p. 303 et suiv.

6. *Iliade*, XVI, 233.

7. *Supra*, p. 126.

8. HEAD, p. 292.

9. *I. G.*, IX, 2, 51 et 58. Je laisse de côté celle de Latyia, *I. G.*, IX, 2, 60, qui n'appartient pas à cette région (*infra*, p. 369). Hermès est associé à Apollon et à Zeus : le fait est bien connu (Cf. PRELLER-ROBERT, *Griech. Myth.*, I, p. 393), comme Thémis (pour le mois $\Theta\epsilon\mu\acute{\iota}\sigma\tau\iota\omicron\varsigma$ à Hypati, cf. *I. G.*, IX, 2, 20) est la parèdre d'Apollon à Delphes (cf. Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, p. 552, n. 5 et 553, n. 2).



Sur les bords du golfe Maliaque, le sanctuaire de Déméter Amphictionis était le plus célèbre, et c'est le seul aussi sur lequel nous ayons quelques informations. Son emplacement était demeuré inconnu, parce que cette région fiévreuse ¹ n'avait jamais été l'objet de recherches approfondies, si l'on excepte celles de Grundy ². Les savants qui se sont risqués aux Thermopyles ont aussi toujours été obsédés par l'espoir de retrouver la trace de Léonidas et les souvenirs de la guerre contre les Perses. L'importance d'Anthéla, où se trouvait le sanctuaire, n'apparut vraiment qu'après les résultats des fouilles françaises à Delphes.

Hérodote avait pourtant donné des indications précises sur le site : « Du fleuve Phoinix, il y a quinze stades jusqu'aux Thermopyles. Entre le fleuve Phoinix et les Thermopyles, il y a une bourgade qui porte le nom d'Anthéla, auprès de laquelle coule l'Asopos pour aller se jeter dans la mer ; et il y a auprès d'elle un espace large où se trouvait le sanctuaire de Déméter Amphictionis et des sièges pour les Amphictions et le sanctuaire d'Amphiction lui-même » ³.

Strabon, plus bref, indique seulement que là même où est le monument de Léonidas, il y a un grand port et un sanctuaire de Déméter où à chaque Pylaea les amphictions faisaient un sacrifice. Du port à Héracléia Trachinienne, il y a, à pied, quarante stades ⁴.

1. Il nous sera permis de rappeler le souvenir de Joseph BILCO, membre de l'Ecole d'Athènes, mort à Lamia le 10 septembre 1882 (G. RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'Ecole française d'Athènes*, Paris, 1901, p. 206-207 [corriger Larissa en Lamia] et p. 456).

2. *The great Persian war and its preliminary*, Londres, 1901 ; *supra*, p. 44, n. 1.

3. VII, 200 : 'Απὸ δὲ τοῦ Φοῖνικος ποταμοῦ πεντεκαίδεκα στάδια ἔστι ἐς Θερμοπύλας. Ἐν δὲ τῷ μεταξύ Φοῖνικός τε ποταμοῦ καὶ Θερμοπυλῆων κώμη τε ἔστι τῇ οὐνομα Ἀνθήλη καί ται, παρ' ἣν δὴ παραρρέων ὁ Ἀσωπὸς ἐς θάλασσαν ἐκδιδοί, καὶ χώρος περὶ αὐτὴν εὐρύς, ἐν τῷ Δήμητρος τε ἱερὸν Ἀμφικτυονίδος ἱδρυται καὶ ἔδραι εἰσὶ Ἀμφικτύοσι καὶ αὐτοῦ τοῦ Ἀμφικτύονος ἱερὸν.

4. IX, p. 429 : "Ἔστι δὲ καὶ λιμὴν μέγας αὐτόθι καὶ Δήμητρος ἱερὸν, ἐν ᾧ κατὰ πᾶσαν Πυλαίαν θυσίαν ἐτέλουν οἱ Ἀμφικτύονες. Ἐκ δὲ τοῦ λιμένος εἰς Ἡράκλειαν τὴν Τραχῖνα πεζῇ στάδιοι τετταράκοντα... Contrairement à STÄHLIN,

Ainsi, d'après Hérodote, une distance de 15 stades sépare le Phoinix des Thermopyles et Anthéla est située à mi-distance entre les deux. Si l'on compte le stade à 178 m. 20¹, on obtient 2 km. 673 et, du Phoinix à Anthéla, la moitié, soit 1 km. 3365. Mais aucun de ces textes n'indique ni même n'implique qu'Anthéla ait commandé la passe Ouest des Thermopyles. Pourtant une tradition² accréditée par Grundy, suivi par tous les autres, la situait sur une plate-forme qui surplombe la route moderne et où se voient les pans de murs d'une caserne ruinée³.

Voilà qui séduit à première vue, car la caserne, ruinée aujourd'hui, s'élevait sur une plate-forme où l'on pouvait supposer qu'elle avait succédé à un édifice antique⁴, mais cette hypothèse ne résiste pas à un examen archéologique. Des sondages exécutés alentour en 1933, et en divers points de cette plate-forme⁵, n'ont révélé aucun vestige antique.

P. W., s. v. *Thermopylen*, col. 2409, l. 34, je ne crois pas que le texte de THUCYDIDE, III, 92, 6, ait fait allusion à ce port; THUCYDIDE se borne à dire que Héracléia est éloignée de la mer de 20 stades.

1. Cf. *supra*, p. 44, n. 5.

2. Pour la bibliographie, je renvoie à FR. STÄHLIN, P. W., s. v. *Thermopylen*, col. 2398-2399; l'étude de OBST, *Der Feldzug des Xerxes*, Klio, Beiheft XII, 1913, néglige le point de vue topographique.

3. GRUNDY, l. l., p. 284 : « This must be the fairly level piece of land just inside the West gate, under the old Turkish cavalry barracks. » *Ibid.*, p. 286; en revanche, il a presque exactement placé Anthéla sur sa carte. — KROMAYER, *Antike Schlachtfelder*, IV, Berlin, 1924-1931, p. 42 : « Der einzige mögliche Ort in der Nähe des Ostausganges des Westtores (ist) ». — MACAN, dans son volume de commentaires aux livres VII, VIII, IX d'HÉRODOTE, Cambridge, 1908, p. 260 du tome II : « The « city » of Anthele may have been situate on the slope, or lower plateau (nowadays crowned by the remains of a Turkish barracks) ». — W. W. HOW et J. WELLS, *A Commentary on Herodotus*, réimpression de 1928, Oxford, t. II, p. 221, reproduisent GRUNDY. C'était encore l'avis de FR. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 199 : « Auf der östlichen Hälfte, wo jetzt die verfallene Kaserne steht, lag das Demeterheiligtum. » Dans l'article déjà cité, P. W., s. v. *Thermopylen*, STÄHLIN reste fidèle à son opinion première, sans cependant se dissimuler qu'elle est un pis-aller. Il ne lui a point échappé que la plate-forme ne laissait pas voir un seul tesson en surface. Enfin, à lire l'exposé de ADCOCK, *C.A.H.*, IV, p. 59, on croirait que l'emplacement d'Anthéla est connu, et dans le tome III du même ouvrage, p. 604, le nom est cité sans qu'il soit rien dit des incertitudes sur l'emplacement.

4. Elle est bâtie en matériaux remployés, dont je n'ai pu établir la provenance. Des cas de succession d'un édifice moderne à une construction ancienne ne sont pas rares dans cette région : citons par exemple la citadelle de Lamia, *infra*, p. 269.

5. *C.R.Ac. Inscr.*, 6 décembre 1933 (Ed. POTTIER), p. 464-7; cf. *Rev. Arch.*, 1934, II, p. 28.

Il fallait donc chercher Anthéla en un autre endroit. Les indications d'Hérodote, si précises soient-elles, ne peuvent plus être prises exactement à la lettre. Sans doute, nous avons pu reconnaître le Phoinix ¹, mais Hérodote ne dit pas exactement de quel point ses mesures ont été prises. De plus, l'emplacement même des sources chaudes pouvait s'être modifié, soit sous l'effet d'un tremblement de terre, soit en raison des apports ferrugineux et sulfureux. Cette incertitude étendait le champ des recherches.

Je n'ai pas à insister ici sur ces difficultés suscitées par les transformations de la région ². J'ai eu la chance de découvrir en 1933, au milieu des broussailles, une plate-forme parsemée de céramique et dont la situation remplit, à peu de chose près, les conditions fixées par les chiffres d'Hérodote. Les sondages, commencés en août 1933 et continués en août 1934 ³ m'ont permis d'exhumer deux constructions (fig. 1, pl. V-VI).

La première répondait à une *stoa* rectangulaire, dont le grand axe est orienté Ouest-Est. Les quatre murs, réduits aux fondations, ont les dimensions suivantes : long mur Nord = 67 m. 10 ; long mur Sud = 66 m. 90 ; petit mur Ouest = 7 m. 75 ; petit mur Est = 7 m. 65. Ils étaient particulièrement robustes aux angles. Par ailleurs, ils ont souffert, surtout le mur Nord, de la présence des arbustes (des chênes verts) ⁴, qui ont fait éclater les pierres ou les ont déplacées. Le mur Sud s'est même ouvert et, les matériaux en ayant été emportés ⁵, des tronçons entiers sont disparus. Il semble aussi, le terrain présentant une déclivité de direction Nord-Sud, que le sol se soit affaissé à la suite d'un de ces tremblements de terre

1. *Supra*, p. 65.

2. Cf. *Rev. Arch.*, l.l., p. 28.

3. *C.R.Ac. Inscr.*, 11 janvier 1935 (Ch. PICARD), p. 119-20 ; *B.C.H.*, LVIII, 1934, *Chronique*, p. 253-255 ; *ibid.*, LIX, 1935, *Chronique*, p. 278-279), (P. LEMERLE).

4. Cf. *supra*, p. 86, note 7.

5. Les édifices antiques devenus des carrières sont nombreux, dans toute la Grèce.

fréquents dans la région¹; le mur Sud aura faibli tandis que le mur Nord, plus solidement bâti, a résisté.

Si l'on examine avec plus de détails le mur Nord, on s'aperçoit qu'il est d'abord constitué, sur 12 mètres, en partant de l'angle Nord-Est, par des blocs de *poros* superposés, longs de 1 m. 50 à 0 m. 60 en moyenne, et larges de 0 m. 60 à 0 m. 70. Ce mur, sur une longueur de 7 m. 10, double le rocher entaillé. Puis, sur une longueur de 49 m. 85, l'appareil, moins soigné, se compose de longs blocs de *poros* recouverts par de petites pierres formant blocage. L'épaisseur moyenne est de 0 m. 60 et la hauteur conservée atteint 1 m. 60. Vers l'angle Nord-Ouest l'épaisseur s'accroît jusqu'à atteindre 0 m. 80. La construction est donc renforcée aux quatre angles. Les deux petits murs étaient solides, tandis que celui de l'Est est dans sa plus grande partie taillé dans le rocher, celui de l'Ouest se compose de 7 blocs de *poros* assez bien conservés, longs de 0 m. 70 à 1 m. 35 et larges de 0 m. 75 à 0 m. 85, leur hauteur variant de 0 m. 33 à 0 m. 47.

Ils étaient couverts de tuiles, dont on a retrouvé une grande quantité, à la faible profondeur de 0 m. 15. Je ne puis rien dire des assises supérieures, intermédiaires entre la fondation et la couverture : elles étaient peut-être bâties en terre séchée ; mais on n'a pas rencontré de traces de boue ; je crois pouvoir affirmer qu'elles n'étaient pas en bois, car il se serait au moins trouvé en quelque endroit sinon des restes de poutres², au moins des traces d'incendie³.

A l'intérieur de l'édifice, les tranchées d'exploration ont montré que le rocher avait été, pour une grande partie, entaillé, et qu'il tenait lieu d'une espèce de dallage naturel. Je n'y ai pas rencontré d'objets dignes d'attention et il y eut sans doute là un pillage systématique, à supposer que les anciens aient jamais rien laissé.

1. *Supra*, p. 68 et suiv.

2. Le fait s'est produit à Goritza, *B.C.H.*, LV, 1931, *Chronique*, p. 491.

3. Comme dans les remparts de Phères : Cf. *Recherches archéologiques à Phères de Thessalie*, p. 15.

En effet, alors que j'avais admis en 1933, d'une manière très provisoire, que le mur était celui d'un péribole¹, le dégagement total a démontré que cette construction n'était autre qu'une *stoa*. Elle était bien située, car elle domine assez la région pour qu'on en découvre un vaste panorama sur l'embouchure du Spercheios : à l'Ouest on distingue sans peine les villages modernes de Moschochôri et d'Imir-bey ; le pont actuel d'Alamanna est facile à surveiller ; au Nord, la vue porte au delà du golfe sur les villages de Mégali-Vryssi, de Haghia-Marina et de Stylida ; à l'Est, la pointe de l'Eubée se découpe avec netteté sur l'horizon. Malgré cette belle vue, la *stoa* semblait s'ouvrir non pas vers le Nord, mais vers le Sud. Le mur Sud, dont j'ai indiqué les faiblesses, avait des fondations moins solides que le mur Nord, parce qu'il était destiné, sinon à supporter des colonnes, au moins à être percé de très larges ouvertures, et c'était le mur Nord qui devait remplir le rôle de mur de fond² (pl. V, 2).

Cette disposition est prouvée encore par la seconde construction qu'ont révélée les recherches de 1934. A 40 mètres au Sud-Ouest de cette *stoa*, un stade, long d'environ 180 mètres, large de 27 mètres d'orientation Sud-Est/Nord-Ouest³, avait été aménagé dans un ravin naturel, dont le petit côté Ouest fut barré. Sur le petit côté Nord-Ouest, en effet, opposé à la *sphendonè*, se voient les restes de deux murs de soutènement, dont l'un est long de 27 mètres environ, — donc égal à la

1. Cf. *Rev. Arch.*, *LI*, p. 33 et note de correction. L'épaisseur du mur n'excluait pas cette hypothèse, lorsque le dégagement était inachevé : le mur de péribole du sanctuaire de Némésis à Rhamnonte n'a que 0 m. 45 d'épaisseur (ORLANDOS, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 307).

2. Ce n'est pas la première fois que nous voyons les anciens juger différemment de nous. Nous avons tendance à admirer aveuglément les emplacements qu'ils choisissaient. Cependant il ne faut pas oublier que le théâtre de Dionysos à Athènes était exposé au plein midi : la chaleur devait y être insupportable. Sauf pour les derniers rangs, le paysage qui, dit-on, formait une « magnifique toile de fond », se réduisait peut-être aux misérables constructions placées en dehors du péribole de Dionysos, W. JUDEICH, *Topographie von Athen*, 2^e éd., Munich, 1931, p. 319.

3. Je rappelle que le stade de Delphes mesure 177 m. 55 de long sur 25 m. 50 à 28 m. 50 de large (Th. HOMOLLE, *B.C.H.*, 1899, p. 603, et note 1).

largeur du stade — épais de 4 m. 75 et haut de 1 m. 40 actuellement, mais jadis plus élevé, car les assises supérieures se sont éboulées. En son milieu, sous la poussée des terres, il fait le ventre et se sépare en deux tronçons dont l'angle atteint 160 degrés. Le second mur, bâti à 5 m. au Nord-Ouest du précédent, n'est plus visible que sur une longueur de 4 m. 60, car le reste disparaît sous des broussailles que je n'ai pu faire enlever. Il est épais d'environ 1 m. 25 et sa hauteur visible atteint 0 m. 50 ; il est à peu près parallèle au premier, abstraction faite de la déformation (pl. VI, 1).

Le fond de ce ravin avait été soigneusement aplani et les deux murs, véritable digue artificielle, empêchaient les eaux de ruissellement d'entraîner les terres, ce qui explique la poussée subie.

Sur le long côté Nord de ce stade, des gradins avaient été taillés dans le rocher : le roc avait été grossièrement découpé de manière à ménager des emmarchements larges de 0 m. 40, hauts de 0 m. 30, qui convenaient à des sièges rudimentaires. Ce mode de taille évitait une construction qui eût été coûteuse et il fournissait à bon marché des matériaux de construction, puisque les blocs obtenus par le découpage pouvaient être employés dans une construction. J'ai compté ainsi 10 blocs bien taillés (hauteur : 0 m. 65 ; largeur : 0 m. 36 ; épaisseur : 0 m. 40) qui avaient été placés à un niveau supérieur et qui avaient éboulé¹. Dans la région de la *sphendonè*, d'autres blocs épars semblent, eux aussi, avoir appartenu à des gradins.

La piste a un aspect oblong et elle est en grande partie demeurée plane, malgré les arbres qui l'encombrent². Malgré deux tranchées pratiquées à l'Ouest, je n'ai pu retrouver aucune trace d'*aphésis*. Les lignes de départ et d'arrivée

1. Ces blocs peuvent avoir servi à construire les gradins à un niveau supérieur, là où le rocher n'existait pas. Voir ces gradins, pl. VI, 2.

2. Je ne pouvais songer à les abattre. Qu'on se rappelle l'état du théâtre d'Épidaure avant la fouille de P. CAVVADIAS, ou celui du stade de Delphes, décrit par Th. HOMOLLE, *B.C.H.*, l.l.

pouvaient être marquées par un simple trait dans le sable ¹.

Cette carrière, encaissée entre les deux rives d'un ravin, rappelle celle d'Olympie, dans son état primitif, ou celle d'Épidaure ².

A l'Ouest, j'ai reconnu des traces d'un chemin antique, dallé, qui devait mener au ruisseau séparant la plate-forme de la *stoa* de celle où se dressent les pans de murs de la caserne, mais la recherche n'a pu être poursuivie jusqu'à maintenant.

Il est regrettable que les fouilles n'aient révélé aucune inscription. Mais, à défaut de textes, les témoignages archéologiques me permettent d'affirmer que nous sommes bien en présence du site d'Anthéla ³. Je ne crois pas, et le texte d'Hérodote m'incite à cette conclusion, que l'on trouve jamais autre chose à Anthéla, que des terrasses aménagées. Ce n'était pas une ville, mais une *κώμη* ⁴. Les visiteurs du sanctuaire campaient, comme le font encore aujourd'hui un grand nombre des Vlaques qui viennent en « baigneurs », comme le faisaient à Delphes une bonne part des pèlerins ⁵, mais il n'y avait pas de constructions durables, que les sanctuaires ou les installations thermales.

1. Cf. N. GARDINER, *J.H.S.*, XXIII, 1905, p. 262, qui cite la scolie de Pindare, *Pyth.*, IX, vers 118. Je n'ai pas découvert d'autres traces de gradins. A Olympie il n'en existait pas : E. NORMAN GARDINER, *Greek athletics Sports and Festivals*, p. 253 ; même remarque de Louis DYER, *J.H.S.*, XXVIII, 1908, p. 253.

2. E. NORMAN GARDINER, *l.l.*, p. 252, rappelle le mot connu de PAUSANIAS sur Épidaure : *στάδιον, ὅλα Ἑλλήσι τὰ πόλλα, γῆς χῶμα* (II, 27, 5) ; PAUSANIAS note encore qu'à Thèbes il n'y avait qu'une levée de terre (IX, 23, 1) ; NORMAN GARDINER a signalé aussi le stade de Messène, *ibid.*, p. 226 (mais on corrigera la référence à l'*Expédition de Morée* : lire I^{er} volume, pl. XXIV, au lieu de : I. II, pl. XXXIX). Cf. aussi le stade d'Athènes (PAUSANIAS, I, 19, 7), pour l'emplacement choisi par Hérodote, et le stade du sanctuaire de l'isthme, P. MONCEAUX, *Gaz. Archéol.*, 1885, p. 207.

3. Il faudra poursuivre ces recherches, et je ne désespère pas de le faire un jour.

4. Pourtant on peut objecter qu'au chapitre 176 du I. VII, HÉRODOTE avait parlé de l'*Ἀνθήλης πόλις* et MACAN y a voulu voir (*l.l.*, p. 300, remarque sur le chap. 200) la preuve d'une source différente pour l'information d'HÉRODOTE dans les deux chapitres 176 et 200. J'attribuerais plus simplement cette apparente contradiction à une négligence du détail et j'y reconnaitrais la preuve que l'ouvrage n'a pas été revu de près par l'auteur, mort avant la publication. Cf. Ph. É. LEGRAND, *Introduction à l'édition d'Hérodote*, Paris, 1932, p. 21 et 23.

5. É. BOURGUET, *Ruines Delphes*, p. 287 ; cf. CURTIUS, *Anecd. Delph.*, 45, ἃ σκανὰ ἃ πρότα ἐν πυλαίᾳ, cité par BÜRGEI, p. 104.

Il reste maintenant à identifier le sanctuaire de Déméter et celui d'Amphiction. Il ne semble pas téméraire de supposer qu'ils étaient situés dans le voisinage de la *stoa* et du stade. Sur leur existence les textes delphiques nous fournissent de précieuses indications. Ils nous renseignent en effet sur les travaux qui furent exécutés aux Pyles après la guerre sacrée ¹.

Ces travaux ont commencé en 346 ², c'est-à-dire en l'année qui vit la fin de la guerre sacrée ³. Pomtow a supposé ⁴ qu'il avait fallu alors réparer les édifices détruits ou endommagés pendant la guerre et il a rappelé ⁵ que les fréquentes incursions des Phocidiens aux Thermopyles avaient pu causer bien du tort au sanctuaire ⁶. Mais l'idée en avait déjà été exprimée par M. Bourguet ⁷.

M. Bourguet ajoute, ce qui est tout aussi plausible, qu'on ne se contenta pas de réparer, mais qu'on embellit. C'était là une manière d'honorer les dieux sans que les intérêts matériels et humains y perdissent rien. Les versements ⁸ n'ont commencé qu'en 343 et le voyage de Deinias date de 346 : à cela rien d'étonnant. Il fallait faire un devis des travaux à exécuter et l'on pouvait engager les dépenses en partant de l'idée que les Phocidiens paieraient ⁹. Il semble donc y avoir eu, dans cette seconde moitié du IV^e siècle, un renouveau qui coïncide avec l'afflux d'argent : les versements phocidiens cessent ¹⁰ en 322 et cette date concorde avec celle des derniers textes où sont

1. J'utiliserai ici les indications d'ensemble données par É. BOURGUET, *Adm. fin.*, p. 130-133, et F.D. III, fasc. V, *Les Comptes du IV^e siècle*, Paris, 1932. — Il est fâcheux que dans son article de la *P.W.*, s.v. *Thermopylen*, STÄHLIN n'ait pu faire état que des écrits de Pomtow.

2. *F.D.*, l.l., p. 145, n° 29.

3. P. CLOCHÉ, p. 125 et le texte bien connu de DIODORE, XVI, 60.

4. *Syll.* ², p. 322.

5. *Syll.* ², p. 393, n. 20.

6. Voir P. CLOCHÉ, *Chronol.*, p. 90, pour la tentative de Philippe aux Thermopyles.

7. *Adm. fin.*, p. 41 : « On put en outre entreprendre dans les deux sanctuaires fédéraux, aux Thermopyles comme à Delphes, les réparations nécessaires après la guerre... ».

8. É. BOURGUET, *F.D.*, l.l., p. 63.

9. On connaît dans l'histoire d'autres états d'esprit tout pareils.

10. É. BOURGUET, *F.D.*, l.l., p. 64.

relatés des travaux aux Pyles¹, qui ne sont pas antérieurs à l'archontat de Théon en 328 et qui peuvent être datés de 322².

Les travaux se répartissent en trois chapitres : 1^o bornage. Sous l'archontat de Démocharès (338-7), cent bornes frontières sont posées dans les défilés³ ; 2^o restauration ou agrandissement des édifices du sanctuaire. On commence en 339 la construction d'un συνέδριον, ou lieu de réunion pour les assemblées amphictioniques⁴. On travaille, en 339 encore et en 338, au temple de Déméter⁵. On pose des portes au péribole de Cora⁶ et au temple de Déméter⁷ et on érige un autel à Déméter⁸. La peinture du temple (κονιάσις et ἔγκαυσις) est exécutée sous l'archontat de Dion en 335⁹. Enfin il est question d'un σηκός d'Héraclès, en 335 et à une date plus tardive¹⁰, et d'un κηρυκείον où M. Bourguet propose de reconnaître « peut-être le bureau des adjudications, tout au moins une sorte de socle en pierre où montait le héraut pour affermer les travaux »¹¹ ; 3^o enfin divers travaux hydrauliques, se rapportant à l'établissement thermal : dans l'automne 340, mention du traitement de l'architecte chargé d'en prendre soin¹² et du salaire du Phocidien qui sans doute s'en occupe directement¹³ ; plus tard, est mentionnée la κολυμ]βήθρ[α¹⁴.

1. É. BOURGUET, *F. D.*, l.l., n° 78 et 87.

2. É. BOURGUET, *F. D.*, l.l., p. 20.

3. *F. D.*, III, 5, n° 48, I, l. 43.

4. *F. D.*, l.l., n° 22, l. 52 et 58.

5. *F. D.*, l.l., n° 22, [l. 52] et l. 61 ; *ibid.*, n° 50, l. 11.

6. *F. D.*, III, 5 n° 48, col. I, l. 43.

7. *F. D.*, l.l., n° 22, l. 61.

8. *Ibid.*, l. 68.

9. *F. D.*, l.l., n° 50, col. III, l. 11-12 et p. 204 ; cf. aussi p. 104, remarque sur la l. 61, et p. 135, remarque sur les l. 30-33.

10. *F. D.*, l.l., n° 50, col. II, l. 73, et col. III, l. 9 ; *ibid.*, n° 81, l. 8 ; cf. *infra*, p. 222.

11. *F. D.*, l.l. n° 50, col. III, l. 4, et p. 204.

12. *F. D.*, l.l., n° 22, l. 53.

13. *F. D.*, *ibid.*, l. 57.

14. *F. D.*, l.l., n° 74, l. 27. Le terme de χύτροι est connu depuis HÉRODOTE, VII, 176 : ... θερμὰ λουτρά, τὰ Χύτρος καλέουσι οἱ ἐπιχώριοι ; il reparait dans PAUSANIAS, IV, 35, 6, qui reprend presque l'indication d'HÉRODOTE : ... τὴν κολυμβήθραν, ἥντινα ὀνομάζουσιν οἱ ἐπιχώριοι Χύτρος γυναικείους. L'aspect est, ici encore, bien changé. Il y a actuellement un établissement de bains, moderne, refait à différentes époques, et installé au Nord des sources chaudes. Mais les sédiments sont assez considérables pour que, lors des travaux

Ces indications ne s'accordent pas tout à fait avec celles que nous ont données Hérodote et Strabon. Sans doute il est question dans les uns et les autres textes de l'édification sacrée de Déméter et de l'autel d'Héraclès¹, mais les renseignements des textes delphiques sont plus détaillés. Ils montrent aussi que des constructions nouvelles ont vu le jour au IV^e siècle. Et justement, il se pose un problème sur l'emplacement du sanctuaire de Déméter.

Remarquons d'abord que les inscriptions de Delphes parlent d'un temple, *ναός*, tandis qu'Hérodote emploie le mot *ἱερόν*. En outre ces mêmes inscriptions semblent indiquer qu'il a fallu exécuter des travaux hydrauliques pour protéger l'édifice contre l'envahissement des eaux. Le compte 50, col. III (Dion-printemps), en 335, mentionne à la ligne 15 le nettoyage d'un réservoir « où étaient amenées les eaux qui menaçaient d'inonder le sanctuaire de Déméter »². Ce renseignement n'est pas compatible avec celui qui incite à reconnaître, d'après Hérodote, le sanctuaire dans le voisinage de la plate-forme où s'élevait la *stoa*. Il semblerait donc que le sanctuaire de Déméter n'était pas placé auprès de la *stoa*, mais qu'il était plus rapproché des sources chaudes. Pour l'époque d'Hérodote, cette explication est inadmissible. Son texte situe formellement Anthéla et le sanctuaire entre le Phoinix et les sources chaudes.

Je croirais donc qu'il fut bâti, au IV^e siècle, un temple de Déméter plus près des sources et que son emplacement est celui auquel songe Strabon en plaçant le sanctuaire de Déméter dans le voisinage du monument de Léonidas.

exécutés en 1934, on n'ait pu trouver le sol ferme à 12 m. de profondeur et il a fallu établir des pilotis. A l'Ouest, et au-delà du passage Ouest, se voient des bassins, aménagés à une époque récente, qui utilisent des sources chaudes. Je crois que ces sources ont pu jaillir à une époque peu ancienne. Il est hors de doute, d'après le texte d'HÉRODOTE, que les sources chaudes du V^e siècle sont celles qui avoisinent l'établissement thermal et la colline du moulin de Tsani. Les travaux exécutés par Hérode Atticus au II^e siècle sont invisibles maintenant ; ils ont pu porter sur la source principale ou sur le groupe secondaire de l'Ouest.

1. É. BOURGUET, *F.D.*, III, 5, p. 104.

2. É. BOURGUET, *F.D.*, *l.l.*, remarque sur la l. 15.

Mais le sanctuaire primitif de Déméter, sans doute hypèthre, se trouve au v^e siècle près de la *stoa*. Au iv^e siècle il a été bâti un temple, à quelque distance de ce sanctuaire et pareil déplacement n'est pas anormal en Grèce¹.

Pour le port, il s'est produit un changement analogue. Hérodote n'en dit rien, car il n'avait pas à en parler². Mais Thucydide nous apprend qu'il y avait sur la côte un port situé à 20 stades (soit 3 km. 564) d'Héracléia³. Strabon le place à 40 stades (soit 7 km. 128) d'Héracléia⁴. Stählin juge que ces distances ont « ceci de commun, d'être trop courtes »⁵. Mais il admet que le port se soit déplacé vers l'Est et qu'il a été enfin aménagé près du passage Est.

Les distances différentes données par Thucydide et par Strabon ne me paraissent pas inconciliables. Elles sont l'une et l'autre exactes pour l'époque à laquelle elles ont été données. Mais qu'il se soit produit, en quatre siècles environ, un déplacement vers l'Est, le fait ne doit pas nous surprendre puisque pendant le même temps le tracé du rivage s'est modifié⁶. D'après le chiffre de Thucydide, le port d'Héracléia se place un peu à l'Ouest de Koutséki. Mais de même que Thucydide peut n'avoir songé qu'à un port aménagé en même temps que fut bâtie Héracléia, de même rien n'empêche d'admettre que le sanctuaire ait déjà eu son port à lui soit au Nord, soit au Nord-Est d'Anthéla, et la disparition des ports ne contredit pas à cette hypothèse⁷.

Si ces raisonnements sont exacts, nous concluons que

1. On connaît à Athènes le transfert des dieux de l'Ilissos sur le versant Nord de l'Acropole ; à Délos, la descente du Cynthe vers le port sacré ; à Syracuse le culte primitif de Déméter est célébré près de Cyané, mais sous Gélon (après 489), le culte quitte le faubourg et se transporte sur l'Achradine (P. ORSI, *Monuments Piot*, XXII, 1916, p. 157-158, qui renvoie aux textes de DIODORE).

2. Cf. la remarque de STÄHLIN, *P. W.*, s.v. *Thermopylen*, col. 2409, l. 29 et suiv.

3. III, 92.

4. IX, p. 429.

5. *P. W.*, s.v. *Thermopylen*, col. 2409 : « Die Entfernungsgaben dieser Autoren haben nur das gemeinsam, dass sie alle zu kurz sind ».

6. *Supra*, p. 74 et suiv.

7. *Supra*, p. 76 et *infra*, p. 307.

Déméter avait son sanctuaire sur une hauteur, voisine d'un passage très fréquenté, sinon pourvu d'un port, du moins à proximité d'une côte dont l'abord n'offrait pas de difficulté. Là, elle est la patronne de l'amphictionie dont les membres lui font un sacrifice lors de leurs réunions ¹, mais il n'était pas célébré de mystères en son honneur.

Le culte de Déméter étant attesté en plusieurs cités thessaliennes, il était légitime de chercher si ces différents lieux de culte ne permettraient pas des rapprochements avec le culte d'Anthéla.

M. Kern a soutenu que Déméter était issue de la Thessalie septentrionale, exactement du Sud-Ouest de l'Ossa ². Δωῖς, forme abrégée de l'éolien Déméter, serait à l'origine du nom Δώτιον πεδῖον. La région agricole de la Thessalie orientale convient à une déesse de l'agriculture et son culte est encore attesté à Antron et à Pyrasos en Phthiotide. Le culte de Déméter Amphictionis s'expliquerait donc par le voisinage des plaines fertiles du golfe Maliaque ³.

Cette théorie a été combattue par M. Ch. Picard ⁴ dont la critique a d'abord porté sur le rapprochement Δωῖς/Δώτιον, incertain. En outre, dans aucun des centres religieux invoqués par M. Kern, à Dôtion, Antron, Pyrasos et Halos, le culte de

1. STRABON, IX, p. 420, 7.

2. *Relig.*, I, 1926, p. 211 : « Als den Ausgangspunkt des *Demeterdienstes* darf man wohl das südwestlich von der Ossa, nördlich vom boeischen See gelegene dotische Gefilde annehmen, das im Westen der Ossa, an das Tal Tempe angrenzend, gelegen hat »; *ibid.*, p. 214 : « Dass die Demeterreligion wahrscheinlich aus Thessalien nach Boiotien gewandert ist, legt der Kult von Tanagra nahe, wo die Gephyraier die achaische Demeter verehrten... Der alte Kult der Achaierin ist eben über die Othrys nach Mittelgriechenland gekommen und hat wohl in allen fruchtbaren Gefilden Boiotiens seine Stätte gefunden und sogar auf der Burg von Theben »; *ibid.*, II (1935), p. 212, la Thessalie est considérée comme « einem uralten Sitze der Demeterreligion »; même opinion, P.W., s.v. *Demeter* et *Nordgriechische Skizzen*, p. 37. Cette théorie a été acceptée par SITTIG, *de graec. nom. theophris*, diss. Halle, 1912, p. 81 : « Aeoles ... primos omnium Graecorum in patria sua Thessalia illam deam (sc. Cererem) religiosissime coluisse mihi quidem probatur », par FARNELL, *Essays in Aegean Archaeology presented to Sir Arthur Evans*, 1927, p. 20, par STÄHLIN, *H. Th.*, p. 57.

3. KERN, *Relig.*, I, p. 213. J'abrège l'exposé de KERN dont les arguments sont rappelés avec plus de détail par Ch. PICARD, *R.E.G.*, XL, 1927, p. 330-333.

4. *Rev. Crit.*, 15 août 1927, p. 308 et suiv. et surtout *R.E.G.*, XL, 1927, p. 320-369, *Sur la patrie et les pérégrinations de Déméter*.

Déméter ne paraît antérieur aux VII^e-VI^e siècles et la légende d'Erysichthon, rapportée par Callimaque, s'inspire trop d'Alexandrie pour témoigner d'une ancienneté bien grande. Si enfin on met en balance, d'après les découvertes archéologiques, l'état de la Crète et celui de la Thessalie à une même époque, la comparaison n'est guère à l'avantage de cette dernière, tandis que tout incite à admettre une origine crétoise de Déméter.

La théorie « antithessalienne » que M. Ch. Picard a opposée à M. O. Kern peut être fortifiée par d'autres arguments qui se rapportent plus directement à la Déméter d'Anthéla.

Tout d'abord, les résultats fournis par la fouille anglaise dans la vallée du Spercheios ne laissent guère de place à une influence du Nord. Ils ont révélé au contraire le rôle important qu'ont joué des migrations arrivées par le Sud¹. De plus, les centres religieux de Déméter en Thessalie, sur lesquels se fonde l'opinion de M. Kern, ne me paraissent présenter aucun rapport avec celui d'Anthéla. Le plus ancien d'entre eux serait celui de Dôtion. Or il n'était que le reste d'une immense forêt, le *καλὸν ἄλσος*... δένδρεσιν ἀμφιλαφές célébré par Callimaque², et le seul site « préhistorique » retrouvé là ne remonte pas au delà du mycénien récent³. Celui d'Antron, le « Port de la Caverne »⁴, qui doit son nom à des grottes creusées dans la falaise⁵, ne paraît pas connu avant l'*Hymne homérique à Déméter*⁶ et le culte de cette grotte ne semble pas antérieur au VII^e siècle⁷. A Pyrasos, aucune mention avant le *Catalogue des vaisseaux* (*Iliade*, II, 695), daté du

1. *Supra*, p. 122 et suiv.

2. *Hymne à Déméter*, v. 25-26.

3. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 58 : « eine prähistorische Siedelung in dieser Gegend ist bis jetzt nur bei Marmarjani entdeckt » ; W.A. HEURTLEY et T.C. SKEAT, *B.S.A.*, XXXI, 1930-31, p. 53-55.

4. V. BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 383.

5. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 182, n. 8 ; ÉT. DE BYZ., s.v. διὰ τὸ τόπους ἀντρώδεις εἶναι.

6. Vers 491.

7. Ch. PICARD, *l.l.*, p. 333, n. 4, et *Rev. de Phil.*, 1930, p. 265.

vi^e siècle¹. Strabon écrit que Déméter y possédait un bois sacré² et les monnaies de Thèbes de Phthiotide au iv^e siècle portent une tête de Déméter³. A Halos enfin, le culte le plus important est celui de Zeus, peut-être importé de Béotie, et non pas celui de Déméter. Le nom même de Κρόκιον πεδίων suffirait à faire supposer une influence minoenne⁴.

Ainsi, dans tous ces sanctuaires de Thessalie, Déméter ne paraît pas avoir été très anciennement l'objet d'un culte. Elle y était adorée comme une déesse des grottes ou surtout de l'agriculture. Qu'elle ait été suscitée aux Thermopyles par le caractère agricole de la Malide, comme le croit M. Kern, voilà qui n'est nullement démontré : c'est même oublier que le golfe Maliaque n'occupait pas, au v^e siècle, la même superficie qu'aux siècles suivants ; c'est attribuer aussi à cette basse vallée du fleuve une fertilité et une mise en valeur sur lesquelles nous ne sommes pas informés.

J'attribuerai plutôt à la place géographique du sanctuaire amphictionique l'importance qu'y a prise Déméter. Patronne des assemblées, elle préside les réunions qui se tiennent en un lieu de passage fréquenté⁵.

Elle a donc un caractère tout différent de celui qu'a voulu lui attribuer M. Kern et les analogies se rencontreront dans les pays voisins, mais méridionaux⁶.

Non loin des Pyles, à Scarphée, en Locride, Déméter est adorée sous le nom de Déméter Εὐρύδεια⁷, et elle a aussi un sanctuaire à Drymaea de Phocide⁸. Ces deux cités occupent

1. *Supra*, p. 133 ; STÄHLIN, *H. Th.*, p. 174.

2. IX, p. 435.

3. HEAD, p. 310.

4. Ch. PICARD, *Rev. Hist.*, t. CLXVI, 1931, p. 7, n. 3.

5. La remarque est de P. PERDRIZET, *Cultes et Mythes du Pangée, Annales de l'Est*, XXIV, 1910, p. 40-41, qui cite un fait analogue pour le sanctuaire de la Bessique « placé au cœur de la Thrace, comme le sanctuaire carnute au milieu de la Gaule et le sanctuaire delphique au milieu de la Grèce ».

6. KERN a bien reconnu que Déméter tient une place importante en Béotie, par exemple, *Relig.*, I, p. 213, mais sans tirer les conséquences de sa remarque.

7. PRELLER-ROBERT, *Griechische Mythologie*, Berlin, I, 1894, p. 753, n. 2.

8. PAUSANIAS, X, 33, 12. SCHÖBER, p. 28.

toutes deux les passages de Malide en Béotie, par la côte et par l'Asopos¹. Le centre le plus important était celui de Thèbes, où Déméter avait l'*épiclésis* de Θεσμόφορος². Son culte, très ancien, passait pour y avoir été apporté par Cadmos et le temple était situé sur une acropole célèbre, la Cadmée³. Or cette ville de Thèbes doit son importance à sa situation : c'est un carrefour de routes vers la Phocide, vers l'Eubée et surtout vers l'Attique. On l'a fort bien dit : « Les routes de la mer convergent ici, montant des quatre coins de l'horizon, d'Aegosthènes, Creusis, Thisbé et Boulis sur le golfe de Corinthe, d'Anthédon, Aulis, Délion et Oropos sur le détroit d'Eubée, d'Éleusis et Mégare sur le golfe Saronique »⁴. Bâtie à l'intérieur des terres, Thèbes a deux ports aux mouillages sûrs⁵ : Éleusis et Mégare⁶, qui assurent la liaison entre la mer et le continent. Il n'existe pas seulement entre ces cités un lien commercial, mais, comme on l'a remarqué fort judicieusement, « Déméter à Thèbes, à Mégare, à Éleusis même était suzeraine de son haut-lieu »⁷ et elle préside déjà à une union religieuse. A Éleusis, son sanctuaire, au xve siècle, s'élève sur les pentes de l'acropole ἐπὶ προὔχοντι κολωνῷ (*Hymne à Déméter*, v. 272) et, sous le campanile de la chapelle moderne de la Panaghia, au Nord du Téléstérion, les fouilles ont retrouvé des restes mycéniens⁸. Le sanctuaire est à 300 mètres du rivage⁹ sur lequel s'ouvraient deux ports.

Plus curieux encore est le site de Mégare. « La plaine étant petite, étranglée entre le marais et la montagne, dit Strabon (IX, 1, 8), ἔστι δ' ἡ χώρα τῶν Μεγαρέων παράλυπρος καὶ τὸ πλεόν

1. *Supra*, p. 38 et suiv.

2. PAUSANIAS, IX, 16, 3.

3. PAUSANIAS, l.l. : τὸ δὲ τῆς Δήμητρος ἱερὸν τῆς Θεσμοφόρου Κάδμου καὶ τῶν ἀπογόνων οἰκίαν ποτὲ εἶναι λέγουσιν. FR. PEISTER, *Der Reliquienkult im Altertum* (Religionsgesch. Vers. u. Vorarb., V), Giessen, 1909, p. 9.

4. V. BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 373.

5. Et non pas seulement un débarcadère, V. BÉRARD, l.l., p. 366.

6. Ch. PICARD, *Rev. Hist.*, l.l., p. 12-13.

7. Ch. PICARD, *Rev. Hist.*, l.l., p. 22.

8. B.C.H., LVI, 1932, p. 254 (*Chronique*).

9. K. KOUROUNIOTIS, *Ἑλευσινιακά*, I, Athènes, 1932, plan de la page 207.

αὐτῆς ἐπέχει τὰ Ὀνεῖα ὄρη, la capitale ne pouvait être ni très riche ni très peuplée : l'échelle par conséquent n'était pas d'un grand port » et aux temps helléniques la ville n'eut pas grande importance, tandis qu'elle brillait d'un grand éclat à l'époque archaïque ¹. Ces caractères bien marqués par V. Bérard ² rappellent déjà singulièrement ceux du sanctuaire des Pyles.

Mais il y a plus. La cité fondée par Kar, fils de Phoronas, avait deux acropoles et sur chacune d'elles s'élevait un temple de Déméter ³, sur la citadelle de Karia ⁴ aussi bien que sur celle de l'Alcathos ⁵. Déméter était donc la déesse Polias de Mégare, fort ancienne ⁶, et on montrait encore dans la ville, auprès du prytanée, la pierre Ἀνάκληθρα où elle s'était assise pour appeler son enfant ⁷. Enfin, à Nisaia, le port de Mégare, elle avait son temple avec l'*épiclésis* de Malophoros ⁸.

Les rapports entre Mégare et Éleusis, Mégare et Thèbes, sont donc sûrs et d'une date très reculée ⁹. La route de Thèbes à Mégare par Platées et Aegosthènes est marquée par un sanctuaire de Déméter, s'il est vrai qu'il occupait l'emplacement actuel de l'église de Haghiot Dimitrios ¹⁰ et l'on sait qu'il s'y passa un curieux miracle lors de la bataille de Platées ¹¹.

Des sanctuaires de Déméter ainsi placés se retrouveraient

1. KR. HANELL, p. 93.

2. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 390-391.

3. PAUSANIAS, I, 39, 4 : Κληθῆναι δὲ οὕτω τὴν πόλιν φασὶν ἐπὶ Καρὸς τοῦ Φορωνέως ἐν τῇ γῇ ταύτῃ βασιλεύοντος· τότε πρῶτον λέγουσιν ἱερὰ γένεσθαι Δήμητρος αὐτοῖς, καὶ τοὺς ἀνθρώπους ὀνομάσαι Μέγαρα.

4. PAUSANIAS, I, 40, 5 : Ἐνταῦθα καὶ τῆς Δήμητρος τὸ καλούμενον Μέγαρον· ποιῆσαι δὲ αὐτὸ βασιλεύοντα Κᾶρα ἔλεγον.

5. PAUSANIAS, I, 42, 7 : Ἔστι δὲ καὶ Δήμητρος ἱερὸν Θεσμοφόρου.

6. PFISTER, *l.l.*, p. 8 ; HANELL, p. 50-51.

7. PAUSANIAS, I, 43, 2 ; FR. PFISTER, *l.l.*, p. 8.

8. PAUSANIAS, I, 44, 4 : Ἐς δὲ τὸ ἐπίνειον... ἐς τοῦτο κατελθοῦσιν, ἱερὸν Δήμητρος ἔστι Μαλοφόρου ; FR. PFISTER, *l.l.*, p. 8 ; COOK, *Zeus*, I, p. 488, n. 3 ; HANELL, p. 175.

9. HANELL, p. 55, date les rapports avec la Béotie de l'époque prédorienne.

10. COOK, *Zeus*, I, p. 175 (note 1 de la page 173).

11. HÉRODOTE, IX, 57-65 ; en revanche l'emplacement de l'Ἀργιόπιος χώρος est inconnu et il y avait peut-être là deux sanctuaires de Déméter : HOW-WELLS, *A Commentary of Herodotus*, II, p. 312-313 ; GAL ARTHUR BOUCHER, *Rev. Arch.*, 1915, II, p. 287-279 et plan 3, situant le sanctuaire de Déméter et l'Ἀργιόπιος χώρος un peu au Nord de Kriékouki.

encore à Phlious par exemple : là, un temple de Déméter et de Corè s'élève au milieu d'un péribole, sur une citadelle¹ et, dans le voisinage, à Celeai, les mystères avaient été fondés par Dysaules, père du roitelet Céléos, l'hôte aimable de Déméter².

Passons-nous en Sicile, dans les colonies de Mégare³ et en particulier à Sélinonte⁴ où l'origine du temple de la Déméter Malophoros était connue, avant les fouilles, par une inscription (*I. G.*, XIV, 268 = *Syll*³, 1122 = Tod, n° 37, qui la date de 450 av. J.-C.), nous y retrouvons la même prédilection pour les hauteurs. En fait, les recherches de Gabrici ont établi que le sanctuaire était situé dans la ville haute⁵. Il présente des analogies avec le sanctuaire d'Éleusis et qui ont été transmises par l'intermédiaire de la colonie de Megara Hyblaea⁶ sur laquelle nous sommes mal informés, malgré les recherches de Orsi⁷. Même, les colonies non mégariennes qui ont, pour ainsi dire, adopté le culte de Déméter, se sont conformées à cette coutume. Ainsi le temple de Déméter et Perséphone est situé⁸ sur une hauteur à Syracuse⁹ de même qu'à Agrigente¹⁰ ou à Enna¹¹.

Bref, tous ces emplacements attestent le caractère de cette

1. PAUSANIAS, II, 13, 1.

2. Ch. PICARD, *Rev. Hist.*, l.l., p. 14. Même constatation à Olympie, pour la Déméter Chamyné (PAUSANIAS, VI, 21, 1); cf. Ch. PICARD, *Rev. Arch.*, 1936, I, p. 118.

3. Je ne dis rien des colonies mégariennes du Pont, qui ne nous apprennent rien sur la position des sanctuaires de Déméter dont les cultes soient attestés, HANELL, p. 180.

4. L. PARETI, *Studi siciliani e italiani*, dans les *Contributi alla scienza dell' Antichità*, Florence, 1914, p. 227-272, « *Per una storia dei culti della Sicilia antica* » et notamment, p. 245.

5. *Monum. Ant.*, XXXII, 1927 : *Il santuario della Malophoros a Selinunte*; HANELL, p. 117; Ch. PICARD croit que le temple C de Sélinonte devait être de Déméter (*Rev. Arch.*, 1936, II, p. 44).

6. PARETI, l.l., p. 249; FOUGÈRES-HULOT, *Sélinonte*, Paris, 1910, p. 265, n. 1; p. 266, n. 2.

7. *Monum. Ant.*, XXVII, 1921, p. 108 et suiv.

8. Après son transfert, cf. *supra*, p. 191, n. 1.

9. DAVID RANDALL MAC IVER, *Greek cities in Italy and Sicily*, Oxford, 1931, p. 170; DIODORE, XIV, 63; CICÉRON, *De Signis*, § 119.

10. D.R. MAC IVER, l.l., p. 206; P. MARCONI, *Not. Scavi*, 1926, p. 11-148 : sous la chapelle de S. Biagio sur un « fianco di monte piuttosto scosceso ».

11. ORSI, *Not. Scavi*, 1931, p. 379; STRABON, VI, p. 272.

Déméter¹ : acropolitaine, elle ne sera pourtant pas confondue avec la Déméter ορέη d'Amorgos². L'acropole se distingue de la montagne, car elle n'est souvent qu'un λόφος. Mais de même que l'occupation de l'acropole assurait en ces temps la domination sur un peuple, Pisistrate l'a bien fait voir, de même elle manifestait la souveraineté de Déméter.

Je noterai enfin un trait commun aux cités de Thèbes, de Mégare et d'Éleusis, et qui reparaît à Anthéla : auprès du sanctuaire de la déesse poliade est situé celui du héros fondateur. Ainsi celui de Cadmos à Thèbes³ et celui d'Amphiction à Anthéla⁴, car ce fils de Deucalion passait pour avoir fondé l'amphictionie⁵.

Déesse poliade, acropolitaine comme à Thèbes, à Mégare et à Éleusis, la Déméter des Pyles est distincte de ces divinités par le fait même qu'elle est Amphictionis. Mais son origine trahit encore des rapports avec la Béotie, et elle l'apparente avec la vieille amphictionie de Calaurie, présidée par Poséidon⁶.

1. Il n'en est rien dit dans C. ALBERS, *de diis in locis editis cultis apud Graecos*, diss. Leyde, 1901.

2. KERN, *Relig.*, I, p. 217, croit que le culte de Déméter ne prend place sur les hauteurs que dans quelques îles.

3. PAUSANIAS, IX, 6, 5 ; Fr. PFISTER, *l.l.*, p. 9 et n. 10.

4. HÉRODOTE, VII, 200 : ἐν τῷ Δήμητρος τε ἱερὸν Ἀμφικτυονίδος ἱδρυται καὶ ἔδραι εἰσὶ Ἀμφικτύοσι καὶ αὐτοῦ τοῦ Ἀμφικτύονος ἱερὸν.

5. BÜRGE, p. 4 et bibliographie ; ce héros Amphiction paraît avoir été créé pour les besoins de la cause et il ne faut pas accorder grand crédit à son antiquité. Tandis que pour les autres cités on pouvait nommer des oïkistes au nom original (et encore HANELL, p. 51 et n. 2, estime-t-il que le nom de Kar a été créé d'après Karia), il n'en est rien aux Pyles. PAUSANIAS n'était pas dupe et il établit comment fut imaginé le nom d'Amphiction (X, 8, 1) : Καταστήσασθαι δὲ συνέδριον ἐνταῦθα Ἑλλήνων, οἳ μὲν Ἀμφικτύονα τὸν Δευκαλίωνος νομίζουσι, καὶ ἀπὸ τούτου τοῖς συνελθοῦσιν ἐπικλήσιν Ἀμφικτύονας γενέσθαι. Ἀνδροτίων δὲ ἐν τῇ Ἀτθίδι (= F.H.G., I, fr. 33, p. 374) ἔφη συγγραφῇ, ὥς τοῦ ἀρχῆς ἀφίκοντο ἐς Δελφοὺς παρὰ τῶν προσοικούντων συνδρεύοντες καὶ ὀνομασθῆναι μὲν Ἀμφικτύονας τοὺς συνελθόντας, ἐκκινήσαι δὲ ἀνὰ χρόνον τὸ νῦν σφισιν ὄνομα.

6. Je suis tenté de croire que l'amphictionie de Calaurie serait la plus ancienne, mais la question reste discutée. FARNELL, IV, p. 182-183, après avoir dit que *peut-être* celle de Delphes est la première en date, « The confederacy, which was perhaps the first instance of its type in Greek history ... », ajoute, p. 183, n. a, « Poseidon's Amphictyony at Kalauria might perhaps claim an equal antiquity. » Cf. ci-dessous (*infra*, p. 200) l'opinion de HARLAND qui date d'une époque très ancienne l'amphictionie de Calaurie.

Le nom même d'Anthéla invite au rapprochement¹. Dans le *Bouclier d'Héraclès*, composé entre 590 et 560 par un Thessalien ou par un Thébain², l'auteur nomme Ἀνθη, cité des Myrmidons d'Achille qui fut le roi de la vallée du Spercheios³. Cette Ἀνθη préthessalienne et disparue à l'époque historique⁴ évoque, comme Ἀνθηλή, le mot ἄνθος et Boisacq glose Ἀνθηλή par « floraison »⁵. Il existe en Béotie une ville Ἀνθηδών au bord de la mer⁶ où s'élevait un temple de Déméter et de sa fille avec des statues en marbre blanc. Son nom évoque celui d'Anthéla et le Dictionnaire de Liddell-Scott-Jones le traduit par la floraison⁷. La légende rapporte que la ville était ainsi nommée soit à cause de la nymphe Anthédon — ce qui ne nous apprend rien — soit à cause d'un certain Ἀνθης, qui fut roi de Trézène et qui, s'étant établi en Calaurie, la nomma Ἀνθηδονία⁸. A Patras, en souvenir d'Atheias, fils du roi, Eumélos son père et Triptolème fondent la ville d'Atheia, le « bourg des prés fleuris »⁹, dont l'emplacement n'a pas encore été déterminé¹⁰. Enfin nous connaissons en Laconie une cité, Anthana, qui doit son nom à Ἀνθη, fils de Poséidon, et qui fut tué par Cléoménès, frère de Léonidas, lequel l'écorcha et écrivit des oracles sur sa peau¹¹.

1. ÉT. DE BYZ., *s.v.*, Ἀνθηλή, cite une seconde forme : Ἀνθηήνη.

2. P. MAZON, éd. d'*Hésiode*, Paris, 1928, p. 124-125.

3. *Supra*, p. 125.

4. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 227, n. 3 : « Ἀνθη, Ἀνθεια, verschollene vorthessalische Stadt ».

5. *Dict. étym.*, *s.v.* ἄνθος, p. 62 ; cf. aussi LIDDELL-SCOTT-JONES, *s.v.* Ἀνθηλή : « the silky flower-tufts ».

6. PAUSANIAS, IX, 22, 5.

7. « The flowery one », à quoi il ajoute « i.e. the bee » ; cette ville des abeilles (bee) rappelle les prêtresses-Mélissoi attestées pour Déméter, cf. Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, p. 184, 229 et 522-523.

8. PLUTARQUE, *Quaest. gr.*, 19 : Τίς ἡ Ἀνθηδών, περὶ ἧς ἡ Πυθιάς εἶπε « πῖν' οἶνον τρυγίαν, ἐπεὶ οὐκ Ἀνθηδὼνα ναίεις » (ἡ γὰρ ἐν Βοιωτοῖς οὐκ ἔστι πολύουρος) ; Τὴν Καλαύρειαν, etc. Cf. HARPOCRATION, *s.v.* Καλαύρεια ; le rapprochement est fait par FR. PFISTER, *Relig. Kult.*, I, 1, p. 55.

9. PAUSANIAS, VII, 18, 2-3 ; cf. J. HERBILLON, *Les cultes de Patras*, 1929, p. 32.

10. J. HERBILLON, *l.l.*, p. 4.

11. PHILOSTEPHANOS de CYRÈNE, *F.H.G.*, III, fr. 8, p. 30 ; COOK, *Zeus*, I, p. 74 (n. 4 de la p. 73) renvoie à ROSCHER, I, 369 (STOLL) et à P.W., I, col. 2358 (TÖPFFER).

Ce n'est point par hasard que l'onomastique met en rapports les deux amphictionies. Celle de Calaurie avait pour patron, nous l'avons rappelé, Poséidon, qui était une divinité minyenne¹, et le peuple d'Orchomène faisait partie de l'assemblée². Cette réunion remontait donc à un temps où Orchomène jouait un rôle maritime important et dont Homère a gardé le souvenir³. Orchomène était située en effet à égale distance du golfe de Crissa et de la mer d'Eubée⁴. Elle fut la capitale à l'époque où Thèbes n'était encore rien. « Le commerce indigène et les émigrants venus du Nord avaient créé cette capitale au point où les routes du Nord, venues d'Atalante et des Thermopyles, convergent des dernières collines vers le centre de la cuvette ; les Minyens, sortis de Thessalie, étaient montés du détroit eubéen et du golfe maliaque ; c'est pourquoi leur ville était à la sortie des routes du Nord. Orchomène fut riche, Orchomène fut puissante jusqu'au jour où Thèbes fut fondée »⁵. Elle a auparavant créé un foyer de civilisation qui survit à l'époque mycénienne et qu'attestent la *tholos* d'Orchomène⁶, les bassins de drainage⁷, les ruines de Gla⁸, et celles d'Haliarte⁹. Elle assurait les communications avec le golfe d'Aspra Spitia¹⁰, par Livadia, la Kaki Skala et Stiris¹¹ ou vers le golfe de Crissa ;

1. HARLAND, A.J.A., XXIX, 1925, *The Calaurian amphictyony*, p. 165 ; même opinion dans NOACK, *Ath. Mitt.*, XIX, 1894, p. 474.

2. STRABON, VIII, p. 374 : ἦν δὲ καὶ Ἀμφικτυονία τις περὶ τὸ ἱερὸν τοῦτο ἑπτὰ πόλεων αἱ μετείχον τῆς θυσίας· ἦσαν δὲ Ἑρμιῶν Ἐπίδουρος Ἀΐγινα Ἀθήναι Πρασιεῖς Ναυπλιεῖς Ὀρχομενὸς ὁ Μινύειος ; NILSSON, *Mycenaean orig.*, p. 144-145.

3. HARLAND, *l.l.*, p. 164, date la fondation de l'amphictionie de l'Helladique Récent (1400-1100) ; *id.*, *ibid.*, p. 168 ; BELOCH, I^a, 1, p. 330, n. 1, ne croit pas qu'elle soit antérieure au VIII^e siècle, ce qui me paraît tardif pour la première amphictionie.

4. NILSSON, *Mycenaean orig.*, p. 147-148.

5. V. BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 415-416. A mon avis les Minyens sont venus « du Nord » dans le sens que j'ai indiqué *supra*, p. 123. Sur les Minyens et Orchomène, la bibliographie est considérable et je me borne à rappeler les judicieuses remarques de NILSSON, *Scientia*, LI, 1932, p. 296-297 (*Moderne mythologische Forschungen*).

6. PAUSANIAS, IX, 38.

7. NOACK, *Ath. Mitt.*, XIX, 1894, p. 409.

8. A. de RIDDER, *B.C.H.*, 1894, p. 271.

9. B.S.A., XXVII, 1925-26, p. 82 (AUSTIN) ; *ibid.*, XXXII, 1931-1932, p. 180 et suiv.

10. V. BÉRARD, *l.l.*, p. 372.

11. Selon PAUSANIAS, X, 35, 5, Stiris est bâtie sur une hauteur pierreuse et on y voit un temple de Déméter.

au Nord elle est en relations avec les échelles d'Aulis, Anthedon, Atalante et Thronion¹. Cette prospérité commerciale prit fin sinon après une guerre malheureuse² du moins lorsque les ports de l'Orient, Corinthe, Mégare, Chalcis, déplacèrent au profit de Thèbes le centre du commerce plus rapproché d'eux que ne l'était Orchomène³. Car les Minyens étaient avant tout des marins⁴ et Orchomène fit partie de l'amphictionie calaurienne aussi longtemps qu'elle fut maîtresse des ports de Larymna et d'Anthedon⁵, soit jusqu'au VIII^e siècle peut-être.

C'est à l'imitation de l'amphictionie de Calaurie que les Etats du Nord fondèrent celle des Pyles⁶. La mer relie celle-ci avec Iolcos et l'Eubée ; par terre elle est en rapports avec le Nord et la Thessalie, avec le Sud et la Béotie, soit par Héracléia, soit par la route plus commode d'Atalanti. Comme « Orchomène surveillait le défilé qui amène du Nord-Ouest, avec le Céphise phocidien, les envahisseurs continentaux »⁷, Anthéla, nous l'avons vu⁸, regarde au delà du Spercheios les passages à travers l'Othrys, et, plus près, les deux « pylai » pouvaient donner l'illusion qu'elles la protégeaient contre une ennemi éventuel. Elle fut aussi le siège d'un marché, les *πυλατίδες ἀγοραί* dont parle Sophocle (*Trachiniennes*, 638-9,

1. C. BLEGEN a pu retracer la route d'Argolide en Béotie, qui met en relation les Minyens avec l'Égée (*A.J.A.*, 1920, p. 20).

2. La *Minyade* avait peut-être pour sujet la victoire d'Héraclès sur les Minyens et la prise d'Orchomène, SEVERYNS, p. 183 et suiv.

3. V. BÉRARD, *l.l.*, p. 416.

4. NOACK, *l.l.*, p. 480.

5. HARLAND, *l.l.*, p. 163 et 170.

6. Après la déchéance d'Orchomène ou avant cette chute ? Nous en sommes réduits à des hypothèses. Cependant je croirais que l'amphictionie des Pyles et celle de l'Onchestos se sont constituées après la fin d'Orchomène. La mention d'Onchestos dans le *Catalogue des Vaisseaux* (*Iliade*, II, 506) ne paraît pas une preuve de son antériorité, car le *Catalogue* peut avoir été l'œuvre d'un Béotien vers l'année 600 (*supra*, p. 131, 133). On sait que le vers 506, *Iliade* II, reparaît dans l'*Hymne à Apollon*, vers 230 (SCHMID-STÄHLIN, *Gr. Lit.*, I, 1929, p. 236). Le rôle joué par la Béotie dans les plus importantes amphictionies de la Grèce propre demeure notable.

7. V. BÉRARD, *l.l.*, II, p. 373.

8. *Supra*, p. 185.

éd. Masqueray)¹; on y célébra, tout comme dans les centres fédéraux d'Asie Mineure², des sacrifices et des jeux; on y régla non seulement les affaires communes du sanctuaire, mais encore les différents qui pouvaient dégénérer en discordes.

Un texte de Pausanias resserre encore davantage les liens entre l'amphictionie de Calaurie et celle des Pyles. « Les Trézéniens, dit-il, disent que Calaurie était anciennement consacrée à Apollon, du temps que Delphes l'était à Poséidon et qu'ils échangèrent entre eux le pays. Ils citent encore un oracle : « Qu'importe d'habiter Délos ou Calaurie, la Sainte Pytho ou l'orageux Ténare »³. Plus loin Pausanias rapporte que l'oracle de Delphes appartenait d'abord à Poséidon et à Gê. « Par la suite tout ce qu'avait Gê fut concédé à Thémis et Apollon le reçut en présent de Thémis; en échange de l'oracle il donna à Poséidon l'île de Calaurie située devant Trézène »⁴. En outre, Déméter fut l'épouse chevaline de Poséidon. « On dit, raconte Pausanias, qu'elle eut de Poséidon une fille dont il n'est pas permis de dire le nom aux non initiés, et le cheval Arion »⁵. Cette union divine aurait été consommée en Arcadie selon le texte de Pausanias que nous venons de citer, mais on a déjà rapporté⁶ que des liens primitifs unissaient Déméter et Poséi-

1. Cf. BÜRCEL, p. 144, n. 4, et p. 104, n. 17, 18; SCYMNOS 18, 600-601, ταύτης (sc. Τράχινος) πύλαια δ' ἐστὶν ἐξ ἧς παράλιος ἄγορά δ' ἐν αὐτῇ γίνετ' Ἀμφικτυονική. Sur ce texte, A. HOEFER, *Rhein. Mus.*, N.F., LXXXII, 1933, p. 71.

2. Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, p. 345 et p. 276.

3. II, 33, 2 : Καλαύρειαν δὲ Ἀπόλλωνος ἱερὰν τὸ ἀρχαῖον εἶναι λέγουσιν, ὅτε περ ἦσαν καὶ οἱ Δελφοὶ Ποσειδῶνος. Λέγεται δὲ καὶ τοῦτο ἂντιδοῦναι τὰ χωρία σφᾶς ἀλλήλοις. Φασὶ δὲ ἔτι καὶ λόγιον μνημονεύουσιν Ἰσὸν τοι Δῆλόν τε Καλαύρειαν τε νέμεσθαι, Πυθῶ τ' ἡγαθέην, καὶ Ταίναρον ἡνεμόεσσαν. *F.H. G.*, III, p. 31, fr. 18 : même donnée dans Philostephanos de Cyrène, *ap. scol. Apoll. Rhodes*, III, 1243.

4. X, 5, 3 : Χρόνω δὲ ὕστερον, ὅσον τῇ Γῇ μετῆν, δοθῆναι Θέμιδι ὑπ' αὐτῆς λέγουσιν, Ἀπόλλωνα δὲ παρὰ Θέμιδος λαβεῖν δωρεάν. Ποσειδῶνι δὲ ἀντὶ τοῦ μαντείου Καλαύρειαν ἀντιδοῦναι φασιν αὐτὸν τὴν Τροιζῆνος. De là l'*épiclesis* de Poséidon Ἀμοιβεύς rapporté par LYCOPHRON, scol. 617 (FARNELL, IV, p. 27 et 77, n. 33); on se rappelle qu'un autel est consacré à Poséidon dans la cella du temple, É. BOURGUET, *Ruines Delphes*, p. 247, cf. aussi le règlement de la phratrie des Labyades.

5. VIII, 25, 5 : Τὴν δὲ Δημήτερα τεκεῖν φασιν ἐκ τοῦ Ποσειδῶνος θυγατέρα, ἧς τὸ ὄνομα ἐς ἀτελέστους λέγειν οὐ νομίζουσι, καὶ ἵππον τὸν Ἀρίονα. Cf. aussi *ibid.*, § 4 et ch. 42, 1 sur les relations de Poséidon et de Déméter.

6. Ch. PICARD, *Rev. Hist.*, l.I., p. 22; M. PICARD insiste de nouveau sur le fait

don d'Ogygia, et la version de Pausanias, qu'il doit aux prêtres de Thelpoussa en Arcadie¹, se fonde sur une interprétation alexandrine de la *Thébaïde* et sur un doublet habilement exploité par approximation. Chez Homère, il est seulement dit qu'Arion était de race divine; les Νεώτεροι imaginèrent une filiation plus précise et Arion devint le fils de Poséidon avec comme mère Harpye, selon les uns, Déméter Erinys selon les autres². Mais un autre récit semble bien le premier³. Une scolie homérique⁴ situe la scène en Béotie: « Poséidon étant énamouré d'Erinys et s'étant métamorphosé en cheval, s'unit à elle en Béotie, près de la fontaine Tilphuse. Erinys, enceinte, mit au monde un cheval, qui reçut, à cause de sa valeur, le nom d'Arion. Copreus, roi d'Haliarte, ville de Béotie, le reçut en cadeau de Poséidon ». Il l'offrit à son tour à Héraclès qui avec Arion combattit Cynos dont il fut vainqueur à la course de chevaux, dans le sanctuaire d'Apollon Pagasaïos, situé auprès de Trézène. L'analogie est fondée sur l'homonymie par à peu près de Τιλφοῦσσα en Béotie, dont il existe aussi la forme Τέλφουσα, et de Θέλπουσα en Arcadie⁵.

Il semblerait donc que Poséidon et Déméter régnaient d'abord sur cette région de la Grèce centrale. Tandis que Poséidon, seul, fit avec Apollon l'échange de ses domaines et se retira à Calaurie, Déméter n'a point quitté le pays où elle s'installa en ... venant de Crète. Ce ne sont pas là pures fictions. Poséidon, à l'époque hellénique, est peu connu en Thessalie⁶. Il y porterait l'*épiclèse* d'Ἰμψιος d'après Hesychius⁷ et il passe pour avoir inventé les courses de taureaux, d'où le surnom

dans le c. r. de l'étude d'Albert KLINZ, Ἰερός γάμος, Halle, 1933 (*R.H. Rel.*, CXIV, 1936, p. 109).

1. VIII, 25, 8.

2. SEVERYNS, p. 222 et 69.

3. FARNELL, III, p. 51-52.

4. *Ad. Il.*, XXIII, 346, ABD Gen.; SEVERYNS, p. 220-221 et n. 1.

5. Dont on connaît par LYCOPHRON, 562, la forme adjective Τελφούσιος.

6. D'où, je ne sais pourquoi, HARLAND, *l.l.*, p. 167, n. 7, le dit originaire.

7. HESYCHIUS, s.v. Ἰμψας · Ποσειδῶν ὁ ζῦγιος: cf. FARNELL, *l.l.*, IV, p. 14 et 77, n. 30.

de Poséidon Taureios, indûment attribué puisque l'origine de ces jeux est à la fois crétoise et orientale ¹, ou celui de Pétraïos pour avoir fait jaillir des sources ²; sur les bords du golfe Maliaque où les tremblements de terre fréquents légitimeraient sa présence, il ne possède qu'un sanctuaire, d'époque romaine, à Side ³, tandis que son culte demeure dignement célébré dans sa patrie de Béotie, auprès du lac Copaïs.

Déméter, qui par tant de liens s'apparente à la Grèce centrale, règne sans partage aux Thermopyles. C'est seulement plus tard que le Conseil amphictionique tiendra ses sessions à Delphes et aux Pyles, alternativement. Mais, sauf le cas de force majeure, il se réunira toujours une fois sur deux aux Pyles ⁴. Apollon qui, par ailleurs ⁵, n'avait pas fait scrupule d'évincer un premier occupant, n'a pas tenté de déposséder Déméter dont il a respecté la suprématie. Si les réunions furent équitablement réparties, Apollon n'annexa que Delphes et Déméter est restée la maîtresse de son sanctuaire des Pyles ⁶.

*
* * *

Héraclès n'était pas plus autochtone que Déméter. Sa légende tient cependant une grande place dans la région de l'Oeta. Par un phénomène fréquent dans la religion grecque ⁷, elle a débordé peu à peu de son cadre primitif et Héraclès est devenu dans la vallée du Spercheios le héros le plus célèbre. Ce sont les étapes de cette évolution que nous voudrions retracer, aidés par les récentes découvertes de l'Oeta.

La mort d'Héraclès sur l'Oeta forme en effet le thème

1. Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, p. 343-344 ; *R.E.G.*, XL, 1927, p. 351.

2. PFISTER, *Reliquienkult*, p. 85.

3. *Infra*, p. 281 ; STÄHLIN, *H.Th.*, p. 219.

4. Le passage de STRABON, IX, p. 436, où il est question d'une *πυλαϊκή πανήγυρις* à Iolcos, est interpolé : BÜRGEL, p. 100 (n. 99, n. 1) ; sur les sessions, cf. BOURGUET, *Adm. fin.*, p. 143.

5. Par exemple en Béotie au sanctuaire d'où il chassa le héros Ptoos, dont le refuge vient d'être retrouvé, *B.C.H.*, LIX, 1935, p. 273, *Chronique* (P. LEMERLE).

6. Par la suite, nous verrons (*infra*, p. 222) qu'elle admit Héraclès à siéger auprès d'elle).

7. PFISTER, *Reliquienkult*, p. 106.

principal de toute la légende. Les circonstances qui amènent le fils d'Alcmène à cette fin ... héroïque sont bien connues, puisque Sophocle en a tiré sa pièce fameuse des *Trachiniennes*¹, et que Sénèque n'a pas dédaigné de traiter à son tour le même sujet dans l'*Hercules Oetaeus*². Le récit en a été fait d'une manière identique, à quelques détails près³, par Diodore (IV, 37, 5 à 39, 2) et par Apollodore (*Bibl.*, II, VII, 7).

Après un esclavage de quinze mois auprès d'Omphale⁴, après l'expulsion des Dryopes et la prise d'Oechalie, Héraclès rentre en sa ville de Trachis. Cependant Déjanire a appris que le héros ramène, parmi ses captives, la fille du roi Eurytos, Iole, et qu'il compte l'installer sous son toit. Tour à tour désolée et irritée, elle cherche un moyen pour évincer sa rivale et elle se rappelle le philtre que lui avait remis, au moment de sa mort, le centaure Nessos. Ignorante des effets désastreux qu'il produira, elle se décide à l'employer. Pendant qu'Héraclès remercie par des sacrifices Zeus Kénaïos, il reçoit de sa femme une tunique. L'ayant revêtue sans défiance, il est bientôt pris d'atroces douleurs qui le rendent furieux. Dans son égarement, il précipite Lichas dans le détroit qui sépare l'Eubée du continent et il se fait transporter au sommet de l'Oeta. Là, sur son ordre, son fils Hyllus construit un bûcher que Philoctète allume et sur lequel Héraclès se laisse consumer.

Telle est la vulgate, mais elle est encombrée d'enrichissements

1. Où il combine plusieurs données.

2. TERTULLIEN, *Apolog.*, XV, se moque des représentations de la mort d'Hercule à l'époque romaine. RENAN, *L'Antéchrist*, 2^e éd., Paris, 1873, p. 168, montre parmi les supplices infligés aux chrétiens, « ... Hercule furieux, brûlé sur le mont Oeta, arrachant de dessus sa peau la tunique de poix enflammée ... » et il renvoie à la *tunica molesta* de JUVÉNAL, VIII, v. 235 ; cf. aussi MARTIAL, X, 35, 5. Sur la pièce de Sénèque, cf. L. HERRMANN, *Le théâtre de Sénèque*, Paris, 1924, p. 49-57 (authenticité), p. 319-326 (sources), p. 358-360 (lieu), p. 397-400 (le personnage d'Héraclès).

3. Il y a divergence au sujet d'un oracle d'Apollon, mentionné par DIODORE, ignoré de SOPHOCLE et d'APOLLODORE (*infra*, p. 221).

4. La durée en est discutée : selon SOPHOCLE, *Trach.*, 253, un an ; selon APOLLODORE, II, 6, 2, la servitude fut de trois ans. Cf. C. ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 589, et n. 4.

parasitaires et tardifs. Trois éléments y apparaissent : l'esclavage chez Omphale, la guerre contre Oechalie et la mort sur l'Oeta, dont aucun n'est très ancien.

Le dernier, par lequel nous commencerons, est posthomerique. En effet nulle part Homère ne fait allusion à la fin d'Héraclès¹. Ce qui est sûr, au moins, c'est qu'Héraclès était mortel et les vers de l'*Iliade* (XVIII, 117-119) l'indiquent clairement : « car Héraclès même n'échappa pas à la Parque, malgré l'affection que lui portait Zeus, fils de Cronos, souverain des dieux, mais il dut se soumettre à la destinée et à la cruelle colère d'Héra »². Il semble que la légende du bûcher ait fait son apparition avec la *Petite Iliade* : « ... personne, au moment de la mort d'Héraclès, n'ayant voulu mettre le feu au bûcher sur l'Oeta, ce fut Philoctète qui se chargea de ce soin »³. Hérodote nous apprenait que le Dyras prenait sa source non loin du bûcher (VII, 198)⁴. Tite-Live rapporte qu'en 191 le consul Acilius Glabrio avait offert un sacrifice au héros (XXVI, 30)⁵, mais nous n'en savions guère davantage⁶. Aussi la découverte, en 1918, du bûcher de l'Oeta, et les sondages exécutés en 1919 et en 1920-21, par MM. Pappadakis et Orlandos — s'ils ne furent pas exhaustifs — eurent une grande importance : ils ont montré au moins que la tradition

1. Le témoignage d'ARISTONICOS est formel : (Ar.) HQT en *Odyssée*, XI, 601 (SEVERYNS p. 132) : Οὐ γὰρ οἶδε (sc. Homère) τὸν Ἡρακλέα ἀπηθανατισμένον ; cf. encore SEVERYNS, *ibid.*, p. 175-176 : ARISTARQUE repousse l'idée de la divinisation d'Héraclès.

2. Οὐδὲ γὰρ οὐδὲ βίη Ἡρακλῆος φύγε κῆρα,
ὅς περ φίλτατος ἔσκε Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι ·
ἀλλὰ ἔ μοῖρ' ἐδάμασσε καὶ ἀργαλέος χόλος Ἡρης.

C. ROBERT, *l.l.*, p. 598, n. 2, conteste que ces vers aient quelque rapport avec la mort d'Héraclès, *contra*, NILSSON, *Mycenaeen origin*, p. 198 et note 18. Cependant NILSSON écrit, *ibid.*, p. 204 : « The divinity of Heracles appears to be late, perhaps post-Homeric, although the fact that it is not mentioned by Homer is not absolutely certain proof that it was unknown to his age ».

3. Scolies ABDL Gen, *Iliade*, II, 724 (A. SEVERYNS, *l.l.*, p. 301).

4. *Supra*, p. 63-64.

5. *Supra*, p. 20.

6. C. ROBERT, *l.l.*, p. 597 et suiv., p. 509, n. 5 ; ROBERT rapporte la donnée d'Acousilaos ap. *Philodem.*, mais le mot *πυρ* est une restitution (PHILIPPSON, *Hermes*, LV, p. 270).

reposait sur un fondement solide et ils permettent de la dater approximativement¹.

Le bûcher est situé au lieu dit Μάρμαρα (alt. 1800 m.), sur les pentes dénudées du Ξηροβουνιό της Παυλιάνης, à 2 heures au Nord-Ouest du village de Pavliani (Παύλιανη)². Là, s'étend une sorte de selle allongée, bordée à l'Ouest par un ravin. Elle est placée à 3-4 h. de Trachis, à l'Ouest et à 3/4 d'heure des sources du Gorgopotamos (*planche VII, 2*).

On y distingue trois groupes de constructions :

1° *Le bûcher*. Il a une forme hexagonale, irrégulière, et il est limité par un mur de péribole large de 0 m. 12 à 0 m. 25, endommagé à l'Est, mais très visible sur les autres côtés³, qui mesurent 15 m. à 20 m. de long. Au Nord, un édifice rectangulaire, dont il reste le côté Sud, long de 14 m., l'angle Sud-Ouest et un degré. Il était bâti en calcaire sur des fondations de *poros* et les restes architectoniques épars permettent d'y reconnaître un temple dorique, peut-être *in antis*. Sur la façade Est, deux tambours de colonnes doriques cannelées se voyaient encore : leur diamètre est de 0 m. 567 et ils avaient 20 cannelures (flèche : 0 m. 092 ; profondeur : 0 m. 011). Ici et là, des fragments d'architecture : deux épistyles doriques,

1. Les résultats ont été publiés par les archéologues grecs dans l'Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, V, 1919 (paru en 1922), παράρτημα, p. 25-33 : Ἀνασκαφὴ τῆς « Πυρᾶς » τῆς Οὔτης. Les *Chroniques du B.C.H.*, XLIV, 1920, p. 392-393 ; XLV, 1921, p. 523-524 ; XLVI, 1922, p. 513-514 ; XLVII, 1923, p. 522, renferment des renseignements donnés par l'auteur et qui complètent la publication provisoire. M.P. NILSSON, *Archiv. f. Relig.*, XXI, 1922, p. 310-316 : « der Flammentod des Herakles auf dem Oita » ; *ibid.*, XXII, 1923-24, p. 200 (note de correction) ; *ibid.*, J.H.S. XLIII, 1923, p. 144-148, « Fire-festivals in Ancient Greece ». Les indications de Cook, *Zeus*, II, 2, p. 903-904, sont moins importantes. Etant allé sur place, pendant l'été 1932, j'ai pu, avec l'aide de H. Ducoux, lever un plan plus complet que celui qui avait été publié dans l'Ἀρχ. Δελτ. (cf. fig. 2). Dans l'exposé qui suit, j'ai utilisé les données des articles cités, mais en y ajoutant d'après des notes prises sur les lieux, sans oublier toutefois que la publication définitive revient à N. PAPADAKIS et à A. ORLANDOS.

2. La distance de Pavliani au bûcher donnée par Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 193, est insuffisante.

3. Le μόνον ἔγνη, par lequel les fouilleurs le caractérisent, est donc excessif. J'ai restauré sur le plan la partie orientale, en la représentant par un trait continu. Ce tracé n'est pas hypothétique. Il a été obtenu en joignant les tronçons du mur *in situ* parfaitement visibles et qui ont donné l'alignement.

mesurant l'un 0 m. 965 de long sur 0 m. 56 de large et 0 m. 502 de haut, avec des traces de gouttes, l'autre long de 0 m. 47 et haut de 0 m. 31. J'ai noté aussi un fragment de corniche dorique et des restes de tuiles en marbre. Les archéologues grecs supposent que l'espace compris entre les colonnes et les antes, dont les traces sont visibles, était fermé par un mur de barrière. A l'intérieur de cet édifice, une partie du dallage est conservée, ainsi que le stéréobate, en morceaux, de la statue de culte, sans doute d'époque romaine tardive. Plus au Nord, à 4 m. de là, un soubassement de marbre gris, rectangulaire lui aussi, est surmonté de deux gros blocs évidés (longueur : 1 m. 45 × largeur 0 m. 89 × épaisseur 0 m. 36), brisés en leur milieu, avec des tenons de bardage. Un plan incliné devait y conduire, car on en voit les traces à environ 13 m. au Nord. A l'Est, une grande fondation de calcaire rectangulaire, mesure 6 m. sur 4 m. Quelques orthostates sont encore en place. Ce serait la base d'une statue équestre en bronze de l'empereur Commode¹, car on a trouvé des restes de chevaux et une inscription qui doit faire allusion à une victoire remportée par l'empereur à l'hippodrome². Au Sud, une base de 5 m. de long, avec deux degrés. A l'Est du bûcher, un alignement de blocs correspond à un édifice, mais il n'a pas été dégagé. Enfin, au Sud de cet ensemble, d'autres alignements de pierres se voient à la pointe extrême de la plateforme. Ils affleurent au sol et ils n'ont pas été fouillés. Je ne saurais donc dire si ce sont des chapelles pour ex-voto ou de petits bûchers.

2° *La stoa*. A 150 m. au Nord du bûcher³ s'étend une grande

1. *B.C.H.*, XLVI, 1922, *Chronique*, p. 513.

2. Je n'ai pas revu ces textes. Par une lettre en date du 15 octobre 1935, M. PAPPADAKIS a eu l'obligeance de me faire savoir qu'il les avait jadis déposés à l'école de Pavliani (où je ne les ai pas vus). Il lisait seulement les mots : Κόμμοδος et ἱπποδρόμ[... Pour le culte dont Commode honorait Héraclès, cf. les textes rassemblés par C. ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 432 et n. 7 ; J. BAYET, *Orig. Herc. Rom.*, p. 450.

3. L'espace intermédiaire n'a pas fait l'objet de sondages.



Fig. 2. — Le bûcher d'Héracles sur le mont Oeta.

stoa, longue de 32 m. 50 sur 5 m. de profondeur. Ouverte à l'Est, elle se compose d'un mur de fond mal dégagé encore ¹ et d'une colonnade en marbre gris, dont tantôt deux assises (hauteur totale : 0 m. 70), tantôt trois assises (hauteur totale : 1 m. 10) sont visibles. Sept bases de colonnes sont en place : l'une d'elles, à l'angle Nord-Est, est haute de 0 m. 39 au-dessus du sol, et elle mesure 0 m. 61 en façade sur 0 m. 535 de côté. Elle porte à sa partie supérieure deux entailles rectangulaires distantes de 0 m. 195 l'une de l'autre ; chacune d'elles est longue de 0 m. 055, large de 0 m. 05 et profonde de 0 m. 03. La *stoa* était divisée en six compartiments intérieurs par des murs perpendiculaires au mur de fond, mais qui ne correspondent pas aux bases des colonnes. Les dimensions des chambres ainsi formées varient de telle sorte que les pièces les plus larges soient séparées par une autre plus étroite. Dans deux des chambres se voit une base de colonne ou de pilier, large de 0 m. 90 sur 1 m. 15 et haute de 0 m. 27. Les sondages, insuffisants et non terminés à l'angle Sud de la *stoa*, ne permettent pas de rien affirmer sur la destination de ces pièces : c'étaient peut-être des logements pour les visiteurs ou pour les prêtres. La surface du sol est parsemée de fragments de tuiles et de couvre-joints : certains portaient les lettres d'assemblage A à Φ et des timbres avaient des inscriptions au nom de IHPA H[ρακλέους et IHPOΣ H[ρακλέους. Enfin, de nombreux tessons à vernis noir furent recueillis.

3° A l'extrémité Nord se voient les restes d'un édifice non complètement fouillé, mais dont on distingue le plan rectangulaire. Il était bâti en blocs de *poros* très délité, avec quelques dalles de marbre mal dégrossi. Assis sur un rocher qui forme une espèce de guette, il se divise en deux compartiments. Peut-être faut-il y reconnaître un *Philoctétéion* ². Dans le

1. A l'Ouest il est isodome et les fondations reposent sur des blocs de *poros*, ce qui fait supposer au moins deux états dans la construction.

2. B.C.H., XLVII, 1922, *Chronique*, p. 513.

Philoctète (1431-1433), Héraclès, en remettant ses armes à Néoptolème, fait promettre à Philoctète de venir consacrer, après la prise de Troie, la moitié du butin qu'il aura reçu, et cette offrande sera faite auprès du bûcher¹, ce qui rend vraisemblable l'identification proposée.

Ces constructions n'appartiennent donc pas à une seule époque, mais leur date s'espace depuis les temps archaïques jusqu'aux temps romains, comme l'ont prouvé, non seulement l'inscription de Commode², mais aussi des monnaies et les trouvailles du bûcher.

C'est en effet à l'intérieur du bûcher central, qui a l'aspect d'une cuvette, délimitée par un mur d'époque romaine, rappelant un rebord de coupe, qu'ont été exhumés les documents les plus anciens. A l'intérieur du mur, où il n'y avait que des cendres, dont l'épaisseur atteignait 0 m. 30 à 0 m. 80, il n'a pas été possible de distinguer des couches stratigraphiques. Cependant, d'après le lieu d'origine des trouvailles, la partie centrale paraît avoir été la plus ancienne, et elle formait comme le noyau du bûcher, tandis qu'à la périphérie les foyers datent de l'époque romaine. Pêle-mêle, on a retrouvé des objets de métal et de terre cuite, consacrés comme ex-voto et brûlés, et aussi des ossements d'animaux³.

Le bûcher d'Héraclès sur l'Oeta appartient donc au type connu des autels construits avec les résidus des sacrifices; c'est un autel de cendres. De même l'autel de Zeus à Olympie qui aurait été érigé par Héraclès Idéen, est constitué par la cendre des victimes sacrifiées à Zeus⁴. L'autel de Gê à Olympie

1. La traduction de MASQUERAY, éd. de SOPHOCLE, Paris, 1924, t. II, conforme à celle de SCHNEIDEWIN (ap. éd. É. Tournier, Paris, 1867) : « *Sur l'emplacement de mon bûcher* » est légèrement inexacte, car SOPHOCLE a écrit : πρὸς πυρὸν ἐμὴν.

2. *Supra*, p. 208, note 2.

3. Mais non des ossements humains. Ce détail donné par erreur dans la *Chronique* du B.C.H., XLIV, 1920, p. 392, avait été rectifié dans la *Chronique* suivante (B.C.H., XLV, 1921, p. 523). Fr. STÄHLIN indique plus vaguement des « Knochenreste », *H. Th.*, p. 193.

4. L'étude de cet autel vient d'être reprise par Hans SCHLEIF, *der Zeus Altar in Olympia, Jahrbuch*, XLIX, 1934, p. 139-156.

encore, celui d'Héra ont le même caractère¹. Plus près de l'Oeta, Pausanias cite à Thèbes le bûcher d'Apollon Σπόνδιος².

Les restes des offrandes, actuellement au musée de Thèbes, se répartissent en plusieurs catégories.

1^o *Objets de terre cuite* : fragments de *pithoi* ayant subi l'atteinte du feu. Des tessons à vernis noir³ sont plus remarquables, car quatre d'entre eux portent, en lettres archaïques, des dédicades à Héraclès : 1) 'Ερακλεῖ; 2) 'Ερα[κλεῖ; 3) et 4) 'Ερακλεῖ | ἀ]νέθε[κε⁴. Enfin je mentionne quelques fragments de figurines très endommagés.

2^o *Objets en métal* : des clous, de taille diverse, en bronze et en fer; des épées courtes, des poignards, des haches courtes, des pointes de lance, des faucilles et des broches; des anses de vase; des osselets en bronze; des anneaux et des bagues. Parmi celles-ci, l'une d'elles, en forme de bague à étrier, ellipsoïdale, porte sur une plaque (hauteur : 0 m. 025; largeur : 0 m. 021; épaisseur : 0 m. 003) la dessin gravé d'une tête d'Héraclès vue de profil et regardant vers la gauche, coiffée de la peau de lion. Sur une autre, une figure d'*héniochos* conduisant un bige⁵.

3^o Des statuettes et des fragments de statuettes : ce sont les objets les plus intéressants.

I. Statuette d'Héraclès (*planche VIII, 1*). Les jambes sont brisées. Hauteur : 0 m. 093; largeur : 0 m. 025; épaisseur : 0 m. 017⁶.

1. PAUSANIAS, V, 13, 8; 14, 8; 15, 8.

2. Ou Σπόνδιος, PAUSANIAS, IX, 11, 7; 12, 1. La confusion entre σποδία = cendre et σπονδή = libation, convention, est visible. Citons encore les autels de Samos, H. SCHLEIF, *l.l.*, p. 143 et suiv., et *Ath. Mitt.*, LVIII, 1933, p. 146-173 (en collaboration avec E. BUSCHOR) et *ibid.*, p. 174-210. En Asie Mineure, Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, p. 46, a supposé (atténuation, *ibid.*, p. 110) qu'il y avait à Claros, « comme au Didyméion de Milet, un grand autel élevé avec la cendre des sacrifices et consacré à Héraclès », PAUSANIAS, V, 13, 11. Sur l'autel de Pergame, H. SCHLEIF, *Jahrb.*, *l.l.*, p. 144-145; sur celui de Didyme, *id.*, *ibid.*, p. 148.

3. *Supra*, p. 209.

4. 'Αρχ. Δελτίον, *l.l.*, p. 31 (PAPPADAKIS); *B.C.H.*, XLIV, 1920, *Chronique*, p. 392; XLVII, 1923, *Chronique*, p. 522.

5. *B.C.H.*, XLVI, 1922, *Chronique*, p. 513.

6. *B.C.H.*, XLIV, 1921, *Chronique*, p. 392, n. 7.

Héraclès imberbe¹, debout, « en action violente »², brandit la massue ; le bras droit est à demi replié et la main fermée tenait la massue ; le bras gauche est allongé, le poing fermé. Les cheveux sont crépus, les arcades sourcilières très accentuées, les lèvres figurées par un bourrelet. Sur la poitrine, le sternum est indiqué par une ligne profonde ; sous les seins, sommairement indiqués par deux cercles, deux plis aponévrotiques ; les aines sont accentuées par deux traits. Le dos est creux et les fesses saillantes. Le pied gauche, conservé (long. : 0 m. 035) porte sous la plante un tenon qui servait à maintenir la statuette droite.

II. Autre statuette d'Héraclès (*planche VIII*, 2). Intacte. Hauteur : 0 m. 10 ; largeur : 0 m. 017 ; épaisseur : 0 m. 012. Debout, dans la même attitude que précédemment, le corps portant sur la jambe gauche en avant, Héraclès tend le bras gauche comme pour viser ; le bras droit est replié et la main fermée tenait sans doute la massue (on voit l'ouverture dans laquelle s'emboîtait la massue). On remarquera le nez placé dans le prolongement du front, l'exophtalmie, les arcades sourcilières accentuées ; les cheveux et la barbe se faisant suite forment une coiffe avec une mentonnière. La poitrine, partagée par un trait vertical, est marquée de quatre traits horizontaux ; le nombril, en forme d'accent circonflexe, est encadré comme par un *koppa*.

Ces deux statuettes rappellent les statuettes de bronze d'Olympie ou celle du Louvre (Mantinée ?) ou celle qui a été récemment découverte à Pérachôra³. La plus petite de ces statuettes paraît la plus archaïque, tandis que la pre-

1. Comme sur la métope de Sélinonte.

2. *B.C.H.*, *l.l.*, p. 393.

3. Sur celle-ci, cf. Ch. PICARD, *Sculpture grecque*, I, p. 468, fig. 138 et p. 471, n. 1 (renvoi à Payne, *J.H.S.*, LIV, 1934, p. 163 et suiv.). L'Héraclès de l'Oeta rappelle aussi la statuette Bénaki publiée par PAYNE (*l.l.*, *ibid.*, fig. 1) : même traitement des cheveux et de la barbe, même cercle pour indiquer les seins, et mêmes traits aponévrotiques ; enfin les unes comme les autres portent des tenons de fixation. — Une erreur dans la mise en place du cliché a fait disparaître la main gauche.

mière peut dater du début du ^ve siècle ¹. Elle est donc à peu près contemporaine de l'Héraclès du Louvre, publié par M. Charbonneaux ² qui avait déjà fait le rapprochement avec l'Héraclès oetéen ³.

III. Fragments de statuettes (Héraclès).

a) Main. Long. : 0 m. 041 ; haut. (aux phalanges) : 0 m. 03. Main droite à demi repliée. Les doigts sont traités de façon sommaire. Sous la main, non travaillée, une petite entaille pour attacher un objet (la massue ?)

b) Main droite brandissant une massue (haut. de la main : 0 m. 059 ; largeur aux phalanges : 0 m. 044). Elle a été très endommagée par le feu (*planche VIII*, 3).

c) Bras et main tenant une massue (*planche VIII*, 4) en deux morceaux recollés. Haut. du bras : 0 m. 077 ; long. de la massue (amovible) : 0 m. 079. La massue est figurée par un cylindre effilé à l'une des extrémités et renflé à l'autre, auquel sont appliquées des boules figurant les nœuds ⁴. La main est fermée et le pouce droit replié contre le médius.

d) Bras droit et main droite, endommagés. Haut. du bras : 0 m. 135 ; épaisseur du biceps : 0 m. 028. La main droite était ouverte ; le pouce, bien travaillé, porte l'indication des phalanges. Les ongles sont bien dessinés et les lignes de la main tracées. Sur le bras, les veines font saillie.

e) Fragment de massue, en partie creuse. Hauteur : 0 m. 014 ; épaisseur entre deux nœuds : 0 m. 026, aux deux nœuds : 0 m. 047. La tige n'est pas circulaire, sa surface présente des méplats sur lesquels les nœuds font saillie et semblent des bourgeons qui jaillissent, rappelant la massue devenue olivier à Trézène ⁵.

1. *B.C.H.*, XLIV, 1920, *Chronique*, p. 392 et n. 7.

2. *Mon. Piot*, XXIX, 1927-1928, p. 137-147 et pl. IV.

3. D'après l'*Arch. Deltion* de 1929, avec la plus petite des statuettes qu'il considérait avec raison comme plus archaïque que celle du Louvre.

4. Cf. *Olympia, Bronzefunde*, p. 78 (FURTWAENGLER).

5. A. J. REINACH, *Rev. Hist. Rel.*, LXIX, 1914, p. 353 et n. 2.

f) Plaquette de bronze découpée, figurant un sphinx assis vers la gauche (*planche VIII, 5*). Hauteur : 0 m. 148 ; épaisseur : 0 m. 001 ; largeur : 0 m. 09. Sur l'une des faces, les détails du front, l'œil, la bouche sont indiqués d'un trait fin. Trou de suspension au milieu, qui forme le centre de gravité. M. Picard signale ¹ des plaques toutes semblables « en Crète, à l'Heraeon d'Argos, à l'Apollonion de Bassae, à l'Acropole d'Athènes, jusque dans les sanctuaires de Zeus en Épire et en Acarnanie, etc... ». Pour celles d'Acarnanie, cf. F. Courby-Ch. Picard, *Recherches archéologiques à Stratos d'Acarnanie*, Paris, 1924, p. 101-102. Celle de l'Oeta paraît antérieure au début du v^e siècle ².

g) Statuette de cheval géométrique en bronze ³. Haut. : 0 m. 056 ; largeur : 0 m. 031. Sur le dos de l'animal, un anneau de suspension ; la plaque sur laquelle il se tient est creusée. Le type de ces animaux est bien connu par les trouvailles d'Olympie, de Tégée, auxquelles on ajoutera celles de Phères ⁴.

h) Une fibule à perles en bronze haute de 0 m. 032, large de 0 m. 04, qui pouvait recevoir cinq perles.

i) Un didrachme d'argent archaïque d'Égine ⁵ permet, comme la plupart de ces objets, de dater les débuts du culte du milieu du vii^e siècle ⁶.

Peut-être le nombre de ces objets paraîtra-t-il restreint. Cette modicité s'explique par deux raisons : d'abord, il est très probable qu'avant la recherche archéologique il y eut des fouilles clandestines. En outre, la combustion complète à laquelle étaient soumises les offrandes n'a permis qu'à quel-

1. *Sculpt. gr.*, I, p. 497-498.

2. Cf. aussi la plaque découverte à la Pnyx, H. THOMPSON, *Hesperia*, V, 1936, p. 177 et suiv. et fig. 22.

3. *B.C.H.*, XLV, 1921, *Chronique*, p. 524.

4. *Recherches archéologiques à Phères de Thessalie*, planche XIX.

5. *B.C.H.*, XLVI, 1922, *Chronique*, p. 514, n. 1.

6. HEAD, p. 396 ; BABELON, II, 1, p. 646 et suiv.

ques-unes de parvenir jusqu'à nous et elle a entraîné la destruction du plus grand nombre.

Ces résultats, qu'on souhaiterait plus complets, nous apportent cependant de précieuses indications sur l'origine du mythe.

Avant la fouille de l'Oeta, on l'expliquait par des influences de l'Asie Mineure. Frazer surtout a défendu cette opinion ¹ en rappelant que « la ville de Tarse, en Cilicie, avait été fondée par un certain Sandon que les Grecs identifièrent à leur Héraclès ; dans les fêtes qui se célébraient en son honneur, on brûlait sur un grand bûcher une effigie du dieu ou du héros ». Il ajoute ² que le surnom de Sandon fut donné à Héraclès « et l'origine devrait être cherchée dans un vêtement de lin, nommé sandyx, en tissu léger et diaphane » ³. Ainsi la légende d'Héraclès, montant pour mourir sur un immense bûcher, accentuait le parallélisme entre l'Héraclès Sandon, efféminé, de Lydie et le Sardanapale assyrien. Frazer a même reconnu une influence phénicienne ⁴ et il s'est en quelque sorte rallié, sans l'affirmer expressément, à la théorie de V. Bérard sur Héraclès Melqart ⁵.

Cette interprétation, acceptée avec des réserves par Farnell ⁶, a le mérite de considérer l'analogie entre deux rites ; mais elle n'est pas satisfaisante. Sans doute, comme nous le verrons, l'épisode d'Omphale semble avoir été annexé par la Grèce, sans doute aussi le mythe de la crémation d'Héraclès, nous l'avons vu, n'est-il pas très ancien. Mais si le développement de la légende a été favorisé par des phénomènes volcaniques en Asie Mineure, comme le croit Frazer, l'argument ne vaut

1. *Rameau d'or*, trad. fr. III, 1911, p. 420 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 421.

3. Cf. en effet BOISACQ, *Dict. étym.*, s.v. σάνδυξ ou σάνδιξ « vermillon », d'où « vêtement teint ».

4. *Adonis*, trad. Lady Frazer, Paris, 1921, p. 90.

5. *L.I.*, p. 90 : « Avec la légende, les Grecs ont aussi emprunté la coutume de brûler le dieu, car, aux fêtes en l'honneur d'Héraclès, on avait l'habitude d'embraser un bûcher en l'honneur de la mort du héros sur le mont Oeta ». W.W. TARN, *Class. Rev.*, XLIII, 1929, p. 52-55, a même voulu montrer, d'après *C.I.G.*, 4673, que le culte d'Héraclès Sandon avait passé d'Asie Mineure en Kurdistan.

6. *Greek hero cults*, p. 166 ; cf. M.P. NILSSON, *J.H.S.*, XLVIII, 1923, p. 144, n. 5.

pas sur les bords du golfe Maliaque. Enfin, et la remarque est d'importance ¹, « Il semble bien que les grands cultes d'Héraclès en Asie Mineure étaient des cultes divins, en face desquels on ne trouve à citer nulle part un culte du fils d'Alcmène ayant une véritable importance ». Comme on l'a judicieusement observé ², « la légende d'Héraclès s'est parfaite, à une époque relativement tardive, de l'épisode final du bûcher de l'Oeta qui paraît avoir rapport avec le mythe de Sandon, mais Sandon est de Cilicie, et le thème mythique, en lui-même, est antérieur à cette influence orientale ». Même en alléguant les rapports des rois orientaux, tel Midas, avec Delphes au VIII^e siècle ³, on n'explique pas pourquoi l'Oeta fut choisi, de préférence à toute autre montagne, pour la cérémonie funèbre par laquelle s'achevait la vie terrestre du héros.

Il me semble que la découverte du bûcher permet de tenter une hypothèse ⁴.

Il existe en effet, dans la Grèce centrale, plusieurs lieux de culte où l'on constate des crémations analogues ⁵. L'un des plus importants était celui de Platées, où, au moins tous les sept ans, étaient célébrés les *Petits Daidala* (Δαίδαλα) ⁶, et tous les soixante ans les *Grands Daidala*, auxquels prenaient

1. H. SEYRIG, *B.C.H.*, LI, 1927, p. 189.

2. L. GERNET, *Le génie grec dans la religion* (en collaboration avec A. BOU-LANGER), Paris, 1932, p. 10.

3. *Cambridge Anc. Hist.*, III, p. 188 (E.H. MINNS).

4. Malgré NILSSON, *J.H.S.*, l.l., p. 148 : « An answer to the questions (posées par ces rites de feu) raised here cannot be given, and it is impossible to proceed beyond suppositions, which may be ingenious, but are in fact very uncertain, perhaps arbitrary ».

5. NILSSON, *Archiv. f. Relig.*, XXI, 1922, p. 313, l'a rappelé ; il l'expose plus longuement dans son article déjà cité, *J.H.S.*, XLIII, 1923, p. 144-148 ; les faits rassemblés par NILSSON avaient été indiqués par Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, p. 285, n. 4, qui a repris un point particulier de la question, *Rev. Hist. Rel.*, CVII, 1933, p. 137-154 : « Les bûchers sacrés d'Éleusis », notamment à la p. 153.

6. PAUSANIAS, qui donne ce chiffre d'après son exégète (IX, 3, 3) ὡς ἔφασκον ὁ τῶν ἐπιχωρίων ἐξηγητῆς, ajoute aussitôt que l'intervalle entre deux fêtes lui paraît avoir été moins long : ἀληθεῖ μέντοι λόγῳ, δὲ ἐλάσσονος, καὶ οὐ τοσούτου χρόνου. Cf. aussi NILSSON, *Griechische Feste*, p. 50-56 ; V. BÉRARD, *Phéniciens et Odyssée*, II, p. 411-412 ; KERN, *Relig.*, I, p. 66 ; PLUTARQUE, *Moralia*, περὶ τῶν ἐν Πλαταιαῖς Δαιδάλων, et sur le texte, DECHARME, *Mél. Weil*, Paris, 1898, p. 111-116.

part tous les Béotiens et les habitants de Coronée, de Thespies, de l'anagra, de Chéronée, d'Orchomène, de Léviaia et de Thèbes. L'épisode essentiel — il faut le rappeler — avait lieu au sommet du Cithéron où était préparé « un autel en poutres de bois équarris, entassées les unes sur les autres à la manière d'un édifice en pierres. Une certaine hauteur atteinte, on ajoute des broussailles »¹. La cérémonie commence par le sacrifice à Héra d'une vache et d'un taureau, puis les victimes, remplies de vin et de parfums, sont brûlées sur l'autel avec les *dai-dala*. Le feu consume le tout et il se fait une grande flamme visible de très loin².

En Phocide, à Hyampolis, il y aurait eu, croit M. Nilsson³, lors des Ἐλαφηβόλια célébrées en l'honneur d'Artémis, un immense bûcher où l'on brûlait pêle-mêle divers objets. Mais à Tithorée, l'analogie devient plus étroite avec l'Oeta, car, lors des fêtes d'Isis, les victimes sont précipitées vivantes sur un bûcher⁴. A Éleusis, il y avait peut-être un bûcher sacré au *Ploutonion*⁵.

1. PAUSANIAS, IX, 3, 4 : Εὐτρέπιστα δὲ σφισιν ἐπὶ κορυφῇ τοῦ ὄρους βωμός · ποιοῦσι δὲ τρὸς τοὶς δὲ βωμόν · ξύλα τετράγωνα ἀρμόζοντες πρὸς ἄλληλα συντιθέασιν κατὰ ταῦτα, καὶ εἰ λίθων ἐποιοῦντο οἰκοδομίαν · ἐξάραντες δὲ ἐς ὕψος φρύγανα ἐπιφέρουσιν. Le mot φρύγανα rappelle le vers de CALLIMAQUE, III, *Hymne à Artémis*, 159 : Οὐ γὰρ ὁ γε φρυγίη περ ὑπὸ δρυὶ γυῖα θεοθεῖς | παύσας ἀδηφάγης. E. CAHEN note (*Commentaire explicatif des Hymnes*, Paris, 1930, p. 127) que « le sommet de l'Oeta, d'après les scolastes, portait le nom de Φρυγίη ; c'est un détail d'érudition absconse, comme il s'en voit beaucoup chez LYCOPHRON et peu chez CALLIMAQUE. Le bûcher d'Héraclès est fait, pour une part, des chênes de l'Oeta (SOPHOCLE, *Trachin.*, 1195...) » ; je crois que le détail de CALLIMAQUE, qu'il a emprunté je ne sais d'où, répond bien à un fait réel, les broussailles que l'on entasse au sommet du bûcher en bois de chênes pour l'enflammer.

2. J'ai eu l'occasion, pendant l'été de 1933, de monter au sommet du Cithéron, mais je n'y ai rien retrouvé d'antique.

3. *Griechische Feste*, p. 223 ; il convient cependant que le fait n'est que probable « ein solches Opfer zu postulieren », d'après PAUSANIAS, X, 1, 6 et 35, 9 ; PLUTARQUE, *Moralia, Mulierum virt.* 2 (p. 244 A) ; SCHÖBER, p. 82.

4. PAUSANIAS, X, 32, 14 ; NILSSON, *Griechische Feste*, p. 154 et suiv. et *J.H.S.*, LI, p. 144 ; SCHÖBER, p. 42 ; NILSSON, *Griech. F.*, p. 155, conjecture avec vraisemblance qu'Isis a supplanté une déesse hellénique et peut-être Artémis Laphria.

5. Ch. PICARD y situerait le bûcher de Capaneus, dont le tombeau était sur la voie sacrée, PAUSANIAS, I, 33, 1. M. PICARD a noté que PAUSANIAS ne mentionne pas celui de Capaneus à part (*Rev. Hist. Rel.*, CVII, 1933, p. 138, n. 7) ; mais PAUSANIAS a indiqué Thèbes comme lieu de la mort de Capaneus, auprès des portes Elektraï (IX, 8, 3) où il avait été frappé de la foudre : καὶ ταύτῃ Καπανέα τὸν Ἰππώνου βιαιοτέρως ποιοῦμενον πρὸς τὸ τεῖχος τὰς προσβολὰς βληθῆναι κεραυνῷ λέγουσιν.

La tradition de ce bûcher, dont parle Euripide (*Suppl.*, 860)¹, s'était maintenue si forte qu'en l'année 20 av. J.-C. un prêtre bouddhiste monta sur le bûcher... Mais c'est le rituel d'Artémis Laphria, sur lequel nos informations sont plus complètes, qui offre les plus grandes ressemblances avec celui de l'Oeta. A Patras, nous apprend Pausanias², le sanctuaire d'Artémis est situé sur l'acropole ; la cérémonie consiste d'abord dans la construction d'un bûcher placé sur l'autel. Après une procession, les victimes sont jetées vivantes dans les flammes³. Nous retiendrons que ces victimes sont de trois sortes⁴ : ce sont d'abord des oiseaux, et probablement de la volaille, puisqu'il s'agit d'espèces que l'on mange, τοὺς ἐδωδίμους, à la rigueur du gibier à plumes, puis des victimes de toutes sortes, ἑρεῖα ὁμοίως ἅπαντα, et par là, il faudrait entendre « toutes les victimes de gros et de petit bétail »⁵, enfin des animaux sauvages.

A l'Oeta, la fouille a révélé, comme on l'a dit, la présence d'ossements animaux⁶, mais il est fâcheux que leur nature n'ait pu être précisée davantage. Faut-il inférer de la présence d'une statuette de cheval que les grands quadrupèdes n'étaient pas exclus ? Je n'oserais pas l'affirmer, encore que la proximité de la Thessalie, centre d'élevage de chevaux, rende l'hypothèse tentante. Comme aux Daidala ou aux Laphria, la crémation est complète⁷ et c'est, avons-nous dit⁸, pur hasard que des débris aient échappé à ce rite holocaustique. Mais, parmi les victimes consumées, se trouvaient des statuettes d'Héraclès : il y avait donc une cérémonie commémorative⁹ et Héraclès

1. Cité par Ch. PICARD, *l.l.*, p. 142.

2. VII, 18, 8 ; cf. J. HERBILLON, *Les cultes de Patras*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1929, p. 64-73 (le texte de PAUSANIAS est traduit p. 64-65) ; NILSSON, *Griechische Feste*, p. 218 ; *J.H.S.*, *l.l.*, p. 144.

3. PAUSANIAS ne dit pas si l'autel était sans cesse accru des cendres accumulées.

4. HERBILLON, *l.l.*, p. 70-71.

5. HERBILLON, *l.l.*, p. 71.

6. *Supra*, p. 210, n. 3.

7. Pour les Daidala, V. BÉRARD, *l.l.*, p. 413, avait noté le fait ; pour les Laphria, HERBILLON, *l.l.*, p. 73.

8. *Supra*, p. 214-215.

9. On pourrait rappeler, pour de telles commémorations, l'enterrement du

était brûlé... en effigie. Voilà donc deux sortes d'offrandes qui sont dédiées simultanément, et le parallélisme est complet avec les Daidala, où les petits δαίδαλα ne sont autre chose que des statuettes de bois, des poupées offertes à Héra ¹. Pausanias explique la fête comme un mariage, et elle rappellerait le siratagème imaginé par Zeus pour faire quitter à Héra sa retraite eubéenne ². Mais, comme on l'a reconnu depuis longtemps ³, ce sont là des fêtes en l'honneur de la végétation, ou, si l'on préfère, des rites agraires. Il en est de même pour le sacrifice de l'Oeta. Les victimes que, dans les temps archaïques, les dévots offrent en même temps que les statuettes, ne s'adressaient pas, primitivement, au fils d'Alcmène. A leur insu, les fidèles honoraient une divinité tout autre, qui, rendue propice par les offrandes, devait favoriser les récoltes ⁴. Pour expliquer cette cérémonie devenue incomprise, l'esprit inventif des exégètes grecs n'est pas resté court. Strabon nous rapporte, d'après eux certainement, qu'Héraclès était honoré par les Oetéens comme destructeur des sauterelles ⁵. Mais ce n'est là qu'une histoire imaginée peut-être par l'analogie avec l'Apollon

Christ, dans la Grèce moderne, le soir du Vendredi-Saint, lors de la cérémonie de l'Épitaφιος.

1. PAUSANIAS, IX, 3, 3 : Δαίδαλον γάρ δὴ καὶ τὸ ξόανον αὐτὸ ὀνομάζουσιν.

2. PAUSANIAS, IX, 3, 1.

3. MANNHARDT, cité par M.P. NILSSON, *Griech. Feste*, p. 54-55 ; O. KERN, *Relig.*, I, p. 66 et suiv.

4. L. GERNET, *l.l.*, p. 58, a fait la comparaison et, fort judicieusement, écrit que : « le mythe du bûcher d'Héraclès sur l'Oeta est le souvenir de ces rites annuels dont la tradition populaire ne s'est pas perdue. » Cf. aussi NILSSON, *Mycenaean origin*, p. 205. Outre les exemples rappelés plus haut, nous connaissons d'autres substitutions analogues : Ch. PICARD a fait observer que l'offrande des porcs aux Thesmophories était un vieux rite dont le sens échappait aux Athéniens, qui « avaient inventé, pour l'expliquer, l'ensevelissement du troupeau de porcs d'Eubouleus dans la faille ouverte pour et par le rapt de Coré. » (*Rev. Hist. Rel.*, C, 1929, p. 82, n. 1).

5. STRABON, XIII, p. 613 : Καὶ γὰρ ἀπὸ τῶν παρρόπων, οὓς οἱ Οἰταῖοι κόρνοπας λέγουσιν, κορνοπίωνα τιμᾶσθαι παρ' ἐκείνοις Ἡρακλῆα ἀπαλλαγῆς ἀκριδῶν χάριν. Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 81, n. 1 ; FARNELL, *Greek hero cults*, p. 151-152 ; cette vertu sera, si j'ose dire, appréciée des Romains, car Héraclès paraît à Métaponte comme le destructeur des sauterelles ; à Crotone, il est le chasseur des mouches et, entre Locres et Rhégion, il est l'ennemi des sauterelles (J. BAYET, *Orig. Herc. Rom.*, p. 411 et p. 453 ; cf. aussi *ibid.*, p. 15, p. 23 et p. 28). Le rapprochement qui a parfois été fait avec l'inscription de Larissa (*I. G.*, IX, 2, 1020) n'est pas fondé, car le texte proposé, et... surtout restitué, ne mérite aucune créance. Sur Héraclès Κορνοπίος, STURTEVANT, *Class. Philol.*, VII, 1912, p. 257.

Παρνόπιος¹ ou due au souvenir des animaux funestes détruits par Héraclès.

C'est bien plutôt son passé qui prédisposait Héraclès à recevoir un culte agraire, et à le remplacer, sur l'Oeta. N'était-il pas, comme l'a rappelé M. Ch. Picard², un « ancien génie protecteur de la végétation »³. Pausanias raconte qu'il a rapporté le peuplier blanc de Thesprotie en Grèce⁴, tout de même que l'olivier⁵. Sophocle ne l'a pas oublié puisque, dans les *Trachiniennes*, Héraclès, au moment de sa mort, prescrit à Hyllos d'élever le bûcher en chênes et « en sauvages oliviers mâles »⁶. Après quoi, il est piquant de songer qu'on ne trouve, auprès du bûcher ni chênes, ni peupliers, ni non plus l'olivier, et que le culte rendu au protecteur de la végétation fut l'une des causes principales du déboisement de cette région⁷. Mais nous apprenons que Héraclès possède à Trachis un jardin merveilleux⁸, ce qui a pu faire naître l'idée du rapprochement avec le jardin des Hespérides⁹ ou a été imaginé d'après cet exploit. Mais on n'oubliera pas que l'Héraclès dieu des pommes a son sanctuaire en Béotie, à Thèbes, si nous en croyons Pollux¹⁰,

1. PAUSANIAS, I, 24, 8 ; sur ces traits communs à Héraclès et à Apollon, cf. Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, p. 388-9.

2. R.É.G., XL, 1927, p. 357-358, p. 364.

3. Cf. aussi Miss J. HARRISON, *Themis*, Cambridge, 1912, p. 364-5.

4. V, 14, 3 : Héraclès l'avait découvert sur les bords de l'Achéron.

5. Héraclès l'avait rapporté du pays des Hyperboréens : PINDARE, *Ol.*, III, 11 et suiv. ; PAUSANIAS, V, 7. Or l'olivier était un arbre méditerranéen, voilà qui fait bien voir que l'Hyperborée n'est qu'un doublet de la Crète (R. VALLOIS, *R.É.A.*, XXVIII, 1926, p. 308-309 ; Ch. PICARD, *Rev. Arch.*, 1927, I, p. 349 et suiv.) ; J. BAYET, *Mél. Arch. Hist.*, XL, 1923, p. 80, avait montré que l'« union d'Héraclès avec l'olivier » est antérieure aux jeux olympiques, « peut-être même primitive. »

6. ἄρσεν' ... ἄγριον ἔλαιον (*Trachin.*, 1196-1197). SÉNÈQUE n'a pas manqué de faire figurer « une masse de peupliers blancs sur le bûcher : « ... Alba sed complet pyram | populea silva, frontis Heracleae decus » (*Herc. Oet.*, v. 1640-1641).

7. *Supra*, p. 207 et 89. Cf. encore SÉNÈQUE, *l.l.*, v. 1483-1484 : « Caedatur omnis silva et Oetaeorum nemus | consadat », et les v. 1618 et suiv. pour la façon dont l'ordre d'Héraclès est exécuté.

8. EUSÈBE, *Praepar. evangel.*, V, 21, 4 [22, 1] : ἔστιν ἐν Τραχίνοις αἴλη κῆπος Ἡρακλῆος, | πάντ' ἔχων θάλλοντα πᾶσι δρεπόμενος πανημάδων. Pour ce texte souvent cité, je renvoie seulement à GRUPPE, *G.M.*, p. 457, n. 4 ; GRUPPE, *P.W.*, *Supplbd.*, III, s.v. *Herakles*, col. 941 ; J. BAYET, *Orig. Herc. Rom.*, p. 400.

9. GRUPPE, *G.M.*, *l.l.*

10. NILSSON, *Griech. Feste*, p. 448, d'après POLLUX, I, 30 et suiv. ; un fragment

ni non plus qu'une inscription nous fait connaître l'existence d'un « jardin » d'Héraclès à Thasos¹.

C'est donc par une puissance végétative que s'explique l'adaptation du culte d'Héraclès sur l'Oeta². Mais peut-on préciser par quel chemin il y est parvenu ?

Diodore nous raconte qu'Héraclès, ayant revêtu la tunique imbibée du sang de Nessos, revint à Trachis en proie à d'horribles souffrances. De plus en plus dévoré par le mal, le héros envoya à Delphes Likymnios et Iolaos pour consulter Apollon. Le dieu ordonna à Héraclès de se faire transporter en appareil guerrier sur l'Oeta, de faire construire auprès de lui un immense bûcher, et Zeus devait s'occuper du reste³. Cet oracle auquel n'a pas été prêtée grande attention⁴ n'a sans doute pas été inventé par Diodore. Mais il a été cité pour expliquer le culte de l'Oeta. Ce n'est qu'une apparence trompeuse, car il suppose que déjà Héraclès habite Trachis. Je crois qu'il faut renverser l'ordre des faits acceptés par Diodore : la légende d'Héraclès a pour point de départ l'Oeta, et il nous importe de chercher quand et comment Héraclès a pénétré dans cette région. Je crois que, la topographie aidant, le problème comporte une solution.

Une scolie de l'*Iliade* (XXII, 159) nous apprend qu'il y avait chez les Oétéens, tous les cinq ans, des jeux donnés en l'honneur d'Héraclès, et l'enjeu était une peau⁵. Que des

du roi Juba disait que les pommes venaient de Libye et qu'elles avaient été apportées en Grèce par Héraclès, *F.H.G.*, III, p. 472, fr. 24.

1. *I.G.*, XII, 8, 265 : cf. Ch. PICARD, *B.C.H.*, XLVII, 1923, p. 262, n. 3 de la p. 261 (*Un rituel archaïque de l'Héraclès thasien*). Héraclès possédait d'autres « jardins mystiques » en Italie, cf. J. BAYET, *Orig. Herc. Rom.*, p. 397 et suiv., p. 413 (le jardin du promontoire Lacinien près de Crotone).

2. J. HARRISON, *l.l.*, p. 369.

3. DIODORE, IV, 38, 3 : 'Αεὶ δὲ μᾶλλον τῇ νόσῳ βαρυνόμενος αὐτὸς μὲν ἀπέσπειλεν εἰς Δελφοῦς Λικύμνιον καὶ Ἰόλαον ἐπερωτήσοντας τὸν Ἀπόλλωνα τί χρὴ περὶ τῆς νόσου πράττειν... 'Ο δὲ θεὸς ἔχρησε κοιμισθῆναι τὸν Ἡρακλέα μετὰ τῆς πολεμικῆς διασκευῆς εἰς τὴν Οἶτην, κατασκευάσαι δὲ πλησίον αὐτοῦ πυρὰν εὐμεγέθη· περὶ δὲ τῶν λοιπῶν ἔφησε Διὶ μελήσειν.

4. Il est mentionné par C. ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 598, n. 3, mais non par E. BETHE, *Quaest. Diodorae mythographicae*, diss. Goettingue, 1887, par exemple. Mais cf. l'indication qu'y recueille Ch. PICARD, *B.C.H.*, *l.l.*, p. 251.

5. Scol. Townl. et Vict. : Καὶ νῦν Οἰταῖοι Ἡρακλεῖ πενταετήριον ἀγῶνα ποιῶντες βύρσας διδόναι.

jeux aient été célébrés en l'honneur du héros, le fait n'est pas surprenant, et, par exemple, nous en connaissons en Attique, à Marathon, pentétériques eux aussi¹. Mais l'existence de ces jeux pose une question : où avaient-ils lieu ? Un espace suffisant est donc requis. Or le sanctuaire de l'Oeta ne répond pas à cette condition. Les dimensions de la selle sur laquelle il est établi dépassent un stade en longueur (fig. 2), mais les différentes constructions qui l'occupent, le terrain même ne se prêtent pas à des concours. En outre, le détail n'est pas insignifiant, il n'existe pas de point d'eau dans le voisinage, et la source la plus proche, par ailleurs excellente et très fraîche, sourd à une heure et quart du bûcher, dans la direction de Pavliani. Elle est d'un débit insuffisant pour ravitailler une foule de pèlerins. Dès lors, le seul terrain aménagé pour des jeux ne serait-il pas le stade que nous avons identifié auprès du site d'Anthéla² ? On n'objectera pas qu'il est éloigné du sanctuaire même. Car on songera que si, à Delphes, le stade est plus rapproché du *hiéron* apollinien, l'hippodrome doit être placé selon toute vraisemblance, dans la plaine, à deux heures de marche³. Si cette hypothèse est acceptée, elle nous explique la présence de l'autel d'Héraclès aux Thermopyles.

Cet autel est connu d'Hérodote (VII, ch. 176), qui le place en deçà du passage Est, pour qui vient de la Grèce propre, et dans le voisinage des sources chaudes⁴. Au IV^e siècle, il est mentionné à plusieurs reprises par les comptes delphiques⁵, et nous apprenons aussi par eux que Héraclès possédait, outre le βωμός dont parle Hérodote, un enclos, σηκός — car

1. Je me borne à renvoyer à C. ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 635.

2. *Supra*, p. 185 et suiv.

3. PAUSANIAS, X, 37, 4 ; É. BOURGUET, *Ruines Delphes*, p. 278-280 ; *id.*, *F. D.*, III, fasc. 5 : *les Comptes du IV^e siècle*, n° 50, col. II, l. 53 ; n° 74, l. 52 ; n° 75, col. II, l. 17.

4. VII, 176 : Τὸ δὲ πρὸς τὴν ἡῶ τῆς ὁδοῦ θάλασσα ὑποδέκεται καὶ τενάγεια. "Ἔστι δὲ ἐν τῇ ἐσόδῳ ταύτῃ θερμὰ λουτρά, τὰ Χύτρους καλέουσι οἱ ἐπιχώριοι, καὶ βωμός ἵδρυται Ἑρακλέος ἐπ' αὐτοῖσι.

5. É. BOURGUET, *F. D.*, *l.l.*, n° 50, col. II, l. 73 et col. III, l. 9 ; n° 81, l. 8.

les restitutions « sont presque certaines »¹. Les rapports d'Héraclès avec les sources chaudes ont été si souvent signalés qu'il serait banal d'y insister². Je le ferai d'autant moins que ce culte me paraît ici secondaire ; il implique chez Héraclès un caractère infernal, comme l'a indiqué M. J. Bayet dans l'article cité. Outre que ce n'est pas une qualité propre à Héraclès seul, encore qu'il l'ait possédée à un degré éminent³, elle ne suffit pas à justifier ici la présence d'un autel auprès du sanctuaire démétrique.

Nous sommes sur le chemin qui mène en Béotie — je m'excuse de le rappeler — et si, comme nous l'avons fait pour Déméter⁴, nous jetons un coup d'œil sur les routes béotiennes, nous remarquons qu'elles sont jalonnées de sanctuaires héracléens. V. Bérard l'avait déjà noté : « Les gens de Tiphia ont un temple et des panégyries d'Héraklès... A Thisbé, on a un temple, une statue et des panégyries d'Héraklès... A Thespies, le temple d'Héraklès est bien plus ancien que l'Héraklès grec, fils d'Amphitryon : c'est ici l'Héraklès Idéen qu'adorent les Ioniens d'Érythrées et les Tyriens... Au Cabirion, on voit le temple d'Héraklès Hippodétès »⁵. C'est bien là la route qui conduit du golfe de Corinthe à Thèbes, mais pourquoi faut-il que V. Bérard se soit arrêté ... en si bon chemin et que son hypothèse phénicienne l'ait détourné d'autres observations !

1. É. BOURGUET, *Admin. fin.*, p. 131, n. 3 ; *supra*, p. 277. STRABON se contente de signaler les sources chaudes, consacrées à Héraklès, IX, p. 428 : ἔστι γὰρ καὶ θερμὰ πλῆσιον (sc. du défilé) ὕδατα τιμώμενα ὡς Ἡρακλέους ἱερά, et PAUSANIAS n'en souffle mot.

2. Je citerai seulement GRUPPE, *P.W.*, *Supplbd.*, III, s.v. *Herakles*, col. 941 ; C. ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 646 et les notes ; J. BAYET, *Orig. Herc. rom.*, p. 374, et, du même auteur, *Mél. Arch. Hist.*, XL, 1923, p. 81-87 : « Héraclès dieu des eaux » ; J. FRAZER, *Adonis*, l.l., p. 161-162.

3. PLUTARQUE, en lui reconnaissant le talent de faire jaillir les sources, ajoutait qu'il le partageait avec d'autres héros de l'antiquité, *Moralia*, Περὶ τοῦ ὅτι μάλιστα τοῖς ἡγεμόσι..., p. 776 D-E : Καὶ γὰρ εἰ δεινὸς ἦν περὶ ζήτησιν ὑδάτων καὶ συναγωγῇν, ὥσπερ ἱστοροῦσι τὸν Ἡρακλέα καὶ πολλοὺς τῶν πάλαι... Une scolie d'ARISTOPHANE (*Nub.*, 1050) attribue à Athèna la découverte des sources chaudes aux Pyles (Cf. C. ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 646, n. 6).

4. *Supra*, p. 194 et suiv.

5. V. BÉRARD, *Phén. et Od.*, l.l., II p. 374 ; cf. aussi sur Héraclès Béotien, BELOCH, I, 2^a, p. 78-80.

Complétons son inventaire, établi d'après Pausanias¹. Indiquons seulement le temple d'Héraclès guérisseur à Hyettos, au Nord du lac Copaïs², celui qui s'élève à sept stades d'Orchomène, auprès des sources du Mélas — fleuve béotien doublet du fleuve malien³.

Entre tous ces sanctuaires, il en est trois qui méritent une plus grande attention. Celui de Thèbes possède une statue d'Héraclès qui passait pour être l'œuvre de Dédale⁴, et Héraclès y était le patron d'un stade et d'un gymnase⁵; à l'Est, sur la route qui mène vers Chalcis, à Mycalessos, le temple de Déméter était gardé par Héraclès, l'un des Dactyles Idéens⁶. Enfin, à Thespies, nous retrouvons cet Héraclès plus ancien⁷. Ce n'est pas seulement à Mégalopolis qu'Héraclès Idéen est ainsi associé à Déméter⁸, mais encore à Élis, et en se fondant sur ces exemples, et sur d'autres, où Héraclès Idéen est le παραστάτης de Déméter, M. R. Vallois a montré que « le stade formait trait d'union » entre les « démons Idéens et Chamynè », « comme les autels d'Éros et d'Antéros entre ceux d'Héraclès et de Déméter »⁹.

Or il n'y a point, dans la région maliaque, de légende qui rende clairement compte de la présence d'Héraclès. Sans doute, et nous l'avons rappelé, Héraclès est le maître à Trachis, soit qu'il ait vraiment fondé la cité, soit qu'il y ait reçu l'hospitalité

1. IX, 32, 3 ; IX, 32, 2 ; IX, 27, 8 ; IX, 26, 1 ; cf. aussi R. VALLOIS, *R.É.A.*, l.l., p. 314-315.

2. PAUSANIAS, IX, 24, 3 ; A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire de la divination*, Paris, 1880, t. III, p. 309 et suiv., pensait (p. 310) que « le culte d'Héraclès en ce lieu remontait donc à l'époque où florissait le royaume minyen d'Orchomène ».

3. PAUSANIAS, IX, 38, 4.

4. PAUSANIAS, IX, 40, 2.

5. PAUSANIAS, IX, 11, fin ; C. ROBERT, *Griech. Heldensage*, p. 633.

6. PAUSANIAS, IX, 19, 4 et IX, 27, 8 ; NILSSON, *Griech. Feste*, p. 448 ; Ch. PICARD, *B.C.H.*, XLVII, 1923, p. 273. Pour les fouilles de Rhitsona, cf. R. VALLOIS, *R.É.A.*, XXX, 1928, p. 239, et les publications de P.N. URE.

7. PAUSANIAS, IX, 27, 5 ; cf. P. JAMOT, *Mélanges Perrot*, Paris, 1903, p. 197-198.

8. PAUSANIAS, VIII, 31, 3.

9. *R.É.A.*, XXVIII, 1926, p. 305-322, *Les origines des jeux olympiques*. I. *La course des Dactyles et Déméter Chamynè*. Pour l'« introduction du culte d'Héraclès dans le culte de Déméter », cf. J. BAYET, *Orig. Herc. rom.*, p. 390-391.

du roitelet ; sans doute il expulse du pays les indésirables, que ce soient des brigands ou même toute une tribu turbulente ; sans doute enfin, il passe pour protéger les athlètes ou pour faire jaillir les sources des Pyles. Mais ce sont là des titres ou contestables ou forgés après coup, et aucun d'eux ne justifie un culte sur les pentes de l'Oeta.

Au contraire, songeons, comme M. R. Vallois nous y invite, que l'holocauste dont le sacrifice à Héraclès ¹ prend la forme « n'appartient pas seulement à des sacrifices héroïques ou expiatoires » ; c'est aussi un rite magique « destiné à favoriser la végétation » ². Ce sacrifice, qui convient à la fois à un rite de la végétation et à un *ἐναγισμός* héroïque, créait une confusion par laquelle il favorisait le passage du culte agraire au culte héroïque ³. Le stade, la célébration des jeux pentétériques, l'offrande du peuplier nous rappellent encore ces jeux olympiques importés de Crète et placés sous la tutelle de Déméter.

D'autres analogies nous conduisent jusqu'en Crète même : la disposition du bûcher, limité par un mur, a rappelé à M. Nilsson celle de l'enclos crématoire du temple de Prinias ⁴. Héraclès fut frappé par la foudre sur son bûcher, et cette mort céleste est la même que celle du Dactyle Jasion ⁵ et, par là, nous revenons encore à Déméter, qui avait essayé secrètement ce vieux rite d'immortalité sur le petit Démophon, comme l'a rappelé M. Ch. Picard ⁶. Au culte de Déméter encore se rattacherait l'ἱερὸς γάμος qui, selon Gruppe, s'accomplirait sur l'Oeta ⁷.

1. *Supra*, p. 218.

2. *R. É. A.*, *l. l.*, p. 309-310.

3. Idée analogue exprimée par G. PATRONI, *La morte di Eracle e alcuni aspetti dell'oltre tomba. Rendiconti della R. Acad. dei Lincei*, Série VI (sc. morali), vol. III, 1927, p. 568.

4. *J. H. S.*, *l. l.*, p. 146-147 ; *id.*, *Min.-Myc. Rel.*, p. 399-400 ; ou encore à Petsofa, *ibid.*, p. 69-70.

5. Sur la foudre, E. ROHDE, *Psyché*, trad. A. REYMOND, Paris, 1928, p. 597-599 ; *supra*, p. 176.

6. *R. É. G.*, XL, 1927, p. 364 ; ce rite, ajoutait M. Ch. PICARD, a peut-être exercé une influence sur le rite de l'Oeta (*Orig. polyth. hell.*, II, p. 144).

7. *G. M.*, p. 458. sur l'ἱερὸς γάμος, cf. ALBERT KLINZ, diss. de Halle, 1933

Je n'irai pas jusqu'à prétendre — aucun document ne m'y autorise actuellement — que le culte oetéen comportait une course partant du *bómos* héracléen des Pyles jusqu'au bûcher de l'Oeta. Mais qui sait, après tout, si la victoire n'accordait pas au vainqueur le privilège insigne de ... ranimer la flamme, ou plus exactement d'allumer le bûcher ?

C'est ainsi que le culte d'Héraclès se serait substitué, sur l'Oeta, à un culte agraire primitif¹. C'est à la suite de Déméter que Héraclès est arrivé dans la région maliaque. Du défilé des Pyles, il est monté jusqu'à l'Oeta. Il n'avait plus alors — suprême conquête avant l'immortalité — qu'à s'emparer des lieux qui le verraient

Laisser, pour être un Dieu, sur la cime enflammée
La cendre et la massue et la peau de Némée².

Je passerai plus rapidement sur les deux autres épisodes qui me paraissent³ de création tardive.

Celui d'Omphale paraît d'origine asiatique⁴. Mais il a été découvert en 1911, par M. Arvanitopoulos, au Nord de Skarmitsa-Domoko une pierre inscrite sur ses deux faces⁵ et dont le texte règle la frontière entre les cités de Ctiménai et d'Angeia⁶. La ligne 4 porte en effet τήν 'Ομφάλην. L'expression καθερωθήναι τήν 'Ομφάλην (l. 4 du recto) et celle du verso : τήν 'Ομ[] φάλην |καθερώσαι| (l. 9 et 10)⁷, peuvent-

(Cf. le c.r. de Ch. PICARD, *R.H. Rel.*, CXIV, 1936, p. 108 : « les épousailles légendaires [sont des] unions de génies de la fertilité »).

1. NILSSON, *Mycenaean origin*, p. 193, croit que le rite de l'Oeta est peut-être un vieux rite qu'Héraclès s'est approprié.

2. LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques, l'enfance d'Héraklès*.

3. *Supra*, p. 206.

4. FRAZER, *Origines magiques de la royauté*, p. 270-271 et n. 1 (avec références bibliographiques aux textes anciens); Ch. PICARD, *Éphèse et Claros* (pour l'histoire d'Héraclès et d'Omphale représentée sur les sculptures de l'Artémision d'Éphèse), p. 38-39, p. 410-411, p. 412 et n. 2, p. 433 et p. 519 et n. 5 : les faits dateraient du XII^e siècle.

5. Sur l'emplacement exact de la découverte, cf. les observations critiques de Fr. STÄHLIN, *P. W.*, s.v. *Thaumakoi*, col. 1333-1334 (paru en 1934).

6. Cf. *infra*, p. 335. A. ARVANITOPOULOS, *Rev. de Philologie*, 1911, p. 289-293, n° 41 et 41 a; la pierre est maintenant au musée de Volo, n° 822.

7. Je rectifie légèrement, d'après une nouvelle lecture faite sur la pierre, le texte d'ARVANITOPOULOS.

elles permettent de croire à un sanctuaire d'Omphale ? On y a songé¹. Cependant le texte n'est pas antérieur au II^e siècle² et sa provenance exacte n'est pas assurée. Si même il fait allusion à ce sanctuaire, celui-ci est situé assez loin des Pyles. Je ne pense pas qu'on puisse rien tirer de précis du texte sur l'origine du culte dans la vallée du Spercheios. Mais je croirais volontiers qu'il manifeste la même tendance témoignée par une ville comme Lamia, de se rattacher à Héraclès : Lamia se réclamait d'Héraclès par une habile étymologie, car elle avait pour patronne Lamis, fille d'Héraclès et d'Omphale³.

On montrait aussi, du temps d'Hérodote, les sièges des Cercopes aux Thermopyles, et on racontait qu'ils furent amenés à Omphale, enchaînés par Héraclès⁴. Mais aucun document trouvé sur place, ni aucun texte ancien⁵ ne nous apprend si la légende est d'origine maliaque⁶. Ces « kobolde », voleurs dont les plaisanteries firent rire Héraclès au point qu'il les relâcha, habitaient un lieu de passage, et tout voisin de la mer. Ce sont là deux traits qui rappellent aussitôt que, sur la route qui mène, le long de la mer, de Mégare à Éleusis, le défilé était hanté par un certain Kerkyon, moins inoffensif que les Cercopes, car il contraignait les passants à se mesurer avec lui et égorgéait les vaincus⁷. Le parallélisme s'impose entre les deux légendes : de même qu'Héraclès enchaîne les Cercopes, de même Thésée met fin aux exploits de Kerkyon. On connaît

1. Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 149, n. 6, d'après ARVANITOPOULOS ; cf. aussi C. ROBERT, *Gr. Myth.*, II, p. 589.

2. STÄHLIN, *P. W.*, l.l.

3. *Supra*, p. 166.

4. HÉRODOTE, VII, 176 et surtout 216 : καὶ κατὰ Μελαμπύγου τε καλεόμενον λίθον καὶ κατὰ Κερκώπων ἔδρας. Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 202 ; *id.*, *P. W.*, s.v. *Thermopylen*, col. 2414 ; cf. *Rev. Arch.*, l.l., p. 20 ; Fr. STÄHLIN, *Forsch. u. Forsch.*, 1925, p. 112.

5. Pour les textes, GRUPPE, *G. M.*, p. 487 et n. 2 ; C. ROBERT, l.l., II, p. 504-606 ; P. PERDRIZET, *R. É. A.*, XXIII, 1921, p. 285-286 ; la légende est apparue, tardivement, à Éphèse : Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, p. 410-411 et n. 1.

6. L'explication étymologique de G. W. ELDERKIN, *Kantharos*, Princeton, 1924, p. 185-186 : « The Kerkopes and Erechtheus », qui rapproche les deux noms Héraclès et Cercopes, ne me paraît pas devoir être retenue.

7. PAUSANIAS, I, 39 ; cf. aussi V. BÉRARD, *Phén. et Od.*, II, p. 398-399.

trop pour que j'y insiste, la fameuse métope de Sélinonte, colonie de Mégare, et l'on songera que la Béotie passait pour avoir été le théâtre des farces jouées par les Cercopes¹. Il serait donc tentant de se demander — pure hypothèse — si ce n'est pas encore la légende mégarienne qui reparait aux Thermopyles.

Enfin, la guerre contre Oechalie pose un problème discuté, pour lequel furent proposées des solutions divergentes. Il faudrait prendre garde, avant de l'aborder, que Sophocle a contaminé au moins deux légendes², mais il est possible de remonter à une tradition plus ancienne, comme on va le voir.

Strabon, qui parle en plusieurs passages d'Oechalie³ dit, au livre X (p. 448) : « Il y a encore une Oechalie, bourgade de la région d'Érétrie, ruines de la cité détruite par Héraclès, homonyme de l'Oechalie de Trachinie, de celle qui est voisine de Tricca, de celle d'Arcadie que l'on a plus tard nommée Andania, et de celle d'Étolie dans le voisinage de l'Eurytanie⁴ ». Il compte donc cinq villes homonymes.

Les critiques modernes se sont évertués à retrouver le site de la fameuse Oechalie, et je ne sache pas qu'ils y aient réussi. Fiedler⁵ identifiait « Karpenitze » à Oechalie, hypothèse peu admissible⁶. Plus récemment, M. G. Papavassiliou a proposé de situer Oechalie au lieu dit Καστρί ou Παλαιοκαστρί près

1. PHÉRÉCYDE, ap. F. JACOBY, *die Fragm. der gr. Hist.*, I, F 77 = sc. LUCIEN, *Alex.*, 4, p. 180, 28 R : Κέρκωπας | οὔτοι ἐν Βοιωτίᾳ διέτριβον Οἰχαλιεῖς ὄντες γένος Σίλλος καὶ Τριβαλὸς ὀνομαζόμενοι, ἐπίορκοι καὶ ἀργοί, ὡς Κρατῖνος Ἀρχιλόχοις (I, 15, 12 κ) ... ὡς Φερεκύδης φησί... ; C. ROBERT, *l.l.*, p. 506.

2. MASQUERAY l'a clairement indiqué dans la notice de son édition, Paris, Belles Lettres, II, 1^{re} éd., 1924, p. 12.

3. Les textes sont cités par SEVERYNS, p. 189-190, sauf celui que je traduis.

4. Ἔστι δὲ καὶ Οἰχαλία κώμη τῆς Ἑρετρικῆς, λείψανον τῆς ἀναιρεθείσης πόλεως ὑπὸ Ἡρακλέους, ὁμώνυμος τῇ Τραχινίᾳ καὶ τῇ περὶ Τρίκκην καὶ τῇ Ἀρκαδικῇ, ἣν Ἀνδανίαν οἱ ὕστερον ἐκάλεσαν, καὶ τῇ ἐν Αἰτωλίᾳ περὶ τοὺς Εὐρυτῶνας.

5. I, 190.

6. BELOCH, *Klio*, XI, 1911, p. 446-447 : « Denn dass Neure Oechalia die Stadt des Eurytos in Karpenisi am Fuss des Tymphrestos angesetzt haben, ist reine Willkür, da an der einzigen Stelle, wo dieses Oechalia erwähnt wird (STRABON, IX, 448), über die Lage nichts steht, als es im Gebiete der Eurytanen gelegen hat ».

de Ποταμία en Eubée¹. Ziebarth n'a pas retenu cette hypothèse². Ici même, j'ai eu l'occasion de rappeler que Stählin recherchait l'Oechalie trachinienne dans le voisinage du *monumentum Euryti*³. Il suppose en effet que la ville de Trachinie serait dans le domaine de Trachis, « sans doute en rapport avec le monumentum Euryti, à la frontière de Lamia et d'Hypata au Sud du Spercheios, plus près de la montagne. Le site Eurytion, délaissé plus tard, aurait d'abord été nommé Oichalia »⁴.

Dans l'ouvrage auquel j'ai eu plus d'une fois recours, M. Severyns a établi que la plus ancienne cité d'Oechalie était celle de Thessalie, voisine de Tricca⁵. Telle est l'opinion homérique à laquelle conduisent les scolies bien critiquées. C'est dans un poème qui « est au moins du ^{vi}e siècle », l'*Héraclée* de Créophylos, et contre lequel étaient dirigées les observations d'Aristarque, qu'apparaît la mention d'Oechalie en Eubée⁶.

D'autre part, nous avons déjà vu qu'il y avait au moins deux personnages du nom d'Eurytos⁷. A côté de l'Eurytos tué accidentellement par Pélée, il existe un autre Eurytos, que connaît l'*Odyssée* (VIII, 224-228, et XXI, 13-33). D'après le récit odysseén, Eurytos, qui demeurait en Thessalie — donc aux environs de Tricca — et qui était un archer incomparable par son habileté, fut tué par Apollon qu'il avait osé défier ; son fils, Iphitos, hérita de l'arc et il vivait en Messénie — ce

1. Πρακτικά, 1912, p. 119-140, Ἀνασκαφαὶ καὶ ἐρευναὶ ἐν Εὐβοίᾳ, Οἰχάλια ἢ Εὐρύτου.

2. *I. G.*, XII, 9, 161.

3. *Supra*, p. 142 et p. 170.

4. FR. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 209-210 : « Diese Stadt (= Oechalie) steht vermutlich in Beziehung zu dem monumentum Euryti, das an der Grenze von Lamia und Hypata südlich des Spercheios näher am Gebirge genannt wird. Der später verlassene Ort Eurytion soll früher Oichalia geheissen haben ; er lag vermutlich in dieser Gegend ». KIP, p. 38, invoqué par STÄHLIN, se borne à enregistrer la présence d'une Oechalie sur le domaine oetéen, d'après les témoignages de STRABON et de ÉT. DE BYZANCE qu'il ne discute pas. Il ne propose aucun emplacement.

5. SEVERYNS, en particulier p. 189.

6. SEVERYNS, p. 191.

7. *Supra*, p. 137 et 142.

qui s'accorde bien avec la donnée de Pausanias, IV, 2, 3 — où il fut tué par Héraclès ¹. Ce sont les écrivains posthomériques, les Νεώτεροι, qui ont imaginé toute l'histoire d'Oechalie, les amours d'Héraclès pour Iole, etc... Qui sait si, sous l'influence de ces récits, ne fut pas *imaginée* aussi la ville de Trachinie ? Car il faut bien considérer que Strabon, dans le passage cité, se borne à rassembler les diverses villes de ce nom, mais sans donner de précision topographique sur l'Oechalie trachinienne. Par conséquent, j'incline à considérer que son existence est légendaire et que la *Prise d'Oechalie* ne nous apporte aucun élément sur la forme primitive du culte héracléen de l'Oeta.

Lorsqu'Héraclès sera devenu le héros de cette région, toutes sortes de légendes se grouperont autour de son nom, car les habitants rivaliseront en quelque sorte pour s'attribuer les origines les plus anciennes et les plus glorieuses, mais leurs prétentions ne peuvent remonter, pour nous, au delà du VI^e siècle avant notre ère ².



Deux courants religieux, venus du Sud, ont donc agi sur la vallée du Spercheios. L'un, d'origine delphique, expliquerait le culte d'Apollon chez les Énians, sur les bords même du fleuve. L'autre, plus important, est arrivé par la Béotie, « pays obstinément rebelle à l'autorité de Pytho et rempli d'institutions archaïques, dont la ténacité de l'esprit local n'avait pas laissé faire table rase » ³. Mais rien de nettement « nordique », et ce résultat s'accorde avec les données purement

1. SEVERYNS, p. 191-192. V. BÉRARD, *Introduction à l'Odyssée*, I, 1924, Paris, Belles Lettres, p. 283-297, considère ces vers comme interpolés.

2. Sur les épisodes de la légende d'Héraclès cités par SOPHOCLE et qui ont fourni des motifs d'inspiration à l'art grec, cf. L. SÉCHAN, *Études sur la tragédie...*, p. 145. Il y aurait, je crois, à reprendre l'étude du développement et de l'évolution de la légende oetéenne d'Héraclès.

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, I.I., III, p. 309. Sur l'influence béotienne dans le culte héracléen, cf. P. DE LA COSTE, *Au musée de Delphes*, Paris, 1936, p. 87 (note 3 de la p. 86).

archéologiques : l'influence méridionale l'a emporté de bonne heure dans la vallée du Spercheios. Parmi les peuples qui l'occupent à l'époque historique, aucun n'est autochtone, aucun non plus n'est thessalien. Les Énianes ont fui la plaine Dotion devant l'invasion thessalienne, pour échapper à la condition de pénestes. Les Maliens et les Oetéens sont originaires du Sud. A eux trois ils se sont répartis d'abord sur les flancs des montagnes, puis dans la plaine, mais ils n'ont jamais formé l'unité que, par une hypothèse toute gratuite, l'on s'est plu à imaginer pour l'époque homérique¹. Cependant l'étude de leurs établissements à l'époque historique montrera que s'ils n'ont pas eu l'idée de former une association locale, ils ont cependant eu le souci de se protéger contre les invasions du Nord, tandis qu'ils restaient plus ouverts aux influences du Sud.

1. ALLEN, *Class. Rev.* 1906, p. 199.

TROISIÈME PARTIE

L'évolution historique de la vallée jusqu'à la fin du IV^e siècle

- I. LA DÉFENSE DU SUD ET LE THÉÂTRE DE LA SECONDE
GUERRE MÉDIQUE. — II. LA DÉFENSE DE LA MALIDE. —
III. LA DÉFENSE DE LA HAUTE VALLÉE DU SPERCHEIOS. —
IV. LA VALLÉE DU SPERCHEIOS ET LES LUTTES D'INFLUENCE.

Jusqu'aux temps des guerres médiques, notre connaissance de la vallée du Spercheios demeure incertaine. Cependant déjà se dessine un trait de caractère qui par la suite ira s'accroissant : l'histoire dépend ici étroitement de la topographie. Ainsi les Thermopyles, dont le début du ^v^e siècle consacrera la gloire, sont le théâtre des premiers événements sur lesquels nous ayons des notions moins vagues.

Mais les cités que nous considérons tour à tour ne datent-elles que de l'époque à laquelle elles sont attestées pour la première fois ? Il me paraît permis au contraire d'admettre que leur fondation est plus ancienne¹. Assurément on ne saurait poser de règle absolue : la date de la fondation d'Héracléia nous est connue, grâce à Thucydide ; celle de Lamia est en revanche discutable. Mais cette ville a dû son importance au rôle militaire qu'elle a joué, et, comme nous le verrons, la même remarque vaut pour les autres cités, dont l'emplacement semble avoir été choisi d'abord pour des motifs stratégiques.

Aussi le plan que nous suivrons sera-t-il en quelque sorte dicté par la configuration du terrain. Nous aurons donc à considérer successivement la défense du Sud, puis celle de la Malide, celle enfin du Sud et du Nord de la haute vallée du fleuve.

1. Penser « que les villes n'ont existé qu'à partir du moment où les auteurs les citent, c'est trop raisonner philologiquement », Ch. PICARD, *R.É.A.*, 1931, p. 158.

I

« Et Xercès les trouva debout aux Thermopyles ».

Victor Hugo, *Légende des siècles*.

Strabon caractérise exactement l'importance militaire des villes situées au Sud du golfe Maliaque : « Les régions dont nous parlons, écrit-il, furent très célèbres quand elles tinrent les clés des passages des Thermopyles et qu'elles furent pour les peuples qui habitaient en dehors des passes l'objet de luttes contre ceux qui demeuraient à l'intérieur »¹.

Ces cités sont situées auprès de l'Asopos, ainsi Trachis, que supplanta Héracléia au ^{ve} siècle, et au centre des postes fortifiés des Thermopyles, comme Anthéla. Leur emplacement exact était jusqu'à ces dernières années ou discuté ou inconnu. Des recherches exécutées sur le terrain de 1932 à 1934 permettent d'apporter quelques précisions nouvelles.

1. *Les Thermopyles.*

Nous commencerons par les Thermopyles. C'est pendant le ^{vi}e siècle, au cours des conflits qui mettent aux prises Thessaliens et Phocidiens, que la vallée du Spercheios entre dans l'histoire avec les Thermopyles. Un texte de Démophilos nous apprend en effet que les Phocidiens habitaient auprès des Thermopyles et que depuis longtemps ils vivaient en mauvais termes avec les Thessaliens². C'est pour se protéger contre les Thessaliens et pour marquer mieux les limites

1. IX, 4, 15, p. 428 : Τότε μὲν οὖν ἐνδοξότατα τὰ χωρία ταῦτα, ἥνικα τῶν κλείθρων ἐκυρίεue τῶν περὶ τὰ στενά, καὶ τοῖς ἔξω τῶν στενῶν πρὸς τοὺς ἐντὸς ἦσαν ἀγῶνες πρωτείων.

2. *F.H.G.*, II, p. 86 (fr. de Démophilos) : Πάλαι δὲ διεφέροντο Φωκεῖς πρὸς Θεσσαλοὺς · διὸ καὶ τὰς Θερμοπύλας ὥκισαν Φωκεῖς. Et DÉMOPHILOS ajoute au sujet des Phocidiens : εἰσοδὸν γὰρ ἔχουσιν ἀπὸ Θεσσαλίας.

de leur territoire que les Phocidiens élevèrent le mur célèbre, en partie ruiné à l'époque des guerres médiques¹. Ainsi, jusque vers la première guerre sacrée, les Phocidiens auraient habité les confins des Thermopyles². Elles étaient alors partagées en deux et occupées par deux peuples, dont l'un tenait l'entrée et l'autre l'issue. Entre les deux, le sanctuaire de Déméter devait avoir son territoire indépendant et pour ainsi dire « neutralisé », si le mot n'était par trop moderne.

Nous avons déjà étudié la topographie d'ensemble de la passe des Thermopyles³ et indiqué son importance religieuse⁴. Il nous faut maintenant considérer le rôle qu'elle a joué à l'époque des guerres médiques⁵. Il pose plusieurs problèmes.

a) *Le recul des Grecs.* — Les alliés grecs se sont décidés à retirer leurs troupes jusqu'aux Thermopyles qu'ils croient avec raison plus faciles à défendre, sinon inexpugnables : à moins d'une trahison, elles ne peuvent être tournées que par un adversaire qui connaîtrait bien la région, et ce n'est pas le cas de Xerxès⁶.

Ce recul grec fait songer à celui de 1897, dont les traces se voient encore aux environs d'Héracléia⁷, mais à la différence de ce qui se passa à la fin du XIX^e siècle, les Grecs de 470 se replièrent sans combat. Les historiens du temps éprouvèrent quelque embarras pour justifier cette tactique peu glorieuse. Le récit d'Hérodote en témoigne.

Il rappelle d'abord que Xerxès a envahi la Grèce à l'instigation des Aleuades et des Pisistratides (VII, ch. 6), puis il énumère les noms des Grecs qui embrassèrent le parti des

1. HÉRODOTE, VII, 176 : texte cité *supra*, p. 46.

2. Selon STÄHLIN, *P. W.*, s.v. *Thermopylen*, col. 2418, des noms tels que Trachis et Anticyre, qui se retrouvent en Phocide, rappelaient une première occupation phocidienne : j'en doute.

3. *Supra*, p. 43-48.

4. *Supra*, p. 181 et suiv.

5. Je ne songe pas à reprendre ici l'étude topographique et militaire de la bataille.

6. Sur la possibilité de tourner la passe, *supra*, p. 46.

7. *Infra*, p. 246.

Perses (VII, ch. 132) : « Les Thessaliens, les Dolopes, les *Énians*, les Perrhèbes, les Locriens, les Magnètes, les *Maliens*, les Achéens-Phthiotes, les Thébains et les Béotiens, sauf ceux de Thespies et de Platées ». Il a beau jeu à les proclamer parjures envers les alliés grecs. Ses renseignements pour les Maliens ne sont pas acceptés par tous : tandis qu'Hérodote est catégorique sur leur « trahison », Diodore, qui transcrit presque littéralement la phrase d'Hérodote (XI, 3, 2) écrit pourtant qu'à l'annonce de l'arrivée de Léonidas les Locriens éprouvèrent un sentiment de repentir et qu'ils repassèrent à la cause grecque¹ : quelques Maliens auraient suivi cet exemple ; ils furent un millier².

Plus loin seulement, Hérodote parle d'une tentative de résistance grecque sur la ligne de Tempé (VII, ch. 173)³. La crainte d'être tournés empêcha les Grecs de poursuivre leur projet, sur les conseils du roi de Macédoine.

Ces explications peu nettes n'ont pas convaincu les critiques modernes. Les Aleuades ont agi par intérêt bien compris. Leur appel n'avait pas été entendu par les Grecs et ils avaient par conséquent tout avantage à s'entendre avec les Perses auxquels ils n'étaient pas capables de résister. Ils habitent un pays frontière menacé par les Perses à l'extérieur et peu solide à l'intérieur, car leurs vassaux n'attendent qu'une occasion pour se révolter⁴. C'est là sans doute la vraie raison, peu glorieuse, mais « réaliste », de leur défection. En revanche, c'est faire la part trop belle à l'imagination ou à la vanité

1. XI, 4, 6-7 : Λοκροί... μετενόησαν καὶ μετέθεντο πρὸς τοὺς Ἕλληνας.

2. MUNRO, C.A.H., IV, p. 283, accepte cette nouvelle défection. Fr. STÄHLIN la combat ou plutôt n'en tient pas compte, P.W., s.v. *Malier*, col. 901, l. 5, et cite le texte de Diodore sans le discuter.

3. Même indication, DIODORE, XI, 2 ; PLUTARQUE, *Vie de Thémistocle*, 7. De là vient sans doute l'allusion non exempte de rhétorique faite par PHILOSTRATE, *Ἡρωικός*, p. 326 (15) : ... Θετταλοὶ μηδίσαντες ἐξέλιπον πάλιν τὰ ἐς τὸν Ἀχιλλέα νόμιμα.

4. On le vit bien après l'échec de l'expédition de Léotychidas, qui entraîna la ruine des Aleuades. Les Aleuades ne pouvaient que gagner à la victoire perse. Tous les historiens sont d'accord là-dessus ; cf. pourtant les explications différentes et embarrassées de WESTLAKE, J.H.S., LVI, 1936, p. 15 et 17.

grecque que de laisser croire qu'ils avaient incité les Perses à l'attaque contre la Grèce : attribuer pareille action diplomatique aux rénégats grecs flattait trop Athènes pour ne pas sembler dès l'abord suspecte¹.

L'attitude même des Thessaliens au moment de la seconde guerre médique n'est pas si sûre pour les amiraux perses, puisque après le désastre du cap Sépias, ils font fortifier le camp des trières (Hérodote, VII, ch. 193). Les habitants auraient donc été amenés à la cause des Perses par la nécessité et leurs instincts pillards étaient prêts à se réveiller après le désastre de l'adversaire. Seuls, les Aleuades avaient agi sur leurs sentiments, pour des principes diplomatiques².

Il faut donc excuser les Aleuades de n'avoir pas cherché à tenir tête aux Perses puisque les Grecs n'ont pas essayé de les soutenir³.

L'attitude des Grecs ne s'explique pas moins. Ils ont abandonné la Thessalie et les passages au Nord du Spercheios pour des raisons stratégiques. Ils pouvaient s'arrêter sur les pentes de l'Othrys. Mais c'était allonger le chemin que devaient parcourir certains contingents et étendre le front défensif ; si, en outre, l'on n'était pas sûr des Thessaliens — et il était légitime de ne plus compter sur eux après les avoir lâchés — qui sait s'ils n'opéreraient pas une diversion par la côte ? Enfin, et je crois que ce fut la raison décisive, les Grecs n'avaient alors dans l'Othrys aucune place forte sur laquelle s'appuyer. Lamia ne devait pas exister encore en ces temps-là,

1. Cf. la critique judicieuse de GRUNDY, *The Great Persian War*, p. 207-208, p. 228-253. Au contraire, et à tort selon moi, A. HAUVETTE, *Hérodote historien*, p. 280-281, « serait tenté de croire » qu'Hérodote n'a pas assez insisté sur le rôle des Aleuades et sur les manœuvres de ses agents politiques ; H.D. WESTLAKE, *J.H.S.*, l.l., p. 15 et suiv., *The medism of Thessaly*, admet l'activité diplomatique de 486-5 entre Thessaliens et Perses à Suse.

2. L'histoire connaît d'autres neutres qui assuraient pareillement de leur bienveillance le belligérant dont la victoire leur semblait probable.

3. G. DE SANCTIS a même soutenu que l'expédition de Tempé fut une fiction forgée après coup par HÉRODOTE désireux de « sauver les apparences » : *Riv. di Filol.*, LVIII, 1930, p. 339-342, *La spedizione ellenica in Tessaglia del 480 A.C.* ; *contra*, LENSCHAU, *Bursian's Jahresber.*, 244, 1934, p. 47.

ou tout au moins son importance militaire devait être nulle ¹. Au contraire, les Thermopyles n'offraient pas seulement un passage étroit, donc facile à barrer, mais elles étaient pourvues de retranchements, à la vérité délabrés, mais qui pouvaient être rapidement remis en état, comme ils le furent. Ce fut là, selon nous, la raison de la tactique grecque, et qui a échappé à Hérodote ².

Ainsi, les alliés ont choisi de défendre la seule route carrossable pour les voitures et pour la cavalerie qui escortaient le grand Roi ³. Les Perses, grâce à ce repli, se mirent en possession d'un pays ami ou soumis jusqu'à la rive droite du Spercheios.

b) *L'emplacement du dernier combat*. Hérodote nous dit qu'après la mort de Léonidas les Grecs se groupèrent « au-dessus d'une colline qui est à l'entrée du passage, où se dresse maintenant un lion de pierre en l'honneur de Léonidas » ⁴. C'est là que fut livré le suprême combat. La place de cette colline, de ce κολωνός, était discutée, car en venant de l'Est et en se dirigeant vers le passage du milieu, on rencontre successivement cinq buttes ⁵ (fig. 19).

La première de ces collines peut correspondre au *Mélam-pygos* d'Hérodote (VII, ch. 176 et 216 ; cf. *supra*, p. 227). Elle est surmontée de quelques rochers noirâtres, faisant tache sur une terre crayeuse, mais elle n'offre rien de plus. On franchit deux ponts, entre lesquels s'élève à gauche une seconde butte, qui se distingue par une carrière et par un four à chaux. Puis on laisse à main gauche une troisième butte plus méridionale que les précédentes, et qui se détache mal

1. Un autre argument renforcera encore cette hypothèse, *infra*, p. 277.

2. WESTLAKE signale avec raison, *l.l.*, p. 18, combien cet abandon de Tempé embarrasse HÉRODOTE.

3. HAUETTE, *l.l.*, p. 354.

4. VII, ch. 225 : ἔς τε γὰρ τὸ στεινὸν τῆς ὁδοῦ ἀνεχώρεον ὀπίσω καὶ παραμειψάμενοι τὸ τεῖχος ἐλθόντες ἕζοντο ἐπὶ τὸ κολωνὸν πάντες ἀλλῆς οἱ ἄλλοι πλὴν Θηβαίων... ὅκου νῦν ὁ λίθινος λέων ἐστήκε ἐπὶ Λεωνίδῃ.

5. Pour plus de détail, cf. *Rev. Arch.*, 1934, II, p. 20 et suiv. ; FR. STÄHLIN, *Forschungen u. Fortschritte*, 1935, p. 112-113, *das Leonidasdenkmal in den Thermopylen* ; *id.*, *P. W.*, s.v. *Thermopylen*, col. 2407-2408 (carte) et col. 2409 ; l'article de la *Rev. Arch.* était à l'impression quand parut celui de la *P. W.*

des contreforts de la montagne. Enfin, la route passe au Nord de deux autres buttes que sépare un étang d'eau salée, dit-on. La tradition situait sur l'une d'elles le *κολωνός*. Des sondages, pratiqués jadis par Skias et Kastriotis ne donnèrent aucun résultat décisif¹.

En revanche des traces de murs qui affleuraient au sommet d'une sixième colline, boisée et dominant toutes les autres, au Sud-Est, et au pied de laquelle était bâti le moulin de *Tsani*, m'ont donné l'idée d'y exécuter des recherches.

Ainsi fut exhumé un édifice à quatre côtés, irrégulier, aux murs d'appareil peu soigné, mais robuste, et dont plusieurs assises étaient demeurées en place. Sur le mur septentrional long de 11 m. 25, s'ouvre, à 3 m. 58 de l'angle Nord-Est, un passage large de 2 m. 67, bordé par deux dalles de *poros* bien conservées à l'Est². Il répondait certainement à l'entrée, car aucune ouverture n'est pratiquée ni dans le mur Sud³, ni dans le mur Est⁴, ni dans le mur Ouest⁵. L'intérieur de cette construction semblait avoir été exploré; il s'y est seulement rencontré, auprès de l'angle Sud-Ouest, un fragment de petit mur et des ossements à 0 m. 30 de profondeur et quelques tessons à vernis noir.

1. Πρακτικά, 1899, p. 76-80; *B.C.H.*, XXI, 1897, p. 152; VORTSELA, p. 99. Les trouvailles de Kastriotis sont visibles au Musée National d'Athènes, dans les vitrines 91 (n° 11698 et n° 11699 : 2 vases irisés d'époque romaine) et 131 (une pyxis du v^e siècle (?) et deux monnaies de bronze dont l'une porte l'inscription ΠΥ | ΘΙ | Α [cf. *B.C.H.*, XX, 1896, pl. 29 et n° 2-3 (Svoronos)] et l'autre ΛΑΜ. Ces monnaies sont d'époque romaine). Les tombes grecques du v^e ou du iv^e siècle qu'aurait découvertes K. Kourouniotis, selon Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 194, n. 3, ont été exhumées à Athènes (Πρακτικά, 1911, p. 105) à l'ὄδος Θερμοπυλῆων, d'où le lapsus de l'archéologue allemand. — La frise des Dauphins du Musée National d'Athènes (salle de l'Hermès d'Andros) vient non pas des Thermopyles, comme on le dit quelquefois (cf. STÄHLIN, *Lamia*, p. 14), mais de Molo (cf. *J.H.S.*, XXIV, 1904, p. 56, fig. 6; indication exacte dans R. DEMANGEL, *La frise ionique*, Paris, 1932, p. 498 et n. 3).

2. Elles mesurent, l'une 1 m. 50 de long sur 0 m. 65 de large et 0 m. 31 de haut; l'autre 1 m. 10 de long sur 0 m. 65 de large et 0 m. 28 de haut.

3. Long de 11 m. 80, il atteint 0 m. 60 de hauteur actuelle en son milieu; 4 assises sont conservées, avec des blocs de 0 m. 67 de long sur 0 m. 36 de haut et 0 m. 51 de large en moyenne; la pierre est grise; le parement est double et la longueur totale atteint 1 m. 25.

4. Long. de 12 m. 30.

5. Long de 13 m. 45; l'état est médiocre.

POLYANDREION
DES THERMOPYLES.

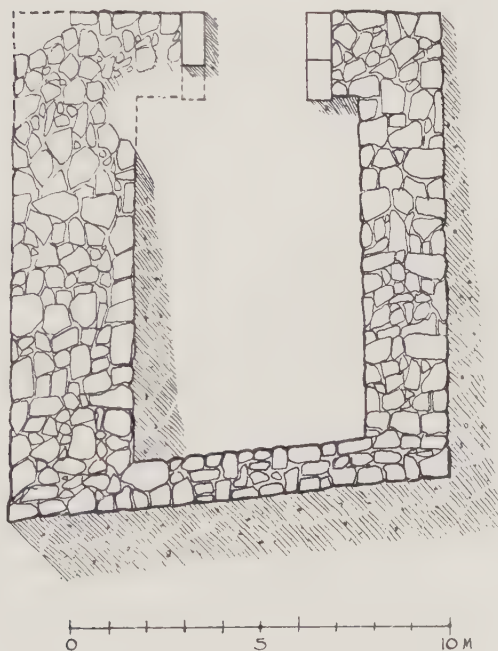


Fig. 3. — *Le polyandreion des Thermopyles.*

Ce monument, placé sur une colline et qui domine un passage, selon les exigences du texte d'Hérodote, rappelle par son plan les monuments commémoratifs qui furent élevés à Chéronée¹, ou à Thespies², ou à Thèbes³. Il répond donc à celui que citait Strabon⁴ sous le nom de πολύκνδριον⁵ et c'est là que s'élevait le lion en l'honneur de Léonidas⁶. Mais il n'en a été retrouvé aucune trace jusqu'à maintenant. Du moins l'identité de l'édifice dans le voisinage du mur des Phocidiens⁷ me semble-t-elle établie⁸.

c) *La mort de Léonidas*. — Elle a été l'objet d'appréciations si diverses, depuis l'opinion sévère et injuste de Beloch⁹ jusqu'à l'appréciation plus équitable de G. Glotz¹⁰, qu'il sera permis de revenir sur la question. Tout récemment, M. Miltner a montré, avec ingéniosité, que le geste de Léonidas supposait plus de réflexion que ne lui en attribuaient même ses admirateurs, et qu'en tenant ainsi la position des Thermopyles, déjà tournées par le corps d'Hydarne, il avait permis à la flotte grecque de regagner le Pirée, sans être inquiétée au passage de l'Euripe¹¹. Il

1. PAUSANIAS, IX, 40, 5; STRABON, IX, p. 414; PHYTALIS, Ἀθηνᾶϊον, IX, 1880, p. 347-352; il mesure (dimensions prises à l'extérieur) 14 m. 75 sur 23 m. 85, d'après PHYTALIS (cf. le plan *l.l.*, p. 398).

2. STAMATAKIS, Πρακτικά, 1882, p. 67 et pl. 1; P. JAMOT, *B.C.H.*, XV, 1891, p. 660 et Ant. ΚΕΡΑΜΟΠΟΥΛΟΣ, Πρακτικά, 1911, p. 153-163, qui lui donne comme dimensions, 32 m. × 23 m.

3. PAUSANIAS, X, 10, 1; COLLIGNON, *Les statues funéraires dans l'art grec*, Paris, 1911, p. 231, n. 1, renvoie pour celui-ci à Koerte.

4. IX, 4, 16, p. 429.

5. Le mot n'est pas dans HÉRODOTE.

6. Un lapsus le fait dater du lendemain de *Marathon* : M. COLLIGNON, *l.l.*, p. 231. — Je ne crois pas qu'il y ait là un jeu de mots, comme le supposent HOW-WELLS, dans leur Commentaire d'Hérodote, II, p. 230 : « a play on the name Leonidas », ni que le lion soit « the symbol of royal power ». Mais c'est l'animal funéraire bien connu, symbole de garde et protection et aussi du courage, comme l'a fort bien montré M. COLLIGNON, *l.l.*, p. 226-235. A ses listes, ajouter maintenant le lion d'Amphipolis, P. COLLART et P. DEVAMBEZ, *Voyage dans la région du Strymon*, *B.C.H.*, LV, 1931, p. 188-189; P. LEMERLE, *B.C.H.*, LIX, 1935, p. 285 et fig. 40 (*Chronique des fouilles*).

7. *Supra*, p. 46.

8. L'emplacement du Κολωνός paraît avoir été soupçonné par GRUNDY, *l.l.*, p. 288-89, et peut-être même vu par CLARKE, VII, 305 et suiv. qui avait reconnu un piédestal de forme rectangulaire en blocs carrés de brèche rougeâtre.

9. II, 2^a, p. 105 (réimpression de 1931) : la catastrophe des Thermopyles « hat das Bundesheer von einem unfähigen Oberfeldherrn befreit ».

10. *H. G.*, II, p. 69.

11. KLIO, XXVIII, 1935, p. 228-241, *Pro Leonida*.

ne faudrait pas exagérer les difficultés qu'auraient pu créer les Perses à la flotte grecque s'ils avaient devancé son arrivée de quelques jours seulement. Fortifier les rivages de Chalcis demandait, en ces temps-là, du matériel qui pouvait faire défaut à l'armée du grand Roi, et aussi plusieurs jours de travail. Je consens aussi que la résistance de Léonidas ait retardé l'avance perse, et que le sacrifice des Spartiates n'ait pas été inutile. Je me demande si Léonidas a clairement vu les conséquences tactiques de son acte et si nous ne prêtons pas au roi lacédémonien des principes trop modernes.

Dans le même article, M. Miltner a indiqué, mais sans y insister, que le rapport d'Hérodote n'était pas entièrement sincère. Voire ! Hérodote n'a pas mis en relief la valeur stratégique du geste des Spartiates, mais il s'est attardé sur le côté moral, religieux même, de l'action. S'il a écrit son livre vers l'année 430¹, il a pu subir l'influence de la légende des guerres médiques², mais ce n'est pas une raison pour rejeter toute explication religieuse de la mort de Léonidas³. Sans doute la bonne foi d'Hérodote a pu être surprise. Lorsqu'il rappelle l'oracle qui, à Sparte, avait annoncé ou la destruction de la ville par les Perses, ou la mort du roi (VII, 220)⁴, que Mégistias, le devin, avait prédit le matin même le sort tragique de Léonidas (VII, 221), on a beau jeu d'objecter que c'est le *vaticinium post eventum*⁵. Le récit de Diodore (XI, 4), qui insiste lourdement sur la résolution de mourir prise par Léonidas, fortifie l'impression que le trépas royal a été embelli après coup. Hérodote rapporte enfin un oracle prescrivant à Lacédémone de demander à Xerxès réparation

1. Ph. É. LEGRAND, *Introduction à l'édition d'Hérodote*, Paris, 1932, p. 21.

2. A laquelle fait allusion P. PERDRIZET, *Klio*, X, 1910, p. 9.

3. Cf. l'opinion de TITE-LIVE, XXXVI, 15, § 12 : « ... Thermopylae locus appellatur, nobilis Lacedaemoniorum adversus Persas morte magis memorabili quam pugna ».

4. Cf. R. HENDESS, *Oracula graeca*, diss. Halle, p. 64-65, n° 109.

5. How-WELLS, *Commentary*, II, p. 228. Encore faudrait-il prouver qu'HÉRODOTE ajoute foi à l'oracle. Cf. H. PANITZ, *Mythos und Orakel bei Herodot*, Greifswald, 1935, p. 7-8, p. 54 et suiv.

de cette mort; même il fait le récit de l'invraisemblable démarche des ambassadeurs spartiates auprès de Xerxès (VIII, 114); après quoi, il note que la mort de Mardonios rachète celle de Léonidas et s'exécute conformément à l'oracle (IX, 64). Ce sont là presque des naïvetés.

Mais si la fin de Léonidas n'a pas été prédite, elle peut être l'effet d'une *devotio*. Cette opinion est acceptée par Frazer¹, par Wells². Elle peut être fortifiée d'un argument dont il n'a pas été fait état. Hérodote a mentionné les attributions religieuses du roi (VI, 56), que d'autres textes confirment³. Il a rapporté aussi la généalogie de Léonidas qui descend d'Héraclès, comme l'un des deux rois (VII, 204). Or, aux Thermopyles, Léonidas est dans la région où mourut tragiquement l'illustre ancêtre auquel il prétend se rattacher et nous serions peut-être en présence d'une *devotio* authentique, mais dissimulée ensuite par l'exégèse grecque, qui ne l'admettait pas⁴. Je me borne à indiquer cette explication qui rendrait mieux compte, peut-être, de la mort de Léonidas, dans une région essentiellement religieuse.

2. Trachis (fig. 4).

Nous avons eu l'occasion d'indiquer le rôle qu'avait pu jouer Trachis dans cette campagne⁵. C'est l'une des villes les plus anciennes de la vallée puisqu'elle est citée par le *Catalogue*⁶. Mais son emplacement pose un problème. La ville a été, comme on le sait, supplantée en 426 par Héracléia, et il s'agit de déterminer où se trouvent Héracléia et Trachis.

1. *Les origines magiques de la royauté*, trad. P.H. LOYSON, Paris, 1920, p. 28 et suiv.

2. *Studies in Herodotus*, Oxford, 1923, p. 166-168.

3. Quelques-uns sont cités par FRAZER, *l.l.*, p. 28.

4. L'observation de BOUCHÉ-LECLERCQ, *Dict. Ant.*, s.v. *Devotio*, p. 117, demeure exacte; les Grecs ne se posent pas la question de la *devotio*, dans un cas comme celui de Codros, car l'oracle l'a résolue d'avance et en l'espèce, tout comme ici, l'oracle de Delphes. On sait que LURIA a expliqué la mort de Cléomène (HÉRODOTE, VI, 75) comme un meurtre rituel (*Phil. Woch.*, 1928, p. 27 et suiv.), hypothèse peu vraisemblable selon LENSCHAU, *Bursian's Jahresb.*, 244, 1934, p. 43.

5. *Supra*, p. 41-41.

6. *Supra*, p. 125, 129 et 136.

L'archéologue qui a étudié la question en dernier lieu, Fr. Stählin, situe Trachis au pied des rochers sur la rive gauche de l'Asopos, et dans la plaine de Moustapha-bey¹. Des sondages exécutés en 1932 dans cette région² m'empêchent d'accepter cette opinion et me permettent de proposer des identifications plus conformes à la réalité archéologique et aux données des textes.

La route qui mène aujourd'hui de Lamia à Bralo traverse le Mélas au Sud de Moschochôri, puis elle laisse à gauche, c'est-à-dire à l'Est, le village de Moustapha-bey dans la plaine alluvionnaire. Elle se dirige ensuite vers le Sud pour franchir l'Asopos à l'endroit où il débouche du ravin dans la plaine. Avant d'arriver à ce pont, à main droite, pour le voyageur allant vers Athènes, soit à l'Ouest, s'élève une petite colline, couverte de rochers et d'asphodèles, où partout des murs affleurent au sol. Entre cette colline et la route, s'étend un champ de coton, parsemé de fragments de céramique et facile à distinguer grâce à un tombeau³ (fig. 4 : T) au pied d'un arbre, unique en cette région⁴. La colline et le champ sont bordés par les montagnes et surplombés par la voie ferrée d'Athènes à Lianocladi, qui semble accrochée difficilement à la pente abrupte. Plus à l'Ouest, un ravin, sur lequel est jeté le pont du chemin de fer, le Skliptoméli, débouche dans la plaine et rappelle celui de l'Asopos. Telle est la région que j'ai explorée en 1932.

a) Un point de repère immédiat était fourni par le ravin du Skliptoméli. A gauche et à droite, faisant face à la plaine, les parois de la montagne sont percées d'innombrables cavités qui rappellent les alvéoles d'une ruche. Ce sont des tombeaux

1. *H. Th.*, p. 208 ; *id.*, *P.W.*, s.v. *Thermopylen*, carte des col. 2399-2400 et col. 2419.

2. *B.C.H.*, LVII, 1933, p. 277 ; *Chronique des fouilles*.

3. De Nicolas Patsayouras, de Delphinon, mort en 1922, et enterré là, car, m'a dit sa fille, il aimait à chasser en cet endroit.

4. Les fragments de céramique avaient été remarqués par M. Ch. PICARD, qui m'avait signalé l'intérêt du site.

rupestres. Je n'ai pu en faire le dénombrement complet ; beaucoup parmi eux ont été bouchés par les éboulis qui se produisirent lorsqu'on établit la voie, et qui surviennent encore dans la saison des pluies lorsque les torrents dévalent du haut de la montagne. Plusieurs d'entre eux sont situés à une très grande hauteur, ce qui n'a point empêché les profanateurs de pénétrer partout, au prix d'escalades parfois dangereuses : les dalles qui les fermaient ont en effet disparu¹. Plusieurs tombeaux portent la trace de remaniements byzantins². On y peut distinguer trois types : le premier, le plus simple, est un compartiment de forme carrée ou rectangulaire. Par exemple, l'un a la forme d'un parallépipède rectangle de 0 m. 82 × 0 m. 55 × 0 m. 70 ; on y pénètre par une ouverture de 0 m. 82 ou de 0 m. 60 de côté ; parfois ces cavités se rejoignent par des passages étroits pratiqués dans la paroi. Le second type est voûté ; il a la forme d'un rectangle de 2 m. 90 × 2 m. 20 et il est couvert par une voûte atteignant en son cintre 1 m. 10 de haut. Le troisième type est plus compliqué ; il rappelle les maisons de troglodytes creusées dans les falaises de la vallée de la Loire ; par un passage large de 0 m. 64, on accède à une chambre large de 1 m. 50 sur 3 m. 35 de long, donnant à son tour sur une autre pièce de 2 m. 20 sur 1 m. 45 ; le plafond est à 1 m. 75 de haut. Un homme de dimensions moyennes s'y promène sans peine et c'est sans doute la raison pourquoi ce tombeau fut habité jadis, ai-je appris, par un ascète³ (*planche X*).

Les tombeaux marquent la limite occidentale de la ville,

1. Nicolas Kotrotsis, l'un des propriétaires, de Delphinon, m'a dit qu'on en avait encore ouvert il y a une vingtaine d'années, et que ces tombes renfermaient des vases intacts. Mais je n'ai pu obtenir d'autres détails.

2. À l'époque moderne ils furent encore habités. On m'a raconté qu'il y a environ un quart de siècle, quelques-uns de ces tombeaux avaient servi à isoler des femmes de Moustapha-bey dont les enfants étaient atteints de maladies contagieuses.

3. La photographie montre que la porte a été remaniée à une époque récente. Ces tombeaux rappellent ceux de Bieda, en Italie au Sud-Ouest de Vetralla (Cf. *Röm. Mitt.*, XXX, 1915, pl. IX et p. 282), mais à Bieda ce sont des niches de plus petites dimensions.

où s'étendait la nécropole. A environ 50 m. à l'Est du ravin Skliptoméli, s'étend au pied du rocher un plateau bordé par un remblai en forme d'ω aux branches très évasées. Il n'est pas antique, mais c'est le *πρόχωμα* (rempart) établi en 1897. Un sondage heureux m'a fait découvrir à l'Ouest de cette levée de terre un tronçon du mur de rempart ancien. Il est conservé sur une longueur d'une vingtaine de mètres, et il n'a plus qu'une assise en place¹. Au Nord, un autre tronçon, long de 8 m. 90, est d'un appareil [identique. Dans l'espace intermédiaire, le mur devait dessiner soit un angle droit, soit une courbe, mais son tracé exact m'échappe. Je n'ai pas retrouvé non plus ce mur dans le voisinage de la route. En revanche, avant d'arriver au ravin de l'Asopos, la route longe le pied de la montagne et l'on y voyait en 1932 trois blocs antiques *in situ*, dont la longueur totale était de 2 m. 90². Le tronçon de mur avait une direction presque Nord-Sud. A quelques mètres de là, deux autres blocs étaient visibles, fort endommagés. Au-dessus, le rocher était entaillé pour recevoir une pierre : l'encastrement mesurait 0 m. 75 de haut sur 0 m. 36 d'épaisseur, et d'après le lit d'attente de la pierre, le mur avait une direction Ouest-Sud-Ouest/Est-Nord-Est. En suivant cette direction, on aboutit au lit actuel de l'Asopos, non loin de la chapelle Haghia-Paraskévi³. Là se voyaient quelques grands blocs bien taillés, et, en les dégageant, j'ai exhumé un mur de rempart, sur une longueur de 16 m. 40, orienté Nord-Est/Sud-Ouest. Il se composait de deux parements séparés par du blocage et sa largeur atteignait 3 m. 35⁴. Le parement Sud est en médiocre état et beaucoup de pierres ont été enlevées soit par des paysans soit par les constructeurs de la route ; enfin, l'Asopos, lors des crues d'hiver, a aggravé le dommage⁵.

1. Blocs : longueur 1 m. environ ; épaisseur 0 m. 45 ; hauteur 0 m. 66.

2. La longueur de chacun des blocs variait : 0 m. 42 ; 1 m. 64 ; 0 m. 84 ; leur épaisseur était de 0 m. 43.

3. Elle est bâtie en pierres antiques et en blocs pris dans le lit du fleuve.

4. Mesures prises d'extérieur en extérieur.

5. Au v^e siècle, l'Asopos avait un cours de direction Sud-Ouest / Nord-Est

En revanche, le parement Nord forme une ligne continue. La largeur des blocs, en calcaire gris bleuté, varie de 1 m. 30 à 0 m. 75 ; leur épaisseur de 0 m. 25 à 0 m. 54. Ils sont en général ajustés à joints vifs, mais j'ai trouvé des trous de scellement, quelques crampons en fer, en forme de , là où la construction devait être plus solide. Il y a trois assises conservées, dont la hauteur est de 0 m. 60 ou 0 m. 62, ce qui dénote un appareil très régulier, de la fin du iv^e siècle ¹.

Le tracé du rempart, au Nord, nous échappe complètement ². Au Sud-Ouest, en revanche, la ville s'appuie à la montagne. Le massif qui domine la rive gauche de l'Asopos était fortifié et il protégeait la ville contre une attaque venue du Sud. La preuve : d'abord les traces de deux murs antiques en conglomerat que l'on voit en remontant la rive gauche de l'Asopos par le chemin muletier, et dont la direction est Ouest-Sud-Ouest/Est-Nord-Est, puis surtout la construction que j'ai nommée *phrourion* ; elle est établie sur une plate-forme et elle se compose de deux murs, dont l'un, de direction Est-Ouest ³, rejoint à angle droit un autre mur Sud-Ouest/Nord-Est ⁴, composé d'une série de 2 blocs en *poros* grisâtre juxtaposés, de 0 m. 92 de

comme aujourd'hui, mais, au lieu de se diviser en deux bras, l'un au Nord, l'autre au Sud — celui-ci alimente le moulin —, il ne passait qu'au Sud du mur. Après la ruine du mur, le fleuve a envahi la région Nord et il a achevé la destruction du rempart. Ce bras Nord n'a un courant qu'au moment des crues ; à l'ordinaire, il se réduit à un mince filet qui arrose le champ voisin. Le vrai lit de l'Asopos est au Sud, comme dans l'antiquité.

1. Près de là fut trouvé le doigt en marbre d'une statue romaine (déposé à la mairie de Lamia). On sait que Jason de Phères a détruit les remparts en 371 (XÉNOPHON, *Hell.*, VI, 4, 27), mais qu'ils furent relevés après la mort de Jason.

2. STEPHANI, p. 57, a vu à Moustapha-bey de grands blocs rectangulaires provenant d'un mur dans la région Sud-Ouest du village. Ils avaient été mis à nu et ils furent emportés par un cours d'eau torrentiel en hive (= le Mélas) : « ... noch grosse Quadern einer alten Mauer. Mehrere derselben erblickt man an der südwestlichen Seite in der Tiefe. Dort nämlich fliesst ein jetzt zwar unbedeutender, im Winter und Frühjahr aber um so gewaltigerer Fluss, der in der Länge der Zeit dem Hügel soviel entrissen hat, dass der grössere Theil der Quadern in das Flussbett gestürzt ist, wo sie von den Fluthen umspühlt werden ». Mais la carte de STEPHANI situe Moustapha-bey d'une manière fautive, à la même latitude que Delvino et au Sud-Ouest d'Alamanna. DODWELL a vu des tombeaux à Moustapha-bey (II, p. 491) ; il ne donne aucun autre détail.

3. Long. de 12 m. 65.

4. Long. de 33 m. 50.

large¹. Ces deux murs sont flanqués de deux autres encore, dont l'appareil est moins robuste et qui figurent aussi un rectangle de 12 m. 65 sur 22 m. 70. A l'intérieur, incomplètement fouillé, furent trouvés des blocs de 0 m. 75 × 0 m. 80 × 0 m. 51 de haut, ainsi qu'un *anthemion* de terre-cuite². Il avait été établi là une sorte de guette, destinée à surveiller le passage : la vue sur la plaine justifie cette attribution.

Sur le flanc de la montagne, en montant par la rive gauche de l'Asopos, je n'ai trouvé qu'un mur, en bordure, du sentier menant, par la rive gauche du ravin dit Sidéroporta, à la Panaghia³. Il est long de 15 m. sur 1 m. 30 de large ; l'appareil en est isodome et la direction Sud-Nord.

En remontant par le ravin du Skliphoméli, il s'élève, sur le versant Sud-Ouest, un mur de dix assises conservées, d'une hauteur de 3 m. 30, de 1 m. 20 de large et de 1 m. 20 à 1 m. 40 d'épaisseur. Le mur, en appareil isodome, comme celui de l'autre ravin, est constitué par deux séries de blocs formant parement⁴ (*planche XI, 1*).

Par conséquent, encore que je n'aie pas pu reconstituer un tracé complet, il est clair que cette cité s'étendait entre les deux ravins de l'Asopos au Sud et du Skliphoméli au Nord-Ouest. Au Nord-Est, le rempart était bâti dans la plaine, sans que la limite en soit précisée⁵. Au Sud-Ouest, elle utilisait une partie de la montagne, et c'est la citadelle avancée qui s'en détache très nettement⁶ lorsqu'on se rend à Delphinon.

A l'intérieur de cette enceinte, diverses constructions sont

1. 0 m. 60 × 0 m. 32.

2. Déposé à la mairie de Lamia.

3. A 20 minutes de Delphinon.

4. A titre d'indication, l'un d'eux mesure une hauteur de 0 m. 55, une largeur de 0 m. 70 et 0 m. 70 d'épaisseur. Il se voit fort bien depuis la maison du chemin de fer (φυλακείον), bâtie sur la rive gauche du Skliphomélis et je ne sais ceux qu'il faut admirer davantage, des ingénieurs français qui tracèrent la voie ferrée, ou des anciens architectes qui édifièrent le rempart.

5. Malgré mes recherches en plein été, lorsque, les récoltes étant achevées, le sol est desséché et nu, je n'ai retrouvé aucune trace de blocs et je suppose que les habitants de Moustapha-bey ont jadis utilisé ceux qui étaient demeurés.

6. LEAKE, II, 28, n. 1, y reconnaît le Myropolis de PROCOPE, de *Aedif.*, IV, 2.

apparues. Tout d'abord un aqueduc, de direction Nord-Ouest/Sud-Est. Bien qu'il soit en partie obstrué, son parcours a été suivi sur une longueur d'environ 55 m. Il avait été établi à 2 m. 50 du sol. Un sondage a fait connaître sa structure : le fond en est constitué par une plaque de calcaire horizontale sur laquelle se dressent deux autres plaques verticales, hautes de 1 m. 045 et épaisses de 0 m. 27. Le tout est recouvert d'une autre plaque horizontale épaisse de 0 m. 33 et longue de 1 m. 35. A l'entrée actuelle de l'aqueduc furent exhumés des ossements humains, des fragments de vases à vernis noir, une monnaie de bronze ¹, de nombreux morceaux de tuiles et de céramique romaine. Il fut donc bâti à l'époque hellénique et utilisé jusqu'à l'époque romaine. N'ayant trouvé nulle part — sur le parcours visible — de regards ou de canalisations adventices, j'ai supposé qu'il ne servait ni au ravitaillement en eau potable, ni à l'évacuation des eaux usées, mais qu'il était utilisé pour dériver les eaux du ravin Skliphoméli vers l'Asopos, peut-être en desservant un bain dans le voisinage du gymnase. Son tracé faisait un coude, et il fut endommagé lors de la construction du *πρόχωμα* en 1897, et aussi par les habitants de Moustapha-bey ².

De l'époque hellénique encore, il faut dater trois murs découverts dans la région Nord-Ouest ³, dans le voisinage du sentier qui range le *πρόχωμα* à l'Est ⁴.

1. Son état d'usure n'a pas permis de l'identifier.

2. Le fait m'a été affirmé à Moustapha-bey.

3. A la demande du propriétaire, N. Kotrotsis, les sondages furent recouverts.

4. Le premier, au Nord-Est (1 du plan) mesure 12 m. 45 de long, 0 m. 55 de haut, et 0 m. 44 de large. Il a été coupé, à environ 7 m. 15, en partant du Sud, à une époque postérieure, pour permettre le passage d'une conduite d'eau en terre cuite retrouvée *in situ* (diamètre extérieur : 0 m. 20, intérieur 0 m. 12 ; chaque section de tuyau mesurait 0 m. 75 de long). Un second mur (2 du plan) mesurait plus de 16 m. ; il était parallèle au précédent et il avait été remanié, car il est constitué de petites pierres avec quelques briques ; sa largeur atteint 0 m. 62. Le troisième (3 du plan) avait une direction Nord-Sud ; il était long de 15 m. 50 et l'appareil est identique à celui des murs précédents. Les sondages ont fourni de nombreux tessons à vernis noir. Toute cette région a été bouleversée à une époque récente et les paysans ne m'ont pas caché qu'ils en avaient tiré beaucoup de pierres pour leurs maisons.

Les autres constructions sont d'époque postérieure. Je signalerai, au Sud du tombeau Patsayouras, toute une série de maisons romaines, qui s'étagaient sur la colline, mais qui sont maintenant réduites à leurs soubassements, si bien qu'on distingue parfois péniblement leurs limites. La plus nette s'élevait dans le voisinage du tombeau, et j'ai pu y reconnaître cinq ou six pièces, dont l'une avait, sur sa paroi interne, des revêtements stuqués ; une autre était recouverte par une voûte, effondrée, mais dont l'amorce était très nette : il y fut retrouvé un bras de statue en marbre, de travail romain, une statuette de femme, acéphale, drapée, en marbre (hauteur : 0 m. 19) et des fragments de *pithos* et de lampes romaines¹. Les murs étaient bâtis en pierres plates, ou en blocs plus anciens réemployés, avec des briques et du mortier ; leur épaisseur variait de 0 m. 70 à 1 m. et leur hauteur atteignait 1 m.².

Près de l'Asopos, j'ai découvert les trois côtés d'un édifice ; le plus long mesure 35 m. 50. Le mur, dont la fondation était en marbre gris, se composait de petites pierres ; il avait 0 m. 55 de large sur 1 m. 35 de haut ; les deux autres murs, qui lui sont perpendiculaires, mesuraient chacun environ 6 m. à 8 m. Cette exploration ne put être poussée plus loin, car elle eut lieu dans les derniers jours de la fouille, et j'ai dû, ici encore, combler les sondages³.

1. Ces objets ont été déposés à la mairie de Lamia.

2. Je noterai, pour être complet, au Sud de l'aqueduc, et à un niveau supérieur, un mur de 5 m. 60 de long et de direction Sud-Est /Nord-Ouest ; il était flanqué à ses deux extrémités de 2 murs perpendiculaires longs de 3 m. 15 et de 7 m., larges de 0 m. 63 ; à l'angle Nord-Ouest, on a exhumé un fût de colonne dorique, en marbre blanc, long de 1 m. 30 et de 0 m. 40 de diamètre. Un autre mur, bâti dans le voisinage et à un niveau inférieur, mesurait la même longueur. Un troisième, long de 10 m. 40, large de 0 m. 71 et haut de 1 m. 15, avait une direction Nord-Nord-Ouest /Sud-Sud-Est. Il formait le mur de fond d'une abside, orientée vers le Nord-Est, dont la corde mesurait 4 m. 20 et l'arc 2 m. 38 : peut-être y eut-il là une chapelle à l'époque chrétienne, car trois tombeaux furent découverts au Nord et au Sud ; l'un d'eux, orienté Sud-Ouest /Nord-Est, long de 1 m. 74, large de 0 m. 47 et profond de 0 m. 36 était recouvert d'une plaque, mais il ne renfermait que des ossements. Enfin, dans les mêmes parages, un long mur de soubassement, de 22 m. 60, large de 0 m. 69, et haut de 1 m., avait une direction Nord-Nord-Ouest /Sud-Sud-Est.

3. L'abréviateur de STRABON, G. G. M., II, 587, parle d'une *κώμη* *Σκύλος* auprès de l'Asopos, que je ne puis identifier.

b) Ces résultats, si incomplets soient-ils, révèlent l'existence d'une cité qui, entourée d'un rempart, s'adossait à la montagne sur laquelle ses maisons s'étagaient. Elle fut occupée depuis l'époque hellénique jusqu'à l'époque romaine¹. Cette ville ne peut répondre qu'à Héracléia, qui fut fondée en 426 et qui existait encore au II^e siècle avant notre ère puisqu'elle fut assiégée par les Romains en 191.

Les textes s'accordent avec cette identification.

Nous disposons, outre le passage de Thucydide (III, 92) relatant la fondation de la ville², de renseignements dus à Strabon, à Pausanias et à Tite-Live³.

D'après Thucydide, Héracléia était distante de 40 stades, soit 7.128 m., des Thermopyles et de 20 stades de la mer (3.564 m.). Le premier chiffre demeure exact : il y a environ 7 km. de l'Asopos à Anthéla⁴. Le second chiffre est nécessairement [faux depuis la transformation du golfe. Il permet au moins de situer l'ancien rivage dans la région au Sud de Koutséki⁵. Tite-Live donne une description assez complète de la ville, au début du II^e siècle avant notre ère, et peut-être d'après Polybe⁶. Il nous dit qu'Héracléia était

1. Les plus anciens tessons appartiennent au vernis noir et la couche où ils parurent était la dernière avant le sol vierge.

2. Paraphrasé par DIODORE, XII, 59, 3-5.

3. L'épigraphie ne nous est d'aucun secours. L'inscription I.G., IX, 2, 1, éditée par PITTAKIS et reprise par STEPHANI n'a pas été retrouvée. Elle provenait, au dire de PITTAKIS, de la région d'Héracléia, et du village de Moustapha-bey. Mais HILLER VON GÄRTRINGEN (I.G., IX, 2, *corrigenda*, VIII) observe que la mention des *συνέδροις καὶ ταῖς πόλει* se rapporte à Démétrias. Il faudrait donc lire à la l. 1 : καὶ ἡ [πόλις Δημητριάδων τοῖς] etc... L'inscription 2, copiée par DESCHAMPS-JAMOT à Saint-Jean le Théologien, viendrait plutôt d'Anthéla ; enfin, faut-il noter que les textes publiés par ARVANITOPOULOS, Πρακτικά, 1920, p. 28 (= S.E.G., III, 1929, n° 452) proviennent de l'Héracléia de Macédoine ?

4. Le chiffre est repris par STRABON, IX, 4, 17, p. 429, disant que du port des Thermopyles à Héracléia il y a 40 stades à pied (πεζή). L'indication d'ATHÉNÉE (XI, p. 461, F = F.H.G., Müller, IV, p. 491), d'après NICANDROS DE THYATIRE, ne manque pas de précision, malgré sa brièveté : Ἡρακλεῶται δ' εἰσὶν οὗτοι οἱ ὑπὸ τῇ Ὀΰτῃ κατοικοῦντες.

5. *Supra*, p. 75 et suiv.

6. Les indications de TITE-LIVE, on va le voir, sont judicieuses. Il est temps de réagir contre le dédain dont on accable cet historien qui, pour quelques erreurs, avait souvent vu juste : cf. G. COLASANTI, « Come Livio scrive che non erra » (Inf. XXVIII, 12). *Verità geografiche in Livio ed errori della critica moderna*, Lanciano, 1933, que je connais par *Phil. Woch.*, 1934, col. 1189 et suiv. (A. KLOTZ).

bâtie à sept milles de Lamia¹ sur les contreforts de l'Oeta, la ville à proprement parler se trouvant dans la plaine ; la citadelle la surplombait d'un lieu élevé et de toutes parts entouré d'à pic². Du côté de l'Asopos, il y avait, entre autres édifices, un gymnase³. En dehors des murs, un faubourg, presque plus habité que la ville même⁴. Enfin, près du petit cours d'eau nommé le Mélas, s'élevait un temple d'Artémis⁵. Toute la plaine, désolée déjà par le paludisme, était couverte de peupliers, comme aujourd'hui encore⁶. Enfin, les remparts, dont le consul Acilius fait le tour à cheval⁷, offrent une grande résistance puisqu'il fallut, pendant un long combat de vingt-quatre jours, les attaquer au bélier, avec des tours et tout un matériel de siège⁸ ; lors de l'assaut, les Romains pénètrent par les brèches ou avec des échelles⁹.

Je n'ai pas à étudier ici en détail comment la ville fut prise. Rappelons pourtant les dispositions d'Acilius : L. Valerius est chargé de diriger les travaux d'approche et d'assaut du côté de l'Asopos. Ti. Sempronius Longus est désigné pour le secteur *extra muros*, en plaine, et dans le voisinage du golfe Maliaque, donc au Nord-Est. M. Baebius tient le secteur voisin. Appius Claudius a pris position auprès du Mélas. Après de longs tra-

1. XXXVI, 25, 2 : « intersunt septem milia ferme passuum ».

2. XXXVI, 22, 5-10 : « Sita est Heraclea in radicibus Oetae montis ; ipsa in campo, arcem imminentem loco alto et undique praecipiti habet ». TITE-LIVE, distingue la ville proprement dite *oppidum*, et la citadelle, *arx*, XXXVI, 24, 6 et 7.

3. *Ibid.* : « A flumine Asopo, qua et gymnasium est... »

4. *Ibid.* : le texte est peu sûr ; je lis avec MADVIG : « *partem extra muros, quæ frequentius prope quam urbs habitabatur* » ; cf. XXXVI, 24, 5 : « *pars una, in qua aedificia extra urbem erant* ».

5. XXXVI, 22, 8 : « ... ab altero amniculo, quem Melana vocant, adversus Dianae templum ... ».

6. XXXVI, 22, 10 : « Et cum ager Heracleensis, paluster omnis frequensque proceris arboribus... » ; cf. *supra*, p. 86.

7. XXXVI, 22, 4 : « ... ab omni parte equo moenia est circumvectus ».

8. XXXVI, 22, 9 : « Horum magno certamine intra paucos dies turres arietesque et alius omnis apparatus oppugnandarum urbium perficitur » ; *ibid.*, 22, 11 : « ... moenia ... quæ... laterem quoque et caementa et saxa variae magnitudinis praebebant » ; XXXVI, 23, 1 : « Et Romani quidem operibus magis quam armis urbem oppugnabant ... » ; 23, 6 : « per quattuor et viginti dies... nocturnus diurno continuatus labor est ».

9. *Ibid.*, 24, 4 : « per ruinas ... partim scalis ».

vaux préparatoires, alors que le consul s'est aperçu que la résistance des Étoliens fléchit, l'assaut a lieu de tous les côtés simultanément. Interrompu pendant quelques heures, il reprend au milieu de la nuit et les assiégés, surpris dans leur sommeil, désertent leurs postes de combat et se réfugient dans la citadelle qui se rendit presque sans coup férir.

Ce texte s'accorde exactement avec les résultats des fouilles. La puissance des remparts, la situation imposante de la citadelle nous apparaissent encore telles aujourd'hui, malgré la ruine. L'édifice à demi exhumé non loin de l'Asopos doit correspondre au gymnase dont parle Tite-Live. En revanche, le sanctuaire d'Artémis n'a pu être retrouvé, pas plus que le τάφος de Déjanire (PAUSANIAS, II, 23, 5).

Faut-il insister longuement sur l'importance de la colonie établie par les Spartiates ? A en croire Diodore (XII, 59) les colons se seraient élevés à 10.000, dont 4.000 du Péloponnèse et 6.000 du reste de la Grèce. Beloch n'a pas eu de peine à montrer que ce chiffre était absurde¹. La Malide n'avait alors que 300 km² et jamais Héracléia ne l'a tout entière occupée. Cependant l'évaluation de Beloch pêche par excès contraire. Dans l'automne qui suivit sa fondation, Héracléia put envoyer 500 hoplites au corps d'armée péloponnésien de 3.000 hommes qui alla secourir les Étoliens de Naupacte. Après la guerre du Péloponnèse, l'harmoste Heripidas y fait massacrer 500 citoyens². Du moment que deux fois à plusieurs années d'intervalle il disparaît 500 citoyens, la proportion des hommes valides par rapport à la population ne peut être que de 1 contre 2, et l'estimation de Beloch est insuffisante. La superficie d'Héracléia lui permettait un chiffre plus élevé d'habitants.

Qu'Héracléia ait été ou non une πόλις μυριάνδρος, pour reprendre le mot de Diodore, sa puissance est ailleurs. Elle domine toute

1. *Die Bevölkerung*, p. 512.

2. DIODORE, XIV, 38. La répétition du chiffre de 500 me paraît suspecte.

la basse plaine du Spercheios et c'est pourquoi les Maliens et les Thessaliens supportèrent mal cette fondation¹. Par des discordes civiles d'abord (THUCYDIDE, III, 93), puis par une expédition militaire, ils essayèrent aussitôt, non sans y réussir, de briser cette base stratégique².

Pourtant si Héracléia permit à Sparte de surveiller tout le golfe Maliaque, elle ne commande pas les Thermopyles, mais elle se borne à barrer l'accès en Béotie par l'Asopos. Sans doute une armée qui s'appuie sur Héracléia gênera les mouvements d'un envahisseur qui arrive par Anthéla, mais elle ne l'empêchera pas de poursuivre son chemin sans occuper la ville. Cette insuffisance d'efficacité s'accroît avec l'ensablement de la plaine, mais elle est manifeste dès le début du IV^e siècle³.

c) Reste à savoir où était Trachis. L'emplacement en est encore très controversé⁴. Une théorie récente⁵ revient à l'hypothèse de Lolling et place Trachis auprès de Kouvelo, au lieu dit Κάστρο της Όριζας à l'Ouest de la station Asopos⁶. Quant à Fr. Stählin, son étude est beaucoup plus sérieuse, mais elle ne satisfait pas. Il reconnaît que « Trachis d'une part ne

1. Je ne comprends pas la remarque de Mlle MARIE DELCOURT (*Euripide et les événements de 431-424, Serta Leodensia*, 1930, Liège, p. 122) : « Vers la même époque (sc. 426) les Spartiates fondèrent à Trachinie une colonie destinée à menacer l'Eubée. Ils eurent l'audace, un an après avoir saccagé Marathon, de l'appeler Héraclée. Elle échoua et ne nuisit en rien à Athènes ».

2. Leurs efforts ne seront couronnés de succès qu'en 371 grâce à Jason de Phères, et encore ce succès ne fut-il que passager.

3. M. CARY, *Heracleia Trachinia*, *Class. Quarterly*, XVI, 1922, p. 98-99 : en 394, alors que les Thébains occupaient Héracléia, ils n'empêchent pas Agésilas de franchir les Thermopyles (DIODORE, XIV, 82).

4. Fr. STÄHLIN le dit en propres termes : « Die Lage ist umstritten », *H. Th.*, p. 208 ; KROMAYER, *Ant. Schlachtfelder*, IV, p. 23 : « Während über die Asoposchlucht alle Reisenden einig sind, herrschen über die Lage von Trachis bedeutende Meinungsverschiedenheiten ».

5. G. KOLIAS, qui étudie la ville médiévale de Sidéro-castro, *Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν*, X, 1933, p. 80-81.

6. *L.I.*, p. 80 : Εἰς τὰ λείψανα δὲ ταῦτα ὁ Lolling ἀνεγνώρισε τὴν ἀρχαίαν Τραχίνα, κατ' ἀντίθεσιν πρὸς ἄλλους ἐρευνητάς, οἵτινες, στηριζόμενοι εἰς τὰ ἀνακριβῆ χωρία τοῦ Στράβωνος καὶ Πausανίου, ἐποθετοῦν ταύτην παρὰ τὴν τῷ 127 (sic) π. Χ. ὑπὸ τῶν Λακεδαιμονίων ἰδρυθεῖσαν Ἡράκλειαν τῆς Οἴτης, τῆς ὁποίας τὰ ἐρεῖπια σφύζονται παρὰ τὸ χωρίον Μουσταφάμπεη. Πράγματι τὸ χωρίον τοῦ Ἱεροδότου, ἐπὶ τοῦ ὁποίου ἐστηρίχθη ὁ Lolling, μᾶς πείθει, ὅπως παραδεχθῶμεν τὴν ἀποψιν τούτου ὡς μόνην ὁρθήν. J'ai cité à dessein ce texte : il montre combien l'auteur fait bon marché des textes qui le contrarient.

peut être séparée des roches trachiniennes et que d'autre part elle se trouvait dans la partie la plus large de la plaine, donc au pied des rochers, plus loin au Nord de la vallée de l'Asopos » et sur sa carte il place Trachis au Sud-Ouest de Moustapha-bey¹.

Pour le premier point, Stählin a raison. Trachis ne saurait être séparée des roches trachiniennes². Mais Stählin ne dit pas pourquoi il situe ces roches à l'Ouest d'Héracléia³. Par ailleurs, l'emplacement proposé par Stählin ne s'accorde pas, nous le verrons, avec les textes dont nous disposons.

Enfin, Kromayer, qui pourtant a étudié, lui aussi, la question de très près⁴, situe Trachis sur la même colline que faisait Grundy, donc à Kouvelo⁵. Et je ne puis accepter non plus cette opinion⁶.

Nous disposons désormais d'un point de départ plus solide : le site d'Héracléia.

Reprenons les textes anciens : 1^o Hérodote nous dit (VII, ch. 199), que Trachis était située à cinq stades du Mélas, soit à 891 m. ⁷, sur l'espace le plus large qui se trouve entre les montagnes et la mer ; elle est entourée de montagnes de tous

1. *H. Th.*, p. 206, fig. 27.

2. ÉT. DE BYZ., s.v. Τραχίς : πόλις Θεσσαλίας ὑπὸ τὴν Οἴτην, ὑπὸ Ἡρακλέους κτισθεῖσα καὶ ὀνομασθεῖσα οὕτως διὰ τὴν τραχύτητα.

3. KROMAYER, *Ant. Schlachtfelder*, carte 5, les place sur la rive droite de l'Asopos : il signale son erreur, *ibid.*, t. IV, p. 23, n. 4.

4. Le tome IV des *Ant. Schlachtfelder* est de 1931.

5. GRUNDY, *LL.*, p. 264-283.

6. KROMAYER, *Ant. Schlachtfelder*, IV, p. 25 : « Daher wird man an dem eben bestimmten Punkte die Stadt Trachis anzusetzen und den steilen, oben abgeflachten Hügel, auf den Grundy Trachis verlegt, hier zu suchen haben » ; *id.*, *ibid.*, n. 2 : « Der von Grundy, S. 282 f. erwähnte Hügel lässt sich nicht sicher auf der Karte feststellen, da auf unseren Karten das Gehöf Konvelo (*sic*), in dessen unmittelbarer Nachbarschaft er liegen soll, nicht verzeichnet ist. Auch ist die Entfernung von Sideroporto (= Mustaphabey) « three miles » etwas zu gross, aber es wird sich dabei doch ohne Zweifel um denselben Hügel handeln, den auch Leake (II, 26) erwähnt : « a steep, rocky slope ». Die Lage der Stadt nimmt er allerdings ein Stück weiter östlich an, kommt aber damit, wie schon Grundy mit Recht hervorgehoben hat, in Konflikt mit der Angabe Strabos ». Il est juste d'ajouter que KROMAYER disposait seulement, outre la *Carte de Grèce* de 1852, de la carte autrichienne de 1/300.000^e, souvent bien inexacte.

7. 178, 20 × 5.

les côtés ; son territoire forme une plaine de 22.000 plèthres carrés¹. Au Sud de la ville s'ouvre la gorge de l'Asopos².

2^o Strabon situe Trachis à 6 stades, soit 1.108 m. 98 d'Héracléia³.

3^o Enfin Pausanias laisse bien entendre que Trachis est sur une hauteur, car on y atteint par un sentier⁴.

La donnée d'Hérodote est inexacte sur un point. Trachis serait située *au Nord* de la passe de l'Asopos, qui en est au Sud (« πρὸς μεσαμβρίην », VII, ch. 199). Mais il faut prendre garde que dans sa description des Thermopyles, Hérodote a brouillé l'orientation⁵. La route qui franchit les Thermopyles devient chez lui Ouest-Est⁶. Il faut donc faire faire à ses indications un quart de tour dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre. Ainsi l'Ouest d'Hérodote correspond au Sud vrai ; le Sud à l'Est vrai ; l'Est au Nord vrai. Donc la gorge de l'Asopos est placée à l'Est de la ville (Midi d'Hérodote)⁷. Au v^e siècle, la mer est voisine de la gorge de l'Asopos.

1. Soit 2. 167 hectares ou 22 km.² ; KROMAYER a judicieusement noté, *l.l.*, p. 29, que lorsqu'HÉRODOTE évalue les distances, il compte en stades ; il ne songe donc ici qu'à une évaluation de surface ; la remarque a été faite aussi par LEAKE, IV, 346 ; STEIN et MACAN, *ap. Herod.*

2. *Supra*, p. 39. HÉRODOTE, VII, 199 : Τρηχίς δὲ πόλις ἀπὸ τοῦ Μέλανος τούτου ποταμοῦ πέντε στάδια ἀπέχει. Ταύτη δὲ καὶ εὐρύτατόν ἐστι πάσης τῆς χώρας ταύτης ἐκ τῶν ὀρέων ἐς θάλασσαν, κατ' ἃ Τρηχίς πεπόλισται· δισχίλιά τε γὰρ καὶ δισμύρια πλέθρα τοῦ πεδίου ἐστί...

3. IX, 4, 13, p. 428 : Διέχει δὲ τῆς ἀρχαίας Τραχίνος περὶ ἕξ σταδίους ἡ Ἡράκλεια. Sur la valeur du stade, cf. *infra*, p. 296.

4. X, 22, 1 : ἀτραπὸς δὲ στενὴ καὶ ταύτης μετὰ ταῦτα τὰ ἐρείπια ἀνήκει τὰ Τραχίνος. Le texte est corrompu, comme nous le verrons plus loin, mais pour Trachis il ne prête à aucun doute.

5. Le fait a été signalé par KROMAYER, *l.l.*, IV, p. 24.

6. VII, ch. 176 : Τῶν δὲ Θερμοπυλῶν τὸ μὲν πρὸς ἐσπέρης ὄρος ἄβατόν τε καὶ ἀπόκρημνον, ὕψηλόν, ἀνατεῖνον ἐς τὴν Οἴτην· τὸ δὲ πρὸς τὴν ἡῶ τῆς ὁδοῦ θάλασσα ὑποδέκεται καὶ τενάγεια.

7. LEAKE ne s'est pas avisé de l'erreur et il situe l'Asopos au Sud de Trachis, II, 26 : « the direction which the rocks take from the projecting point to the Asopus, equally justifies his remark, that the Asopus was to the south of Trachis ». LEAKE disait (*ibid.*, p. 24) que Trachis s'élevait sur la hauteur voisine des roches Trachiniennes. Son itinéraire est peu clair. Je ne comprends pas comment, venant de Franzi et se dirigeant vers Dyo-Vouna, il peut avoir à sa droite (*on the right*) et non à sa gauche, le village de Alpospita. Il situe dans le voisinage de Trachis la ville de Οἴτη qui n'existe pas (Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 205, n. 9 et 210, n. 14) : DODWELL, II, 73, n'a pas non plus vu l'erreur d'HÉRODOTE.

Enfin le chiffre de « un km. environ du Mélas » invite à circonscrire la recherche à l'Ouest de l'Asopos.

Dans ces conditions seul un site correspond à celui de Trachis : celui où nous avons reconnu précédemment la citadelle d'Héracléia ¹. Il présente une immense étendue plate, occupée aujourd'hui par une ferme, et en partie mise en culture ; il est entouré de toutes parts, comme nous l'avons dit, par des ravins. Ses distances par rapport à Héracléia et par rapport au Mélas répondent aux chiffres d'Hérodote ².

Il ne reste pas grand chose de Trachis ³, quoi qu'en ait dit Leake ⁴, mais le site doit être ancien, puisqu'il est connu par le *Catalogue* ⁵. V. Bérard a bien indiqué sa valeur militaire : « [elle] surveillait de loin ce défilé maritime (sc. des Thermopyles) par où les Achéens avaient essayé de conquérir la rive continentale de l'Euriepe ; ils n'avaient réussi qu'à établir le petit royaume de l'un des Ajax dans la Locride côtière, toute voisine des Portes ;... [elle] tenait de plus près un autre défilé, de terre ferme celui-là, qui, menant de la plaine maritime aux plaines intérieures de Phocide... fut toujours une route du commerce maritime et terrien ⁶ ».

1. *Supra*, p. 247-248.

2. Cet emplacement avait été soupçonné par HOLLAND, qui ne nomme pas Trachis, p. 379 : « The ruins of an ancient fortress are seen upon a summit of rock overhanging this place, probably one of those castles mentioned by Livy in his description of the pass ».

3. Une fouille serait nécessaire et je ne désespère pas de l'exécuter un jour.

4. II, 30 : « I am informed that some vestiges of the citadell of Heracleia still remain, but the are not visible from below ; and as it would require a long di tour on foot to reach them, I was under the necessity of giving up the attempt ». Mais LEAKE ne distingue pas ici la citadelle du v^e siècle des restes antérieurs. Je n'ai rien vu du temple d'Athènes.

5. *Supra*, p. 243, n. 6.

6. *Ithaque*, p. 141-142 ; *supra*, p. 38. Mais V. BÉRARD donne de son origine une explication que je ne saurais accepter : « La Trachis de Célyx était donc une Roche aux Mouettes, au temps où le golfe Maliaque des Anciens... poussait plus avant dans les terres ses eaux bourbeuses, que les alluvions du Sperchios ont fait reculer de plusieurs lieues : les oiseaux de mer pullulaient alors aux alentours de cette Roche, au pied de laquelle s'étendaient des lagunes ou des marais, remblayés et colmatés aujourd'hui », *Ithaque*, p. 140. Cf. aussi *Phéniciens et Odyssée*, I, p. 438-440, et II, p. 422. Les oiseaux de mer se sont sans doute envolés avec les origines gréco-sémitiques, à moins qu'ils n'aient jamais existé, car je n'en ai jamais vu.

L'emplacement proposé peut être discuté. On objectera que, d'après Thucydide, les Spartiates ont fondé une colonie, Héracléia, tandis que notre hypothèse fait attendre un mot tel que « agrandi » la place de Trachis. L'argument semble spécieux. Puisque les Spartiates établissent une colonie, ils n'ont pu installer les colons, quel que soit leur nombre, sur un espace de terrain aussi étroit que l'était celui de Trachis. Cette position convenait à un peuple de montagnards qui gardaient une guette sur un passage, tandis que les colons auront besoin d'une plus vaste étendue de terres à cultiver, et d'un lieu plus propre aux communications faciles. Enfin, Sparte a réellement « fondé » une ville, puisqu'elle a bâti des remparts et qu'elle a procédé à un tracé nouveau au pied de la hauteur. L'ancienne cité de Trachis est devenue l'acropole de cette nouvelle cité, le refuge dont nous connaissons d'autres exemples dans les villes de Thessalie¹. Notre identification permet de donner un sens satisfaisant à la désignation que renferment certains textes : Ἡρακλεία ἡ ἐν Τραχῖνι. L'épithète ne sert pas seulement à distinguer cette Héracléia de ses homonymes sur le Pont et en Thessalie, mais elle répond à la réalité : Héracléia est la ville établie sur le territoire de Trachis ; le nom de la vieille cité ne s'est pas conservé comme un pieux souvenir, mais l'ancienne ville n'a pas disparu, puisque son importance militaire est demeurée la même que par le passé².

Le domaine de Héracléia atteint 22.000 plèthres, avons-

1. Par exemple à Pharsale, et l'on pourrait ajouter d'autres cas.

2. Dans le texte de PAUSANIAS qui, parlant des Gaulois, écrit (X, 22, début) : ... μετὰ τὴν μάχην λόγος τῶν Γαλατῶν ἀνελθεῖν ἐς τὴν Οἶτην ἐπεχείρησε κατὰ Ἡράκλειαν, il s'est glissé une erreur de topographie ou une erreur de lecture. Si l'on maintient la leçon acceptée par tous les éditeurs (FRAZER traduit : «... attemptt to ascend Mount Oeta from Heraclea »), PAUSANIAS s'est trompé, car Héracléia n'est pas située dans l'Oeta (cf. la distinction nette de ÉT. DE BYZ., *supra*, p. 255, ou celle d'ATHÉNÉE, *supra*, p. 251). Je proposerais donc de substituer à la leçon κατὰ Ἡράκλειαν la lecture κατὰ τὸ Ἡρακλεῖον : la fausse graphie α, au lieu de ο, s'explique si le texte primitif portait « -τὰ τὸ », réduit par haplographie à -τὰ. Le copiste n'aura pas compris qu'il s'agissait du sanctuaire d'Héraclès auquel sacrifie M'. ACILIUS, et que les fouilles nous ont rendu depuis peu de temps. *Supra*, p. 206 et suiv.

nous vu¹. Ce chiffre indique, non pas l'étendue de la ville, ce qui serait absurde, mais celle de son territoire.

Mais Kromayer en a proposé une délimitation trop rigoureuse et qui ne peut être acceptée. Il raisonne en calculant que le chiffre donné par Hérodote est obtenu par simple multiplication : 3.000×7.000 et ce serait la superficie de la plaine qui aurait un tracé géométrique². Encore qu'il s'agisse d'une colonie, cette hypothèse n'est pas soutenable.

A l'Est, le territoire de Trachis comprendrait les Thermopyles et Léonidas aurait pris position en Trachinie. Or Hérodote dit au contraire que c'est Xerxès qui s'est installé en Trachinie (VII, 201 : Βασιλεὺς μὲν δὴ Ξέρξης ἐστρατοπεδεύετο τῆς Μηλίδος ἐν τῇ Τρηχινίῃ)³. Au Nord, ce territoire est limité par la mer jusqu'à Moschochôri. A l'Ouest, le Dyras aurait formé la frontière : ce n'est là qu'une possibilité, non prouvée. Enfin, pour le Sud, faute d'indications, nous en sommes réduits à supposer que Trachis régnait sur les contreforts inférieurs de l'Oeta ; Hérodote parle des montagnes des Trachiniens qu'il oppose à celles de l'Oeta⁴. Il est probable que les Trachiniens habitaient la région comprise entre Kato-Dyo-Vouna et Mandritsa, sur la rive gauche de l'Asopos, et le plateau situé au Sud des Thermopyles, mais ce n'était qu'une petite partie de l'Oeta.

Mais il ne faut pas oublier que jusqu'à la fondation d'Héracléia, les Trachiniens formaient un des groupes des Maliens. Il est donc difficile, sinon vain, de vouloir attribuer des limites précises au pays de Trachis. La fondation d'Héracléia marquera, comme nous le verrons⁵, un recul des Maliens et une

1. *Supra*, p. 256.

2. *L.l.*, p. 29.

3. Aucun des textes invoqués par KROMAYER ne donne à penser le contraire : *l.l.*, p. 27, citations d'HÉRODOTE, VII, 199, 202, 203 et 205 ; p. 28, citations d'HÉRODOTE, VII, 216 et surtout de VII, 203 ; VIII, 21.

4. VII, 217 : ... οἱ Πέρσαι ... ἐπορεύοντο ..., ἐν δεξιῇ μὲν ἔχοντες ὄρεα τὰ Οἰτᾶλιων, ἐν ἀριστερῇ δὲ τὰ Τρηχινίων. Cf. *supra*, p. 42-43 ; *infra*, p. 347.

5. *Infra*, p. 349.

avance des Oetéens. Sparte a utilisé, sous prétexte de les favoriser, les ambitions des Oetéens et elle en a profité pour servir ses propres intérêts en jetant une base militaire dans la vallée du Spercheios.

3. *Homilos-Homilai* (planche XXI).

L'Asopos nous a paru former la limite méridionale de la vallée¹. A plusieurs reprises, nous avons vu qu'il formait un obstacle naturel à toute invasion. Lorsque, pendant l'hiver, il roule avec impétuosité des blocs de rochers emportés par ses flots, il forme un fossé naturel infranchissable. En été, sa défense est facile, car une troupe qui parcourrait le lit à demi-desséché² serait facilement écrasée par les quartiers de roc que précipiteraient des défenseurs postés sur les rives. Ce caractère sauvage n'apparaît toutefois qu'après la station "Ασωπος. En amont, la gorge est moins resserrée, mais comme elle demeure profonde, elle est tout aussi difficile à passer. Les citadelles antiques sont donc rares (planche IX, 2).

La seule que je connaisse, dite aujourd'hui Κάστρο 'Ωρηῆς³, est située à une demie heure au Sud-Est du village de Kouvelo, que les glissements de terrain ont fait presque entièrement désert par ses habitants. On en aperçoit la masse depuis la voie ferrée Athènes-Lianocladi : on dirait d'une immense table ; imaginez celle de Gynaiko-kastro⁴ plus vaste et dressée au fond de l'horizon qu'elle paraît atteindre. On y accède par le Nord, et depuis la porte il faut presque une demi-heure pour arriver au sommet, une surface aplanie, mais encombrée de chênes verts ou, par endroits, cultivée⁵. Chemin faisant,

1. *Supra*, p. 6 et 10.

2. *Supra*, p. 39.

3. Plusieurs châteaux anciens portent ce nom en Grèce : cf. G. KOLIAS, art. cité *supra* (p. 254), p. 82 ; pour la Thessalie, je signale celui qui s'élève dans le voisinage de Tempé, Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 13.

4. G. DAUX-P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 355 et fig. 8.

5. Telle elle apparut aussi à G. KOLIAS, *l.l.*, p. 79 : 'Η κορυφή τοῦ ὕψωματος εἶναι ἐπίπεδος σχηματίζουσα ἐκτεταμένον ὁροπέδιον. το ὁποῖον κατὰ τὸ ἥμισυ εἶναι καλλιεργῆμενον, ἐνῶ κατὰ τὸ ἄλλο ἥμισυ εἶναι κατὰφυτον ἐκ θαμνωδῶν πρίνων.

on rencontre les ruines de deux chapelles, dont celles des Taxiarches, et les restes d'une citerne ¹ (*planche XI, 2*).

L'Asopos contourne l'acropole par l'Est, mais à un niveau si inférieur que les trois côtés Nord-Nord-Est, Sud et Ouest, forment un à pic atteignant souvent une centaine de mètres. Les ingénieurs de l'antiquité n'ont eu qu'à consolider cette position naturellement très forte. Au Sud-Est, on domine l'Asopos d'environ trois cents mètres — c'est le point culminant — et la pente est verticale, à la manière d'une falaise. Au Sud, il a été établi une forte tour de guet, d'où l'on découvre toutes les montagnes environnantes. Le côté Sud s'étage en terrasses avec des murs de soutènement ². Au Sud-Ouest, un petit fortin tourné vers l'intérieur; à l'extérieur un nouvel à pic rend tout rempart inutile. Une tour, remaniée à une époque récente ³, haute de 3 m. 50 à 4 m., carrée ⁴, défendait la porte. Enfin partout se rencontrent des blocs provenant d'édifices (maisons ?); ils montrent que l'acropole n'avait pas seulement une utilité militaire, mais qu'elle était habitée ⁵. Tels sont les restes antiques visibles et qu'une fouille seule pourrait préciser.

A quelle ville répondait le « castro » de Kouvelo ? Beaucoup d'érudits impressionnés par son aspect escarpé, y situèrent Trachis ⁶. J'ai dit que cette identification était inacceptable.

1. FR. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 210-211, en a vu deux : il a peut-être confondu avec l'une des églises. G. KOLIAS, *l.l.*, p. 79, parle d'une citerne souterraine en forme d'abside, dont l'entrée avait la forme d'un puits : ... ἐντὸς τοῦ χώρου τούτου (à l'intérieur) σώζεται ὑπόγειος δεξαμενή, μετὰξὺ τῶν ἐρειπίων τῶν οἰκημάτων εὐρισκομένη, ἥ ὅποια ἐπληροῦτο ὁμβρίου ὕδατος συγκεντρουμένου ἐκ τῶν στεγῶν καὶ αὐλῶν. Τὸ στόμιον ταύτης εἶναι ὅμοιον πρὸς φρέατος καὶ ἡ ἐσωτερικὴ τῆς ἐπιφάνεια εἶναι κεκαλυμμένη διὰ στρώματος ἀσβέστων. Τέλος τὸ ὅλον σχῆμά της εἶναι ἀπιδοειδές.

2. Je ne sais où G. KOLIAS a vu les fondations d'un mur polygonal, *l.l.*, p. 80 : αἱ βάσεις πολυγωνικοῦ τείχους.

3. Les blocs, antiques, sont remployés avec du mortier et des briques.

4. 10 m. de côté.

5. Le temps m'a fait défaut pour le levé d'un plan.

6. LOLLING, *Hell. Landeskunde*, p. 135; GRUNDY, p. 264 et 283; cf. *supra*, p. 254; FARNELL, *Class. Rev.*, XXIV, 1910, p. 117, propose avec quelque hésitation Oeta, de même que les cartes de Kiepert et de Grundy, mais nous avons rappelé qu'il n'y a pas de ville de ce nom, *supra*, p. 256, n. 7.

En voici une nouvelle preuve : la ruine est située à environ 6 km. d'Héracléia ¹ et il est vraiment trop facile de rejeter le chiffre de Strabon, 6 stades = 1.065 m., sans autre argument que celui de l'inexactitude.

Fr. Stählin propose ² de placer là *Homilai*, ville qui est attestée dès le iv^e siècle, et qui est encore connue à la fin de l'époque romaine : elle est alors en effet citée par Ptolémée ; j'ajoute que, en 1935, le Ministère de l'Instruction publique à Athènes a été avisé que des trouvailles de vases, de lampes et de monnaies romaines y avaient été faites fortuitement ³. *Homilai* est peut-être plus ancienne que ne le croit Stählin : Hippocrate mentionne souvent la cité d'Ομιλος (V, 27, 28, 29, 30, 31) que Littré propose d'identifier (V, p. 11) avec l'*Homilae* de Ptolémée ⁴.

L'importance stratégique de la passe.

Ainsi, au début du v^e siècle, quand les événements historiques mieux connus nous font voir les rapports de la vallée du Spercheios avec la Grèce, la ligne stratégique des Thermopyles à l'Asopos apparaît déjà avec toute son importance.

Sparte ne s'y était pas trompée, lorsqu'au cours de la guerre

1. Il m'a fallu deux bonnes heures pour descendre de Kouvelo (village) à Héracléia en longeant la rive gauche de l'Asopos.

2. *H.Th.*, p. 210-211.

3. Mais je n'ai pu voir ces documents qui n'avaient pas été envoyés à Athènes au début de novembre 1935.

4. L'absence d'aspiration ionienne ne s'oppose pas à cette hypothèse. Dans la liste des théorodques de Delphes, A. Plassart a montré (*B.C.H.*, XLV, 1921, p. 20, III, 125 = *S.G.D.I.*, 2580, fr. A, col. III, l. 1) qu'il fallait lire Δημητριάδης Ἀριστοκράτους Ἀριστάρχου ; id., *B.C.H.*, *ibid.*, 29, V c.1. La restitution de ΚΙΡ, p. 24 : ἐν Ὀμίλῳ Ἀριστοκράτους, etc... qui avait surpris Fr. Stählin, *P.W.*, s.v. Ὀμίλοι, col. 2351, est donc à rejeter (cf. Fr. Stählin, *H.Th.*, p. 210, n. 11). Nous connaissons par l'inscription de Drymaea un boularque d'*Homilai*, qui a nom Ἀριστίων (l. 24), MICHEL, n° 1363. Je n'ai pas à rechercher ici ce que fut au Moyen Age le castro de Kouvelo. Pourtant l'identification avec Sidero-Castro me paraît peu vraisemblable. Les habitants de Delphino et de Dyo-Vouna nomment Sidéro-porta le ravin situé à l'Ouest de l'emplacement où je reconnais Trachis. Je n'ai pas entendu de désignation semblable pour le castro de Kouvelo. De plus, le texte de la *Chronique de Morée* (BUCHON, *Recherches historiques*, p. 123 et 144) parle de « la rivière de la Elade dessus Sidero-Castro ». Or Kouvelo ne se voit pas depuis la vallée du Spercheios, tandis que Trachis se distingue bien depuis le pont d'Alamanna.

du Péloponnèse, elle y prend pied en s'établissant à Héracléia, où il faut moins voir la fondation d'une colonie que la remise en état d'une vieille place forte avec des moyens modernes. Thucydide, qui cherche à nous faire connaître l'effet produit chez les Athéniens et chez les Thessaliens par cette occupation, n'a pas indiqué nettement l'objectif de Sparte : par cette habile diversion, elle se créait une base d'opérations destinée à couper Athènes de ses alliés thessaliens¹.

Quelles furent, pour les peuples de la vallée, les conséquences de cette offensive, nous le verrons en considérant le rôle de Lamia.

II

« Aux pentes de l'Othrys, l'ombre est plus longue... Reste ».

J.M. DE HEREDIA.

1. *Lamia*.

L'emplacement antique de Lamia n'est plus mis en question aujourd'hui. Il est établi depuis la découverte d'une inscription par Paul Lucas².

La ville s'élève au débouché méridional de la passe de Phourka, qu'elle défendait par sa puissante acropole. A l'Ouest elle commande la route vers Varybopi et Carpénision ; à l'Est, la voie qui mène en Thessalie par la côte ; au Sud, les chemins d'accès en Béotie par Héracléia et les Thermopyles.

1. COSTANZI la fort bien vu : il écrit (p. 89) : « La mira di Sparta nella fondazione di questa colonia non poteva essere dubbia : essa era una base d'operazione per un' egemonia sulla Tessaglia, la quale Sparta mirava ad affermare più che con la conquista, con la propaganda della politica filo-laconica ». GRUNDY l'a noté à son tour avec moins de netteté, en indiquant toutefois que Thucydide n'en dit rien : « It is also probable that it was intended to serve a purpose which Thucydides does not mention, namely to bar the road of the Thessalians, allies of Athens, southwards », *Thucydides and the History of his age*, Londres, 1911, p. 345.

2. P. 405, n° 52 = *I.G.*, IX, 2, n° 80. Pour les discussions antérieures, cf. BERGK, *de Maliensibus*, p. 34-35 ; les doutes de l'archevêque de Jannina, Meletios, sont à relire dans CLARKE, VII, 322 ; cf. aussi FAUVEL, fragments du journal publié par C.G. LOWE, *Hesperia*, V, 1936, p. 222.

Il serait banal de dire, après coup, que cette situation lui réservait un grand avenir, mais on ne saurait trop insister sur son importance stratégique et commerciale. Lamia, centre d'échanges entre la Thessalie et la Grèce centrale, est d'abord une place forte de premier plan dans l'antiquité, et les événements militaires l'ont prouvé jusqu'à une époque récente¹.

Les anciens ne s'y étaient pas trompés. Ils admiraient la position de la cité qui regardait le golfe Maliaque et d'où l'on contemplait un immense panorama. « *Et quia Lamia cum posita est in tumulo, tum regionem maxime Oetae spectat, oppido quam breve intervallum videtur, et omnia in conspectu sunt* » (TITE-LIVE, XXXVI, 25, 3). Parmi les modernes, Leake ne tarit pas d'éloges sur la situation de Lamia²; Ross la considère comme l'une des « clés » de la Grèce³; Neumann-Partsch y voient « le seul portail » par lequel se faisait le grand trafic entre la Thessalie et le Sud⁴. Je ne multiplierai pas les citations⁵. La capitale de la Malide a certainement moins de pittoresque aujourd'hui qu'il y a un siècle, mais son dernier géographe, J. Sion, ne lui refuse pas une certaine beauté⁶ — opinion à laquelle je souscris entièrement — et les plus difficiles conviendront qu'elle est très heureusement placée (*planches XII, 1 et XXI*).

La ville moderne qui recouvre l'antique cité, est située à

1. En 1917, la ville tenue depuis le 25 janvier après diverses violences par un lieutenant d'infanterie français (M. Ch. PICARD) et quelques tirailleurs sénégalais isolés, qui désarmèrent le 5^e régiment d'evzones, fut occupée sans combat le 22 juin par le 8^e Chasseurs d'Afrique arrivé de Larissa par Derven-Phourka. C'est ce que Ed. DRIAULT indique laconiquement : « Il y eut des incidents à Lamia » (*Histoire diplomatique de la Grèce*, Paris, 1926, V, p. 324).

2. II, 2 : « The position of an important Hellenic city »; II, 4, « The castle of Zitûni commands a most beautiful and interesting prospect; and being itself a remarkable point, is an excellent geographical situation ».

3. *Wand.*, I, 83; cf. aussi DODWELL, II, 77-78; CLARKE, VII, 321 : « *Zeitûn* may be described as a miniature mode of Athens ».

4. *L.l.*, 191 : « Lamia war also das einzige Portal, auf das sich der grosse Verkehr zwischen Thessalien und dem Süden angewiesen sah ». PHILIPPSON a noté que l'aspect de la ville moderne n'est pas moins beau que le panorama dont on jouit d'en haut, p. 32.

5. Cf. encore LUCAS, I, p. 279; POCOCKE, VI, p. 84, qui n'est pas sûr de son nom ancien. V. BÉRARD, *Ithaque*, p. 140, sur sa valeur stratégique.

6. *L.l.*, p. 538.

73 m. d'altitude, par 38°54 de latitude Nord et 22°15 de longitude Est¹ au pied de l'acropole ancienne; elle s'étale entre la colline d'Hosios Loukas et l'Acropole, sur la vallée occidentale que parcourt un ruisseau, desséché pendant l'été².

Le tracé des remparts antiques montre que la ville même ne s'est pas déplacée; mais comme le Spercheios, elle a souvent changé de nom depuis l'antiquité. Sous les Byzantins elle perdit celui de Lamia et fut connue sous celui de Zeitoun, qui persista jusqu'à l'époque de l'indépendance³.

La ville moderne s'est superposée à la ville ancienne et ce sera pour l'archéologue une source de déceptions. Un passé si glorieux faisait attendre des documents nombreux et intéressants, or il n'en est rien⁴.

1. Chiffres de E. ALT, *Handbuch der Klimatologie*, III, Teil M, Berlin, 1932; selon SCHELLENBERG, *Studien...*, p. 96, 97 et 13 l'altitude serait de 90 m.

2. Là se bâtissent de plus en plus les maisons neuves, mais la vie se concentre aujourd'hui sur la place de la Liberté, auprès de la métropole et sur la place de l'agora moderne.

3. Il serait tentant de rapprocher Zeitoun du turc *Seitin*; le sens y autoriserait, « olivier » (Cf. TOUTAIN, *Les cités romaines de la Tunisie*, Paris, 1896, p. 40, disant que l'ancien nom Zeitoun désigne l'olivier cultivé en Tunisie; V. BÉRARD, *Ithaque*, p. 139 : « Zeitoun est l'olivette »; LEAKE, II, p. 1 : « ressemblance to the arabic Zeitun, which means a place of olive trees »). Mais ce serait une erreur, car le nom de Zeitoun disparaît lorsque Lamia est la possession des ducs d'Athènes et elle devient alors *Gipton* (Il y a encore des *Gyphiti* en contrebas de l'acropole : ce sont des tsiganes), puis *El Cito* sous les Catalans; les Turcs la nommèrent Isdin, et cependant Paul LUCAS dans une lettre au ministre Pontchartrain, datée de Smyrne le 8 octobre 1706, l'orthographie *Ze-eton* (citée par H. OMONT, *Missions archéologiques en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1903, I, p. 336; pour l'orthographe *Zeton* dans FAUVEL, cf. article de C.G. LOWE cité, *supra*, p. 263 note 2). Paul LUCAS était à Lamia le 21 juillet 1706 et le nom byzantin, bien qu'altéré, n'a donc jamais disparu. GIANNOPOULOS écrit qu'il fut employé jusqu'en 1850, mais il le fait venir du slave, ce dont je doute (*Parnassos* X, 1914, p. 253 et suiv.).

4. La ville a subi des dommages causés par les tremblements de terre, *supra*, p. 69; les guerres et les sièges ne lui furent pas moins préjudiciables, mais à l'époque moderne l'indifférence des habitants est grande. Lamia ne possède pas même un musée. STEPHANI n'avait trouvé aucun reste antique, p. 39. Aujourd'hui quelques pierres sont déposées dans la cour du gymnase, à l'abandon. Il y a quelques années, pour revoir les textes qui s'y trouvaient, j'ai dû faire enlever à la pelle les dépôts d'ordures sous lesquels elles étaient enfouies. ARVANTOPOULOS s'en était déjà plaint : Πρακτικά, 1911, 355-356 : 'Εν τῷ γυμνασίῳ διατηροῦνται ἄνευ οὐδενίᾳ προσοχῆς, πατούμενα τὰ πολλὰ ὑπὸ τῶν μαθητῶν τὰ... ἀρχαῖα. Les inscriptions sont signalées comme disparues (*I.G.*, IX, 2, lemme de 61, de 73) ou comme ayant beaucoup souffert depuis leur découverte. Je n'en ai que plus de plaisir à mentionner le nom de deux démarques, MM. MACROPOULOS et PLATI, grâce auxquels la démarchie a recueilli dans des vitrines les objets trouvés depuis 1927. Si cette initiative avait été prise plus tôt, on n'aurait pas à déplorer des pertes aussi regrettables.

La ville ancienne se composait, comme beaucoup de cités thessaliennes, d'une enceinte fortifiée et d'une acropole. Des restes du rempart, qui paraissent çà et là, permettent d'en reconstituer le tracé approximatif. Trop rarement les tronçons du mur sont en place. Pour n'en être pas réduit parfois à l'hypothèse, il aurait fallu procéder à des sondages lors de la reconstruction des maisons neuves qui remplacent peu à peu les pittoresques mais inconfortables mesures du versant occidental de l'acropole¹ (fig. 5).

Au cours de mes séjours successifs, j'ai pu ainsi noter, dans des fondations, quelques points de repère nouveaux et ajouter aux études antérieures.

D'après Stählin l'enceinte peut être comparée à une ellipse. Elle s'appuie sur deux hauteurs qui en seraient les foyers et qui forment les pivots de la défense, à l'Ouest, la colline d'Hosios Loukas et à l'Est l'acropole, une colline de 177 m. escarpée et d'un accès difficile².

Mais elle a deux points faibles : elle doit protéger au Nord et au Sud la gorge qui sépare les deux hauteurs³, et qu'utilise la route vers Derven-Phourka et Domoko. Pour prévenir toute invasion par le Nord, il fut établi une double enceinte. Le mur de rempart intérieur, le plus méridional, joignait presque directement l'acropole à la cote 170, au Nord d'Hosios Loukas. Elle passait par la « rue de la vieille ville » (ὁδὸς παλαιᾶς πόλεως) tandis que le mur extérieur partait des mêmes points mais décrivait un demi-cercle⁴, avec un

1. On a remployé à force, et depuis longtemps (Ross, *Wanderungen*, I, 83, note le fait en 1834 dans les constructions turques), les marbres antiques, par exemple dans une construction voisine du Parthénagogion (théâtre inachevé) et beaucoup de blocs de la muraille Ouest de l'acropole ont passé dans une fontaine décorative située en contrebas (fontaine Sklivaniotis).

2. Fr. STÄHLIN, *Lamia*, Programm Erlangen, 1920-21, p. 8 ; P. W., s.v. *Lamia*.

3. LUCAS la décrivait ainsi (I, 279) : « Le milieu de cette ville est une espèce de vallon ; il y passe un tout petit ruisseau ; l'on m'a dit que sa source est abondante, et qu'il n'est sans eaux en aucun temps de l'année ». Aujourd'hui c'est le Gorgopotamos (*supra*, p. 64) qui fournit à Lamia l'eau potable venue de la montagne.

4. De 500 m. de diamètre selon STÄHLIN.

centre théorique situé auprès du théâtre moderne inachevé. L'hypothèse de Stählin est séduisante. Au point de vue stratégique, elle répond à un besoin de la défense qui devait par dessus tout couvrir la route de Thaumakoi au cas où la passe de Phourka aurait été forcée. Elle explique aussi l'amorce du mur, visible à l'angle Nord-Ouest de l'acropole, en appareil trapézoïdal et qui n'a plus que quelques mètres de long¹.

Le tracé ultérieur que propose Stählin est plus qu'hypothétique² et l'arc de cercle est d'un rayon trop grand, comme le prouve la découverte de plusieurs tombeaux, en 1927, lors de la construction du stade³. Ces tombeaux, étant placés en dehors de la ville, le sommet de l'arc doit être ramené de 200 m. vers le Sud. Enfin, la jonction de ce mur extérieur et du mur intérieur, à la cote 170, n'est pas visible et sa direction exacte nous est inconnue.

L'enceinte intérieure, moins ignorée, se voyait mieux jadis. Pourtant le tracé proposé par Stählin doit encore subir des retouches⁴. J'ai déjà noté que l'église des 'Αγ. 'Ανάρχυροι n'était pas placée correctement. Près de la chapelle Hagh Minas, on voit à 20 m. au Sud, un mur de direction Nord-Sud de même appareil que ceux du rempart visibles ailleurs⁵. Comme on relève, près de la rue Achille (ὁδ. 'Αχιλλέως) des tronçons du rempart, il faut supposer qu'après son point de départ à l'angle Nord-Ouest de l'acropole, le mur faisait un

1. G. DAUX- P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 345 et fig. 2. (Cf. ici, planche XII, 2). Mais l'église des 'Αγ. 'Ανάρχυροι, mal indiquée sur le plan de STÄHLIN, doit être déplacée vers le Nord.

2. Il en convient, P. W., s.v. *Lamia*, col. 552 bas : « Natürlich ist die Ergänzung des nördlichen Mauerteils bei so schwachen Anhaltspunkten unsicher, bis etwa eine Ausgrabung Bestätigung schafft ».

3. *Infra*, p. 272.

4. STÄHLIN n'avait pu voir ce mur intérieur : *Lamia*, p. 7 : « Von hier [= d'une maison particulière située près de l'église H. Despoina], muss man die Mauer zur Akropolis hin aufgeführt haben ; doch sind an dem steilen Abhang keinerlei Reste nachzuweisen ».

5. Il faut signaler près de cette chapelle où sont conservées quelques sculptures byzantines sans intérêt, les vestiges d'une fontaine à 3 bassins adossée au roc. Si elle est antique, elle a subi des remaniements postérieurs, comme le prouve l'emploi du mortier.

coude, et qu'il suivait une direction Nord-Sud pour s'infléchir ensuite à l'Ouest et rejoindre la « rue de la vieille ville »¹.

La colline d'Hosios Loukas (alt. 120 m.), aménagée en plate-forme, était peut-être occupée par une forteresse². Le long de la plate-forme, dont la pente est abrupte vers les casernes, il subsiste des débris de murs ; d'autres, à l'angle Sud-Est, ont été mis à jour par des travaux hydrauliques. Ce sont des blocs en conglomérat très délités, analogues à ceux qui se trouvent au Nord de l'église. Ils peuvent appartenir au rempart, car ils ressemblent à ceux qui sont insérés dans l'acropole franque, mais ils ont pu tout autant provenir d'une autre construction, car on trouve quelques blocs de marbre bien taillés dans la partie inférieure du mur³.

Le mur méridional de l'enceinte reparait dans une rue (anonyme en 1934) parallèle à la rue Achille et qui relie la rue Hérakléous à la rue Patrocle : une rangée de blocs est alignée sur l'un des côtés de la rue, une autre lui fait face. D'autres traces sont visibles à l'angle de la rue Patrocle et de la rue Diakou menant place Diakou ; je n'ai pas retrouvé les restes vus par Stählin rue Chateaubriand, ni non plus à l'église Saint-Georges et Saint-Démètre⁴, ni enfin rue Miaoulis. En revanche un tronçon était dégagé en 1934 à l'angle Nord-Est de l'église des Haghiot Theodoroi, dans une maison ruinée.

1. C'est en effet l'un des vieux quartiers : les maisons renferment des pierres anciennes, mais remployées. Non loin de là, le quartier que STÄHLIN désigne sous le nom de 'Ανασκαφή (d'après un sondage exécuté par ARVANITOPOULOS : STÄHLIN, *P.W.*, s.v. *Lamia*, col. 551, mais je n'ai aucune preuve de ce fait ; STÄHLIN dit seulement. *Lamia*, p. 7 « von unbekannter Hand ») a été bouleversé depuis l'installation des réfugiés. Les restes du mur vu par STÄHLIN (blocs : long. 1 m. 25 ; haut. 0 m. 65 ; large 0 m. 68 [0 m. 45 selon *P.W.*, s.v. *Lamia*, col. 55]) ont disparu : j'ai noté seulement dans les maisons neuves beaucoup de pierres retailées qui ont une origine antique.

2. STÄHLIN est trop affirmatif. Paul LUCAS, auquel il renvoie, dit seulement, I, 299 : [La ville] « avait autrefois deux grands Châteaux vis-à-vis l'un de l'autre ; l'un en voit encore un presque entier [qui correspond à l'acropole actuelle], l'autre est ruiné ». LOLLING, *Baedeker*, p. 272, aurait vu là des restes d'un temple.

3. Dans le ravin au Nord-Ouest d'Hosios Loukas, s'écoulait autrefois un ruisseau assez abondant pour alimenter quelques moulins (LEAKE, II, 3) ; c'est sans doute le ruisseau qui a été dérivé sur la plate-forme d'Hosios Loukas.

4. Elle était en reconstruction dans l'été 1935, mais je n'ai trouvé aucun reste antique dans la plate-forme où s'élevait l'ancien édifice.

Le tracé des remparts, malgré des lacunes trop nombreuses, est donc assuré¹.

L'acropole formait le centre de la résistance : les efforts des Romains de M^r. Acilius se brisèrent en 191 contre ce bloc de rocher². La forteresse actuelle étant bâtie sur les murs de la forteresse hellénique³, la forme ancienne peut être reconstituée d'une manière certaine. Elle rappelle un triangle rectangle, dont l'angle droit serait placé au Sud-Ouest. L'appareil est hellénique, isodome, à l'angle Nord-Est, auprès d'une tour de guet en appareil isodome ; quatorze assises en conglomérat sont en place sur la face Nord-Est, à peine remaniées par l'addition de briques aux joints. Le parement interne du mur renferme trois assises d'appareil hellénique d'une hauteur totale de 1 m. 50. Au Sud-Est, 12 à 13 assises en appareil isodome. Sur la face Ouest, 18 m. d'assises en *poros* supportent un mur d'époque postérieure ; ils sont suivis, sur une longueur d'environ 8 m., par des assises en calcaire dont l'appareil est irrégulier. A l'angle Nord-Ouest, où était aménagé un bastion à double décrochement, on voit l'amorce d'un mur polygonal, de onze blocs⁴ (*planche XII*, 2 et fig. 6).

Les faces Est-Sud, et Sud-Est, sont d'un accès assez facile. En revanche la face Ouest est, par endroits, presque à pic, et notamment dans le voisinage de l'angle Sud-Est où le rempart « couronne, en nid d'angle, la roche entaillée sur près de 10 m. de hauteur »⁵. Deux entrées : la porte principale, dite « porte de fer », s'ouvre à l'Est et elle était surmontée d'un

1. ARVANITOPOULOS écrit qu'il y aurait une tour (Πρακτικά, 1911, 355) entre les rues de Carpénision, Gottland et Esslin ; STÄHLIN ajoute qu'il y avait là une porte (*P. W.*, s.v. *Lamia*, col. 551) : je n'en sais rien.

2. TITE-LIVE, XXXVI, 25, 4 : « Et in asperis locis silex paene impenetrabilis ferro occurrebat ».

3. G. DAUX-P. DE LA COSTE l'ont noté, *l.l.*, p. 345. Des restes assez nombreux sont visibles.

4. G. DAUX-P. DE LA COSTE, *l.l.*, p. 345 et fig. 2, qui y ont vu un graffite (*ibid.*, n. 2) que je n'ai pas su retrouver ; Fr. STÄHLIN, *P. W.*, s.v. *Lamia*, col. 548, l. 62.

5. G. DAUX-P. DE LA COSTE, *l.l.*, p. 347.

linteau, arraché maintenant, qui indiquait la date de fondation et portait sans doute les armes du maître ; à gauche et à droite du passage d'entrée, en arc brisé, de nombreux blocs helléniques ont été remployés ; à droite et à gauche, la porte est flanquée de tours auxquelles on accède par des escaliers, et surmontée d'un étage couvert qui renforce la défense¹.

Une seconde ouverture, plus petite, est percée au Nord ; elle a été remaniée à l'époque posthellénique, mais des tronçons de murs, intérieurs aujourd'hui, permettent de supposer qu'elle était placée sur le flanc d'une crémaillère et d'y reconnaître une poterne².

A l'intérieur de l'acropole, on distingue trois parties. L'angle Nord, le plus élevé, tient lieu de réduit ; il est pourvu d'une série de décrochements et séparé du reste de la forteresse par un petit mur avec une plate-forme de guet percé de créneaux dans sa partie Ouest ; il peut donc être fermé de toutes parts. Ensuite, une grande plate-forme porte aujourd'hui une caserne bâtie par le roi Othon, et visible malheureusement de toutes parts³ ; la plate-forme est limitée par un mur de soutènement qui part du mur Nord-Est ; il suit d'abord une direction Nord-Est/Sud-Ouest, puis Est-Ouest et enfin Nord-Est/Sud-Ouest et il vient buter contre une autre plate-forme, à l'angle Sud-Ouest, aménagée sur le roc, par le moyen d'une maçonnerie. Ce bastion était, au Moyen Age, défendu par des bombardes, dont deux sont demeurées en place⁴, et pourvu d'une citerne.

1. ROCHAS d'AIGLUN, p. 23.

2. ROCHAS d'AIGLUN, p. 23. Paul LUCAS écrit, *l.l.*, p. 280, que sur la porte par laquelle il entra, il trouva « un marbre blanc avec un bas-relief d'une figure qui joue d'un instrument assez semblable à la lyre. Auprès est une autre petite figure grotesquement habillée en capuchon et dans l'attitude d'une personne qui danserait au chant ou au son de l'instrument de l'autre ». Il faut reconnaître là le relief représentant « le centaure Chiron, qui enseigne à Hercule encore enfant à jouer de la lyre » noté par BEAUJOUR, p. 167. STÄHLIN le place sur la petite porte Nord, *Lamia*, p. 5, d'après le témoignage de VORTSELA qui le vit en 1860, p. 3 et p. 190 ; cf. aussi STÄHLIN ; *Röm. Mitt.*, XXI, 1906, p. 338 et suiv. ; pour la scène, ROBERT, *die antik. Sarkophag. Rel.*, II, 26, pl. VII et suiv.

3. Sa laideur est déplorée justement : PHILIPPSON, p. 32 ; Fr. STÄHLIN, *Lamia*, p. 5 ; P.W., s.v. *Lamia*, col. 551.

4. Elles sont indiquées sur le plan par un trait perpendiculaire au mur du

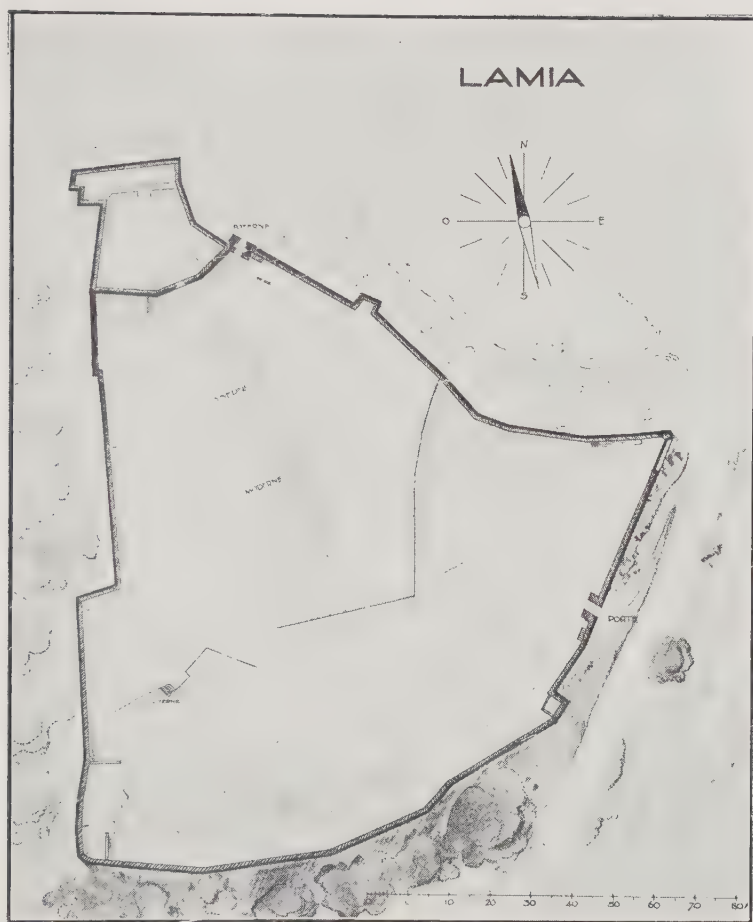


Fig. 6. — LAMIA, l'acropole.

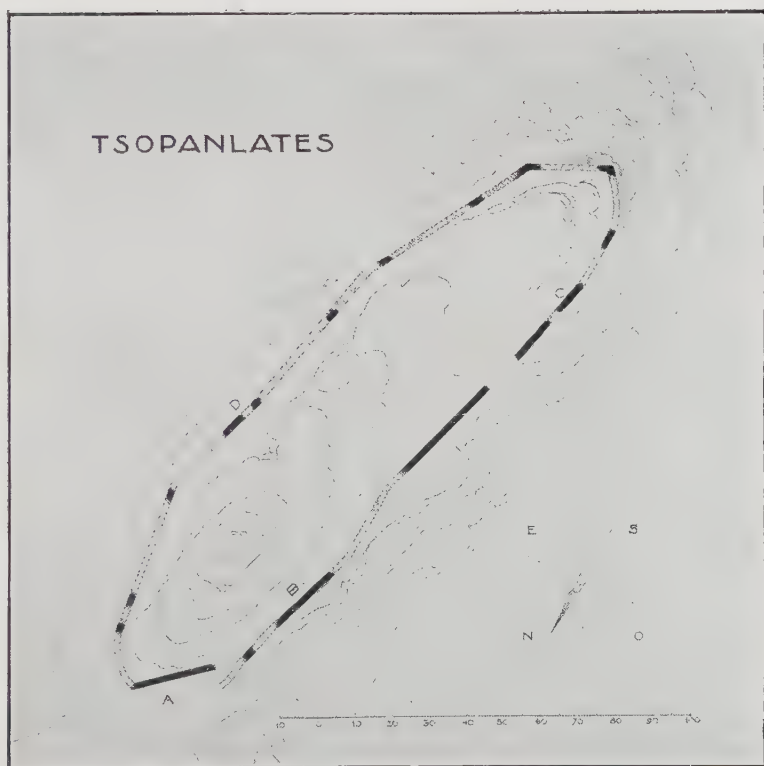


Fig. 7. — TSOPANLATÈS.

Enfin, la partie méridionale de l'acropole est en pente. Elle est parcourue par le chemin d'accès à la plate-forme du milieu, qui est aménagé en forme de plan incliné et dessine deux boucles. Des restes de pierres laissent croire que des bâtiments furent accotés au mur de rempart Sud-Est. La date de ces constructions est difficile à préciser, car elles subirent des remaniements. Un chemin de ronde court le long du rempart, au Sud-Est et à l'Est jusqu'à la « porte de fer ». Il était ininterrompu, et, bien qu'en état médiocre, il peut encore être suivi.

Telle est cette acropole, très imposante ¹. Son rôle apparaît clairement. Dominant Lamia et la basse vallée du Spercheios ², elle surveille toute la plaine actuelle, jadis le golfe Maliaque, et, vers le Nord, la route, qui, franchissant l'Othrys, conduit en Thessalie.

A l'Est de l'acropole, dans le ravin, on découvre parfois des monnaies ; les rochers de la colline, à l'Est, derniers contreforts du Mavromandili, commandent la route vers Stylida et ils sont incisés en plusieurs endroits. Ces cadres taillés enfermaient des représentations dont la plupart ont été détruites à l'époque moderne. Sur l'un, M. Ch. Picard avait reconnu, en 1917, le pilos des Dioscures, avec une étoile. Mais ce relief n'a pu être retrouvé ni par MM. G. Daux et P. de la Coste ³ ni par moi-même ⁴. Près de là, on voit encore l'emplacement d'un *ναῖος* de 5 m. de long sur 3 m. de large, avec une terrasse de *pronaos*. Tout l'ensemble des rochers a été taillé pour l'aménagement de chemins et d'escaliers. En contrebas, une petite église renferme des restes antiques, qui proviennent

rempart. En 1917, M. Ch. PICARD en avait vu 5 en tout ; il n'en reste que 3, la troisième étant placée plus au Nord de ce bastion, sur le mur Ouest.

1. Superficie : 15933 m².

2. G. DAUX-P. DE LA COSTE, *l.l.*, p. 347.

3. *l.l.*, p. 347, n. 1.

4. M. Ch. PICARD me confirme l'existence de ce document en 1917, et veut bien ajouter qu'il n'en a plus retrouvé l'emplacement quelques années plus tard.

de maisons hellénistiques et une stèle funéraire dont l'inscription a été effacée.

À l'Ouest et au Sud-Ouest, de nombreuses chapelles byzantines sont ruinées¹. Des fragments ont été encastrés dans les églises modernes. Près de l'église des Haghioi Theodoroi, j'avais noté les vestiges d'un édifice antique.

Les nécropoles de Lamia ont été déterminées récemment par la découverte fortuite de plusieurs tombeaux². Elles sont réparties à l'extérieur de la cité, en quatre régions. Près d'Hosios Loukas un tombeau fut trouvé en 1917³. Près de la gare, deux tombes furent ouvertes en 1934, mais leur contenu était, paraît-il, pauvre⁴.

La nécropole la plus importante paraît avoir été établie au Nord. En mars 1927, lors de la construction du stade municipal, quatre tombeaux furent exhumés entre le stade actuel et l'église 'Αγ. Μιχαήλ και Γαβριήλ. L'un, parfaitement conservé, se composait de quatre dalles en conglomerat jaunâtre bien taillées⁵. Ces tombeaux renfermaient, outre des ossements, des terres cuites qui ont été déposées à la mairie de Lamia et qui sont d'époque hellénistique; auprès d'eux fut recueillie une inscription funéraire. De cette découverte on peut conclure qu'il existait une nécropole dans la région septentrionale de l'acropole et que la route ancienne menant à Thaumakoi passait par là⁶. Ce cimetière paraît avoir été pillé

1. J'ai compté 6 ou 7 ruines.

2. Les inscriptions funéraires des I.G. n'ayant pas été trouvées *in situ*, ne fournissent aucune indication.

3. Il renfermait quelques ossements, des monnaies et des terres cuites : l'une d'elles était un assez joli type féminin, drapé, du III^e siècle; il portait des traces de polychromie mauve sur le vêtement; le bras droit tombait le long du corps, tandis que le bras gauche maintenait sous le sein le croisement de l'*himation*; l'autre terre cuite figurait un Dionysos, jeune, nu, avec la tête coiffée d'un bonnet; enfin deux petits vases, non vernissés, à anses horizontales. Je dois ces renseignements à M. Ch. PICARD. Les objets ont disparu.

4. Elles furent aussitôt pillées. STÄHLIN en mentionnait d'autres, « d'après une tradition orale », dans la région des moulins, (ἀτμόμυλοι), Lamia, p. 6, milieu.

5. Les dalles avaient une épaisseur de 0 m. 215 à 0 m. 23; le tombeau mesurait 1 m. 95 de long, 1 m. 04 de large (mesures extérieures) et 0 m. 78 de profondeur.

6. CLARKE avait jadis vu un tombeau dans la même région, quand il quitta Lamia pour Derven-Phourka, VII, p. 323 : « As we left *Zeitún*, we saw, near to

à une époque tardive : dans la réfection des murs de l'acropole se voient des blocs remployés, par exemple auprès de la grand porte, de pierre toute semblable.

Enfin à l'Est, M. Pappadakis a trouvé en 1920 une inscription funéraire qui provient d'un tombeau taillé dans le roc. Il a noté plusieurs autres tombes¹, qu'il date du III^e-IV^e siècle.

Au Nord, au delà de la nécropole, Stählin situe non sans vraisemblance le stade où, une inscription nous l'apprend, il était interdit de laisser divaguer les bestiaux².

Tels sont les seuls restes antiques de Lamia. La ville ancienne était plus réduite que la ville moderne. Le tracé du rempart, tel que nous avons proposé de le restituer, lui donne une superficie de 804.249 mètres carrés³.

J'ajoute qu'à une époque postérieure, la ville avait des faubourgs, comme semblent le prouver des découvertes récentes. Du côté de Taratsa, au delà de la fabrique de ciment, à l'Est de 'Αγ. Παρασκευή se voient les ruines d'une chapelle rectangulaire, dont plusieurs blocs émergeaient au-dessus du sol. Elle a été fouillée d'une manière paradoxale en 1933 par un *loustro* illuminé, qui l'avait vue en rêve, et sans que personne lui donnât l'autorisation de faire des sondages. En fait, l'édifice mesure 3 m. 75 de large sur 6 m. 95 de long. Les murs, en pierres sèches et en briques alternés sur plusieurs lits, sont revêtus de stuc à l'intérieur et ils portent des traces de pein-

the town, a tomb constructed in the old *Cyclopéan* style : it was what is called a *Cromlech* in *Wales*, consisting of two uprights, with a large slab laid across : near to it there was a cistern, probably a *Soros*. There is a paved road, or ancient *military way*, over the mountain ».

1. L'un des tombeaux avait l'aspect d'une chambre rectangulaire, petite, large de 2 m. 50, haute de 2 m. 50 avec trois places et des « bancs ». 'Αρχ. Δελτ., VI, 1920-21, παράρτημα, p. 146.

2. *Lamia*, p. 8 ; *I. G.*, IX, 2, *add.*, 1358, avec les corrections de Ad. WILHELM, *Hermes*, XLIV, 1909, p. 44. Par ailleurs, nous n'avons sur ce stade aucun renseignement.

3. STÄHLIN propose environ 0,8 km², *Lamia*, p. 8 ; *id.*, *P. W.*, s.v. *Lamia*, col. 552. Si l'on admet la forme d'ellipse dont le grand axe A mesure 1.280 m. et le petit axe B 800 m., la formule connue $\pi \frac{AB}{4}$ nous donne la surface, soit $\pi \frac{1280 \times 800}{4} = 804.249 \text{ m}^2$.

tures, aux angles Nord-Est et Nord-Ouest. A gauche de l'entrée, à l'Ouest et au Sud, le long du mur, des tombeaux avaient été ouverts clandestinement, et je n'ai pu avoir aucune indication sur leur contenu¹. Il n'est pas invraisemblable qu'il y ait eu là un sanctuaire *extra-muros*². A l'appui de cette hypothèse vient le fait qu'il a été trouvé sur la butte de 'Αγ. Παρασκευή une statuette acéphale féminine, dont la main droite tient un serpent et qui doit figurer une Hygie³.

Sur la rive gauche du Xérias, à l'Est de Lamia, au lieu dit Πλατανῶκος⁴, j'avais appris dans l'été 1934 la découverte fortuite d'une mosaïque. Au vrai il s'agissait de thermes romains. L'eau jaillissait d'une source voisine. A 7 m. 50 du canal d'adduction, on voyait une mosaïque au décor géométrique. La région, alentour, forme une espèce de plaine, bien cultivée, qui fait contraste avec les hauteurs avoisinantes, pelées. Ici et là, des restes de pierres antiques me font supposer qu'il y avait une ἑπαυλις à l'époque romaine. L'exploration de cette région orientale donnerait peut-être des résultats.

La fondation de Lamia. — La ville de Lamia pose un pro-

1. Le fouilleur s'est refusé obstinément à rien dire sur ce sujet, alléguant son ignorance (simulée ?) et son désintéressement, et cela malgré la présence du préfet et de l'éphore des antiquités. Cette région de Taratsa, où s'arrêtèrent les Turcs en 1897 grâce à l'énergie du préfet Hössling, possède une autre merveille à l'église de 'Αγ. Παρασκευή. On raconte à Lamia — et il ne le faut pas mettre en doute — que l'icone de la Panaghia qui avait jadis les bras pendant le long du corps, les a dressés lors de l'attaque turque de 1897, en un geste de réprobation et de répulsion pour écarter les Barbares. On raconte aussi que dans la même église se trouve une statue qui se refuse à être déplacée ; transportée une fois, elle revint seule à sa place primitive. Ce sont là comme les échos d'une tradition antique. Cf. Ch. CLERC, *Plutarque et le culte des images*, *R.H.Rel.*, LXX, 1914, p. 107 et suiv ; DEONNA, *R.H.Rel.*, LXX, 1914, p. 134.

2. Comme il en existe d'autres exemples, ainsi — pour ne pas quitter la Thessalie — le temple de Zeus à Phères.

3. FR. STÄHLIN, *Lamia*, p. 4 : ID. *P.W.*, s. v. *Lamia*, col. 548, et *H. Th.*, p. 215, n. 1. D'autre part, G. DAUX et P. DE LA COSTE ont publié dans le *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 348 et fig. 5, une statuette de marbre « conservée au gymnase de Lamia », dont ils se demandent (simple hypothèse) si elle ne proviendrait pas d'Antinitsa. Ils signalent en note l'existence de la statue dont parle STÄHLIN : je suis tenté de croire qu'il ne s'agit que du même document. VORTSELA parle aussi d'une statue d'Aphrodite (?) découverte en 1876, p. 189. Mais je n'ai rien pu savoir de son sort.

4. A 1/2 h. au Nord du cimetière.

blème : à quelle époque fut-elle fondée ? De la réponse qui sera faite à la question dépend, peut-on dire, le sort des Maliens. Nous avons vu qu'ils se réclamaient d'Héraclès et qu'ils expliquaient leur installation par l'expulsion des Dryopes, à laquelle aurait contribué le héros¹. Ils reconnaissent implicitement par là même qu'ils étaient des envahisseurs. De quand dater leur occupation de la rive gauche du Spercheios ?

Un fait est sûr : ni Hérodote ni Thucydide ne citent le nom de Lamia. En outre ils ne désignent ni l'un ni l'autre le golfe autrement que sous le nom de Μηλιεύς κόλπος². Le nom des Lamien n'apparaît pas sur les monnaies avant l'année 400 environ³. Sur les inscriptions, la plus ancienne mention semble être celle de la fin de la liste amphictionique de l'archontat de Cléon (automne 343) où paraît un Σθενέδαμος⁴.

Mais si Hérodote ne prononce pas le nom de Lamia, il écrit cependant cette phrase : « la première ville, en arrivant par l'Achaïe, est Anticyre, près de laquelle coule le Spercheios⁵ ». Il n'aurait pas nommé Lamia parce que, nous dit-on, l'itinéraire de Xerxès ne menait point le Grand Roi par cette ville⁶. Que le Grand Roi ait suivi la côte, itinéraire probable, mais non certain, ou qu'il ait détaché certains de ses corps par Derven-Phourka, il a dû passer à proximité du site de Lamia, et je ne pense pas que le silence d'Hérodote s'explique ainsi.

1. *Supra*, p. 166.

2. *Supra*, p. 86.

3. HEAD, p. 296.

4. *F.D.*, III, 5 ; (É. BOURGUET), *Les comptes du IV^e siècle*, n° 14, II, l. 10. Il est donc inexact d'affirmer, comme Fr. STÄHLIN, *Lamia*, p. 9 : « Seit 426 jedoch wird von ihren beiden Stimmen die eine (ötäisch-trachinische) von Herakleia, die andere echtmalische von L. [amia] geführt Syll³, p. 314 ». La contribution des (Λ) αμειῖς au sanctuaire s'élève à 600 dr., peut-être le texte est-il à dater de 339/40 ? *F.D.*, III, 5, n° 8, l. 11.

5. VII, 198 : Πρώτη μὲν νυν πόλις ἐστὶ ἐν τῷ κόλπῳ ἰόντι ἀπὸ Ἀχαΐης Ἀντικύρη, παρ' ἣν Σπερχειὸς ποταμὸς ῥέων ἐξ Ἐνιήνων ἐς θάλασσαν ἐκδιδοί.

6. KÜHN, *Über die Entstehung der Städte der Alten*, p. 102 ; WEIL, *Hermes*, VII, 1873, p. 386 ; MACAN, qui accepte cette explication (*Herodotus, The seventh, eight and ninth books*, vol. II, Londres, 1908, I, 1, p. 297) pense que Lamia n'est pas citée parce que : 1° elle n'était pas sur la mer ; 2° elle n'était pas en Malide. N'empêche que sur la carte du vol. II, p. 189, MACAN a indiqué Lamia, qu'il y a fait passer les Perses, et qu'il inscrit la Malide au-dessous de l'Othrys.

Kip, que ces hypothèses n'avaient pas satisfait davantage, a observé qu'Hérodote voulait indiquer par là que, lors des guerres médiques, la Malide avait le Spercheios pour limite septentrionale. Par conséquent Lamia n'appartenait pas à la Malide en cette époque là, mais elle dépendait de l'Achaïe-Phthiotide et elle ne fit qu'ensuite partie du territoire des Maliens. Le texte de Thucydide (VIII, 3), disant qu'en 412 le roi Agis enleva aux Oetéens la plus grande partie de leur butin et aux Achéens de l'argent et des otages permettrait une autre supposition : Agis aurait alors arraché aussi Lamia aux Achéens et l'aurait donnée aux Maliens en compensation du dommage causé par la fondation d'Héracléia¹.

Cette explication a le mérite d'interpréter littéralement le texte d'Hérodote. Il suit de cette phrase si discutée qu'au moment des guerres médiques Lamia n'appartient pas aux Maliens : Kip a eu raison de le noter. Mais, à son tour, je crois qu'il ajoute au texte de Thucydide. Le passage en question dit seulement : « ... le roi Agis ... s'étant dirigé vers le golfe Maliaque, exigea de l'argent des Oetéens, prétextant leur ancienne hostilité, leur reprit la plus grande partie de leur butin ; pour les Achéens-Phthiotes et les autres sujets des Thessaliens en cette région ..., il les contraignit à donner des otages et de l'argent ... »². Il faudrait nous expliquer pourquoi Thucydide n'aurait pas nommé Lamia si le roi Agis l'avait remise aux Maliens : le fait méritait d'être signalé et l'on s'étonnerait qu'il ait été passé sous silence³.

En tenant compte de ces diverses interprétations, je crois possible d'arriver à une hypothèse plus vraisemblable. Au

1. KIP, p. 43.

2. VIII, 3 : Ἄγης μὲν ὁ βασιλεὺς... τραπόμενος ἐπὶ τοῦ Μηλιῶς κόλπου Οἰταίων τε κατὰ τὴν παλαιὰν ἔχθραν τῆς λείας τὴν πολλὴν ἀπολαβὼν χρήματα ἐπράξατο, καὶ Ἀχαιοὺς τοὺς Φθιώτας καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς ταύτῃ Θεσσαλῶν ὑπηκόους, ... ὁμήρους τέ τινες ἡνάγκασε δοῦναι καὶ χρήματα

3. L'explication de KIP a été critiquée par R. WEIL, *Berl. Phil. Woch.*, 1911, p. 904, mais pour une raison qui ne porte pas : l'hypothèse de KIP obligerait d'admettre que les voix des Maliens auraient été attribuées pendant trois siècles aux hiéronomémons d'un territoire dont les habitants n'étaient pas Maliens.

temps de Strabon, Lamia est à une distance de 50 stades, soit 9 km. 2 de Phalara ¹ et de 30 stades, soit 5 km. 5 du Spercheios ². Ces distances étaient certainement plus faibles au début du v^e siècle, et quel qu'ait été l'itinéraire suivi par Xerxès, il passait dans le voisinage du site. Le silence d'Hérodote s'explique, soit parce que Lamia n'était alors qu'une bourgade sans importance, soit même parce qu'elle n'existait pas ³. Il est inutile d'autre part d'attribuer à Agis aucun geste généreux envers les Maliens. Ceux-ci ont été repoussés vers le Nord après 426 lorsqu'Héracléia eut été fondée. Ils se sont dédommagés d'eux-mêmes en franchissant le Spercheios et en allant s'établir solidement auprès de l'Othrys. C'est du texte de Thucydide même que nous pourrions tirer une date approximative pour la fondation de Lamia. Lors de l'expédition de Brasidas en Thrace, Thucydide indique qu'il est passé d'Héracléia à Melitaea (IV, 78) ⁴. Nul doute que si Lamia eût alors existé, elle n'eût contrarié sa marche ⁵. Quelques années plus tard, en 420, Héracléia est attaquée par une coalition de ses voisins qui voient d'un mauvais œil cette nouvelle cité (Thuc., V, 51) ⁶. Plus tard, encore, en 413/2, Agis vient ravager le territoire des Oétéens, pour les châtier, et il inflige des amendes aux peuples voisins (Thuc., VIII, 3). Il ne paraît pas d'humeur à faire aucune concession ⁷. Ce serait après ces événements que, sentant une menace continuelle en Héracléia, les Maliens durent passer le Spercheios et s'installer à Lamia. L'appareil des remparts ne s'oppose pas à cette chronologie : les dernières années du v^e siècle conviennent au mur polygonal dont les restes se voient à l'Ouest de l'Acropole ⁸.

1. STRABON, IX, p. 435 et *infra*, p. 296.

2. STRABON, IX, p. 433.

3. Je ne fais pas état du texte de DEMETRIOS DE CALLATIS, rapporté par STRABON. J'ai dit pourquoi il me paraissait relatif à une époque postérieure, *supra*, p. 72-73.

4. Pour les événements de cette période en Thessalie, R. KENT, p. 12.

5. Cf. *infra*, p. 286, pour les itinéraires possibles.

6. DIODORE, XII, 77 ; R. KENT, p. 14.

7. KENT, p. 14-15, n'a rien supposé de tel.

8. D. S. ROBERTSON, *A Handbook of Greek and Roman Architecture*, Cambridge,

Ainsi Lamia doit son origine moins à la compensation octroyée par un roi spartiate qu'à la riposte des Maliens contre la colonie de Lacédémone.

Les Maliens ne se sont pas contentés de se retrancher fortement dans leur nouvelle capitale, mais ils en ont assuré l'accès et Lamia est ainsi devenue le centre d'un système fortifié dont nous allons examiner successivement les divers éléments.

2. La protection de Lamia à l'Ouest : Tsopanlatès et Béki.

De Lamia, un observateur contemple sans peine toute la masse de l'Oeta et aucun mouvement exécuté sur la face septentrionale de la montagne ne lui échappera. En revanche, la vue sur la vallée est masquée à l'Ouest par la hauteur du Profitis Ilias. Aussi deux postes importants eurent-ils la mission de surveiller l'accès de la ville par le Spercheios. Ils sont situés dans le voisinage des villages modernes de Tsopanlatès et de Béki.

On y accède aujourd'hui par des sentiers qui se détachent au Nord de la route carrossable Lamia-Carpénision. Mais on y peut aller directement par un chemin plus dissimulé quittant la route Lamia-Domoko à 2 km. 5 au Nord de Lamia, et contournant par le Nord (Daïtsa) le Profitis Ilias¹.

Le fort antique situé à l'Est du village moderne de *Tsopanlatès*² est à peu près inconnu aux habitants (fig. 7). Pourtant il n'est guère éloigné que d'une vingtaine de minutes, mais il ne frappe pas l'œil par un aspect imposant³. C'est une butte entourée d'un mur de pierres sèches, mais appareillées. Sa

1929, p. 42 ; pour de tels murs polygonaux en Thessalie, Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 1, renvoie à NOACK, *Baukunst des Altertums*, Berlin, 1918, p. 83.

1. G. DAUX-P. DE LA COSTE ont noté que cet embranchement n'était pas défendu, *l.l.*, p. 347.

2. J'ai adopté la graphie qui m'a été donnée sur place. Mais elle comporte des variantes. Fr. STÄHLIN écrit *Tsopoladès* (*H. Th.*, p. 218 ; *P.W.*, s.v. *Side*, col. 2208) ; G. DAUX-P. DE LA COSTE : *Tsopalanlès*, *l.l.*, p. 347 ; l'*Annuaire de statistique* a choisi celle qui s'en rapproche : Τσοπαλλάδες ; la désignation officielle est maintenant Λυγαριά, inusitée dans le langage courant.

3. La ruine n'est pas au Nord du village comme l'indique à tort STÄHLIN, *H.Th.*, p. 258, et *P.W.*, *l.l.*, *ibid.*



Fig. 8. — Divri.

forme est elliptique : son grand axe mesure 200 m., tandis que le petit axe est de 45 m.¹ et le périmètre est d'environ 800 m. Le rempart est surtout bien conservé à l'Ouest où subsistent des tronçons qui atteignent jusqu'à 20 m. de long. L'épaisseur moyenne du mur varie de 1 m. 85 à 1 m. 40². La hauteur atteint au Nord 1 m. 60 à 2 m. (trois assises sont conservées en A du plan), ailleurs 1 m. 40 (trois assises ou quatre assises en place ; largeur : 1 m. 70). Le mur est fondé sur de gros moellons plus ou moins bien équarris et par dessus lesquels est disposé un double parement, intérieur et extérieur, avec un blocage en pierres sèches, ainsi que l'a fait voir une coupe pratiquée au point C. A l'Est, il subsiste surtout des blocs épars mais *in situ*, ou des pans de murs (hauteur : 1 m. 60 ; épaisseur : 1 m. 65 au point D). Il semble qu'une porte ait été pratiquée en A du plan, encore qu'elle ne soit pas conforme à la théorie classique, puisque l'assaillant présentait le flanc gauche au défenseur³. A l'intérieur de cette fortification, on voit ici et là des amas de pierrailles qui ne sauraient être identifiés sans une tranchée de sondage⁴.

De ce fortin, la vue sur la vallée embrasse toute la rive droite du Spercheios et les villages environnants, d'Ouest en Est, Hypati, Mexatès, Combotadès, et jusqu'à la mer. Mais la colline du Profitis Ilias forme rideau devant Lamia. Au Sud, un ravin profond, dit Pighadaki, constitue une défense naturelle. Au Nord le versant méridional de l'Othrys est sous le regard des guetteurs.

Au Sud-Est de Tsopanlatès est situé le village de *Béki* (Μπεκή). A l'Ouest de ce village, au lieu dit Διέξα (prononcé Djéka),

1. Superficie : 7.295 m².

2. Épaisseur faible, si l'on se rappelle que l'*Anonyme de Byzance* indique un minimum de 5 coudées (2 m. 31) (cité par ROCHAS d'AIGLUN, p. 54). Mais VITRUVÉ est moins exigeant : « L'épaisseur du mur doit être faite de telle sorte que deux hommes armés venant sur la crête en sens inverses puissent sans entrave passer l'un à côté de l'autre » I, ch. 10 (éd. Choisy).

3. ROCHAS d'AIGLUN, p. 22. Même irrégularité à Varybopi, *infra*, p. 318.

4. Je ne sais où Fr. STÄHLIN a vu les restes d'un sanctuaire, *P.W.*, s.v. *Side*, col. 2208.

distant d'un quart d'heure environ, un plateau circulaire domine la voie ferrée qui décrit une courbe. Il était jadis fortifié, mais nulle part ne subsiste aucun reste de mur. Les pierres en ont été utilisées pour le ballast de la voie ferrée et, avec celles qui restaient, les habitants ont rebâti leurs maisons. On trouve encore beaucoup de céramique commune à Βλησιδία, entre Béki et le Profitis Ilias. A Haghios Taxiarchis, vers 1929, furent exhumés fortuitement des monnaies, des tessons et mêmes des plaques (funéraires ?) travaillées. Mais le *pappas* n'a pu donner aucune indication sur leur sort. Il n'avait pas eu la curiosité de regarder si les plaques étaient inscrites, et pourtant il avait entendu dire qu'elles portaient des caractères latins et non pas grecs. Nos informations sont donc précaires et l'on ne peut que regretter — une fois de plus — cette indifférence pour les antiquités.

Cependant on peut estimer sans grand risque d'erreur qu'il n'y eut jamais là d'agglomération importante et que c'étaient des forts avancés destinés à couvrir Lamia vers l'Ouest. Leur rôle est expliqué par la marche du consul Acilius en 191. Il passa alors, d'après Tite-Live, de Domoko dans la vallée du Spercheios, d'où il se dirigea vers Hypati¹. Ce texte laisse entendre que la marche fut rapide et aisée. Il ne mentionne aucune ville entre Thaumakoi et le Spercheios. Le consul a pu éviter Xynias, dont la défense est orientée vers l'Ouest et qui surveille la gorge du Pentamyli². Il n'a pas cherché à s'emparer de Lamia qui appartient alors aux Étoliens, comme nous l'apprend³ le chapitre 15, § 2. Une seule route demeure possible : le consul aura franchi l'Othrys aux environs de Derven-Phourka, mais au lieu de continuer sur Lamia, il aura détourné son chemin vers le Sud et débouché dans la vallée du

1. TITE-LIVE, XXXVI, 14, § 15 : « Ab Thumacis altero die consul ad Spercheum amnem pervenit, inde Hypataeorum agros vastavit ».

2. G. DAUX-P. DE LA COSTE, *l.l.*, p. 350.

3. Thoas a demandé aux Étoliens de se concentrer à Lamia : « Ne tamen temere coepta segnitia insuper everteret, nuntios in Aetoliam misit, ut omni contracta juventute convenirent Lamiam ».

côté de Tsopanlatès, d'où presque en ligne droite il peut marcher sur Hypati. Tite-Live n'a pas parlé de la résistance de Tsopanlatès. La raison en est moins sa capitulation devant l'armée romaine que sa disparition. Le fait suffirait à montrer, je crois, que ces guettes furent établies par Lamia lors de son occupation malienne ; par la suite, Lamia ayant perdu son indépendance, elles cessent d'avoir aucune valeur stratégique et n'existent plus qu'à l'état de bourgades.

Aussi leur attribuer un nom paraît difficile. La seule inscription découverte à Tsopanlatès est funéraire et elle ne mentionne que le nom et le patronymique, sans l'ethnique¹. Seule, la délimitation de frontière entre Lamia et Hypati, exécutée sous le règne d'Hadrien, permettrait une hypothèse. Elle prend pour point de départ (*initium*)², l'endroit où se trouvait *Side*, en deçà d'un sanctuaire de Neptune : « *Initium finium esse ab eo loco in quo Siden fuisse comperi, quae est infra consaep-tum consecratum Neptuno* », et de là elle franchit le Spercheios. Le sens adopté est donc le sens Nord-Sud. Le lieu dit *Side* et le sanctuaire de Neptune sont placés sur la rive gauche ; en outre le texte indique bien que *Side* est alors disparu (*fuisse... comperi*). Fr. Stählin a proposé³ de reconnaître *Side* dans Béki, le poste le plus rapproché du Spercheios, tandis que Tsopanlatès s'identifierait au sanctuaire de Neptune. A l'appui de son hypothèse, il rappelle que le mot *Side* signifie « grenadier » et qu'il s'en voit beaucoup encore dans la région. Il pose donc le postulat que la végétation n'a pas beaucoup changé depuis l'époque grecque, et divers exemples nous ont montré qu'il n'y a là rien de téméraire. Athénée nous dit d'autre part que certains lieux se nommaient *Side*, à cause des arbres qui s'y trouvaient⁴. Il est possible que le nom du lieu antique ait

1. Encore l'ethnique n'aurait-il pu rien nous apprendre de sûr, *I. G.*, IX, 2, 85.

2. *C. I. L.*, III, 586 ; 12 306 = *I. G.*, IX, 2, p. 19.

3. *P. W.*, s.v. *Side*, col. 2208.

4. XIV, (64), 650, d'après AGATHARKIDÈS, *F. H. G.*, III, p. 192 : ἀμφισβητούντων Ἀθηναίων πρὸς Βοιωτοὺς περὶ τῆς χώρας ἣν καλοῦσι Σίδας, Ἐπαμινών-

été emprunté à l'aspect du pays ; l'exemple, dans cette région, ne serait pas unique. A côté des Kynoskephalai, bien connues, je citerai les *ὄξεια*¹, le mont Oxya, et d'autres désignations modernes². Le nom n'est pas antérieur au v^e siècle, date à laquelle fut connu en Grèce le grenadier³, ce qui concorde avec l'occupation de Lamia. Le fort dit de *Side* aurait été bâti à la fin du v^e siècle ou au début du iv^e siècle, mais au ii^e siècle, il aurait cessé d'être « classé » et serait peu à peu tombé en ruines ; seuls les géomètres contemporains d'Hadrien en auraient conservé le souvenir. Rien ne s'oppose donc à donner au fort de Béki le nom antique de *Side*. Faut-il, par suite, placer auprès de Tsopanlatès le sanctuaire de Neptune ? Rien ne favorise ni ne contredit ce rapprochement. Mieux vaut avouer notre ignorance⁴.

3. La protection de Lamia au Nord et au Nord-Est : *Antinitsa, Divri et Limogardi*.

Nous avons rappelé⁵ que divers chemins de montagne permettaient de franchir la région Nord-Est de l'Othrys. De ce côté, Lamia doit se protéger contre Melitaea et les Thessaliens, et contre les Achéens de Phthiotide. C'est ce qui explique la ligne de défense Antinitsa-Divri-Limogardi.

a) *Antinitsa*. — Le col de Phourka était surveillé par des

δας δικαιολογούμενος ἐξαίφνης ἐκ τῆς ἀριστερᾶς μεταλαβὼν κεκρυμμένην ῥόαν καὶ δείξας, ἤρετο αὐτοὺς, τί καλοῦσι τοῦτο. Τῶν δ' ἐιπόντων ῥόαν, ἀλλ' ἡμεῖς, εἶπε, σιδάν. Athénée ajoute : 'Ο δὲ τόπος τοῦτ' ἔχει τὸ φυτὸν ἐν αὐτῷ πλεῖστον, ἀφ' οὗ τὴν ἐξ ἀρχῆς εἴληφε προσσηγορίαν καὶ ἐνίκησεν... λέγεται δὲ τι καὶ φυτὸν σίδη ὅμοιον ῥοιᾷ. Et il renvoie à THÉOPHRASTE, non cité par STÄHLIN, et qui pourtant ajoutait à cette identification. Cette essence caractérise le lac Copaïs et a besoin de beaucoup d'eau ; *a priori*, dans un terrain humide, comme celui de la région de Béki, l'hypothèse est admissible (THÉOPHRASTE, *Hist. pl.*, IV, 10 : ce serait la *Nymphaea alba*, d'après le lexique de l'édition Hort, Londres, Heidemann, 1916).

1. P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLIX, 1925, p. 102.

2. Indiquées, *supra*, p. 86-87.

3. V. HEHN, *Kulturpflanze u. Haustierte*, p. 206, cité par COUSIN-DESCHAMPS, *B.C.H.*, XIII, 1889, p. 536, qui ont rencontré le mot dans une inscription d'Asie Mineure.

4. VORTSELA plaçait dans ces parages Κολάκεια (p. 77) ; STÄHLIN reconnaît le site au Sud du Spercheios, *H. Th.*, p. 210 et n. 3. Ici encore je ne puis me prononcer.

5. *Supra*, p. 35 et suiv.

guettes. Un poste antique a été reconnu dans le voisinage de la route moderne¹, mais son rôle était limité à la passe proprement dite. Il n'était pas destiné à découvrir une troupe ennemie. L'exploration était réservée à la forteresse d'Antinitsa. Elle est située au Nord du monastère du même nom, et à l'Est de la route Lamia-Domoko, entre Phourka et Taratsa. Son mur d'enceinte, qui enfermaient plusieurs petites hauteurs², est bâti en polygonal irrégulier. Il a une épaisseur de 2 m. 90 et il n'est percé que d'une porte, au Sud-Est. La citadelle est bien dissimulée dans la montagne³, mais rien ne peut lui échapper⁴. Le monastère que l'on y voit maintenant⁵ a été bâti auprès d'une source, sur un site antique; M. Daux et M. de la Coste pensent, non sans vraisemblance, qu'il y eut d'abord là un *hieron*, qui fut ensuite défendu par une guette. Ce sanctuaire était, comme celui d'Anthéla, sur un passage : il a bénéficié des mesures de sécurité prises par Lamia⁶.

Pour le nom ancien, nous en sommes réduits à des conjectures. Il se peut que le site d'Antinitsa réponde à celui d'Ἐρινεός cité par Strabon⁷.

1. *Supra*, p. 34.

2. Périmètre de 970 m. selon STÄHLIN, *H. Th.*, p. 189.

3. Le mont Antinitsa a une altitude de 1146 m.

4. Sur la vue depuis Antinitsa, Ross, *Wanderungen*, I, 87-88 et II, 180.

5. ORLANDOS le date de la seconde moitié du xv^e siècle, mais il ne se pose pas la question de l'antique *hieron* ni de la source, Ἐπειτ. Βούζ. Σπουδών, VII, 1930, p. 368-381, 'Ἡ ἐπὶ τῆς Ὀθρυος μονὴ τῆς Ἀντινίτσας.

6. A l'appui de leur hypothèse, G. DAUX-P. DE LA COSTE notent, outre la trouvaille des inscriptions *I. G.*, IX, 2, 213-214 (le texte 213 n'est qu'un débris; le n° 214 est un fragment concernant peut-être des juges demandés à Sparte : JARDÉ-LAURENT restituaient, sous réserves, à la ligne 11, Θαυμ[αχῶν : ce n'est pas une raison pour croire que la pierre ait été transportée de Domoko, à 4 h. de là), un ex-voto en marbre qui représente deux seins, *l. l.*, p. 348 et fig. 4 et p. 366-367; cf. Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 189; à Théra, près du lieu où fut trouvée la dédicace à Asklepios, fut découvert aussi un relief représentant deux seins. HILLER, *Thera*, III, p. 171, croit qu'il s'agit d'un dieu guérisseur. Il renvoie à *I. G.*, XII, 5, 198 (Paros, dédicace à Ellithyia).

7. IX, p. 434. GEORGIADÈS, p. 216, VORTSELA, p. 69, placent Erineos à l'endroit où depuis lors on situe Pereia, Fr. STÄHLIN, p. 167 et n. 2; LOLLING, *Hellenische Landeskunde*, (H. db. I. von Müller, III) p. 101, p. 148, n. 1, plaçait Erineos entre Longitzi et le sommet de l'Othrys, mais il ne dit pas pour quelle raison, et je ne connais pas de ruine en cette région. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 185 place Erineos plus à l'Est de Narthakion.

b) *Divri*. — Un envahisseur venant de Pharsale pouvait prendre la *Koilè* à revers, tourner Domoko par l'Est en passant par Avaritsa (Melitaea)¹. Puisque le trajet est impossible par Antinita², il fallait suivre un chemin contournant par l'Est la montagne, qui atteint 1.922 m. et aboutissant au village moderne de Divri : c'est la seule voie menant directement dans la vallée du Spercheios. Aussi le passage était-il défendu par une forteresse située au Nord du village moderne, à environ 2 heures de marche³ (*planche XXI*).

La forteresse est placée sur une colline de 1.125 m. d'altitude, à laquelle on accède soit par l'Est en gravissant une pente pierreuse et découverte, soit par l'Ouest, en suivant les flancs d'un ravin boisé⁴ (*planche XIII*, 2 ; fig. 8).

De forme à peu près trapézoïdale⁵, la citadelle se compose de deux éléments. Au Nord-Est, une guette est établie sur le rocher dont l'escarpement au Nord a rendu inutile toute construction protectrice. Elle est séparée, au Sud, de l'enceinte par un mur dont les soubassements sont très visibles et elle comportait aussi un abri. La construction avait une forme carrée, de 5 m. 36 de côté. Cinq blocs sont en place⁶. La surface du sol est parsemée de fragments de céramique hellénistique et de briques.

Le mur de rempart est bâti en moellons bien taillés, de calcaire blanc⁷ ; il se compose de deux parements séparés par un blocage et son épaisseur moyenne est d'environ 2 m. 30. Partant de la guette à l'Est, il suit d'abord une direction

1. G. DAUX- P. DE LA COSTE l'ont fort bien noté, *l.l.*, p. 359.

2. *Supra*, p. 35.

3. Cette forteresse antique est désignée, sur le plan de G. DAUX et P. DE LA COSTE, sous le nom de Palaïokastro, *l.l.*, p. 344-345. Je lui ai laissé le nom sous lequel on la désigne communément dans la région : « le kastro de Divri ». Il y a deux sources médiocres entre Divri et le kastro.

4. Il faut 25 minutes pour atteindre le sommet du fort.

5. Superficie : 16.820 m².

6. Hauteur conservée : 0 m. 80 ; épaisseur des blocs : 1 m. 30 ; longueur : 1 m. à 1 m. 20.

7. Le *rohpolygonal* dont parle Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 188, est inexact ; inexacte aussi l'épaisseur qu'il évalue à 3 m. 50.

presque Nord-Sud, en dessinant un léger redan. Au Sud, il est fondé sur le roc et il suit exactement l'assiette de la colline, dominant le plateau d'environ 150 m. A l'angle Sud-Ouest, il s'abrite derrière un bloc rocheux et présente au Nord-Ouest un tracé presque rectiligne. A l'angle Nord-Ouest il se découpe en plusieurs redans. Au Nord, où son état de conservation est médiocre¹, il est coupé à deux reprises par le rocher avant d'aboutir à la guette Nord-Est.

Il était flanqué de 4 tours, dont 3 au Sud, placées de telle sorte que les courtines y sont d'inégales longueurs, et 1 à l'Est pour protéger le redan. Toutes sont en partie effondrées, et leur saillie ne peut être précisée, tandis que leur front atteint uniformément 7 m. 40. L'une d'elles, au Sud (P du plan), peut avoir défendu une poterne², mais aucune n'a été ménagée aux angles. Ceux-ci étaient défendus de diverses manières. Sa position naturelle rendait, on l'a vu, l'angle Nord-Est inviolable. L'angle Sud-Est était renforcé par un mur d'enceinte extérieur ; l'angle Sud-Ouest était pourvu d'une petite guette³ et il formait un rentrant derrière une masse rocheuse dont il interdisait ainsi l'escalade. Deux murs de défense avancée, l'un à 23 m. du rempart de l'Est, l'autre à 28 m. du rempart de l'Ouest, reliaient la place à des mamelons et permettaient aux défenseurs de tenir tête d'abord à un assaut pour ne se replier qu'ensuite dans la forteresse proprement dite⁴.

Du haut de la guette Nord-Est, on découvre un horizon immense, bordé au Nord par l'Olympe et l'Ossa qui émergent des nuages, au Sud-Est par l'Eubée, au Sud par le Parnasse et le Ghiona, au Sud-Ouest par le Vélouchi. Plus près, on

1. Le mur est éboulé en plusieurs endroits.

2. Cette poterne est d'accès difficile, en raison de la pente très raide ; il semble que l'entrée ait été à l'Est, auprès de la tour, mais je ne saurais l'affirmer, car je n'ai pas relevé, faute de sondages, aucune trace nette d'un passage.

3. Fr. STÄHLIN y a vu les fondations d'une construction rectangulaire de 7 m. 30 sur 4 m. taillées dans le roc, *H. Th.*, p. 188.

4. Sur le rôle de ces murs isolés, cf. ROCHAS d'AGLUN, p. 30-32.

surveille toute l'embouchure du Spercheios jusqu'à l'Oeta et aux îles Lichades, et la place de Limogardi se distingue si nettement qu'elle pouvait être reliée à celle de Divri par un système de télégraphie optique¹. Au Nord, toute l'Achaïe s'étend sous les yeux : Tchatma (Pereia), et par delà, Chiliadon et Mantasia, à l'Ouest Domoko² et à l'Est le Gérakovouni, sommet de l'Othrys.

Il s'élevait donc là une importante place forte, en un site heureusement choisi³.

La passe proprement dite est située en contrebas de la colline, à l'Est, auprès d'une source et d'une chapelle ruinée⁴. Le paysage est boisé et partant dépeuplé : pas d'habitants, sauf pendant l'été, dans les *kalyves* d'Andristéla. Sur toute cette région s'étend un calme absolu troublé parfois par le tintement d'une clochette lointaine, et ce silence ajoute je ne sais quelle grandeur aux ruines du kastro déserté.

c) *Limogardi*. — De Divri, deux chemins sont possibles. L'un mène au village moderne du même nom, l'autre conduit à Limogardi. Une armée qui choisirait celui-ci se dirigera vers le Sud ; elle passera devant la caserne turque, ruinée, qui se dressait auprès de l'ancienne frontière, puis, après un plateau légèrement ondulé et couvert de chênes, et toute une étendue bien cultivée, elle arrivera devant Limogardi. Tel est peut-être le parcours suivi en sens inverse par Brasidas en 426. Brasidas venait d'Héracléia et se dirigeait vers Mélitaëa : il avait le choix entre l'itinéraire de Phourka et celui de Limogardi, plus court que l'autre⁵.

1. On en connaît un exemple à Pagasai sous Alexandre de Phères — donc au début du IV^e siècle. — FR. STÄHLIN, *Pagasai*, p. 96-97 (avec références bibliographiques).

2. Antinitsa est cachée dans la montagne.

3. Sur son identification, cf. *infra*, p. 291.

4. Il ne faut pas confondre cette chapelle avec celle de Hagh. Georgios, située à « plus d'une heure à l'Est d'Avaritsa, au bord d'un ravin » (JARDÉ-LAURENT, *B.C.H.*, XXVI, 1902, p. 349, n. 1).

5. *Supra*, p. 277. FR. STÄHLIN, *P.W.*, s.v. *Melitaia*, col. 537, accepte l'itinéraire par Limogardi. Cf. aussi G. DAUX-P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 354.

La ville antique occupe deux croupes calcaires fondées sur une masse schisteuse, au Sud du village abandonné de Palaiolimogardi¹ et au Nord du pauvre hameau de Limogardi². La position est forte, car elle est défendue par un ravin à l'Ouest et au Sud-Est ; sur les autres côtés, la pente est rapide et l'on ne peut accéder au kastro que par le Nord-Est³.

Comme le montre le plan (fig. 9)⁴, l'enceinte qui couronne cette hauteur a la forme d'un triangle dont la base serait au Nord et dont le sommet serait au Sud-Ouest, prolongé par une guette. Le rempart est bien conservé au Nord, au Sud-Ouest et sur le côté Est. Sur le versant Ouest, le tracé ne peut être reconstitué que grâce à quelques blocs demeurés en place⁵. Par ailleurs le mur a disparu et l'on en aperçoit des blocs accrochés à la pente ou éboulés au fond du ravin⁶.

La guette du Sud-Ouest occupe une pointe de rocher à pic au croisement de deux ravins. Elle est formée par les trois côtés d'un petit rectangle et comme elle était particulièrement bien construite, trois assises, fondées sur le roc sont en place⁷. L'intérieur formait une plate-forme, excellent poste d'observation pour une sentinelle. Au Sud-Est, où il ne reste à peu près rien⁸, quelques blocs ont permis un tracé approximatif. Le mur se dédouble en deux branches parallèles : le mur intérieur aboutit à des constructions incertaines, tandis que le mur

1. Celui que PHILIPPSON, *l.l.*, porte sur sa carte, plan n° 7, sans indiquer le village actuel.

2. En 1928, il comptait 283 habitants.

3. L'altitude du point le plus élevé est de 881 m. De Limogardi à l'entrée de l'acropole, il faut 1/2 heure environ.

4. Différent du croquis de Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 188, fig. 26.

5. Alignement de 6 blocs rectangulaires ; hauteur moyenne : 0 m. 41 ; largeur : 0 m. 85 ; épaisseur : 0 m. 44.

6. Superficie : 35.138 m², tandis que Fr. STÄHLIN, *P. W.*, s.v. *Narthakion* (1935), col. 1761, indique 40.710 m² et un périmètre de 920 m.

7. Hauteur totale des assises : 1 m. 38 ; l'assise supérieure se compose de blocs hauts de 0 m. 40, larges de 0 m. 66 et épais de 1 m. 30.

8. Malgré Fr. STÄHLIN dont le plan laisse croire à l'existence d'un mur continu, *l.l.*, p. 188, fig. 26.

extérieur est facile à suivre¹. Après une porte², le mur³, fondé sur le roc entaillé pour recevoir les blocs, est buté par une grosse masse rocheuse qui tient lieu de rempart.

Au Nord semble avoir été bâtie une guette comparable à celle du Sud-Ouest, mais ses dimensions sont plus grandes. Elle formait un bastion trapézoïdal appuyé sur le rocher. Le mur extérieur, en appareil polygonal, atteint 2 m. d'épaisseur à l'Ouest; au Nord-Est, il se réduit à des arasements; du mur intérieur, il ne reste que quelques assises permettant d'indiquer la direction. Au Nord de cet élément, une tour assise en un point culminant permettait, au cas où la guette aurait été prise,⁴ de l'isoler⁵ de la citadelle et de rendre celle-ci intenable pour les assaillants, placés à un niveau inférieur (*planche XIII, 1*).

Trois passages étaient pratiqués dans le mur d'enceinte⁶. L'un d'eux, au Nord-Ouest (1 du plan), n'est qu'une sorte de rampe d'accès, suivie d'un couloir en zigzag, aménagée près d'un bloc rocheux, et par laquelle l'ennemi se serait présenté à découvert; il est tellement endommagé que son plan n'a pu être levé. Un second passage, analogue, a été reconnu au Sud-Est (2 du plan), mais la pente le rendait difficile d'accès. La porte principale était située au Nord-Est (A. du plan); elle est disposée dans le flanc du rempart et elle se compose d'une avant-cour que flanque à gauche, pour l'assaillant, le mur de rempart épais de 1 m. 80; à main droite, une tour carrée de 7 m. de côté⁵ prolonge l'autre mur de rempart. Entre les deux murs, deux grands blocs perpendiculaires au rempart, se font vis-à-vis⁶. Ils rétrécissent ainsi le passage qui se réduit à 2 m.

1. J'y ai noté des tronçons de deux assises *in situ*, hautes de 0 m. 83 (hauteur des blocs : 0 m. 52; largeur : 0 m. 45; épaisseur : 1 m. 55), l'angle d'un redan et une tour qui atteint encore 1 m. 80 de hauteur.

2. Cf. ci-après.

3. Épaisseur : 3 m., composé de deux parements avec blocage intermédiaire.

4. Fr. STÄHLIN n'en reconnaît que deux, *H. Th.*, p. 188, et *P.W.*, *l.l.*, col. 1760.

5. Et non pas « 6 M. in Geviert », Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 189, n. 1, et *P.W.*, *l.l.*, col. 1760.

6. Ils mesurent, l'un 0 m. 87 de long, l'autre 1 m., et ils ont 0 m. 55 de large.

de large¹, et ils permettaient de barricader². Au Nord, une petite poterne (P du plan) large de 1 m. 25 permettait de sortir lorsque la porte principale était condamnée, en cas d'attaque³.

Le rempart avait été construit avec soin ; les blocs en sont bien appareillés, et tout auprès de la poterne, j'ai remarqué un caniveau d'écoulement semblable à ceux des murs de Proerna⁴.

À l'intérieur de cette forteresse, Stählin distingue, au Sud, une acropole. Je n'ai rien trouvé de tel. Il existe bien à l'Est de la guette du Sud-Ouest, une plate-forme plus élevée, avec des restes de murs, mais elle ne paraît se séparer de l'ensemble par aucun élément défensif particulier. Au milieu des pans de murs non fouillés et dont l'aspect est souvent confus, j'ai seulement pu noter une construction rectangulaire de 5 m. 70 × 3 m. 40⁵. Le ravitaillement en eau était assuré par une citerne, au Sud-Ouest, et par deux puits, aujourd'hui à demi comblés, au Sud et au Nord-Est⁶. L'un d'eux se trouve au milieu d'un ensemble de construction indéterminées. Au Nord enfin, je relève des restes d'édifices⁷.

La ville fortifiée découvre l'horizon de toutes parts. Elle constitue donc un excellent poste d'observation. Campée sur des rochers escarpés, protégée en outre par de solides remparts,

1. Les données de STÄHLIN, *P.W.*, *l.l.*, col. 1761, sont différentes : « [Les murs qui se font face] umgrenzen einen Torhof (6,80 breit, 3 M. lang) und engen den Torweg ein (6, 80 m. breit, 4,60 m. lang) ».

2. A. DE ROCHAS D'AIGLUN, *l.l.*, p. 22-23.

3. La poterne de dégagement à Stratos, est large de 1 m. 40, F. COURBY et Ch. PICARD, *Stratos*, p. 95.

4. G. DAUX-P. DE LA COSTE, *l.l.*, p. 358, fig. 11. Sa hauteur est de 0 m. 35 ; sa largeur de 0 m. 36.

5. Trois assises sont en place (Hauteur totale 1 m. 44), en blocs bien taillés (Hauts de 0 m. 45, larges de 0 m. 47 et épais de 1 m. 27). Fr. STÄHLIN reconnaît là un sanctuaire (*H. Th.*, p. 189 ; *P.W.*, *l.l.*, col. 1761) sans fournir de raison en faveur de cette identification.

6. Il existait d'autres réservoirs : je cite ceux qui se voient.

7. Une recherche à l'intérieur de l'enceinte ne serait pas vouée à l'insuccès. Le Musée National d'Athènes possède un petit chaudron de bronze (haut : 0 m. 23) qui provient de Limogardi (n° d'inventaire 7928).

approvisionnée en eau, elle pouvait facilement résister à un siège prolongé¹.

Au pied de la citadelle, et au Nord, s'élevait jadis la chapelle de Hagh. Joannis, dont un petit iconostase perpétue seul le souvenir². C'est là qu'en 1882 Latycheff découvrit les inscriptions qui permirent d'identifier la ruine de Limogardi avec Narthakion. Des sondages exécutés en septembre 1932 m'ont permis de retrouver les substructions d'une église byzantine, de dimensions réduites, construites en matériaux qui proviennent de la citadelle voisine³.

Les deux forteresses de Divri et de Limogardi peuvent être identifiées avec grande vraisemblance, la seconde même avec certitude. L'acropole voisine de Limogardi répond à la ville de *Ναρθάκιον*, ainsi que l'ont établi les textes découverts par Latycheff⁴. Mais ils ne datent que du II^e siècle avant notre ère⁵. La mention d'un théorodoque de Narthakion à Delphes⁶ est du même temps, ainsi que l'inscription découverte à Philia par N. Giannopoulos⁷. Xénophon ne parle que du mont Narthakion (*Ναρθάκιον ὄρος*)⁸, mais non de la ville. L'appareil des remparts indique une construction du IV^e siècle et le

1. Nous avons vu qu'elle pouvait communiquer avec le castro de Divri par signaux, *supra*, p. 286, n. 1.

2. Elle a été détruite à une époque que je n'ai pu préciser, n'ayant obtenu aucun renseignement sur place.

3. Cette église à son tour a souffert de la nature et des hommes. Les chênes qui en occupent l'emplacement — ce qui laisse supposer une destruction ancienne — ont fait éclater parfois les pierres. Les habitants du village y ont pris les matériaux qui sont passés dans leurs masures et dans la fontaine du village. Celle-ci est alimentée par trois sources : deux sourdent à 500 m. environ de la chapelle, la troisième sous l'abside même de l'édifice, sur le côté Est. Les blocs antiques ou byzantins ont passé dans l'aqueduc d'alimentation, et la moitié des textes laissés sur place par LATYCHEFF ont ainsi disparu. Les deux cuvettes de la fontaine, situées à 50 m. de la chapelle, ont été creusées dans des blocs byzantins. Sur celle de gauche, on distingue, non sans peine, un fragment de croix. Sur celle de droite, on lit les lettres ΦC. Au-dessus de cette même cuvette, un autre bloc remployé porte des traces de lettres que je n'ai pu déchiffrer.

4. *B.C.H.*, VI, 1882, p. 356-381 = *I.G.*, IX, 2, 89-91.

5. G. DAUX, *B.C.H.*, LVII, 1933, p. 97 : « Le senatus-consulte de Narthakion doit être postérieur à 146 ».

6. A. PLASSART, *B.C.H.*, XLV, 1921, p. 22 (IV), l. 28 : ἐν Ναρθακίῳ. Ἀπολλ[ω]νίδα[ς] et p. 29 (V, C (6), l. 10-11 : ἐν Ναρθ[α]κίῳ Ἀλαθέας Ἀπολλ[ω]νίδα.

7. *Eph. Arch.*, 1927-28, p. 123 et suiv.

8. *Hell.*, IV, 3, 8 ; *Agés.*, II, 8 ; cf. PLUTARQUE, *Agés.*, XVI ; *Apophth. Lacéd.*, 46.

premier jugement mentionné par *I. G.*, IX, 2, 89 doit dater de 355 environ. Peut-être la ville ne fut-elle pas en état de résister lors de la campagne d'Agésilas en 394, pour une raison que nous ignorons, sans quoi elle aurait opposé un obstacle à Agésilas et elle aurait dû servir de base à l'armée des coalisés¹; c'était alors un marché dont les relations s'étendaient à toutes sortes de cités, d'Athènes jusqu'en Asie Mineure².

A la forteresse de Divri se rapporte une indication que l'on souhaiterait moins vague³ dans le texte auquel il a été fait allusion⁴: Xénophon se borne à relater qu'à son retour d'Asie Mineure, Agésilas s'est heurté en Thessalie à une coalition de Larissa, de Crannon, de Scotoussa, de Pharsale, cités alliées des Béotiens; bref, toute la Thessalie s'est dressée contre lui, mais les troupes thessaliennes furent battues dans un combat où la cavalerie lacédémonienne dispersa la fameuse cavalerie thessalienne, et Agésilas tira grande fierté de cet avantage. La bataille eut lieu près de la montagne de Narthakion⁵ et, après sa victoire, Agésilas éleva un trophée entre *Pras* et Narthakion. Il ne demeura là qu'un jour, et, le lendemain, il franchit les monts d'Achaïe-Phthiotide et marcha sur la Béotie⁶. La nature des communications de

1. La ville n'aurait brillé qu'au II^e siècle, d'après Fr. STÄHLIN, *P.W.*, *l.l.*, col. 1761 fin; cf. MONCEAUX, *Les Proxénies grecques*, p. 180-181, dont je ne puis partager l'avis.

2. Une fouille heureuse exécutée à l'acropole peut apporter d'utiles informations. La ville, encore mentionnée par STRABON, IX, p. 434 (restitution de la Porte du Theil: Ναρθάκιον) et par PROLÉMÉE (III, 12, 43 Didot), ne paraît pas avoir été occupée par les Romains. A l'époque byzantine, l'habitat se transporta plus près de la source.

3. Sur les imperfections de XÉNOPHON, J. HATZFELD, *Rev. de Philologie*, LVI, 1930, p. 214; id., éd. des *Helléniques*, Paris, Belles-Lettres, I, 1936, p. 15.

4. *Supra*, p. 36-37.

5. L'identification de LEAKE, IV, 472, situant Narthakion immédiatement au Sud de Pharsale n'a plus qu'un intérêt historique et montre l'importance pour les recherches topographiques d'une découverte épigraphique.

6. XÉNOPHON, *Hell.*, IV, 3, 9 = *Agés.*, II, 5 (sur les rapports entre les *Hell.* et l'*Agésil.*, cf. notamment OPITZ, *Quaestiones Xenophontaeae*, diss. Breslau, 1912, p. 33-34, et le fascicule 46 des *Philologische Abhandlungen* de Breslau): "Ἐστήσαν δ' οὖν οὐ πρόσθεν πρὶν ἐν τῷ ὄρει τῷ Ναρθακίῳ ἐγένοντο (Le texte est corrompu et je donne la leçon de l'édition major Hude, Leipzig, 1930). Καὶ τότε μὲν δὴ ὁ Ἀγησίλαος τροπαῖόν τ' ἐστήσατο μεταξὺ Πιρραντὸς καὶ Ναρθακίου καὶ αὐτοῦ ἔμεινε, μάλ᾽ ἡδόμενος τῷ ἔργῳ, ὅτι τοὺς μέγιστον φρονούντας ἐφ' ἱππικῇ

Divri avec la plaine du Spercheios explique le trajet suivi par Agésilas. Avec ses hoplites seuls, il pouvait descendre dans l'Acheloo, mais sa cavalerie ne l'aurait pas suivi¹. Le chemin par Narthakion s'imposait. La rencontre eut lieu au Nord de la ville, en contre-bas du plateau et peut-être là où s'élèvent encore quelques maisons délabrées de Palaiolimogardi : c'est le seul terrain qui m'ait paru possible pour un combat de cavalerie. Mais je n'ai retrouvé aucun indice antique pouvant faire supposer l'emplacement du trophée. Il s'élevait entre Narthakion et Pras qui répond au castro de Divri². L'appareil du rempart peut être daté du IV^e siècle. Il semble donc que le castro de Divri s'élève sur le site de Pras, et il était antérieur en date à celui de Narthakion. Il faut espérer qu'un jour la découverte d'un texte confirmera cette identification, comme le fait s'est produit pour Narthakion³.

4. *Lamia et les cités du golfe Maliaque.*

Lorsqu'ils se furent installés à Lamia, les Maliens ayant assuré leur protection et leurs communications terrestres, se préoccupèrent aussi de leurs communications maritimes. Ils étendirent aussi leur domination vers l'Est, aux dépens de leurs voisins les Achéens de Phthiotide. Elle pose plusieurs

ἐνεκλήκει σὺν ἧ' αὐτὸς συνέλεξεν ἱππικῶ. Τῇ δ' ὕστεραίᾳ ὑπερβαλὼν τὰ Ἀχαϊκὰ τῆς Φθίας ὄρη τὴν λοιπὴν ἤδη πᾶσαν διὰ φιλίας ἐπορεύετο πρὸς τὰ Βοιωτῶν ὄρια. Cf. aussi DIODORE, XIV, 83, 3 ; PLUTARQUE, *Agés.*, XVI, situe le trophée ὑπὸ τῷ Νάρθακιῳ ; *id.*, *Apophth. Laced.*, 46 ; PAUSANIAS fait seulement allusion (III, 9, 12) au passage qu'Agésilas s'ouvre à travers les troupes ennemies. Cf. aussi LATYCHEFF, *B.C.H.*, VI, 1882, p. 358-359.

1. D'après PLUTARQUE, *Agésil.*, 16, il avait 5.000 cavaliers. Nous ignorons l'effectif adverse. S'il se réduisait au contingent de Pharsale, il n'était pas supérieur. Sinon Agésilas s'en serait vanté et les historiens l'auraient dit.

2. Le nom de Pras est cité par ÉT. DE BYZ., qui situe la ville en Perrhébie. Une autre cité du même nom est attestée en Étolie, *Syll*³, 421, 4. Peut-être faudrait-il corriger, comme le propose Fr. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 228, n° 34, la restitution ἐμ. Πρ[ώ]ν[ω] dans la liste des théorodques de Delphes. Cependant A. PLASSART indique, *B.C.H.*, *l.l.*, p. 30, note de la l. 11, que la 5^e lettre du nom de la ville semble un Ω plutôt qu'un Α, ce qui exclut ἐμ. Πρ[α]ν[τί], mais dans l'énumération le nom est cité entre Lamia et Héracléia.

3. DODWELL signale « dans le district de *Zetoun* » un village nommé Dristella, à 6 h. de Lamia, avec des ruines (II, p. 490) ; je connais, auprès de Λογγίτσιον un hameau (9 hab.) du nom de Δρίστελλον, mais non des vestiges antiques. (Cf. *Andristiela*, *supra*, p. 286).

STYLIDA PROPHETE ILIAS



Fig. 10. — STYLIDA.
Les ruines de la colline Profitis Ilias.

questions auxquelles la réponse est parfois malaisée et en particulier celle du port de Lamia.

a) *Stylida*. — Lorsque de Lamia on se dirige le long de la côte septentrionale du golfe, on rencontre d'abord deux groupes de ruines aux environs de Stylida¹ (fig. 10 et 11).

Au Nord-Est de la ville moderne, et à 15 minutes du cimetière, la colline du Profitis Ilias (altitude inférieure à 200 m.) porte les restes d'une fortification antique. Celle-ci ne couvre qu'une partie de la butte, au Sud ; elle figure une ellipse dont l'un des foyers serait situé au Sud de la chapelle moderne, tandis que l'autre surplombe la plaine couverte d'oliviers. Le mur de rempart, dont le tracé est à crémaillère², n'est que médiocrement conservé, et seule une ligne de pierres signale sa présence en maints endroits. Il était fondé sur le rocher à l'Est. Là son état est misérable, car il se réduit parfois à quelques blocs épars. Au Nord, il s'interrompt dans le voisinage de la chapelle, pour reparaître ensuite à l'Est, où il forme un redan (restes d'une tour ?) et il suit assez exactement le bord supérieur du ravin, profond et dénudé, qu'il domine. Sauf en un endroit, à l'Est (A du plan), où l'appareil est du type polygonal, le mur est bâti en blocs quadrangulaires longs d'environ 0 m. 80 ; il se compose de deux parements séparés par un blocage en pierrailles ; l'épaisseur du parement extérieur, de 0 m. 35 à l'Ouest, auprès du redan, atteint 0 m. 60 au Nord et à l'Est de la chapelle. Pour l'épaisseur totale du mur, elle varie entre 1 m. 10 et 1 m. 60, mais elle n'atteint jamais les 2 m. 10 indiqués par Stählin³. La hauteur conservée

1. LUCAS compte 3 h. de Lamia à Styliia (p. 281) ; selon VORTSELA, 3 h. 15 : p. 465. — J'adopte l'orthographe officielle Στυλίδς, d'où en français Stylida, mais on rencontre, notamment chez VORTSELA, la graphie Στηλίδς, que ne distingue pas la prononciation moderne. DODWELL signale sur la route entre Lamia et Mégali-Vrysi, à 1/4 d'h. à l'Est du Xérias, un rocher nommé *Niphi*, dont la base est taillée avec des degrés (II, p. 79) : je ne connais rien de tel ; est-ce le même monument auquel faisait allusion Ross : « Bei Hagia Marina finden sich nur wenige alte Quadern, die hieher verschleppt zu seyn scheinen », *Wanderungen*, I, 84, n. 1.

2. ROCHAS D'AIGLUN, p. 15-17.

3. *H. Th.*, p. 218, n. 1.

varie elle aussi : en suivant le côté Ouest, on trouve en place ici deux assises, hautes en tout d'un mètre, et plus loin trois assises atteignant 2 m. Le mur d'enceinte paraît avoir été flanqué de tours. Stählin n'en a vu qu'une¹; j'en compterais plutôt trois, l'une au Nord-Est avec un front de 6 m., une seconde au Sud, de forme carrée — celle qu'a vue Stählin —, en très médiocre état avec 2 m. de côté², et une troisième enfin, au Nord-Ouest où le redan indiqué est peut-être une tour. A l'intérieur de cette enceinte, je n'ai pu distinguer aucun reste de construction; les édifices sont recouverts par les arbustes épineux qui abondent autant que les oliviers; au Nord du rempart et à l'extérieur un amas de pierrailles provient d'un édifice (bastion avancé ?)³.

La citadelle surveille la côte jusqu'à Haghia Marina à l'Ouest et à l'Est au delà d'Échinos; elle découvre au Nord la montagne aux pentes arides et, au Sud, le golfe.

Avant d'arriver à Stylida, la route carrossable laisse à gauche et au Nord, auprès du *synoikismos* Haghia Katherini, un grand mur de rempart de direction Nord-Sud, dégagé jadis, m'a-t-on dit, lors de la construction d'un aqueduc. Sa longueur visible atteint 150 m.⁴. Dans sa partie Nord, il n'est visible que par places; dans le voisinage de l'église, il est coupé sur une longueur de 11 m.; son tracé à crémaillère⁵ le divise en faces dont la longueur varie entre 12 m. et 18 m. Le mur n'est entièrement intact qu'en un endroit et sur une longueur de 12 m. Par ailleurs, un seul parement subsiste. La largeur primitive était de 3 m. L'élévation demeure variable. Le tronçon compris entre les points 1 et 2 du plan comporte 2 assises dont la hauteur totale est de 0 m. 75; la longueur des blocs atteint 0 m. 54; l'épaisseur du parement 1 m. 75; au point 2,

1. *L.l.*, p. 218, n. 1.

2. Et non pas 5 m., STÄHLIN, *L.l.*, *ibid.*

3. Superficie : 6.895 m².

4. Et non pas 30 m., STÄHLIN, *H. Th.*, p. 218, n. 1.

5. ROCHAS D'AIGLUN, p. 15-17.



Fig. 11. — STYLIDA, *restes des remparts à l'Ouest.*
(Échelle en mètres).

la hauteur des assises est de 0 m. 95. Le tronçon 3-4 donne une idée de ce qu'était la construction : là, le mur, de trois assises, mesure 1 m. 66 de haut¹. Au point 6 un sondage fortuit² fait voir que les 8 assises sont fondées sur un blocage en petits cailloux ; la hauteur totale est de 2 m. 26 dont 1 m. 85 pour les assises. Auprès du même point 6, un mur se détache du rempart et se présente de champ ; sa largeur moyenne est de 0 m. 65 (*planche XIV*).

Il est probable que le mur se prolongeait au Sud jusqu'à la mer où s'élève l'église Hagios Kyriakos, tandis qu'au Nord un autre tronçon est visible non loin d'une carrière, à une centaine de mètres après l'extrémité du mur bâti en plaine.

Les ruines de Stylida avaient été généralement identifiées avec celles de l'ancienne *Phalara*³. Le premier parmi les modernes, Philippson, qui admettait l'identification, avait exprimé quelques doutes⁴, car il s'était avisé avec raison que l'emplacement ne concordait pas avec les distances indiquées par Strabon, et il avait cherché à réduire ces difficultés. Stählin a tiré argument des discordances aperçues par Philippson et il se refuse à situer l'ancienne Phalara auprès de Stylida, mais il croit que le port antique de Lamia se trouvait dans la région d'Imir-bey⁵.

Puisque la discussion vient du texte de Strabon, il vaut la peine d'être repris⁶. « Il y a, dit-il, 10 stades des Thermopyles à

1. L'assise inférieure a été en partie arrachée et, de ce fait, les deux assises supérieures sont en porte à faux.

2. Les habitants du voisinage ne laissent pas d'extraire des pierres et, peu à peu, le mur disparaîtra.

3. Ainsi font BEAUJOUR, p. 168 ; DODWELL, II, 79 : « [Stilidi] is three hours from Zetoun, and is probably the ancient Phalara » ; LEAKE II, 20 : « *Phalara* was probably the modern Stylidha » ; ROSS, *Wanderungen*, I, p. 85, n. 1 « *Stelida* scheint das alte Phalara zu seyn » ; VORTSELA ne le dit pas expressément, mais il semble l'admettre, p. 77 et 465.

4. P. 56 : « Vielleicht lag hier das alte Phalara... » ; PHILIPPSON est donc beaucoup moins affirmatif que ne le laisse croire STÄHLIN, *H. Th.*, p. 218, n. 1.

5. *H. Th.*, p. 217 et 218, n. 1 ; P.W., *s.v. Thessalien*, col. 98 (carte), *ibid.*, *s.v. Malis*, col. 905-906 ; déjà avant STÄHLIN, STEPHANI s'était opposé à l'opinion de LEAKE, p. 37 ; HOLLAND est seul à situer Thèbes de Phthiotide à Stylida, p. 354 !

6. Aucun des autres textes anciens ne donne d'évaluation.

l'embouchure du Spercheios, 20 de l'embouchure à Phalara ; la [ville de Lamia] est située à 50 stades de Phalara, loin de la mer ; ensuite, si on longe encore la côte, elle est située à 100 stades d'Échinos »¹. Le texte, comme on le voit, est corrompu : le nom de Lamia est restitué par une conjecture de Paulmier et les autres chiffres ont été l'objet de correction : ainsi au lieu de + δέκα, (= 1) Müller proposait de lire ἐβδομήκοντα (= 70). Acceptons-en pourtant les données, avec la seule restitution du nom de Lamia.

Une question se pose aussitôt : l'évaluation du stade. Stählin ne semble pas y avoir pris garde. Pour lui le stade de Strabon équivaut à 177 m. 50². Je n'en suis pas si sûr. Nous avons dû, pour les évaluations d'Hérodote, indiquer le chiffre adopté³ : 178 m. 20. J'ai tout lieu de croire que Strabon, surtout s'il s'inspire d'Artémidoros, comme l'assure Stählin⁴, a adopté la longueur du stade alexandrin, soit 184 m. 83⁵, et c'est le chiffre que je préférerai dans les calculs qui suivront.

Nous obtenons ainsi les évaluations suivantes :

1^o des Thermopyles à l'embouchure du Spercheios : 184, 83 × 10 = 1.848 m. 30 ;

2^o de l'embouchure à Phalara : 184, 83 × 20 = 3.696 m. 60 ;

3^o de Lamia à Phalara : 184, 83 × 50 = 9.241 m. 50 ;

4^o de Phalara à Échinos : 184, 83 × 100 = 18.483 m.

La première indication n'est pas impossible ; nous avons estimé⁶ que vers 480 l'embouchure du fleuve était située à 6 km. au Nord-Ouest du pont actuel d'Alamanna : la progression entre 480 et l'époque de Strabon, aux environs de notre ère, est vraisemblable.

1. IX, p. 435 : Παραπλέοντι δ' ἔξω Πυλῶν τοῦ Σπερχειοῦ ὡς σταδίου + δέκα ἔνθεν δ' εἰς Φάλαρα εἴκοσι τῶν δὲ Φαλάρων ἀπὸ θαλάττης ὑπέρκειται πεντήκοντα σταδίου ἢ τῶν [Λαμιέων πόλις]. Εἴθ' ἔξῃς παραπλεύσαντι σταδίοις ἑκατὸν ὁ ἱγῖνος ὑπέρκειται.

2. *H. Th.*, p. 197, n. 6 : 10 St. — 1, 77 km.

3. *Supra*, p. 44.

4. *H. Th.*, 197, n. 6.

5. *Dict. Ant.*, s.v. *Stadium*, p. 1456 (SORLIN-DORIGNY).

6. *Supra*, p. 65.

La seconde indication est impossible si l'on pose Phalara = Stylida.

La troisième et la quatrième ne le sont pas davantage dans la même hypothèse.

Par conséquent l'identification de Stylida avec Phalara semble contredite par les chiffres de Strabon et Stählin aurait raison de l'abandonner¹. Il propose de placer Phalara dans la région d'Imir-bey, qui concorderait avec les distances du géographe².

J'ai refait les calculs en me fondant sur une carte que je crois exacte. En prenant pour point de départ l'acropole de Lamia, donc un point au Nord des remparts, je situe Phalara au Sud d'Imir-bey, un peu au Nord de Hagios Athanasios ; mais les distances de Phalara à l'embouchure et de l'embouchure aux Thermopyles ne tombent plus juste, et Strabon ayant indiqué comme distance de Lamia au Spercheios 30 stades, soit 5.544 m. 90³, nous sommes amenés à faire décrire au fleuve un cours tel que l'embouchure serait située aux environs d'Anthéla (voir la carte, *planche XXI*).

Une autre raison m'empêche d'admettre, si ingénieuse puisse-t-elle sembler d'abord, l'hypothèse de Stählin. Dans le cas où Stylida est abandonnée, Phalara est placée en un site où ne paraît aucune trace antique ; certes les alluvions du fleuve dissimulent beaucoup, mais Stählin doit reconnaître cette fâcheuse absence de documents archéologiques⁴. On aimerait savoir sur quel sondage d'exploration se fonde cette affirmation. Enfin Stählin ne nous dit pas à quelle ville ancienne répondent les restes de Stylida, qui ne peuvent être éliminés.

1. Même en intervertissant les chiffres de STRABON, comme le propose PHILIPPSON, les résultats ne sont pas satisfaisants.

2. *H. Th.*, p. 217 : « Seine Masse treffen annähernd zusammen und zwar in der Gegend von Emir-bey (*sic*) ». Pour les raisons données *supra*, p. 296, STÄHLIN obtient des chiffres un peu différents des miens : 1° 1.780 m. ; 2° 3.500 ; 3° 8.900 ; 4° 17.800.

3. *Supra*, p. 65 et 277 ; STRABON, IX, p. 433 et 435.

4. *H. Th.*, p. 217 : « Hier bei der einstigen Acheloosmündung lag der Hafen : er ist jetzt spurlos unter den Anschwemmungen verschüttet ».

Je m'étonne, si vraiment les ruines de Stylida n'appartiennent pas à Phalara, que jamais les auteurs anciens n'aient mentionné une ville à l'Ouest d'Échinos et sur le bord de la mer¹. Enfin, si laconiques que soient les indications de Tite-Live, il n'en faut pas faire fi sans raison. Tite-Live juge que Phalara était (par opposition au temps où il écrit) un « lieu fort peuplé, en raison de son port excellent, de ses mouillages sûrs alentour, et des autres avantages que sa situation offrait pour le commerce sur mer et sur terre² ». Ces éloges ne sont pas l'effet de la pure rhétorique. S'il fallait chercher Phalara dans le voisinage d'Imir-bey, je crains que le torrent de l'Acheloos n'eût ensablé rapidement le port dont Tite-Live vante les qualités. Or Stylida, même si elle a perdu de son importance et s'envase, existe encore à notre époque.

Un argument archéologique me paraît emporter la conviction en faveur de l'hypothèse Stylida = Phalara. Nous avons indiqué la présence d'un mur bien bâti qui barre le passage à l'Ouest de Stylida. Dans son état actuel, on peut hésiter et se demander s'il est dirigé contre le front de Lamia ou contre celui de Stylida. La présence de deux tombeaux à l'Ouest de l'église — et l'on m'a assuré qu'il s'en trouvait d'autres, fouillés clandestinement — ferait supposer que le mur s'opposait à Lamia³. Il appartenait donc à ce type de murs que Rochas d'Aiglun nommait « murailles détachées »⁴. Un texte de Diodore auquel on ne paraît pas avoir porté assez d'atten-

1. L'exposé de STÄHLIN n'est pas à l'abri de toute contradiction. A la page 218, Phalara est située au Sud de Lamia. Or, à la page 186 on lit que Échinos était située entre Larissa Crémasté et Phalara (ce que je persiste à croire); si Phalara est au Sud de Lamia, je ne puis m'expliquer, même en citant le chiffre de 100 stades (et cette distance encore ne tombe pas juste), comment les deux phrases se concilient.

2. TITE-LIVE, XXVII, 30, 3: « locus est, quondam frequenter habitatus propter egregium portum tutasque circa stationes et aliam opportunitatem maritimam terrestremque ».

3. L'un de ces tombeaux, orienté Ouest-Est, mesurait 2 m. 30 de long, 1 m. de large, 0 m. 60 de profondeur (mesures extérieures); il était constitué par 4 dalles juxtaposées de 0 m. 17 d'épaisseur, et recouvertes d'un couvercle. L'autre, couvert d'une dalle, ne semblait pas avoir été ouvert.

4. P. 30-32.

tion nous apprend que, en 323, Léosthénès, ayant contraint Antipater à se jeter dans Lamia, désespérait de prendre la ville par un assaut. Il décida alors de la réduire par la famine. Il construisit un mur et creusa un fossé profond pour fermer aux assiégés les communications avec l'extérieur¹. Les Thermopyles étant occupées par les troupes athéniennes, Lamia ne pouvait avoir de relations que par son port et la muraille que l'on a décrite daterait du dernier quart du iv^e siècle. Ce serait la construction de Léosthénès (*planche XIV*).

Si cette hypothèse était acceptée, elle s'ajouterait aux arguments qui précèdent. En dépit du texte de Strabon, qui, par son état, ne peut inspirer beaucoup de considération, je crois vraisemblable d'identifier Stylida avec Phalara et de maintenir le port de Lamia à l'Est².

b) *Échinos*. — Cette cité marque le point extrême de la domination des Maliens vers l'Est; encore ne purent-ils l'occuper que d'une manière intermittente. Ses ruines sont identifiées à 10 km. (à vol d'oiseau) de Stylida³ et elles dominent la route vers Gardiki⁴.

Elles sont situées dans un paysage qui fait contraste avec celui des environs de Lamia. Ici, ce n'est partout qu'aridité et la Mégali-Vryssi y jette à peine une note moins triste avec

1. DIODORE, XVIII, 13, 3 : Κατεσκευάζε δὲ καὶ τεῖχος καὶ τάφρον ὥρυττεν μεγάλην καὶ βαθεῖαν, εἰργων τοὺς πολιορκουμένους ἀπὸ τῆς ἐξόδου. Léosthénès était près de réussir, quand il fut tué dans une sortie des assiégés qui manquaient de vivres.

2. FORBIGER, III², 597, suivi par BURSIA, I, 83, déplaçait Phalara vers l'Est auprès d'Αὐλάκι. Mais PAPPADAKIS a montré (*Ἀρχ. Δελτίον*, VI, 1920-21, p. 14) que le *Palaiopyrgos tou Avlakiou* renferme non pas des restes anciens, mais des ruines du Moyen-Age et qu'il répond au nom de Παβέννικα. A l'époque romaine, Phalara a pu s'étendre vers l'Est, ce qui expliquerait la présence des murs cimentés trouvés près de la mer par Pappadakis et où il reconnaît des thermes. Les faubourgs de Phalara se sont développés entre le rempart et la colline du Profitis Ilias. A l'époque grecque le port aurait été à l'Ouest de la Stylida moderne, ce qui le rapproche de Lamia, et explique mieux la construction du rempart de Léosthénès.

3. 2 h. 15 à pied d'après VORTSELA, p. 465, dont la donnée est insuffisante.

4. On sait qu'il existe une autre ville du même nom en Arcanie, L. HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 375-379, à laquelle il faut rapporter, et non à Échinos de Malide, le décret d'Athènes, *I.G.* II, 5, 107 = *I.G.*, II², 208 (A. WILHELM, *Hermes*, XXIV, 1889, 217).

ses arbres entourant les marais ; là, au contraire, des sources abondantes entretiennent une fraîcheur bienfaisante pour la végétation ; partout des oliviers et une verdure qu'on serait tenté de juger luxuriante ! Tel apparaissait le site pour les anciens, car Polybe vante la fertilité de la région et son aspect riant¹.

Les restes de l'ancienne cité s'étendent sur une longueur de 500 à 600 m. Ils ont souffert de tremblements de terre² mais surtout des habitants, car le site ne fut jamais abandonné³. Les marbres antiques ont été réemployés dans les rares maisons modernes et les camions qui passent chargent facilement des matériaux destinés parfois à des constructions éloignées⁴.

La ville ancienne occupait une colline, à une altitude de 40 m.⁵ au-dessus du niveau de la mer, qui formait l'acropole, dont l'église de la Θεότοκος occupe à peu près le centre. Au Nord s'étend, en contre-bas, un plateau jadis fortifié, et tout cet ensemble est entouré d'un mur de rempart qui aboutit aux maisons modernes⁶ (fig. 12).

L'acropole avait son mur de défense particulier, comme beaucoup d'autres cités de Thessalie. Un seul élément est visible, à l'Est, sur une longueur de 110 m. environ, et aboutit à une tour demeurée en bon état⁷. En contre-bas de l'acropole, des vestiges de rempart, qui devaient faire partie de la même enceinte sont en place. Le mur voisin de l'église, fondé sur le rocher (entre t et T du plan), atteint encore une

1. IX, 41 : Οἱ γὰρ Ἐχινιεῖς ... καρποῦνται ... γῆν πάμφορον.

2. *Supra*, p. 70.

3. Les Byzantins le fortifièrent à leur tour ; Échinus fut plus tard le siège d'un évêché (N. GIANOPOULOS, Πάρινασος, X, 1914, p. 253-312 : catalogue des évêques de Thessalie). La population n'était en 1928 que de 247 habitants, alors qu'en 1896 elle en atteignait encore 317 (VORTSELA, p. 465). Échinus n'est plus qu'un « tchiflik ».

4. Ainsi avait disparu en 1933 un mur que j'avais noté en 1927.

5. Chiffre de PHILIPPSON, p. 54, accepté par STÄHLIN, *H. Th.*, p. 186.

6. L'indication de STÄHLIN, *H. Th.*, p. 186, que les remparts enferment deux hauteurs, est inexacte.

7. Signalée par FIEDLER, I, p. 197-198. Voir ici *planche XV*, 1.

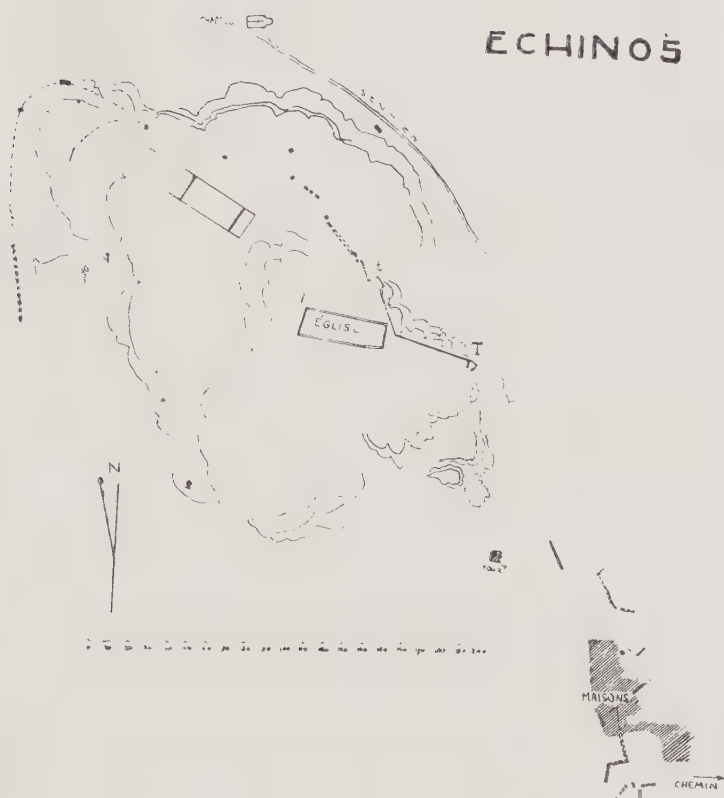


Fig. 12. — ÉCHINOS.
(Échelle en mètres).

hauteur de 5 assises (2 m. 75)¹. Il dessine vers le Nord plusieurs redans et il est flanqué de deux tours. L'une (t) est médiocrement conservée, mais l'autre (T) est d'un plus grand intérêt, comme on l'a dit plus haut. Elle a, certes, souffert de la construction de l'église aujourd'hui ruinée, de la Θεότοκος, mais le plan s'en reconstitue sûrement. Elle est bâtie à l'intérieur de l'enceinte en sorte que la courtine est reliée à la tour². 10 assises sont encore en place et chacune d'elles mesure 0 m. 445 en hauteur. L'appareil est isodome. Une porte d'accès s'ouvre au Sud³. Cette tour s'élève au point où se rejoignaient les murs de l'acropole et ceux de l'enceinte générale. Sur le versant Ouest de l'acropole, le tracé n'est plus visible. Au Nord le mur semble avoir contourné la plate-forme, à en juger d'après quelques blocs demeurés *in situ*.

Une enceinte paraît avoir protégé l'ensemble du plateau. Elle se réduit, à l'Est, à quelques pans de murs⁴, à des blocs ou même à des tas de pierrailles où j'e reconnâtrais le blocage intérieur. Au Nord-Ouest, un tronçon de mur, long de 8 m. 50 et large de 0 m. 44, un second tronçon de 5 m. de long et enfin une série de blocs permettent de reconstituer approximativement la forme du rempart.

Du côté de la plaine, le mur, encore visible en 1927⁵, dominait à l'Ouest un ruisseau bordé de platanes. Au Nord, il passait auprès d'une petite chapelle et il contournait le contrefort de l'acropole par l'Est. Dans la dernière partie de son tracé, au Sud-Est, il devient moins net, car il se trouve au milieu des maisons modernes. Il devait rejoindre le mur Ouest, après

1. Les blocs mesurent 0 m. 53 de haut sur 0 m. 97 de large et leur épaisseur est de 0 m. 55. Par ailleurs, à l'angle Nord-Est, ils sont hauts de 0 m. 49, épais de 0 m. 62 et larges de 1 m. 90. Ces chiffres sont sujets à variation et ils ne servent qu'à donner une idée des dimensions.

2. Malgré la prescription de PHILON DE BYZANCE, cité par ROCHAS D'AIGLUN p. 43 ; on connaît d'autres exceptions, par exemple celle de Cranae en Acarnanie (L. HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 291).

3. Dimensions des blocs : 1 m. 20 de long sur 1 m. 665 d'épaisseur.

4. L'un d'eux atteint 7 m. 55 de long et il se compose de blocs larges de 0 m. 65.

5. *Supra*, p. 300.

avoir dessiné quelques redans. Mais la direction en est actuellement incertaine.

Par conséquent, il y aurait eu un mur d'enceinte générale enfermant le plateau au sommet duquel se dressait l'acropole. Cette acropole était renforcée par un mur particulier ¹.

Au Nord de l'enceinte, auprès de la chapelle, des vestiges de murs sont en place ². Au Sud, les habitants prétendent que des chambres souterraines, à demi obstruées, sont creusées sous leurs maisons, et j'ai vu, auprès du bâtiment principal de la ferme, l'entrée d'un couloir voûté qui prend naissance à côté d'un mur en appareil isodome ³.

A l'intérieur de la fortification, des restes de constructions sont visibles. Peut-être l'église occupe-t-elle la place d'un temple, comme le suppose Stählin ⁴. Ce qui est plus sûr, c'est qu'un grand édifice rectangulaire s'élève au Nord de l'église; on n'en voit plus que quelques pierres, dont trois blocs d'angle *in situ* et des substructions arasées. Mais le plan ne fait aucun doute ⁵.

Le rempart, dont l'appareil ressemble fort à celui de Narthakion, date au plus tard du IV^e siècle. A en croire le scoliaste de Démosthène (IX, 34 : III^e *Philipp*.), Échinós était une fonda-

1. DODWELL, II, 80, compte trois murs à certains endroits : « In some parts it has been fortified by triple walls ».

2. Ils sont signalés par DODWELL, II, 80 : « Opposite the acropolis, at the distance of a few hundred paces, is a hill, where there are some ruins, and foundations of large blocks, probably a temple, with a greek church, which is composed of ancient fragments ».

3. Sans doute celui dont parle trop brièvement FIEDLER, I, 198 : « einen länglich viereckigen etwas vertieften Raum, mit einer Grundmauer von Geradestücken umgeben ». A l'angle Sud, près de là, un tambour de colonne (diamètre : 0 m. 35). Dans les parages de la tour moderne, trois autres tambours de colonnes semblant appartenir à un même édifice, peut-être à une même colonne. Leur diamètre est de 0 m. 53, de 0 m. 55/52, de 0 m. 525; leur hauteur est de 0 m. 40, de 0 m. 45, de 0 m. 40.

4. H. Th., p. 186.

5. Il y aurait lieu de faire des sondages au moins en trois endroits : sur l'acropole, près de la chapelle du Nord et dans l'édifice quadrangulaire du plateau. Justinien avait fait consolider le mur d'enceinte (περιβόλους ἀναρυσάμενος, PROCOPE, *de aedificiis*, IV, 3, 5 (p. 72), et les traces de cette réfection se voient encore à l'angle Sud-Ouest de l'Acropole; la tour moderne voisine du tchiflik faisait peut-être partie de ce système défensif, mais elle fut remaniée par la suite, à une date que je ne saurais préciser.

tion thébaine¹. Mais elle ne peut avoir été bâtie lors de la suprématie thébaine qui n'est pas antérieure à 371. Nous savons par une allusion dans la *Lysistrata* d'Aristophane, de 411, qu'Agis a dû l'enlever aux Achéens Phthiotes en 412; donc la ville existe dès la fin du v^e siècle². En 346, sous l'archontat de Damoxénos, [T] ελλείδας Πύρρου d'Echinos a été l'objet d'un décret honorifique à Delphes³. Nous savons aussi par le texte de Démosthène, allégué plus haut, que Philippe a enlevé la ville aux Thébains⁴ pour la remettre aux Maliens sans doute, ainsi que l'établit l'indication du Ps. Scylax, 62 : « Ἦσσι Μαλιεῦσιν ἡ πρώτη πόλις Λάμια, ἐσχάτη δὲ Ἐχίνος ». Pendant la période 336-330, les habitants d'Échinos sont locataires de maisons à Delphes⁵. La ville a dû subir les effets du tremblement de terre du III^e siècle⁶, mais les remparts auront résisté. Sa grande importance stratégique est reconnue par Philippe. En la remettant aux Maliens, il espérait se les attacher davantage.

Du haut de l'acropole d'Échinos, on découvre au Sud le Parnasse et les Thermopyles, le Vardoussia, à l'Ouest le Tymphrestos, au Nord les monts Ghioussi, rameau de l'Othrys⁷. La situation d'Échinos en faisait à coup sûr un point d'appui solide contre les attaques venues de l'Est et la place commandait la voie d'invasion qui suit la côte⁸.

5. Les cités du Sud du golfe Maliaque.

Les textes littéraires et épigraphiques nous révèlent dans

1. Ἐχίνος δὲ πόλις Θηβαίων μὲν ἀποικὸς, πλησίον δὲ Θεσσαλίας, ἀπὸ Ἐχίνου (Ἐχίονος ?), ἐνδὲς τῶν Σπαρτῶν.

2. *Supra*, p. 67, n. 4. *Infra*, p. 352, note 1.

3. BOURGUET, *B.C.H.*, XXIII, 1899, p. 486; *Syll*³, 222.

4. De Béotie ! Ceci ne fait aucun doute, cf. GLOCHÉ, *Polit. étr.*, p. 287; KIP, p. 59.

5. *F.D.*, III, 5, n° 15, [l. 16]; 16, l. 28-29, 74; 17 [l. 38]. Cf. É. BOURGUET, *Admin. fin.*, p. 28. La ville est encore connue par sa mention dans le Catalogue d'Argos, postérieur à 323; le texte *S.D.G.I.*, 2667, l. 2, allégué par STÄHLIN, *H. Th.*, p. 186, n. 5, ne permet qu'une date trop basse, 238-237.

6. *Supra*, p. 73.

7. Au Sud, entre la ville antique et la mer, dont le golfe est bordé d'oliviers, la petite butte dite Makalas porte, auprès de deux maisons modernes, un pan de mur antique.

8. Cf. *Appendice I*, sur le site d'Alopè (*infra*, p. 367).

la basse vallée du Spercheios, les noms de plusieurs cités qui, par ailleurs, nous demeurent inconnues ; sauf le cas, souhaitable et toujours possible, d'une découverte heureuse, nous ne pouvons que faire des conjectures sur leur emplacement et je n'y insisterai pas.

Je me bornerai donc à indiquer comment se posent quelques problèmes.

Comme je l'ai dit, l'ancien rivage, au temps des guerres médiques, passait probablement au Sud de Lamia, à quelques kilomètres à l'Est de Komma et, plus au Sud encore, par le pont d'Alamanna¹. Dans la plaine et en contre-bas des montagnes, se plaçaient peut-être un certain nombre de bourgs que mentionnent les auteurs anciens et les inscriptions.

Encore ne faut-il en accepter les indications qu'avec prudence. En se fondant sur le texte de Strabon et sur l'inscription bien connue de Drymaea (Michel 1363), Stählin² obtient une liste de 14 *dèmes*³. Mais Strabon combine plusieurs données : il commente ici encore le texte d'Homère et, dans le royaume d'Achille, il insère des villes ou des lieux remarquables, mais ignorés d'Homère parce qu'ils sont d'une époque plus récente, et, par surcroît, disparus du temps de Strabon⁴. L'énumération de Stählin risque donc de renfermer des anachronismes. La date même qu'il propose ne sera acceptée qu'avec circonspection : à celle de 280 on pourrait même substituer celle de 168-158. Il faut aussi chercher ces villes ou ces bourgades au Sud du Spercheios, puisque le pays des Oétéens n'a jamais dépassé la rive droite du fleuve au Nord⁵.

Trois d'entre elles ne sont pour nous que des noms, sans

1. *Supra*, p. 75.

2. *H. Th.*, p. 209.

3. STRABON, IX, p. 434 : [Le pays s'étend] πρὸς νότον... τῇ Οἰτάλῃ εἰς τετταρεσκαίδεκα δήμους διηρημένην.

4. *Ibid.*, IX, p. 434 : l'emploi de l'imparfait παρέτεινε et la phrase suivante le montrent assez : λέγω δὲ καὶ τὰς διατάξεις ταύτας οὐκ ἀεὶ μεμενηκυίας τὰς αὐτάς, ἀλλὰ καὶ ποικίλως μεταβεβλημένας· αἱ δ' ἐπισημόταται μάλιστα ἄξιαι μνήμης εἰσὶ.

5. PAUSANIAS, X, 23, 13 ; KIP, p. 32 et p. 45.

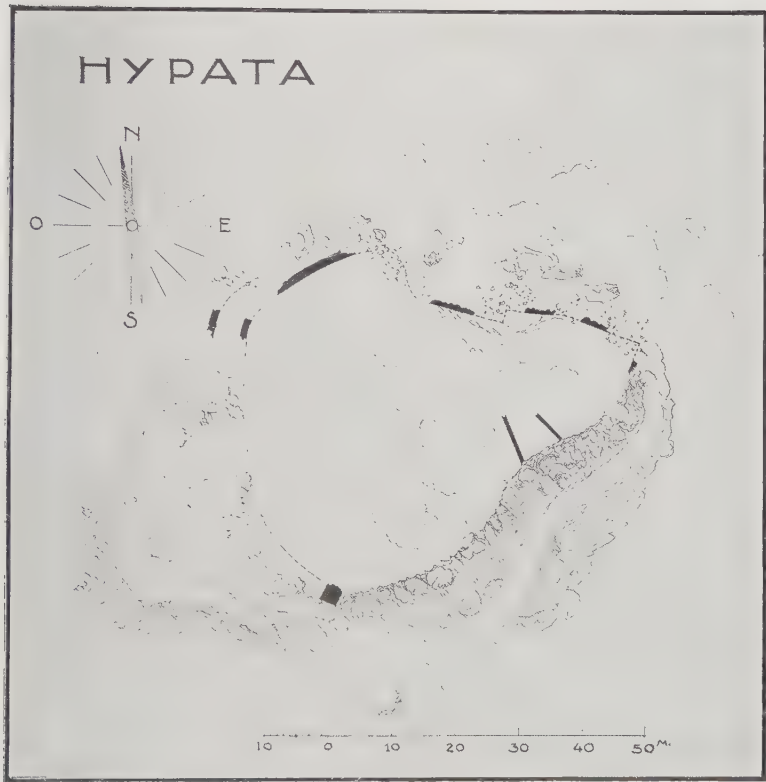


Fig. 13. — HYPATI.

qu'aucune hypothèse puisse être faite sur leur emplacement : *Kolakeia*, *Alkyonè* et *Aigoneia*. La première, habitée par les Maliens, fut détruite en 346 par les Thessaliens, avec raison, καλῶς ποιήσαντες, ajoute Athénée¹. Mais si la restitution est exacte dans l'inscription de Drymaea, la destruction ne serait pas antérieure au II^e siècle². Stählin croit qu'il faut chercher Alkyonè sur le rivage³. De même encore, la troisième aurait été bâtie sur le golfe⁴. Étienne de Byzance nous apprend seulement qu'elle était située en Malide.

Sur les deux autres cités nos renseignements sont moins fragmentaires, encore que leur emplacement pose des problèmes insolubles actuellement.

La première se nomme *Anticyre*⁵. D'après Hérodote, dont nous avons déjà eu l'occasion de rappeler le texte⁶, la première ville, pour celui qui pénètre dans le golfe en venant d'Achaïe, était celle d'Anticyre, auprès de laquelle le Spercheios, venu de chez les Énians, se jette dans la mer⁷. Par ailleurs Hérodote nous raconte encore qu'Éphialte, le guide de Xerxès, qui trahit les Grecs, vint à Anticyre et y fut mis à mort, quelques années

1. VI, p. 254 F (chap. 65), d'après THÉOPOMPE, *F.H.G.*, I, p. 310, fr. 188 = Jacoby, 115 F 170.

2. Le texte porte Θεόδωρος Κο[λάκ]εως, II, I, 22-23.

3. *H. Th.*, p. 209. Diverses légendes rapprochent son nom de la ville de Kéyx ; WILAMOWITZ, *Hermes*, XVIII, 1883, p. 419, note 2 de la p. 417 ; PLINIE, IV, 27.

4. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 209 ; PLINIE, IV, 27 cite *Econia* entre Halcyone et Phalara. Il faut peut-être identifier *Aigoneia* avec *Econia* et l'énumération de PLINIE suit dans ce cas un sens Sud-Nord.

5. Il ne faut pas confondre avec la ville homonyme de Phocide, dont le patron était Antikyros, qui guérit Héraclès de sa folie (HIPPOCRATE, *ἐπιδ.*, III, 799 k), GRUPPE, *P.W.*, s.v. *Herakles*, col. 947 ; l'article de SCHÖBER, p. 24-25, n'est pas complet ; il existe aussi en Locride une ville du même nom ; STRABON les connaît toutes les trois, tandis que ÉT. DE BYZ., s.v. *Ἀντίκυρα*, ignore la dernière, et que PAUSANIAS ne connaît que la ville de Phocide, VII, 7, 9 ; X, 1, 2 ; 3, 1 ; 36, 5 ; 37, 3. Le vers d'HORACE, *Ep. ad Pis.*, 300 : « Si tribus Anticyris caput insanabile... » n'a pas de valeur géographique ; le scoliaste, qui prend Anticyre pour... une île, entend « Tribus ergo pot[ionib]us accipiamus aut multo elleboro » ; il s'agit d'une triple dose d'hellébore. La ville, au dire de STRABON, était célèbre par son hellébore, STRABON, IX, p. 418.

6. *Supra*, p. 64.

7. VII, 198 : Πρώτη μὲν νυν πόλις ἐστὶ ἐν τῷ κόλπῳ ἰόντι ἀπὸ Ἀχαιῆς Ἀντικύρη, παρ' ἣν Σπερχειὸς ποταμὸς ῥέων ἐξ Ἐνιήνων ἐς θάλασσαν ἐκδιδοῖ. STRABON a transcrit presque littéralement cette indication d'HÉRODOTE, IX, p. 428 : Πρὸς γὰρ τῷ Σπερχειῷ τῷ παραρρέοντι τὴν Ἀντικύραν.

après la seconde guerre médique, par Athénadès, un homme de Trachis, pour un motif autre que la trahison. Mais le meurtrier n'en fut pas moins honoré¹. Anticyre devait donc être située au Sud-Ouest de Komma, entre Komma et Phrantzi, près du confluent actuel de l'ancien Dyras (Gorgopotamos) et du Spercheios. Là s'étend aujourd'hui le marais² et le niveau du sol semble s'être exhaussé depuis l'antiquité. Pas une seule pierre antique à Komma, que range le cours du Spercheios³. Anticyre, qui existait au moment des guerres médiques, se serait prolongée jusqu'au II^e siècle, puisqu'elle est mentionnée dans l'inscription de Drymaea (*planche XXI*).

La cité de *Sosthenis* a été placée par Stählin auprès du Spercheios. Mais récemment M. G. Daux a rappelé⁴ que les opinions de Stählin avaient, sur ce point, subi des variations. Tout d'abord⁵ il situe la ville à Hellénika, près de Phtéri, hypothèse impossible à admettre, comme nous le verrons⁶. Puis il propose le pays de l'Oeta, non de la Malide, et quelque part du côté de Vardatès⁷. La liste amphictionique de 178 incite M. G. Daux à conclure que *Sosthenis* appartient à l'Oeta. Il est juste qu'on a découvert à l'Est de Vardatès, et au Nord d'Héracléia, un acte d'affranchissement par vente à Apollon⁸. Si la pierre n'y a pas été transportée, et si la restitution de l'ethnique est, comme je le crois, justifiée⁹, *Sosthenis* serait

1. HÉRODOTE, VII, 213.

2. *Supra*, p. 58.

3. LEAKE, II, 20-21 : « *Anticyra*, which stood at the mouth of the Sperchius, should now be sought for towards the middle of the plain below Zitûni ». Ross, *Wanderungen*, I, 84, parle des ruines (?) près d'Haghia Marina. Puis il ajoute : « Weiter rechts gegen die Mündung des Spercheios hin sind an der Küste bei Sideroskala alte Ruinen, wahrscheinlich von Antikyra ». D'après la carte de Ross, le Spercheios se jette alors dans la mer, auprès de la passe Ouest, au Sud-Est d'« Omerbey », au Nord de Molo.

4. *B.C.H.*, LVIII, 1934, p. 160, n. 3.

5. Car je suppose que l'article du *P.W.*, s.v. *Sosthenis*, bien que daté de 1927, a été écrit avant la note de *H. Th.*, qui y renvoie, p. 210, n. 10.

6. *Infra*, p. 322 ; Hellénika est situé en plein pays éniène, à l'Est d'Hypata ; or l'énumération de Ptolémée à laquelle se réfère STÄHLIN place *Sosthenis* après Hypata, donc plus à l'Est.

7. *H. Th.*, p. 210.

8. Qui est le point de départ de l'article précité de G. DAUX.

9. Σω[σθενεύς (l. 2) : ethnique du vendeur.

bien dans la région de l'actuel Vardatès. Mais je n'ai vu là aucun reste antique. J'ajoute cependant que la situation du village moderne, adossé à la colline et dans une sorte de cirque naturel, ne s'oppose pas à la présence d'une ancienne bourgade.

Nous ne pouvons rien dire de plus sur ces cités. Notre seule certitude est qu'elles se sont trouvées dans la plaine du bas-Spercheios. Elles étaient donc sur le chemin des invasions, aussi incapables de s'opposer à une armée ennemie que de se défendre contre la rivalité de Lamia et d'Héracléia. Enfin le Spercheios les menaçait par ses inondations et ses alluvions. Comment disparurent-elles ? On songerait d'abord aux suites désastreuses d'une campagne militaire. Mais qui sait si telle d'entre elles, à l'origine petit port sur le golfe, ne fut pas ruinée par l'envasement progressif, puis abandonnée par ses habitants ? Cette hypothèse, plus pacifique, ne paraît pas dénuée de vraisemblance. Elle explique mieux comment ces cités, réduites à un rôle médiocre, ne laissèrent guère plus de traces dans l'histoire que sur le terrain.

La défense de la Malide est donc assurée au Nord par une ligne de forteresses qui barrent tous les passages. Le centre de la résistance est Lamia, couverte de tous les côtés, sauf au Sud. C'est là, en quelque sorte, le défaut de la cuirasse. La Malide était invulnérable si elle avait été maîtresse d'Héracléia : de là ses efforts pour en déloger les Spartiates. Le Spercheios ne suffisait pas à la protéger au Sud.

III

Tandis que s'est constitué au cours du v^e siècle le domaine des Maliens — car le mot « État » serait exagéré — c'est seulement avec le iv^e siècle que paraissent réellement les Éniânes dont la capitale était Hypati¹.

1. Sur le nom, DITTENBERGER, *Hermes*, XLII, 1907, p. 545 et suiv. Nous devons

1. *Hypati* (planche XXI et fig. 13).

Hypati était située sur une colline au Sud du Spercheios¹. De loin, la ville moderne, qui a repris le nom antique et qui occupe en partie l'emplacement de la ville ancienne, semble accrochée aux flancs de l'Oeta, et ses maisons se détachent en blanc sur le fond des bois vert foncé. Un chemin en lacets² y monte de la plaine et conduit à la « place », ombragée de platanes et qui paraît fraîche au sortir de la vallée étouffante en été. Partout de l'eau en abondance. Un air vif, qui souffle chaque jour vers midi, bien différent de ce vent qui soulève la poussière et qui dessèche tout. Une vue magnifique enfin. Ces avantages font d'Hypati un séjour recherché durant la saison chaude³.

Le choix du site par les anciens s'explique par d'autres raisons, où la nature joue un rôle bien différent. La butte où s'élevait l'ancienne ville se compose d'une sorte de plate-forme rattachée à l'Oeta par le Sud. Elle est protégée à l'Est et à l'Ouest par deux ravins profonds et au Nord elle surplombe parfois presque à pic la vallée du Spercheios. Sur son sommet, aujourd'hui dénudé et surmonté d'une tour en ruines, était l'antique acropole⁴. C'était un poste d'observation de première importance, une de ces guettes comme nous en avons déjà vu, d'où l'on découvre à l'Ouest le ravin du Xérias qui débouche dans la plaine par de multiples branches étalées comme celles

à HÉLIODORE, *Éthiopiennes*, II, 34, § 2, une explication du nom, rapproché de ὑπατεύειν = ἄρχειν (cf. la note de l'édition Budé, p. 93, n. 3). L'étymologie d'après laquelle Ὑπάτα rappelle la place de la ville située au pied de l'Oeta (ὕπὸ Οὔτῃ) est dénuée de fondement. Il est plus vraisemblable de reconnaître dans Ὑπάτα une forme de l'adjectif ὑπατός, fém. ὑπάτη.

1. Il est inutile d'insister sur l'identification du site, déjà confirmée par les inscriptions du temps de LEAKE, II, p. 18-19; Ross, *Wanderungen*, I, p. 81; ID., *Archaeol. Aufsätze*, II, p. 463. Il a été trouvé un milliaire à Hypati, *C.I.L.*, III, Suppl., 7359 (LOLLING, *Ath. Mitt.*, I, 1876, 350 le date de 125 ap. J.-C.).

2. Cf. LUCIEN, *Asinus*, 1 : Ἐκεῖνην τὴν ἀργαλέον ὁδὸν ἀνύσαντες.

3. La bibliographie donnée par STÄHLIN, *H. Th.*, p. 220 et suiv., n'est pas exhaustive. Elle pouvait citer, parmi les descriptions modernes, l'article de N. GIANNOPOULOS, *Ἀρμονία*, 1900, Athènes, I, p. 633-645, qui signale des études locales et notamment p. 636, n. 1, une monographie de Δ. Αἰνιάδ.

4. Nommée au temps de LEAKE, II, 8, *Patriótiko* ou *Patratziótiko*, par opposition à la ville, toute voisine, de *Patratzik* ou *Néopatra*.

d'un éventail ; sur sa rive gauche, abrupte, sont perchés les petits villages de Kastania (Καστανιά) et de Rigoziano ('Ρηγρόζιονον, officiellement Καρνοχωρι)¹. Plus à l'Ouest encore, on aperçoit la Vistritza ; au Nord, la vallée du Spercheios démesurément élargie et les flancs de l'Othrys ; à l'Est, la montagne, bombée, permet cependant de distinguer Lamia dans le prolongement de Mexiatès (*planche XVI, 1*).

Cette acropole n'a jamais cessé d'être occupée que de nos jours, où seuls les bergers passent avec leurs chèvres, mais elle porte la trace de ses maîtres successifs². Elle était facile à défendre : son versant Sud était constitué par un rocher à pic ; sur les autres côtés, où la descente est encore raide, des restes de murs appartiennent à différentes époques. L'entrée était à l'Est et l'on pénétrait dans la place par un passage, qui demeurerait, malgré l'escalier taillé dans le roc, étroit et peu commode. Les restes helléniques disparaissent sous les constructions postérieures, depuis les temps romains jusqu'à l'époque franque. Souvent les blocs antiques ont été remployés avec du mortier et des briques, ainsi à l'Est ; un peu plus loin, ils ont servi de soubassement au mur plus récent ; ailleurs le mur ancien, demeuré en place, a été consolidé. Entre l'Ouest et le Sud, il a entièrement disparu et il a été remplacé par une muraille franque, dominée à l'angle Sud-Ouest par la tour à demi écroulée³ que l'on reconnaît de loin. Cette muraille est

1. GIANNPOULOS signale auprès de ce village les restes d'un *naïskos* hellénique ('Αρρονία, *l.l.*, p. 634). Je n'ai pu contrôler ce renseignement.

2. Superficie 2.076 m². Sur Hypati à l'époque romaine et les préférences de Saint-Paul qui y envoie Hérodion (*Ép. aux Rom.*, 16, 11), cf. N. GIANNPOULOS, 'Επ. Βυζ. Σπουδ., VII, 1930, p. 254-255 ; sur Hypati chrétienne, N. GIANNPOULOS, Περνασσός, XI, 1915, p. 204 ; le nom de Νέαι Πάτραι apparaît en 879 ap. J.-C. : N. GIANNPOULOS, Δελτίον Ιστορικής καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας ἐν Ἀθήναις, 1917, 441-458 : Ὑπάτη-Νέαι-Πάτραι. Je rappelle que la ville fut le siège d'un évêché qui avait nom Νεό-Πατραί ; les Turcs la nommaient Patradjik, Πατρατζίκι ; du temps de LEAKE, II, 15, la ville était gouvernée par un bey albanais aux ordres d'Ali-Pacha ; POUQUEVILLE la nommait Patradgik ou Néa-Patra (III, p. 255) ; FIEDLER, I, 194 : Patradzig ; le nom ancien paraît dans Ross, *Wanderungen*, p. 81.

3. Elle est encore haute de 2 m. au-dessus de la plate-forme (*planche XVI, 1*).

butée par le rocher qui, nous l'avons vu, forme une protection naturelle.

A l'intérieur de cette enceinte, peu de restes visibles. Les chênes verts ont envahi la région occidentale et ils y dissimulent tout aux regards. Par ailleurs, des blocs épars. Cependant, au Sud-Est, un mur hellénique se détache, perpendiculaire au rocher et de direction Sud-Est/Nord-Ouest. Il se compose encore de 3 assises, dont la hauteur dépasse un mètre ; elles sont bâties en blocs d'environ 0 m. 43 de haut sur une largeur variant entre 1 m. 35 et 0 m. 56, et leur épaisseur atteint 0 m. 53. Un autre mur, qui ne lui est pas exactement parallèle, à une distance de 6 m. 50, est fait en blocs anciens remployés. Il existait sans doute là un édifice, mais sur la destination duquel il est difficile de se prononcer sans avoir exécuté des fouilles, permettant des hypothèses d'après l'aménagement intérieur¹.

Nous ne saurions dire davantage si, entre le village et l'acropole, les pentes maintenant dénudées étaient jadis habitées. J'observerai seulement que les flancs de l'acropole étaient trop escarpés pour permettre une installation commode. La ville, dans l'antiquité, pourrait bien n'avoir pas dépassé les limites de la ville moderne². Les vestiges antiques ont beaucoup souffert de cette habitation continuée. Ils n'apparaissent plus, ici et là, que par places. M. Giannopoulos³ situe la porte à l'Est, auprès du Πεύμα et à l'ombre des platanes⁴. J'ai revu à l'endroit indiqué des tronçons de remparts très mutilés, renfermant encore trois inscriptions⁵ qui ne sont pas à leur place primitive. D'autres restes de murs sont conservés au

1. C'était peut-être un corps de garde ?

2. LEAKE, II, p. 23, est affirmatif : « the remains... showing that Hypata occupied exactly the site of the present town ».

3. Ἀρμυρία, l.l., p. 635.

4. LEAKE, II, 23 : « On a rock close by a piece of ancient wall, on the side of the eastern torrent, are two niches ; one of these is in the form of a cockle-shell, the other, which is perpendicular above it, is quadrilateral ». Je n'ai rien retrouvé de tel.

5. I.G., IX, 2, 11, 17 et 38.

Sud et Stählin y reconnaît l'ancienne porte ¹. Quelques vestiges se voient à l'Ouest, près du lieu dit *Straton* : là s'élevait une église — sans doute celle d'Αγ. Ἡρωδίων, premier évêque d'Hypati — dont quelques fondations étaient visibles en 1927. Des tombeaux y furent découverts à plusieurs reprises ².

Sur les édifices religieux et administratifs d'Hypati, nous n'avons aucune indication précise ³. Un texte seulement ⁴ nous fait connaître la construction d'un gymnase en 131 av. J.-C. Les édifices modernes ont fait aux restes antiques un tort irréparable, surtout à l'époque des Turcs qui exploitaient les marbres anciens ⁵. Les antiquités sont, à Hypati, aussi peu respectées qu'à Lamia ⁶ et les inscriptions, jadis conservées à l'école, sont maintenant déposées à ciel ouvert autour de l'église Saint-Georges. Divers fragments sont encastrés dans les maisons où l'on voit des marbres antiques remployés : j'ai noté ainsi une tête de marbre endommagée dans un mur de la maison Βασιλ. Κατζίμπρας ⁷; à l'Ouest de l'église Saint-Georges, à gauche de la maison Χαρβαλάκι, un relief mutilé représente un personnage passant vers la gauche ⁸. L'église Hagh. Nikolaos porte sur son mur Nord une inscription barbouillée de chaux. Mais je n'ai pas retrouvé les reliefs signalés

1. *H. Th.*, p. 222. Les blocs mesurent 3 m. 80 d'épaisseur.

2. STEPHANI, p. 52, dit en avoir vu un grand nombre ; j'en ai noté quelques traces seulement en 1927.

3. GIANNPOULOS suppose sans preuve, mais avec vraisemblance, que les églises de Saint-Georges et de H^{rs} Nikolaos s'élèvent sur le site de deux temples, Ἀρμονία, *l.l.*, p. 636.

4. *I. G.*, IX, 2, 56, l. 5 ; revu par G. DAUX et P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 364-365 (article ignoré d'ARVANITOPOULOS, *Polemon*, I, 1929, p. 127, dont l'hypothèse est inadmissible).

5. Ross, *Arch. Aufsätze*, II, 1861, p. 479-480 ; LEAKE, II, p. 18, a vu des blocs remployés dans des mosquées et dans les fontaines, en particulier des tambours de colonnes.

6. *Supra*, p. 265, note 4.

7. Elle y a été encastrée en 1927.

8. Il tient dans sa main droite un bâton qui repose sur l'épaule, tandis que le bras gauche garde un pan du manteau rabattu ; hauteur du relief : 0 m. 46 ; largeur : 0 m. 35 ; épaisseur : 0 m. 12-0 m. 13. Le relief a été publié par N. GIANNPOULOS, Ἀρχ. Ἐφημ., 1914, p. 89-90 : Ὑπάτης ἀνάγλυφον. A l'angle inférieur gauche, une inscription entièrement effacée.

par Stephani¹ dont l'un représentait Héra (?), un second Athèna et un troisième Aphrodite (?)².

Il nous est donc difficile de fixer avec certitude la date à laquelle Hypati fut fondée. L'opinion, reproduite par Stählin³, que les Éniânes n'eurent à l'origine que des villages, est exacte, mais vaut-elle encore pour le v^e siècle ? Il est sûr que Hérodote et Thucydide ignorent Hypati et que la cité n'est d'abord mentionnée qu'au iv^e siècle⁴. Il est plus probable de penser que jusqu'au iv^e siècle son rôle a été insignifiant⁵. Il ne l'est pas moins d'admettre que le site aura été occupé plus anciennement et au plus tard lorsque les Éniânes vinrent s'installer dans la vallée⁶. Hypati assure en effet les communications avec le Sud, par la seule passe praticable, à Liascovo⁷ et permettait aux Éniânes de surveiller toute la plaine du Nord. Les Éniânes étaient ainsi, comme jadis les seigneurs de Mycènes ou de Tirynthe, les maîtres du trafic dans la haute vallée du Spercheios.

Avant d'essayer de dater cette suprématie sur la vallée, il convient d'examiner les citadelles qui couvraient le haut Spercheios et l'Othrys occidental.

2. La défense de l'Ouest (planche XXIII).

Les accès du Spercheios à l'Ouest ne sont protégés qu'à

1. *L.I.*, p. 55.

2. Faut-il identifier cette Aphrodite avec celle que signale S. REINACH, *Répertoire de la statuaire*, II, 1, Paris, s.d. (1898), p. 334, « d'après un misérable croquis » ? Je ne sais pas davantage où se trouve la statue d'Attis, signalée par S. REINACH, *Répertoire*, II, 2, p. 472, n° 4, à laquelle renvoient Th. MACRIDY et Ch. PICARD, *B.C.H.*, XLV, 1921, p. 460, n. 2. Le Musée National d'Athènes possède (salle des Cosmétès) une petite tête de marbre trouvée en 1899, et représentant Aphrodite (n° d'inventaire : 1919) : ce doit être celle dont parle VORTSELA, p. 189 (erreur de référence : lire 'A. 'E. 1899 et non 1839).

3. *H. Th.*, p. 220 : « Erst spät zogen sich die Ainianen aus der dörflichen Stammesgemeinschaft in Städte zusammen ».

4. *I.G.*, IV, 617, l. 2 : Catalogue d'Argos, postérieur à 323 ; HEAD, p. 296, date les monnaies de la période 400 à 444 ; même opinion de ROGERS, qui souligne la rareté des monnaies de bronze, p. 92.

5. La plupart des documents sont contemporains du II^e siècle ou de l'époque d'Auguste, où Hypati semble briller d'un vif éclat, sans pourtant qu'on soit dupe de l'exagération d'APULÉE, *Mélan.*, I, 5 : « [Hypata] quae civitas cunctae Thessaliae antepollet ».

6. Cf. *supra*, p. 157, les doutes inspirés par le récit de PLUTARQUE.

7. *Supra*, p. 26-27.

partir de Varybopi. Il faut donc arriver jusqu'à l'entrée de la vallée proprement dite, c'est-à-dire jusqu'à la région où, s'étant élargie, elle est mise en culture, pour rencontrer des postes fortifiés. Le plus rapproché d'Hypati, au Sud du fleuve, est celui de Kastrorachi, l'autre au Nord s'élève auprès de Varybopi.

a) *Kastrorachi* (planche XVI, 2 et fig. 14). — Au Sud de Vitoli et faisant face au village, se dresse une colline haute de 230 m., nommée Milorachi (Μηλόραχι), et qui ne porte aucun vestige antique. Plus au Sud encore, à une distance d'environ 1 km., on rencontre une deuxième colline dite Kastrorachi (Καστροράχη), dont la forme est assez allongée et qui domine bien, comme je l'avais écrit jadis¹, le confluent du Spercheios et d'un ruisseau abondant, dit Papagourna². La forme de l'enceinte occupe deux hauteurs dont la plus élevée, au Sud, atteint 313 m. et la plus basse, au Nord, surplombe le Spercheios ; elle rappelle approximativement le , signe de l'*hémibolon* ; la haste de gauche mesure environ 430 m. et la barre médiane 230 m. L'ouvrage est fermé de toutes parts³. Le mur, dans sa partie occidentale, dessine une ligne brisée, tandis qu'à l'Est il forme un vaste redan. Son état de conservation est médiocre⁴. L'élévation atteint en moyenne 1 m. 60 ; l'épaisseur moyenne 1 m. 60⁵.

1. *B.C.H.*, LII, 1928, p. 449.

2. Mais il faut rayer le nom de *Micro-rachi* : cette désignation des habitants n'ayant pas été admise par les topographes militaires, je ne l'emploierai plus. De même, j'avais contesté à tort (*B.C.H.*, *l.l.*) le nom de Kastrorachi indiqué par STÄHLIN (*H.Th.*, p. 223 ; l'orthographe de *P.W.*, *s.v.* Σπερχειαί, est fautive : Kastrorrachi) ; je ne disposais en 1928 que d'une carte inexacte, établie d'après celle de 1852, la seule existante alors, et j'avais dû me fier à la toponymie souvent insuffisante des habitants. La carte de l'Etat-major hellénique, dont j'ai pu obtenir un tirage, permet des indications plus sûres. En outre, je suis retourné sur les lieux en août 1932 : les moissons étant faites et la surface du sol étant desséchée par les grandes chaleurs, le terrain fut étudié plus sûrement. Je corrige et je complète les renseignements antérieurs, qui sont maintenant fondés sur un levé exécuté au tachéomètre.

3. Superficie : 47.242 m². J'avais cru que le flanc Ouest de la colline n'était pas fortifié, *B.C.H.*, *l.l.*, p. 449. C'était une erreur : je n'avais pu distinguer, alors, le rempart fort endommagé.

4. STÄHLIN, qui l'a constaté, *P.W.*, *s.v.* Σπερχειαί, col. 1625, attribue la destruction à la mise en culture, opinion que je partage.

5. J'ai compté 1 m. 65 à l'Ouest, c'est le chiffre le plus élevé.

Le mur est formé de deux parements entre lesquels s'insère un blocage ; les blocs ont des dimensions peu élevées, mais ils paraissent plus solides à l'Ouest, comme le montre le tableau suivant :

Partie Est : haut. 0 m. 45 ; long. 1 m. 10 ; épais. 0 m. 18.

Partie Ouest : haut. 0 m. 80 ; long. 1 m. 14 ; épais. 0 m. 26¹.

Leur matière friable permet de les dépecer facilement, et le voisinage de Vitoli explique la disparition progressive du rempart. En revanche les tours ont été plus respectées. J'en ai compté 12². Elles flanquent les angles (tours, 8, 18, 37, 41, 63)³ et le mur, qu'elles divisent en courtines d'inégale longueur : les tours 31 et 32 étant distantes de 65 m., je suppose qu'elles étaient séparées par une tour aujourd'hui disparue, et la longueur *moyenne* de chaque courtine était d'environ 30 m., ce qui est une dimension normale⁴. Les tours sont carrées et leur front mesure en moyenne de 5 m. à 5 m. 70⁵. Elles sont creuses et leur élévation comporte encore 3 et même 4 assises. L'enceinte n'était percée que d'une porte, située entre les tours 18 et 29 et qui s'ouvre perpendiculairement au mur de rempart ; elle se compose d'une cour faisant saillie à l'intérieur du rempart et défendue par deux portes ; la cour rectangulaire est protégée par des murs larges de 2 m. 30⁶. En outre, il existait une poterne organisée suivant le principe traditionnel de la fortification antique⁷. Des vestiges de constructions sont visibles à l'intérieur : à l'Est, non loin des tours 8 et 12, des

1. Ces chiffres rectifient ceux que j'avais donnés dans le *B.C.H.*, *l.l.*, p. 450, n. 1.

2. Il en est disparu plusieurs.

3. Celles des angles Nord-Ouest et Nord ont disparu : le rempart étant protégé par le fleuve, elles étaient moins solidement bâties.

4. G. Fougères indique qu'à Mantinée la longueur des courtines varie entre 25 et 36 mètres, mais que quelques-unes atteignent 37 m. 75, tandis que d'autres mesurent seulement 23 m., *Mantinée*, p. 143.

5. J'ai noté une seule fois 6 m. 80 ; la tour 53 est rectangulaire, son front mesure 5 m. et sa profondeur 7 m.

6. La largeur des passages ne peut être déterminée avec certitude ; un sondage, que je n'avais pas l'autorisation de faire, serait souhaitable. Sur cette disposition de la porte, cf. G. Fougères, *Mantinée*, p. 153, porte A.

7. Au Sud de la tour 32, mur Est. Cf. Rochas d'Aiglun, p. 23.



Fig. 14. — KASTRORACHI.
(Échelle en mètres).

blocs situés à 2 m. du rempart proviennent d'une base ; d'autres, à quelques mètres de là, appartiennent au soubassement d'un édifice. A l'Ouest, auprès de la tour 41, un mur se détache et limite une construction rectangulaire. Sur les deux collines, je n'ai rien trouvé, que de la céramique commune ¹.

Cette citadelle, à laquelle on accède par le Sud, commande le passage du Spercheios qui dessine un coude en cet endroit. Elle découvre au Nord le village de Vitoli, la vallée à l'Est et à l'Ouest, au Sud les villages de Palaiovracha et de Phtéri. Elle défend l'accès contre une attaque venant de l'Ouest et sa position, abritée par le Roustianitis et par le Spercheios, était heureusement choisie ².

b) *Hellénika*. — Je me bornerai à mentionner le site dit Hellénika (Ἑλληνικά), qui, à 1 h. 1/2 de là (en passant par Kato-Phtéri) domine les villages de Palaiovracha (Παλαιοβράχα) et de Phtéri (Φτέρη) ³. C'est un poste fortifié qui occupe deux hauteurs en forme de triangle, protégées à l'Est par le ravin de la Kalogrésina, au Sud et à l'Ouest par deux autres ravins profonds, anonymes. Un mur de rempart très endommagé protège l'une des collines où l'on peut reconnaître l'acropole : c'est une terrasse aplanie — aujourd'hui bien cultivée — qui a la forme d'un triangle isocèle dont le sommet serait au Nord ; le côté Est mesure 120 m. et le mur, encore visible, est pourvu de tours de flanquement ⁴ ; à l'Ouest quelques restes de rempart ; au Sud, les tronçons du rempart mesurent 2 m. 50 d'épaisseur et 1 m. 50 de haut ⁵. Au Nord de cette plate-forme s'étend une langue de terre, à un niveau quelque peu inférieur, et que protège aussi le ravin Kalogrésina avec un mur long de 40 m.

1. Sans doute celle que STÄHLIN avait déjà notée, *l.l.*, p. 223.

2. Cf. *B.C.H.*, *l.l.*, p. 450.

3. VORTSELA donne de vagues indications au sujet de cette ruine, p. 484 haut ; STÄHLIN est plus complet, *H. Th.*, p. 223.

4. Épaisseur du mur : 2 m. 20.

5. Je n'ai pas retrouvé les meurtrières signalées par STÄHLIN, ni la tour de l'Est large de 8 m. 30 et profonde de 9 m. (*P.W.*, s.v. Σωσθενίς, col. 1198 et 1199), mais j'ai ramassé quelques tessons brun jaunâtre.

De cette butte fortifiée, sise à une altitude de 600 m., on découvre toute la vallée. La citadelle ne garde aucun défilé et la région méridionale est suffisamment défendue par le massif de la Goulina. Je serais donc tenté de reconnaître là un poste d'observation plutôt que de défense¹.

c) *Varybopi* (planche XVII, 1 et fig. 15). — A 3/4 d'heure environ, au Nord-Est du village de Varybopi (Βαρυμπόπη) se dresse une colline de forme allongée, dont le sommet (altitude : 385 m.)² porte la chapelle] de Hagh. Ilias. Elle est entourée d'un rempart qui épouse exactement la configuration du terrain, car il demeure placé à un niveau constant de 440 m. Ceci explique l'aspect de l'enceinte, allongée comme son assiette, évasée en son milieu tandis qu'elle se termine au Nord par un bastion rectangulaire et au Sud par un grand angle saillant. Le grand axe Nord-Sud mesure environ 620 m. et le petit axe Ouest-Est 280 m. Le périmètre est d'environ 1.550 m., ce qui correspond à un peu plus de 8 stades³.

Le plan fera voir, mieux que toute description, ces irrégularités du tracé. Il montrera aussi que le rempart est assez bien conservé au Nord et à l'Ouest ; au Sud encore, certaines parties sont bien visibles. En revanche, la région orientale de la fortification a beaucoup souffert et, en plusieurs endroits, elle n'est reconstituée que d'une manière hypothétique : lors du levé, quelques points sûrs furent notés sur le terrain et ils furent joints par une ligne en pointillé qui passe par une courbe de niveau constante⁴.

Le mur est constitué par deux parements séparés par un

1. Le cas n'est pas unique, cf. L. HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 366.

2. Chiffre de la carte de l'Etat-major : selon STÄHLIN, 485 m., *H. Th.*, p. 224 et P. W., s.v. Μακρά κόμη, 2, col. 809 ; ARVANITOPOULOS indique la ruine en ces termes : "Ογδοον αναφέρουσι τὸ λεγόμενον Κάστρο ἡμίσειαν ὥραν ὑπὲρ τὸ χωρίον Βαρυμπόπη (sic) ἐν θέσει Ἀϊλιάς. (Πρακτικά, 1911, p. 348)

3. Le stade étant compté à 185 m. (chiffre arrondi). Si l'on se rappelle que le périmètre de Mantinée est évalué à 21 stades, celui de Mégalopolis à 50 stades (G. Fougères, *Mantinée*, p. 140), on estimera que la cité n'est pas grande. STÄHLIN évaluait le périmètre à 1440 m. seulement, mais on notera entre son plan, *H. Th.*, fig. 29 de la p. 224, et le nôtre, des différences sensibles, même pour l'orientation.

4. Superficie : 99.811 m².

blocage en pierraille. L'épaisseur est variable. J'ai relevé au Nord une épaisseur de 2 m. 90, au Nord-Ouest de 2 m. 50, à l'Ouest de 2 m. 25, au Sud-Ouest de 1 m. 25 seulement¹. Les fondations sont en général masquées, mais, à l'Ouest, le mur reposait directement sur le rocher. Les blocs qui composaient le parement extérieur sont bien taillés² et ils mesurent 0 m. 615 de hauteur, 0 m. 85 de largeur et 0 m. 50 d'épaisseur (chiffres moyens). Ils sont assemblés de manière à former des assises d'appareil presque isodome au Nord, trapézoïdal à l'Ouest. La hauteur des assises conservées varie : tandis qu'à l'angle Nord-Ouest, 2 assises seulement sont demeurées en place (hauteur totale 0 m. 75), j'en compte 3 ou 4 à l'Ouest (hauteur totale 1 m. 65) et davantage au Sud : dans la courtine qui précède la première tour — en venant du Nord — 3 assises (hauteur totale 1 m. 28) ; entre la deuxième et la troisième tours 4 assises (hauteur 1 m. 80) ; entre la troisième et la quatrième tours 6 assises (2 m. 75) ; à l'angle Sud enfin 3 assises (hauteur 1 m. 60)³.

Des tours flanquaient le mur de rempart. Stählin prétend qu'au Sud-Ouest elles sont disposées régulièrement tous les 30 m.⁴ : cette assertion est inexacte. Les cinq tours qui se succèdent en cette partie de l'enceinte forment des courtines qui mesurent respectivement : 20 m., 24 m., 29 m., 25 m. Ces tours débordent la courtine de 3 m. 50 ; leur largeur est de 5 m. ; elles sont creuses et leur mur n'a que 1 m. 10 d'épaisseur. L'angle Sud, qui présente un fort saillant, était protégé par une tour. Au Nord, je n'ai relevé que 3 tours : deux d'entre elles garantissent l'angle Nord-Ouest et l'angle Nord-Est ; mais à

1. Il ne faut pas tirer de ces variations une conclusion trop hâtive ; mais il est remarquable que le Nord paraît renforcé par rapport au Sud.

2. Contrairement à STÄHLIN qui les jugeait « sehr hart » (*H. Th.*, p. 223 bas).

3. A titre de comparaison, je rappellerai encore qu'à Mantinée, la hauteur de l'ensemble de la muraille s'élève à 1 m. ou 1 m. 80 (G. Fougères, *Mantinée*, p. 142). L'indication de STÄHLIN (*P.W., L.L.*, col. 809) « Die Mauer... ist an manchen Stellen bis drei Lagen hoch erhalten », est inexacte.

4. *H. Th.*, p. 224.

20 m. de l'angle Nord-Est, une troisième tour divise le rempart en deux courtines de longueur et d'aspect irréguliers : la plus longue (120 m.) a un tracé à crémaillère et la plus courte (20 m.) présente une face rectiligne. Sur le côté Ouest, je n'ai vu que deux tours ; enfin sur le côté Est, je n'en distingue que deux. Je suppose qu'il en existait davantage tant à l'Ouest qu'à l'Est. Ces tours ne sont pas toujours placées perpendiculairement au rempart, mais plusieurs font saillie en oblique. Enfin, comme il est de règle, elles sont plus nombreuses auprès des angles¹.

Enfin, une muraille isolée s'élève à 30 m. de l'extrémité méridionale du rempart, et elle n'est conservée que sur une longueur de 6 m.

Il est difficile de préciser par où l'on pénétrait dans la citadelle. Il semble qu'une porte avait été pratiquée à l'Ouest. Si cette hypothèse est exacte², elle expliquerait la présence du mur intérieur relevé dans la partie Ouest : il a une direction Nord-Ouest/Sud-Est, il est bâti à crémaillère et pouvait renforcer à la fois le point faible où était percée la porte et la forme de l'enceinte qui dessine une « poche »³. L'autre porte était peut-être symétrique de la première, et à l'Est. Elle expliquerait le coude de la muraille et la présence possible de deux tours. On objectera qu'elle n'est pas conforme au principe, bien connu, suivant lequel « l'assaillant » ne doit s'engager « qu'en présentant son flanc droit au défenseur »⁴. Mais cet inconvénient⁵ est compensé par la forte pente qui mettait l'assaillant en état d'infériorité, et par la disposition même

1. Le mur Sud-Ouest présente une particularité notée par STÄHLIN (*H.Th.*, p. 224, et *Pagasai*, p. 62, n. 1) : des piliers de pierre (ἑρμαῖ) sont insérés dans le mur, dont l'épaisseur se rétrécit jusqu'à 1 m. 25 ; je comparerais ce type de construction au chaînage en bois dont G. FOUGÈRES supposait la présence à Mantinée (*Mantinée*, p. 143, n. 1).

2. Seul un sondage permettrait de rien affirmer.

3. ROCHAS D'AIGLUN, p. 22 (dispositifs destinés à renforcer les passages) et p. 27 (inconvénients résultant des tracés convexes).

4. ROCHAS D'AIGLUN, p. 22.

5. Qui se voit à Tsopanlatès, *supra*, p. 279.

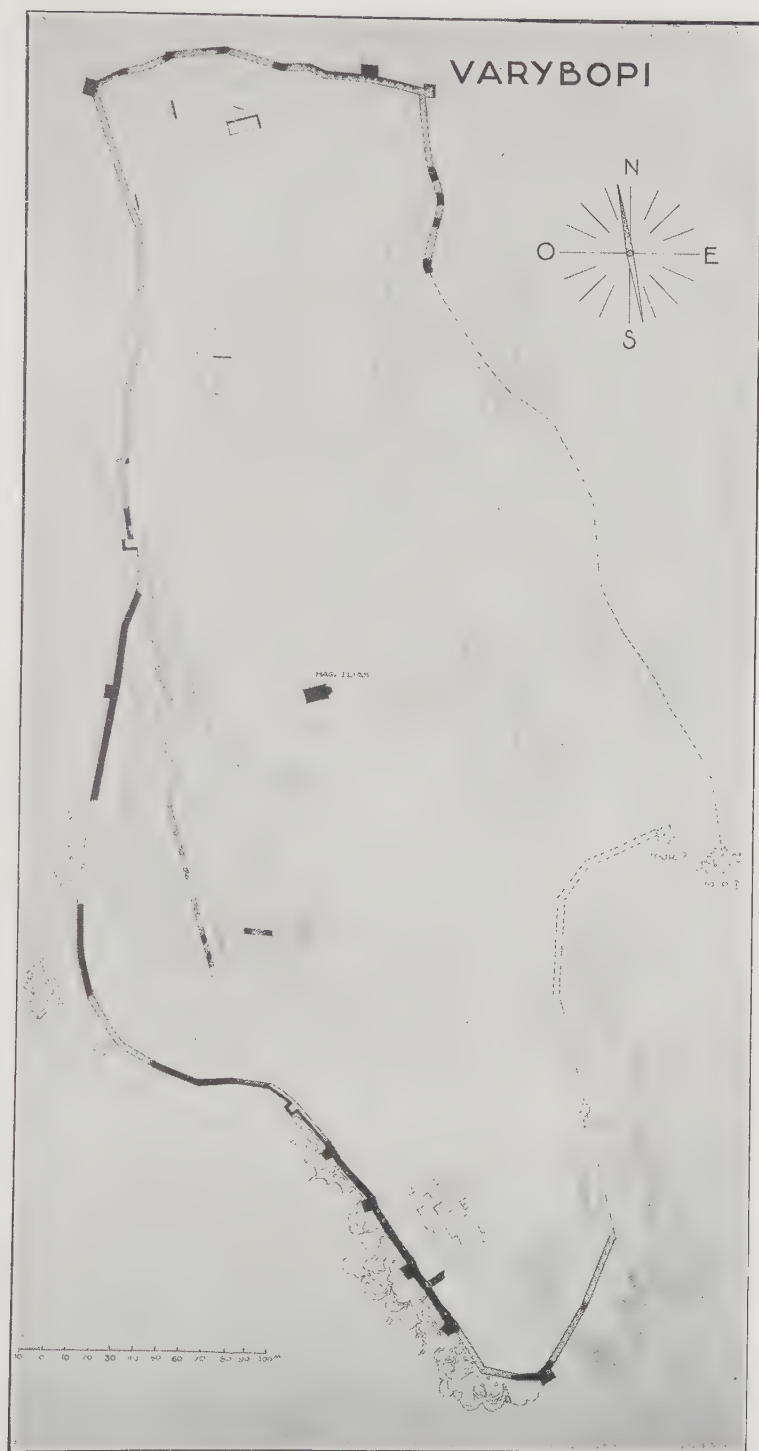


Fig. 15. — VARYBOPI.

de la porte dans un renforcement de l'enceinte. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'était ménagé aucun passage dans toute la partie Nord et qu'il n'était laissé d'accès que par le Sud.

À l'intérieur de la citadelle, j'ai noté, dans la partie Nord, un mur de soubassement, une levée de terre de forme rectangulaire, longue de 14 m. et large de 6 m., et des soubassements avec de nombreux amas de pierrailles dans l'espace compris entre le mur Nord et la chapelle. Auprès de l'angle Sud, d'autres vestiges de constructions indéterminées apparaissent. Un peu partout, et en particulier auprès de l'angle Nord-Ouest et dans la région Est, des tessons de céramique rougeâtre et noire jonchent le sol. Enfin, j'ai trouvé au Sud, les restes d'un tombeau fouillé clandestinement¹.

L'importance stratégique de cette citadelle se comprendra sans peine si l'on observe qu'au Nord elle commande la passe de Giannitsou² et au Sud l'accès au Spercheios. Comme du sommet la vue s'étend jusqu'à Hypati et qu'à l'Est on voit Béki, à l'Ouest Phtéri, il est permis de supposer que des communications par signaux lumineux, fussent-ils les plus rudimentaires, pouvaient être établis entre les éléments de ce groupe de citadelles que dominait Hypati : Hellénika, Kastro-rachi et Varybopi.

Ces trois sites sont restés longtemps peu connus. Les voyageurs n'en parlent pas³. Parmi les modernes, Philippson n'a guère prêté attention au site archéologique de Varybopi. Vortsela est le premier à signaler la colline de Kastro-rachi et

1. Il m'avait été montré à Varybopi, en 1928, un vase à reliefs qui provenait, paraît-il, de l'ancienne cité. Le tombeau n'a rien qui le fasse ressembler à ce tombeau à coupole dont ARVANITOPOULOS affirme l'existence à Varybopi, sur la foi des habitants de Dranitsa! (Πρακτικά, 1911, p. 348: 'Επ' αὐτοῦ (sc. τοῦ κάστρου) ὑπάρχει μέγας θολωτὸς τάφος, ἐνθα οἱ ποιμένες συλλέγουσιν ὕδωρ).

2. *Supra*, p. 30-31.

3. Cependant POUQUEVILLE, III, p. 256, note, en descendant la rive gauche du Spercheios, auprès du village de Castritza (= Varybopi): « les ruines d'une ville en construction cyclopéenne, avec des restaurations grecques et romaines, qu'on s'accorde à regarder comme l'ancienne Hypate... » DODWELL, II, p. 491, parle du village de Macra Libado à 6 h. de Lamia avec des ruines. Serait-ce un nom en rapport avec l'ancienne Macra Comè ?

l'acropole de Varybopi¹. Mais c'est à Stählin que l'on doit des indications plus précises.

Les textes anciens ne nous ont guère favorisés, car leur silence est presque complet. Aussi n'apprécie-t-on que mieux le passage où Tite-Live rapporte l'incursion faite par les Étoliens en 198 après la retraite de Philippe V battu sur l'Aous². D'après Tite-Live (XXXII, 13, 10-14), les Étoliens ont débouché dans la vallée du Spercheios par la région d'Hypati³. Se dirigeant vers le Nord, ils ont commencé par dévaster les environs de Spercheias et de Macra Comé⁴, puis ils ont passé en Thessalie proprement dite. Ils ont donc franchi l'Othrys et la seule passe la plus rapprochée d'Hypati au Nord est celle de Giannitsou. Les deux villes nommées par Tite-Live sont situées dans la plaine fluviale entre Hypati au Sud et Giannitsou au Nord. Il n'existe, à ma connaissance, que trois ruines antiques en cette région. Ce sont celles qui ont été décrites ci-dessus, et deux d'entre elles correspondent à celles que Tite-Live a nommées.

La première, Spercheias, est en contact étroit avec le fleuve, — son nom l'indique clairement⁵. Les ruines d'Hellénika sont trop éloignées du fleuve⁶ pour convenir à Spercheias, malgré Vortsela, dont l'hypothèse doit être écartée⁷. Cette ville est connue par le théorodoque envoyé à Delphes au premier quart du I^{er} siècle⁸ et par Ptolémée (III, 12, 14) qui la

1. P. 484 et p. 478.

2. *B.C.H.*, LII, 1928, p. 444-465.

3. Sur ce point tous les commentateurs sont d'accord, cf. les références dans l'article précité du *B.C.H.*, *l.l.*, p. 448 et n. 4.

4. TITE-LIVE, *l.l.* : « proximis prius evastatis circa Sperchias et Macran quam vocant Comen ».

5. PLASSART l'avait observé : elle « devait naturellement être près du fleuve », *B.C.H.*, XLV, 1921, p. 57, n. 3 ; de même STÄHLIN, en plusieurs passages : *H. Th.*, p. 224 ; *P.W.*, s.v. Σωσθενίς, col. 1198 et surtout s.v. Σπερχείαι, col. 1625 : « Besser passt die dicht am Südufer des Flusses auf dem Hügel Kastrorrachi (sic) gelagene Ruine die ich untersuchte » ; KIP, p. 25-26.

6. *Supra*, p. 315, la distance est d'une heure 1/2.

7. P. 91 et 484.

8. ἐν Σπερχείαις Μένων Ξενάρχου, A. PLASSART, *l.l.*, p. 20 et 57. En 186, une certaine Γνωσίφιλα, τὸ γένος ἐξ Σπερχείων est affranchie à Delphes, sous l'archontat de Nicoboulos, WESCHER-FOUCART, *Inscriptions recueillies à Delphes*, Paris, 1863, n° 373 = *SGDI*, II, 2038.

situé, à tort semble-t-il, dans le voisinage de l'embouchure du Spercheios¹. Ces rares indications épigraphiques ou géographiques nous laissent à penser que la ville de Spercheias n'a pas été insignifiante au II^e siècle. Le site de Kastrorachi pourrait lui convenir.

Si cette identification est admise, le seul site qui réponde à celui de Macra Comè sera la ruine voisine de Varybopi. Cette désignation est conforme à l'ordre suivi dans la courte énumération de Tite-Live. Mais on s'étonnera de voir appliqué le nom de Comè à une ville fortifiée². La mention de cette ville en Grèce est unique³, mais la formation du mot est régulière⁴. Mais je ne crois pas qu'il y ait grand compte à tenir du sens étymologique du mot *κώμη*⁵. L'épithète me paraît plus justifiée et incline en faveur de l'identification Varybopi = Macra Comè, car la superficie de cette cité est supérieure à celle de Kastrorachi, et sa forme plus allongée⁶. Il reste que Macra Comè n'est connue par aucun autre texte, tandis que Spercheias est nommée ailleurs. Mais l'argument ne porte guère, et ce silence n'est dû qu'à un hasard malheureux, qu'il faut souhaiter provisoire.

1. Nous avons dit, *supra*, p. 139-140, qu'on avait supposé en cette région un autel et un enclos consacré au fleuve, où Achille devait sacrifier sa chevelure, hypothèse non vérifiée jusqu'à maintenant et qu'il faut écarter, quoi qu'en pense ALLEN, *Class. Rev.*, XX, 1906, p. 197. La correction introduite dans le texte de PLINIE, *N.H.*, IV, 7 (13), 29 : « Doris deinde in qua Sperchios... » n'est pas satisfaisante (les manuscrits donnent A Sparthos, F² *in ras.* : Spartos, r : Sphartos) et n'a pas été admise par DETLEFSEN (*die geogr. Bücher*, II, 242-VI Schlus, *der Nat. Hist. des C. Plinius Secundus, Quellen u. Forsch.* von Sieglin, H. 9, 1904, Leipzig). Enfin, je rappelle que le village de 'Αγῶ a pris le nom de Σπερχειᾶς en vertu du décret royal du 19 juillet 1909, mais il n'a aucun rapport avec la cité ancienne (VORTSELA, p. 483).

2. De là l'hésitation de STÄHLIN, *H. Th.*, p. 224, qui place peut-être (*vielleicht*) Macra Comè auprès de Varybopi, tandis que la légende de la figure 29 exprime une opinion contraire : « Skizze der Ruine bei Varibopi (Spercheiai ?) ». STÄHLIN accepte enfin, P.W., s.v. *Thessalia*, col. 111, mon identification de Varybopi.

3. On connaît une inscription funéraire d'un certain Ζώδωρος (Διόδωρος ?) originaire de Macra Comè, faubourg de Syracuse (*I.G.*, XIV, 117).

4. TITE-LIVE connaît (XXXVIII, 12, 9) *Hiera Come*, (XXXVIII, 15, 7) *Xylina Come* ; ATHÉNÉE cite Μηνὸς Κώμη et Λέοντος Κώμη, Δασκύλου Κώμη en Asie Mineure (II, 17, p. 43 a). Sur ces noms, cf. FICK, *Bezz. Beitr.*, XXIII, 3.

5. SWOBODA, P.W., s.v. Κώμη (*Suppl-Bd IV*, col. 953) en tire des conclusions sur les premiers établissements des Éniens.

6. Cf. dans le voisinage *Platystomo*, ce qui n'est pas un argument.

Si donc on reconnaît Spercheias dans la ruine de Kastorachi, Macra Comè dans celle de Varybopi, il reste un dernier site, Hellénika. Quel nom lui attribuer¹ ? Nous n'avons que l'embaras du choix, car plusieurs villes attribuées au pays des Énienes n'ont pu être situées sur la carte, faute de données suffisantes². Je n'en vois aucune qui puisse correspondre au site d'Hellénika avec quelque probabilité, et il est actuellement vain de faire aucune hypothèse.

Mieux vaut, je crois, essayer de dater cet ensemble des trois citadelles. Elles nous ont paru en rapport avec la ville d'Hypati dont elles assurent la protection³. Leurs remparts offrent des analogies⁴ et, en outre, ceux de Varybopi, mieux conservés, nous ont rappelé, par des détails de construction, ceux de Mantinée, ou ceux, plus proches, de Démétrias. Nous sommes ainsi amenés à proposer pour l'époque à laquelle ils furent bâtis, une date comprise entre la fin du IV^e et le début du III^e siècle, et la céramique ne contredit pas à cette conclusion.

3. La défense du Nord (planches XXII et XXIII).

Le rôle essentiel de ces places était de protéger les abords immédiats d'Hypati, dont elles formaient comme les derniers retranchements. Mais il existait, au Nord, un certain nombre de citadelles qui avaient été disposées plus près des passes qu'elles avaient mission de défendre d'une manière plus efficace.

a) *Palaiocastro* (fig. 16). — C'est la première forteresse qui protège la vallée du Spercheios. Elle est située au Sud-Est du village du même nom⁵. La colline est surmontée d'une chapelle

1. STÄHLIN a changé d'avis, comme G. DAUX l'a rappelé, *B.C.H.*, LVIII, 1934, p. 157-167 (Cf. *supra*, p. 306). Il ne proposait rien (*H.Th.*, p. 224 bas), puis y situait Sosthenis (*P.W.*, s.v. Σωσθένης, col. 1198), ce qui paraît impossible.

2. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 225.

3. *Supra*, p. 319.

4. Déjà remarquées par STÄHLIN, *H. Th.*, p. 223.

5. A 1/2 heure, et non à 1/4 d'heure, comme le dit STÄHLIN, *H. Th.*, p. 224. Il ne faut pas confondre ce Palaiocastro avec les hauteurs homonymes de la région : l'une s'élève au Nord-Est de Hagh. Georgios, près d'Asprokambos, une autre avoisine Mavrillon. La carte de STÄHLIN, dans l'*H. Th.* peut induire en erreur, tout de même que celle de la *P. W.*, s.v. *Thessalien*, col. 89-90. STÄHLIN n'avait pas vu le site lorsqu'il publia l'*H. Th.*, p. 224-225, mais il tenait ses rensei-

de la Παναγία τῆς Ζοοδόχου Πηγῆς (alt. 612 m.). Elle présente un sommet, aplani aux environs de la chapelle, et par ailleurs en pente douce. Sa partie supérieure est entourée d'un mur de rempart visible par places, au Sud, à l'Est et à l'Ouest. Il a complètement disparu au Nord, sauf en un ou deux endroits¹. Par ailleurs, il est dissimulé aux regards par une épaisse végétation. Là où il apparaît le mieux, au Sud-Ouest, il se compose de blocs rectangulaires (longueur : 1 m. 50 × hauteur : 0 m. 50 × épaisseur : 0 m. 45). Il est parfois conservé sur deux assises ; à l'Ouest le rocher est entaillé pour recevoir les blocs auxquels il sert de fondation. La forme de l'enceinte² semble être celle d'une ellipse, et elle rappelle celle de Tsopanlatès³. Il semble que l'accès à la citadelle ait été ménagé par le Sud. Mais l'état de la ruine est si misérable qu'il est difficile de rien affirmer sans procéder à des tranchées de sondages.

A l'Est de la chapelle, une rangée de blocs en schistes est peut-être *in situ*. L'un d'eux portait une inscription très usée où j'ai distingué quatre lignes⁴. Dans les environs du castro

gnements de VORTSELA ; il a visité le site en 1926 (*P.W.*, s.v. *Thessalien*, col. 111), mais j'oserais dire que ses indications manquent de précision. De Haghiōs Georgios à Palaïocastro (ruine), il faut compter environ 2 h. 1/4 ; on suit pendant 20 minutes la route carrossable dans la direction de Rachi, puis on la laisse au Dypotamos (confluent du Pitsiotikos = Spercheios [*supra*, p. 52] et du Kapsiotikos) pour remonter la vallée du Pitsiotikos ; on passe auprès de Slanan Mylos et l'on atteint la colline, d'où l'on voit le village de Palaïocastro. Il est inutile d'aller à Mavrilon où il n'y a rien d'hellénique : sur le village et ses deux églises, cf. QUINN, *Ἀρροβία*, III, 1902, p. 68 et suiv.

1. La restitution, hypothétique, du plan est fondée sur la courbe de niveau.

2. Superficie : 4.440 m².

3. *Supra*, p. 279.

4. Ce n'est pas une des inscriptions publiées par les *I.G.*, IX, 2, d'après les copies de VORTSELA. KERN n'a indiqué que 4, sur 8, de ces textes publiés dans l'Ἀθῆνα, t. XV, et repris dans la Φθιώτις, p. 481-2. Je n'ai pu retrouver aucun de ces textes. Pourtant j'avais vu, au village, en 1928, le neveu de VORTSELA (+ 1913), qui n'avait pu me fournir beaucoup d'indications. STÄHLIN, *P.W.*, s.v. *Thessalien*, col. 111, dit qu'il n'a pu, lui non plus, retrouver aucun texte. Ils auraient été transportées partiellement, ajoute-t-il, au musée de Thèbes. M. PAPPAKAKIS, que j'ai consulté à ce sujet, a bien voulu m'écrire, le 4 octobre 1935, qu'il ignorait l'origine de l'indication donnée par STÄHLIN ; il n'a jamais, pour lui, transporté à Thèbes aucune inscription provenant de Mavrillon, et il attribue cette donnée soit à un mensonge d'un habitant soit à une confusion. Il avait vu, vers 1920, « quelques affranchissements tardifs », mais il n'avait pu les copier ; ils étaient alors déposés dans une maisonnette voisine de l'église ou à la mairie. Je ne les ai pas retrouvés.

se voient quelques tombes dont le contenu était, paraît-il, insignifiant et on trouve des monnaies étoliennes ¹.

Le rôle stratégique de Palaiocastro paraît secondaire. La forteresse gardait la haute vallée du Spercheios et elle surveillait les hauteurs du Tymphrestos, mais il ne passait par là aucune voie fréquentée et l'on est tenté d'y reconnaître un poste destiné à la police de la région plutôt qu'à sa protection contre un ennemi.

Il est difficile de dire le nom du site antique. Aucun nom ne paraît s'imposer plutôt qu'un autre, et dans ces conditions, il vaut mieux avouer notre ignorance, et ne pas nous perdre en vaines conjectures. Les inscriptions ² ne permettent aucune indication chronologique.

b) *Rentina* (planche XX, 1). — Le village moderne de Rentina n'est plus, comme au temps de Philippson ³, éloigné de toute relation. Sa place lui assigne un rôle important dans les communications qui pourraient se développer le jour où les sentiers muletiers seront remplacés par des routes, encore à peine ébauchées. Il est en effet situé à 900 m. d'altitude au Nord de Rovoliari, et il étale ses maisons sombres sur le flanc d'une colline exposée au Sud-Ouest; il est bien arrosé et, si je juge excessif de la proclamer avec Philippson ⁴ « une oasis dans la montagne boisée », je conviens qu'après des heures de marche en une contrée souvent triste et privée d'eau, il offre un aspect agréable.

Deux acropoles antiques sont situées auprès du village. La plus importante se dresse à l'Ouest ⁵ et son altitude est de 900 m. Elle est séparée du village par des ravins, sauf au Nord, par où l'on accédait à la forteresse. Celle-ci a la forme d'un rectangle, dont le grand axe serait orienté Nord-Sud et le petit

1. Ce qui permet à STÄHLIN de dater le site du III^e ou du II^e siècle avant J.-C.

2. *I. G.*, IX, 2, 1336-1339.

3. *Th. u. Ep.*, p. 97.

4. P. 97.

5. C'est peut-être celle, — la seule — dont ARVANITOPOULOS avait entendu parler (*Πρακτικά*, 1911, p. 348) : ... δέκατον φρούριον ἀναφέρουσι τὸ τῆς Ῥεντινας, τὸ βορειότατον βεβαίως τῆς Δολοπίας.

axe Ouest-Est, avec le côté Sud quelque peu arrondi. Stählin ¹ y avait vu un mur mal conservé, en grès, épais de 2 m. 70, et le périmètre de l'enceinte mesurait 270 m. Le rempart était constitué par de petits blocs rectangulaires et flanqué de plusieurs tours. Son appareil ne permettait pas de lui assigner une date antérieure au III^e siècle.

Lors de ma première visite, en 1928, j'avais noté le mauvais état de ce rempart. Manquant des instruments nécessaires, j'avais ajourné le levé du plan. Lorsque je revins en 1933, tous les blocs ou presque avaient disparu, pour passer dans des maisons récemment rebâties. Les quelques pierres demeurées à l'Ouest ne permettaient aucun travail de relèvement. Les indications et l'esquisse de Stählin ² sont donc les seuls documents dont nous puissions disposer maintenant ³.

L'autre acropole est située à une demi-heure du village, au Sud, près de la chapelle de la Panaghia, que l'on atteint en passant par la source Vromo-Vryssi. Elle est, elle aussi, en médiocre état ⁴ et l'on y voit seulement quelques blocs *in situ*, grossièrement taillés et épais de 3 m. Par ailleurs rien n'apparaît sur cette croupe couverte de chênes verts et l'on ne saurait dire comment elle était défendue.

Des deux citadelles, la première était la plus importante. Elle commandait le chemin qui mène à Phourna vers l'Ouest, et, au Sud, dans la vallée de Pitsiota. La seconde semble avoir été une guette dépendant de la première, et qui surveillait le passage du Haut-Rentiniakos, et par suite le chemin vers Rovoliari ⁵.

1. *H. Th.*, p. 148.

2. *H. Th.*, p. 147 et fig. 12.

3. Des fouilles avaient été pratiquées, entre 1928 et 1933, et sans autorisation, par le maître d'école Konstantinos Katzoulas. Il avait été trouvé des vases et des fragments d'objets, mais je n'ai pu obtenir aucun renseignement précis sur leur sort. STÄHLIN avait appris du maître d'école Anastasopoulos (*H. Th.*, p. 148) qu'au niveau inférieur de la colline des tombeaux avaient été découverts, renfermant des javelots, en fer, des fragments d'épées et de vases. Il avait vu aussi un tombeau rectangulaire fouillé clandestinement, sur le contenu duquel il ne dit rien.

4. Altitude : 719 m., selon STÄHLIN, *H. Th.*, p. 148.

5. Sur l'identification de Rentina, je dirai, *infra*, p. 336, quelle opinion me paraît la plus vraisemblable.

c) *La défense de la passe de Giannitsou* : l'accès en Thessalie et au lac Xynias.

Nous avons indiqué comment la passe de Giannitsou menait directement de la vallée du Spercheios au lac Xynias ou en Thessalie, et qu'elle ne présentait aucune difficulté pour une armée¹. L'accès immédiat dans la vallée du Spercheios était défendu par l'importante forteresse de Macra Comè² qui n'était qu'un des éléments du système protecteur, car tout le parcours de la passe est jalonné de citadelles, que nous allons examiner successivement.

(1). *Kydonia*. — Le chemin qui mène de Varybopi au Nord passe par Palaio-Giannitsou et rejoint la vallée de la Papitsa. Il est d'abord défendu par la forteresse de Kydonia³.

Elle est située à cinq heures de Varybopi, sur une hauteur de 720 mètres, au Nord de la colline qui porte la chapelle de Haghia Παρασκευή, et elle est défendue par un triple circuit de murailles. Mais l'escalade en est rendue difficile, car les pentes, assez rapides, sont en outre couvertes de taillis parfois touffus qui masquent les murs anciens. C'est par l'Ouest que l'on atteint le plus commodément le sommet et l'enceinte supérieure dont le grand axe, orienté suivant une direction Ouest-Est, mesure environ 120 mètres et le petit axe, presque Nord-Sud, 40 mètres seulement⁴ (*planches* XVII, 2 et XXII; fig. 17).

1. *Supra*, p. 30.

2. *Supra*, p. 319.

3. Le nom est connu à l'époque ancienne : on désignait sous le nom de Κύδωνες des peuplades primitives (cf. E. CAHEN, *Hymnes de Callimaque*, commentaire explicatif et critique, Paris, 1930, p. 27) ; l'inscription des théorodques mentionne la ville crétoise, aujourd'hui La Canée (A. PLASSART, *B.C.H.*, XLV, 1921, p. 19, l. 112). Mais il s'agit ici d'un nom moderne, fréquent dans la Grèce d'aujourd'hui, qui tire peut-être son origine d'une essence, car CHLOROS, p. 37, cite l'ἀγριοκυδωνία qu'il identifie à la *sorbus alia* Cr. (= μεσπίλη ἀνθηνοειδής de THÉOPHRASTE) et qui croît à une altitude de 750 m. à 1.110 m. La forteresse était signalée par STÄHLIN, *H. Th.*, p. 150 (id., *P.W.*, s.v. *Thessalia*, col. 108), d'après des renseignements oraux, et par ARVANITOPOULOS (Πρακτικά, 1911, p. 348) : "Εβδομον μνημονεύουσιν ἐν θέσει Κυδωνιά μίαν ὥραν μακράν τῆς Παλιογιαννιτσού· τοῦτο λέγουσιν ὅτι εἶναι μέγα καὶ ἔχει κτισθῇ διὰ μεγάλων πολυγωνικῶν λίθων. Νι l'un ni l'autre n'y sont allés.

4. Superficie 3.518 m². La végétation m'a empêché de faire le relevé et l'étude des deux enceintes inférieures : je ne pouvais songer à un défrichement. Ce travail est réservé pour une fouille proprement dite.

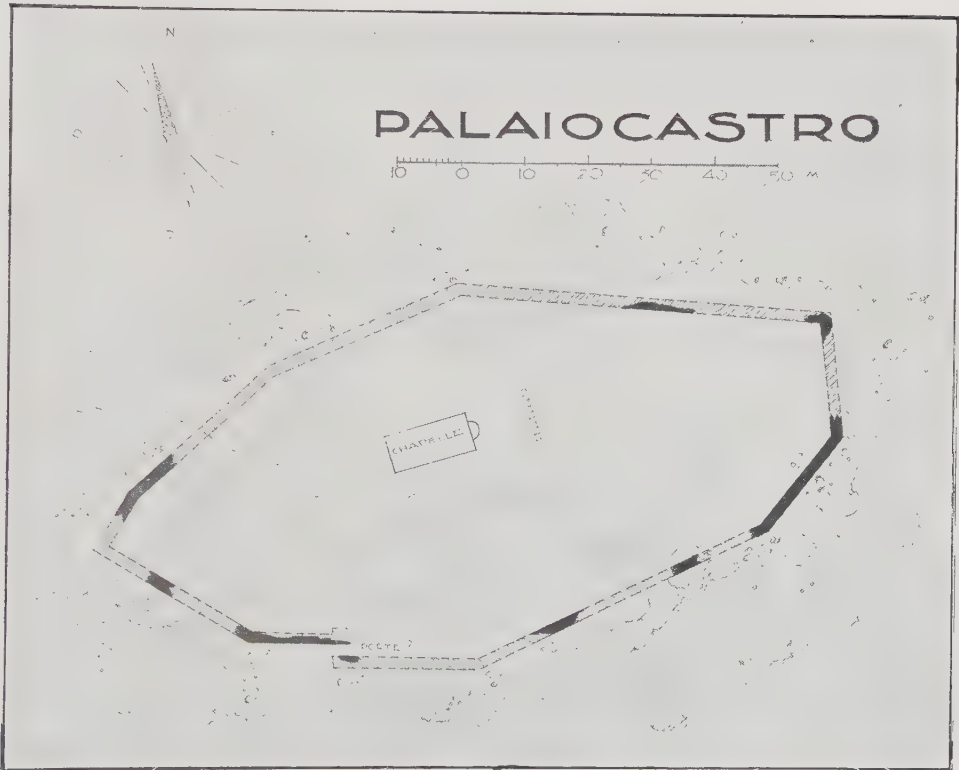


Fig. 16. — PALAIOCASTRO.

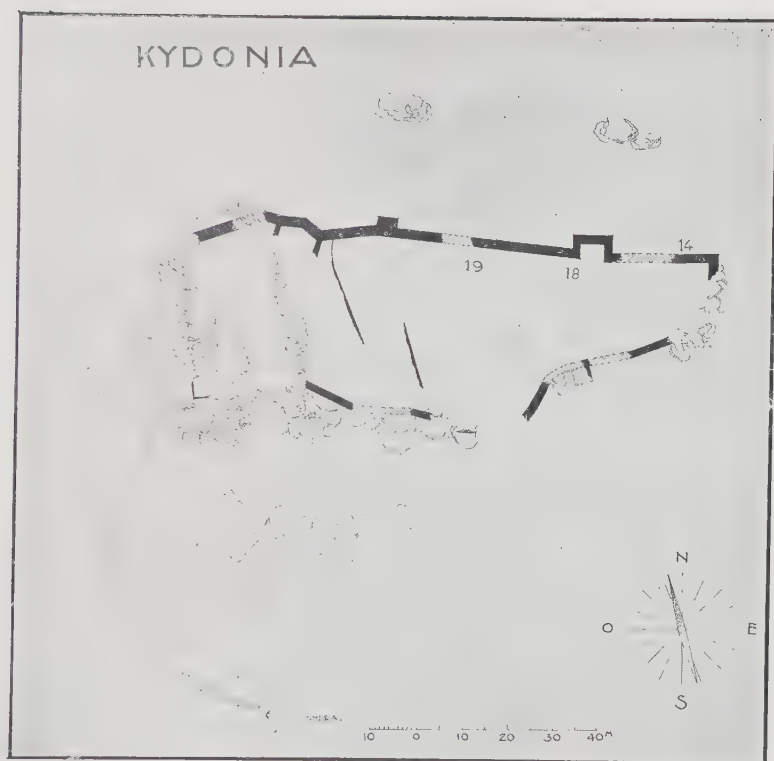


Fig. 17. — KYDONIA.

Il avait été heureusement tiré parti du terrain. En effet, à l'Ouest et à l'Est, les rochers escarpés forment une barrière naturelle, infranchissable, et ils rendent inutile toute construction défensive. Au Nord, le mur qui borde un ravin profond, à la pente rapide, est conservé sur presque toute sa longueur. Il est constitué par deux parements avec un blocage intermédiaire. L'épaisseur, de 2 m. 30 au Nord-Ouest, n'est que de 2 mètres au Nord-Est. Les blocs sont à peu près rectangulaires. Leurs dimensions varient de 1 m. de large sur 0 m. 52 de haut à 0 m. 57 de large sur 0 m. 46 de haut ; l'épaisseur moyenne reste de 0 m. 40. Ils sont ajustés sans crampons. Les assises sont régulières. Le nombre des assises demeurées en place varie. J'en ai compté 5 (au point 19 du plan), dont la hauteur totale atteint 2 m. 10. Entre les points 19 et 18, il n'en subsiste que 2, dont la hauteur n'est plus que de 0 m. 75 ; au point 14, il s'en voit 2 encore, et la hauteur est de 1 m. 20. L'appareil, à décrochement, suit la pente du terrain, dans le sens Ouest-Est. Deux tours sont intactes. Elles font partie du mur d'enceinte. Celle du Nord-Ouest n'est qu'une saillie du mur tandis que l'autre, plus à l'Est, dessine un redan aux angles droits, dont le front est de 4 m. 50 et la saillie de 3 m. La courtine atteint 35 m. Les angles du rempart ne sont protégés par aucun flanquement : la nature du terrain rendait inutile un renforcement du mur (*planche XVIII*).

Au Sud, le rempart est en moins bon état. Il domine, lui aussi, un ravin boisé. Sur presque toute sa longueur, il était fondé sur le rocher, comme le montre une brèche où la surface du roc est taillée en lit d'attente¹. Cette face méridionale n'était flanquée que d'une tour, dont seul l'angle Sud-Est demeure, avec deux assises hautes de 0 m. 80.

L'intérieur de la citadelle se divise en plusieurs parties. La région occidentale est particulièrement forte ; elle est

1. Les blocs de mur ont roulé dans le ravin.

défendue par des rochers à pic, renforcée à l'Est par un mur dont l'amorce se voit encore au Nord, sur le mur d'enceinte. L'escalade est par ce côté difficile, sinon même impossible. Il existait donc là un bastion presque inexpugnable, surplombant le reste de l'acropole d'environ 9 m. Un second mur à 7 m. à l'Est du premier, un troisième dans le voisinage de la tour et un quatrième dont les soubassements affleurent au centre, laissent supposer qu'il y avait cinq compartiments. Les deux éléments les plus importants pour la défense sont situés à l'Ouest et à l'Est.

A l'extérieur et en contre-bas, [au Sud, un mur d'appareil moins soigné décrit un arc de cercle et aboutit à une *mandra* [moderne. Il n'est] autre que le mur de la seconde enceinte qui s'enfonce ensuite au milieu des taillis et des arbustes.

L'importance de cette place est évidente. Sans doute, ses dimensions paraîtront réduites, si l'on ne tient compte que de l'espace circonscrit par l'enceinte supérieure, figurée sur le plan. Mais il faut songer que la colline tout entière est fortifiée au moyen de deux enceintes concentriques à la première, et situées à deux niveaux différents. En outre, les occupants disposent d'un poste d'observation remarquable d'où ils surveillent non seulement les deux hauteurs voisines, mais toute la vallée de la Papitsa au Nord-Est et la chaîne du Psilocotroni et enfin, au Sud, l'Oeta forme la toile de fond de ce paysage immense. Si, du haut de cette guette, ils ne disposaient pas, pour l'attaque, de nos moyens modernes à longue portée, ils pouvaient néanmoins harceler des troupes qui tenteraient le passage et se réfugier à l'abri de leurs remparts sur une position presque inexpugnable.

Je n'ai pas trouvé trace d'habitation dans le voisinage. Mais les bois rendent l'exploration difficile. S'il y a jamais eu quelque agglomération, je la supposerais sur le versant méridional ; le ruisseau qui coule au Sud-Est et qui assurait le

ravitaillement en eau¹ rend cette hypothèse vraisemblable.

(2). *Papa*. — De Kydonia un chemin direct permet de gagner le Nord en descendant la vallée de la Papitsa, entre Smokovo à l'Ouest et Dranitsa à l'Est. Mais la citadelle communiquait encore avec Rentina et Smokovo par un chemin qui traverse le village de Papa. Ce trajet de Kydonia à Papa demande deux bonnes heures et il est pénible². Stählin indique, au Sud-Est du village³, la chapelle de Hagghios Ilias (altitude 785 m.), qui serait entourée d'un mur polygonal dont le périmètre mesurerait 440 m. ; le mur, épais de 3 m. 30 à 3 m. 60, serait percé de deux portes et il se composerait de deux parements avec un blocage intermédiaire. En outre, il y aurait, au Nord du village, une autre citadelle.

Je n'ai pu retrouver la première, et je me fie aux indications de Stählin. Pour la seconde, que l'archéologue allemand ne semble pas avoir visitée, son existence me paraît peu probable. Elle est en effet mentionnée en 1911 par M. Arvanitopoulos, et non sans scepticisme⁴, car il parle d'un « castro » sur « l'acropole » qui surmonte Papa ; ce fort serait couvert de tas de pierres, σωρός λίθων. Or cette acropole n'est qu'un mur rocheux voisin de la cité qu'il domine, et les murs « polygonaux » se réduisent à des entassements pierreux comme il s'en rencontre souvent sur les montagnes grecques. Je ne puis pas davantage accorder aucun crédit aux plaques inscrites vues par des bergers, le plus souvent illettrés⁵ et qui prennent pour des caractères les fissures de la pierre.

(3). *Smokovo*. — La citadelle de Smokovo⁶ domine les

1. Je n'ai pas trouvé de citerne au sommet.

2. Le témoignage de STÄHLIN, *H. Th.*, p. 15, « auf dem schwierigen Weg zwischen Kaitsa und Rentina » vaut pour l'itinéraire Kydonia-Papa, qui est en partie le même que celui de Kaitsa-Rentina.

3. *H. Th.*, p. 150.

4. *Πρακτικά*, 1911, p. 347-348.

5. λέγουσιν οἱ ποιμένες ὅτι εἶδον πολλάς λευκάς πλάκας πλήρεις γραμμάτων.

6. Le nom est slave ; STÄHLIN, *H. Th.*, p. 149, n. 7, le rapproche du russe *smokwa* « figuier », mais la population est grecque, cf. D. QUINN, *Ἀρμονία*, III, 1902, p. 52.

deux vallées de la Papitsa et du ruisseau de Smokovo qui se rejoignent au Nord-Est. Elle se dresse sur la pointe orientale d'un massif montagneux à trois sommets, à 876 m. d'altitude. Elle est située à trois quarts d'heure du village moderne homonyme et à deux heures et demie des Loutra-Smokovou¹.

On ne l'atteint qu'après avoir franchi trois murs de rempart. Le premier semble faire le tour du massif, mais il est masqué par la végétation et, n'ayant pu le suivre, je ne puis rien affirmer sur son tracé. Le second, en médiocre état, ne se voit que par places et, seule une fouille permettrait d'en déterminer le rôle. Reste enfin la hauteur orientale, enfermée par un rempart dont j'ai pu lever le plan (*planche XIX* et fig. 18).

Sa forme rappelle à peu près celle d'une fenêtre en arc brisé, dont l'angle inférieur gauche (Sud-Ouest du plan) serait remplacé par les deux côtés d'un rectangle. Le grand axe de cette citadelle, orienté Nord-Est/Sud-Ouest, mesurait 80 m., et le petit axe, orienté Nord-Ouest/Sud-Est, 65 m.². L'isolement du lieu et sa difficulté d'accès ont empêché qu'il ne soit transformé en carrière ; aussi le mur est-il bien conservé sur presque tout son parcours³. Il est fondé sur le roc. Même, à l'angle Nord, le ravin est si profond et la pente si rapide que, l'escalade étant impossible, des entassements rocheux tiennent lieu de rempart⁴, sur une longueur de 35 m. L'appareil est pseudo-isodome et le mur présente des décrochements qui permettent de compenser la déclivité, surtout à l'Ouest et au Sud. Il a une épaisseur variant entre 1 m. 04 et 1 m. 55 ; les blocs qui le constituent⁵ sont disposés de manière à former deux parements que sépare un blocage en pierres plates. Deux

1. Je donne des horaires « longs », à dessein ; il est évident que la durée du parcours varie suivant le sens dans lequel on l'effectue.

2. Superficie : 3.535 m².

3. Les sections indiquées en grisaille sur le plan correspondent moins à des vides qu'à des éboulis.

4. Une disposition analogue a été vue à Divri, *supra*, p. 284, à Limogardi, *supra*, p. 288, à Kydonia enfin, *supra*, p. 327.

5. Dimensions moyennes (prises au Nord) : longueur : 1 m. 50 ; hauteur 0 m. 58 ; épaisseur : 0 m. 55.

tours sont encore visibles. L'une, sur le côté Sud, l'autre à l'angle Sud-Est. Elles sont ruinées. Comme aucune trace de porte n'est visible, je suis enclin à supposer que l'accès de la forteresse se faisait par le Sud, auprès de l'une des deux tours défendant une sorte de plan incliné¹.

A l'intérieur de cette citadelle, ombragée d'arbres, je n'ai trouvé qu'une citerne quadrangulaire de 3 m. 65 sur 3 m. 78 et profonde de 1 m. 04². Elle était construite en blocs bien ajustés, d'appareil hellénique, dont on ne distingue que quatre assises³.

L'importance de cette position avait été reconnue d'abord par Leake⁴, puis par Stählin, qui a donné une description plus complète⁵. En revanche aucune identification n'a été proposée.

(4). *Dranitsa*. — En face de Smokovo, à l'Est et de l'autre côté de la vallée de la Papitsa se dresse la forteresse de Dranitsa, distante de 3 heures de Smokovo.

Elle a été décrite par M. Arvanitopoulos qui en a donné un croquis⁶. Au Nord-Ouest du village moderne, bâti sur le flanc de la montagne, se voient encore les vestiges d'un mur presque circulaire⁷ d'appareil polygonal. Il est flanqué de deux tours, dont la mieux conservée a un front de 5 m. 50⁸ et fait une

1. Une disposition semblable a été observée à Ktouri, auprès de Pharsale, *B.C.H.*, LVI, 1932, p. 130 et fig. 24, p. 128.

2. La citerne est presque entièrement comblée et le chiffre de la profondeur vraie ne saurait être déterminé que par une fouille.

3. Cf. la citerne décrite par L. HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 329 et pl. VII, à Pélégrianitsa en Acarnanie.

4. IV, 272 : « In the eastern part of Agrafa, the chief remains of antiquity reported to be at Rendhina and Kaftza : and those on the northern side, at or near Smokovo, Katafyghi and St. George : of these, the Paleókastro at Smókovo is said to be the largest » ; PHILIPPSON n'est pas allé ailleurs qu'aux sources sulfureuses, p. 98-100 et ARVANITOPOULOS ne donne que des renseignements superficiels, par ouï-dire, *Πρακτικά*, 1911, p. 348.

5. *H. Th.*, p. 149. Elle diffère cependant de la mienne en plusieurs points. STÄHLIN évalue le périmètre à 550 m. ; selon moi, il ne dépasse pas 250 m. ; l'épaisseur du mur serait de 2 m. 30 ; enfin il y aurait une porte, mais dont STÄHLIN ne précise pas l'emplacement.

6. *Πρακτικά*, 1911, p. 351 et p. 352, fig. 15.

7. 240 m. de périmètre ; épaisseur : 3 m. 50.

8. ARVANITOPOULOS, *l.l.*, 5 m. 80.

saillie de 1 m. 55¹. A quelques mètres de là, au Sud, deux autres tronçons de murs appartiennent peut-être à des murs d'enceinte concentriques au premier ou à des murs de soutènement². Au Sud a été découvert le tombeau à coupole déjà mentionné³. Ce sont là de maigres restes, mais les constructions antiques ont souffert de la présence du village voisin⁴. Notons du moins que le site était bien choisi, puisque de l'acropole on découvre toute la région septentrionale de la Papitsa.

Je mentionnerai enfin une deuxième forteresse, située au Sud de Dranitsa et à 2 heures de là⁵. C'est une petite guette dont les murs sont bâtis en appareil hellénique. Elle est presque entièrement masquée par une abondante végétation. Autant que j'ai pu m'en rendre compte⁶, elle s'élevait sur un éperon rocheux entre deux vallées⁷.

(5). *Kaïtsa*. — Au Sud-Est de Dranitsa, à 5 heures de là, les ruines de Kaïtsa dominent à l'Ouest (altitude 844 m.) le village du même nom⁸. Elles sont situées sur une acropole de forme allongée et étroite, de 340 m. de long sur 50 m. de large. Le rempart, épais de 2 m. 50, bâti en blocs rectangulaires, apparaît encore, par places seulement. Depuis le passage de Stählin⁹ il a beaucoup souffert et je n'ai pas même pu retrouver l'emplacement des tours portées sur son plan¹⁰, au Sud, au Nord et à l'Ouest. Je n'ai pas davantage revu les vestiges du portique et du sanctuaire.

1. ARVANITOPOULOS, *l.l.*, 1 m. 61.

2. ARVANITOPOULOS suppose, sans preuve, qu'il existait une quatrième enceinte.

3. *Supra*, p. 134.

4. Les inscriptions 230 et 231 des *I.G.*, IX, 2, sont indiquées à tort comme provenant de Dranitsa. G. OIKONOMOS a montré qu'elles appartenaient à la Macédoine, *Ἐπιγραφαὶ τῆς Μακεδονίας*, 1915, p. 35 (Cf. O. KERN, *Berl. Phil. Woch.*, 1915, col. 1299-1300).

5. *B.C.H.*, LII, 1928, p. 458, n. 2.

6. En mai 1928.

7. STÄHLIN, P.W., *s.v. Thessalien*, col. 109, signale une ruine au Palio Castro à 1 h. à l'Est / Sud-Est de Anodranitsa. Je ne l'ai pas vue et n'en ai pas non plus entendu parler.

8. Aussi les désigne-t-on sous le nom de Palaiokaïtsa.

9. *H. Th.*, p. 159.

10. *l.l.*, p. 159, fig. 15.

Les citadelles qui défendent la passe de Giannitsou posent un problème : celui de leur identification.

Le seul texte ancien, à ma connaissance, qui renferme un « itinéraire » sur cette région est celui de Tite-Live, que nous avons rappelé plus haut ¹. Après avoir indiqué la dévastation de Spercheias et de Macra Comè, Tite-Live ajoute (XXXII, 13, 10) : « ... transgressi inde in Thessaliam Cymenes et Angeias primo impetu potiti sunt (sc. Aetoli) ». La marche des Étoliens suit une direction Sud/Sud-Ouest puisqu'elle les mène d'abord à Métropolis, en Hestiaiotis, qu'une inscription a permis de situer avec certitude à trois quarts d'heure de Karditsa, au Sud-Ouest ². Il s'agit donc de déterminer par où passèrent les Étoliens, qui se trouvent auprès de Varybopi ³, pour déboucher en Thessalie. Si l'on réussit à fixer leur parcours avec quelque vraisemblance, on fixera aussi par la même occasion, l'emplacement de deux sites antiques.

De toutes les hypothèses qui ont été proposées, il me sera permis de retenir seulement les deux plus récentes, qui avaient l'avantage, sur les précédentes, d'utiliser des données plus complètes ⁴.

Stählin suppose ⁵ que les Étoliens ont franchi la passe de Giannitsou et que, par le monastère de Stavropighi, ils ont atteint Rentina — à moins qu'ils n'aient emprunté la passe de Rovoliari. De Rentina, qui répondrait à Angeia, ils seraient allés à Ano-Dranitsa, c'est-à-dire à Cymene, et enfin à Métropolis.

A mon avis, cet itinéraire est invraisemblable pour deux raisons. Il ne tient pas compte de l'énumération de Tite-Live où Cymene est nommée la première. Surtout, il est trop compliqué. Dans le premier cas, pour aller de Giannitsou à

1. *Supra*, p. 320.

2. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 128.

3. Où j'ai proposé de placer Macra Comè, *supra*, p. 321.

4. Pour le détail, cf. *B.C.H.*, LI, 1928, p. 452 et suiv.

5. *H. Th.*, p. 148, et *P.W.*, s.v. *Ktimene*, col. 2082.

Rentina, il faut passer par Papa¹. Dans la seconde alternative, il faut faire le détour par Rovoliari². En outre, de Rentina, les Étoliens, pour atteindre Ano-Dranitsa n'ont pu que descendre la vallée du Rentiniotikos, car c'est le seul chemin unissant ces deux villages. Il représente, à vol d'oiseau, une distance de 12 km., bien supérieure dans la réalité. Or je doute que les Étoliens aient fait un pareil crochet, puisque, le texte de Tite-Live en témoigne, leur marche fut très rapide : « Haec raptim inter paucos dies... gesta ». Ils n'ont donc pas le loisir de s'attarder en des chemins détournés.

Aussi ai-je supposé³ que de Giannitsou ils s'étaient dirigés vers le Nord, par Palaio-Giannitsou, et qu'empruntant la vallée de la Papitsa, ils avaient rejoint la ville de Dranitsa. Mais ils ont dû, chemin faisant, s'emparer de la forteresse de Kydonia. Ainsi Kydonia répondrait à Ctimene (ou *Cymene* de Tite-Live⁴) et Ano-Dranitsa à Angeia.

Si cet itinéraire est acceptable au point de vue topographique⁵, il n'est pas à l'abri de toute critique. Stählin m'a objecté⁶ que Ctimene était la vieille cité, la capitale de la région. Elle possède en effet un tombeau à coupole⁷ et, à en croire Apollonios de Rhodes, elle est voisine du lac Xynias⁸.

L'indication d'Apollonios de Rhodes, qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute⁹, ne s'oppose pas à l'hypothèse Kydonia = Ctimene ; même Kydonia est moins éloignée à vol d'oiseau du

1. De Varybopi à Papa, je compte 6 à 7 h. de marche ; de Papa à Rentina, il m'a fallu encore 4 h. et par un chemin peu commode pour une troupe.

2. Je n'ai pas suivi moi-même ce parcours. Mais PHILIPPSON a mis 4 h. 1/2 de Varybopi à Rovoliari (VORTSELA compte 5 h., p. 479) et plusieurs heures encore de Rovoliari à Rentina, p. 95 et suiv.

3. *B.C.H.*, l.l., p. 453 et suiv.

4. Sur la graphie, cf. *B.C.H.*, l.l., p. 452, n. 2.

5. STÄHLIN a bien voulu le reconnaître, *P.W.*, s.v. *Thessalia*, col. 109, et surtout dans une lettre en date du 1.4.35.

6. Dans la lettre indiquée ci-dessus.

7. *Supra*, p. 332 et 134.

8. APOLL., RH., I, 67-68 : ... ἄρχι δὲ λίμνης | Ξυνιάδος Κτιμένην ...

9. Je ne puis vraiment faire état du commentaire de É. DELAGE, *La géographie dans les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes*, Bordeaux, 1930, p. 42-43, sur lequel M. Ch. PICARD a fait les réserves nécessaires, *R.É.A.*, XXXIII, 1931, p. 158.

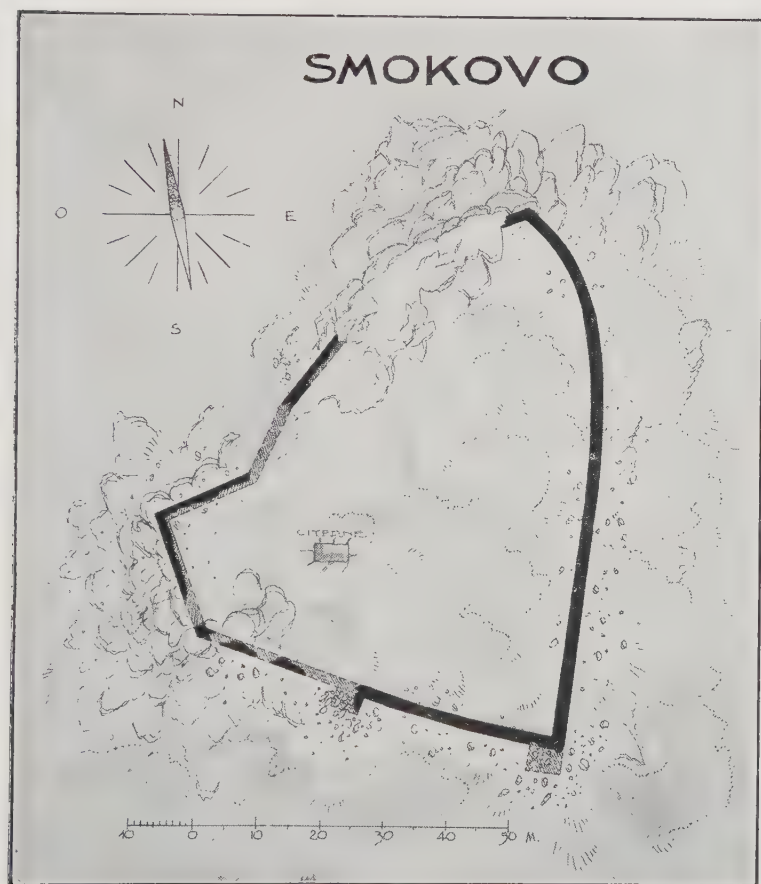


Fig. 18. — SMOKOVO.

lac Xynias que ne l'est Ano-Dranitsa, et l'on arrive au lac en passant par Palaio-Asvesti d'où un chemin descend la vallée du ruisseau de Déréli¹.

En outre, on peut objecter² que Tite-Live a fait erreur en plaçant Cymene et Angeia en Thessalie. Je crois avoir montré que Tite-Live avait surtout péché par excès de concision et que la Dolopie, de laquelle dépendent alors ces deux cités, est alliée de Philippe V³. Le texte est au contraire exact en ce qu'il tient compte du fait que Cymene et Angeia forment comme une couple et sont des cités ayant une frontière commune, ainsi que le prouve le fragment d'arbitrage publié par M. Arvanitopoulos⁴.

Plus fort est l'argument invoqué par Stählin en faveur de la plus grande antiquité de Cymene. Le seul emplacement qui possède des restes aussi anciens est en effet celui de Ano-Dranitsa. Les inscriptions nomment aussi Ctimene bien avant que ne paraisse Angeia⁵. Il est très difficile de juger, sans autre élément de comparaison, de la date des remparts de Kydonia. Nous ne savons pas davantage si la citadelle ne recèle pas des vestiges plus anciens.

Pour nous en tenir aux résultats acquis, le moyen de concilier la remarque de Stählin avec les exigences de la topographie serait d'admettre une inversion dans le texte de Tite-Live. Il faudrait donc lire *Angeias et Cymenes*, et, dans ces condi-

1. Le castro situé au Sud de Déréli ne porte aucune ruine antique.

2. KIP, p. 126 ; STÄHLIN, *H. Th.*, p. 148, n. 7.

3. *B.C.H.*, *l.l.*, p. 455.

4. *Supra*, p. 226. J'ai revu la pierre à Volo (n° 822 et 822 bis). Elle ne fournit aucune indication topographique précise. La restitution d'ARVANITOPOULOS, n° 822, l. 17-18 : *παρὰ τὸν ποταμὸν Ἀπιδανόν* est impossible, car la pierre porte non pas ANON, mais INON (même constatation n° 822 bis, l. 17-18).

5. E. BOURGUET, *F.D.* III, 5, *Les comptes du IV^e siècle*, n° 20, l. 45 : un habitant de Ctimene est hiéromnémon des Perrhèbes-Dolopes en 329 ; *ibid.*, n° 47, l. 49, en 339 ; *ibid.*, n° [61, I, l. 7]. En revanche, l'ethnique Ἀγγελιᾶτης ne paraît pas avant le II^e siècle : COLIN, *F.D.* III, *Inscr. du Tr. des Athéniens*, p. 71, n° 68, l. 9-11 (= Syll^a. 692, A 10), datée de 130 ; *ibid.*, n° 69, l. 8 et 9, datée de 117 ; il faut abandonner la restitution proposée à titre hypothétique pour Ἀφθόνητος Χαριδημου, *B.C.H.*, LII, 1928, p. 454, n 2 (Cf. *I.G.*, IX, 1^a, 6, l. 2), abandonner aussi la restitution proposée par WILHELM pour Syll^a. 546 A, l. 8 : la nouvelle édition, par P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLIX, 1925, p. 100, interdit pareille conjecture.

tions situer Angeia à Kydonia et Ctiménai à Ano-Dranitsa. Je ne dissimule pas que cette solution du problème n'est qu'un pis-aller provisoire. Elle maintient Angeia et Ctiménai dans la région où il m'avait semblé vraisemblable de les situer, tandis que le site de Rentina me paraît encore inadmissible en raison des difficultés topographiques qu'il soulève.

Il faut donc se résigner à ne donner, actuellement, aucun nom ancien à Kydonia. Je garderai la même réserve pour Smokovo et pour Papa : aucun texte ne permet encore de leur attribuer une identification.

En revanche, pour Kaïtsa, j'y situe la ville ancienne de Kypaira¹. C'est aussi l'opinion de Stählin², sur la foi d'une inscription qui ne prouve rien, car elle ne mentionne ni le nom de Kypaira, ni aucun autre nom propre³. La géographie de Ptolémée⁴ lui attribue la même latitude que Chyretiai, ce qui n'est pas admissible ; les textes épigraphiques⁵ ne nous indiquent rien sur sa situation et l'on s'explique la conclusion de M. Plassart que le site est inconnu⁶.

Mais le texte de Tite-Live, que j'ai déjà utilisé (XXXII, 13, 14) caractérise ainsi Cyphaera : « opportune Dolopiae imminens castellum » et ce n'est pas une indication hasardée.

1. L'identification de Kaïtsa avait fait naître de nombreuses hypothèses. MONCEAUX (*B.C.H.*, VII, 1883, p. 50) et JAMOT-DESCHAMPS (*B.C.H.*, XV, 1891, p. 340) déclaraient ne pouvoir alors lui donner un nom ancien. HIRSCHFELD (*P.W.*, s.v., *Angeia*, col. 2188) hésitait d'y placer Angeia ; KERN (*I.G.*, IX, 2, p. 62) suivi par KIP (p. 26 et 126) y situe Angeia, mais, comme l'ont observé G. DAUX et P. DE LA COSTE (*B. C. H.*, XLVIII, 1924, p. 355, n. 1), KERN a indûment déplacé Kaïtsa vers l'Ouest, afin de situer Angeia en Dolopie, et il n'existe près de Rentina aucun village de ce nom. ARVANITOPOULOS (*Rev. de Philol.*, 1911, p. 292) et N. GIANNPOULOS (*Ath. Mitt.*, XXXIX, 1914, p. 36 et 'A'E., 1914, p. 348, et, non sans hésitation, *B.C.H.*, XXI, 1897, p. 159-160) se rallient à l'hypothèse Angeia-Kaïtsa.

2. *H. Th.*, p. 159, et *P.W.*, s.v. *Thessalia*, col. 106.

3. *I.G.*, IX, 2, 223 et corrections p. 12 ; ce décret ne vient pas de Mopsion (R. WEIL, *Berl. Phil. Woch.*, 1911, col. 903, contre l'opinion exprimée par HILLER) ; selon KIP (p. 128) il émane d'une cité doloïpe, mais SWOBODA (*Lehrbuch* de HERMANN, I, 3^e, p. 245, n. 12) croit qu'il vient d'une cité de Phthiotide ; le texte me paraît perdu.

4. III, 13, 45.

5. *Syll.*¹, 523 (FLACELIÈRE, *B.C.H.*, LIII, 1929, p. 454) et *Syll.*², 538 A (FLACELIÈRE, *ibid.*, p. 455 et n. 1) ; A. PLASSART, *B.C.H.*, XLV, 1921, p. 20, col. III, l. 138 (liste des théorodques).

6. *B.C.H.*, *l.l.*, p. 57, n. 5.

Le castro de Kaïtsa occupe le point le plus élevé de la région où par ailleurs aucune cote n'atteint 800 m. Aussi découvrent-on de là toute la région alentour : à l'Est le lac Xynias, au Sud les montagnes de l'Oeta, et le Marmaronyphi (Μαρμαρόνιφη), à l'Ouest le Tymphrestos et les hauteurs de Mavrillon, au Nord/Nord-Ouest Smokovo. En outre, la forteresse a pour rôle de surveiller et de garder le passage qui fait communiquer le lac Xynias avec la région occidentale. Suivant le maître auquel elle obéit, cette place protège le lac contre un envahisseur venu de l'Ouest, ou au contraire elle barre la route qui, par l'Ouest, mène dans la vallée de la Papitsa et de là à Kydonia et à la passe de Giannitsou. Elle joue, pour la région occidentale, un rôle comparable à celui que fait Xyniae pour la région du Sud-Est¹. La topographie nous permet donc d'identifier, d'après Tite-Live, la position de Palaiokaïtsa avec la ville ancienne de Kypaira.

4. *La frontière de l'Est.*

Mais la protection du « pays » des Énianes n'est pas complètement assurée. Elle présente même une solution de continuité du côté de l'Est où demeurent les Maliens.

Nous avons rappelé² que les Énianes s'étaient installés dans la plaine et le fait remonte à une époque ancienne puisqu'Hérodote y fait allusion, disant que « le Spercheios vient du pays des Énianes »³. Les fameuses sources sulfureuses (aujourd'hui Λουτρά Ὑπάτης)⁴ étaient donc en leur possession. Elles ne sont cependant connues qu'à une époque récente⁵, s'il faut établir une relation entre elles et le décret en l'honneur de Glaukos, peut-être un médecin, daté de la stratégie

1. Je n'ai rien à ajouter à l'excellente description de Xyniae, par G. DAUX et P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 348-353.

2. *Supra*, p. 312.

3. VII, 198 : Παρ' ἣν (= Ἀντικύρην) Σπερχειὸς ποταμὸς ῥέων ἐξ Ἐνιήνων....

4. Situées dans la plaine, à 1 h. au Nord d'Hypati : cf. KAPRALOS, Πάρνασσος, XV, 1892-98, p. 820-833, et A. DAMBERGIS, *Ueber die Heilquellen Griechenlands*, Athènes, Hestia, 1903, p. 12-13.

5. HIPPOCRATE, qui fit un séjour dans la plaine du Spercheios ne les connaît pas.

d'Alexippos, fils d'Hippolochos, entre 170 et 144¹. Ces sources qui font partie du même système que celles de Platystomo, de Smokovo, des Thermopyles et d'Aedipso², ont dû jaillir vers le II^e siècle avant notre ère. Elles ont contribué à enrichir la légende de la sorcière thessalienne et les récits des enchantements dont le plus célèbre est celui d'Apulée³.

Mais le territoire éniane s'étend plus loin. Deux bornages, de date tardive, nous apportent sur ses limites des renseignements trop imprécis à notre gré.

Le premier, daté du III^e siècle av. J.-C. par Wilhelm, fixe la frontière entre Hypati et Érythrées. Cette cité est à peine connue de nous. Des inscriptions de Delphes mentionnent un Ἐρυθραῖος τῶν ἐπὶ Θερμοπύλαις⁴. Une hypothèse de Lolling⁵, conservée par Stählin, a fait supposer que la ville devait son nom à la couleur du sol où elle s'élevait et l'épithète ἐπὶ Θερμοπύλαις incite à la chercher sur le chemin des Thermopyles⁶. Le texte du bornage, aujourd'hui disparu, était d'une lecture malaisée⁷. Il a été amélioré par Wilhelm⁸. Il nous apprend que les Hypatéens et les Erythréens étaient en discussion au sujet d'un terrain montagneux et que le différend fut tranché

1. *I. G.*, IX, 2, 11 ; cf. les corrections de Ad. WILHELM, *Beiträge...*, p. 146 et de G. DAUX et P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 361. J'ai revu en 1928 et en 1932 la pierre qui se trouvait encore dans la maison Dascalopoulos. Peut-être aussi faut-il supposer que les sources ont favorisé le culte des dieux sauveurs (*I. G.*, *l.l.*, n° 34-36), de Sérapis (*I. G.*, *l.l.*, n° 33) et le culte attesté par les inscriptions à Apollon Hypatos, rappelées *supra*, p. 178. Le maître d'école Τρύφων Εὐαγγελίδης avait cru, sur une fausse lecture de *I. G.*, IX, 2, 29, qu'elles étaient consacrées à Aphrodite. Il reste qu'il a été découvert une tête de la déesse dans le voisinage : KASTRIOTIS, *Catal. du Musée National*, I, n° 1919.

2. *Supra*, p. 69.

3. Cf. A. BOURGERY, *Lucain et la magie*, *Rev. Ét. Lat.*, 1928, p. 299-313 (et notamment, p. 305 suiv.) ; je ne puis que faire allusion ici à cette renommée curieuse d'Hypati.

4. Notamment, *Syll.*³, 414, l. 3 : c'est là qu'apparaît la désignation complète. Cf. aussi *ibid.*, 412. Ces textes sont du III^e siècle. Il y faut ajouter la base d'une statue dédiée aux généraux qui sauvèrent la cité en 279 : É. BOURGUET, *F.D.*, III, 1, 514, l. 1.

5. *Ath. Mitt.*, IV, 1879, p. 207.

6. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 222, propose de la placer sur la rive gauche du Gorgopotamos, près de Phrantzi ; mais il reconnaît qu'il n'y a là aucun reste antique, « Antike Reste sind dort nicht nachgewiesen » ; *ib.*, *P.W.*, s.v. *Thessalia*, col. 111.

7. *I. G.*, IX, 2, n° 7 et p. VIII, *Addenda*.

8. WILHELM, *Oest. Jahresh.*, VIII, 1905, p. 285-290.

en faveur d'Hypati par des arbitres venus de Chalcis. Mais le tracé déterminé par le jugement ne se laisse pas reconstituer sur le terrain. La propriété contestée est une montagne qui s'étend depuis le lieu dit Χάα à la colline dite ([καλουμέ]ναν)¹ ΔΕΚΑΒΙΑΣ dont Wilhelm n'a rien pu tirer. A la ligne 12, le nom de la montagne était cité : « ... καὶ τὸ ὄρος πεν[...] ». En comparant ce texte avec le second bornage, dont il sera question ci-après, on pourrait risquer une conjecture. Peut-être la pierre portait-elle, au lieu de ΠΕΝ — le N est ponctué — les lettres ΠΗΑΙ. Pareille confusion n'aurait rien d'in vraisemblable, et si elle s'était produite, elle inciterait à lire Πηλ[έως]. Cette restitution satisfait à la longueur moyenne de la ligne, puisqu'elle donne 28 lettres. Elle suppose que la montagne portait un nom qu'elle devait au voisinage d'un tombeau fameux, hypothèse qui n'a rien d'in vraisemblable en soi, et le terrain contesté serait alors placé à peu près à mi-chemin entre Hypati et Érythrées — si vraiment cette cité se place dans la région de Phrantzi.

L'autre bornage date de l'époque d'Hadrien². Il est d'une importance capitale puisqu'il se rapporte à un litige grave entre les Hypatéens et les Maliens, et c'est le proconsul Q. Gellius Sentius Augurinus qui agit en personne pour prononcer l'arrêt³. Après les considérants, le proconsul, ayant requis un arpenteur, poursuit : (l. 8) « *placet initium | finium esse ab eo loco in quo Siden fuisse comperi quae est infra con | saeptum consecratum Neptuno, indeque descendantibus rigorem ser | | vari usque at fontem Dercynnarn qui est trans flumen Sperchion i | ta ut per | | amphispora Lamiensium et Hypataeo-*

1. Cette restitution de WILHELM n'a pas été transcrite dans les *I.G.* ; elle est proposée par WILHELM qui voit avec raison dans le mot précédent, δέρας, un nom commun.

2. *I.G.*, IX, 2, p. 19 = *C.I.L.*, III, 586 et suppl. 12306.

3. Intervention due à la gravité de l'affaire, selon WESCHER, *Étude sur le monument bilingue de Delphes*, *Mémoires de l'Académie des Inscr. et B. Lettres*, 1869, 1^{re} série, t. VIII, p. 27. Le texte a été apporté de Mexatès à Lamia où il est encastré dans l'un des murs de la maison Ant. Kerkiropoulos.

rum rigor at fontem Dercynn[am supra] | scriptum ducat et inde at tumulum Pelion per decursum SiP... | at monumentum Euryti quod est intra finem Lam[iensium...] | Erycaniorum et Proherniorum ... | (la fin est mutilée et les deux lignes suivantes se réduisent à quelques lettres).

D'après ces indications la frontière doit commencer au lieu dit *Side* qui est situé en deçà de l'enclos consacré à Neptune et de là, en descendant en ligne droite, elle ira jusqu'à la fontaine Dercynna qui est au delà du fleuve Sperchius, de manière que la ligne droite passe à travers les territoires contestés des Lamiens et des Hypatéens jusqu'à la fontaine Dercynna susnommée et de là jusqu'au tumulus de Pélée par le cours du S... jusqu'au monument d'Eurytus qui est situé deçà le territoire des Lamiens....

Le texte renferme plusieurs noms propres. Le premier *Side*, comme nous l'avons vu¹, peut répondre à la forteresse de Tsopanlatès, et dans le voisinage serait alors ce sanctuaire de Neptune, par ailleurs inconnu. Il semble plus sûr que le bornage a commencé par la rive gauche du fleuve : le mot *descendentibus* prouve que le géomètre est parti des contreforts de l'Othrys². De là une ligne droite (*rigor*³) mène à la *font Dercynna*, qui n'est pas mentionnée ailleurs⁴. Le proconsul n'a pas voulu désigner les sources d'Hypati, sans quoi le texte porterait les mots *Hypataeae Aquae*, tandis que *font* équivaut au grec *πηγή*. La seule *πηγή* importante est celle de Mexatès, sur la rive droite du fleuve⁵ et l'on observera que Tsopanlatès et Mexatès sont dans un même plan perpendiculaire au Sper-

1. *Supra*, p. 281 et suiv.

2. Contre MOMMSEN, *C.I.L.*, l.l.

3. Le mot est bien connu en ce sens dans les traités d'arpentage : par exemple FRONTIN signale que le *rigor* peut faire naître des contestations (*Corpus agrim. rom.*, éd. Thulin, I, 1, p. 4 (Leipzig, 1913)).

4. La lecture est certaine, car on aurait pu songer à *IIERCYNNA* qui rappellerait l'*Ἐρχυννα* de Lebadcia en Béotie et sa source fameuse.

5. *Supra*, p. 58.

cheios¹. Ce *rigor* coupe ainsi le territoire contesté entre Hypatiéens et Lamiens².

Le tumulus de Pélion, nommé ensuite, est donc placé en aval de Mexatès. Mais en quel endroit ? M. G. Daux qui s'était posé la question en 1922, hésitait entre trois emplacements possibles³ : une double butte au Sud des *Loutra* d'Hypati, une butte au Sud de Mexatès, une troisième entre les *Loutra* et Mexatès, au Sud-Ouest de Mexatès. J'ai pu examiner la région à plusieurs reprises et aucun de ces trois points ne me paraît acceptable. La première butte est naturelle, formée de rochers affleurant jusqu'au sommet ; la seconde est un éperon de la montagne ; la troisième seule pourrait à la rigueur convenir, si un hasard ne fournissait une autre indication. On voit, lorsqu'on se dirige de Mexatès vers Kombotadès à l'Ouest d'Haghios Ilias, une masse marneuse et percée de cavités. La route fut refaite en 1930⁴ et les ouvriers qui y travaillèrent auraient rencontré les soubassements d'un édifice rond ; on m'a parlé aussi d'un petit tombeau de forme circulaire, de 2 m. 50 de diamètre, exhumé près de là⁵. Il renfermait de petits vases sans décoration, un *pithos* en bronze, haut de 0 m. 30, des ossements et une bague⁶. Le tumulus de Pélée pourrait correspondre à l'édifice rond⁷.

1. Le hasard a voulu que le texte du bornage ait été trouvé à Mexatès, *supra*, p. 339. Non loin de la fontaine, dite Kephálóvryssos, au Nord du moulin voisin, j'ai vu, en 1933, les restes d'une ancienne église : c'était une plate-forme sur un roc aplani avec des entailles pour les tombeaux (dimensions de 0 m. 60 × 0 m. 50 à 2 m. 50). Près du «magazi», il y avait des blocs antiques de *poros*. En revanche, je n'ai rien trouvé à Hagh. Joannis (*contra*, Stählin, *H. Th.*, p. 219, n. 5).

2. Le mot *amphispora* est glossé ainsi par Mommsen : « agri in controversia positi itaque modo ab his modo ab illis occupati satique ».

3. *B.C.H.*, XLVI, 1922, p. 513, n. 4, *Chronique des fouilles*.

4. Le tracé fut rectifié en partie.

5. La route passe exactement, m'a-t-il été assuré, au-dessus de l'édifice rond.

6. Malgré mes efforts, je n'ai rien pu savoir sur le sort de ces objets. Ils auraient été remis à l'entrepreneur, un certain Christidis, et depuis lors ils ont disparu. Le Ministère de l'Instruction Publique à Athènes, dont j'ai consulté les archives, n'avait reçu aucun avis à ce sujet.

7. Ce n'était peut-être qu'un cénotaphe. Je signalerai l'analogie que présentent les alentours de la *fons Dereynna* avec ceux de l'Hercynna en Béotie : ici, auprès du fleuve est le tombeau d'Arcésilaos, dont les restes furent rapportés de Troie

Le *monumentum Euryti* mentionné ensuite, fait partie du territoire des Lamiens¹. L'endroit exact était précisé par le mot mutilé du texte. Dans le *C.I.L.*, III, la lecture a varié : sous le n° 586 on lit SIP d'où le texte SPE[RCHII]; sous le n° 12306, on lit SP(P ou B ou R). Les commentateurs ont parfois changé d'avis, à leur tour. Ainsi Stählin restitue² un nom comme S[ir]is, qui serait celui d'un petit torrent issu de l'Oeta, tandis qu'ailleurs³ il propose de restituer Spe[rchii]. C'est à cette lecture que je m'arrête. En effet la pierre porte **SIP** et le trait vertical qui sépare l'S de la lettre où je reconnais P ne me paraît être qu'une éraflure de la pierre et non un trait de gravure. Je lis donc SP[erchii]. Les mots *per decursum* ne conviennent pas moins au Spercheios qu'à un torrent, et le *monumentum* serait sur la rive droite du fleuve, en suivant son cours.

Les noms qui suivent et où l'on reconnaît les Prohernii et les Erycanii sont ceux des témoins. En les interprétant ainsi, nous n'avons pas lieu de nous étonner qu'ils ne demeurent pas dans le voisinage. La ville de Proherna est connue et répond au site de Gynaikoskastro⁴ et il n'y a pas lieu de supposer le *doublet* de la ville en Malide et en Thessalie. Pour les Erycanii, que Stählin juge inconnus⁵, ils pourraient bien être, contrairement à l'explication de Mommsen, ceux dont Tite-Live mentionne la ville, Ericinium, près d'Aeginion (XXXVI, 13 et XXXIX, 25). Ainsi disparaissent des noms réputés nouveaux.

(PAUSANIAS, IX, 39, 2). Là, le tombeau de Pélée, père d'Achille (cf. *supra*, p. 141 et suiv.), que mentionne peut-être le bornage des Érythréens (*supra*, p. 339) : en ce cas la colline que franchit la route moderne répondrait à Chaa.

1. Il semble s'opposer à celui de Pélée : l'un rappelle la gloire d'Achille, l'autre évoque, d'après la légende tardive, la victoire d'Héraclès sur le roi d'Oechalie.

2. *H. Th.*, p. 219.

3. *P. W.*, s.v. Ἐπάρτα, col. 237.

4. STÄHLIN, *H. Th.*, p. 157; G. DAUX et P. DE LA COSTE, *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 355, n. 2.

5. *H. Th.*, p. 219 : « Die Erycanii, die gleichfalls an dieser Stelle der Inschrift genannt sind, sind sonst unbekannt ».



Les deux systèmes de défense.

Le « pays » des Énienes offre donc un système de défense particulier, différent de celui des Maliens. Tandis qu'ici les places fortes sont disposées auprès de la ligne des crêtes de l'Othrys oriental et groupées autour de Lamia comme centre stratégique, chez les Énienes au contraire, si l'on excepte les citadelles chargées de couvrir Hypati, tous les postes fortifiés s'échelonnent le long des vallées de pénétration, et suivent un sens Sud-Nord. Ces deux conceptions de la défense s'expliquent par la configuration du pays ; on en a suffisamment montré les aspects différents¹ pour qu'il soit nécessaire d'y insister davantage.

Ces deux systèmes ont pourtant un trait commun. Ils révèlent l'un comme l'autre le souci de résister à des attaques venues du Nord. Cette préoccupation s'explique mieux si l'on se rappelle que, comme nous croyons l'avoir montré, les Maliens comme les Énienes sont des envahisseurs venus du Sud. Ayant chassé vers le Nord ou vers l'Est les anciens habitants, ils sont amenés à prendre les précautions suffisantes pour assurer leur propre établissement. Ils y sont même d'autant plus contraints qu'ils ont pour voisins, au Nord, les peuples de la Thessalie, qui toujours ont essayé d'imposer leur domination sur les régions méridionales.

La conséquence, c'est que le peuplement de la vallée s'est concentré dans les montagnes, contrairement à ce qui s'est produit en d'autres régions de la Grèce². Tandis qu'à l'époque préhistorique, les habitants de Lianocladi recherchaient la plaine, dès l'époque mycénienne en revanche, les nouveaux habitants s'installent sur les hauteurs, et cet exemple est

1. *Supra*, p. 10-16.

2. Ainsi, en Péloponnèse, G. Fougères a remarqué que « les acropoles féodales ont fait leur temps au IV^e siècle ». Elles étaient « presque inutiles contre un ennemi extérieur » et elles risquaient de « compromettre l'ordre extérieur en offrant un repaire aux factieux de toutes sortes » (*Mantinée...* p. 134-135).

suivi à l'époque historique. Nous ne connaissons que par une tradition plus ou moins précise des lieux d'habitat comme Anticyre ou Aigoneia, situés dans la plaine. Nous les imaginons comme de petits ports ou des centres agricoles. Mais leur destinée est instructive. Situées dans la plaine, ces villes n'ont pu résister à la poussée des envahisseurs ou à celle des eaux du Spercheios. Si en effet les villes qui jouèrent quelque rôle furent bâties sur le flanc des montagnes, ce ne fut pas seulement pour des raisons de sécurité, mais aussi pour des motifs non moins importants de salubrité. Les caprices du Spercheios, la malaria qu'entretiennent dans la plaine les marécages causés par les inondations, faisaient du fleuve un voisin dangereux. Il ne faut donc pas conclure trop vite, comme on serait tenté de le faire, que les Maliens et les Éniens ont suivi, dans l'organisation de leur pays, l'exemple des Thessaliens qui assuraient leur domination par des postes fortifiés habilement placés. Le peuplement de la vallée du Spercheios doit son caractère surtout montagnard au fleuve plus encore qu'aux voisins qui l'entourent¹.

IV

L'exposé qui précède pourrait laisser croire que cette organisation défensive a été conçue et exécutée suivant un plan méthodique et à une époque déterminée. Il n'en est rien. Les renseignements, trop rares, dont nous disposons, montrent au contraire qu'elle ne fut réalisée que peu à peu.

Nous voudrions, pour conclure, indiquer rapidement par quelles étapes.

Pour la période qui précède le ^{ve} siècle, nous sommes très mal informés des événements de la vallée du Spercheios. Les historiens s'accordent du moins sur plusieurs faits.

1. Cette situation de la Malide rappelle le dicton populaire : « Grand chemin, grande rivière, grand seigneur sont très mauvais voisins ».

L'amphictionie d'Anthéla est organisée depuis un temps lointain, sans qu'on le puisse préciser¹, et cette confédération religieuse unit tous les peuples (ἐθνη)² voisins (ἀμφικτιόνες).

De plus, les Thessaliens semblent avoir eu la prépondérance sur la région du VIII^e au VI^e siècle, sans qu'il soit prouvé, malgré Beloch, qu'ils aient établi sur la vallée une sorte de suzeraineté³. Il n'est dit nulle part que les Maliens et les Éniens aient dû payer tribut ou fournir un contingent militaire. Qu'ils aient contribué aux expéditions thessaliennes, lors de la première guerre sacrée en 590, lors de l'invasion de la Béotie en 570, et qu'ils aient subi le contre-coup de la défaite thessalienne à Hyampolis, ces hypothèses sont vraisemblables. Il est tout aussi probable que les Maliens ont entretenu de bons rapports — peut-être par nécessité — avec les Thessaliens, mais nous n'avons pas le droit d'affirmer davantage. La première liste amphictionique, telle que nous pouvons la reconstituer, laisse croire que les peuples de la vallée sont placés sur le pied d'égalité avec les Thessaliens et Beloch a dû le reconnaître⁴.

Enfin, au début du V^e siècle, il existe trois peuples, que connaissent Hérodote et Thucydide : les Maliens, les Oétéens et les Éniens, qui ont une existence indépendante⁵.

Par la suite, pendant les V^e et IV^e siècles, nous pouvons distinguer trois périodes.

1. É. BOURGUET, *Admin. fin.*, p. 140 : « Les origines de la fédération pyléodelphique [sont] enveloppées des ténèbres du mythe »; J. BELOCH, *G. G.*, I, 1^a, p. 330 : « Schon seit alten Zeiten... ». BÜRGEL, p. 20, situait ses origines à l'époque soi-disant préhistorique (« in die sogenannte vorhistorische Zeit »); U. KAHRSTEDT, *Gr. Staatsr.*, I, ne se prononce pas, tandis que BUSOLT-SWOBODA, *Griechische Staatskunde*, Munich, 1926, p. 1293, croient pouvoir en situer les débuts au VIII^e siècle au plus tard.

2. Sur l'emploi du mot, G. DAUX, *Rev. Arch.*, 1935, I, p. 213.

3. Aucun des textes allégués par BELOCH, *l. l.*, p. 337, n. 2, n'autorise ses conclusions.

4. I, 2^a, p. 197 : le territoire des Éniens est indépendant (*unabhängig*) puisqu'ils figurent dans l'amphictionie avec les mêmes droits (*gleichberechtigt*) que les Thessaliens.

5. KIP, p. 17, a résumé les discussions provoquées par les différentes listes amphictioniques.

1^{re} PÉRIODE : *Les débuts obscurs jusqu'à la fondation d'Héracléia* (426).

Thucydide nous apprend que les Maliens se divisaient en trois groupes : Paraliens, Hieres et Trachiniens¹. Cette répartition paraît à première vue simple si l'on se fonde sur l'étymologie : les Paraliens demeurent auprès de la mer, les Trachiniens dans les environs de Trachis et les Hieres dans une région sainte.

Pourtant plusieurs explications ont été proposées, très différentes les unes des autres. Je néglige celle de Leake qui ne tient pas compte de la chronologie²; Kromayer³ situe les Paraliens auprès de la mer, comme leur nom y invite, mais les Trachiniens au Sud du golfe Maliaque et les Hieres dans la région d'Anticyre⁴. Stählin se borne à enregistrer le fait⁵ qu'au v^e siècle lorsque les Spartiates fondent Héracléia les Maliens se divisaient en trois branches⁶.

L'opinion de Kromayer me paraît des plus contestables. Il faudrait prouver que lorsque les Oetéens occupent Trachis, les Maliens ont cessé d'occuper le Sud du golfe dont les Trachiniens-Oetéens auraient été les maîtres. Or, il semble que la ville d'Héracléia-Trachis n'ait pu arrêter la marche d'Agésilas vers les Thermopyles⁷ en 394. En outre, pourquoi les Hieres habiteraient-ils la région d'Anticyre ? Kromayer ne le dit pas.

1. III, 92 : Μηλιῆς οἱ ξύμπαντες εἰσὶ μὲν τρία μέρη, Παράλιοι, Ἱερῆς, Τραχίνοι. Je garde la leçon des manuscrits, à laquelle Hude (ed. major, Teubner Leipzig, 1913) substitue la correction de Bursian qui ne me paraît pas fondée : Ἱερῆς.

2. II, 20-21 : Les Paraliens « evidently occupied the maritime towns of Anticyra, Phalara and Echinus ».

3. *Ant. Schlachtfelder*, IV, 1, 27-28.

4. *L.I.*, p. 28, haut : « Auf ein etwa entsprechendes Gebiet würden wir damit an der Südseite des malischen Meerbusens für die Trachinier kommen, während der dritte Stamm, die Hieres, wohl mit der Hauptstadt Antikyra, in dem breiten Tale des Spercheios selbst gesessen hätte ».

5. *P.W.*, s.v. *Malis*, col. 902 ; *id.*, *H. Th.*, p. 212-213.

6. Le texte de Diodore, XIV, 38, 4 et 82, 6, ne prouve rien car il se rapporte à une époque postérieure.

7. *Supra*, p. 254, n. 3.

Il a voulu suivre l'ordre de l'énumération de Thucydide : je ne vois aucune autre raison.

Le texte de Thucydide, il est vrai, n'indique pas à quelle région exacte correspond cette division ni à quelle époque elle remonte. Elle peut, avec vraisemblance, être datée de l'installation des Maliens dans la vallée du Spercheios. Les différents centres d'occupation furent désignés sous ces noms, sans que rien n'assure que les trois groupes aient eu une existence séparée, des divisions tranchées ou des limites définies. Ces désignations sont comparables à celles dont usèrent les Anciens pour l'Attique, où ils distinguaient la Diacrie, le Pedion et la Paralie, avant que les trois noms aient pris une signification politique.

Cette interprétation correspond à nos renseignements sur les limites des Maliens au début du v^e siècle. La situation des Trachiniens est déterminée par le nom même : ils demeurent aux environs de Trachis, en Trachinie, car les Oetéens habitent alors les montagnes et ne sont pas descendus dans la plaine. J'ai déjà cité le texte d'Hérodote ¹ disant que les Perses guidés par Éphialte ont à leur droite les monts des Oetéens et à leur gauche les Trachiniens ². Cette indication, droite, gauche, ne doit pas prêter à confusion. Elle ne vaut que pour le moment où, après avoir gravi les montagnes, les Perses sont arrivés dans les parages d'Elefthérochôri et ont infléchi leur marche vers Drakospilaea. Ainsi entendu, le texte établit que les Trachiniens ne possèdent pas seulement le roc de Trachis, mais qu'ils tiennent aussi les deux rives de l'Asopos ³. Ils sont donc à la gauche des Perses et les Oetéens cantonnés plus au Sud, dans les parages de Gardikaki-Prokovniko, sont à la droite des envahisseurs.

1. *Supra*, p. 42, n. 5 et 259, n. 4.

2. VII, 217: ἐν δεξιῇ μὲν ἔχοντες ὄρεα τὰ Οἰταίων, ἐν ἀριστερῇ δὲ τὰ Τρηχινίων.

3. Ceci est encore impliqué par la remarque d'HÉRODOTE ; c'est à travers les montagnes fermant la Trachinie que l'Asopos s'ouvre une brèche, VII, 199 : Τοῦ δὲ ὄρους τὸ περικληλεῖ τὴν γῆν τὴν Τρηχινίην ἐστὶ διασφάξ πρὸς μεσαμβρίην Τρηχίνος, διὰ δὲ τῆς διασφάγος Ἀσωπὸς ποταμὸς ῥέει... (cf. *supra*, p. 39, n. 1).

Pour les Paraliens, ils demeurent le long du rivage, depuis Anticyre, c'est-à-dire du Spercheios jusqu'aux Pyles¹ et il n'y a pas lieu de tenir compte de la ville de Πάραλος créée par Ét. de Byzance².

L'emplacement des Ἱερῆς a été compliqué d'une manière analogue. Ét. de Byzance a encore créé une ville d'Ἱρά... : Ἱρά... ἔστι καὶ πόλις Μαλιέων ἀπὸ Ἰρου... τὸ ἐθνικὸν Ἰριεός τῶν Μαλιέων³. Mais, comme l'a montré Tümpel⁴, Ét. de Byzance tire son explication du texte de Lycophron, qu'il cite⁵. L'origine du mot *Hieres* doit être cherchée dans la région « sainte » : il n'en est qu'une sur les bords du golfe Maliaque, c'est celle qui est consacrée à Déméter. Tümpel l'avait fort bien vu⁶, et, avant lui, déjà Kriegk, qui faisait le rapprochement entre le texte de Thucydide et le vers de Callimaque (*Hymne à Délos*, v. 287) : « Δεύτερον Ἱερὸν ἄστὺ καὶ οὐρεα Μηλίδος αἴης »⁷. Nous pouvons maintenant préciser que la « ville sainte » désigne Anthéla⁸.

Ainsi les textes d'Hérodote et de Thucydide s'accordent avec les témoignages archéologiques. Les Maliens, jusqu'aux guerres médiques, n'ont pas dépassé, au Nord le Spercheios,

1. HÉRODOTE, VII, 217.

2. KIP, p. 45, n. 4, en a justement noté l'inexistence.

3. ÉT. DE BYZ., s.v.

4. *Philologus*, XLIX, 1890, p. 731, n. 58.

5. ÉT. DE BYZ., s.v. Ἱρος · πόλις Θεσσαλίας · Λυκόφρων : « Ἱρον τε καὶ Τραχίνα καὶ Περραιβικήν » = LYCOPHRON, v. 905. En réalité, le poète, gêné par les exigences du vers, adapte la géographie et l'orthographe à l'hexamètre : ainsi Τίταρος devient Τίταρων. Et les scolastes se donnent beaucoup de peine pour mettre en accord la fiction poétique et la réalité.

6. *L.I.*, p. 730 : « Ich denke, die « Heilige Stadt » gehört zur Heiligen pylischen Amphiktionie, also zu Anthela und den Thermopylai » ; je ne comprends pas pour quoi, en revanche, WEIL, *Hermes*, VII, 1873, p. 390, croyait que les Ἱερῆς (*sic*) demeuraient probablement sur les contreforts de l'Othrys et autour de Lamia. Je ne crois pas nécessaire de considérer, avec STÄHLIN, les *Hieres* comme les descendants d'un vieux peuple indigène qui aurait survécu grâce au culte, ni de les comparer aux Hylleis (STÄHLIN, *H. Th.*, p. 213). Ce qui demeure inconnu, c'est leur sort après que les Maliens eurent abandonné en fait la possession des Pyles ; ne serait-il pas vraisemblable de penser qu'ils se sont fondus avec les nouveaux occupants ?

7. KRIEGK, p. 11-13.

8. Mais cf. É. CAHEN, éd. de *Callimaque*, Paris, 1923, p. 76, n. 3 : « On ne sait à quelle localité se rapportent ces mots ». L'exégète des *Hymnes à Callimaque*, *commentaire explicatif et critique*, Paris, 1930, p. 207-208, explique Ἱερὸν ἄστὺ « sans doute la ville des Ἱερῆς de Thucydide », en quoi il a été victime de l'imagination d'ÉT. DE BYZANCE.

à l'Ouest la région de Dyo-Vouna, et au Sud ils tiennent les hauteurs qui dominent les Thermopyles.

2^e PÉRIODE : *De la fondation à la destruction d'Héracléia* (426-371).

Pour la période qui s'étend de la fin de la seconde guerre médique jusqu'à la guerre du Péloponnèse, nous savons peu de choses. L'expédition de Léotychidas¹, celle de Myronidès ne semblent pas avoir laissé de traces. Les Grecs, dans la lutte contre les Perses, avaient été victorieux ; peut-être les Maliens se sont-ils tournés vers le Sud. Ils reçurent eux aussi, si nous en croyons Plutarque², l'ambassade envoyée par Périclès pour convier — sans succès — les Grecs à un congrès panhellénique. Les Athéniens cherchent à se concilier l'amitié de cette région, d'autant plus qu'ils ont repris leur autorité sur les états voisins, Béotie, Locride et Phocide (457).

Mais il faut en venir à la guerre du Péloponnèse pour que se produise un fait capital : la fondation d'Héracléia par les Spartiates³. C'était la première fois qu'une « puissance étrangère » prenait pied dans cette région qui se croyait indépendante. Sparte avait habilement manœuvré. Elle était intervenue, nous dit Thucydide (III, 92), à la prière des Trachiniens en guerre avec leurs voisins de l'Oeta. Ceux-ci avaient d'abord songé à s'adresser à Athènes ; ils s'étaient enfin tournés vers Lacédémone, qui envoya une colonie sous le prétexte de protéger mieux les Trachiniens et les Doriens. L'approbation de l'oracle de Delphes⁴ ajoutait encore à ce succès diplomatique et Sparte s'assurait peut-être ainsi⁵ une voix dans l'amphi-

1. Dont on sait que la date est discutée.

2. *Vie de Périclès*, 17 ; Ed. MEYER, *Gesch.*, IV, § 387 ; GLOTZ, *H. G.*, II, p. 172.

3. *Supra*, p. 251, 253 et 263.

4. Hermann DONNER, *Klio*, XVIII, 1913, p. 30 et 35.

5. Là-dessus, KIP, p. 19, et STÄHLIN, *P. W.*, s.v. *Malier*, col. 903 ; *contra*, KAHRSTEDT, *Gr. Staatsr.*, I, p. 385.

ctionie, s'il est vrai que les Héracléens obtinrent alors l'une des deux voix dont disposaient les Maliens¹.

Les conséquences de ce geste sont à la fois d'ordre politique et d'ordre topographique.

Politiques d'abord. C'était une nouvelle menace contre Athènes, qui d'abord, s'en inquiéta, car elle risquait d'être séparée de ses alliés du Nord. Ceux-ci avaient montré, par la manière dont ils s'étaient préparés à résister aux appétits de Sitalcès², qu'ils n'étaient pas négligeables. Or Sparte se créait un centre de « propagande » pour l'influence laconienne³.

Les conséquences topographiques n'étaient pas moindres. Pour Sparte d'abord. Elle s'était assurée une base importante d'où elle pouvait agir contre la Thessalie au Nord et contre les Locriens au Sud⁴. Une armée péloponnésienne trouverait en Héracléia un point solide lors d'une expédition. Pour les habitants du pays ensuite. Les Oetéens voient se fermer la seule issue qui pouvait s'ouvrir sur la mer. D'autre part les Maliens, dépossédés de leur vieille place forte, allaient franchir le Spercheios et se barricader au Nord, où les contreforts de l'Othrys leur offriraient un point stratégique de premier plan. Mais la possession des Thermopyles restait menacée.

Elle le paraissait d'autant plus que Sparte y avait mis des navires sur le chantier ; elle croyait pouvoir construire une flotte, menacer l'Eubée, couper les communications d'Athènes par mer, et, qui sait, mettre la main sur la Thessalie⁵. Sparte s'était cependant fait quelques illusions. Si utile que pût être la position d'Héracléia, il n'en fallait pas exagérer la

1. La suite des événements est malaisée à décrire puisque notre première liste amphictionique complète date de 343. Il *semble* qu'à l'origine Maliens et Oetéens aient eu *ensemble* deux voix. Après 371, les Oetéens sont entrés en possession d'Héracléia ; comme c'était la seule ville importante de leur pays, ils y choisirent toujours leur hiéromnémon, de même que les Maliens choisissaient un Lamien, et pour les mêmes raisons. Je ne crois donc pas, jusqu'à preuve tirée d'un texte, qu'il y ait eu vraiment séparation ou enlèvement de voix.

2. DIODORE, XII, 51.

3. COSTANZI, p. 89.

4. La campagne de Lyandre en 395 le montra.

5. THUCYDIDE, III, 93.

valeur ; il ne fallait pas non plus trop peu compter avec les habitants du pays.

Il fallut bientôt déchanter. La colonie, dont les débuts furent florissants¹, devint bientôt la proie de discordes civiles, provoquées par l'administration brutale des ἄρχοντες Lacédémoniens et probablement aussi par les intelligences des Oetéens.

Les habitants de la Malide, sur le territoire desquels avait été bâtie Héracléia, ne cessèrent pas de harceler la ville jusqu'à ce qu'ils l'eussent très affaiblie².

De 422 à 395, les attaques et les révoltes se succédèrent sans interruption. En 422, l'armée de Brasidas détourne sa marche vers Héracléia, et elle doit « redresser » la situation — comme on dirait aujourd'hui³. En 420, la ville est attaquée par une coalition d'Éniannes, de Dolopes, de Maliens et de Thessaliens. L'ἄρχων lacédémonien Ξενάρης ὁ Κνίδιος est tué dans une bataille ainsi que plusieurs Héracléotes⁴. Ces graves événements provoquent, en 419, l'intervention des Béotiens — la première — qui occupent Héracléia pour empêcher que la ville ne tombe au pouvoir des Athéniens. Ce n'était là qu'un prétexte, inspiré par celui dont les Spartiates avaient donné l'exemple en 426. En effet les Béotiens prirent en mains le gouvernement dont ils chassèrent le Lacédémonien Hégésippidas, ὥς οὐ καλῶς ἄρχοντα⁵. Au vrai, les Lacédémoniens, occupés dans leur propre pays, ne purent réagir et la ville demeure aux nouveaux occupants jusqu'en 412⁶. La campagne du roi Agis dans la région du

1. THUCYDIDE, III, 93 : Πᾶς γὰρ τις Λακεδαιμονίων οἰκίζοντων θαρσαλέως ἦει, βέβαιον νομίζων τὴν πόλιν.

2. THUCYDIDE, III, 93 : οἱ τε Θεσσαλοὶ ἐν δυνάμει ὄντες τῶν ταύτῃ χωρίων καὶ ὄν ἐπὶ τῇ γῇ ἐκτίζετο, φοβούμενοι μὴ σφίσι μεγάλη ἰσχύι παροικῶσιν, ἐφθειρον καὶ διὰ παντός ἐπολέμουν ἀνθρώποις νεοκαταστάτοις, ἕως ἐξετρώχωσαν γενομένους τὸ πρῶτον... Le mot Θεσσαλοὶ est à prendre en un sens large.

3. THUCYDIDE, V, 12 : καθίσταντο, ὅ τι αὐτοῖς ἐδόκει μὴ καλῶς ἔχειν ; cf. aussi Ed. MEYER, *Theopomp.*, p. 117.

4. THUCYDIDE, V, 51.

5. THUCYDIDE, V, 52, 1 ; DIODORE, XII, 77, 4.

6. Les Thébains étaient à la fois hostiles aux Athéniens et aux Lacédémoniens qu'ils soupçonnaient de vouloir asservir la Grèce. Ils avaient conclu, d'après

golfe Maliaque aboutit à la reprise d'Héracléia, puisqu'en 409 nous y trouvons un harmoste et une garnison de 700 hommes ¹.

En 409, nouveaux troubles, intérieurs cette fois. Xénophon écrit que lors d'une bataille contre les Oetéens, les Achéens de Phthiotide ont trahi la cause d'Héracléia et qu'ils abandonnèrent Héracléia; cependant l'harmoste Labotas prenait la fuite. On se demandera ce que faisaient là les Achéens? Kip ² explique que les Achéens, qui d'abord s'étaient rangés du côté des Héracléens, passèrent aux Oetéens pour se venger des dommages qu'Agis leur avait causés. D'où la conclusion, inattendue selon moi, que le dommage reçu était surtout la prise de Lamia, remise aux Maliens. C'est une explication aussi compliquée qu'ingénieuse. Je crois plutôt que parmi les Achéens, emmenés comme otages à Corinthe, quelques-uns étaient demeurés en route... à Héracléia; ils étaient donc prêts à « trahir ». Leur ressentiment venait d'abord de leur condition d'otages et ensuite seulement de la politique d'Agis à l'égard de leur pays, et non pas de Lamia, qui n'a rien à faire ici; tout au plus s'agirait-il d'Échinos. Ces Achéens agissent avec d'autant plus d'impunité que Sparte est alors occupée par un conflit avec Élis, et elle ne put aussitôt riposter ³.

DIODORÉ, XII, 75, une alliance offensive et défensive avec Argos, Corinthe, Elis contre Athènes et Lacédémone.

1. XÉNOPHON, *Hell.*, I, 2, 18; VORTSELA, p. 103; même opinion de SCHÖBER, *P.W.*, s.v. *Thebai*, col. 1466; Ed. MEYER l'accepte, *Gesch. d. Alt.*, IV, 55; mais *contra*, ID., *Theopomp.*, p. 117, n. 3: « Es ist auffallend, dass Thukydides Heralkea hier nicht nennt; spätestens damals muss es wieder spartanisch geworden sein ». Le texte de THUCYDIDE invoqué par MEYER n'est pas clair. J'ai eu l'occasion de l'indiquer, *supra*, p. 277, et de noter qu'il ne fournit pas, pour la fondation de Lamia, les indications que KIP a voulu en tirer. Mais il n'est guère plus précis pour Héracléia. Le mot *λεία*, littéralement, signifie *butin*, allusion aux rapines que les Oetéens firent aux alentours de la ville. Il suivrait de là qu'Agis a seulement châtié les Oetéens, mais qu'il a laissé aux Béotiens l'administration de la ville. Cette mansuétude apparente s'expliquerait parce qu'Agis s'est alors préoccupé d'enlever Échinos aux Achéens-Phthiotes (*supra*, p. 303) dont il voulait sans doute faire une forteresse chargée du même rôle qu'Héracléia.

2. P. 43.

3. Le texte de DIODORÉ est imprécis: τοῦ δ' ἐνιαυσίου χρόνου... ἐν Ἡρακλείᾳ δὲ τῇ περὶ Τραχίνα στάσεως γενομένης, XIV, 38, 1 et 4.

Mais en 399, sa répression fut impitoyable. Elle envoya l'harmoste Herippidas qui par ruse ¹ se saisit des coupables et les fit périr, peut-être au nombre de 500. Ensuite il se tourna contre les habitants de l'Oeta qui s'étaient révoltés et il les força à quitter leur pays. La plupart d'entre eux auraient fui avec femmes et enfants jusqu'en Thessalie, d'où cinq ans plus tard ils furent ramenés par les Béotiens ².

Au début de la guerre de Corinthe, la domination de Sparte est complètement établie sur la vallée du Spercheios ³. Elle s'étend même au delà, jusqu'en Thessalie, car Pharsale est occupée ⁴ par une garnison lacédémonienne ⁵. La puissance spartiate n'avait atteint à son apogée que pour un temps très court.

En effet, la victoire des Thébains à Haliarte y mit brutalement fin, car la garnison de Pharsale fut du même coup chassée. Mais auparavant, les Béotiens, sous la conduite d'Isménias, s'étaient emparés d'Héracléia par ruse et grâce aux Argiens. Ils massacrèrent les Lacédémoniens et rappelèrent les habitants exilés cinq ans plus tôt ⁶. Ils avaient décidé les Éniens à abandonner les Lacédémoniens ⁷ et même à prendre part contre les Phocidiens à l'expédition qui se termina par la victoire béotienne de Naryx ⁸. Peu après, lors de la bataille de Némée, les Maliens figurent parmi les coalisés, aux côtés des Athéniens ⁹ et, avec eux encore, ils prennent part à la bataille

1. Cf. H.W. PARKE, *Herippidas armost at Thebes*, *Class. Quart.*, XXI, 1927, p. 160. Le récit en est fait par POLYAENUS, II, 21.

2. ED. MEYER, *Theopomp.*, p. 118 et 257.

3. Ceci résulte de XÉNOPHON, *Hell.*, III, 5, 6, d'après lequel les Maliens, les Oétéens et les Éniens combattirent à Haliarte parmi les troupes lacédémoniennes.

4. DIODORE, XIV, 82, 6.

5. ED. MEYER, *Theopomp.*, p. 251 et p. 256 ; CLOCHÉ, *R.É.G.*, XXXI, 1918, p. 333.

6. *Supra*, p. 353, haut.

7. DIODORE, XIV, 82.

8. Le site de cette ville reste mal identifié, cf. AD. WILHELM, *Jahreshefte*, XIV, 1911, p. 188-190, qui cite le texte de DIODORE.

9. XÉNOPHON, *Hell.*, IV, 2, 17.

de Coronée, en 394¹, où Agésilas, après le combat de Narkhion², fut de nouveau vainqueur³.

La « paix du Roi » rendait l'autonomie aux cités grecques, au moins en théorie. Mais le sort de la Malide nous échappe. Il est *probable* qu'Héracléia fut débarrassée de sa garnison argienne et qu'elle redevint possession de Sparte⁴. Notre ignorance dure jusqu'à l'année 371.

Alors, sitôt après Leuctres, Jason de Phères, qui se proclamait l'allié des Béotiens et de tous les peuples ennemis de Lacédémone⁵, se hâte d'entrer en Béotie ; il passe, à l'aller et au retour par la Phocide⁶. Héracléia semble avoir été à sa merci dès le premier passage, puisqu'elle était sans doute dégarnie de ses troupes lacédémoniennes. A son retour Jason détruisit les remparts de la ville, car il craignait moins d'être attaqué par ce passage, ainsi ouvert, que d'être séparé de la Grèce au cas où la place, demeurée intacte, viendrait jamais à être réoccupée par un peuple ennemi⁷. Dès lors, c'en est fait de

1. XÉNOPHON, *Hell.*, IV, 3, 15.

2. Cf. *supra*, p. 291 et sur le rôle négatif d'Héracléia en cette circonstance, *supra*, p. 254, n. 3.

3. L'attitude des Thessaliens explique les décrets athéniens en l'honneur de Callipos de Gyrtos et d'Iphitos de Pharsale, *I. G.*, II^a, 27 b et 26 (*Syll.*^a, 132 et 133).

4. Cette conclusion se déduit de la présence d'Héracléotes dans l'armée spartiate à Leuctres en 371 ; mais aucune des affirmations précises ne se peut prouver : WEIL, *Hermes*, l.l., p. 383 ; STÄHLIN, *P. W.*, s.v. 'Hράκλεια ή έν Τραχίνη, col. 526 ; WESTLAKE, p. 65-66 : « Heraclea... once more became a Spartan fortress. The date of its recovery is unknown, but the Spartans who interpreted the autonomy clause as suited to their own interests, probably reoccupied the town soon after 386 ».

5. XÉNOPHON, *Hell.*, VI, 1, 10 : Καί μὴν Βοιωτοί γε καί οἱ ἄλλοι πάντες ὅσοι Λακεδαιμονίοις πολεμοῦντες ὑπάρχουσί μοι σύμμαχοι.

6. XÉNOPHON, *Hell.*, VI, 4, 21 : Πεζῇ διεπορεύθη εἰς τὴν Βοιωτίαν, et *ibid.* 27 : ἀπίων διὰ τῷς Φωκίδος... τὴν δ' ἄλλην Φωκίδα διήλθεν ἀπραγμόνας.

7. XÉNOPHON, *Hell.*, VI, 4, 27 : κατέβαλε τὸ 'Ηραπλεωτῶν τεῖχος, δῆλον ὅτι οὐ τοῦτο φοβούμενος, μή τις ἀναπεπταμένης ταύτης τῆς παρόδου πορεύσονται ἐπὶ τὴν ἐκείνου δύναμιν, ἀλλὰ μάλλον ἐνθυμούμενος μή τις τὴν 'Ηράκλειαν ἐπὶ στενῷ οὖσαν καταλαβόντες εἰργοῖεν αὐτόν, εἰ ποὶ βούλοιο τῆς 'Ελλάδος πορεύεσθαι. Je n'oublie pas que le récit de XÉNOPHON diffère de celui de DIODORE pour le rôle de Jason. DIODORE fait prendre part à Jason à la bataille, aux côtés des Thébains (XV, 54). Cette opinion n'a pas été acceptée : E. VON STERN, *Geschichte der spartanischen und thebanischen Hegemonie vom Königsfrieden bis zur Schlacht bei Mantinea*, diss. Dorpat, 1884, p. 140, s'est rallié à la version de XÉNOPHON, non sans avoir examiné avec soin celle de DIODORE (p. 142-149). cf. COSTANZI, p. 108 mil. ; A. BANDERET, *Untersuchungen zu Xenophons Hellenika*, diss. Berlin,

la domination spartiate. Diodore, qui rejoint ici Xénophon, précise — et l'on n'a pas de raison de mettre son témoignage en doute — que Jason donna aux Oetéens et aux Maliens le territoire d'Héracléia¹.

Nous n'en savons guère davantage. Je ne puis suivre Weil² qui en conclut que la cession d'Héracléia aux Oetéens étendit vers l'Est la limite de leur territoire, si bien que la Trachinie aurait été limitée par le Callidromos à l'Est, et au Nord par le Spercheios³. Kip croit que vers l'époque de la guerre lamiaque la frontière aurait été celle que décrit Strabon (IX, p. 416)⁴. L'indication de Diodore me paraît devoir être prise à la lettre : le territoire d'Héracléia est partagé entre Oetéens et Maliens. Tandis que les Oetéens auront repris la ville d'Héracléia qui était pour eux une possession avantageuse et recherchée, les Maliens auront conservé la région de la plaine qui leur assure les communications avec les Thermopyles.

A peine sont-ils débarrassés du joug thessalien que tous ces peuples se tournent, une fois de plus, vers les vainqueurs de la veille. Parmi les coalisés de la campagne de 370, que dirige Épaminondas, figurent sans doute tous les peuples de la vallée⁵.

1919, p. 64. Il est en effet peu probable que Jason, qui, comme le fait observer Ed. MEYER, *Theopomp.*, p. 256, parle après Lœuctres de l'amitié de son père pour Sparte (XÉNOPHON, *Hell.*, VI, 4, 24 : *διὰ τε τὴν τοῦ πατρὸς φιλίαν πρὸς ὑμᾶς καὶ διὰ τὸ προξενεῖν ὑμῶν*), ait eu l'idée maladroite de secourir efficacement les uns ou les autres. Il est bien davantage préoccupé de son propre intérêt. C'est aussi l'opinion de WETSLAKE, *l.l.*, p. 92 et 94.

1. DIODORE, XV, 57; KIP, p. 32.

2. *Hermes*, *l.l.*, p. 384.

3. Même opinion dans VORTSELA, p. 107.

4. KIP, p. 46.

5. Sur leur nom pourtant l'accord n'est pas fait. Tandis que les *Helléniques* nomment, outre les Eubéens et les Locriens, « καὶ Ἀκαρνᾶνες καὶ Ἡρακλειῶται καὶ Μηλῆες... » (VI, 5, 23), l'*Agésilas* (II, 24) nomme les Éniens : *Φωκίων καὶ Λοκρῶν ἀμφοτέρων καὶ Θετταλῶν καὶ Αἰνιάνων καὶ Ἀκαρνάνων καὶ Εὐβοέων*.

Cette divergence a suscité des explications diverses, d'autant plus que DIODORE donne une troisième liste différente des deux premières : *μετὰ δὲ ταῦτα Φωκεῖς καὶ Αἰτωλοὺς καὶ Λοκροὺς φίλους ποιησάμενοι* (XV, 57) : 1° Ed. MEYER, *Gesch.*, V, 417, et BELOCH, III^a, I, 172, y voyaient une bévue de DIODORE et ils corrigeaient Αἰτωλοὺς en Οἰταίους ; 2° HOHMANN, *Aitolien und die Aitolier bis zum lamischen Kriege*, diss. Halle, 1908, p. 27-32, maintient au contraire le texte ;

3^e PÉRIODE : *De l'hégémonie thébaine à la suprématie macédonienne* (370-323).

L'influence de Thèbes va donc prévaloir désormais. Elle se manifeste surtout par des interventions militaires contre Alexandre de Phères. Les Thébains ont le passage libre et ils en profitent, puisqu'en sept ans, on ne compte pas moins de cinq expéditions militaires.

En 369, Pélopidas va occuper l'acropole de Larissa et il conclut une alliance avec le roi de Macédoine Alexandre II ¹.

L'année suivante, en 368, Pélopidas retourne en Thessalie, seul, dit-on ², et il est fait prisonnier par Alexandre de Phères. Pour le secourir, une armée de 8.000 hoplites et de 600 cavaliers envahit la Thessalie, dont elle se retire, non sans peine, et grâce à l'initiative d'Épaminondas ³.

En 367, nouvelle invasion des Béotiens, sous la conduite d'Épaminondas. Ils délivrent Pélopidas, après avoir dû forcer le passage du Spercheios jusqu'auquel s'étaient avancées les troupes d'Alexandre de Phères ⁴.

En 364, les Thessaliens implorent le secours de Thèbes qui envoie une armée de 7.000 hommes commandés par Pélopidas.

3^o SCHAEFER, *Dem. u. seine Zeit*, 1885 ¹, I ², p. 81, note, pensait que dans le texte des *Helléniques* s'était insérée une glose 'Ακαρνᾶνες supplantant le vrai texte Αἰωνᾶνες à rétablir d'après celui de l'*Agésilas*. (Même opinion de OBERHUMMER, *Akarnanien im Alt.*, 1887, p. 127). — Je note que les Acarnaniens font partie de la ligue maritime d'Athènes en 378 (*Syll* ², 147, *I. G.*, II ², 43; cf. V. EHRENBERG, *Hermes*, LXIV, 1929, p. 322 et suiv.); en outre un traité est conclu entre Athènes et l'Acarnanie en 375/4 (*Syll* ², 150; *I. G.*, II ², 96). Ce qui me paraît assuré par les *Helléniques*, c'est la présence des Maliens (même avis de CLOCHÉ, *Polit. étr.*, p. 101; WESTLAKE, p. 128-129) et peut-être celle des Oétéens. Il ne faut pas davantage ergoter sur le mot Ἡρακλέωται employé par XÉNOPHON, comme le fait WEIL, *l.l.*, p. 384; les Oétéens avaient rebâti la ville démantelée par Jason et ils reprennent le nom de la colonie spartiate; STÄHLIN l'avait bien vu (*II. Th.*, p. 206); SCHÖBER, *P. W.*, s.v. *Thebai*, col. 1473, ne met pas en doute le témoignage de XÉNOPHON; cf. KLAFFENBACH, *I. G.*, IX, I ², p. XII.

1. DIODORE, XV, 67, 4.

2. Cette tradition a été jugée *absurde* par COSTANZI, p. 116 et suiv.; je verrais là une légende créée après coup pour masquer un échec des Thébains.

3. DIODORE, XV, 71, 2-7.

4. *Supra*, p. 65.

Elle est victorieuse à Cynoscéphales, mais perd son chef, tué dans la bataille ¹.

Aussi, quelques mois plus tard ², une nouvelle expédition est-elle envoyée de Thèbes commandée par Malcitas et Dio-geiton ³, qui défait le roi Alexandre ⁴. Après quoi, Alexandre « restitua aux Béotiens les Magnètes et les Achéens-Phthio-tes » ⁵ et fit sa soumission aux Thébains, dont il a besoin de devenir l'allié. Cette victoire établissait la suprématie de Thèbes sur la Grèce centrale et sur la Thessalie. Les peuples de la vallée du Spercheios combattent dans les rangs thébains à Mantinée ⁶.

Thèbes était victorieuse, mais elle perdait Épaminondas, dont la mort ne mit pas fin à l'occupation de la Grèce centrale, car Thèbes tient toujours les Thermopyles sous sa domination. En 361, elle doit cependant subir un assaut d'Athènes, qui contracte une alliance défensive avec les Thessaliens et leurs alliés ⁷. Cette tentative, bien faite pour supplanter Thèbes auprès des Thessaliens, n'eut pas plus d'effet que l'alliance conclue en 368 avec Alexandre de Phères ⁸. La mort d'Alexandre, assassiné en 358 ⁹, ne change rien d'abord à la prépondérance thébaine, puisque Tisiphonos, le successeur d'Alexandre,

1. DIODORE, XV, 80.

2. BELOCH, *G. G.*, III^e, 2, 244 ; WESTLAKE, p. 150-151 ; au printemps 363.

3. Connus par une inscription : MICHEL, 218 = *I. G.*, VII, 2408 (Cf. *Syll*³, 179, et Marg. GUARDUCCI, *Riv. Filol.*, LVIII, 1930, p. 318-319).

4. Sur la campagne, DIODORE, XV, 80, 6, est très avare d'indications : « δευτέρῳ μάχῃ » ; PLYTARQUE, *Pélop.*, 35, est plus explicite, encore que le chiffre de 7.000 hoplites qui reparait ici me semble suspect. Sur la date, cf. M. CARY, *J.H.S.*, XIII, 1892-93, p. 190 et suiv.

5. DIODORE, *l.l.*

6. XÉNOPHON, *Hell.*, VII, 5, 4, nomme seulement : « Θετταλῶν πολλοὺς παρὰ τε Ἀλεξάνδρου καὶ τῶν ἐναντίων αὐτῷ » et la cavalerie thessalienne (VII, 5, 16). Mais DIODORE précise que les Maliens et les Éniens étaient au centre, avec les Eubiéens, les Locriens et les Thessaliens et les autres alliés (XV, 85).

7. *Syll*³, 184 = *I. G.*, II^e, 116 : εἰ[ν]αι δὲ καὶ τοῦ Ἀθην[ῶν] αἰῶν συμμ[ά]χος ἅπαντας Θετταλῶ[ν] συμμ[ά]χος καὶ τὸς [Θ]ετταλῶν Ἀ[θ]ηναίων. D'après KOEHLER, il faut ranger les Maliens et les Éniens parmi les alliés, συμμάχος, des Thessaliens.

8. CLOCHÉ, *Polit. étr.*, p. 123.

9. DIODORE a donné deux dates différentes, mais la contradiction notée par WESTLAKE, p. 156, a déjà été résolue depuis longtemps par COSTANZI, p. 122, n. 1.

envoi des vaisseaux aux Thébains pour leur aider dans la campagne d'Eubée¹.

Le danger vint d'ailleurs. De la guerre sacrée d'abord. Lorsqu'elle fut proclamée en 356 par le conseil amphictionique, les Éniens, les Maliens et les Oétéens firent bloc avec les Thessaliens, les Thébains et les Locriens, contre Athènes et Sparte². Tous ces peuples agissaient avec d'autant plus d'empressement que derrière les motifs diplomatiques des Amphictions se dissimulaient des ambitions moins nobles, mais plus humaines. Ainsi les Oétéens auraient eu l'idée de proposer l'extermination des Phocidiens³; les Thessaliens souhaitaient réaliser les projets de Jason, que la mort avait interrompus; les autres petits peuples avaient de vieilles rancunes à satisfaire contre les Lacédémoniens⁴.

Le danger vint aussi de la Thessalie et presque en même temps. Les Aleuades invitèrent Philippe de Macédoine à intervenir dans leur pays en 358, et Philippe s'empresse d'accourir surtout après 354/3⁵.

Ce n'est pas le lieu de reprendre le récit de cette guerre. Bornons-nous à rappeler⁶ que Phayllos (août 354) se jette en Thessalie contre Philippe, venu pour combattre Lycophron de Phères⁷. Phayllos battu est secouru par Onomarchos son frère, dans l'automne 354⁸. Une nouvelle invasion de Philippe en Thessalie est repoussée par une attaque d'Onomarchos, qui est tué en mai-juin 353⁹. Enfin, en août 353, Philippe

1. Scol. Aristeidi, éd. Dindorf, I, p. 179, 6. L'Eubée revint à Athènes en 357.

2. DIODORE, XVI, 29, 1 : ... τῷ μὲν ἱερῷ βοηθεῖν ἔγνωσαν ... Αἰνιᾶνες καὶ τινες ἑτεροί. Les Maliens ne sont pas nommés, mais il faut les ajouter à la liste de DIODORE, cf. BÜRGEL, p. 66.

3. ESCHINE, II, 142 : Οἰτάλιον ἐγχειροῦντων λέγειν ὡς δεῖ τοὺς ἡβῶντας ὠθεῖν κατὰ τοῦ κρημνοῦ. Cf. CLOCHÉ, *B.C.H.*, XLIV, 1920, p. 112.

4. Cf. P. FOUCART, *Archives des missions*, 2^e série, II, 1865, p. 197.

5. COSTANZI, *Riv. St. ant.*, X, 1906, p. 396 et suiv., *Le cause e la cronologia della guerra sacra*; P. CLOCHÉ, *Chronol.*, p. 74.

6. J'adopte les conclusions chronologiques de P. CLOCHÉ, *l.l.*, p. 83.

7. DIODORE, XVI, 35, 1.

8. DIODORE, XVI, 35, 2.

9. DIODORE, XVI, 35, 4-5.

s'avançait jusqu'aux Thermopyles. Il y était arrêté par les seuls Athéniens¹.

C'est en juillet de l'année 346 que Philippe se présente de nouveau devant la passe et il la franchit². Comme il poursuit son action contre Athènes, il prend alors une série de mesures militaires qui mettent bien en valeur l'importance de certains passages. Il se saisit d'abord d'Échinos en 342³. Solidement établi aux Pyles⁴, il remplace en 340 les Thessaliens de Nikaia par des Macédoniens⁵ qui furent chassés par les Thébains en 339. Philippe alors va renouveler, en lui donnant plus d'envergure, la manœuvre des Perses guidés par Éphialte. Comme il est mieux informé de la topographie, qu'il tient la position d'Héracléia depuis le conseil amphictionique de 346, il fait route par l'Asopos et, s'étant emparé de Kytinion, il débouche dans la vallée du Céphise et prend Elatée⁶. La route mena Philippe à Chéronée (338).

Dès lors, ce fut la paix, qui dura sous le règne d'Alexandre⁷.

Mais, en 323, la région devait être le théâtre de la guerre à laquelle elle a donné son nom. A l'instigation des Athéniens et sous le commandement de Léosthénès, se forme une vaste ligue dont firent partie les Thessaliens, les Oetéens sauf les

1. DIODORE, XVI, 38, 1-2, accepté par CLOCHÉ, *Polit. étr.*, p. 181 ; cf. CLOCHÉ, *Chronol.*, p. 84, n. 2.

2. DIODORE, XVI, 59.

3. *Supra*, p. 303.

4. J'ai dit, *supra*, p. 47, que je ne savais s'il fallait dater de ce séjour le texte des *I. G.*, IX, 1, 316 (*Syll.*¹, 220).

5. CLOCHÉ, *Polit. étr.*, p. 287.

6. Parmi les ambassadeurs qu'il envoya à Thèbes, figure un Éniane : PHILOCHORE, *F. H. G.*, I, p. 406, fr. 135. Cf. M. CARY, *Class. Quart.*, XX, 1926, p. 188-190, *Notes on the history of the Fourth Century* : il y aurait lieu de corriger dans le texte *παρὰ τὸ δόγμα* en *κατὰ τὸ δόγμα* (p. 190) ; cf. aussi CLOCHÉ, *Polit. étr.*, p. 299.

7. Nous savons très peu alors pour la vallée du Spercheios, sinon qu'Alexandre sut se concilier les peuples limitrophes de la Thessalie ; le culte d'Achille et celui d'Héraclès ne furent pas étrangers à leur fidélité (G. RADET, *Alexandre le Grand*, Paris, 1931, p. 14, 25), dont ils perdirent le souvenir à la mort du roi. Cf. aussi, H. BERVE, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, Munich, 1926, p. 235-236 ; KIR, p. 33, 48.

Héracléotes, les Maliens sauf les Lamiens, les Énians et les Dolopes¹.

La marche des armées est mal connue. Il est certain qu'Antipater s'est avancé à travers la Thessalie, et c'est là qu'il fut lâché par la cavalerie thessalienne. Il n'est pas moins assuré qu'Antipater s'est enfermé dans Lamia. Mais entre temps, Justin rapporte qu'il aurait été assiégé dans Héracléia (XIII, 5). La confusion avec Lamia est manifeste, quoi qu'en pense Niese². Je crois plutôt qu'Antipater a rangé Héracléia par le Nord : Polyænus raconte (IV, 4, 2) le stratagème qu'il employa pour franchir le Spercheios³. J'imaginerais donc qu'Antipater a essayé, en vain, de déloger Léosthénès qui occupait les Thermopyles⁴. Il s'est alors décidé à se réfugier dans Lamia pour y attendre l'armée de secours demandée à Crateros. Léosthénès vint l'y bloquer : il arrivait des Thermopyles et il était appuyé par une flotte athénienne⁵. Il entreprit un siège en règle⁶ et les Macédoniens, qui allaient être réduits par la famine, ne durent leur salut qu'à la mort de Léosthénès. Les Grecs coalisés se replièrent alors sur Mélitæa⁷.

Si j'ai énuméré ces expéditions militaires, c'est moins pour

1. DIODORE, XVIII, 11. On peut se demander pourquoi ces peuples restèrent fidèles à la Macédoine. COSTANZI, qui s'est posé la question pour Pelinna, p. 136, n. 2, rappelle que la ville fut choisie comme centre des étapes lors de la marche d'Alexandre d'Illyrie en Grèce. Pour Lamia et Héracléia, elles n'ont pas eu à se plaindre de l'occupation macédonienne ; c'étaient deux villes prospères et l'exemple de Thèbes pouvait les maintenir dans le devoir. Je suppose que ces points stratégiques étaient fortement occupés par des troupes macédoniennes.

2. I, p. 202 : « Vielleicht bei Heracleia ».

3. *Supra*, p. 65, n. 4. Ce texte a été suspecté à tort. Cf. NIESE, I, p. 202, n. 2.

4. Selon DIODORE, XVIII, 9, Léosthénès battit d'abord un contingent de Béotiens et de Macédoniens près de Platées. PAUSANIAS, I, 1, 8, rapporte un fait analogue et ajoute qu'on voyait au Pirée dans le *téménos* d'Athéna et de Zeus, le tableau où Arcésilaos avait représenté Léosthénès et ses enfants.

5. Cf. T. WALEK, *Les opérations navales pendant la guerre lamiatique*, *Rev. Philol.*, XLVIII, 1924, p. 23-30.

6. *Supra*, p. 299.

7. DIODORE, XVIII, 15, 1, ne dit point par quel chemin, mais, étant donné le chiffre de l'armée, 22.000 fantassins et plus de 3.500 cavaliers, j'opine pour la passe de Phourka. NIESE semble d'un avis analogue, I, p. 206, n. 4 : « Die Hellenen gingen von Lamia über Melitæa etwa nach Pharsalos ».

accumuler des faits que pour montrer quel fut le rôle essentiel de cette vallée. C'est pourquoi il fallait insister sur la marche des opérations.

*
* *
*

Il reste à nous demander si la situation matérielle des habitants souffrit beaucoup de ces événements qui se succèdent parfois année par année. Certes, un pays n'est pas impunément traversé ou occupé, à cette époque surtout, par des armées étrangères. Pourtant, à condition d'avoir le libre passage, ces troupes pouvaient ne pas se montrer trop exigeantes, d'autant moins qu'elles étaient en pays allié — ou réputé tel. On ne connaît qu'une seule destruction, celle de Kolakéia ¹. Je ne crois donc pas que ces cités aient été réduites à la condition misérable que tendent à représenter les discours de Démosthène. Il ne faut pas abuser de l'argument *ex silentio*, mais le grand orateur athénien n'articule aucun grief précis, au moins pour la vallée du Spercheios. Nul doute que s'il s'était produit des faits lamentables, il ne les eût exploités ². Le rôle politique des Maliens est amoindri, je l'accorde sans peine, mais non pas aboli. Philippe avait proclamé le maintien de l'autonomie, des libertés et des institutions locales existantes. A l'assemblée de la ligue panhellénique de Corinthe, les Oetéens, les Maliens et les Énians disposent chacun d'une voix ³. Ils devaient en revanche fournir un contingent de 500 hoplites ou de 200 cavaliers, ce qui n'est pas excessif ⁴, surtout si l'on se rappelle les levées

1. *Supra*, p. 305, et non sans motifs valables, à en croire Athénée, dont on eût souhaité plus de détails.

2. Il n'est que de rappeler combien il s'apitoie sur le sort des Phocidiens ou comme il peint l'affaire d'Élatée. Des Thermopyles, qu'il cite à plusieurs reprises dans les *Philippiques*, il ne considère que l'importance stratégique.

3. Cf. W. SCHWAHN, *Heeresmatrikel und Landfriede Philipps von Makedonien, Klio, Beiheft* 21, 1930, p. 12. Les restitutions de SCHWAHN ont été discutées par TARN, *Class. Rev.*, XLV, 1931, p. 88 ; cf. aussi F. SCHELL, *Jahreshefte*, XXVII, 1931-1932, p. 115-145. L'auteur restitue [Ἀνδάνων]. Exactement, le texte dit que les Doriens, les Oetéens, les Maliens, les Agraïoi et les Dolopes ont ensemble cinq voix. A cause de la présence d'Héracléia et de Lamia, je suppose que les Maliens et les Oetéens disposent d'une voix.

4. « This was not an exorbitant demand », WESTLAKE, p. 215.

auxquelles fut astreinte Héracléia dès 425¹. Ils remplissent leurs obligations, car un contingent de cavaliers maliens est mentionné à Gaugamèle².

La vie intérieure des cités s'est poursuivie dans le calme. La seule inscription de Lamia que nous puissions dater du iv^e siècle, avec quelque chance de certitude, montre que l'organisation des Lamiens n'a pas été supprimée par le vainqueur : la cité honore du titre de proxène trois Thessaliens, et elle n'indique que ses fonctionnaires, soit les trois archontes, le stratège, l'hipparque et le secrétaire³.

Les petites cités n'ont pas davantage renoncé à leurs querelles. Ainsi la première discussion entre Narthakion et Méli-taea fut tranchée en 355⁴ ou tout au moins vers cette époque. Parmi les arbitres figure Medeios de Larissa, connu comme naope à Delphes et comme écrivain du iv^e siècle⁵.

On a fait observer pourtant que ces peuples étaient tenus à Delphes pour « insignifiants » et qu'on « les passait sous silence »⁶. Je n'en suis pas si sûr. Ils n'ont jamais eu un seul naope, le fait est indéniable⁷. Mais cette absence s'explique par d'autres raisons que par le dédain. Le collège des naopes a été créé pour la restauration du temple ; il ne regarde pas directement les peuples du Spercheios, dont on ne connaît qu'un versement, fait par les Lamiens⁸. En revanche, les

1. *Supra*, p. 253.

2. DIODORE, XVII, 57.

3. *I. G.*, IX, 2, 60. Peut-être pourrait-on arriver à une précision chronologique plus grande. Des trois Thessaliens nommés proxènes, l'un Δα|[μ]ό[χρ]ιτος, est inconnu, le second, Συμμάς, est l'homonyme d'un hiéromnémon des Magnètes, nommé à plusieurs reprises par les textes delphiques (*F. D.*, III, 5, *passim*) sous l'archontat de Bathyllos, de Caphis et de Charixénos (333-329), mais le troisième Ἰπποκράτης pourrait être le même que le naope de la liste géographique (*F. D.*, III, 5, n° 91, l. 13). É. BOURGUET a fait remarquer que les naopes appartenaient souvent aux premières familles de leur ville (*F. D.*, III, 5, p. 305) et il n'est pas invraisemblable que les Maliens aient choisi comme proxène un personnage en vue.

4. Selon HILLER VON GAERTRINGEN, *Syll*³, 674 = *I. G.*, IX, 2, 89.

5. *F. D.*, III, 5, p. 92.

6. P. CLOCHÉ, *B. C. H.*, XL, 1916, p. 93.

7. É. BOURGUET, *Admin. fin.*, p. 69.

8. *Supra*, p. 275, note 4.

Maliens et les Énians font partie de l'amphictionie et c'est devant son conseil ou devant celui des trésoriers, qui en émane¹, que sont appréciées les seules dépenses qui intéressent directement les Maliens ou les Énians, je veux dire celles des Thermopyles². Nous ne connaissons en détail cette activité aux Thermopyles que pour la période de 340 à 335 ou un peu plus tard. Mais elle ne s'est pas limitée à cette époque. Elle montre en tout cas que les Maliens avaient su exploiter à fond la valeur du passage, valeur religieuse et médicale, commerciale et militaire. Elle explique enfin qu'ils y aient attaché tant de prix et qu'ils ne s'en soient pas laissé déposséder.

Il est permis de supposer que la même vie s'est manifestée par ailleurs. Certes, tous les sites que nous avons parcourus ne réunissaient pas les mêmes avantages que cette région fameuse. Mais je pense que les villes, dont nous n'avons retrouvé parfois que les vestiges anonymes, furent embellies et prospérèrent en une époque dont on aurait tort de ne considérer que le côté troublé.

1. É. BOURGUET, *Admin. fin.*, p. 111-112.

2. *F.D.*, III, 5, n^{os} 22, 48, 50 et 74. Cf. *supra*, p. 188 et suiv. On remarquera que les entrepreneurs sont des Énians, *F.D.*, III, 5, n^o 22, l. 57-58. É. BOURGUET observe, *ibid.*, p. 178, que les entrepreneurs et les fournisseurs des travaux aux Thermopyles sont en général originaires de la Grèce du Nord.

CONCLUSION

La fin du ^{iv}^e siècle marque une date dans l'histoire de cette région. La guerre lamiaque n'était que la première d'une série d'expéditions militaires ou d'invasions qui désolent la vallée du Spercheios de 320 à 279, et dont la plus célèbre fut l'incursion des Galates à laquelle nous avons fait plus d'une fois allusion. Après 270, l'Étolie établit sa domination jusqu'aux premières années du second siècle. Alors, les Maliens, qui tenaient le premier rang, s'effaceront pour un temps devant les Énianes, qui ne paraissent que par intermittences, et devant les Oétéens, plus puissants qu'ils ne le furent jamais. A regarder la carte, on s'explique cette transformation : les Étoliens, dans leur marche vers l'Est, devront utiliser les passes du Sud, au grand avantage des cités qui les gardent, Hypati et Héracléia.

On pourrait ainsi considérer la vallée du Spercheios dans toutes les vicissitudes de son histoire et jusqu'à l'époque moderne. La topographie, encore et avant tout, rendrait compte des changements observés. C'est à dessein que nous nous sommes borné aux « siècles obscurs » des peuples qui l'habitaient. Nous avons essayé de montrer qu'on aurait tort de juger sans importance les Maliens, les Énianes et les Oétéens. Ils auraient eu bien du mal à conserver leur indépendance au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Ils étaient trop jaloux les uns des autres pour se réunir jamais. L'eussent-ils fait, ils ne pouvaient résister contre de puissants voisins. Ils se résignèrent donc à subir l'influence qui s'imposait, mais en

tirant profit de la situation particulière du pays où ils s'étaient installés.

Le pays auquel ils durent leur fortune singulière, j'oserai le définir comme l'axe horizontal de la carte hellénique, comme la charnière entre Thessalie et Grèce, et l'histoire a montré qu'il fut, naguère encore, le « passage naturel et inévitable de toutes les armées ».

APPENDICE I

Note sur le site d'Alopè (cf. supra, p. 303).

Planche XX, 2

Dans son ouvrage que j'ai souvent cité¹, Fr. Stählin² note qu'à l'Ouest du village de Rachès (Ῥάχες) les ruines d'Alopè sont situées sur une crête qui s'étend de la montagne à la mer. Il ajoute que l'on ne possède pas encore sur Alopè de renseignements suffisants.

En faisant le relevé du site d'Échinos, je suis retourné, en août 1933, jusqu'à Rachès où j'avais rapidement passé jadis. Tout auprès de la mer, entre les bornes kilométriques 31 (direction de Stylida) et 32 (direction de Rachès), et à 300 m. de la borne 32 en venant de Stylida, au lieu dit *Stathmos*, j'ai vu, à gauche, un long mur de tuf qui se dirige en ligne droite et qui est conservé sur une longueur de 40 m. environ. Dans ce mur avait été remployée une base de colonne; dans le voisinage, pendant les travaux de construction de la route exécutée peu auparavant, on avait découvert des tombeaux; ils renfermaient des vases et un casque de bronze. Je n'ai pu, malgré mes recherches, obtenir aucune indication sur le sort de ces objets.

Je crois pourtant que le site répondrait à celui d'Alopè. Étienne de Byzance nous dit que la ville est placée entre Échinos et Larissa Crémastè. Strabon se borne à indiquer ces deux noms, mais Tite-Live laisse supposer qu'Alopè serait voisine

1. *Das hellenische Thessalien.*

2. P. 185-186.

de la mer. On se rappelle qu'en 171 le préteur Q. Marcius Lucretius fit, à la tête d'une flotte, une croisière jusque dans le golfe Maliaque, qu'il s'empara de vive force de Larissa Crémasté, après avoir pris Alopè, et il rentra ensuite à Chalcis ¹. Alopè est connue d'Homère (*Iliade*, II, 682) et elle avait peut-être une acropole mycénienne ; mais elle a pu s'étendre ensuite vers la mer, avoir une *échelle* autour de laquelle se serait formée une agglomération et le mur retrouvé au bord de la route pourrait appartenir à une *stoa*. Le problème ne serait élucidé que par des sondages que je n'ai pu faire, mais j'ai cru bon de ne pas laisser perdre cette donnée fortuitement acquise ².

1. TITE-LIVE, XLII, 56, 7 : « Et Q. Marcius Chalcidem navibus venit, Alope Pthiotica capta, Larisa, quae Cremaste dicitur, oppugnata » (je souligne).

2. Les inscriptions publiées par WOODWARD, *Annals Liverpool*, III, 1910, p. 145-147, se voient encore. Au texte 1, l. 8, il est inutile d'accepter la graphie εὐτυχῶς, car j'ai bien lu sur la pierre un υ : εὐτυχῶς. C'est non pas une base en marbre bleu, mais un fragment de colonne en marbre grisâtre. Sa hauteur est de 0 m. 34 et son diamètre de 0 m. 22. KRIEGK, p. 43, avait jadis conclu du texte de TITE-LIVE, qu'Alopè était voisine de la mer : «... significat, urbem prope mare fuisse sitam » ; cette opinion qui pouvait passer pour téméraire recevrait donc confirmation.

APPENDICE II

La soi-disant ville de Latyia.

Le recueil de Kern, *I. G.*, IX, 2, 59, a accepté sur la foi de Wilamowitz la ville de Latyia qui se trouverait dans le voisinage d'Hypati¹. C'est une dédicace des habitants de Latyia à un certain Sosandros, fils de Tolmaios, qui fut l'un des personnages en vue d'Hypati, peut-être. Elle était gravée sur la base d'une statue de bronze et elle est aujourd'hui perdue². Elle avait été trouvée à Hypati, mais Dittenberger a fait observer que le lieu de trouvaille ne suffisait pas à faire placer cette ville sur le territoire des Énianes³. En outre, ce Sosandros auquel la ville de Latyia témoigne sa reconnaissance dut se trouver à Latyia non pas en qualité de juge comme le croit Stählin⁴, mais plutôt comme chef militaire ou comme fondateur (κτιστης). Il y a donc lieu de n'en pas tenir compte et c'est pourquoi nous n'y faisons pas allusion.

1. « Oppidum solum e titulo sequenti notum est ; Hypatae vicum fuisse ipsum carmen testatur », *I. G.*, IX, 2, *l. l.*

2. KERN, *lemme* des *I. G.*, *l. l.* ; VORTSELA, p. 87 et 91.

3. *Hermes*, XLII, 1907, p. 546, n. 2.

4. *H. Th.*, p. 225.

APPENDICE III

LES SITES DE LA VALLÉE DU SPERCHEIOS *TABLEAU RÉCAPITULATIF*

I. — SITES ANCIENS DONT L'IDENTIFICATION EST POSSIBLE :

Anthela	Sud-Est de Koutséki	p. 187.
Échinos	Achino	p. 299.
Héracléia	Sud de Moustapha-bey	p. 251 et suiv.
Homilos-Homilai	Kastro Oreas	p. 260.
Hypata	Hypati	p. 308.
Kaitsa	Kypaira	p. 336.
Lamia	Lamia	p. 263.
Macra Comé	Varybopi	p. 321.
Narthakion	Limogardi	p. 290.
Phalara	Stylida	p. 299.
Pras	Divri	p. 292.
Thermopyles	Loutra-Thermopyles	p. 235 et suiv.
Bûcher de l'Oeta	Nord-Ouest de Pavliani	p. 207.

II. — SITES ANCIENS DONT L'IDENTIFICATION EST PROBABLE OU HYPOTHÉTIQUE :

Angeia	Dranitsa	p. 334.
	ou Kydonia	p. 336.
Fons Dercynna	Près de Mexiatès	p. 340.
Ktimenai	Kydonia	p. 336.
	ou Dranista	p. 334.
Mon. Euryti	Rive droite du Spercheios	
	aval de Mexiatès	p. 340.
Side	Béki	p. 281.
Spercheias	Kastrorachi	p. 321.
Sanct. de Neptune	Tsopanlatès ?	p. 282.
Sosthenis	Près de Vardatès ?	p. 306.
Trachis	Sud d'Héracléia	p. 257 et suiv.

III. — RUINES DONT L'IDENTIFICATION RESTE INCONNUE

Amouri	p. 95.
Hellenika	p. 322.
Lianocladi	p. 95.
Papa	p. 329.
Rentina	p. 336.
Palaiocastro	p. 324.
Smokovo	p. 331.

IV. — SITES ANCIENS NON IDENTIFIÉS :

Aigoneia	p. 305.
Alkyonè	p. 305.
Anticyre	p. 306.
Erythrées des Thermopyles	p. 339.
Kolakeia	p. 305.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PLANCHES HORS TEXTE

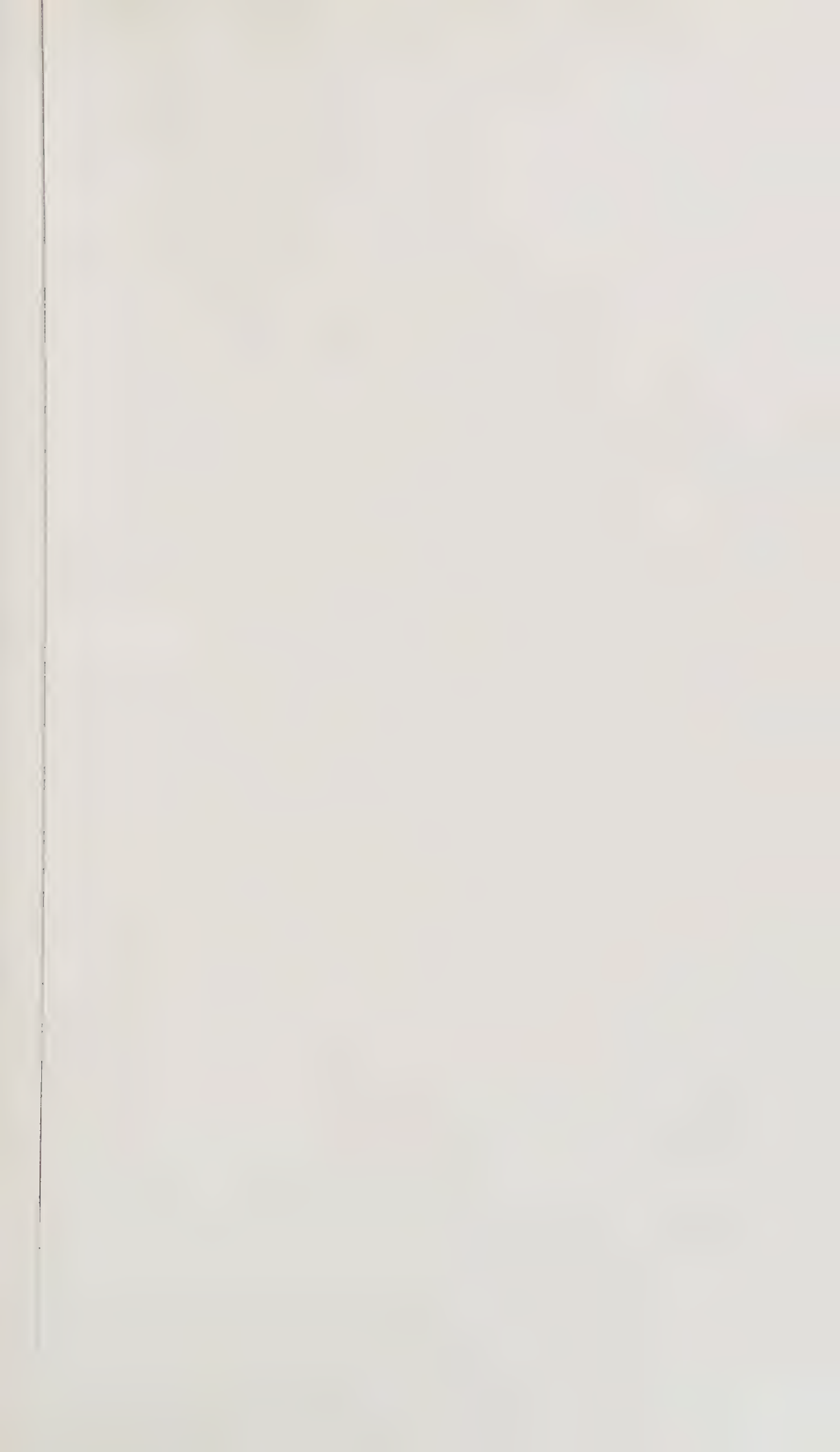
(à la fin du volume)

- I — 1. Le col de Rachi Tymphrestou (à l'horizon, le Vélouchi).
2. L'Oeta, vu de Lamia (colline d'Hosios Loukas).
- II — 1. L'Oeta (vue prise non loin du sommet).
2. L'Othrys (vue prise dans la région de Kydonia).
- III — 1. Les Thermopyles (vue prise de l'Est).
2. Les Thermopyles : passage Est (vu de l'Ouest).
- IV — 1. Le Spercheios, au pont d'Alamanna.
2. Le Spercheios, à Haghios Georgios.
- V — 1. La *stoa* d'Anthéla, vue du Nord-Est.
2. Le golfe de Lamia, vu d'Anthéla.
- VI — 1. Le stade d'Anthéla, vu de l'Est.
2. Gradins taillés dans le roc, au stade d'Anthéla.
- VII — 1. La colline du *Polyandrion* aux Thermopyles.
2. Le bûcher d'Héraclès sur l'Oeta.
- VIII — Objets de bronze trouvés au bûcher d'Héraclès.
- IX — 1. L'Asopos, près d'Héracléia.
2. Les roches Trachiniennes et le défilé de l'Asopos.
- X — 1. Les tombeaux rupestres d'Héracléia (détail).
2. Les tombeaux rupestres d'Héracléia (vue générale).
- XI — 1. Mur de rempart d'Héracléia.
2. Le Kastro Horaïas.
- XII — 1. Lamia, vue générale.
2. Lamia : le mur polygonal des remparts.
- XIII — 1. Narthakion.
2. L'acropole de Divri.
- XIV — Les remparts de Stylida.
1. Vue prise du Sud.
2. Vue prise du Nord.
- XV — Echinos.
1. Le rempart, vue prise au Sud-Ouest de la tour T.
2. Le rempart de l'Est.

- XVI — 1. Hypati.
- 2. Kastrorachi.
- XVII — 1. Varybopi.
- 2. L'acropole de Kydonia.
- XVIII — Kydonia.
- 1. Rempart du Nord (vue d'ensemble).
- 2. Rempart du Nord (détail).
- XIX — 1. Smokovo : vue sur Thrapsimi.
- 2. Smokovo : le rempart du Sud-Ouest.
- XX — 1. Rentina.
- 2. Alopè.
- XXI — Carte de Lamia et de ses environs.
- XXII — Carte de l'Othrys, à l'Ouest du lac Daoukli.
- XXIII — Carte de la haute-vallée du Spercheios.

FIGURES DANS LE TEXTE

-
- 1. Anthéla, croquis de situation, p. 182.
 - 2. Le bûcher d'Héraclès sur le mont Oeta, plan, p. 208.
 - 3. Le *polyandreion* des Thermopyles, p. 240.
 - 4. Héracléia, plan d'ensemble, p. 244.
 - 5. Lamia, les remparts antiques et la ville moderne, p. 266.
 - 6. Lamia, plan de l'Acropole, p. 270.
 - 7. Tsopanlatès, plan, p. 270.
 - 8. Divri, plan, p. 278.
 - 9. Narthakion, plan, p. 288.
 - 10. Stylida, plan des ruines de la colline Profitis Ilias, p. 292.
 - 11. Stylida, restes des remparts, p. 294.
 - 12. Échinos, plan, p. 300.
 - 13. Hypati, plan, p. 304.
 - 14. Kastrorachi, plan, p. 314.
 - 15. Varybopi, plan, p. 318.
 - 16. Palaïocastro, plan, p. 326.
 - 17. Kydonia, plan, p. 326.
 - 18. Smokovo, plan, p. 334.
 - 19. La région des Thermopyles, croquis sommaire de situation, p. 374.
-



INDEX¹

I. — INDEX DES TEXTES CITÉS

- Androtion, voir *F.H.G.*
Anth. Pal., VII, 544 : 87 (n. 6).
 Antoninus Liberalis, 4 (n. 2), 37 (n. 7), 81, 164 (n. 3), 173 (n. 3 : Nicandre de Colophon).
 Apollodore, *Bibl.*, II, VI, 2 : 205 (n. 4) ; II, VII, 7 : 161 (et n. 5), 205 ; III, XII, 5 : 164 (n. 2) ; III, XIII, 1 : 136 ; *Epit.*, III, 14 : 126 ; VI, 12 : 156 (n. 2 et 5) ; VI, 15 : 127 (n. 1).
 Apollonios de Rhodes, *Arg.*, I, 67-68 : 334 (n. 8) ; I, 230 : 123 (n. 2) ; I, 1213 (scol.) : 164 (n. 1) ; III, 1243 (scol.) : 202 (n. 3).
 Appien, *Syriaca*, 17 : 76 (n. 1) ; 21 : 20 (n. 3), 28 (n. 4).
 Apulée, *Métam.*, I, 5 : 312 (n. 5).
 Aristonico : 206 (n. 1).
 Aristophane, *Acharn.*, 1975 : 23 (n. 1) ; *Lysistr.*, 1168-1170 : 67 (n. 4), 303 (n. 2) ; *Nuées*, 1050 (scol.) : 223 (n. 3) ; fr. 43 (Dind.) : 171 (n. 3).
 Aristote, *Meteorol.*, II, 8 : 69 (n. 10) ; II, 1, 11 : 74 (n. 2) ; *Probl.*, 26, 4 : 74 (n. 2) ; 26, 7 : 81 ; *Vent. sit.*, 4, 45 : 82 (n. 4) ; fr. : voir *F.H.G.*
 (Ps.) Aristote, *Pepl.*, 32 : 127 (n. 1).
 Athanadas, voir *F.H.G.*
 Athénée, II (17), p. 43 a : 321 (n. 4) ; VI, p. 254 F : 305 (et n. 1) ; XI, 461-2 : 170 (n. 1, 2, 6), 251 (n. 4) ; XIV, 64, 650 : 281 (et n. 4).
 Callimaque, *Hymne III (Artémis)*, 107-108 : 11 (n. 3) ; 159 : 217 (n. 1) ; 160 : 162 (n. 3) ; *H. IV (Délos)*, 287 : 348.
 Cédrenus, II, p. 449-450 : 56 (et n. 2).
 César, *B.C.*, III, 79 : 154.
 Charax de Pergame, voir *F.H.G.*
 Cicéron, *de Signis*, § 119 : 197 (n. 9).
 Démétrios de Callatis (*ap. Strabon*) : 69 (n. 11), 277 (n. 3).
 Démon, voir *F.H.G.*
 Démophilos, voir *F.H.G.*
 Démosthène, IX, 34 (scol.) : 302 et 303 (n. 1).
 Diodore, IV, 37 : 161 (et n. 1), 163, 205 ; IV, 38, 3 : 221 (n. 3) ; V, 51 : 174 (n. 3) ; XI, 2 : 237 (n. 3) ; XI, 3-4 : 237 (et n. 1), 242 ; XII, 51 : 350 (n. 2) ; XII, 59 : 72, 251 (n. 2), 253 ; XII, 75 : 352 (n. 6 de la p. 351) ; XII, 77 : 277 (n. 6), 351 (n. 5) ; XIV, 38 : 253 (n. 2), 346 (n. 6), 352 (n. 3) ; XIV, 59 : 73 (n. 1) ; XIV, 82, 6 : 346 (n. 6), 353 (n. 4 et 7) ; XIV, 83, 4 : 36 (n. 5 et 6), 292 (n. 6 de la p. 291) ; XV, 54 : 354 (n. 7) ; XV, 57 : 355 (n. 1 et 5) ; XV, 67, 4 : 356 (n. 1) ; XV, 71, 2-7 : 356 (n. 3) ; XV, 80 : 357 (n. 1) ; XV, 80, 6 : 357 (n. 4 et 5) ; XV, 85 : 357 (n. 6) ; XVI, 29, 1 : 358 (n. 2) ; XVI, 35, 1 : 358 (n. 7) ; XVI, 35, 2 : 358 (n. 8) ; XVI, 35, 4-5 : 359 (n. 9) ; XVI, 38, 1-2 : 359 (n. 1) ; XVI, 59 : 359 (n. 2) ; XVI, 60 : 188 (n. 3) ; XVII, 57 : 362 (n. 1) ; XVIII, 9 : 360 (n. 4) ; XVIII, 11 : 360 (n. 1) ; XVIII, 13, 3 : 299 (n. 1) ; XVIII, 15, 1 : 360 (n. 7).
 Elie, *Var. Hist.*, 3, 1 : 178 (n. 9).
 Ephore, voir Strabon, IX, p. 400 ; voir *F.H.G.*
 Eschine, II, 142 : 358 (n. 3).
 Et. de Byzance : voir St. de —.
Etymologicum Magnum, 6 (n. 2).
 Euphorion, fr. 133 : 12 (n. 3 de la p. 11).
 Euripide, *Electre*, 595 : 180 ; *Hippol.*,

1. Les numéros renvoient aux pages.

- 76 : 19 (n. 2); *Iphig. Aul.*, 278 : 148 (et n. 6); *Troy.*, 1123-1128 : 156.
Eusèbe, *Præp. evangel.*, V, 21, 4 : 220 (n. 8).
Eustathe, *ad Il.* II, 684 : 125 (n. 2).
- F.H.G.*, I, p. 5 (Hécateé) : 62 (n. 1), 157 (n. 2); I, p. 72 (Phérécyde) : 143 (et n. 2); I, p. 73 (Phérécyde) : 137 (n. 2); I, p. 74 (Phérécyde) : 164 (n. 1 et 3); I, p. 82 (Phérécyde) : 164 (n. 1); I, p. 235 (Ephore) : 160 (n. 5); I, p. 310 (Théopompe) : 305 (n. 1); I, p. 374 (Androton) : 198 (n. 5); I, p. 378 (Démon) : 144 (n. 6); I, p. 419 (Istros) : 137 (n. 5); II, p. 36 (Hérodore) : 153 (n. 5); II, p. 86 (Démophilos) : 46 (n. 7), 235 (n. 2); II, p. 137 (Aristote) : 159 (n. 2); III, p. 30 (Philostéphanos de Cyrène) : 199 (n. 11); p. 31 : 202 (n. 3); III, p. 133 (Polémon) : 170 (n. 2); III, p. 472 (Juba) : 221 (n. 10 de la p. 220); III, p. 638 (Charax de Pergame) : 160 (n. 4); IV, p. 343 (Athanadas) : 164 (n. 3); IV, p. 491 (Skythinos de Téos) : 170 (n. 6); IV, p. 491 (Nicandros de Thyatire) : 251 (n. 4).
- Geographi graeci minores*, I, 38 : p. 26 (n. 5); I, 220 : 149 (n. 1); II, 587 : 250 (n. 3); II, 637 : 50 (n. 3).
- Harpocraton, p. 199 (n. 8).
Hécateé, voir *F.H.G.*
Héliodore, *Ethiopiennes*, II, 34, § 2 : 308 (n. 1 de la p. 307); II, 34, § 3 : 155 (et n. 1, 2), 177 (n. 1); III, 1 : 177 (n. 1).
Hérodore, voir *F.H.G.*
Hérodote, I, 56 : 159, 160 (n. 4), 163; I, 57 : 144 (n. 6); IV, 32-35 : 172; VI, 56 : 243; VI, 75 : 243 (n. 4); VII, 6 : 236; VII, 116 : 259 (n. 3); 132 : 237; 175 : 75 (n. 5); 176 : 18 (n. 4). 44 (et n. 3), 46 (n. 7), 187 (n. 4), 189 (n. 14), 222 (n. 4), 227 (n. 4), 236 (et n. 1), 239, 256 (n. 6); VII, 193 : 238; 198 : 22 (n. 3), 63 (et n. 4), 64, 74 (n. 2), 75 (n. 4), 144 (n. 3), 158 (et n. 1), 206, 275 (et n. 5), 305 (n. 7), 337 (n. 3); 199 : 39 (n. 1), 63 (et n. 4), 65, 255, 256 (n. 2), 259 (n. 3), 347 (et n. 3); 200 : 39 (n. 1), 63 (et n. 4), 65 (n. 3), 181 (n. 3), 187 (n. 4), 198 (n. 4); 201 : 41 (n. 3), 259; 202, 203 : 259 (n. 3); 204 : 243; 205 : 259 (n. 3); 213 : 306 (n. 1); 216 : 41; 227 (n. 4), 239; 217 : 18 (n. 1, 4), 41 (n. 4), 42 (et n. 5, 6), 144 (n. 3), 168, 259 (n. 4), 347 (et n. 2), 348 (n. 1); 218 : 87 (n. 5), 169 (n. 5); 220 : 242; 221 : 242; 225 : 239 (n. 4); VIII, 21 : 75 (n. 6), 259 (n. 3); VIII, 31 : 159 (et n. 1); 43 : 158, 163; 114 : 243; IX, 57-65 : 196 (n. 11), 243.
Hesychius, 14 (n. 1), 170 (n. 1), 203 (n. 7).
Hippocrate (éd. Littré), V, 27, 31 : 262; *Epid.*, III, 799 k : 305 (n. 5); voir aussi p. 337 (n. 5).
Homère, *Il.*, II, 506 : 201 (n. 6); 511 : 123; 523 : 140 (et n. 6); 682 : 125, 168; 683 : 125; 684 : 125; 695 : 125, 193; 698 : 126; 710-715 : 125; 718 : 125 et 126 (et n. 2); 724-725 : 126 (n. 2); 729-733 : *ibid.*; 734-737 : *ibid.*; 744 : 152; 748 : 126, 148 (et n. 5); 750 : 148 (n. 5); VII, 224 : 142 (n. 7); IX, 252, 439, 480 : 125; 484 : 136; XIII, 301 (scol.) : 46 (n. 7); XVI, 174, 176 : 53 (n. 8 de la p. 52); XVI, 233 : 179 (n. 8), 180 (n. 6); XVIII, 117-119 : 206 (n. 2); XX, 455 : 164 (n. 2); XXII, 159 (scol.) : 221 (et n. 5); XXIII, 137-151 : 138, 177; 346 (scol.) : 203 (n. 4); *Od.*, III, 188-190 : 155; IV, 5-9 : 155; 477 : 53 (n. 8 de la p. 52); VII, 224 : 142 (n. 7); VIII, 219 : 127 (et n. 2); 224-228 : 229; IX, 494 : 125; XI, 601 : 206 (n. 1); XXI, 13-33 : 142, 229.
Horace, *Ep. ap. Pis.*, 300 : 305 (n. 5).
Hymne hom. à Aphrodite, 264-266 : 89; à *Apollon*, 217 : 148 (n. 8); à *Déméter*, 25-26 : 193 (n. 2); 272 : 195; 491 : 193 (n. 6).
Istros, voir *F.H.G.*
Juba, voir *F.H.G.*
Juvénal, VIII, 235 : 205 (n. 2).
- Lucain, III, 179 : 164 (n. 8); VI, 338 : 87 (n. 6); 374 : 59.
Lucien, *Alex.*, p. 180 : 228 (n. 1); *Asinus*, I : 308 (n. 2).
Lycophron, 420 (scol.) : 12 (n. 3 de la p. 11); 617 (scol.) : 202 (n. 4); 888 : 148 (et n. 7); 902 (scol.) : 127 (n. 1).
- Martial, X, 35, 5 : 205 (n. 2).
- Nicandre de Colophon, voir Antoninus Liberalis.
Nicandros de Thyatire, voir *F.H.G.*

- Nonnus, XXIX, 6 : 162 (n. 5).
- Orose, II, 18, 7 : 73 (n. 1).
- Ovide, *Ibis*, 467-468 : 175 (n. 1); *Métam.*, I, 579 : 50 (n. 4), 53 (n. 2); I, 580 : 59; I, 583 : 60.
- Parthénien, fr. 35 : 12 (n. 3 de la p. 11).
- Paul (St), *Ep. Rom.*, 16, 11 : 309 (n. 2).
- Pausanias, I, 1, 8 : 360 (n. 4); I, 4, 3 : 75 (n. 7); I, 19, 7 : 187 (n. 2); I, 24, 8 : 220 (n. 1); I, 37, 3 : 138 (n. 4); I, 39, 4 : 196 (n. 3), 227 (n. 7); I, 40, 3 : 196 (n. 4); I, 42, 1 : 196 (n. 5); I, 43, 2 : 196 (n. 7); I, 44 : 176 (n. 3), 196 (n. 8); II, 13, 1 : 197 (n. 1); II, 23, 5 : 253; II, 27, 5 : 187 (n. 2); II, 33, 2 : 202 (n. 3); III, 9, 12 : 292 (n. 6 de la p. 291); IV, 2, 3 : 230; IV, 34 : 158 (n. 2), 173 (n. 2); IV, 35 : 189 (n. 14); V, 7 : 220 (n. 5); V, 13, 1 : 211 (n. 2); V, 13, 8 : 211 (n. 1); V, 14, 3 : 220 (n. 4); V, 15, 8 : 211 (n. 1); VII, 7, 9 : 305 (n. 5); VII, 15, 3 : 76 (n. 2); VII, 18, 2-3 : 199 (n. 9); VII, 18, 8 : 218 (n. 2); VIII, 25, 5 : 202 (n. 5); VIII, 25, 8 : 203 (n. 1); VIII, 31, 3 : 224 (n. 8); VIII, 42 : 202 (n. 5); IX, 3, 1 : 219 (n. 2); IX, 3, 3 : 216 (n. 6), 219 (n. 1); IX, 3, 4 : 217 (n. 1); IX, 6, 5 : 198 (n. 3); IX, 8, 3 : 217 (n. 5); IX, 10, 1 : 241 (n. 3); IX, 11, 7 : 211 (n. 2); IX, 11 (fin) : 224 (n. 5); IX, 12, 1 : 211 (n. 2); IX, 16, 3 : 195 (n. 2 et 3); IX, 19 : 179 (n. 4), 224 (n. 6); IX, 22, 5 : 199 (n. 6); IX, 23, 1 : 187 (n. 2); IX, 24, 3 : 224 (n. 2); IX, 25 : 174 (n. 7); IX, 26, 1 : 224 (n. 1); IX, 27, 5 : 224 (n. 7); IX, 27, 8 : 224 (n. 1, 6); IX, 32, 2 et 32, 3 : 224 (n. 1); IX, 33 : 174 (n. 4); IX, 38 : 200 (n. 6); IX, 38, 4 : 224 (n. 3); IX, 39, 2 : 342 (n. 7 de la p. 341); IX, 40, 2 : 224 (n. 4); IX, 40, 5 : 241 (n. 1); X, 1, 2 : 305 (n. 5); X, 3, 1 : 305 (n. 5); X, 5, 3 : 202 (n. 4); X, 8, 1 : 198 (n. 5); X, *passim* : 18 (n. 4); X, 20, 6-8 : 65 (n. 4), 75 (n. 7); X, 21 : 27; X, 22 : 26 (n. 3), 28 (et n. 1), 65 (et n. 4), 256 (n. 4), 258 (n. 2); X, 22, 5 : 42 (n. 2), 43; X, 23, 13 : 304 (n. 5); X, 24 : 176 (n. 5 et 6); X, 32, 14 : 217 (n. 4); X, 35 : 200 (n. 11); X, 36, 5 : 305 (n. 5); X, 37, 3 : 305 (n. 5); X, 37, 4 : 222 (n. 3).
- Phérécyde, voir *F. G. H.*; voir Lucien.
- Philostéphanos de Cyrène, voir *F. H. G.*
- Philostrate, IV, 16 : 138 (n. 5); IV, 23 : 43 (n. 5); *Heroticos*, p. 326 : 237 (n. 3).
- Pindare, *Ol.*, III, 11 : 220 (n. 5); *Pyth.*, I, 63 : 161 (n. 4); I, 121 : 161 (n. 4); fr. *Ode* I, 4 (Puech) : 161 (n. 4).
- Pline l'Ancien, II, 204 : 69 (n. 1); IV, 7 (13), 29 : 321 (n. 1); IV, 27 : 305 (n. 3); IV, 28 : 18 (note), 164 (n. 8); IV, 63 : 69 (n. 1); XVII, 2, 32 : 82 (n. 4); XXXI, 2 : 178 (n. 6).
- Plutarque, *Moralia*, *Apophth. Lac.*, 46 : 290 (n. 8), 292 (n. 6 de la p. 291); *de curiosit.*, 515 C : 84 (n. 3); *maxime cum principibus*, p. 776 : 223 (n. 3); *quaest. gr.*, 13 : 60 (et n. 5), 151 (n. 2, 4), 154, 157, 173 (et n. 4), 174 (n. 1), 175, 179; *ibid.*, 19 : 199 (n. 8); *ibid.*, 26 : 60, 151, 152 (n. 1), 173 (n. 4), 175; *ibid.*, 41 : 61; *quaest. conviv.*, III, p. 655 : 84 (n. 3); *ibid.*, VI, 8 : 174 (n. 8); *vie d'Agésilas*, XVI : 37 (n. 1, 2), 290 (n. 8), 292 (n. 6 de la p. 291), 292 (n. 1); *vie de Nicias*, 29 : 171 (n. 4); *vie de Pélopidas*, 35 : 357 (n. 4); *vie de Périclès*, 17 : 349 (n. 2); *ibid.*, 26 : 171 (n. 3); *vie de Thémistocle*, 7 : 237 (n. 3); *vie de Thésée*, 34 : 137 (n. 5).
- Plutarque (Pseudo), *Fleuves*, 18 : 61.
- Polémon, voir *F. H. G.*
- Polyaenus, IX, 3, 13 : 65 (n. 4); II, 21 : 353 (n. 1); IV, 4, 2 : 65 (n. 4).
- Polybe, IX, 41, 11 : 67 (n. 4), 300 (n. 1); X, 41, 5 : 47 (n. 8), 48 (n. 1); XX, 13 : 28 (n. 4).
- Pomponius Mela, *Chorogr.*, II, 3, 44 : 50 (n. 4).
- Procope, *Guerre des Perses*, II, 4 (t. I, Bonn, p. 167) : 43 (n. 1); II, p. 96 : 48 (n. 5); *bell. goth.*, p. 595 : 73; p. 640 : 48 (n. 5); *hist. secr.*, 26 : 48 (n. 5); *de aedific.*, 48 (n. 5), 69 (n. 1), 248 (n. 6), 302 (n. 5).
- Ptolémée, III, 12, 43 : 291 (n. 2); III, 12, 14 : 320; III, 14 : 50 (n. 4), 68 (n.); III, 15 : 51.
- Scylax, 35 : 8 (n. 2); 62 : 303; 63 : 67 (n. 4); 64 : 2 (n. 1).
- Scymnos, 600 : 202 (n. 1); 603 : 67 (n. 4); 615 : 149 (n. 1).
- Sénèque, *Herc. Oet.*, 1483-84 : 220 (n. 7); 1618 : 220 (n. 7); 1640-1 : 220 (n. 6).
- Skythinos de Téos, voir *F. H. G.*
- Sophocle, *Philocrète*, 724 : 127 (n. 3); 1431-33 : 210 (et n. 1); *Trachin.*, 200 : 19 (n. 2); 253 : 205 (n. 4); 436 : 19 (n. 3); 1191 : 19 (n. 2); 1195 : 217 (n. 1); 1196-97 : 220 (n. 6).
- St. de Byzance (ou Etienne de—),

- p. 153 (n. 5), 160 (n. 4, 5), 178 (n. 6), 193 (n. 5), 199 (n. 1), 255 (n. 2), 292 (n. 1), 305 (n. 5), 348 (n. 3, 5).
- Strabon, I, 2 : 128 (n. 5); I, p. 60 (Démétrios de Callatis) : 69 (n. 1), 277 (n. 3); I, p. 61 : 8 (n. 2), 149 (n. 4); V, p. 221 : 2 (n. 1); VI, p. 271 : 62 (et n. 1); VI, 272 : 197 (n. 11); VII, p. 321 : 153 (n. 5); VII, p. 326 : 153; VIII, p. 332 : 128 (et n. 3); VIII, p. 333 : 2 (n. 1); VIII, p. 356 : 16 (et n. 1); VIII, p. 373 : 159 (n. 2), 170; VIII, p. 374 : 200 (n. 2); IX, p. 393 : 195; IX, p. 400 : 117 (n. 1); IX, p. 414 : 123 (n. 4); IX, p. 416 : 168 (n. 6), 355; IX, p. 417 et 418 : 18 (n. 1); p. 418 : 19 (n. 1), 28 (et n. 7), 305 (n. 5); IX, p. 420, 7 : 192 (n. 1); IX, p. 427 : 149 (n. 6 et 7), 160 (n. 5), 169 (et n. 1); IX, p. 428 : 17 (n. 2), 18 (n. 1 et 4), 223 (n. 1), 235 (n. 1), 256 (n. 3), 305 (n. 7); IX, p. 429 : 2 (n. 1), 181 (n. 4), 191 (n. 4), 241 (n. 4), 251 (n. 4); IX, p. 430 : 16 (n. 3), 128 (n. 6), 130 (n. 1), 153; IX, p. 431 : 128 (n. 7 et 8); IX, p. 432 : 16 (n. 1), 129 (et n. 1, 2), 168 (n. 2); IX, p. 433 : 11 (n. 3), 16 (n. 2), 51 (n. 4), 65 (n. 5), 66 (n. 5), 130 (n. 2), 138 (n. 2 et 3), 277 (et n. 2), 297 (n. 3); IX, p. 434 : 65 (n. 3), 130 (n. 2, 3), 152 (n. 4), 153, 168 (n. 5), 283 (n. 7), 291 (n. 2), 304 (n. 3 et 4); IX, p. 435 : 66 (n. 5 de la p. 65), 128 (n. 4), 129 (n. 3 et 6), 130 (n. 4), 194 (n. 2), 277 (et n. 1), 295-296 (et n. 1), 297 (n. 3); IX, p. 436 : 117, 204 (n. 4); IX, p. 437 : 160 (et n. 3); IX, p. 442 : 144 (n. 6), 149 (n. 5), 169 (et n. 2); X, p. 446 : 160 (n. 3); X, p. 448 : 228 (et n. 4, 6); X, p. 450 : 8 (n. 2), 20 (n. 3), 149 (n. 6), 169 (et n. 3); X, p. 475 : 160 (n. 3); XI, p. 508 : 150 (n. 3 et 5); XI, p. 530 : 150 (n. 5); XIII, p. 613; 219 (n. 5); XIV, p. 650 : 130 (n. 7).
- Tertullien, *Apolog.*, XV : 205 (n. 2).
- Théophraste, *de causis plant.*, 5, 12, 2 : 82 (n. 4); *hist. plant.*, I, 9, 3 : 88; III, 3, 3 : 88; III, 10 : 87 (n. 1); IV, 5 : 88 (n. 4); IV, 10 : 282 (n. 4 de la p. 281); IV, 14, 11 : 82 (n. 4); IV, 15 : 88 (n. 5); V, 2, 1 : 87 (n. 6); VI, 2, 4 : 86 (n. 2); *de ventis*, 5 et 46 : 81; 44-45 : 83 (n. 7).
- Théopompe, voir *F.H.G.*
- Thucydide, I, 2, § 1-3 : 144 (et n. 2); II, 80 : 153 (n. 2); III, 89 : 70, 71 (et n. 1); III, 92 : 72, 75, 182 (n. 4 de la p. 181), 191 (n. 3), 251, 346 (n. 1), 349; III, 93 : 254, 350 (n. 5), 351 (n. 1 et 2); III, 94 : 25; III, 96 : 7 (n. 5); III, 116 : 73 (n. 1); IV, 78 : 277; V, 12 : 351 (n. 3); V, 51 : 144 (n. 4), 277, 351 (n. 4); V, 52 : 351 (n. 5); VIII, 3 : 276 (et n. 2), 277.
- Tite-Live, XXVI, 13 : 342; 15, 6 : 17 (n. 2), 18 (n. 4); 15, 11 : 43 (n. 3); 16, 5 : 48 (n. 2 et 3); 18 : 76 (n. 1); 30 : 20 (et n. 2, 5), 28 (n. 4), 206; XXXVIII, 5, 8 : 47 (n. 8); XXXVIII, 7, 3 : 48 (n. 1); XXXII, 4, 4 : 34 (n. 3); XXXII, 12 : 154; XXXII, 13, 10 : 30 (et n. 6), 333, 336; XXXII, 13, 10-14 : 320 (et n. 4); 13-16 : 34 (n. 6); XXXVI, 14, § 15 : 280 (n. 1); XXXVI, 15, 12 : 242 (n. 3); XXXVI, 22, 4 : 252 (n. 7); XXXVI, 22, 5-10 : 252 (n. 2); XXXVI, 22, 8 : 252 (n. 5); XXXVI, 22, 9 : 252 (n. 8); XXXVI, 22, 10 : 252 (n. 6); XXXVI, 22, 11 : 252 (n. 8); XXXVI, 23, 1 : 252 (n. 8); XXXVI, 23, 6 : 252 (n. 8); XXXVI, 24, 4 : 252 (n. 9); XXXVI, 24, 6-7 : 252 (n. 2); XXXVI, 25, 2 : 252 (n. 1); XXXVI, 25, 3 : 264; XXXVII, 30, 3 : 298 (n. 2); XXXVIII, 12, 9 : 321 (n. 4); XXXVIII, 15, 7 : 321 (n. 4); XXXIX, 25 : 342; XLII, 40, 6 : 35 (et n. 1); XLII, 56, 7 : 368 (n. 1); XLIII, 18, 21 : 23 (n. 2).
- Valerius Flaccus, VI, 393 : 87 (n. 6).
- Vibius Sequester, 59.
- Virgile, *Georg.*, I, 9 : 59 (n. 5).
- Vitruve, I, 10 (éd. Choisy) : 279 (n. 2).
- Xénophon, *Agésil.*, II, 5 : 291 (n. 6); II, 8 : 290 (n. 8); II, 24 : 355 (n. 5); *Hell.*, I, 2, 18 : 352 (n. 1); II, 4, 2 : 23 (n. 1); III, 2, 10 : 90 (et n. 2); III, 5, 6 : 353 (n. 3); III, 5, 8 : 167 (n. 3); IV, 2, 17 : 353 (n. 9); IV, 3, 3-9 : 36 (et n. 7), 290 (n. 8), 291 (n. 6); IV, 3, 15 : 354 (n. 1); VI, 1, 10 : 354 (n. 5); VI, 4, 21 : 354 (n. 6); VI, 4, 24 : 355 (note 7 de la p. 354); VI, 4, 27 : 247 (n. 1), 354 (n. 7); VI, 5, 23 : 355 (n. 5); VII, 5, 4 : 357 (n. 6).

II. — INDEX DES INSCRIPTIONS CITÉES

- I. G.*, II, 5, 107 : 299 (n. 4).
I. G., II^a, 27 b : 354 (n. 3).
I. G., II^a, 43 : 356 (n. 5 de la p. 355).
I. G., II^a, 96 : 356 (n. 5 de la p. 355).
I. G., II^a, 116 : 357 (n. 7).
I. G., II^a, 208 : 299 (n. 4).
I. G., IV, 617 : 312 (n. 4).
I. G., IV, 1170 : 177 (n. 4).
I. G., IV, 1^a, 451 : 177 (n. 4).
I. G., VII, 2408 : 357 (n. 3).
I. G., IX, 1, 230 : 164 (n. 6).
I. G., IX, 1, 316 : 47 ; 359 (n. 4).
I. G., IX, 1^a, p. XII.
I. G., IX, 1^a, 6 : 335 (n. 5).
I. G., IX, 1^a, 25. l. 14 : 164 (n. 6).
I. G., IX, 1^a, 154 : 27 (n. 7).
I. G., IX, 1^a, 177 : 87 (n. 6).
I. G., IX, 2, p. 19 : 142, 281 (et n. 2), 339 (n. 2).
I. G., IX, 2, 1 : 251 (n. 3).
I. G., IX, 2, 2 : 251 (n. 3).
I. G., IX, 2, 7 : 338 (n. 7).
I. G., IX, 2, 11 : 178 (n. 4), 310 (n. 5), 338 (n. 1).
I. G., IX, 2, 17 : 310 (n. 5).
I. G., IX, 2, 20 : 180 (n. 9).
I. G., IX, 2, 29 : 338 (n. 1).
I. G., IX, 2, 38 : 310 (n. 5).
I. G., IX, 2, 56 : 311 (n. 4).
I. G., IX, 2, 59 : 369 (et n.).
I. G., IX, 2, 60 : 180 (n. 9), 362 (n. 2).
I. G., IX, 2, 80 : 263 (n. 2).
I. G., IX, 2, 85 : 281 (et n. 1).
I. G., IX, 2, 89-91 : 290 (n. 4), 291, 362 (n. 3).
I. G., IX, 2, 213-214 : 283 (n. 6).
I. G., IX, 2, 223 : 336 (n. 3).
I. G., IX, 2, 230 : 332 (n. 4).
I. G., IX, 2, 231 : 332 (n. 4).
I. G., IX, 2, 1020 : 219 (n. 5).
I. G., IX, 2, 1103 : 118 (n. 1).
I. G., IX, 2, 1336-1339 : 324 (n. 2).
I. G., IX, 2 *add.* 1358 : 273 (et n. 2).
I. G., IX, 2, *corrig.* VIII : 251 (n. 3).
I. G., XII, 5, 156 et 162 : 177 (n. 5).
I. G., XII, 5, 198 : 283 (n. 6).
I. G., XII, 8, 265 : 221 (n. 1).
I. G., XII, 9, 161 : 229 (n. 2).
I. G., XIV, 117 : 321 (n. 3).
I. G., XIV, 268 : 197.

F. D., *Epigraphie*, III, 1, p. 200 : 47 (n. 5).

F. D., III, 1, 514 : 338 (n. 4).
F. D., III, 2, n° 68 : 335 (n. 5).
F. D., III, 2, n° 69 : 335 (n. 5).
F. D., III, 5, n° 4 : 87 (n. 1).
F. D., III, 5, n° 8 : 275 (n. 4).
F. D., III, 5, n° 14 : 275 (et n. 4).
F. D., III, 5, n° 15 : 303 (n. 5).
F. D., III, 5, n° 16 : 303 (n. 5).
F. D., III, 5, n° 17 : 303 (n. 5).
F. D., III, 5, n° 20 : 335 (n. 5).
F. D., III, 5, n° 22 : 189 (n. 4, 5, 7, 8, 12, 13), 363 (n. 2).
F. D., III, 5, n° 29 : 188 (n. 2).
F. D., III, 5, n° 47 : 335 (n. 5).
F. D., III, 5, n° 48 : 47 (n. 4).
F. D., III, 5, n° 48 : 189 (n. 3 et 6), 363 (n. 2).
F. D., III, 5, n° 50 : 189 (n. 5, 9, 10, 11), 190, 222 (n. 3 et 5), 363 (n. 2).
F. D., III, 5, n° 61 : 335 (n. 5).
F. D., III, 5, n° 74, l. 42 (et p. 103-104) : 46 (n. 4).
F. D., III, 5, n° 74 : 189 (n. 14), 222 (n. 3), 362 (n. 2).
F. D., III, 5, n° 75 : 222 (n. 3).
F. D., III, 5, n° 78 : 189 (n. 1).
F. D., III, 5, 81 : 222 (n. 5).
F. D., III, 5, n° 87 : 189 (n. 1).
F. D., III, 5, n° 91 : 362 (n. 2).

Michel, 218 : 357 (n. 3).
Michel, 1363 : 262 (n. 4), 304, 305 (n. 2).

S. E. G., II (1925), p. 261, l. 13-15 : 47 (et n. 6).
S. E. G., III (1929), n° 452 : 251 (n. 3).

S. G. D. I., 1863, 2 : 164 (n. 6).
S. G. D. I., 2027, 3 : 164 (n. 6).
S. G. D. I., 2580, fr. A, col. III : 262 (n. 4).
S. G. D. I., 2308 : 320 (n. 8).
S. G. D. I., 2667 : 303 (n. 5).
S. G. D. I., 3338 : 177 (n. 4).

Syll.^a, 132 : 354 (n. 3).
Syll.^a, 133 : 354 (n. 3).
Syll.^a, 147 : 356 (n. 5 de la p. 355).
Syll.^a, 150 : 356 (n. 5 de la p. 355).
Syll.^a, 179 : 357 (n. 3).
Syll.^a, 184 : 357 (n. 7).

- Syll.*³, 220 : 47.
*Syll.*³, 220 : 359 (n. 4).
*Syll.*³, 222 : 303 (n. 3).
*Syll.*³, 250 D : 47 (n. 4).
*Syll.*³, 369 : 27 (n. 7).
*Syll.*³, 412 : 338 (n. 4).
*Syll.*³, 414 : 338 (n. 4).
*Syll.*³, 421 (note 4) : 292 (n. 2).
*Syll.*³, 523 : 336 (n. 5).
*Syll.*³, 538 : 336 (n. 5).
*Syll.*³, 546 A : 87 (n. 6), 335 (n. 5).
*Syll.*³, 674 : 362 (n. 3).
*Syll.*³, 692 A 10 : 335 (n. 5).
*Syll.*³, 1122 : 197.
*Syll.*³, p. 322 : 188 (n. 4).
*Syll.*³, p. 393, n. 20 : 188 (n. 5).
- Pavliani (inscriptions de), 208 (n. 2).
- Volo (musée de), n° 713 : 118 (n. 1).
Volo (musée de), n° 822 : 226 (et n. 6), 227, 335 (n. 4).
Volo (musée de), n° 822 bis : 335 (n. 4).
- C.I.L.*, III, 586 : 142, 281 (et n. 2).
C.I.L., III, 7 359 : 308 (n. 1).
C.I.L., III, 12306 : 142, 339 (n. 2).
- Annals Liverpool*, III, 1910, 145-147 : 368 (n. 2).
- Ath. Mitt.*, I, 1876, 350 : 308 (n. 1).
B.C.H., VI, 1882, 356-381 : 290 (n. 4).
B.C.H., XIII, 1889, 279 : 118 (n. 1).
B.C.H., XIII, 1889, 536 : 282 (n. 3).
B.C.H., XXIII, 1899, 486 : 303 (n. 3).
B.C.H., XLV, 1921, p. 20, III, 125 : 262 (n. 4) ; *ibid.*, III, 138 : 336 (n. 5).
B.C.H., XLV, 1921, p. 22, IV : 290 ; *ibid.*, p. 29 : 290 (n. 6) ; *ibid.*, p. 30 : 292 (n. 2) ; *ibid.*, p. 57 : 320 (n. 5 et 8).
B.C.H., XLVIII, 1924, 361 : 338 (n. 1) ; *ibid.*, 364 : 311 (n. 4).
B.C.H., XLIX, 1925, 100-103 : 87 (n. 6), 335 (n. 5).
B.C.H., XLIX, 1925, 102 : 282 (n. 1).
B.C.H., LII, 1928, 454, n. 2 : 335 (n. 5).
B.C.H., LIII, 1929, 454 et suiv. : 336 (n. 5).
B.C.H., LVIII, 1934, p. 160 : 306 (et notes 4, 8, 9).
Eph. Arch., 1927-28, p. 123 : 290 (n. 7).
Eleusiniaka, I, 223 : 176 (n. 1).
Oest. Jahresh., VIII, 1905, 285 et suiv. : 338 (n. 8).
Rev. de Phil., 1911, n° 41-41a : 226 (et n. 6), 227.

III. — INDEX DES AUTEURS MODERNES

- ADCOCK, 182 (n. 3).
ALBERS, 198 (n. 1).
ALLEN, 50 (n. 6), 53 (n. 5), 129 (et n. 3, 5), 130 (et n. 9, 10), 131 (et n. 1, 3, 4, 5), 132 (et n. 1, 2), 137 (n. 6), 149 (n. 2), 231 (n. 1), 321 (n. 1).
ALT, 78 (et n. 1), 79 (et n. 2, 4), 80, 81 (et n. 1), 82 (n. 1), 265 (n. 1).
ANDRÉAS, 150 (n. 5).
Annuaire Stat. Grèce, 74 (n. 1), 77 (n. 4), 78 (n. 2), 96 (n. 1), 278 (n. 2).
ARVANITOPOULOS, 134 (et n. 5), 226 (et n. 6, 7), 227 (n. 1), 251 (n. 3), 265 (n. 4), 268 (n. 1), 269 (n. 1), 311 (n. 4), 316 (n. 2), 319 (n. 1), 326 (n. 3), 329 (et n. 4), 331 (et n. 4, 6, 8), 332 (n. 1, 2), 335 (et n. 4), 336 (n. 1).
Atlas climatologique de la Grèce, 77 (n. 5).
AUDIAT, 45 (n. 2).
AUSTIN, 200 (n. 9).
AYMARD, 76 (n. 2).
- BABELON, 214 (n. 6).
BANDERET, 355 (n. 7 de la p. 354).
BARTHOLDY, 34 (n. 5).
BAUER, 8 (n. 1).
BAUMGERST, 150 (et n. 4).
BAYET (J.), 208 (n. 2), 219 (n. 5), 220 (n. 5, 8), 221 (n. 1), 223 (et n. 2), 224 (n. 9).
BAZIN, 24, 25 (n. 1).
BEAUJOUR, 27 (n. 6), 29 (et n. 3), 34 (n. 5), 49 (n. 1), 67 (et n. 3), 270 (n. 2), 295 (n. 3).
BÉLÉNIS, 55 (n. 3 de la p. 54).
BELOCH, 46 (n. 1), 70 (et n. 4), 72, 144, 153 (n. 3 et 6), 165 (n. 1), 167 (n. 5), 169 (n. 5), 200 (n. 3), 223 (n. 5), 228 (n. 6), 241 (et n. 9), 253 (et n. 1, 3, 4), 355 (n. 5), 357 (n. 2).
BÉRARD (V.), 116 (et n. 6), 117 (n. 1 et 3), 126 (n. 3), 130 (n. 9), 133 (n. 1, 2), 136 (n. 3 et 5), 145 (n. 3), 193 (n. 4), 195 (et n. 4, 5), 196 (et

- n. 2), 200 (et n. 5, 10), 201 (n. 3 et 7), 215, 216 (n. 6), 218 (n. 7), 223 (n. 5), 227 (n. 7), 230 (n. 1), 257 (et n. 6), 264 (n. 4), 265 (n. 3).
- BERGK, 263 (n. 2).
- BERNARDAKIS, 153 (n. 1).
- BERVE, 359 (n. 7).
- BESNIER, 58.
- BETHE, 160 (n. 6), 221 (n. 4).
- BILCO, 181 (n. 1).
- BLEGEN, 98 (n. 6), 103 (n. 2), 104 (n. 1), 105 (et n. 4, 10), 106, 114 (n. 5), 115 (et n. 4), 120 (et n. 6), 121, 201 (n. 1).
- BOETHIUS, 122 (n. 1).
- BOISACQ, 52 (n. 8), 199 (et n. 5), 215 (n. 3).
- BOSSERT, 105 (n. 8).
- BOUCHÉ-LECLERCQ, 224 (n. 2), 230 (n. 3), 243 (n. 4).
- BOUCHER, 55 (n. 3 de la p. 54).
- BOUCHER (Gal A.), 196 (n. 11).
- BOULANGER (A.), 216 (n. 2).
- BOURGERY, 59 (n. 7), 60 (n. 1), 338 (n. 3).
- BOURGUET (Ém.), 46 (n. 4), 87 (n. 1), 155 (n. 3), 187 (n. 5), 188 (et n. 1, 7, 8, 10), 189 (et n. 1 à 14), 190 (n. 1 et 2), 202 (n. 4), 204 (n. 4), 222 (n. 3, 5), 223 (n. 1), 275 (n. 4), 303 (n. 3, 5), 335 (n. 5), 338 (n. 4), 345 (n. 1), 362 (n. 2 et 6), 363 (n. 1, 2).
- BRAUN, 73 (n. 2).
- BRENDEL, 90 (n. 1), 139 (n. 5).
- BRUNHES (J.), 6 (n. 4).
- BUCHON, 50 (n. 2), 262 (n. 4).
- BUFFON, 22 (et n. 4).
- BÜRCHNER, 160 (n. 1).
- BÜRGEL, 198 (n. 5), 202 (n. 1), 204 (n. 4), 345 (n. 1), 358 (n. 2).
- BURSIAI, 2 (n. 1), 14 (n. 1), 34 (n. 5), 51 (n. 4), 58 (et n. 7), 59 (n. 3 et 4), 61, 64 (n. 3), 299 (n. 2).
- BURY, 50 (n. 6), 116 (n. 1), 126 (n. 1, 4), 132 (et n. 2), 134 (n. 1), 136 (n. 1).
- BUSCHOR, 211 (n. 2).
- BUSOLT, 167 (n. 5), 345 (n. 1).- Voir SWOBODA.
- BUTTMANN, 123 (et n. 3).
- CAHEN (É.), 162 (n. 3), 217 (n. 1), 326 (n. 3), 348 (n. 8).
- CAPELLE, 69 (n. 11), 70 (et n. 2).
- CARY, 4 (n. 1), 21 (et n. 7), 33 (n. 3), 144 (n. 5), 254 (n. 3), 357 (n. 4), 359 (n. 6).
- CASSON, 101 (et n. 2, 3, 4), 111 (et n. 3, 5).
- CAVADIAS, 186 (n. 2).
- CHALIKIPOULOS, 84 (n. 3).
- CHAMONARD, 45 (n. 1), 60 (n. 3).
- CHANTRAINE, 133 (n. 4), 140 (et n. 1).
- CHARBONNEAUX, 213 (et n. 2, 3).
- CHASSANG (A.), 44 (n. 5 de la p. 43), 138 (n. 5).
- CHEDAL-ANGLAY, 61 (n. 1).
- CHILDE (V.G.), 99 (n. 3), 101 (n. 10), 103 (n. 4), 111, 112 (et n. 1, 4), 114 (et n. 2, 3, 4), 122 (n. 3).
- CHLOROS, 86 (n. 4), 88 (n. 3), 89 (et n. 1), 326 (n. 3).
- CLARKE, 14 (n. 1), 34 (n. 2, 5), 86 (n. 6), 241 (n. 8), 263 (n. 2), 264 (n. 3), 272 (n. 6).
- CLERC, 274 (n. 1).
- CLOCHÉ, 188 (n. 3 et 6), 303 (n. 4), 353 (n. 5), 356 (n. 5 de la p. 355), 357 (n. 8), 358 (n. 3, 5, 6), 359 (n. 1, 5, 6), 362 (n. 5).
- COLASANTI, 251 (n. 6).
- COLIN (G.), 335 (n. 5).
- COLLART (Paul, de Genève), 241 (n. 6).
- COLLIGNON (M.), 241 (n. 3 et 6).
- COOK, 171 (n. 5), 179 (et n. 4, 5, 6), 180, 196 (n. 10), 199 (n. 11), 207 (n. 1).
- COSTANZI, 263 (n. 1), 350 (n. 3), 354 (n. 7), 356 (n. 2), 357 (n. 9), 358 (n. 5).
- COSTE-MESSELIÈRE (P. de la), 87 (n. 6), 155 (n. 4), 230 (n. 3), 282 (n. 1), 335 (n. 5).- Voir aussi DAUX (G.).
- COURBY, 155 (n. 2 et 3); et PICARD, 214, 289 (n. 3).
- COUSIN et DESCHAMPS, 282 (n. 3).
- CURTIUS, 187 (n. 5).
- DAMBERGIS, 337 (n. 4).
- DAUX (G.), 290 (n. 5), 306 (et n. 4, 8), 322 (n. 1), 341 (et n. 3), 345 (n. 2). — et P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, VII-VIII, 5 (n. 4), 34 (n. 5), 35 (et n. 3, 4), 135 (n. 4), 260 (n. 4), 267 (n. 1), 269 (n. 3, 4, 5), 271 (n. 2, 3), 274 (n. 3), 278 (n. 1, 2), 280 (n. 2), 283 (n. 6), 284 (n. 1, 3), 286 (n. 5), 289 (n. 4), 311 (n. 4), 336 (n. 1), 337 (n. 1), 338 (n. 1), 342 (n. 4).
- DAVIES, 118 (et n. 4, 5).
- DECHARME, 216 (n. 6).
- DEGRAND, 101 (et n. 9).
- DELAGE, 117 (n. 2), 164 (n. 1), 334 (n. 9).
- DELCOURT (Mlle M.), 254 (n. 1).
- DEMANGEL, 240 (n. 1).
- DÉONNA, 274 (n. 1).
- DEPRAT, 69 (n. 1, 11).
- DESCHAMPS (et JAMOT), 251 (n. 3).- Voir COUSIN.
- DESONAY, 5 (n. 1).
- DETLEFSEN, 321 (n. 1).

- DEVAMBEZ, 241 (n. 6).
 DIEHL (Ch.) et MARÇAIS (G.), 48 (n. 5), 155 (n. 4).
 DIMITRESCU, 111 (et n. 9, 10, 11, 12, 13).
 DITTENBERGER, 47 (et n. 3), 68 (n. 1), 307 (n. 1).
 DODWELL, 34 (n. 5), 43 (n. 4), 247 (n. 2), 256 (n. 7), 264 (n. 3), 292 (n. 3), 293 (n. 1), 295 (n. 3), 302 (n. 1 et 2), 319 (n. 3).
 DÖLGER, 172 (n. 1).
 DONNER, 349 (n. 4).
 DORNSEIFF, 148 (n. 9).
 DOSSIN, 89 (n. 6).
 DRIAULT, 264 (n. 1).
 DUBOIS (M.), 128 (et n. 5), 130 (n. 5, 6), DUCOUX, 207 (n. 1).
 DUGAS, 105 (n. 9), 106 (n. 2), 109 (n. 6).
 DUMITRESCU, 111 (n. 9).
 DUSSAUD, 115 (n. 1), 132 (n. 3).
 DYER, 187 (n. 1).
 E.D., 21 (n. 1).
 EGINITIS, 74 (n. 2).
 ELDERKIN, 227 (n. 6).
 ELLET, 84 (n. 8).
 ENDT, 165 (n. 8 de la p. 164).
 EHRENBERG, 356 (n. 5 de la p. 355).
 ESCHER, 160 (n. 1).
 EVANS, 107.
 FARNELL, 140 (n. 8), 154 (n. 5), 173 (n. 3), 174 (et n. 2, 4, 6), 175 (n. 1), 177 (n. 4), 178 (n. 3, 6 et 10), 179 (n. 4), 192 (n. 2), 198 (n. 6), 202 (n. 4), 203 (n. 3, 7), 219 (n. 5), 261 (n. 6).
 FAUVEL, 46 (n. 8), 64 (n. 4), 263 (n. 2), 265 (n. 3).
 FICK, 14 (n. 1), 65 (n. 1), 321 (n. 4).
 FIEDLER, 228 (et n. 5), 300 (n. 7), 302 (n. 3), 309 (n. 2).
 FIMMEN, 59 (n. 2), 97 (n. 5 et 6), 99 (n. 6), 102 (n. 9), 105 (n. 11), 108 (n. 10), 112 (n. 6), 135 (n. 5 de la p. 134).
 FISCHER (Th.), 14 (n. 2), 15 (n. 2), 18 (n. 5), 83 (n. 4), 86 (n. 2).
 FLACELIÈRE, 336 (n. 5).
 FORBIGER, 58 (et n. 6), 59 (n. 6), 61, 299 (n. 2).
 FORSDYKE, 95 (n. 4), 97 (n. 2, 3), 98 (n. 4), 99 (n. 2), 100 (n. 5), 101 (et n. 3), 102 (n. 3), 103 (n. 3, 6) 104 (n. 1), 106 (et n. 8), 107 (et n. 1, 3), 109 (n. 7), 111 (n. 5), 113 (et n. 3, 7, 11, 13), 114 (et n. 1), 115 (n. 4), 122 (n. 3).
 FOUCART (P.), 144 (n. 6), 155 (n. 2), 358 (n. 4); — et WESCHER, 320 (n. 8).
 FOUGÈRES (G.), 44 (n. 6), 113 (et n. 1), 314 (n. 4 et 6), 316 (n. 3), 317 (n. 3), 318 (n. 1), 343 (n. 2); — et HULOT, 197 (n. 6).
 FRACCARO, 84 (n. 8).
 FRANKFORT, 100 (n. 5), 103 (n. 4), 113 (et n. 12).
 FRAZER, 20 (n. 3), 139 (n. 1), 174 (et n. 7, 9), 175 (n. 1, 5), 215 (et n. 1, 2, 4, 5), 223 (n. 2), 226 (n. 4), 243 (et n. 1, 3), 258 (n. 2).
 FURTWAENGLER, 104, 213 (n. 4).
 GABRICI, 197 (et n. 5).
 GARDINER (Norman), 120 (n. 5), 187 (n. 1, 2).
 GARDNER, 111.
 GARSTANG, 103 (n. 1).
 GELL, 34 (n. 5).
 GEORGIADIS, 2 (n. 1), 283 (n. 7).
 GERKAN (Arnim von), 44 (n. 7).
 GERNET, 216 (n. 2), 219 (n. 4).
 GEYER, 69 (n. 1).
 GIANNOPOULOS, 135 (n. 3), 265 (n. 3), 290 (et n. 7), 300 (n. 3), 308 (n. 3), 309 (n. 1, 2), 310 (et n. 3), 311 (n. 3, 8), 336 (n. 1).
 GLOTZ, 4 (n. 1), 87 (n. 6), 96 (n. 7), 120 (n. 4), 132 (n. 2), 143 (n. 6), 144 (n. 1), 167 (n. 5), 175 (et n. 2, 3, 4), 241 (et n. 10), 349 (n. 1).
 GOLDMAN (Miss), 121 (et n. 3).
 GOT, 85 (n. 4).
Grèce actuelle (La), 77 (n. 5).
 GRENIER (A.), 6 (n. 3), 23 (n. 3), 45 (n. 4).
 GRUNDMANN, 98 (n. 6).
 GRUNDY, 44 (et n. 1), 45, 46 (n. 8), 63, 74, 181 (et n. 2), 182 (et n. 3), 238 (n. 1), 241 (n. 8), 255 (n. 5), 261 (n. 6), 263 (n. 1).
 GRUPPE, 220 (n. 8, 9), 223 (n. 2), 227 (n. 5), 305, (n. 5).
 GUARDUCCI (Mlle), 357 (n. 3).
 GUIRAUD (P.), 5 (n. 4), 87 (n. 6), 172 (n. 1).
 HALLIDAY, 59 (et n. 3), 144 (n. 6), 151 (n. 1), 152 (n. 5), 153 (n. 1), 154 (n. 3), 174 (n. 5).
 HAMMOND, 145 (et n. 1, 3, 4, 5), 146 (et n. 1), 147 (et n. 2), 148 (et n. 1, 3).
 HANELL, 173 (n. 3), 176 (n. 3), 196 (n. 1, 6, 9), 197 (n. 3, 5), 198 (n. 5).
 HANSEN (Miss), 21 (et n. 6), 23, 95 (n. 3), 96 (n. 2 et 5), 97 (n. 2, 4), 98 (n. 6), 99 (n. 3), 101 (et n. 6, 7), 102 (n. 2, 12), 103 (n. 2, 5, 6), 104 (n. 1, 3, 4), 105 (n. 2, 11) 106 (et

- n. 5), 107 (n. 5), 112 (n. 2), 120 (n. 1, 2, 3), 122, 123, 133 (et n. 8), 135 (n. 5 de la p. 134), 135 (n. 3).
- HARLAND, 198 (n. 1), 200 (n. 1, 3), 201 (n. 5), 203 (n. 6).
- HARRISON (Miss J.), 220 (n. 3), 221 (n. 2).
- HASLUCK, 145 (n. 3).
- HATZFELD (J.), 291 (n. 3).
- HAUVETTE (A.), 50 (n. 5), 238 (n. 1), 239 (n. 3).
- HEAD, 141 (n. 1, 2), 153 (n. 4), 167, 179 (n. 2), 180 (n. 8), 194 (n. 3), 214 (n. 6), 275 (n. 3), 312 (n. 4).
- HEHN, 282 (n. 3).
- HENDESS, 242 (n. 4).
- HERBILON, 199 (n. 9 et 10), 218 (n. 2, 4, 5, 7).
- HEREDIA, 5 (n. 1), 263 (épigraphe).
- HERRMANN (A.), 133 (n. 3).
- HERRMANN (L.), 205 (n. 2).
- HEURTLEY, 96 (n. 3), 106 (et n. 7), 108 (n. 9), 111 (et n. 6, 7, 8), 115 (n. 3), 124 (n. 2), 193 (n. 3).
- HEUZEY, V (et n. 1), VI (et n. 2), 6, (et n. 5), 34 (n. 5), 62 (et n. 3), 148 (n. 5), 157 (n. 2), 299 (n. 4), 301 (n. 2), 316 (n. 1), 331 (n. 3).
- HILLER VON GAERTRINGEN, 251 (n. 3), 283 (n. 6), 336 (n. 3), 362 (n. 3).
- HIRSCHFELD, 150 (et n. 1), 152 (n. 4), 336 (n. 1).
- HOEFER, 202 (n. 1).
- HOEG, 145 (n. 3).
- HOHMANN (W.), 8 (n. 1), 355 (n. 5).
- HOLLAND, 15 (n. 1), 34 (n. 5), 257 (n. 2), 295 (n. 5).
- HOMOLLE, 185 (n. 3), 186 (n. 2).
- HOPKINS (Miss), 95 (n. 2), 98 (n. 6).
- HOW (et WELLS), 42 (n. 1), 182 (n. 3), 196 (n. 11), 241 (n. 6), 242 (n. 5).
- HUGO (Victor), 235 (épigraphe).
- HULOT, voir FOUGÈRES.
- HUMBERT (Jean), 148 (n. 9).
- IBROVAC (M.), 5 (n. 1).
- Instructions Nautiques*, 67 (et n. 2, 6, 7), 68, 83 (n. 4).
- IOCHMUS (Gal), 20 (n. 3).
- JACOBY, 69 (n. 11), 133 (n. 4), 148 (n. 9), 150 (n. 5), 162 (n. 2), 170 (n. 6).
- JAMOT, 224 (n. 7), 241 (n. 2), 336 (n. 1).
- Voir aussi DESCHAMPS.
- JANNORAY, 154 (n. 1).
- JARDÉ, 1 (épigraphe), 5 (n. 4), 6 (et n. 1 et 6), 49 (n. 4); (et LAURENT), 283 (n. 6), 286 (n. 4).
- JÉRÔME (Le P.), 101 (et n. 8).
- JESSEN, 178 (et n. 1).
- JONES, 84 (n. 8).
- JUDEICH, 45 (et n. 3), 185 (n. 2).
- JULIAN, 23 (n. 3).
- KAPRALOS, 21 (et n. 5), 337 (n. 4).
- KARDAMATIS, 56 (n. 4), 57 (n. 3, 4 et 5), 58 (n. 3), 84 (n. 8).
- KAHRSTEDT, 345 (n. 1), 349 (n. 5).
- KASTRIOTIS, 338 (n. 1).
- KENT, 277 (n. 4, 6, 7).
- KÉPHALA, 79 (n. 3).
- KÉRAMOPOULOS, 241 (n. 2).
- KERN, 95 (n. 6), 138 (n. 4), 139 (n. 6), 142 (n. 2), 173 (n. 3), 176 (n. 1), 178 (n. 6, 7, 8), 179 (n. 4, 8), 192 (et n. 2, 3), 193, 194 (et n. 6), 198 (n. 2), 216 (n. 6), 219 (n. 3), 332 (n. 4), 336 (n. 1).
- KIEPERT, 261 (n. 6).
- KISSLING, 150 (n. 5).
- KIND, 84 (n. 8).
- KIP, 8 (n. 2), 59, 149 (n. 3), 150 (et n. 2), 167 (n. 5), 229 (n. 4), 276 (et n. 1, 3), 303 (n. 4), 335 (n. 2), 336 (n. 1), 345 (n. 5), 348 (n. 2), 349 (n. 5), 352 (et n. 1, 2), 355 (n. 4), 359 (n. 7).
- KIRCHHOFF (A.), voir FISCHER (Th.), 14 (n. 2).
- KLAFFENBACH, 27 (n. 8), 356 (n. 5 de la p. 355).
- KLINZ, 203 (n. 6 de la p. 202), 225 (n. 7).
- KLOTZ, 251 (n. 6).
- KOLIAS, 254 (n. 5 et 6), 260 (n. 3, 5), 261 (n. 1, 2).
- KONTOS, 87 (n. 7).
- KOUROUNOTIS, 195 (n. 9), 240 (n. 1).
- KRETSCHMER, 179 (n. 5).
- KRIEGK, 348 (n. 7).
- KROLL, 76 (n. 2).
- KROMAYER, 182 (n. 3), 254 (n. 4), 255 (et n. 3, 4, 6), 256 (n. 1, 5), 259 (et n. 2, 3), 346 (et n. 3, 4).
- KTÉNAS, 14 (n. 4).
- KÜHN, 275 (n. 6).
- KUX, 79 (n. 1).
- LATTE, 176 (n. 4).
- LATYCHEFF, 290 (et n. 3, 4), 292 (n. 6 de la p. 291).
- LAUNAY (L. de), 2 (n. 2).
- LAURENT (J.), 150 (n. 5). Voir aussi JARDÉ.
- LEAF, 126 (n. 3), 127 (n. 1, 4), 129 (et n. 5), 130, 131 (et n. 5, 7), 132.
- LEAKE, 21 (et n. 3), 22, 33 (n. 2), 34 (n. 1, 5), 58 (et n. 5), 65 (n. 1), 248 (n. 6), 256 (n. 1, 7), 257 (et n. 4), 264 (et n. 2), 265 (n. 3), 268 (n. 3), 291 (n. 5), 295 (n. 3 et 5), 306 (n. 3), 308

- (n. 1, 4), 309 (n. 2), 310 (n. 2, 4), 311 (n. 5), 331 (et n. 4), 346 (et n. 2).
 LECONTE DE LISLE, 226 (et n. 2).
 LEGERLOTZ, 14 (n. 1).
 LEGRAND (Ph.-E.), 45 (n. 5), 163 (n. 1), 187 (n. 4), 242 (n. 1).
 LEHMANN, 93 (n. 2).
 LEHMANN-HARTLEBEN, 150 (n. 6).
 LEMERLE, 134 (n. 2), 139 (n. 8), 154 (n. 1), 183 (n. 3), 204 (n. 5), 241 (n. 6).
 LENORMANT, 176 (n. 1).
 LENSCHAU, 103 (n. 6), 106 (et n. 6), 115 (et n. 5), 119 (n. 1), 145 (n. 5), 238 (n. 3), 243 (n. 4).
 LERAT, 102 (n. 13), 134 (n. 2), 154 (n. 1), 155 (n. 4).
 LEROUX, 120 (et n. 4, 5).
 LIDDELL-SCOTT-JONES, 180 (n. 2, 3, 4) 199 (et n. 5, 7).
 LITTRÉ, 262.
 LOLLING, 65 (n. 1), 167 (n. 5), 254 (et n. 6), 261 (n. 6), 268 (n. 2), 283 (n. 7), 308 (n. 1), 338 (et n. 5).
 LOWE, 64 (n. 4), 263 (n. 2), 265 (n. 3).
 LUCAS, 34 (n. 5), 50 (n. 2), 66 (n. 1), 263 (et n. 2), 264 (n. 4), 265 (n. 3), 266 (n. 3), 268 (n. 2), 270 (n. 2), 293 (n. 1).
 LURIA, 243 (n. 4).
 MAAS, 176 (n. 1).
 MAC IVER (David Randall), 197 (n. 9 et 10).
 MACAN, 182 (n. 3), 187 (n. 2 et 4), 256 (n. 1), 275 (n. 6).
 MACRIDY, 312 (n. 2).
 MADVIG, 138 (n. 2), 252 (n. 4).
 MAILLON, 155 (n. 5).
 MANNHARDT, 219 (n. 3).
 MARÇAIS (G.), voir DIEHL (Ch).
 MARCONI, 197 (n. 10).
 MARTONNE (Emm. de), 55 (n. 1), 69 (n. 8), 74 (n. 3).
 MASQUERAY (P.), 19 (n. 2), 202, 210 (n. 1), 228 (n. 2).
 MAULL, 81 (n. 3).
 MAZON (P.), 199 (n. 1).
 MÉAUTIS, 139 (n. 2).
 MEILLET, 2 (n. 1).
 MÉLY (F. de), 61.
 MEYER (Ed.), 131 (n. 6), 152 (n. 4), 159 (et n. 4), 349 (n. 2), 351 (n. 3), 352 (n. 1), 353 (n. 2, 5), 355 (n. 7 de la p. 354), 355 (n. 5).
 MICHEL, 176 (n. 4), 262 (n. 4).
 MILTNER, 143 (n. 6), 145 (n. 5), 241, (et n. 11), 242.
 MINNS, 216 (n. 3).
 MITSOPOULOS, 73 (n. 3).
 MOMMSEN, 340 (n. 2), 341 (n. 2).
 MONCEAUX (P.), VI, 187 (n. 2), 291 (n. 1), 336 (n. 1).
 MONTELIUS, 98 (n. 7), 120 (n. 1).
 MONTESSU DE BALLORE (F. de), 73 (n. 3), 74 (n. 1).
 MORGAN (J. de), 150 (n. 6).
 MÜLDER, 131 (n. 6).
 MÜLLER (C.), p. 68 (n. 1).
 MÜLLER (Kurt), 105.
 MUNRO, 42 (n. 3), 237 (n. 2).
 MYLONAS, 122 (n. 2).
 NÉGRIS, 14 (n. 4).
 NEUMANN-PARTSCH, 18 (n. 1 et 5), 20 (n. 5), 23 (n. 1), 34 (n. 5), 38 (n. 1), 41 (n. 5), 46 (n. 3 et 5), 47 (n. 1), 49 (n. 2), 62 (et n. 2), 65 (n. 1), 66 (n. 5), 69 (n. 11), 70, (n. 3), 74 (n. 3), 76 (n. 6), 77 (et n. 3), 84 (n. 1), 174 (n. 3), 264 (et n. 4).
 NIEBUHR, 167 (n. 5).
 NIESE, 125 (n. 3), 126 (n. 3), 127 (et n. 6), 128 (n. 2), 129 (n. 3), 132 (n. 1), 148 (n. 5), 260 (et n. 2, 3, 7).
 NILSSON, 123 (et n. 1, 3), 136 (n. 6), 137 (n. 4), 141 (et n. 3, 5), 142 (n. 5), 176 (n. 6), 177 (n. 2), 178 (n. 6 et 7), 200 (n. 2, 4, 5), 206 (n. 2), 207 (n. 1), 215 (n. 5), 216 (n. 4, 5, 6), 217 (n. 3, 4), 218 (n. 2), 219 (n. 3, 4), 220 (n. 10), 224 (n. 6), 225 (et n. 4), 226 (n. 1 et 4).
 NOACK, 200 (n. 1 et 7), 201 (n. 4), 278 (n. 8 de la p. 277).
Notice sur la Grèce centrale, 76 (n. 6), 84 (n. 7), 90 (n. 3).
 OBERHUMMER, 146 (n. 2), 356 (n. 5 de la p. 355).
 OBST, 182 (n. 2).
 OELMANN, 122 (n. 1).
 OICONOMOS (G.), 332 (n. 4).
 OLDFATHER, 65 (n. 1), 69 (n. 7), 70 (et n. 6), 129 (et n. 4).
 OMONT, 265 (n. 3).
 OPITZ, 291 (n. 6).
 ORLANDOS, 185 (n. 1), 206, 207 (n. 1), 283 (n. 5).
 ORSI, 147 (n. 8), 148, 191 (n. 1), 197 (et n. 7, 11).
 PANITZ, 242 (n. 5).
 PAPAVASSILIOU, 228, 229 (n. 1).
 PAPPADAKIS, 206, 207 (n. 1), 208 (n. 2), 211 (n. 4), 273 (et n. 1), 299 (n. 2), 323 (n. 4).
 PARDE (M.), 53 (n. 1).
 PARETI, 197 (n. 4, 6).
 PARKE, 353 (n. 1).

- PARMENTIER, 156 (n. 6).
 PASQUALI, 74 (n. 2).
 PATRONI, 225 (n. 3).
 PAYNE, 212 (n. 3).
 PERDRIZET, 171 (n. 5), 194 (n. 5), 227 (n. 5), 242 (n. 2).
 PERROT, 24 (n. 1), 84 (et n. 5).
 PFEIFFER, 11 (n. 3), 162 (n. 3).
 PFISTER (Fr.), 195 (n. 3), 196 (n. 7, 8), 198 (n. 3), 199 (n. 8), 204 (n. 2, 7).
 PHILIPPSON, VI, 2 (n. 2), 4 (n. 1), 7 (n. 2, 4), 9, 11 (et n. 1), 12 (et n. 2, 3, 4, 5), 13 (et n. 2, 3), 14 (et n. 2, 3), 18 (et n. 3), 21 (n. 1), 25 (n. 6), 26 (n. 4), 29 (et n. 4, 5, 6), 30 (n. 1), 31 (n. 1, 2, 6), 32 (et n. 1, 3), 33 (n. 2), 34 (n. 4 et 5), 35 (n. 5), 37 (n. 6), 38 (n. 4), 39 (n. 1), 40 (n. 2, 3 et 4), 52 (n. 4), 66 (n. 2), 67 (n. 8), 69 (et n. 1, 2), 73 (n. 3), 81 (n. 2), 82 (n. 3), 88 (n. 1), 160 (et n. 1), 206 (n. 6), 264 (n. 4), 270 (n. 3), 287 (n. 1), 295 (et n. 4), 297 (n. 1), 300 (n. 5), 319, 324 (n. 3 et 4), 331 (n. 4), 334 (n. 2).
 PHYTALIS, 241 (n. 1).
 PICARD (Ch.), VII, 22 (et n. 2), 56 (n. 3), 102 (n. 13), 120 (n. 5), 124 (n. 3), 132 (n. 3), 151 (n. 3), 172 (n. 2, 3), 176 (n. 1), 180 (n. 5, 9), 183 (n. 3). 192 (et n. 3, 4), 193 (et n. 7), 197 (n. 2, 5), 199 (n. 7), 202 (n. 2, 6), 204 (n. 1), 212 (n. 3), 214, 216 (n. 5), 217 (n. 5), 218 (n. 1), 219 (n. 4), 220 (et n. 1, 2, 5), 221 (n. 1, 4), 224 (n. 6), 225 (et n. 6), 226 (n. 7 de la p. 225), 226 (n. 4), 227 (n. 5), 234 (n. 1), 244 (n. 4), 264 (n. 1), 271 (et n. 4 de la p. 270), 271 (n. 4), 272 (n. 3), 312 (n. 2), 334 (n. 9); voir aussi COURBY.
 PITTAKIS, 251 (n. 3).
 PLASSART, 179 (n. 4), 262 (n. 4), 290 (n. 6), 292 (n. 2), 320 (n. 5 et 8), 326 (n. 3), 336 (n. 5).
 POCOCKE, 34 (n. 5), 264 (n. 4).
 POLITIS, 84 (n. 3).
 POMTOW, 150 (n. 1).
 POTTIER, 171 (n. 4, 5), 182 (n. 5).
 POUQUEVILLE, 2 (n. 1), 13 (et n. 4), 16 (n. 5), 51 (et n. 3), 53 (n. 2, 3, 4), 145 (n. 3), 309 (n. 2), 319 (n. 3).
 PRELLER et ROBERT, 180 (n. 9), 194 (n. 7).
 PUESCHEL, 59 (n. 4 et 5), 60 (n. 2).
 QUINN, 323 (n. 5 de la p. 322), 329 (n. 6).
 RADET (G.), VI (n. 3), 132 (n. 3), 141 (et n. 4), 181 (n. 1), 359 (n. 7).
 RATZEL, 25 (n. 2).
 RAYET et THOMAS, 51 (n. 2), 52 (n. 6), 66 (n. 4), 76 (n. 6).
 REINACH (A. J.), 213 (n. 5).
 REINACH (S.), 312 (n. 2).
 REINACH (Th.), 130 (n. 8), 141 (n. 1 et 2).
 REINHARDT, 69 (n. 11).
 REISCH, 176 (n. 1).
 RENAN, 205 (n. 2).
 RENAUDIN, 158 (n. 2).
 RENZ (C.), 11 (n. 3), 14 (n. 4).
 REPLAT, 150 (n. 3).
 REY (L.), 93 (n. 1), 96 (n. 3), 101 (n. 2, 6, 7), 106 (n. 4), 109 (et n. 6, 7, 8), 110 (et n. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10), 111 (et n. 1).
 REYMOND (A.), 225 (n. 5).
 RIDDER (A. de), 200 (n. 8).
 ROBERT (Carl), 127 (n. 1), 142 (n. 5), 152 (n. 5), 153 (n. 3), 155 (n. 1), 156 (n. 2 et 6), 159 (n. 3), 161 (n. 3 et 5), 172 (n. 1), 205 (n. 4), 206 (n. 2, 6), 208 (n. 2), 221 (n. 4), 222 (n. 1), 223 (n. 2 et 3), 224 (n. 5), 227 (n. 1, 5), 270 (n. 2).
 ROBERT (Fernand), 178 (n. 4).
 ROBERTSON, 277 (n. 8).
 ROCHAS D'AIGLUN, 270 (n. 1, 2), 279 (n. 2, 3), 285 (n. 4), 289 (n. 2), 293 (n. 2), 294 (n. 5), 298 (et n. 4), 301 (n. 2), 314 (n. 7), 318 (n. 3 et 4).
 ROEMER, 139 (n. 4).
 ROGERS, 179 (n. 2), 312 (n. 4).
 ROHDE, 132 (n. 1), 225 (n. 5).
 ROSCHER, 162 (n. 4).
 ROSS (L.), 14 (n. 1), 19 (n. 3, 4), 23 (n. 1), 34 (n. 5), 50 (n. 1), 83 (n. 4), 264 (et n. 3), 266 (n. 1), 283 (n. 4), 293 (n. 1), 295 (n. 3), 308 (n. 1), 309 (n. 2), 311 (n. 5).
 ROSS (R.), 84 (n. 8).
 ROUSSEL (P.), 47 (n. 7), 176 (n. 1).
 RUBENSOHN, 178 (n. 3).
 SAGLIO, 176 (n. 1).
 SANCTIS (G. de), 238 (n. 3).
 SCHAFFER, 356 (n. 5 de la p. 355).
 SCHELL, 361 (n. 3).
 SCHELLENBERG, 78 (n. 2, 3, 4), 79 (et n. 2), 80 (et n. 2, 3, 4), 85 (n. 2), 265 (n. 1).
 SCHLEIF, 210 (n. 4), 211 (n. 2).
 SCHLUMBERGER, 2 (n. 1).
 SCHMID, 126 (n. 5), 127 (n. 1), 132 (n. 1).
 SCHMID-STÄHLIN, 133 (n. 2), 162 (n. 1), 201 (n. 6).
 SCHMIDT, 101 (n. 1).
 SCHNEIDEWIN, 210 (n. 1).
 SCHÖBER, 38 (n. 5), 70 (n. 5), 194 (n. 8),

- 217 (n. 3, 4), 305 (n. 5), 352 (n. 1), 356 (n. 5 de la p. 355).
- SCHULZE, 146 (n. 2), 152 (n. 4).
- SCHWAHN, 154 (n. 4), 361 (n. 3).
- SCHWEITZER, 122 (n. 4), 142 (n. 6).
- SÉCHAN, 230 (n. 2).
- SEMPLE (Miss), 6 (n. 7), 18 (n. 1), 70 (n. 3).
- SEURE, 101 (et n. 9).
- SEVERYNS (A.), 125 (n. 3), 126 (n. 1, 2, 6), 127 (et n. 2), 130 (n. 7), 136 (n. 7), 137 (n. 3), 138 (n. 1, 2), 139 (n. 4), 141 (n. 5), 142 (n. 7, 8), 143 (n. 3), 155, 156 (et n. 1, 3, 4), 161 (n. 3), 167 (n. 1), 201 (n. 2), 203 (n. 2, 4), 206 (n. 1, 2), 228 (n. 3), 229 (et n. 5, 6), 230 (n. 1).
- SEYRIG, 139 (n. 6), 216 (n. 1).
- SHEWAN, 137 (n. 2).
- SION, 2 (n. 1), 4 (n. 1), 10 (et n. 4), 15 (et n. 1), 17 (et n. 1), 34 (n. 5), 46 (n. 2), 76 (n. 6), 86 (n. 2), 116 (n. 6), 264 (et n. 6).
- SITTIG, 179 (et n. 5), 192 (n. 2).
- SKEAT, 124 (n. 2), 135 (n. 5 de la p. 134), 136 (n. 1), 159 (n. 5), 162 (n. 1), 164 (n. 4), 165 (et n. 8 de la p. 164), 166, 193 (n. 3).
- SOLARI, 167 (n. 5), 169 (n. 4).
- SOLDERS, 176 (n. 1 et 6).
- SOMMER (L.), 138 (et n. 6), 139 (n. 1, 3).
- SORLIN-DORIGNY, 296 (n. 5).
- SOTIRIADIS, 8 (n. 1 et 2), 20 (et n. 3), 25 (et n. 2, 3, 7), 26 (et n. 1, 2, 3, 6), 27 (et n. 2, 3, 6, 8, 9), 102 (et n. 2, 3, 4, 8, 9), 112 (et n. 5), 122 (n. 3).
- SOUDILLE, 44 (n. 5).
- STÄHLIN (Fr.), VI, 2 (n. 1), 5 (n. 4), 8 (n. 1 et 2), 9 (n. 1, 2), 10 (et n. 1), 11 (n. 3), 14 (n. 1), 26 (n. 7), 27 (et n. 1), 31 (n. 2), 34 (n. 5), 36 (et n. 4), 37 (n. 5), 41 (n. 2), 44 (n. 2), 47 (n. 2), 50 (n. 6), 51 (n. 1 et 4), 52 (n. 2, 4, 5), 59 (et n. 1, 2), 63 (n. 3), 65 (n. 1, 5), 66 (n. 3), 68 (n. 1), 70 (n. 3), 75 (n. 8), 76 (n. 6), 77 (et n. 2), 87 (n. 1), 90 (n. 1), 96 (n. 4), 100 (n. 5), 102 (n. 1), 116 (n. 5), 117 (n. 2, 3, 4), 118 (n. 1), 126 (n. 4), 127 (n. 4), 129 (n. 3), 135 (n. 5 de la p. 134), 135 (et n. 3, 4, 6), 140 (n. 2), 142 (et n. 1, 2, 5), 148 (n. 5), 154 (n. 2), 160 (n. 3), 164 (n. 5, 6), 169 (et n. 7, 8), 170 (n. 3, 7), 171 (n. 2), 177 (n. 4), 181 (n. 4), 182 (n. 2, 3), 188 (n. 1), 191 (et n. 2, 5), 192 (n. 2), 193 (n. 3, 5), 194 (n. 1), 199 (n. 4), 204 (n. 3), 207 (n. 2), 210 (n. 3), 219 (n. 5), 226 (n. 5), 227 (n. 1, 2, 3), 229 (et n. 4), 236 (n. 2), 237 (n. 2), 239 (n. 5), 240 (n. 1), 244 (et n. 1), 254 (et n. 4), 255 (et n. 1), 256 (n. 7), 260 (n. 3), 261 (n. 1), 262 (et n. 2, 4), 266 (et n. 2, 4), 267 (et n. 1, 2, 4), 268 (n. 1, 2), 269 (n. 1, 4), 270 (n. 2, 3), 272 (n. 4), 273 (et n. 2 et 3), 274 (n. 3), 275 (n. 4), 278 (n. 8 de la p. 277), 278 (n. 2, 3), 279 (n. 4), 281 (et n. 3), 282 (n. 4 de la p. 281 et n. 4), 283 (n. 2, 6, 7), 284 (n. 7), 285 (n. 3), 286 (n. 1 et 5), 287 (n. 4, 6, 8), 288 (n. 4, 5), 289 (et n. 1, 5), 291 (n. 1), 292 (n. 2), 293 (n. 3), 294 (et n. 1, 2, 4), 295 (et n. 4, 5), 296 (et n. 2, 4), 297 (et n. 2, 4), 298 (n. 1), 300 (n. 5 et 6), 302 (et n. 4), 303 (n. 5), 304 (et n. 2), 305 (et n. 3, 4), 306 (et n. 5, 6, 7), 308 (n. 3), 311 (et n. 1), 312 (et n. 3), 313 (n. 2, 4), 315 (n. 1, 3, 5), 316 (n. 2, 3), 317 (n. 2, 3, 4), 318 (n. 1), 320 (n. 5), 321 (n. 2), 322 (n. 1, 2, 4, 5), 323 (n. 4), 324 (n. 1), 325 (et n. 1, 2, 3, 4), 326 (n. 3), 329 (et n. 2, 3, 6), 331 (et n. 5), 332 (et n. 7, 9 et 10), 333 (et n. 2, 5), 334 (et n. 5, 6), 335 (et n. 2), 336 (et n. 2), 338 (et n. 6), 340 (n. 1), 341 (n. 1), 342 (et n. 2, 3, 4, 5), 346 (et n. 5), 348 (n. 6), 349 (n. 5), 354 (n. 4), 356 (n. 5 de la p. 355).
- STAMATAKIS, 241 (n. 2).
- STANGE, 82 (et n. 2, 4), 83 (et n. 3).
- Statistique agricole*, 86 (n. 3).
- STEIN, 256 (n. 1).
- STENGEL, 139 (n. 6).
- STEPHAN, 111 (n. 9).
- STEPHANI, 15 (n. 1), 83 (n. 5), 247 (n. 2), 251 (n. 3), 265 (n. 4), 295 (n. 5), 311 (n. 2), 312 (et n. 1).
- STEPHANOS, 4 (n. 1), 21 (et n. 4).
- STERN, 354 (n. 7).
- STOLL, 199 (n. 11).
- STURTEVANT, 219 (n. 5).
- SUËSS (Ed.), 2 (n. 2), 3.
- SVORONOS, 240 (n. 1).
- SWOBODA, 321 (n. 5), 336 (n. 3); et BUSOLT, 345 (n. 1).
- TARN, 215 (n. 5), 361 (n. 3).
- THOMPSON (M.S.), 131 (n. 2); voir WACE.
- THOMPSON (H.), 214 (n. 2).
- THUMB-KIECKERS, 2 (n. 1).
- TOD, 179 (n. 5).
- TÖPFFER, 199 (n. 11).
- TOUTAIN, 25 (n. 2), 86 (n. 2), 265 (n. 3).
- TRIANDAPHYLIDIS, 85 (n. 4).
- TROPEA, 50 (n. 4).
- TROTТА-TREYDEN, 89 (et n. 4).
- TSOUNTAS, 97 (n. 2), 99 (n. 5), 100 (et n. 9, 11), 102 (n. 5), 113 (n. 2), 120 (n. 3).

- TÜMPPEL, 140 (n. 2), 348 (et n. 4, 6).
 URE, 224 (n. 6).
 VALLAUX, 6 (n. 4).
 VALLOIS (R.), 220 (n. 5), 224 (n. 1, 6 et 9), 225 (et n. 2).
 VIEDEBANDT, 44 (n. 5).
 VISCHER, 34 (n. 5).
 VOLLGRAFF, 108 (n. 2), 112 (n. 7).
 VORTSELA, 12 (et n. 1), 18 (n. 4), 26 (n. 7), 30 (n. 1), 31 (n. 1, 2), 34 (n. 1, 5), 35 (n. 7), 36 (n. 2), 51 (n. 4), 52 (et n. 2, 4, 7), 58 (et n. 8), 67 (et n. 5), 76 (et n. 6), 87 (n. 6), 139 (et n. 7, 9), 240 (n. 1), 270 (n. 2), 274 (n. 3), 282 (n. 4), 283 (n. 7), 293 (n. 1), 295 (n. 3), 299 (n. 3), 300 (n. 3), 312 (n. 2), 315 (n. 3), 319, 320 (n. 1, 7), 321 (n. 1), 323 (n. 5 de la p. 322), 323 (n. 4), 334 (n. 2), 352 (n. 1), 355 (n. 3).
 WACE, 95 (n. 3), 110 ; et THOMPSON (M.S.), VII, 95 (et n. 1, 4), 96 (et n. 3, 6, 7), 97 (n. 1, 2, 4), 98 (et n. 1, 2, 3, 4, 5, 6), 99 (n. 1, 2, 3, 4), 100 (n. 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 10), 101 (n. 5), 102 (n. 3, 4, 5, 6, 7, 10, 11, 13), 103 (n. 2, 3), 104 (et n. 1, 2, 3, 4, 5), 105 (et n. 1, 3, 5, 6), 106 (n. 4, 7), 107 (et n. 2, 3, 4, 5), 108 (n. 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11), 109 (n. 1, 2, 3, 4, 5, 8), 110 (n. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9), 111 (n. 2, 9), 112 (et n. 3), 113 (n. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10), 119 (et n. 3, 4), 120, (et n. 1, 2, 3), 121 (n. 1), 123 (n. 3), 145 (n. 3), 146, 147.
 WALCH, 111 (et n. 4).
 WALEK, 360 (n. 5).
 WASER, 154 (n. 4).
 WEBER, 164 (n. 4).
 WEIL, 275 (n. 6), 348 (n. 6), 354 (n. 4), 355 (et n. 2), 356 (n. 5 de la p. 355).
 WEIL (R.), 276 (n. 3), 336 (n. 3).
 WELLS, 243 (et n. 2) ; voir How.
 WESBERG, 44 (n. 5).
 WESCHER, 339 (n. 3) ; voir FOUCART.
 WESTLAKE, 22 (et n. 1), 29 (n. 1), 237 (n. 4), 238 (n. 1), 239 (n. 2), 354 (n. 4), 355 (n. 7 de la p. 354), 356 (n. 5 de la p. 355), 357 (n. 2, 9), 361 (n. 4).
 WIDE, 178 (et n. 2).
 WILAMOWITZ, 140 (n. 5), 152 (n. 4), 162 (n. 3), 166 (n. 1), 171 (n. 2), 305 (n. 3).
 WILHELM (Ad.), 178 (n. 5), 273 (n. 2), 299 (n. 4), 335 (n. 5), 338 (et n. 1, 8), 339 (et n. 1), 353 (n. 8).
 WILLRICH, 160 (n. 1).
 WINKELSTERN, 90 (n. 1).
 WISSER (W. de), 176 (n. 1 et 2).
 WOLTERS, 142 (n. 5), 171 (n. 5).
 WOODHOUSE, 6 (n. 8 et 9), 7 (n. 4), 8 (n. 1), 24 (n. 3), 25 (n. 3), 27 (n. 4, 8).
 WUNDERLICH (Mlle), 65 (n. 1).
 ZEISSIG, 90 (n. 1).
 ZIEBARTH, 229 (et n. 2).
 ZIEGLER, 177 (n. 1).
 ZIELINSKI, 140 (et n. 3).
 ZOGRAPHS, 85 (n. 5).
 ZOPOTOS, 85 (n. 4).

IV. — INDEX ALPHABÉTIQUE

- Abdère, 174-175.
 Abus (fl.), 150.
 Acarnanie, 62, 147, 214.
 ACASTE, 156.
 Achaïe, 9, 158, 286, 305.
 Achaïe-Phthiotide, 10, 276, 291 (voir aussi Phthiotide).
 Achéens, 60, 151, 152, 157, 257, 276.
 Achéens-Phthiotes, alliés des Perses, 237 ; rapports avec Agis, 276, 282, 292, 303, 352, 357.
 Achéloos (fl.), 8, 49, 59, 62, 146 ;— (torrent), 292, 298.
 ACHILLE, 125, 127, 128, 129, 137, 138, 139, 155, 156, 168, 180, 199, 304 ; —
 culte dans la vallée du Spercheios, 140-141 ; en Troade, 141, 142.
 M^r. ACILIUS, 28, 34, 42, 48 ; à l'Oeta, 20, 206 ; assiège Héracléia, 252-253 ; échoue devant Lamia, 269 ; sa marche dans la vallée du Spercheios, 280.
 Aedipso, 69, 338.
 Aeginion, 154, 342.
 Aegosthènes, 195, 196.
 Aetos (mont), 39.
 Aga (vill.), 26.
 AGÉSILAS, sa marche en 394, 36-37, 291-292, 346, 354.
 AGIS, 276, 277, 303, 351-352.
 Agorasia (monts), 10.

- Agoriani (vill.), 9.
 Agrapha (monts de l'), 16.
Agriente, 197.
 Aidin (Thessalie), céramique, 113.
 AIGIMIOS (roi des Doriens), 160, 161, 163, 166.
Aigoneia, 305, 344.
Aithakia, 151, 152.
Aithikai, 152.
Aithikes, 151, 152.
Ajax, 257.
 Alamanna (pont d'), 53, 54, 64, 65, 66, 75, 185, 296, 304.
 Albanie, 16.
 Alcmène, 205, 216, 219.
 Aleuades, 236, 237, 238, 358.
 ALEXANDRE LE GRAND, 359.
 ALEXANDRE DE PHÈRES, 356-357.
 Alexandria, 193.
 ALEXIPPOS, stratège, 338.
 Alifaka (plaine d'), 15.
Alkyonè, 305.
 Alogobrysi (monts), 7.
 Alogouvouni (mont), 26.
Alopè, 125, 126, 133, 367-368.
Alpenoi (*Alpenous*), 10, 44, 46, 76.
 Alpes, 20.
 Alpes dinariques, 3.
Amathus (Chypre), 179.
 Amorgos, 198.
 Amouri (site préhistorique voisin d'), 95.
 Amphicleia (vill.), 38.
Amphiction (sanctuaire d'), 188.
 Amphictionie d'Anthéla, 345; de Calaurie, 200-201; des Pyles, 201-202, 204, 362-363.
 Amphictionis (épithète de Déméter), 181, 198.
 Amphictions, 181.
 Amphilochie, 62, 157.
Amphilochos, 147.
Amphipolis (lion funéraire d'), 241.
 Amphissa (vill.), 56, 58, 61.
 Anatoli (vill.), 8.
 Andristéla (hameau), 286.
Angeia, 30, 226, 333; identification, 334-336.
Anopaia (chemin de l'), 46.
Anthana, 199.
Anthé, 199.
Anthédon, 195, 199, 201.
 Anthédon (nymphé), 199.
Anthéla, 76, 86, 190, 199, 201, 235, 251, 254; fouilles à —, 181-187; stoa, 183-185; stade, 185-187, 222; culte de Déméter à —, 192-204, 348.
Anthès, 199.
Anticyre, 64, 76, 158, 275, 344, 346, 348; emplacement proposé, 305-306.
 Antinitsa (monastère d'), 35, 283; — (mont), 9, 34; — (passe), 35, 284 — site antique et nom, 282-283.
 ANTIOCHUS, 46, 47, 48.
 ANTIPATER, 299, 360.
Antron, 126, 130, 192, 193.
 Aous (riv.), 153, 320.
 Apennins, 17.
 Aphrodite, 312.
 Apidanos (riv.), 59.
 Apollon, tue Eurytos, 142, 229; — et Néoptolème, 154-155; — et les Dryopes, 160, 163; son culte à Hypati, 173-178; — Hypataios, 177; — à Calaurie, 202; — Pagasaïos à Trézène, 203; — Parnopios, 219-220; Spondios à Thèbes, 211; — et les Énians, 173-178, 230; — à Sosthénis, 306.
Araoua, 151, 153.
Araouai, 154.
 Arcadie, 179, 202-203.
 Arcadiens, 161.
 Archanoremma, 31.
 Argiens, 353.
 Argolide, 60, 103, 105, 157, 173.
 Argonautes, 123.
Argos d'Amphilochie, 62; — d'Argolide, 62, 174; Heraïon d' —, 214; *Pelagicon*, 125, 126; céramique d' — 112, 113.
Arion, 202-203.
 Arménie, 150.
 Artémis, culte auprès d'Héracléia, 252, 253; — à Patras, 218.
Artémision, 75.
 Artotina (vill.), 26.
 Asie Mineure, 122, 202, 291; céramique d' —, 113, 115.
Asiné, 158, 165.
 Asklépios, 125, 178.
 Asopos (riv.), 6, 10, 18, 49, 58, 59, 63-66, 181, 195, 235, 244, 246, 247, 248, 250, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 260, 261, 262, 347, 359; passe de l' —, 38-43; station, 39, 64.
 Aspra Spitia (golfe d'), 200.
 Aspropotamos (fl.), 7, 8, 62.
 Assyriens, 171.
 Asvesti (vill.), 13, 31.
 Atalante (île), 71, 72.
 Atalanti (canal d'), 17, 83; — (vill.), (ou Atalante), 57, 200, 201.
 Athamanes, 149.
Atheia (ville), 199.
Atheias, 199.
 Athènes, à Hypati, 180, 312.

- ATHÉNADES, 306.
 Athènes, acropole, 214 ; à l'époque des guerres médiques, 238 ; température, 78 ; 244, 260, 350-359.
 Athéniens, 42, 75, 171, 349, 359.
 ATTALE (portique d'—, à Delphes), 155.
 Attique, 38, 71, 102, 195, 222, 347.
 Aulis, 195, 201.
 Avaritsa (anc. *Melitaea*), 34, 35, 135, 284.
 M. BAEBIUS, 252.
 Balkans (péninsule des), 2.
Bassae (Apollonion), 214.
 Béki (vill.), site antique, 279-280, 319 ; nom antique, 281-282.
 Béotie, 22, 37, 38, 48, 84, 91, 174, 179, 194, 195, 198, 199, 203-204, 220, 223, 230, 254, 263, 291, 349 ; céramique de —, 113, 121, 124, 135.
 Béotiens, 36, 217 ; alliés des Perses, 237 ; au début du IV^e siècle, 349-355 ; leur hégémonie, 356 et suiv.
Bomêis, 27.
 Bornages, 5 ; aux Pyles, 189 ; entre Lamia et Hypati, 281 ; entre Hypati et Erythrées, 338-339 ; entre Hypati et les Maliens, 339-342.
Bouleus (riv.), 36.
Boulis, 195.
 Brailès (plateau de), 19.
 Bralo (vill.), 39, 40, 64, 244.
 BRASIDAS, 277, 286, 351.
 BRENNUS, 27, 28, 46.
 bronze (statuettes de), 211-214.
 bûcher d'Héraclès, 89 ; voir Héraclès.
 Cabirion (Béotie), 223.
 Calaurie (amphictionie de), 198, 200-201, 202.
 Callium, 25, 26 ; son emplacement, 27.
 Carpénisiotiko (riv.), 24.
 Carpénision, 4, 11, 24, 25, 26, 29, 63, 148, 263.
 Cassiopée (ou *Cassopée*), 151, 152, 153.
 Cassopée (voir ci-dessus).
 Cassopéens, 154.
 Castri (vill.), 12.
 Céléai, 197.
 Céléos, 197.
 Centaures, 152.
 Céphise (attique), 138 ; (béotien), 38, 40, 165, 359 ; (phocidien), 201.
 céramique, de Lianocladi, 95-119 ; minyenne, 112-119.
 Cercopes, 227-228.
 CÉSAR, 154.
 Chalcidique (céramique de), 106, 116.
 Chalcis, 17, 67, 113, 201, 224, 242, 338, 367.
 Chamyné (voir Déméter), 224.
 Chéronée, 73, 174, 217, 359 ; *polyandron* de —, 241 ; céramique de —, 100, 102.
 chevelure (consécration de la), 138.
 Chiliadon (vill.), 286.
 Chlioméli (cap), 67.
 Chypre, 179.
Chyretiai, 336.
 Cilicie, 215, 216.
Cirra (voir *Crissa*), 151, 154, 156, 175.
 Cithéron (mont), 217.
 CLAUDIUS (App.), 20, 252.
 CLÉOMÉNÈS, 199.
 Combataès (vill.), 17, 53, 54, 55, 279, 341.
 COMBUTIS, 28.
 COMMODE, 208, 210.
 Copaïs (lac), 204, 224.
 Copreus, roi d'Haliarte, 203.
 Cora (pérbole de), 189.
 Corè (sanctuaire de), 197.
 Corax (mont), 20, 27.
 Corinthe (golfe de), 3, 195, 223.
 Corinthe, son rôle au IV^e siècle, 352 ; guerre de —, 353 ; ligue de —, 361 ; céramique de —, 113 ; 201.
 Corinthie, 121.
 Coronée, 217, 354.
 Costalexi (vill.), 17.
 Crannon, 36, 37, 291.
 CRATÉROS, 360.
 Créon, 174.
 Crète, 105, 106, 177, 193, 203, 214, 225.
 Creusis, 195.
Crissa, 173, 200 (voir *Cirra*).
 CRITOLAOS, 76.
 Cronos (pierre de), 176.
Ctiménai, 226, 333-336 (ou *Cymene*).
 Cyclades, 3.
 Cycnos, 203.
Cymene, 30 (voir *Ctiménai*).
Cynoscéphales, 357.
 Cyphaera, voir *Kypira*.
 Daidala, 216-217, 218, 219.
 Daïtsa, 278.
 Damasta (monastère de), 42.
 DAMOCHARÈS, 47.
 DAMOXÉNOS (archonte), 303.
 DAOCHOS (ex-voto à Delphes), 155.
 Daoukli (vill.), 34.
 Daphnos (riv.), 8, 27.
Daphnous, 70.
 déboisement, 88-90.
 Dédale, 224.
 DEINIAS, 188.
 Déjanire, et la lutte contre les Dryopes 162 ; — et la mort d'Héraclès, 205 ; — son tombeau, 253.

- Délion, 195.
 Délos, 44, 45.
 Delphes, 38, 61, 147, 157, 163, 178, 181, 187, 202, 221, 290, 303, 320, 349, 362; et Néoptolème, 155, 176; stade de —, 222.
 Delphino (vill.), 18, 40, 248.
 Démata (monts), 51.
 Déméter, 177, 223, 348; sanctuaire auprès des Pyles, 181, 188-192, 236; temple, 189-191; autel, 189; port, 181, 191; culte aux Pyles, 192-204; — Amphictionis, 181, 198; — Chamyné, 224; — Erynis, 203; — Euryodeia, 194; — Malophoros, 196, 197; — Opée, 198; — Thesmophoros, 195; temple à Mycalessos, 224; culte à Amorgos, 198; à Celeos, 197; à Eleusis, 195; à Mégare, 196, 197; à Phlious, 197; en Sicile, 197 (Sélinonte, 197; Mégara Hyblaea, 197; Agrigente, Enna, Syracuse, 197); rapports avec Poséidon, 202-203; associée à Héraclès, 224-225.
 Démétrias (vill.), 322.
 Démophon, 225.
 Dercynna (fontaine), 340.
 Déréli (vill.), 32, 33, 335.
 Derven Karya, voir Karya.
 Derven Phourka, voir Phourka.
 Dimini, céramique de —, 100, 103-104, 113, 120, 121.
 DIOGERTON, 357.
 Dion (archonte), 189, 190.
 Dioscures, à Lamia, 271.
 Divri, passe de —, 35-36; site antique de —, 284-286; nom antique de —, 292; vill., 15, 35, 89, 135, 284.
 Dolopes, 136, 146; alliés des Perses, 237; lutte contre Sparte, 351 et suiv.; pendant la guerre lamiaque, 360.
 Dolopie, 62, 335.
 Domoko, plaine de —, 4; massif de —, 14; vill., 32, 33, 35, 266, 278, 280, 283, 286; Skarmitsa —, 226.
 Doride, 159-161, 165 (ou Doris).
 Doriens, 166, 349.
 Doris, voir Doride.
 Doros, 160, 165.
 Dotion (plaine), 149, 151, 152, 156, 192, 193, 231.
 Drachani (vill.), 34.
 Drachmani, céramique de —, 102, 103.
 Drakospilaea, 347.
 Dranitsa, vill., (et Ano-Dranitsa), 13, 14, 329, 331, 334, 335; site antique, 331-332; tombeau mycénien, 134-135.
 Drymaea, sanctuaire de Déméter, 194; 304-305.
 Dryopes, leur expulsion, 159-164, 166, 205; 146, 158, 164, 165, 167, 169, 170, 173.
 Dryopide, 146, 159, 163, 165.
 Dyo-Vouna (vill.), 18, 40, 349; — Kato —, 259.
 Dyras (riv.), 63-66, 259, 306; dans la légende d'Héraclès, 206; voir Gorgopotamos.
 Dysaules, 197.
 Echinios, 9, 15, 16, 37, 67, 70, 73, 76, 83, 85, 86, 149, 294, 296, 367; site antique d' —, 299-303; au iv^e siècle, 352, 359.
 Égée (mer), 3, 24, 67.
 Egéide, 3.
 Egine, céramique d' —, 112; monnaie d' —, 214.
 Elaphébolia, 217.
 Elaphovouni (mont), 10, 19.
 Elassona (vill.), 37.
 Elatée, 359.
 Elefthérochôri (vill.), passe d' —, 28, 40, 41, 42, 347.
 Eleusis, sanctuaire de Déméter à —, 195, 196, 198, 227; *Ploutonion* d' —, 217-218.
 Elis, 224, 352.
 Énianes, 8, 42, 60, 61, 62, 87, 125, 126, 144, 145, 146, 360, 365, 369; leurs migrations, 148-158, 168, 169, 231; surnommés Paraouai, 151; leur pierre sacrée, 173-177, 178; alliés des Perses, 237; au iv^e siècle, 307; lutte contre Sparte, 351 et suiv.; la protection de leur pays, 312-342, 343-344.
 Enipeus (riv.), 16, 36, 37, 49, 60, 99, 135.
 Enna, 197.
 ÉPAMINONDAS, 355-357.
 ÉPHIALTE, 41, 87, 305, 347, 359.
 Épidaure, 177, 178; stade d' —, 187.
 Épire, 62, 115, 145, 147, 153, 156, 165.
 Érétrie (vill.), 37.
Ericinium, 342.
 Erineos, 283.
 Erinys, 203 (voir Déméter).
 Erycanii, 342.
 Erysichthon, 193.
 Erythrées des Thermopyles, 338.
 Étolie, 6, 8, 10, 48, 62, 145, 365; communications avec la vallée du Spercheios, 24-29.
 Étoliens, 7, 20, 30, 149, 253, 280, 333, 334.

- Eubée, 3, 4, 40, 67, 68, 69, 71, 83, 166, 185, 195, 200, 201, 205, 229, 285, 358.
 Euenos (riv.), 8.
Eumélos, 125.
 Euripe, 67, 241, 257.
 EURYPYLOS, 125, 127.
 Eurytanie, 24.
 Furlion (l'Actoride), 137, 138.
 EURYTOS (voir Eurytion), 142-143, 205, 229, 340.
 EURYTUS, voir Eurytos ; *monumentum Euryti*, 342.
 Eutrésis, 121.
- FLAMININUS, 154.
- Galates, voir Gaulois.
 Gardikaki (vill.), 39, 347.
 Gardiki (vill.), 38, 299.
 Gaugamèle, 362.
 Gaulois, 22, 25, 47, 75, 365 ; invasion des —, 27-28.
 Gê, 202 ; autel de — à Olympie, 210.
 Q. GELLIUS SENTIUS AUGURINUS, 142, 339.
 Gérakovouni (sommet de l'Othrys), 9, 15, 286.
 Ghiona (mont), 27, 285.
 Ghiousi (monts), 303.
 Giannitsou, passe de —, 31, 135, 319, 320, 337 ; signal de —, 8 ; vill., 29, 30 ; défense de la passe, 326-337.
 Gla (île de), 200.
 GLAUKOS, médecin (?), 178, 337.
Gomphoi, 24.
Gorgopotamos (riv.), 18, 64, 207, 306 ; voir Dyras.
 Goulina (monts), 7, 12, 17, 316.
Gouneus, 126, 127, 148.
 Goura (vill.), 36 ; — tombeau mycénien 135.
 Gourioulikos (riv.), 36.
 Grèce, Grecs, 17, 22, 42, 46, 49, 72, 75, 80, 131, 155 ; Grèce centrale, 48, 68, 73, 77, 88, 115, 203, 204 ; Grèce à l'époque des guerres médiques, 236-238 ; céramique de la Grèce centrale, 100.
 Grévèna (vill.), 147.
 Gridendri (mont), 42.
 Gynaiko-kastro, 260, 342.
 Gyroniens, 126.
- HADRIEN, 143, 281.
 Haghia-Marina (Béotie), céramique de —, 102.
 Haghia-Marina (Malide), 67, 185, 294.
 Haghia-Triada (près des Thermopyles), 67, 68.
 Haghia-Varvara (Est d'Echinos), 37.
 Haghios Georgios (vill.), 12, 52.
 Haghios Ilias (mont voisin de Divri), 15.
 Haghios Ilias (mont à l'Ouest de Rovoliari), 8.
 Haghios Ilias (mont, près d'Antinitisa), 9.
 Haliacmon (fl.), 51.
Haliarte, 174, 200, 203, 353.
 Halmyros, 15, 37, 38, 113, 116.
Halos, 125, 126, 128, 129, 192, 194.
 HANNIBAL, 20.
 Harpye, 203.
 hécatombe chez les Éniannes, 177.
 HÉGÉSIPPIDAS, 351.
 Hélénos (oracle d'—), 156, 157.
Hellas, 125, 126, 128.
 Hellènes, 125, 150, 157.
 Hellénika, 306 ; site antique, 315-316 ; 319 ; 322.
 Héra, 211, 219, 312.
Héracléia, passe d' —, 27, 48 ; ville d'—, sa position par rapport à la mer, 75 ; au port, 181, 191 ; aux Thermopyles, 251 ; emplacement, 251-254 ; fouilles à —, 244-250 ; aqueduc, 249 ; gymnase, 252 ; temple d'Artémis, 252 ; fondation, 234, 243, 253 ; domaine d' —, 258-259 ; son rôle stratégique, 254, 259-260 ; histoire, depuis sa fondation jusqu'à sa destruction, 349-355 ; événements de 1897, 236, 246, 249 ; 70, 71, 72, 88, 149, 168, 169, 201, 255, 256, 262, 263, 277, 286, 306, 307, 346, 365.
 Héraciéotes, 144.
 Héraclès, favorise l'installation des Maliens, 158-159 ; héros des Maliens, 166-167 ; prétendu héros dorien, 166 ; expulse les Dryopes, 159-164, 169 ; — et les Kylicranes, 170 ; culte d'— sur l'Oeta, 204-230 ; sa mort sur l'Oeta, 204-206 ; origines du mythe, 215-221 ; culte agraire, 220-221, 226 ; sacrifice à Héraclès sur l'Oeta, 225 ; bûcher sur l'Oeta, 20, 127, 205-207, 210-215 ; objets découverts au bûcher, 211-214 ; autel d'Héraclès sur l'Oeta, 140 ; autel d'Héraclès aux Thermopyles, 222 ; *sékos* aux Pyles, 189, 222 ; esclavage chez Omphale, 206 ; guerre contre Oechalie, 206, 228-230 ; — et les Cercopes, 227-228 ; tue Iphitos, 229-230 ; Héraclès destructeur d'animaux nuisibles, 219-220 ; — guérisseur, 224 ; — Hippodétès, 223 ; — Idéen, 210, 223, 224 ; — Melqart, 215 ; —

- protecteur de Trachis, 224-225 ; — Sandon, 215-6 ; ses jardins mystiques à Thasos, 221 ; à Trachis, 220 ; jeux en son honneur sur l'Oeta, 221 ; à Marathon, 222 ; ses sources aux Pyles, 225 ; statuettes d' — sur l'Oeta, 211-213, 218-219 ; de Mantinée, 212 ; d'Olympie, 212 ; de Pérachôra, 212 ; sanctuaires d' — en Béotie, 223-224 ; au Cabirion, 223 ; à Thèbes, 220, 223 ; à Thespies, 223-224 ; à Thisbé, 223 ; associé à Déméter, à Elis, 224 ; à Mégalo polis, 224 ; à Mycalessos, 224, aux Pyles, 224-225.
- HÉRIPPIDAS, 253, 353.
- Hermès, à Hypati, 180.
- Hermioneis*, 158.
- Hespérides, 220.
- Hestiaiotis, 160, 333.
- Hieres, voir Maliens.
- HIPOLOCHOS, 338.
- Homilai*, 260-262.
- Homilos*, voir ci-dessus.
- Hyampolis*, 217, 345.
- Hydarne, 42, 241.
- Hyettos*, 224.
- Hyllos, 205, 220.
- Hypataios*, épithète d'Apollon, 177-178, d'Asklépios, 178 ; voir Hypatéen.
- Hypatéen*, épithète de Zeus, 179.
- Hypati (vill.), 11, 17, 19, 20, 26, 53, 62, 63, 83, 85, 90, 96, 168, 229, 279, 280, 281, 307, 319, 320, 322, 343, 365, 369 ; sources thermale, 69, 338, 341 ; centre religieux, 172, 173-180 ; calendrier, 177 ; site antique, 308-312 ; — et Erythrées, 338-339.
- Hypatos (mont en Béotie), 179.
- hyperboréens (présents), 172.
- HYPEROCHOS, roi des Inachiens, 151, 173, 177.
- Illyriens, 171.
- Imir-bey (vill.), 56, 57, 295, 297, 298.
- Impsios*, épithète de Poséidon, 203.
- Inachiens, 60, 151, 152, 157, 173.
- Inachos (riv.), 58, 146 ; différent de la Vistritza, 58-63, 157 ; riv. en Argolide, 157 ; en Amphiloachie, 157.
- Iolaos, 221.
- Iolcos, 116-119, 123, 137, 143, 201.
- Iole, 205.
- Iphitos*, fils d'Eurytos, 142, 229.
- Isis, 217.
- ISMÉNIAS, 353.
- Italie, 17.
- Janina, 147.
- Jasion, 176, 225.
- Jason*, 137.
- JASON de Phères, 167, 354-355.
- JUSTINIEN, 48.
- Kaïtsa (vill.), 13, 21, 33, 332 ; site antique, 332 ; nom antique, 336-337.
- Kaki Skala, 200.
- Kalabaka (vill.), 147.
- Kallidromos (mont), 18, 81.
- Kalokairon (mont), 29.
- Kalyvia (vill.), 38.
- Kamména Vourla (sources thermale), 69.
- Kapsi (vill.), 12, 52.
- Kapsiotikos (riv.), 52.
- Kar, 196.
- Karia, 196.
- Karditsa (vill.), 333.
- Karya (Derven, vill.), 9 ; passe de —, 33.
- Kastania (vill.), 27, 309.
- Kastriotissa (vill.), 27.
- Kastro Oraïas, 10, 260.
- Kastrorachi, site antique, 25, 30, 53, 313-315, 319 ; nom antique, 321.
- Katachloros (mont), 9, 14.
- Kénaïos*, épithète de Zeus, 205.
- Kerkineus*, 36.
- Kerkyon*, 227.
- Kéyx*, roi de Trachis, 162.
- Kirrha*, 61 ; voir Cirrha.
- Klytzos (mont), 51.
- Koile* (la), 284.
- Koineon, 70.
- Kokalia (monts), 7, 25-26.
- Kokkinovrachos (mont), 19.
- Kombotadès, voir Combotadès.
- Kolakéia*, 305, 361.
- Komma (vill.), 55, 56, 64, 75, 304, 306.
- Korakou, 120.
- Koumani (mont), 7.
- Kournovo (vill.), 9 ; passe de —, 32-33.
- Kourtia (vallée), 32.
- Koutséki (hameau), 66, 86, 191, 251.
- Koutsovalaques, 145.
- Kouvelos (vill.), 4, 40, 255, 260, 261.
- Kranorema (mont), 9.
- Krausindon* (torrent), 117.
- Krokion pedion*, 194.
- Kydonia (site antique), 326-329 ; nom antique, 334, 335, 337.
- Kylieranes*, 170-172.
- Kynosképhalai* (les), 282.
- Kypaira* (ou Cyphaera), 336-337.
- Kyphos*, 148, 149.
- Kytinion, 359.
- LABOTAS, 352.
- Lacédémone, voir Sparte.

- Lacédémoniens, voir Spartiates.
 Lacmos (mont), 62.
 Laconie, 199.
 Lamia (ville), 4, 5, 6, 9, 10, 14, 16, 20, 23, 24, 33, 35, 36, 38, 40, 55, 56, 57, 67, 70, 75, 86, 89, 90, 135, 146, 158, 227, 229, 244, 252, 296, 304; fondation de Lamia, 234, 238, 274-278; description de —, 264-273; acropole, 269; faubourgs, 273; remparts, 266-269; nécropoles, 272; climat, 77-84; valeur stratégique, 263-264, 266, 271; son port, 295-299; sa situation d'après Strabon, 277; sa protection à l'Ouest, 278-282; au Nord et au Nord-Est, 282-292; — et les cités du golfe Lamiaque, 292-307; — et les Maliens, 166; contestation avec Hypati, 339-341; — au *iv*^e siècle, 352 et suiv.; siège de —, 360.
 Lamis, 227.
 Laogoras, roi des Dryopes, 161.
 Laphria, 218.
 Laphystios (mont en Béotie), 179.
 lapidation chez les Éniannes, 174-175.
 Lapithéion, 164.
 Lapithes, 149, 151, 152, 161, 162, 163, 169.
 Larissa, 36, 37, 70, 291, 356; climat de —, 78-82; Larisséens, 149.
 Larissa Crémasté, 140, 368.
 Larymna, 201.
 Laspi (vill.), 7.
 Latyia, 369.
 Leftokarya (riv.), 65.
 Leivadorrachis (riv.), 38.
 LÉONIDAS, 41, 42, 45, 181; sa mort, 239, 241-243, 259; monument de —, 190, 239, 241; fouilles à ce monument, 240.
 Léonidas, personnage légendaire, 199.
 LÉOSTHÉNÈS, 299, 359.
 LÉOTYCHIDAS, 349.
 Létô (pierre de), 176.
 Leucade, céramique de —, 105.
 Leuctres, 354.
 Lévidia, 217.
 Lianocladis (vill.), 32, 133, 244, 260, 343; site préhistorique voisin de —, 95-124; céramique, 96-119; architecture, 119-122.
 Liascovo (passe de), 17, 26-28, 312.
 Liaskovo, 147.
 Lichades (îles), 70, 286.
 Lichadès (cap), 40.
 Lichas, 205.
 Lidhoriki (vill.), 27, 61.
 Likymnios, 221.
 Limogardi (vill.), 15, 286; passe de —, 36-37; site antique, 286-290; nom antique, 290.
 Lipouchi (mont), 8, 9, 29.
 Litosylo (vill.), 29-30.
 Livadia (mont), 29.
 Livadia (vill. en Béotie), 200; voir Lévidia.
 Locres (opontienne), 71.
 Locride, 9, 10, 27, 29, 38, 72, 129, 194, 257, 349.
 Locriens, 149, 168; alliés des Perses, 237; lutte contre Sparte, 350.
 Loire (fl.), 245.
 Longitsi (vill.), 9.
 Loutra-Smokovou, voir Smokovo, bains.
 Lycée (mont en Arcadie), 179.
 Lycomnimata (mont), 7, 9.
 LYCOPHRON de Phères, 358.
 Lydie, 170, 171.
 Macédoine, 3, 94, 145, 147, 160; céramique de —, 101, 106, 109-112.
 Macédoniens, 22.
 Machalas, 38.
 Macra Comé, 30, 320, 326, 333; site antique, 321.
 Macri (vill.), 31.
 Magnésie, 127.
 Magnètes, 125, 126, 357; alliés des Perses, 237.
 Makrolivadi (mont), 33.
 malaria, 84.
 MALCITAS, 357.
 Maliaque (golfe), 9, 15, 34, 40, 59, 83, 124, 125, 129, 192, 200, 252, 264, 271, 346, 367; aspect général, 67-76; sanctuaire de Déméter, 181-192; cités au Sud du golfe, 303-307.
 Malide, 8, 9, 49, 158, 159, 194, 264, 276; aspect général et défense, 263-307. Voir Maliens.
 Maliens, 7, 144, 145, 254, 259, 292, 303, 305, 337; leur arrivée dans la vallée du Spercheios, 158-167, 231; leur habitat au *v*^e siècle, 166-169, 173, 346-349; divisés en Paraliens, Hieres, Trachiniens, 346-349; alliés des Perses, 237; discussion avec Hypati, 339-342; histoire de 426 à 371, 349-355; lors de la guerre lamiaque, 360; rôle amoindri au *iv*^e siècle, 361; rôle dans l'amphictionie, 363, amoindri après l'occupation étolienne, 365.
 Malis (nymphé), 166.
 Mandritsa (vill.), 259.
 Mantasia (vill.), 286.
 Mantinée, 44, 322, 357; statuette d'Héraclès provenant (?) de —, 212.

- Marathon*, jeux en l'honneur d'Héraclès, 222.
marécages du golfe Maliaque, 56-58.
Q. MARIUS LUCRETIVS, 368.
Marmaronyphi (mont), 337.
Maronée (Thrace), 156.
marque, 171.
Matakia (monts), 10.
Mavrika (mont), 15.
Mavrilliotis (riv.), 52.
Mavrillon (monts de), 11, 337; (vill.), 52, 90, 139.
Mavrolithari (vill.), 19, 20, 61.
Mavromandila (vill.), 57.
Mavromandili (mont), 35, 271.
Mavronéri (source), 51, 58.
Mavronéria, voir Mélas.
MEDEIOS de Larissa, 362.
médiques (guerres), combat aux Thermopyles, 236 et suiv., 349.
MÉDON, 127.
Mégali Vryssi (marais de), 57, 185, 299.
Mégapolis, 224.
Megara Hyblaea, 197.
Mégare, sanctuaire de Déméter, 195-196; 197, 198, 201, 227, 228.
Mégaride, 176.
Megdova (riv.), 62.
MEGISTIAS, 242.
Mélampygos, 239.
Mélas (riv.), 59, 63-66, 224, 244, 252, 255, 257 (dit Mavronéria).
Melitaëa (auj. Avaritsa), 35, 36, 135, 277, 282, 284, 286, 360, 362.
MÉNÉLAS, 155.
Ménesthios, 137.
Ménoikeus (fils de Créon), 174.
Messène, 44.
Messénie, 229.
METELLUS, 76.
Methonè, 127.
Metropolis, 333.
Metzovo, 145, 147.
Mexatès (ou Mexiatès) (vill.), 17, 58, 90, 279, 309, 340, 341.
Mezil-Magoula, céramique de —, 99.
MIDAS, 216.
Milet, 44.
Milia (mont), 8.
Milorachi, 313.
Minyens, 123-124, 136, 141, 200, 201.
Mnésimaché, 138.
Mochlouca (passe de), 13, 31-32, 88.
Molos (vill.), 46.
Molosses, 152.
Molosside (ou Molossie), 151, 153, 154, 156.
Molossie, voir ci-dessus.
Mornos (riv.), 8, 61.
Moschochôri (vill.), 56, 57, 64, 86, 185, 244, 259.
Moussonitsa (vill.), 27.
Moustapha-bey (vill.), 39, 40, 54, 57, 64, 66, 244, 249, 254.
Moustapha-Vryssi (mont), 31.
Mycalossos, 224.
Mycènes, 312.
Mycéniens, 94, 125, 135.
Myli (vill.), 37.
Myrmidons, 125, 155, 199.
MYRONIDÈS, 349.
Narthakion, 16, 290-292, 302, 354; mont —, 290, 362.
Naryx, 353.
Naupacte, 27, 73, 253.
Némée, 353.
Neochori (vill.), 27.
Néokhorion (vill.), 36.
Néoptolème, 154, 156, 157; à Delphes, 155 (téménos de —), 176-177.
Neptune (sanctuaire de), 281-282, 340.
Nessos, 205, 221.
Névropolis (plateau de), 10.
Nibarus (fl.), 150.
NICÉPHORE URANUS, 56.
Nikaia, 359.
Nisaia, 196.
Oechalie (ou *Oichalie*), 142, 170, 205, 206, 228-230.
Oeta, 3, 4, 10, 16-20, 21, 22, 27, 28, 42, 51, 55, 77, 81, 83, 88, 89, 94, 127, 129, 140, 149, 160, 161, 165, 168, 169, 170, 205, 259, 277, 278, 286, 306, 308, 328, 337; le peuplement, 167, 167-172, 347; centre religieux, 172, 179; bûcher d'Héraclès, 207-208; stoa d'Héraclès, 208-209; Philoctèteion, 209-210.
Oétéens, 8, 144, 145, 231, 259, 260, 304, 346; origine des —, 167-172; jeux en l'honneur d'Héraclès, 221; — et Agis, 276; — pendant la domination de Sparte, 349-354; pendant la guerre sacrée, 358; soumis à Philippe, 359; lors de la guerre lamiaque, 359-360, 365.
Ogygia, 203.
Oichalie, voir *Oechalie*.
Oinoclos, roi des Éniennes, 173; sa lapidation, 173, 175, 177.
Olizoniens, 126.
Olympe (mont), 160, 161, 285.
Olympie, stade, 187; autel de Zeus, 210; autel de Gê, 210; autel d'Héra, 211; statuettes d'Héraclès, 212; bronzes d' —, 214.

- Omphale, 205, 206, 215, 226-227.
 Omphalos delphique, 176.
 ONOMARCHOS, 358.
Ophiones, 7.
 Orchomène, 174, 200, 201, 217, 224 ;
 céramique d' —, 102, 104, 105, 107,
 111, 122, 123.
Oreibatès, épithète de Zeus, 179.
 ORESTORIUS, 28.
 organisation de la vallée au iv^e siècle,
 362.
Orobiai, 71, 72.
Orombatas, épithète de Zeus, 179.
 Oropos, 195.
 Ossa (mont), 3, 149, 160, 192, 285.
 ORTHON, roi de Grèce, 270.
 Othrys (mont), 3, 4, 8, 9, 11, 17, 21, 22,
 35, 40, 49, 55, 77, 81, 86, 88, 89,
 94, 104, 130, 151, 157, 201, 238, 263,
 271, 280, 282, 343, 350 ; — occi-
 dental, 12-13, 51 ; oriental, 16.
Ouitie (ou *Outi*), 150.
 Oxiata (mont), 9.
 Oxya (mont), 7, 12, 17 ; origine du
 nom, 87, 88, 282.

Pagasaïos, épithète d'Apollon, 203.
 Pagasétique (golfe), 50, 67, 123.
 Palaio-Asvesti (vill.), 335.
Palaïocastro (ruine antique), 322-324.
 Palaïocastro (vill.), 29, 322.
 Palaio-Giannitsou (vill.), 30, 31, 326,
 334.
 Palaïokaïtza (vill.), 337.
 Palaïolimogardi, 292.
 Palaïovracha (vill.), 315.
 Palamas (vill.), 34.
 Paliocastro (mont), 12.
 Pambotis (lac), 154, 156.
 Pan, 180.
 Papa (vill.), 13, 21, 329, 334 ; site
 antique, 329, 336.
 Papagourna (ruiss.), 313.
 Papitsa (riv.) 326, 328, 329, 330, 334,
 337.
Paraliens, voir Maliens.
Paraouai, surnom des Éniens, 151,
 153.
 Parnasse (mont), 3, 159, 170, 285, 303.
 Paros, 177.
Patras, 73, 199, 218.
Patrocle, 139.
 Pavliani (vill.), 10, 28, 207, 222.
Pélasgicon, voir Argos.
 PÉLÉE, 125 ; son royaume, 126, 129-130,
 131, 136 ; ses origines, 136-137,
 139, 149 ; sa sépulture, 142-143, 156,
 177 ; tumulus de —, 341.
 Pélion (mont), 3, 152, 179.
 PÉLOPIDAS, 356-357.
 Péloponnèse, 100, 102, 105, 158, 159,
 160, 165, 253 ; guerre du —, 253,
 263, 349.
 Péloponnésiens, 72.
 Pénée (fl.), 49, 51, 60, 154.
Pénesles, 231.
 Pentamylis (riv.), 13, 14, 280.
 Péparéthos (île), 71.
 Pérachôra, statuette d'Héraclès de
 —, 212.
Pereia, 286.
 PÉRICLÈS, 349.
 Perrhèbes, 62, 125, 148, 149 ; alliés
 des Perses, 237.
 PERSÉE, 35.
 Perséphone, 197.
 Perses, 22, 41, 42, 43, 46, 87, 169, 181 ;
 à l'époque des guerres médiques,
 237-243, 347.
 Petsiotikos (riv.), 52.
Pétraios, épithète de Poséidon, 204.
Phalara, 70, 76 ; site de —, 295-299.
Pharsale, 16, 36, 37, 134, 135, 136,
 291, 353.
 PHAYLLOS, 358.
 PHÉMIOS, roi des Éniens, 151, 173, 177.
 Phères, 37, 214.
 Phidaris (riv.), 8.
 Philia (vill.), 290.
 PHILIPPE II, 47, 48, 303, 361 ; dans
 la vallée du Spercheios, 358-369.
 PHILIPPE V, 154, 320, 335.
 Philoctète, 125, 126, 127 ; — et Héra-
 clès, 205-206 ; sanctuaire sur
 l'Oeta, 209-210.
Phlious, 197.
 Phocide, 10, 22, 29, 194, 195, 217,
 257, 349, 354 ; céramique de —,
 112, 113, 159.
 Phocidiens, 42, 43 ; mur des —, 46,
 236, 241 ; leurs incursions aux
 Pyles, 188 ; amende, 188 ; lutte
 contre les Thessaliens, 235-236,
 353, 358.
 Phoinix (riv.), 43, 59, 63-65, 181-182,
 190.
 PHOINIX, roi, 128.
Pholcos, 137.
Phoronas, 196.
 Phourka (Derven) (vill.), 4, 9, 14, 15,
 23, 34, 35, 266, 275, 283, 286 ;
 passe de —, 33-35, 88, 151, 263, 280,
 282.
 Phourna (vill.), 52, 325.
 Phrantzi (vill.), 19, 54, 58, 66, 306, 339.
 Phtéri (vill.), 306, 315, 319.
Phthie (*Phthia*), 125, 126, 128, 137,
 156 ; — et Zeus, 180.
 Phthiotide, 128, 160, 192.
 PHYLAS, roi des Dryopes, 163.

- Picrovouni (mont), 7.
 pierre sacrée des Éniannes, 173-177.
 Pinde (mont), 3, 4, 24, 62, 85, 88, 95, 130, 145.
 Pirée (le), 32, 45, 241.
 Pirgos (de Thessalie), 113.
 Pirithous, 152.
 Pisistrate, 198.
 Pistratides, 236.
 Pitsiota (vill.), 8, 29, 52, 325.
 Platanikos (vill.), 48.
Platéas, 196, 216; reste fidèle aux Grecs, 237.
Platystomo (vill.), 31, 69, 338.
Podarkès, 127.
polyandron des Thermopyles, 240-241; de Chéronée, 241; de Thèbes, 241; de Thespies, 241.
Polydora, 137.
Polynice, 174.
Polypoités, 152.
 port près des Thermopyles, 181, 191.
 Portès (monts de), 10; passe de —, 24, 147.
 Portiko Remma (riv.), 12.
 Poséidon, 198, 199, 200, 202; — et Déméter, 202-203; — Impsios, 203; — Petraios, 204; — Taureios, 204.
 Potamia (Eubée), site prétendu d'Oechalie, 229.
 Pournaraki (col de), 40, 43.
Pras, 37, 291.
 Prinias, 225.
 procession de Tempé à Delphes, 178.
 Profitis Ilias (acropole près de Lamia), 32.
Proherna, 342.
 Prokovniko (col de), 40, 347.
Protésilas, 125, 126, 129.
 Psilocotroni (mont), 328.
 Ptéléon, 16, 126.
 Pylaea, 181.
 Pyles (voir aussi Thermopyles), 188, 194, 201, 202, 204, 348; travaux exécutés de 328 à 322, 188-189; sources consacrées à Héraclès, 224.
Pyrasos, 129, 192, 193.
 Pyrgos (Béotie), céramique de —, 102.
 Pyrgos (sommet de l'Oeta), 18.
 PYRRHUS, 27.
 Pythie, 174.
 Pytho, 202, 230.
 Rachès (vill.), 37, 367.
 Rachi (col de), 24-26, 51, 148; (crête de), 11; (monts), 7.
 Rachi Tymphristou, 7, 52, 81.
 Rachmani, céramique de —, 99, 113, 120.
 Rentina (vill.), 9, 12, 13, 29, 52, 324, 329, 333, 334, 336; site antique, 30, 324-326.
 Rentiniotikos (riv.), 334.
 Rhodope (mont), 3.
 Rigoziano (vill.), 27, 309.
 Rini (céramique de), 113.
 Romains, 46.
 Roustianitis (riv.), 7, 26, 52, 308, 315.
 Rouzi (mont), 31.
 Rovoliari (vill.), 8, 324, 325; passe de —, 29-30.
 sacrifices au Spercheios, 139.
 SAMUEL, 56.
 Sandon, surnom d'Héraclès en Cilicie, 215, 216.
 Sardanapale, 215.
 Sarmates, 171.
 Saromata (mont), 9, 10, 18, 39.
 Saronique (golfe), 195.
Scarphée, 70, 73, 194.
Scotoussa, 36, 37, 291.
Sélinonte, 197, 228.
 TI.SEMPRONIUS GRACCHUS, 35.
 TI.SEMPRONIUS LONGUS, 252.
 Sépias (cap), 238.
 Sesclo (céramique de), 99, 112, 113.
 Sicile, 197.
Side, 204, 281-282, 340.
 Skarmitsa, voir Domoko.
 Skatios (riv.), 65.
 Skiathos (île), 3.
 Skliphoméli (ravin de), 244, 248, 249.
 Skopelos (île), 3.
 Skorlia (vill.), 29-30.
 SKYTHÈS, 37.
 Slanan Mylos, 52.
 Smokovo (mont de), 13, 51; — (vill.), 135, 329, 330, 337; — (site antique), 329-331, 336; — (bains de), 330.
 SOSANDROS, 369.
Sosthenis, 306-307.
 Sparte, 36, 49, 242, 254, 262, 263; son intervention dans la vallée du Spercheios, 349-354.
 Spartia (vill.), 37.
 Spartiates, 169, 253, 258, 349.
 Spercheias (vill.), voir Aga; site antique de —, 320, 333.
 Spercheios (fl.), source, 7, 51-52; description du cours, 49-66; cours supérieur, 58-63; cours inférieur, 63-65; embouchure, 65-66, 185; affluents, 58-65; divinisé, 137; culte du fleuve, 138, 139, 177; 4, 8, 16, 18, 22, 24, 43, 67, 76, 90, 158, 159, 179, 201, 265, 275, 277, 286, 305, 306, 308, 313, 319, 324, 339-341, 346-348.

- Spercheios (vallée du), aspect général, 4 ; ses limites et la difficulté de les fixer, 5 et suiv. ; méthode proposée, 6 ; caractère géologique, 10 et suiv. ; passes la reliant aux régions voisines, 21-49 ; climat et conditions de vie, 77-90 ; peuplement, 94 ; l'habitat à l'époque préhistorique, 95-124 ; l'époque mycénienne, 133-136, 147 ; le royaume de Pélée, 136 ; la prétendue immigration par l'Ouest, 147 ; l'installation des Éniens, 149-156, 173 ; l'expulsion des Dryopes et l'arrivée des Maliens, 158-167 ; la descente oétéenne, 167-172 ; les courants religieux, 172-230, 230-231 ; la défense de la haute vallée, 312 et suiv. ; de la basse vallée, 235 et suiv. ; Lamia y domine, 263 et suiv. ; les débuts historiques, 235 et suiv. ; la domination thessalienne, 345 et suiv. ; les passages des expéditions militaires de 320 à 279, 365 et suiv. ; la domination étolienne, 365 et suiv. ; la topographie plus que tout explique le caractère de la vallée, 365-366.
- Sphinx, plaque découverte à l'Oeta, 214 ; ailleurs, 214.
- Spondios*, épithète d'Apollon à Thèbes, 211.
- Sporades, 3.
- stade d'Anthéla, 185-187.
- stade, valeur du, 62, 296.
- Stavropighi (monastère de), 333.
- Stiris (Phocide), 200.
- stoa d'Anthéla, 183-185.
- Strongyli (mont), 52.
- Stylida (ou Styli), 15, 67, 76, 86, 185, 271, 367 ; site antique de —, 293-299.
- Styrphaka (vill.), 32.
- Surpi, céramique de, 113.
- synédriou* (aux Pyles), 189.
- Syracusains, 171.
- Syracuse, 197.
- Syrie, 147.
- Syriens, 171.
- Tamaïourgia (mont), 7.
- Tanagra*, 217.
- Taratza (faubourg de Lamia), 33, 273.
- Tarse, 215.
- tatouage, 171.
- Taureios*, épithète de Poséidon, 204.
- Taurus (mont), 150.
- Tchatma (vill.), 286.
- Tchernoviti, 37.
- Tégée (bronzes de), 214.
- Télamon, 137.
- Témon* (Éniens), 151, 154, 177.
- Tempé, 37, 178 ; à l'époque des guerres médicales, 237.
- Ténare, 202.
- Thaumakié*, 127.
- Thaumakoi*, 127, 272, 280.
- Thébains (Béotie), alliés des Perses, 237 ; leur hégémonie sur la vallée du Spercheios, 356-359 ; ennemis de Philippe II, 303.
- Thèbes (Béotie), mort de Menoikeus, 174 ; sanctuaire de Déméter, 195, 198, 200, 201 ; sanctuaire d'Héraclès, 220, 223, 224 ; bûcher d'Apollon Spondios, 211 ; polyandriou, 241.
- Thèbes (Phthiotide), céramique de, 113 ; monnaie de, 194.
- Théiodamas, sa querelle avec Héraclès, 162-163.
- Thelpoussa, 203 ; voir aussi Tilphuse.
- Thémis, 202.
- thermal (établissement aux Pyles), 189 ; sources thermales, 69, 337-338 ; consacrées à Héraclès, 225.
- Thermopyles (voir aussi Pyles), fouilles aux —, 182-187 ; topographie de la passe, 43-48, 182 ; sources chaudes, 69, 338 ; centre religieux, 173, 181-204, 222-223 ; autel d'Héraclès, 222-223 ; importance stratégique de la passe, 235-239 ; polyandriou (monument de Léonidas), 240-241 ; erreur d'orientation d'Hérodote, 256 ; Sparte aux —, 350-355 ; Thèbes aux —, 357 ; Philippe aux —, 359 ; Léosthènes aux —, 360 ; 5, 9, 19, 25, 36, 40, 49, 56, 57, 67, 68, 70, 72, 75, 81, 86, 136, 200, 234, 251, 254, 259, 262, 263, 295, 296, 303.
- Thésée, 227.
- Thespies, 217, 223, 224 ; reste fidèle aux Grecs, 237 ; polyandriou, 241.
- Thesprotie, 220.
- Thessalie, Thessaliens, 2, 3, 10, 14, 21, 22, 35, 36, 37, 46, 49, 56, 83, 88, 91, 94, 97, 99, 115, 121, 123, 125, 127, 128, 131, 133, 140, 141, 142, 144, 145, 147, 150, 152, 155, 156, 157, 160, 179, 193, 194, 200, 201, 203, 218, 229, 254, 258, 263, 271, 291, 303, 320, 343, 344 ; à l'époque des guerres médicales, 235-238 ; domination sur la vallée du Spercheios, 345 ; lutte contre Sparte, 350 et suiv. ; lutte contre Thèbes, 356-357 ; alliance avec Thèbes, 357-358.
- Thessaliotis, 135, 160.
- Thisbé*, 195, 223.
- Thrace, 103, 156, 171, 277.

- Trachinie*, 168, 259, 347; prétendu emplacement de —, 229-230.
Trachiniens, 259, 349; voir aussi Maliens.
Trachiniennes (roches), 158.
Trachis, 40, 41, 42, 71, 125, 126, 129, 133, 136, 137, 162, 167, 168, 169, 221, 261, 306, 346; sa fondation légendaire, 170-171, 205; habitée par les Maliens, 347; jardins d'Héraclès, 220; Héraclès à —, 224-225; son emplacement, 243, 254, 258.
Thrapsimi (monts de), 9.
Thronion (vill.), 46, 70, 201.
Tilphuse (source en Béotie), 203; voir Thelpoussa.
Tipha, 223.
Tirynthe, 104, 105, 312.
TISIPHONOS, 357.
Tithorée, 217.
TOLMAIOS, 369.
Tragolakka (mont), 35.
tremblements de terre, 68-74.
Trézène, 199, 202, 203, 213.
Tricca (aujourd'hui Triccala), voir ci-dessous.
Triccala (vill.), 78-80, 147, 154, 229.
Tripolis (Arcadie), 80.
Tripotamos, voir Vélas.
Troade, 141.
Troie, céramique de —, 114-115; guerre de —, 126, 131-2, 137, 156.
Tsangli (vill.), 36; céramique de —, 99, 110, 112, 113, 120.
Tsani (céramique de), 99, 100, 112, 113.
Tsani (moulin de), 46, 240.
Tsicléri (monts), 10.
Tsopanlatès (vill.), 32, 278, 323, 340; site antique, 33, 278-279; nom antique, 281-282.
Tsouka (mont), 7.
Tsouka (vill.), 29.
Tymphrestos (mont), 6, 7, 13, 51, 83, 115, 140, 147, 165, 303, 324, 337.
Tyndarides, 137.
L. VALERIUS, 252.
Vardatès (vill.), 57, 306, 307; torrent de —, 58.
Vardoussia (mont), 303.
Varybopi (vill.), 12, 13, 23, 29, 31, 53, 263, 313, 333; site antique, 316-319; nom antique, 321, 322, 326.
végétation dans la vallée, 85-90.
Vélas (riv.), 9, 37.
Vélouchi (mont), 4, 11, 12, 24, 285.
Véloukhovo (vill.), 27.
Vistritza (riv.), 7, 17, 26, 53, 309; identifiée à tort avec l'*Inachos*, 58-63, 157.
Vitoli (vill.), 12, 29, 30, 51, 52, 90, 315.
Vlaques, 145, 146, 147, 187.
Volo, 67, 68, 117; climat comparé à celui de *Lamia*, 78-83; golfe de —, 86.
Voulgara (monts), 52.
Vrachori (lac de), 24.
Vrynéna (vill.), 37.
XÉNARÈS, 351.
XÉNOCLÈS, 37.
Xérias, près de *Lamia*, 35, 274; affluent du *Mélas*, 64; voir *Roustianitis*.
Xérovouni (mont), 10; — près de *Smokovo*, 13; — près de *Dranitsa*, 14.
XERXÈS, 35, 43, 63, 76, 158, 259, 305; aux *Thermopyles*, 236-243; et *Lamia*, 275-277.
Xynias (lac), 8, 9, 14, 31, 32, 326, 334, 335, 337; — (vill.), 280.
Yéropapa (mont), 19.
Zacharachi Vryssi (source), 12, 52.
Zastani (mont), 19.
Zeitoun (*Lamia*), 68, 265.
Zérélia, céramique de —, 97, 99, 100, 112, 113, 116.
Zeus, à l'*Oeta*, 19; à *Hypati*, 176, 179-180; — *Kénaïos*, 205; — *Orombatas*, 179; — *Oreibatès*, 179; — de la *Phthie*, 180; culte à *Halos*, 194; — et *Héraclès*, 206; autel à *Olympie*, 210; en *Acarnanie*, 214; en *Epire*, 214; au *Cithéron*, 219.

Vu : le 17 novembre 1936,
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.



1. Le col de Rachî Tymphrestou
(à l'horizon, le Vélouchi).



2. L'Oeta, vu de Lamia (colline d'Hosios Loukas).



1. L'Oeta (vue prise non loin du sommet).



2. L'Othrys (vue prise dans la région de Kydonia).



1. Les Thermopyles (vue prise de l'Est).

A gauche, au premier plan, l'étang d'eau salée; au-delà, la colline du *Polyandriou*; au fond, l'établissement thermal moderne; à droite, route de Lamia à Molo; au fond, l'Oeta.
(*Revue Archéol.*, 1934, II, p. 21).



2. Les Thermopyles : passage Est (vu de l'Ouest).

Au fond, à g., l'Eubée, à dr., Alpénoi.



1. Le Spercheios, au pont d'Alamanna (vue prise vers l'Est).

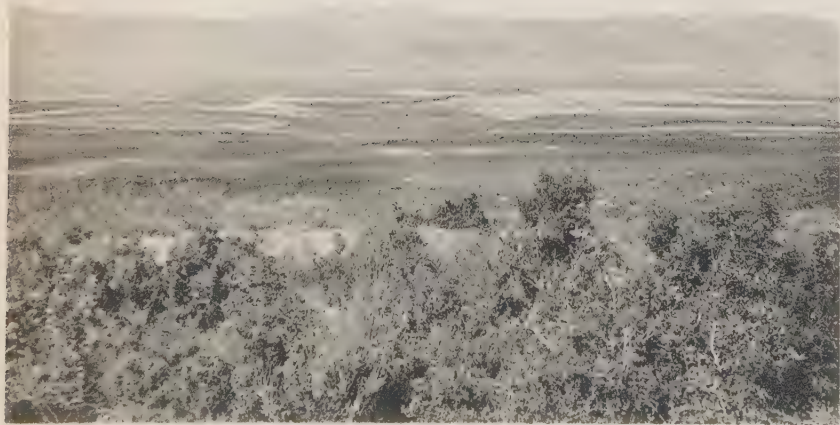


2. Le Spercheios, à Haghios Georgios (vue prise vers l'Est).

Au pied de la hauteur, à g., la route menant à Lamia.



1. La *stoa* d'Anthéla, vue du Nord-Est.



2. Le golfe de Lamia, vu d'Anthéla.
Au fond, l'Othrys.



1. Le stade d'Anthéla, vu de l'Est.



2. Gradins taillés dans le roc, au stade d'Anthéla (côté N.-E.).



1. La colline du *Polyandriion* aux Thermopyles, vue du N.-O.
 Au pied et à dr., le moulin de Tsani. (*Rev. Arch.*, 1934, II, p. 22).



2. Le bûcher d'Héraclès sur l'Oeta (vue prise du N.-E.).
 A g., au pied des pins, le bûcher.



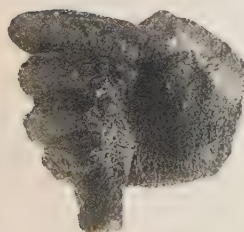
1



2



4



3



5

Objets de bronze trouvés au bûcher d'Héraclès.
(Musée de Thèbes).



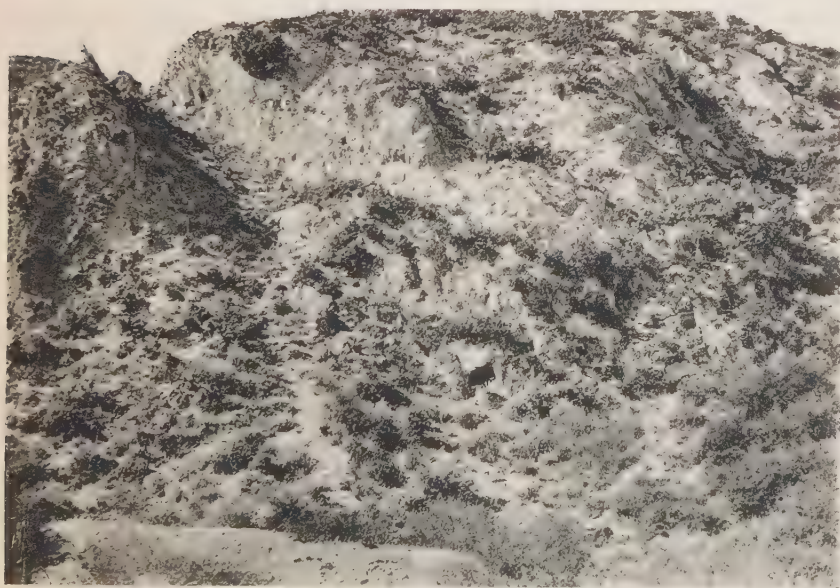
1. L'Asopos près d'Héracléia (vue prise du N.-E.).
Au premier plan, la route vers Lamia.



2. Les roches Trachiniennes
(vue prise vers le N.-E., du sentier surplombant le défilé).
A dr., le défilé de l'Asopos.



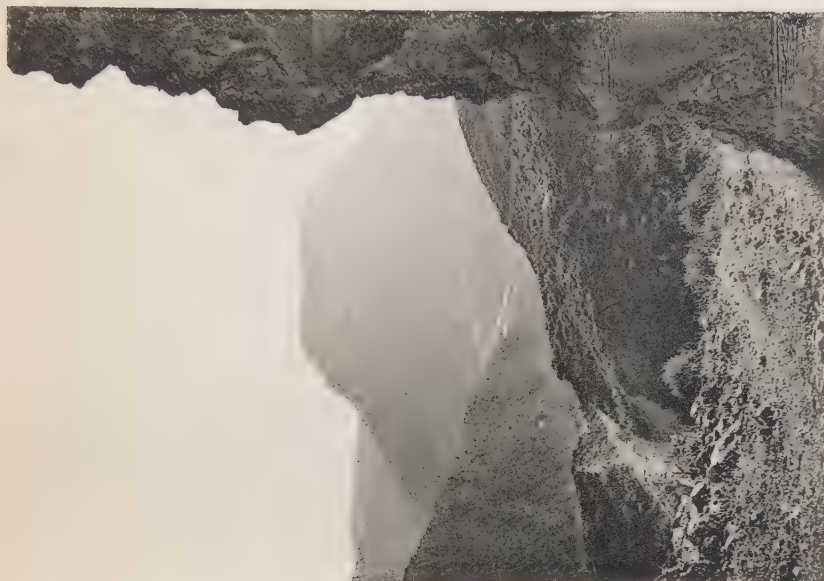
1. Les tombeaux rupestres d'Héracléia (détail).



2. Les tombeaux rupestres d'Héracléia (vue générale).
Le ravin de Skliphoméli.



1. Mur du rempart d'Héracleia,
dominant la rive droite du ravin de Skliphoméli.



2. Le Kastro Horaïas ;
vue prise du N.-E., sur la rive gauche de l'Asopos
à g., la voie ferrée.



1. Lamia : vue générale, prise de l'Ouest.
Au fond, l'acropole surmontée de la caserne.



2. Lamia : le mur polygonal des remparts de l'acropole
(près de l'angle N.-O.).



1. Narthakion : la tour Nord-Ouest, (vue prise de l'Est).



2. L'acropole de Divri, vue du S.-O., par un jour d'orage.



1. Vue prise du Sud.
Au fond, l'Othrys.



2. Vue prise du Nord.
Au fond, le golfe de Lamia.

Les remparts de Stylida.



1. Le rempart, vue prise au S.-O. de la tour Sud-Est (T).



2. Le rempart de l'Est, vue prise du N.-E.



1. Hypati : la tour gènoise et l'acropole, vues de l'O.



2. Kastrorachi : le rempart au Sud-Ouest.



1. Varybopi : le rempart au S.-O.



2. L'acropole de Kydonia, vue de l'Ouest.
(A dr., ravin s'ouvrant sur la vallée de la Papitsa).



2. Rempart du Nord
(détail).



1. Rempart du Nord; vue d'ensemble,
prise de l'Est.



1. Smokovo : à droite, l'acropole protégée par le rocher ;
au fond, vue sur Thrapsimi.



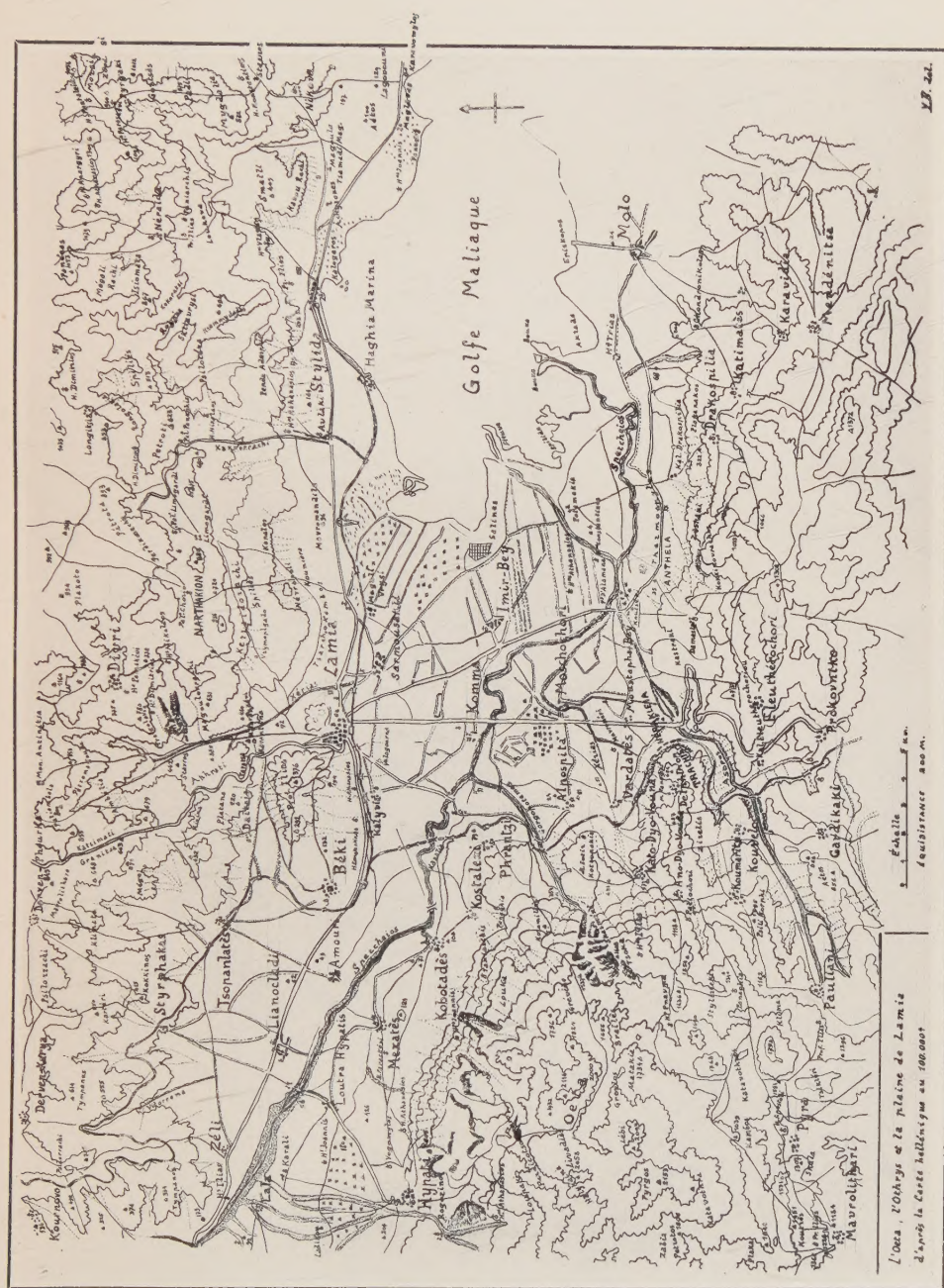
2. Smokovo : le rempart du S.-O.

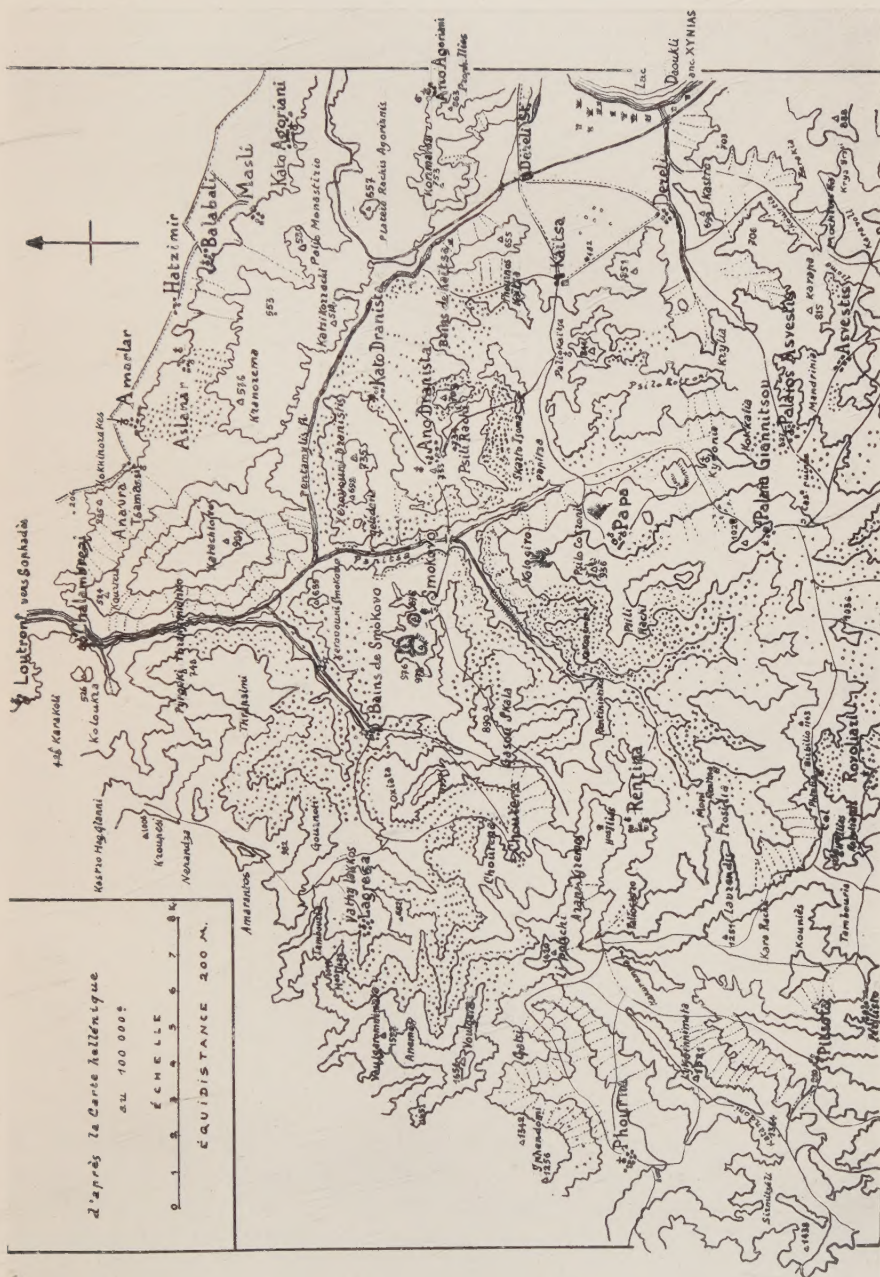


1. Rentina, vue prise de l'acropole à l'Ouest.



2. Restes d'un mur sur le site présumé d'Alopè.





L'OTHRYS A L'OUEST DU LAC DAUKLI
ET LES PASSES DU N.-O.

